This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 076474772

Digitized by Google

5001
.329
v.9

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES FRANCISCAINES

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES FRANCISCAINES

PUBLIÉES PAR DES RELIGIEUX

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

REVUE MENSUELLE

Paraissant le 15 de chaque mois

TOME IX. — JANVIER-JUIN 1903

PARIS
ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE
5, RUE DE LA SANTÉ, 5. — (XIIIe ARRONDISSEMENT)

1903

Digitized by Google

5001
.329
v. 9
(1903)

Digitized by Google

PROMENADES FRANCISCAINES AU LOUVRE

LES SUCCESSEURS DE GIOTTO

Un homme d'esprit avait coutume d'affirmer que, dans une lecture, ce qu'il y a de plus séduisant, c'est la « rêverie autour ». Nous pourrions en dire autant du tableau : l'avoir vu, être assis les yeux pleins de formes et de couleurs sur un banc de musée, et songer, quel plaisir ! Il est aujourd'hui à notre portée ; ces rares sièges que l'administration parcimonieuse a placés, comme des pierres milliaires, dans l'immense galerie, nous attendent ; asseyons-nous et réfléchissons sur ce que notre promenade nous a appris de Giotto (1).

D'abord, que son art parle plus à la pensée qu'à l'œil. Ce qui nous a frappés, au cours de notre pérégrination, c'est l'amour de saint François pour le crucifié, la radieuse simplicité du sermon aux oiseaux, la situation tragique de l'Église, à l'heure où l'Assisiate parut, — en un mot, ce que le tableau évoquait en nous, plus que ce qu'il nous montrait.

Aussi semble-t-il trop simple aux yeux et aux cœurs blasés, aux esprits dissipés. Il est dépourvu de toute virtuosité ronflante et creuse ; on ne le goûte que dans le recueillement. A cause de cela ; — parce qu'il ne faut, pour le comprendre, aucune connaissance technique ; — parce qu'il parle au cœur de tous, même du plus humble ; — il est religieux au plus haut degré.

Dans son Cicerone, Burckhardt fait, à ce sujet, la réflexion suivante : la première œuvre de l'école de Giotto que le visiteur aperçoit dans les corridors des Uffizi est un jardin de Gethsémani. Il n'a ni couleur brillante, ni rien qui attire

(1) J'ai appliqué, dans les réflexions qui suivent, les principes mis en lumière par Burckhardt dans son *Cicerone* et par Thode dans sa Monographie sur Giotto et dans son *Franz von Assisi*. Souvent je n'ai fait que résumer ou même traduire textuellement ce qu'ils y ont si bien dit.

503311

Digitized by Google

l'œil. Sur cette peinture qui lui semble rebutante, le touriste jette un regard distrait, et passe. Cependant, dans les autres tableaux traitant le même sujet, qu'a-t-il vu jusqu'alors? Trois dormeurs, plus ou moins bien dessinés et drapés, c'est tout. Ici l'artiste a merveilleusement rendu cette idée : qu'ils se sont endormis en priant. Cela ne valait-il pas un moment d'attention? « Et les traits immortels de ce genre abondent dans Giotto et son école », ajoute-t-il.

Aussi est-ce avec notre âme qu'il importe que nous regardions ses œuvres. Il n'y poursuit ni la beauté idéale, ni la réalisation poussée jusqu'au trompe-l'œil. Il ne peint que ce qui est indispensable pour évoquer l'idée. Le *sermon aux oiseaux* nous charmerait-il plus, si nous pouvions compter à la loupe les plumes de ses auditeurs ?

Il n'indique le corps lui-même qu'autant que ses mouvements traduisent ceux de l'âme. S'il l'affirmait davantage, notre émotion en serait-elle augmentée? Regardez notre saint François recevant les Stigmates, réfléchissez, et répondez ? — Elle diminuerait.

Mais, si le corps s'efface, le vêtement est un chef-d'œuvre d'harmonie ; non seulement il épouse les mouvements, mais il a sa beauté, sa grâce et sa grandeur en soi. Nulle part ailleurs les larges plis d'un froc ne parlent si éloquemment.

Et voici que notre méditation solitaire sur ce banc de musée nous amène à penser que Giotto fut un grand artiste parce que, au lieu de faire de l'art un jeu arbitraire des formes, il s'en servit pour réaliser aux yeux des foules les profondeurs de la vie morale.

Il fut grand à cause de cela : il fut même plus grand que tous les autres génies de peinture, parce qu'il a tout découvert et qu'il parvint à exprimer, en une langue artistique encore extrêmement pauvre, les pensées les plus hautes et les images les plus pures, celles qu'il avait puisées au grand courant jailli du cœur de saint François.

L'image fourmillait alors dans le sermon des Mineurs, et dans leurs poésies (1) ; elle y coulait à flots ininterrompus

(1) Voyez particulièrement les sermons de Berthold de Ratisbonne et les poésies du Bienheureux Jacopone de Todi.

Digitized by Google

et, de là, se déversait dans l'âme du peintre comme dans un réservoir, pour en déborder sous forme de fresques immenses et de tableaux gracieux et pathétiques.

Ces inépuisables trésors de vie, dont les pauvres de Jésus-Christ lui faisaient l'aumône, il sut les mettre en œuvre admirablement.

A son tour, il fournit à Raphaël et à Michel-Ange le terrain sur lequel ils bâtirent ; car sans lui leurs fresques, c'est-à-dire leurs œuvres maîtresses, étaient impossibles ; et il fut, en plus, l'initiateur de toute la peinture moderne.

L'étude de son œuvre nous apporte donc des avantages immenses (1). Elle nous apprend ce qu'est le génie en lui-même, indépendamment des procédés techniques qu'il peut avoir à sa disposition. Nous pénétrons, avec elle, l'essence même du grand artiste ; car nous étudions une personnalité qui ne doit rien à l'acquit et à la tradition, mais qui a tout tiré d'elle-même et du milieu dans lequel elle vivait.

L'étude que nous en faisons nous apprend par là-même à ne pas confondre le génie avec la virtuosité. Avant que l'admiration de ce que l'on a appelé l'épopée franciscaine ne nous ramenât à celle de Giotto, on ne sentait plus la grandeur que cache la simplicité de forme de ses créations. Si l'on prononçait son nom avec respect, c'est parce que Vasari nous avait enseigné à le faire, mais sans bien comprendre pourquoi.

Elle nous apprend enfin, cette étude, que l'art ne commence pas avec la passion pour l'antiquité qui se développe au commencement du quinzième siècle, avec quelle violence, vous le savez. Elle nous permet par là de réduire à sa véritable valeur l'importance qu'elle eut dans la renaissance des arts, importance qui avait été si singulièrement exagérée. Elle nous montre que l'étude de l'antique ne fut qu'un phénomène d'importance secondaire, qu'elle joua le rôle d'un perfectionnement technique, et non d'une révélation ; que les quinzième et seizième siècles tant vantés ne firent que dé-

(1) Cette question a été admirablement élucidée par Thode, dans sa Monographie sur Giotto, collection Knackfuss. Son ouvrage nous paraît le plus complet et le plus profond qui ait paru sur le peintre de saint François. Nous ne faisons que résumer ici ses fortes déductions, en nous servant fréquemment de ses propres expressions.

Digitized by Google

velopper les moyens d'expression ; que l'histoire de l'art ne commence pas à Léonard, à Raphaël, à Michel-Ange, au Titien; que Giotto avait tout trouvé, en lui-même, et dans le mouvement religieux de son temps.

Elle rend ainsi, à la Religion, dans l'histoire de l'art, sa véritable place, la première, dont elle avait été détrônée au profit du paganisme, et, en le faisant, elle répare une injustice trois fois séculaire....

N'est-il pas vrai qu'il est profitable de méditer quelquefois, même dans un musée ?

Mais il faut laisser là ces belles déductions, se lever, et voir de ses yeux, aux murs de la petite salle des primitifs ce que devinrent ces beaux commencements.

Exactement sous la Madone aux anges de Cimabue, voici un *gradin d'autel* de Taddeo Gaddi (1). Taddeo fut le pupille de Giotto, et son élève le plus fameux. Cennino di Drea Cennini nous apprend qu'il passa vingt-quatre ans dans son atelier. Architecte éminent autant que peintre distingué, ce fut lui qui édifia, à Florence, sur les dessins de son maître, le Campanile du Dôme. Vasari loue son jugement, son intelligence, la facilité de son travail, la grâce et le fini de son exécution, l'habileté de son coloris, sa supériorité sur tous ses condisciples. Il constate qu'il fut le meilleur imitateur de la manière de son maître, pour qui il professa toujours une très grande vénération.

Jugement, intelligence, facilité, habileté dans l'imitation, voilà ce que l'historien des peintres trouve à louer dans l'élève, lui qui avait fait du maître le prestigieux éloge que voici : « Les peintres, qui doivent tant à la nature, leur perpétuel modèle, qui tirent d'elle continuellement ce qu'elle a de plus beau et de meilleur, qui doivent s'ingénier à la copier et à l'imiter sans cesse, ont, à mon avis, autant d'obligations à Giotto, peintre florentin ! »

Nous sentons, en lisant les détails de sa vie, qu'avec lui nous pénétrons dans un monde plus petit. Tout y est étroit, rétréci. L'imitation y remplace l'invention, l'habileté, la force,

(1) Né en ? ; mort en 1366.

Digitized by Google

le jugement, l'inépuisable fécondité, l'intelligence, le génie. Le souffle manque. Pourquoi ?

En ce qui concerne spécialement Taddeo, trois lignes de Vasari éclairent d'une admirable lumière la cause de ses petitesses : « Il gagna, nous dit-il, beaucoup d'argent, et, avec le temps, comme il thésaurisait sans relâche, il devint fort riche, et fut tenu toujours pour un homme prudent et habile. »

Regardons ce que vaut la peinture de cet avare. Notre gradin d'autel est divisé en trois compartiments. Le premier représente simultanément trois scènes. A gauche, le corps de saint Jean-Baptiste décapité se voit à travers la grille d'une prison ; il est étendu, et de la plaie béante le sang coule lentement. — Au milieu, Hérode Antipater, attablé avec deux de ses amis célèbre l'anniversaire de sa naissance. Un soldat lui présente la tête du saint, tandis que Salomé presqu'une enfant, le regard et les gestes énigmatiques, fait face à un joueur de viole. La scène est bien composée ; l'œil suit avec plaisir les arabesques d'or qui courent sur la tapisserie tendue derrière les dîneurs ; la figure du musicien est douce, ses mouvements moelleux ; Salomé intéresse par le mystère de toute sa personne. — L'intérêt s'élève encore avec la troisième scène, à droite. Salomé y apporte à sa mère la tête de Jean. Ses yeux s'éclairent, sa blonde figure poupine s'épanouit, toute sa personne rayonne de joie. Le genou en terre, avec un beau sourire candide, elle présente à sa mère la tête sanglante du précurseur. A la vue de cette fleur de pourpre si longtemps désirée, les traits de celle-ci se contractent et trahissent une profonde douleur. On y lit clairement que le remords s'est abattu en ouragan sur son âme, qu'il la creuse et la secoue, et que le calme n'y renaîtra plus. Et le contraste de cette angoisse, qu'on sent devoir être éternelle, avec la joie inconsciente de l'enfant, peut compter parmi ces traits sublimes dont nous a parlé Burckhardt.

La scène du Golgotha occupe le deuxième compartiment. Elle est quelconque. Du pastiche, du déjà vu, pas d'émotion. Un cheval blanc, à droite du Christ, fait songer aux jouets en bois peint qui se vendent deux sous dans nos campagnes. Sainte Marie-Magdeleine, en rouge, vue de

Digitized by Google

dos, les cheveux jaunes épars, semble un monstre rabougri. Seul saint Jean vit, pleure et souffre.

Dans le troisième compartiment, Notre-Seigneur Jésus-Christ sur un trône, accompagné de saint Jean, livre aux démons Judas Iscariote qu'une Mort grimaçante, les narines rongées, amène devant lui au bout d'une corde. Avec ses diables ailés, cornus et fourchus, le nez crochu et la moustache retroussée, la scène, mal traitée d'ailleurs porte à sourire. — Elle n'occupe qu'une moitié du compartiment. Dans l'autre est représentée la décollation de saint Jean-Baptiste. Le Précurseur vient de recevoir le coup fatal, la tête a roulé, le torse fléchit et de la plaie ronde le sang jaillit en gerbes horizontales, sombres et courtes. Le jeune homme qui a rempli les fonctions de bourreau exprime, par l'épanouissement de son visage, combien il est heureux d'avoir si bien réussi.

Après avoir ainsi examiné le détail, reculez-vous, jetez sur notre tableau un regard d'ensemble, réfléchissez à tous ce que le peintre y a accumulé, sans avoir réussi à nous faire vibrer plus qu'une fois, puis songez aux continuels coups d'ailes de Giotto, et passez en vous disant que Taddeo fut un habile qui eut de beaux moments (1).

Il en eût, même dans sa vie morale. S'il faut en croire Vasari, il était en train de peindre la salle du Chapitre à Santa Maria Novella, lorsque Simone Memmi acheva ses fresques de Santo Spirito. Leur succès fut immense ; il fut tel que le prieur de Santa Maria pria Taddeo de partager avec Simone celles qu'il était en train de peindre. Taddeo, qui aimait beaucoup Simone (il avait été son camarade à l'atelier de Giotto) en fut tout joyeux ; il partagea avec lui ; il continua à l'aimer fraternellement, sans mauvaise émulation, sans ambition, sans envie ; et il jouit de ses honneurs et de sa renommée comme des siens propres.

(1) Pour être tout-à-fait juste il faut reconnaître que Taddeo Gaddi fut un fin coloriste ; il excelle dans les teintes effacées qu'il harmonise admirablement entre elles ; ses gris délicatement bleutés font rêver aux couleurs qu'étale l'Adriatique, en novembre ; ses verts très pâles n'ont pas été surpassés.

Digitized by Google

De ce Simone (1), qui mérita d'être aimé ainsi, voici un tableau (n° 1383) qui représente la *marche au Calvaire*. La radieuse et étincelante miniature, amusante en même temps et touchante ! Le précieux joyau d'art ! La foule défile, houleuse et serrée ; dans les robes et les tuniques, le bleu, le vert, l'indigo, l'orange, éclatent ; l'or des casques et des cuirasses scintille ; les azurs délicats, les mauves tendres, les jaunes effacés, relient, presque furtivement, toutes ces magnificences. Au milieu d'elles le Christ souffre, les bourreaux tirent sur la corde avec rage, Marie-Magdeleine lève au ciel des bras désespérés, les femmes du peuple hurlent, les vieillards, graves, réfléchissent, une vieille matrone encapuchonnée d'outremer, profile son masque crochu sur le joli mur gris-perle de la ville. Un souffle de vie anime ce cadre deux fois grand comme la main. Ce souffle, d'où lui vient-il ?

Simone avait passé à Assise les années les plus fructueuses de sa vie. Dans son atmosphère d'amour, son admiration de la nature prit un essor extraordinaire, on suit le lumineux développement sur les murs de la chapelle Saint-Martin, qu'il couvrit de fresques, dans l'Eglise inférieure de l'illustre Basilique. C'est là qu'il prit pleine possession de son talent. Dès lors il était acquis au naturel et à la simplicité ; la vie l'avait conquis. Appelé à peindre, dans le portique de Saint-Pierre de Rome, les images des Princes des Apôtres, il y ajouta le portrait d'un des sacristains de la Basilique, en train d'allumer quelques lampes devant eux, et cela avec un tel bonheur, avec une vérité si saisissante, qu'il ne fut bruit d'autre chose dans la ville. Sa renommée arriva jusqu'aux oreilles du Pape, qui résidait alors à Avignon. Il le fit venir. A sa cour il se rencontre avec Pétrarque. Le poète se lie avec le peintre et lui demande le portrait de Laure. Il le fait avec un charme si céleste que l'auteur des Sonnets, enthousiasmé, le chante magnifiquement (2).

« Quand, sur ma prière, dit-il, une invention sublime eût mis aux mains de Simone le pinceau ; s'il eut pu, à son

(1) Simone Martini, dit Memmi, né en 1285, mort en 1344.
(2) Sonnets 49 et 50.

Digitized by Google

œuvre, donner l'âme et la voix aussi bien que les traits, de quel poids affreux il eût délivré mon âme !.... Certes, il fut au Paradis, mon Simone, car son œuvre est de celles qu'on n'imagine que là ! (1) » Au milieu de ces amitiés, de ces succès, de ces enthousiasmes, à Assise, à Rome, à Avignon, il vécut pauvre. A la lueur de ces données, comparez son œuvre à celle de Taddeo, et concluez.

Elle n'est pas, cependant, parfaite. En peinture, Simone, l'ami de la pauvreté, sacrifie à la magnificence. Pour la finesse de l'exécution, pour son éclat, il oublie quelquefois l'idée. Ses magnifiques coloris, ce n'est pas toujours dans la réalité qu'il les a trouvés, mais bien sur sa palette. Pour leur laisser toute leur valeur, il néglige les oppositions de lumière et d'ombre qui sont dans la nature. L'émotion de ses personnages n'est souvent qu'à la surface. Il est moins grand et moins vrai que Giotto.

Voici, sous le n° 1313, une œuvre anonyme presqu'entièrement digne de lui. Elle représente les *Funérailles de saint Bernard.* Vêtu de son froc blanc, le capuchon relevé, et auréolé d'or, le saint est étendu, sur une civière couverte d'un drap d'or. A sa tête deux saints personnages, eux aussi auréolés d'or, officient, vêtus de chapes bordées et brodées d'or. La cérémonie funèbre se déroule au milieu de la cour du couvent. Aux pieds du saint la croix est portée par un religieux, assisté de deux jeunes novices, avec des cierges allumés. L'attention est divisée ; le moine qui porte la croix lève ses regards vers elle ; à ses côtés les novices, le nez en l'air, regardent brûler leurs cierges. Au milieu de ces robes blanches et de ces chapes claires, un personnage à la barbe grisonnante, en robe noire, étend les bras pour prier. Il regarde si douloureusement la figure du mort que l'enfant de chœur qui assiste les officiants ne le quitte pas de ses yeux étonnés. Les regards de tous les autres assistants convergent vers le corps de leur Père bien-aimé. Ils nous y ramènent involontairement, invinciblement, ils ne nous permettent pas de le quitter ; ils ont l'air de nous dire : « Vous tous

(1) Ce portrait de Laure de Noves, qui eut constitué un document d'une valeur inappréciable à tant de points de vue, est perdu.

Digitized by Google

qui le voyez, croyez-vous que cette chose soit possible : qu'il est mort ? » Un jeune moine surtout est frappant. A genoux à la tête du cadavre, il penche son visage rose sur ses traits livides ; son œil candide les fouille anxieusement, il a l'air d'y épier un retour de vie, d'attendre que se rouvrent ces paupières closes pour l'éternité. C'est sobre, puissant et émouvant ; c'est la vie morale fixée sur la toile.

En dehors de ces trois œuvres il n'y a, dans ce coin de la salle des primitifs, que décadence à constater. Dans l'*Annonciation* d'Agnolo, fils de notre Taddeo Gaddi, les anges semblent de bois peint. Les Vierges anonymes qui portent les nos 1314 et 1316, avec leur accompagnement symétrique d'anges et de saints sur fonds d'or, ont la raideur de celles de Cimabue, sans avoir leur mystérieuse grandeur. Partout, les expressions se figent, la vie se retire, le procédé remplace l'invention joyeuse. L'artiste ne regarde plus la nature. Dans la Vierge et l'Enfant inscrite sous le n° 1314, la tête de l'Enfant Jésus n'est pas plus grosse que ses deux poings. Quelques jolis détails font illusion, la rondeur des têtes, leur aménité, leur douceur, un coloris plus brillant, une grâce un peu fade. En réalité, pour qui sait voir, l'art recule ; il tend à revenir à ce qu'il était avant Cimabue, aux temps du canon byzantin.

Quelque chose peut-il expliquer ce mouvement ? Pourquoi la floraison merveilleuse du commencement du siècle se dessèche-t-elle ? Quel est le vent qui en a arrêté la vie, qui en a brûlé les boutons ? Sous quelles influences l'atmosphère morale s'est-elle brusquement abaissée ?

On affirme que saint François craignait avant tout pour ses enfants la science orgueilleuse et raisonneuse ; son souffle brutal devait, pensait-il, glacer leur âme. Pouvait-il être moins pernicieux aux artistes qui étaient venus chercher l'inspiration à son foyer d'amour ?

Las d'admirer et de copier humblement la nature, le peintre vers le milieu du quatorzième siècle, voulut représenter l'idée. Il se plut à jouer au penseur ; il se crut philosophe, et développa des systèmes sur la toile. Taine décrit de la manière suivante les fresques peintes par Taddeo Gaddi au couvent de Santa Maria Novella : « Il y a représenté, nous

Digitized by Google

dit-il, la Philosophie, quatorze femmes qui sont les sept sciences profanes, et les sept sciences sacrées, toutes rangées sur une seule ligne, chacune assise dans une chaire gothique, chacune ayant à ses pieds le grand homme qui lui a servi d'interprète ; au-dessus d'elles saint Thomas, le roi de toute science, foulant aux pieds les trois grands hérétiques, Arius, Sabellius, Averroès, pendant qu'à ses côtés les prophètes de l'ancienne loi et les apôtres de la nouvelle siègent gravement avec leurs insignes et que, dans l'espace arrondi sur leurs têtes, les anges et les vertus symétriquement posés apportent des livres, des fleurs et des flammes. »

Si le lecteur veut se rendre compte de l'effet que peut produire une peinture, qu'il réfléchisse à ceci : Combien de centaines de personnifications des quatre vertus cardinales n'a-t-il pas vues pendant sa vie ? Or, a-t-il conservé, même d'une seule parmi elles, une idée claire, nettement déterminée ? Toutes ont passé devant lui, comme de vaines images, sans le toucher, sans rien lui laisser. Elles n'existent pas pour lui, et n'ont jamais existé.

Du côté de l'artiste, le lecteur voudra-t-il bien se rendre compte de la froide suffisance avec laquelle Taddeo dut se mettre à peindre les quatorze sciences, les sept profanes et les sept sacrées, et de la bouffée d'orgueil qui dût le gonfler, sa tâche achevée ? Et sent-il qu'il ne pût pas, après avoir peint « la Philosophie », regarder avec admiration un homme assoiffé qui boit, ou un âne qui passe en secouant les oreilles ?

De ces personnifications naquit la froide allégorie du XVIIe siècle. Un jour devait venir, dit Bruckhardt, où l'on peindrait un vieillard nu, ailé, la faux et le sablier à la main, soulevant le voile qui cachait une femme, et où cela signifierait que le temps découvre la vérité !

C'est à de pénibles élucubrations de ce genre que s'usait le peintre à la fin du quatorzième siècle. Il s'efforçait douloureusement à sortir de sa sphère ; il se gonflait. Sa vanité le glaçait et nous glace. Sous cette bise, les faibles succombèrent. Les forts, Taddeo Gaddi, Simone Memmi, l'anonyme des *Funérailles de saint Bernard* résistèrent. Mais, comparés à Giotto, ils ne sont que la monnaie de sa pièce.

H. Matrod.

Digitized by Google

UNE PAGE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

L'AUMONERIE DE LA REINE HENRIETTE

MISSION D'ANGLETERRE

Les anciens missionnaires d'Ecosse. — Ambassadeur marquis de Fontenay-Mareuil. — Construction de la chapelle de Sommerset. — Conversions anglicanes. — La révolution. — Cavaliers et têtes rondes. — Le Carême au Louvre. — Le P. Cyprien de Gamaches. — Retour en Angleterre. — Mort de la reine d'Angleterre.

La mission d'Angleterre qui commença à l'année 1630, pour se terminer en 1669, se rattache à l'histoire des Capucins de Paris pour plusieurs motifs. C'est du grand couvent de cette ville que partirent les religieux destinés pour la Grande-Bretagne. C'est à Paris que leur zèle s'exerça en même temps qu'à Londres. C'est à Paris enfin qu'ils revinrent presque tous mourir.

L'auteur de *la Saincte Franciade* (1) a mentionné les travaux des Capucins en Angleterre. Ils ont acquis, dit-il, l'honneur

D'avoir planté la croix les premiers dans le cœur
De la Grande-Bretagne, et la main libérale
Du Roy (2) mesme en a fait la dispence royale,
Tant leur Ordre luy plaist, et y ont des autels
Publiquement bastis au nom des Immortels.

Voici quel fut le motif de cette mission (3).

(1) Jacques Corbin, Paris, 1634.

(2) Du roi de France.

(3) *Mémoires de la mission des cap. de la prov. de Paris, près la reine d'Angleterre*, par le P. Cyprien de Gamaches, édition du P. Apollinaire de

Digitized by Google

Henriette-Marie de France, la sixième des enfants du roi Henri IV et de la reine Marie de Médicis, avait été mariée en 1625 à Charles Stuart, prince de Galles, fils de Charles Ier roi d'Angleterre. Elevée dans le catholicisme, elle avait obtenu, en contractant cette noble alliance, le droit d'entretenir toujours dans son entourage des ministres de la religion romaine. Il semble que l'article qui lui assurait cette faveur eût dû facilement recevoir son exécution, d'autant que Jacques Ier étant mort, le prince de Galles succéda à son père, avec le nom de Charles Ier et Henriette vit ainsi son titre de princesse changé en celui de reine. Mais, par les intrigues du duc de Buckingham, aucun projet n'aboutissait. L'Angleterre était alors en guerre avec la France. La Rochelle (1), l'île Saint-Martin de Ré (2) formaient un champ de bataille sanglant et meurtrier. La paix fut enfin signée par l'intervention de la sérénissime République de Venise, et l'une des heureuses conclusions de cette réconciliation des deux couronnes fut l'ordre de maintenir l'exercice de la religion catholique dans la chapelle de la reine d'Angleterre.

Les Pères de l'Oratoire, qui avaient les premiers rempli les fonctions d'aumôniers de la reine, avaient été chassés avant la paix. Louis XIII se résolut d'envoyer à la place dix religieux capucins. Ils porteraient dans le pays leur habit franciscain, ils exerceraient toutes les fonctions ecclésiastiques et seraient près de la reine, à la fois confesseurs, prédicateurs, aumôniers et chapelains.

Cette décision fut agréée du Pape Urbain VIII. Elle le fut aussi du roi d'Angleterre qui, jadis, en Espagne avait eu

Valence, Paris, Poussielgue, 1881. La bibl. Mazarine possède deux copies de ces mémoires, une troisième est à la Bibliothèque Nationale. — *The Court and times of Charles the First... including memoirs of the mission in England of the capucins Friars...* in two volumes. London, Colburn, 1848. Malgré son esprit protestant, l'auteur parle avec respect du P. Cyprien, et il attache à ses mémoires une grande importance historique. Cf. id. vol. I, p. IX et X, et vol. II, p. 291-501.

Il y eut un second P. Cyprien de Gamaches, qui mourut à Saint-Honoré le 6 février 1732, après 6 ans de religion. Bibl. Nat. n. a. f. fr. ms. 4952.

(1) *Revue des Facultés cath. de l'Ouest*, 1901 et 1902, *Le P. Joseph au Siège de la Rochelle*, par M. Dedouvres.

(2) *Revue de l'Anjou*, 1902, art. du Dr Atgier.

Digitized by Google

l'occasion de voir le P. Zacharie Boero, et avait gardé du célèbre capucin le meilleur et le plus sympathique souvenir.

A d'autres encore, la nouvelle de la fondation de la mission d'Angleterre devait être plus agréable. Nous voulons parler de ces premiers capucins, Archange d'Ecosse (1), Ange de Londres, Jean Chrysostôme d'Ecosse, Richard, etc., qui vivaient secrètement, sous un habit déguisé, ne sortant jamais que la nuit, craignant toujours d'être arrêtés, conduits au tribunal et condamnés pour crime de lèse-majesté. En allant en Angleterre comme ambassadeur, le comte de Tillières avait pareillement conduit avec son escorte deux Pères « versés dans les controverses », c'étaient Ange d'Abra de Raconis (2) et Archange de Luynes (3).

Une lettre d'un autre missionnaire, le P. Epiphane de Lindsay, nous dépeint l'état de la religion en Angleterre à cette époque, vers 1620. Il n'y avait dans tout ce pays que trois prêtres. En 1630, la persécution éclata violente et cruelle. Les ministres anglicans, Thomas Ramsay, James Brun, Walter Gladinates se postaient à la tête des troupes homicides, et les catholiques devaient fuir pour vivre. Trois fois, le P. Epiphane fut trahi; par une heureuse fortune, il réussit à sortir des filets destinés à l'enlacer.

(1) La Propagation de la Foi renvoya le P. Archange en Ecosse le 12 avril 1631. *Bull. cap.* VII-331. — Un peu plus tard, la même congrégation concéda diverses facilités aux missionnaires en Ecosse. *Id.* 10 janvier 1634. — Sur les premiers Capucins en Angleterre. Cf. *Bull. cap.* tom. V, p. 47 et tom. VII, p. 330.— *Le comte Georges de Leslie, ou Mission dans la Grande-Bretagne*, par le Père Richard, de l'ordre des Frères-Mineurs Capucins. Lille, in-8°.

(2) Vêtu à Paris le 20 juillet 1595, mort en cette ville le 15 janvier 1637. Cf. *Véritable narré de la conférence tenue entre les sieurs du Moulin et de Raconis, professeur en théologie, et de la forme de la rupture.* Genève, Aubert, 1621, petit in-12, de 88 pages. C'est une réponse à un premier *Narré* du P. de Raconis. Cf. Denys de Gênes. *Bibl. ord. min. cap.* Genuae, 1691, 22-23, et *Réveil-matin catholique aux desvoyez de la Foy. Pour les semondre à sortir de la couche langoureuse en laquelle ils sont allictez par le sommeil léthargique de leur prétendue Religion...* dressé pour l'instruction des Messieurs de la Religion Prétendue, par le R. P. Ange de Raconis. Caen, 1613, in-4°. — Le P. de Raconis fut enterré à Saint-Honoré.

(3) De la maison de ce nom, visiteur de la mission du Canada, mort en Loire, d'accident, le 7 janvier 1649, près de Blois.

Digitized by Google

On devine si l'arrivée des Capucins de Paris dut être un sujet de joie pour tous ces anciens Pères.

Le départ eut lieu de Calais le 24 février 1630. Le marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur du roi de France accompagnait les Capucins au nombre de 12, dix prêtres et deux laïques. La reine les reçut avec de grands témoignages d'affection, et les fit loger près de son palais de Sommerset, dans une maison achetée à cet effet. On leur permit de reprendre leur habit religieux. Le bruit que les Capucins résidaient à Londres se répandit bientôt et attira une multitude innombrable de peuple de tout sexe et de toute religion dans la chapelle de la reine. « Les catholiques (1) regardaient avec joie les Capucins comme personnes envoyées du Ciel pour montrer, dans leur profession de vie, la vérité de la croyance qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, et qu'ils avaient toujours courageusement maintenue aux dépens de leur fortune, de leur honneur et de leur sang. Ils ne pouvaient détourner les yeux de cet habit où ils contemplaient la pauvreté de Jésus-Christ, l'humilité de l'Evangile et le mépris des richesses. Ils comparaient cette simplicité au faste des ministres, et remerciaient Dieu de les avoir conservés dans la religion dont ces Pères étaient les parfaits observateurs. »

Dans le même temps, le grand aumônier arriva de France. C'était M. du Perron. Il n'était pas encore évêque, le roi s'était opposé à recevoir un Français revêtu de cette dignité.

Au mois de mai, la reine accoucha d'un fils qui devait être plus tard Charles II. Mais le roi, manquant à tous ses engagements, le fit élever et instruire dans les idées protestantes. Mécontent (2) et appelé du reste par sa province, le P. Léonard de Paris retourna en France (3), et le P. Jean-Marie de Trélon lui succéda comme supérieur.

Il eut la consolation de voir le succès s'attacher à la mission d'Angleterre.

Tout près de Sommerset, sa résidence favorite, la reine

(1) *Mémoires* du P. Cyprien, p. 17.

(2) Contre le plan projeté, deux Pères de l'Oratoire restaient auprès de la reine par les intrigues de M. de Châteauneuf.

(3) Il y fut réélu provincial à la place du P. Pascal d'Abbeville.

Digitized by Google

résolut de bâtir une chapelle pour son service. Jusque-là, une grande salle du château servait d'oratoire. Mais cette disposition provisoire n'était digne ni d'une princesse, ni de Dieu. Le 14 septembre 1635, elle posa la première pierre de l'édifice (1) et l'année suivante le bâtiment royal fut achevé. Un sculpteur venu de Rome fit la décoration de l'autel, et la première messe fut célébrée le 8 décembre 1636. Ce jour-là, la reine et les Anglais et les catholiques et les capucins se crurent « au Paradis », Du Perron, alors évêque d'Angoulême, officiait à l'autel ; le soir, il fit entendre un discours très éloquent. Le roi lui-même voulut le soir jouir de la vue des splendides ornementations et des illuminations de la chapelle.

A partir de cet heureux événement, les Pères se trouvèrent plus à l'aise pour l'accomplissement de leur saint ministère. Le dimanche, on faisait une conférence controversée pendant une heure. Après les vêpres, chantées alternativement par les missionnaires et un chœur de chanteurs, le prédicateur montait en chaire, prêchait sur l'évangile du jour, et après complies, on faisait de nouvelles conférences, soit de piété avec les catholiques, soit de religion avec les protestants.

La doctrine chrétienne était publiquement enseignée en français et en anglais trois fois par semaine. Le Père employé à cet exercice interrogeait d'abord les petits enfants accou-

(1) Voici l'inscription : *Henrica Maria, Henrici Gallorum Regis filia, Caroli primi Magnæ Britanniæ regis conjux, Ludovici XIII in Gallia regnantis et Philippi IV Hispaniarum regis soror, templum hoc singulare pietatis monumentum, ad Dei Optimi Maximi gloriam, suæ religionis catholicæ exercitium, RR. PP. capucinorum provinciæ Parisiensis quos in suum peculiare obsequium vocare dignata est usum, et catholicorum commodum, sub felicibus Beatissimæ Virginis Mariæ Auspiciis erexit, et primum ejus lapidem Domini Jacobi Peronii, magni sui elemosinarii, benedictione consecratum sua manu regia posuit, die 14 septembris an. 1635.* — Cf. *Henriette-Marie de France*, par le comte de Baillon, Paris, Didier, 1877, dont la seconde édition a paru en 1884. — *Henr. d'Angl. Sa vie et sa correspondance avec Charles II.* Paris, 1886, in-8°, par le même. — *Lettres inédites de H. M. de France.* Paris, 1884, in-16, du même. — Enfin Mlle P. Delattre. *Fleurs historiques. Une fille de Henri IV.* Paris, 1898, in-12. — Les PP. Richard et et Anselme passèrent d'Ecosse en Angleterre le 30 janvier 1632. *Bull. cap.* t. VII, p. 382.

Digitized by Google

rus toujours en grand nombre. Puis il exposait, dans un discours, la reconnaissance que ses petits auditeurs devaient à Dieu pour tous les bienfaits reçus de sa Providence, particulièrement pour la vocation à la religion catholique. Cette manière d'exposer la religion de Jésus-Christ plaisait aux hérétiques, et peu à peu, ils se laissaient toucher, ils se convertissaient. Citons quelques noms parmi ceux que la grâce divine attira à la véritable lumière : le comte de Portland, grand trésorier du roi ; le docteur Vane, chapelain de Sa Majesté (1), le comte de Derby, le secrétaire d'Etat de Windebank dont une fille vint mourir religieuse au Calvaire du Marais, la comtesse Denighte, sœur du duc de Buckingham, la comtesse de Guildford (2), le docteur Gough, plus tard oratorien, un Irlandais, Lord Inchinquin, Mme Stanley, la duchesse de Richmond ; la comtesse Hamilton, femme du comte de Selkirk, etc. Mentionnons à part la princesse Anne, que Charles Ier avait toujours tenue dans la religion protestante, par motif d'indifférence, et pour se disculper de l'accusation de papisme.

Comme un arbre vigoureux, la religion catholique produisait donc à Londres même fleurs et fruits. On oubliait les mauvais jours d'Elisabeth et d'Henri VIII. On alla jusqu'à y établir une fraternité du Tiers-Ordre, et la confrérie du Saint-Rosaire.

Bossuet a parfaitement résumé cette heureuse situation dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, il s'exprime ainsi :

« Tel était l'état déplorable des catholiques anglais : l'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires,... la doctrine ancienne qui.... doit être prêchée jusque sur les toits, pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne plus voir ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent... A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit.... Les Capucins donnèrent par leur piété, aux autels

(1) Il composa plus tard un livre qui fit beaucoup de bien à ses anciens correligionnaires : *The stray sheep returned to the fold.*

(2) Enterrée à Saint-Eustache à Paris.

Digitized by Google

leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, desquels aussi le monde n'était pas digne, venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la Reine; et l'Eglise désolée, qui, autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère (1). »

La reine obtint alors du Pape qu'il envoyât un nonce en Angleterre. Ce furent successivement MM. de Fransany, Carne, et Rosety. Ils ouvrirent leurs chapelles à Londres. Les deux derniers devinrent cardinaux. Le troisième devait être chassé honteusement du royaume par le *Long Parlement*. La paix, hélas! ne régnait en effet qu'à la surface; sous apparence politique, on greffa sur la querelle entre le roi et les représentants, une question religieuse. La réforme et l'uniformité des rites et de la liturgie introduites en 1637 mirent le feu aux poudres, et, dès 1640, le roi Charles Ier n'était plus le maître dans son royaume (2). Marie de Médicis, venue pour visiter sa fille, est contrainte de sortir du pays, et les Capucins se trouvent obligés de demeurer chez eux comme dans une prison (1641). Le jeudi saint, on envoie chez eux des gens armés, on défonce leurs portes, on les traite en criminels, on pille la maison, on profane leur église on abat les autels, on porte des mains sacrilèges sur les crucifix et sur les hosties.

Les pauvres Pères, privés de tout appui, en écrivirent au roi de France et au cardinal de Richelieu. Mais Paris était bien loin. Cavaliers et têtes rondes, gens du roi et gens du Parlement se préparaient à lutter les uns contre les autres. La reine trouve à peine le temps de faire ses couches à

(1) Cf. aussi la relation envoyée à Rome par les PP. Joseph de Paris et Léonard de Paris en 1633. Bib. Franciscaine ms. 112, p. 69, 235. — Bibl. Nat. n. a. f. fr. 4134.

(2) Guizot. *Hist. de la Révol. d'Angleterre*, tome I. — *Un capucin à la cour de Charles 1er*. Paris, 1889, in-8° de 30 pages.

Digitized by Google

Exeter (1), elle est obligée de se réfugier en Hollande (1644), et dans ce voyage, elle ne trouve qu'un seul homme qui puisse venir en aide à son infortune, le P. Jean-Marie de Trélon (2).

En Angleterre également, les capucins seuls vinrent en aide aux malheureux prêtres poursuivis par la fureur de Cromwell et des siens. A la faveur d'un déguisement, le P. Cyprien de Gamaches et le Fr. Sébastien de Bar réussissaient à sortir de leur demeure, pénétraient dans les prisons, suivaient les martyrs au lieu du supplice et leur accordaient tous les secours et toutes les forces que la religion procure à ceux qui vont mourir.

Un crime plus exécrable devait couronner dignement tous ces excès. Charles Ier, dans sa détresse, s'était livré aux Ecossais. Mais les presbytériens imitèrent Judas qui livra son maître pour 30 écus. Ils vendirent leur roi aux puritains et, le 30 janvier 1649, le Parlement fit monter le souverain sur l'échafaud.

La reine sa femme se trouvait alors à Paris. Elle logeait au Louvre. La cour était à Saint-Germain, tout affairée dans les intrigues de la Fronde. Ce fut le P. Cyprien qui fut chargé d'apprendre à la reine d'Angleterre la funèbre et lugubre nouvelle.

Les capucins furent alors bannis du royaume anglais ; leur chapelle devint temple de huguenots, on abattit leur maison. Charles II (3), les ducs d'York et de Glocester s'enfuirent d'Angleterre, la princesse Anne mourut en prison. Grâce à l'initiative et à l'ingéniosité de la comtesse de Morton, la dernière des enfants de la reine, la princesse Henriette, put rejoindre sa noble mère au Louvre, et l'on chargea le P. Cyprien de l'instruction de la royale enfant. Le Père faisait le catéchisme dans la chapelle du Palais ; la petite princesse

(1) Elle met au monde Henriette-Anne, future duchesse d'Orléans, morte à 26 ans dont Bossuet prononcera aussi l'oraison funèbre.

(2) C'est après le départ d'Angleterre du P. Jean-Marie (1644) que le P. Cyprien devint supérieur de la mission d'Angleterre.

(3) Le récit de la fuite de Charles II est fort bien raconté dans les *Mémoires* du P. Cyprien. Le roi lui-même en a laissé un récit publié par Thomas Blount en 1660 sous le titre de *Boscobel*.

Digitized by Google

prit part à ces instructions, confondue avec les plus simples.

« Je coulais dans son esprit enfantin, raconte le P. Cyprien, les éléments de la religion chrétienne, et ajustant mes enseignements à sa capacité, à mesure que son jugement se formait et avançait en ses connaissances, je lui développais les secrets de nos mystères, tâchais de remplir son esprit des vérités évangéliques et de lui bien faire concevoir les très grandes obligations qu'elle avait à Dieu d'être appelée à la religion catholique,... de profiter... pour le spirituel des révolutions et troubles d'Angleterre (1). »

A l'intention de sa royale écolière, le P. Cyprien composa un petit livre qui expliquait les obligations qui découlent de la réception du saint baptême. Un second volume en trois tomes suivit bientôt (1655-1658). C'étaient les *Exercices d'une âme royale ou les devoirs les plus importants du chrestien, recueillis des Ecritures saintes et des saints Pères de l'Eglise* (2).

Quand elle fut recherchée en justes noces et mariée si malheureusement à Philippe de Bourbon, duc d'Orléans (1661), le Père Cyprien ne cessa pas d'instruire la princesse Henriette. Il allait alors aux Tuileries, rappelait à la duchesse ses obligations de chrétienne, l'exhortait à employer sa puis-

(1) *Mémoires*... p. 193, 194. La gouvernante comtesse de Morton assistait aux instructions ; elle remarqua qu'en fait, le Père s'adressait à elle autant qu'à la princesse. Elle se décida à se convertir ; mais, repassant en Angleterre, elle mourut dans son erreur sans avoir abjuré.

(2) Les deux premiers tomes (I de 60 et 515 pages ; — II de 32, 687, et une page) furent composés à l'imprimerie royale en 1655, in-8°. Le troisième chez Jean de Bray, en 1658, in-8° de 16, 894 et 16 pages.

On a du même : 1. *La vie et la mort chrétienne ou les moyens familiers de bien vivre et de bien mourir chrétiennement*.... Paris, Cramoisy, 1678, in-12 de 32 et 537 pages. Plus une *prière pour profiter de ce livre*. Cet ouvrage avait eu une édition précédente.

2. *The Christian thath would be saved. A book very necessary and useful for all Christian.... Written in french by reverend father Cyprien de Gamaches*... Douai, Balth. Bellère. 1662, in-12 de 5 et 262 pages.

3. *La vraye Félicité du Chrestien, ou le moyen infaillible de se rendre bienheureux*, dédié au roy, par le P. Cyprien de Gamaches. Paris, chez Gilles André, 1660. (cité dans *l'hist. de N. D. de Paris*, par le P. Médard de Compiègne, avant la table).

Digitized by Google

sance au service du bien, et, quand il dut la quitter pour revenir en Angleterre, il laissa près d'elle le P. Jean-Chrysostome d'Amiens. C'est ce religieux qui l'assista à l'heure de sa mystérieuse mort, dans la nuit du 29 au 30 juin 1670.

Les Capucins prêchèrent à cette époque au Louvre devant la reine d'Angleterre plusieurs stations, ainsi qu'aux Augustines Anglaises (1).

La reine songea à repasser en Angleterre en 1660 (2). Partie au mois de novembre, elle était de retour à Paris en janvier 1661. Les Capucins l'avaient suivie. Tant que la reine demeura à Londres, il s'y passa un fait assez curieux. Au commencement de chaque repas, le ministre réformé et le capucin bénissaient la table l'un après l'autre.

C'est seulement l'année suivante (1662) que la mission peut renaître de ses cendres. Henriette d'Angleterre reprit possession de son palais de Sommerset, l'église fut réparée, les Capucins rappelés. Le bruit s'en répandit aussitôt parmi les catholiques et ils revinrent en foule solliciter la réception des sacrements. Afin de donner plus de vie à la mission, le définitoire provincial rédigea un règlement particulier qui visait surtout à entretenir chez les Pères l'esprit et la vie intérieurs. On recommença les conférences et les controverses (3). De nouvelles conversions se produisirent.

Le départ de la reine en 1665 (4) n'entrava pas ce nouvel élan, cette nouvelle vie rendue à la mission. Partie avec les PP. Cyprien de Gamaches et Mathieu d'Auxerre, elle laissa à Londres une huitaine de religieux. Deux succombèrent, victimes de leur charité, pendant la peste qui désola la cité au

(1) *La véritable liste des prédicateurs* mentionne en particulier l'avent de 1646, et les carêmes de 1647, 1668. Cf. B. Nat. Rés. L[7]k, 6743.

(2) *Mémoires*, p. 200. Il y a erreur évidente. Ce n'est pas en novembre 1666 que se fit ce premier voyage. *Lives of the Queens of England*, by Miss Strickland.

(3) Entre autres, une entre le P. Archange de Beauvais et l'un des fils du célèbre ministre Dumoulin, médecin à Londres.

(4) Elle vint se retitrer à Bois-Colombes. L'hiver elle logeait à Paris, hôtel de la Bazinière. — Cf. Mémoire de Mme de Motteville sur Henriette de France. Arch. nat. K, 1303, n° 2. — Hurel, *Les Orateurs sacrés*, Paris, 1872, tom. II, p. 331 et 335. — Id. p. 339.

Digitized by Google

cours de cette même année 1665. Ils furent remplacés par quatre nouveaux envoyés, moissonneurs habiles, qui firent fructifier le champ confié à leurs soins. Notons parmi eux le P. Jean Chrysostome d'Ecosse II, né dans la religion protestante, puis élève du collège des Jésuites de Douai. Attaché tout d'abord au service particulier de la reine, il fut ensuite employé à Londres et « il y avança beaucoup la gloire de Dieu pour les confessions, le bon exemple, les instructions, les conférences, les conversions d'un grand nombre de personnes que son zèle gagnait à Dieu (1) ».

La mort de la reine Henriette d'Angleterre (12 sept. 1669) devait mettre fin à cette mission, à tous ces vaillants travaux apostoliques. Elle s'endormit au château de Colombes, sous les yeux du P. Cyprien, et malgré les soins empressés du premier médecin du roi, Valot, qui faillit perdre sa place pour n'avoir pas conservé la santé à la tante de son souverain. On célébra les obsèques à Saint-Denis. Au couvent de Chaillot, Bossuet prononça son oraison funèbre. L'année suivante, au service anniversaire, le P. Mathieu d'Auxerre dans un « riche » discours, « publia avec non moins d'éloquence que de vérité les affectueuses reconnaissances que les Capucins rendaient à la triste mémoire de la défunte qui les avait honorés de son affection ».

Les Capucins quittèrent alors la Grande-Bretagne. La mission avait duré 39 années, sauf l'interruption de 1649-1662

La France avait envoyé trois fois des Pères, en 1630, en 1662 et en 1665. La première période de la mission avait été la plus fructueuse, malgré les obstacles que lui présentaient et la haine des puritains et la volonté indécise du roi Charles I. Mais la révolution était venue tout jeter à bas.

La volonté de la reine et la condescendance de son fils Charles II relevèrent les ruines de la guerre civile. Cette restauration ne dura qu'un temps, et avec le souvenir d'Henriette d'Angleterre, qui était toute l'âme de la mission, disparut aussi cette œuvre de christianisation de la Grande-Bretagne. Elle ne devait reprendre vie qu'à la suite de la Révolution française, au moment où nos prêtres émigrés por-

(1) *Mémoires*... p. 287.

Digitized by Google

tèrent avec le poids de leurs détresses et de leurs angoisses, le bienfait de la lumière et de l'amour de l'Eglise de Rome. C'est seulement alors, au XIXe siècle, que les Capucins reconquérirent de pied ferme le sol anglais. Mais en somme, si la mission du XVIIe siècle ne produisit pas de résultats durables, mais ce ne fut pas la faute des Capucins de Paris (1).

F. Ubald d'Alençon.

(1) *The court and times of Charles the First*, tome II, p 292. — On retrouve à Paris les Capucins en relations avec Jacques II, qui mourut le 16 septembre 1701 à Saint-Germain-en-Laye. Il avait près de lui deux de ses sujets, capucins l'un au Marais, l'autre à Saint-Honoré, le P. Maurice d'Hibernie et le P. Jean-Chrysostome d'Ecosse. Cf. *J. du Marais*, 1701. Bib. nat. n. a. f. fr. 4135. — La maison Lefort annonce la publication prochaine d'un ouvrage posthume de Mme Lavergne sur *Le Chevalier de Trélon à la Cour des Stuarts*.

Digitized by Google

LA RÉFORME LITTÉRAIRE

Voiture et Balzac

Quelques pages de fine critique, des lettres vives et spirituelles, vraiment françaises, des fragments historiques écrits avec élégance et noblesse, comme on ne l'avait jamais fait auparavant, nous permettent de ranger Voiture parmi les réformateurs de la langue. Pourtant nous ne cacherons rien de ce qu'il a emprunté à la Renaissance de son mauvais goût et de son affectation.

Suivons-le par l'imagination, en cet hôtel de Rambouillet, dont l'architecte avait été la marquise elle-même. On y voit entrer, portes battantes, la foule lettrée des princes, seigneurs, gentilshommes, parmi lesquels Malherbe, Balzac, le marquis de Racan, et des roturiers ennoblis par leurs talents, comme Chapelain, Corneille, le docte Ménage (1), enfin Benserade, sec fabuliste, qui met les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, une caricature de l'original latin. C'est aussi le poète assez heureux de quelques Ballets, le père de l'Enigme, et en ce genre, le rival de Cotin.

A Sarrazin, railleur à la langue acérée, un jour historien du siège de Dunkerque, à Malleville qui fit l'agréable sonnet de la Belle matineuse, à tous ces lettrés profanes plus ou moins fameux, se mêlent des abbés, Bossuet presque enfant, Fléchier, Godeau (2), qui portèrent plus tard la crosse et la

(1) Ménage est l'auteur savant des *Origines de la langue française* (1650).

(2) Godeau était très petit, et Voiture lui écrivit un jour : « Comme c'est dans les plus petits vases que l'on enferme les essences les plus exquises, il semble que la nature se plaise à mettre dans les plus petits corps les âmes les plus précieuses. »

Digitized by Google

mitre, enfin un cardinal, Richelieu lui-même. On y vient apprendre le beau langage, épurer les lettres, en idéalisant l'amour jusqu'au fin du fin. Mlle de Rambouillet, Clarice d'Angennes, s'y évanouit quand elle entend un méchant mot. Sous le sceptre gracieux de Catherine de Vivonne, dans la ruelle élevée en estrade de cette chambre bleue dont les fenêtres recevaient, par des jardins spacieux, la plus pure lumière, on s'ingénie à donner aux entretiens un tour délicat, on invente des mots nouveaux, celui d'*urbanité*, entre autres, qui peint bien ce qu'on voulait. On est « persuadé qu'une pensée ne vaut rien lorsqu'elle est entendue de tout le monde... » et qu'il faut « parler autrement que le peuple », afin de n'être « entendu (1) que de ceux qui ont des clartés au-dessus du vulgaire ». Les hommes, même Montausier, adoucissent leur humeur, au contact des femmes. Julie d'Angennes en profite ; et la célèbre guirlande, *le plus raffiné des cadeaux de nouvel an*, lui sera donnée par le plus rude fiancé qu'il soit possible d'imaginer.

Là, Condé, qui fera plus tard un quatrain dans sa prison de Vincennes, vient jouir de sa gloire à côté de la duchesse de Longueville, sa sœur, et Mme Deshoulières rêve à ses moutons, pendant que Mme de Guémené conte à la jeune de Sévigné qu'elle a pris, ce jour même, sa première leçon de langue hébraïque. C'est une précieuse doublée d'une femme savante. Et Molière a dû la connaître.

En un mot, les dames de la cour fondent une Académie à leur manière, moins solennelle que l'autre et plus capricieuse, pendant que Richelieu organise la sienne, plus régulière, et moins dépendante de l'imagination. Elle fera de notre langue, sans nuire aux progrès de la délicatesse, une langue de raison, et lui imprimera le caractère de la force et d'une simplicité sévère.

Voiture et Balzac, qui seront académiciens tous les deux, après avoir brillé à l'hôtel de Rambouillet, continuent et complètent l'œuvre du premier réformateur, Malherbe, mort en 1628. Ils disparaîtront eux-mêmes avant 1660, au moment où s'ouvre le grand règne et aussi le règne littéraire du roi

(1) Somaize, *Le Grand Dictionnaire des Précieuses*.

Digitized by Google

Louis XIV ; ils l'auront préparé, l'un en donnant au style plus d'élégance, l'autre à l'éloquence chrétienne plus de majesté.

Rien de si différent que ces deux compagnons, moins liés par l'amitié que par une estime mutuelle.

Voiture est aussi léger que Balzac paraît grave et même compassé ; s'il est, avant tout, ingénieux, raffiné, italien par ses études, s'il est même *l'âme du rond*, c'est-à-dire *de la chambre bleue*, il a du goût cependant, plus d'une fois, quand il suit, sans y songer, son heureuse nature ; il a l'esprit cultivé, il est savant et très savant dans les lettres grecques et surtout latines.

Né à Amiens, en 1698, c'est le fils d'un marchand de vin de Paris. Il a fait de bonnes humanités, dans un des grands collèges de Paris, de brillantes études de droit à Orléans. Par sa gaieté et sa gentillesse, il devient le favori des plus puissantes dames de la cour, le client le plus assidu de l'hôtel de Rambouillet. La fille de Catherine de Vivonne, dans la suite Mme de Montausier, aurait voulu le *confire dans du sucre*. Cet homme heureux était pourtant, pour parler comme lui, le moins heureux des hommes. Il lui fallait avoir de l'esprit toute la semaine ; un jour qu'il en manqua, et ne sut pas faire rire dans le temps « donné pour cela », il fut berné par les plus huppés des courtisans, et crut néanmoins devoir être gai jusqu'à raconter plaisamment son aventure à Mlle de Bourbon :

« Ce què je puis vous dire (1), c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever... Une des choses qui m'effrayait le plus, était que, lorsque j'étais bien haut et que je regardais en bas, la couverture me paraissait si petite qu'il me semblait impossible que je retombasse dedans ; et je vous avoue que cela me donnait quelque émotion. »

Il monte jusqu'au pays des grues ; il s'élève jusqu'aux nuages, plus haut que les aigles ; de là il aperçoit la princesse « rayonner dans une grande lumière ».

(1) *Lettre 9.*

Digitized by Google

Le tout, sur ce ton d'une plaisanterie recherchée jusqu'au ridicule.

C'était ce qu'on appelait alors du bel esprit ; ce n'était pas de l'esprit, à coup sûr.

« Pour réparation de son honneur et de ses forces », Voiture désire « qu'un grand pavillon de gaze lui soit dressé dans la chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet, où il sera servi et traité magnifiquement, huit jours durant, par deux demoiselles qui lui ont été causes de ce malheur ; à un des coins de la chambre, on fera, à toute heure, des confitures ; une d'elles soufflera le fourneau, et l'autre ne fera autre chose que mettre du sirop sur les assiettes pour le faire refroidir et le lui apporter de temps en temps ».

L'un vaut l'autre ; le style vaut le sirop.

La fameuse lettre à Monseigneur le duc d'Enghien, sur le passage du Rhin, n'est guère plus naturelle, malgré sa réputation. Voiture est la carpe, Condé le brochet :

« Hé, bonjour, mon compère le brochet (1), bonjour mon compère le brochet ! Je m'étais toujours bien doutée que le cours du Rhin ne vous arrêterait pas, et connaissant votre force, et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous aviez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions espéré, et que sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous... »

C'est déjà singulier, et le duc d'Enghien dut être médiocrement flatté de figurer sous l'apparence d'un brochet. Mais n'est-ce pas grotesque d'entendre ensuite un vieux saumon raconter que les baleines, « si l'on prononçait seulement son nom, suaient à grosse goutte, et étaient toutes en eau » ?

Ces deux citations peignent bien l'esprit des ruelles. Il fallait certes que la société choisie d'alors en fût bien imprégnée, je n'ose dire infectée, pour que Condé, si naturel et si violent, se laissât louer dans un goût pareil.

(1) *Lettre 143.*

Digitized by Google

C'est toujours la marque de la Renaissance; c'est l'estampille de l'Italie et de l'Espagne. Voiture, du reste, parlait, comme la sienne propre, la langue italienne et la langue espagnole ; il avait même été chargé de diverses missions, en Espagne d'abord, de la part de Gaston, frère du roi, pour le ministre Olivarès, qu'il fréquenta familièrement, ensuite à Florence, en Italie, de la part de Richelieu, pour porter au grand duc la nouvelle de la naissance du Dauphin. Il vit Rome et fut reçu à l'Académie des humoristes. Un jour même il traversa la Méditerranée et poussa jusqu'en Afrique, à Ceuta, dans l'année 1633. C'est à peine si on ose le croire... et ses amis durent s'en effrayer... Qui n'était pas d'ailleurs l'ami ou le protecteur de Voiture ? Condé, Conti, Schomberg, Grammont, le marquis d'Avaux, son ancien condisciple, Gaston d'Orléans, chez qui il introduisait les ambassadeurs, en un mot, tous les habitués du *Palais d'honneur*, suivant l'expression de Balzac, et les déesses qui l'habitaient. Il eut aussi quelques ennemis, Godeau, jaloux, dit-on, de sa bonne mine, et le chevalier de Méré. Cela ne met que mieux en relief, la faveur dont jouissait Voiture... et peut-être ses bonnes fortunes. Il s'en vantait à l'excès.

Voiture était bien de sa personne, quoique de petite taille, méticuleux dans sa toilette, délicat de santé, assez vaniteux, très obligeant, beau joueur (1), convive aimable, fait pour plaire enfin. C'est le Callicrate de Mlle de Scudéry. Le commerce d'esprit qu'il eut avec les dames du grand genre et du bel esprit effémina son goût et le faussa en bien des endroits. Les femmes tenaient alors le haut bout de la Réforme littéraire ; elles voulaient revêtir la langue d'expressions nobles, la « désencanailler » ; mais, par tempérament elles devaient excéder le but, comme il arrive d'habitude, et le faire dépasser à leurs serviteurs.

Un dernier trait, dans une citation assez courte, achèvera de peindre les défauts de Voiture ; ce trait est plutôt espagnol qu'italien. Il envoie d'Afrique à Mlle Paulet un lion de cire rouge. C'est en 1633.

(1) Voiture perdit, en une nuit, 1500 pistoles au jeu.

Digitized by Google

MADEMOISELLE,

« Ce lion ayant été contraint pour quelques raisons d'éta t1) de sortir de Lybie avec toute sa famille, et quelques-uns de ses amis, j'ai cru qu'il n'y avait point de lieu du monde où il se put retirer aussi dignement qu'auprès de vous : et que son malheur lui sera heureux, en quelque sorte, s'il lui donne occasion de connaître une si rare personne.

Il vient, en droite ligne, d'un lion illustre qui commandait, il y a trois cents ans, sur la montagne du Caucase. »

Don Quichotte n'eût pas été plus ridicule.

Changeons de ton, pour dire du bien de la prose, et même des vers de Voiture.

Personne n'ignore comment il loua Monseigneur le prince de Condé, dans une Epître sur son retour d'Allemagne, l'an 1645, où il lui reproche de trop exposer sa vie, car « on voit que le plus noble sang,

« Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang ;
Que d'une force *sans seconde*,
La mort sait ses traits élancer (2),
Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde.
Qui l'a bonne y doit regarder ;
Mais une telle que la vôtre
Ne se doit jamais hasarder.
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous faut la garder.
Soit roi, soit prince ou conquérant,
On deschet beaucoup en mourant.
Ce respect, cette déférence,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous suivront pas.

(1) Lettre 41. A Mlle Paulet, en lui envoyant plusieurs lions en cire rouge
(2) *Épître à Monseigneur le Prince, sur son retour d'Allemagne, l'an 1645.*

Digitized by Google

Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort ;
Et, Seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un demi dieu quand il est mort. »

C'est tout ce qu'il y a d'excellent dans les vers de Voiture (1). L'art de louer finement est le propre du XVIIe siècle. Voiture s'y essaie ; Boileau atteindra, avec une rare perfection, ce point délicat où la louange touche à la flatterie, mais sans le dépasser jamais.

A ses bonnes heures, Voiture n'est pas un prosateur médiocre. C'est, à la fois, un humaniste de premier ordre et un spirituel épistolier ; au besoin, c'est un historien grave et élevé. Il vivait dans l'intimité de M. Esprit, un savant, un oratorien fameux, qui fut du cercle de M. de La Rochefoucauld. Il écrivait à M. d'Avaux, aussi bon latiniste que lui, des lettres familières où la saillie française est sans cesse interrompue par les plus heureuses citations des anciens poètes ou prosateurs de Rome. Mais c'est avec de Costart, son ami, qu'il se découvre le mieux, et dans toute la finesse de son bon goût. Il discute un jour ce passage de l'un des deux Plines : « *Nulli potest faciliùs esse loqui quam rerum naturæ pingere* (2). »

« Je me suis imaginé, dit-il, qu'il était du jeune Pline, et j'ai trouvé plaisant que vous ne me l'osiez plus nommer. Mais, à votre avis, n'eût-il pas mieux dit : « Nulli potest facilius esse loqui, quam rerum naturæ facere ? » Car premièrement, il y a plus d'opposition entre *loqui* et *facere* qu'entre *loqui* et *pingere*, ce qui donne quelque grâce. Et puis c'est quelque chose de plus grand de dire : « Nulli faciliùs est loqui, quam rerum naturæ facere, — il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de faire, » que si l'on disait : « Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de peindre. »

(1) Il y a cependant un rondeau :

« Ma foi c'est fait de moi... »

un autre, sur la difficulté de faire un rondeau, et un sonnet sur la Princesse Uranie, qui ne sont pas sans valeur.

(2) *Lettre 125*.

Digitized by Google

Ne m'avouerez-vous pas que cela est d'un petit esprit, de refuser un nom qui se présente, et qui est le meilleur, pour en aller chercher avec soin un moins bon et plus éloigné ? Il est de ces éloquents dont Quintilien dit : *Illi sordent omnia quæ natura dictavit....* Il (Pline le Jeune) a pensé bien raffiner avec son *pingere*, et n'a rien fait qui vaille. »

A propos d'un ancien, Voiture relève le faux goût des précieuses et des précieux dont il fait partie. Pour être dans la nature, cette contradiction n'en est pas moins piquante.

Une question de grammaire et de dictionnaire lui inspire une de ses lettres les plus spirituelles. Admettra-t-on oui ou non, la conjonction *car* (1) ? Voiture plaide en sa faveur devant Mademoiselle de Rambouillet :

MADEMOISELLE,

Car étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez de tout ce qu'on lui veut faire... Pour moi, je ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alléguer contre une diction qui marche toujours à la tête de la raison et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *car* ce qui lui appartient pour le donner à *Pour ce que* ; ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots, ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres... Après cette injustice... on ne fera point de difficulté d'attaquer *mais ;* et je ne sais si *si* demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire au langage des anges : ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes. Certes j'avoue qu'il est vrai ce que vous dites, qu'on ne peut mieux connaître par aucun autre exemple, l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car ;* j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant, il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans plein de force et de crédit ; après avoir

(1) *Lettre 52, à Mademoiselle de Rambouillet.*

Digitized by Google

été employé dans les plus importants traités, et assisté toujours honorablement dans le conseil de nos Rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce, il est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables, qui diront le grand *Car* est mort ; et le trépas du grand Cam ni du grand Pan ne semblerait pas si important ni si étrange.

« Je sais que si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle et que j'aime extrêmement, (il est question de Balzac, sans doute), il dira qu'il faut condamner cette nouveauté, qu'il faut user du *car* de nos pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil ; et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous principalement, Mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection. »

On ne saurait être plus ingénieux grammairien et plus poli pour le mot *car*. Voltaire ne plaisantera pas autrement dans la suite, avec un peu plus de naturel cependant et moins d'innocence. Le pli est donné. Et le mot en litige a triomphé ; *car* nous nous en servons, à l'instant, sans blesser ni l'usage ni la grammaire.

Il y a mieux encore dans Voiture que le bon goût avec lequel il juge les anciens, ses maîtres, mieux qu'un trait ou des traits de philologie délicate. S'il *épluche* les *mots*, comme Malherbe, s'il invente des tours, s'il nous prépare, dans ses minutieuses observations, une langue achevée, son esprit n'en a pas moins de hauteur. Avec quelle pénétration et quelle fierté de sentiment ne peint-il pas Richelieu dans une lettre à l'un de ses amis ! Il y rappelle le siège de Corbie, l'invasion des Impériaux et la mauvaise fortune du cardinal :

« Nous pouvons voir de nos faux-bourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent (1). Tout le monde prend l'alarme : et la *capitale ville* du royaume est en effroi... Les mauvaises nouvelles viennent en foule ; le ciel est couvert de tous côtés ; l'orage nous bat de toutes parts ; et il ne nous luit pas, de

(1) *Lettre 74.*

Digitized by Google

quelque endroit que ce soit, un rayon de bonne fortune. Dans ces ténèbres, Monsieur le cardinal a-t-il vu moins clair ?... Durant cette tempête, n'a-t-il pas tenu toujours le gouvernail d'une main et la boussole de l'autre ? S'est-il jeté dedans l'esquif, pour le sauver ? Et si le grand vaisseau qu'il conduisait avait à se perdre, n'a-t-il pas témoigné qu'il y voulait mourir devant tous les autres ? Est-ce la fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe ? ou si ç'a esté sa prudence, sa constance et sa magnanimité ? Nos ennemis sont à quinze lieues de Paris, et les siens sont dedans. Il y a tous les jours avis, que l'on y fait des pratiques pour le perdre... Quelle contenance a tenue, parmi tout cela, cet homme que l'on disait qui s'estonnerait au moindre mauvais succès et qui avait fait fortifier le Hâvre, pour s'y jeter, à la première mauvaise fortune ? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'Etat et non pas aux siens : et tout le changement que l'on a vu en lui, durant ce temps-là, est qu'au lieu qu'il n'avait accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cents gardes, il se promena tous les jours, suivi seulement de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce, et avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. Il ne me sembla pas si grand ni si victorieux le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors... »

A-t-on mieux écrit l'histoire depuis ? L'a-t-on conçue d'une façon plus élevée ? et la langue française a-t-elle dépassé cette perfection de son éloquence sobre, de son naturel et de sa simplicité ?

Voiture n'est pas moins heureux dans un fragment (1) où il nous peint, dans la mauvaise fortune, le duc d'Olivarès, ancien ministre du roi d'Espagne.

Ces deux passages et quelques autres moins parfaits, nous permettent de ranger l'ami trop raffiné de la marquise de Rambouillet parmi les réformateurs ou plutôt les inventeurs de notre claire et forte langue française. Ce qui l'achève, sous la main de Malherbe, de Balzac et de Voiture, après

(1) *Eloge du comte duc d'Olivarès.*

Digitized by Google

l'étude et le discernement, après « la propriété, la régularité, la beauté (1) » c'est la grandeur.

Voiture, maître d'hôtel du Roi et poète amoureux, qui était mort d'amour, bien des fois, en prose et en vers, mourut réellement en 1648, six mois après s'être battu en duel, aux lanternes, dans la cour même de l'hôtel de Rambouillet. Il disparaissait six ans avant Balzac. Il l'estimait au point que sa prose ne lui semble pas supérieure à ses vers. *Les vers de Balzac !* Même dans une de ses lettres, il les nomme, sans rire, *des enfants de Jupiter* ! Heureux temps que celui où l'amitié faisait naître de si aimables illusions !

Un dernier mot sur Vincent Voiture. Racine écrivait de lui à son fils Jean : « Vous pouvez le prendre parmi mes livres, si cela peut vous faire plaisir, mais il faut un grand choix pour lire ses lettres (2). »

Balzac, moins spirituel que Voiture, a plus de gravité et de caractère. C'est avant tout un profond chrétien ; ajoutons : solennel. Il n'a d'aisance, dans ses lettres écrites avec un enjouement artificiel, que pour louer l'ignorance des femmes ou railler leur science « en robe de soie » (3), et pour peindre au vif le « Grammairien en cheveux gris », Malherbe, son maître, ou bien encore Ronsard, un des malfaiteurs littéraires de la Renaissance. Il n'était pourtant pas lui-même exempt de pédantisme ; et si le vieux Malherbe avait le tort de trop s'arrêter aux petits détails, il arriva, que de fois, à Balzac, de relever jusqu'au ridicule de bien petites choses, par la sublimité du langage. Ainsi il ne fallait point pousser la courtoisie envers un obscur magistrat, nommé de Lamotte-Aigron (4), jusqu'à lui dire « qu'il allait de pair avec les tours et les clochers d'Angoulême » ; ni écrire à Racan que ses mi-

(1) Balzac. *Socrate chrétien, discours 10e.*

(2) *6e Lettre de Racine à son fils, 9 octobre 1692.*

(3) Balzac, *Femmes savantes. Lettres et Pensées* : « Tout de bon, si j'étais modérateur de la police, j'enverrais filer toutes les femmes qui veulent faire des livres. » Richelieu, dans une lettre adressée à Balzac, en 1624, partage l'engouement général pour l'épistolier « dont la diction est pure, les paroles autant choisies qu'elles le peuvent être sans avoir rien d'affecté, le sens clair et net ».

(4) Balzac. *Description de son désert.*

Digitized by Google

graines étaient « les tranchées de ses admirables productions (1) ». Nous devons le dire ; les grands esprits ne descendent pas facilement jusqu'à la plaisanterie, ils ne savent pas toujours se jouer à la superficie des choses. Habitués à la noblesse d'un style qui traduit des pensées graves, ils gardent, jusque dans la bagatelle, un air majestueux et profond.

Mais c'est déjà trop censurer dans Balzac un défaut qui ne nuit pas à ses grandes œuvres politiques, philosophiques et toujours chrétiennes. On sent même, dans ses *Lettres* et dans ses *Entretiens* pleins de détails heureux sur son temps, malgré l'emphase, un tel fonds de sincérité, de charité, de grandeur et de bonhomie, voire même de mélancolie, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. *Balzac, c'est l'honnêteté même.* Il y a là une âme, et une belle âme que l'on sent vivre et parler dans ce style pesant quelquefois, souvent sublime, trop souvent artificiel.

A lire Balzac, nous avons presque oublié de raconter sa vie ; elle est aussi noble que son langage, et peint, en général, l'heureuse alliance « d'un beau talent et d'un beau caractère ».

Ce n'est point la brusquerie de Malherbe, ni cette humeur, ni cette sensibilité qui éclate d'autant plus violemment sur la fin des jours du grand poète, qu'elle a été plus longtemps contenue et dissimulée sous l'extérieur de la *tyrannie littéraire* et de la misanthropie. Non, Balzac est un homme régulier, doux et résigné. Né d'une vieille et noble famille de gens d'épée, à Angoulême, en 1595, il voyage pour apprendre, et sur l'ordre de son père, dès l'âge de dix-sept ans, il étudie à Leyde, sous le célèbre Dominique Baudius, en Hollande. De retour en France, il est de l'entreprise si bien nommée d'Amadis, et tente, avec d'autres jeunes gentilshommes, la délivrance de Marie de Médicis, mère de Louis XIII, prisonnière au château de Blois. Libre, un instant, par l'effort généreux de ses chevaliers, la princesse se rendit à Angoulême, et y reçut l'hospitalité dans la maison même du père de Balzac « enrichie de raretés, particulièrement pour les tableaux et autres enjolivements ».

(1) Balzac. *Entretien* 6.

Digitized by Google

N'est-ce pas un début assez romanesque pour une vie si grave ? Vers ce temps, et par l'amitié du futur cardinal de La Valette, alors archevêque de Toulouse, Balzac est envoyé à Rome ; il y sera son agent d'affaires. Tout lui sourit ; l'évêque de Luçon, Richelieu, dont il a chatouillé l'esprit, l'a déjà comblé de caresses (1). Il se peint dans la ville des Papes avec « un éventail qui lasse la main de quatre valets, entrant, au-sortir du lit, dans un bois d'orangers, où il reste au bruit de douze fontaines » (2).

Il est jeune et son Orient est rose. Mais le *Conclave* réveille le chrétien. Il écrit, de nouveau, mais d'un style plus grave, au cardinal de la Valette (3) :

« *Quand même les choses se passeraient* sans être contestées, à tout le moins, vous apprendrez que vous êtes en cette action où Dieu vous laisse tenir sa place, et se repose sur vous du plus important de ses ouvrages. A la vérité, sa Providence n'est jamais si hautement occupée, que quand il faut choisir celui-là... qui doit exercer une puissance qui est la plus proche de l'infinie. »

Balzac doit croire à l'infaillibilité du Pape. Et plus d'un prêtre, en ce temps de gallicanisme, n'aurait pas si bien dit.

Même Balzac se demanda s'il avait la vocation du sacerdoce ; mais il recula, par scrupule, devant la grandeur du saint ministère, comme Racine le fera plus tard, attiré par le service des Muses.

Les joies de Balzac auront la durée d'un éclair. En son absence, on l'a perdu dans l'esprit du cardinal ; on l'a raillé ; la raillerie est un poison mortel à l'amitié. M. de Beautru a dit à Richelieu qu'il ne s'étonnait pas si M. de Balzac était toujours malade : « car, a-t-il ajouté, il parle souvent de lui-même ; et, chaque fois, il lève son chapeau et s'enrhume. »

Aussi Balzac revenu de Rome (1623), au lieu d'une abbaye, reçut de Richelieu l'accueil le plus glacial. Que les grands sont donc petits ! Il paraît que le Cardinal, en particulier,

(1) Voir une *Lettre de Richelieu à Balzac*.

(2) *Au cardinal de la Valette*, lettre du 15 juillet 1621.

(3) Lettre du 1er août 1623. Balzac. *Lettres et pensées*.

Digitized by Google

était le plus impressionnable des hommes. Le P. Joseph le sut mieux que personne, et le redressa plus d'une fois. Ce M. de Beautru, nommé tout à l'heure, c'est peut-être le « bouffon » dont Balzac se plaint quelque part, d'un air dédaigneux. En tout cas, nous devons à cette épreuve une belle *page sur les grands* : « Ils n'ont point devant eux (1), les portraits de ceux qui sont absents. Au contraire, s'imaginant qu'il n'y a rien qu'eux au monde et les choses qui les touchent, pourvu qu'ils trouvent quelques-uns qui ressemblent à des hommes, ils ne se mettent point en peine d'en chercher d'autres : si bien qu'auprès d'eux, l'assiduité fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'ils n'aimeront pas par raison, ils les aimeront par coutume. Il est donc nécessaire de se montrer toujours, pour être toujours prêts de recevoir la fortune, c'est une tradition que les gascons laissent, en mourant à leurs enfants. »

Il faut croire que Balzac n'était pas né Gascon, ni fait pour le devenir...

En 1624, il perdait son beau-frère, M. de Campagnol, et cette mort le détachait prématurément du monde et des espérances humaines. Il avait alors vingt-neuf ans, et confiait sa peine à un ami :

« Changeons de propos (2), et disons que (notre corps) ce n'est rien qu'un peu d'eau et de terre mêlées ensemble que nous conservons par toutes les mesures de la prudence et toutes les règles de la médecine. Songeons, je vous prie, à la meilleure part de nous-mêmes... » N'est-ce pas la thèse de Bossuet ? « C'est cette image de Dieu, que nous avons effacée de nos propres mains, qu'il nous faut refaire, et notre première innocence que nous devons lui demander, et non pas notre première santé. Pour moi, je suis absolument résolu à changer de vie et n'avoir plus de soin que de faire mon salut, et de procurer celui des autres. »

Et pourtant ce même homme, en 1631, écrira au *Cardinal*, des rives de la Charente, une lettre de félicitations, offensante

(1) *Lettre à Hydaspe*, 1er janvier 1624.

(2) Balzac, *Lettres et Pensées*. Lettre à M. Girard, secrétaire de Mgr le duc d'Epernon, 17 janvier 1625.

Digitized by Google

pour la reine Marie de Médicis que la politique venait d'exiler, et qui mourra dans l'exil loin de son fils !

Nous sommes à quelle distance de l'Amadis des premiers jours, chevalier errant de la reine et son hôte à Angoulême ! Cette lettre (1) malhonnête et maladroite déplut au Cardinal qui n'y répondit rien, à l'abbé de Saint-Germain qui lança ses foudres sur l'auteur, et à la conscience de Balzac, sans aucun doute.

Nous ne sommes jamais si près de tomber qu'au jour où nous croyons toucher les étoiles. Témoin Balzac, témoin Bossuet, témoin Fénelon, et tous tant que nous sommes.

L'épreuve, les souffrances du corps, la défaveur, inclinèrent peu à peu Balzac vers la solitude ; il languit encore quelque temps à Paris, où il avait assisté aux derniers moments de Malherbe, son maître, cherchant quelque remède à son ennui et à l'envie dans le commerce des Précieuses. Fort estimé à l'hôtel Rambouillet, où sa gravité romaine faisait contraste avec les grâces légères de Voiture, il y prit en dégoût les femmes savantes, et se décida enfin, vers 1632, à se retirer pour toujours, en son château de Balzac, sur les bords de la Charente, sans daigner même sortir de sa retraite pour solliciter les palmes Académiques. Elles s'offrirent d'elles-mêmes (2). On ne le vit qu'une seule fois à Paris, en 1636, lire, au milieu de ses confrères de l'Académie, quelques fragments de son Aristippe.

A peine infidèle à la gloire, la gloire le poursuivit dans la solitude ; il devint non pas le plus éloquent homme de son siècle, mais « le seul éloquent ». Il est doux d'être courtisé par la fortune, sans plus la chercher, d'être envié de loin par ses adversaires et séparé d'eux par une distance alors si difficile à franchir, illustre au point de ne pas écrire un billet sans que le monde lettré s'en émeuve et l'admire, entouré de ses vieux parents qui vivront presqu'un siècle, pour ne pas lui donner la peine de leur survivre longtemps, enfin

(1) La *Lettre de Balzac à Richelieu* est de mars 1631. Elle fait suite au *Prince*, de Balzac.

(2) Balzac fonda un prix d'éloquence (de la chaire) qui devait être décerné par l'Académie.

Digitized by Google

d'être, si j'ose le dire, roi de la République des lettres, et pouvant narguer à son aise Richelieu, qui n'était que le ministre du roi et de sa politique.

Un mot du beau site où Balzac, « rejeté par un heureux naufrage » promenait ses pensées et sa mélancolie :

« Pays à souhaiter et à peindre que j'ai choisi pour vaquer à mes chères occupations et pour les plus douces heures de ma vie (1). L'eau et les arbres ne le laissent jamais manquer de frais et de vert. Les cygnes, qui couraient autrefois toute la rivière, se sont retirés en ce lieu de sûreté, et vivent dans un canal qui fait rêver les plus grands parleurs aussitôt qu'ils s'en approchent, et aux bords desquels je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste. Pour peu que je m'y arrête, il me semble que je retourne en ma première innocence. Mes désirs, mes craintes et mes espérances cessent tout d'un coup ; tous les mouvements de mon âme se relâchent, et je n'ai point de passions, ou, si j'en ai, je les gouverne comme des bêtes apprivoisées. »

Mais Balzac n'est pas oisif dans cette douce solitude. Parlons d'abord du *Prince*. C'est un ouvrage en trente-deux chapitres, dans lequel Balzac traite sans beaucoup d'ordre, des vertus du chef de l'Etat. La politique du temps, et les derniers efforts des protestants dans la Rochelle, ont leur place en ce traité assez long et quelquefois pesant, précédé d'un *Avant-propos*. L'auteur avoue qu'il n'a « autant vécu, qu'autant que dura l'automne passé (2) ». Il s'y était tenu loin de Paris, enfermé dans la campagne, en attendant qu'il s'y ensèvelît.

Quelles qualités doit avoir le Prince ? Il doit aimer tout le monde ; huguenots et catholiques rivaliseront alors à qui l'aimera davantage. Il mènera une vie innocente. Ici et ailleurs le Prince et Louis XIII ne font qu'un : « Je ne veux point prévenir (3) le jugement de l'Eglise, ni répondre d'une vertu que Dieu n'a pas encore récompensée des félicités de

(1) *Lettre à Monseigneur l'évêque de Nantes, 12 mai 1633.*

(2) 1630.

(3) Balzac, chapitre 6. *Le Prince.*

Digitized by Google

l'autre vie. Je dis seulement qu'il n'y a personne aujourd'hui au monde qui sache que le roi pèche... » C'est trop dire... « et que la plus hardie et la plus injuste médisance qui se puisse attaquer aux choses saintes, ne saurait trouver sur ses actions de quoi mentir avec couleur. Y a-t-il des enfants qui se plaignent que le Prince est héritier de leur père ? Y a-t-il des pères qui demandent les enfants que le Prince leur a ravis et qui les pleurent avant qu'ils soient morts ? Où voit-on de beauté à qui il ne permette d'être chaste ? »

Ici quelle différence de Henri IV à Louis XIII, et de Malherbe à Balzac ? La chasteté des Princes ne fait-elle pas celle des écrivains ? et jusqu'où la chasteté ne peut-elle pas élever leur génie ? Nous allons nous en assurer.

De tout le traité, ce passage me semble le plus beau, où Balzac montre le Prince à qui la France est soumise, soumis lui-même aux lois, et, pour cela, soumis à J.-C.

Combien n'est-il pas difficile au Prince d'obéir ? « Il n'y a que la morale de J.-C. qui puisse former une si excellente habitude (1) ; et c'est elle qui élève tellement le roi au-dessus des grandeurs du monde, et le met si près du principe de toute grandeur qu'encore qu'apparemment il n'y ait rien de plus éminent que la royauté, il faut pourtant qu'il descende d'un lieu plus haut, et qu'il s'abaisse toutes les fois qu'il veut s'asseoir sur le trône de ses pères et se communiquer avec les hommes...

Il ne connaît d'heur ni de malheur que la bonne et la mauvaise conscience (2). Il est bien plus glorieux de son baptême que de son sacre, et fait bien plus d'état du moindre privilège de la grâce que de tous les avantages de la nature. »

Ce beau portrait de la royauté chrétienne, c'est d'une imagination émue par un cœur chrétien qu'il est sorti. La langue aidée par la pensée trouvera demain son dernier point de noblesse et de gravité. Elle est, dans Balzac, encore rude par instants à force d'énergie, surtout dans les pages où

(1) Balzac, chapitre 6. *Le Prince.*

(2) Balzac, *Le Prince*. ch. 6.

Digitized by Google

il énumère les malheureux effets de la volupté des princes. Mais là même, elle est chaste, malgré sa crudité ; et la familiarité du mot propre y élève le cœur, bien loin de corrompre l'innocence.. Elle fait penser à la brutalité guerrière des vierges Amazones.

Pourquoi faut-il que de si belles pages aient un si triste épilogue, cette lettre à Richelieu où l'écrivain, après avoir loué les qualités réelles de Louis XIII, fait l'éloge de son ingratitude envers sa mère !

La retraite guérira Balzac de la flatterie ; elle élèvera son âme et son style, à la fois, jusqu'à une perfection encore plus soutenue.

En 1636, il y a déjà quatre ou cinq ans que Balzac goûte les délices d'une sorte de vie contemplative ; mais il n'est étranger à rien. Le Cid paraît ; Scudéry, jaloux de tant de grandeur, essaie de mordre sur l'œuvre nouvelle. Balzac, transformé en critique, lui adresse une réprimande cachée sous les fleurs de la plus polie des Rhétoriques ; il a attendu, pour parler, jusqu'en 1637 :

« Vous dites que Corneille (1) a ébloui les yeux du monde, et vous l'accusez de charme et d'enchantement. Je connais beaucoup de gens qui feraient vanité d'une telle accusation, et vous me confesserez vous même que la magie serait une chose permise... C'est ce que vous reprochez à l'auteur du Cid qui, vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de lui avouer qu'il a un secret qui a mieux réussi que l'art même.... Cela étant, Monsieur, je ne doute pas que Messieurs de l'Académie ne se trouvent bien empêchés dans le jugement de votre procès, et que, d'un côté, vos raisons ne les ébranlent, et de l'autre, l'approbation publique ne les retienne...

Ainsi vous l'emportez dans le cabinet, et il a gagné au théâtre. Si le Cid est coupable, c'est d'un crime qui a sa récompense ; s'il est puni, ce sera après avoir triomphé. S'il faut que Platon le bannisse de sa République, il faut qu'il le couronne de fleurs en le bannissant et ne le traite pas plus mal qu'il a traité autrefois Homère. »

(1) Balzac, *Lettres et Pensées*. A M. de Scudéry sur le *Cid*.

Digitized by Google

Si la plaisanterie est encore gauche dans son allure et trop prolongée aussi bien que l'antithèse, au moins l'auteur a-t-il compris Corneille mieux que l'Académie.

Il est une lettre de Balzac à l'auteur de Cinna, mieux caractérisée que la lettre à Scudéry. Elle est de 1643. On y voit, à six ans de distance, les progrès du style et de la pensée plus à son aise pour se développer dans une langue qui s'assouplit et se prête déjà à tous les genres littéraires. En voici un fragment. Avouons d'abord que Balzac a des préambules d'une courtoisie lourde et interminable ; c'est fatigant. Mais arrivons au sujet :

« Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la remuant. »

Encore du précieux ! Encore un reste, un avant-dernier nuage du chaos de la Renaissance !

« C'est une Rome de Tite Live et aussi pompeuse qu'elle était au temps des Césars (1). Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de le République, cette noble et magnanime fierté... Vous êtes le réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre ; quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre, et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

« La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna qui sont les deux véritables enfantements et les deux pures créatures de votre esprit, ne sont-elles pas aussi les principaux ornements de vos deux poèmes ! Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces héroïnes de votre façon ?... Un docteur de nos voisins nomme la fiancée de Cinna, « tantôt la possédée du démon de la République, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'*adorable Furie* ».

Le mot est resté. Ce n'est pas toutefois ce qu'il y a de plus fort et de plus élevé dans ce passage où Balzac, comme critique, dépasse Fénelon. Fénelon, en effet, reproche à Cor-

(1) Balzac, *Lettres et Pensées*. A M. Corneille, sur *Cinna*.

Digitized by Google

neille d'outrer la nature: Balzac le félicite d'imaginer quelque chose qui lui soit supérieur, une Rome plus grande que Rome, et d'apaiser un peu, sans pouvoir le contenter jamais, l'amour que nous portons en nous de tout ce qui nous dépasse même à l'infini, en un mot, de l'insaisissable idéal.

Balzac était admirablement placé pour bien sentir le divin, dans la solitude où Dieu s'offre au cœur plus volontiers, avec un mystère qui ajoute, pour notre faiblesse, à sa beauté.

A. CHARAUX,
Doyen de la Faculté Catholique
des Lettres de Lille,
T. O.

Digitized by Google

LE PRETOIRE DE PILATE

ET LA FORTERESSE ANTONIA (1)

« C'est au Prétoire de Pilate qu'eurent lieu les entrevues si émouvantes entre le divin Sauveur et le procurateur romain, entrevues sur lesquelles les Evangélistes s'appesantissent si longuement. C'est là que Notre-Seigneur fut flagellé, couronné d'épines et tourné en dérision par la cohorte. C'est là que, finalement, il fut condamné à mort et chargé de la croix au milieu des cris haineux du Sanhédrin et de la populace. De plus, si le Prétoire est devenu un des lieux les plus sacrés de la Ville sainte, il est, en outre, intimement lié avec un grand nombre de monuments religieux échelonnés sur la voie que Jésus-Christ à marquée de son sang lorsque, sous le poids de la croix, il monta au Calvaire. Et certes, rien ne saurait procurer au pèlerin consolation plus grande et joie plus pure que la certitude de baiser les traces de notre divin Maître, de prier aux endroits mêmes des grands mystères de la Rédemption (2). »

Mais où était exactement situé dans Jérusalem le prétoire du procurateur romain ? C'est là une question qui intéresse autant la piété, on vient de le voir, que l'histoire et l'archéologie. Comment se fait-il donc qu'un lieu si vénérable, un lieu où se sont déroulées des scènes si émouvantes du drame sanglant de la Passion se voit effacé du souvenir au point

(1) *Le Prétoire de Pilate et la Forteresse Antonia*, par le R. P. Barnabé d'Alsace, O. M. missionnaire apostolique de Terre-Sainte, Paris, Picard, in-8° de XXIII-251 p. — Cf. *Etudes Franciscaines*, tom. VIII, p. 660.

(2) *Id.* Introduction, p. XII.

Digitized by Google

qu'il faille écrire aujourd'hui un livre pour en déterminer l'emplacement ? Telle fut pourtant la perturbation jetée dans les esprits à ce sujet, qu'au temps où les uns cherchaient ce tribunal à la forteresse Antonia, les autres le voyaient au mont Sion.

L'Orient n'hésita guère. L'Orient est la terre classique des traditions. Elles se fixent dans la mémoire et se perpétuent oralement de générations en générations. L'Occident fut plus perplexe. Eloigné du théâtre des événements, il est privé du contrôle des yeux. Pour asseoir sa conviction, il n'a d'autre ressource que la lecture des textes.

Or, le texte était formel : « *Adducunt ergo Jesum ad Caïpham in prætorium.* » — On conduit donc Jésus chez Caïphe dans le prétoire. » La conclusion s'imposait : Caïphe et Pilate occupaient le même palais. Ou tous deux habitaient le sud-est de Jérusalem, ou tous deux le nord-est. Saint Augustin, le V. Bède, plusieurs auteurs sacrés de l'occident enseignaient ce point. Ils voyaient bien à cette cohabitation d'étranges difficultés, mais empêchés de donner à leurs objections une explication plausible, ils inclinaient le témoignage de leur raison devant celui de la parole sainte.

Tout s'éclaircit pourtant. Ce fut saint Thomas d'Aquin qui eut la gloire de trouver le nœud de l'énigme. Il collationna le célèbre manuscrit de Verceil, sur la foi duquel avaient parlé les saints docteurs, avec le texte original grec et reconnut dans le premier une erreur de copiste. Au lieu de : *Ad Caïpham*, il aurait fallu écrire : *A Caïpha.* « De chez Caïphe, on conduit donc Jésus au prétoire. » Dès lors, plus de contradiction entre la tradition et l'oracle divin. Le procurateur romain et le grand-prêtre occupaient deux palais distincts, éloignés l'un de l'autre, le premier au nord, le second au sud de la ville.

Du jour où saint Thomas parla, le silence se fit.

Tous se rangèrent avec soulagement d'esprit aux affirmations de la tradition orientale. Mais pourquoi faut-il que, de nos jours, la question soit de nouveau agitée ? Rationalistes, protestants, et, il faut bien l'avouer, certains catholiques croient faire œuvre pie en discutant les points les plus authentiquement prouvés.

Digitized by Google

C'est pour répondre à ces « démolisseurs tenus pour de grands clercs, parce qu'ils mènent grand tapage (1), » que le Père Barnabé a pris la plume. Examinant son sujet à la double lumière de l'étude des lieux et de la tradition, il est amené à cette conclusion que « ni l'archéologie, ni l'histoire, ni l'évangile ne sont en opposition avec la tradition qui localise le prétoire de Pilate dans la forteresse Antonia », et que « par une logique irrésistible, le chemin de la croix traditionnel est bien celui que le divin Maître a parcouru le premier sous le faix de son sacrifice. »

Le P. Barnabé a déjà donné la mesure de sa compétence en pareille matière. Quiconque a lu ses travaux sur le Mont Thabor et sur Emmaüs sait quelle scrupuleuse attention, quelle consciencieuse application l'archéologue franciscain apporte à l'étude de ses documents, à l'examen de ses preuves. Aussi est-ce avec une véritable satisfaction qu'on le suit, fouillant les terrains, interrogeant les souvenirs, avec confiance qu'on attend les déductions.

Il importe tout d'abord de bien préciser le lieu, objet de nos recherches.

« Le Mont Moriah, sur lequel Salomon bâtit le temple du Seigneur, est un long contrefort qui court du nord au sud et qui se rattache à la masse rocheuse appelée Mont Bézétha. Sur trois de ses flancs, l'enceinte du temple est entourée de profonds ravins. Mais, au nord-ouest, elle eût été facilement accessible à l'ennemi, si elle n'eût pas été protégée par des travaux de défense. La tour Hananéel, ou tour de la maison, *Turris domus*, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture-Sainte, devait de toute nécessité occuper la région septentrionale du temple, depuis le règne de Salomon. Cette tour est la même, presque tous les savants en conviennent, que la forteresse appelée Bira ou Bireh après le retour de la captivité de Babylone, et Baris à l'époque des Machabées (Pag. 1.). »

A cette tour Baris, succéda l'Antonia, forteresse dans l'enceinte de laquelle notre savant palestinologue n'hésite pas à placer le prétoire de Pilate.

A cette théorie, on objecte le manque d'emplacement. Un

(1) R. Père Ollivier, des Frères Prêcheurs. *La Passion. Essai historique.*

Digitized by Google

fossé d'une part, la piscine du Strouthion de l'autre ne permettaient pas, dit-on, un développement de terrain suffisant à ces ouvrages. Cette objection aurait pu avoir quelque valeur, il y a un certain nombre d'années. De récents travaux de fouilles la réduisent aujourd'hui à néant. A l'endroit où l'on supposait l'existence d'un fossé, on a rencontré un sol rocheux ; là où l'on croyait voir la piscine du Strouthion, une étude plus attentive de Flavius Josèphe en interdit la localisation. On peut cependant, sans être téméraire, penser que cette piscine s'étendait devant le rempart qui reliait la citadelle Antonia à la plate-forme du temple. A cet endroit, en effet, « on voit, dit le capitaine Warren, entre Bab-en-Nazir, et Bab-es-Séraï, une dépression naturelle ou une coupure profonde ».

Le terrain nous est connu ; jetons maintenant nos regards sur les bâtiments.

Flavius Josèphe en parle avec enthousiasme :

« L'Antonia, dit l'historien juif, était placée à l'angle où se rejoignaient le portique septentrional et le portique occidental du temple. Elle était élevée sur un rocher de cinquante coudées et taillé à pic de tous les côtés. Antonia était l'œuvre d'Hérode, œuvre pour laquelle il avait déployé toutes les ressources de son génie. Les parois du rocher étaient revêtues de haut en bas sur toutes leurs faces de pierres polies, autant dans le but d'embellir la construction que dans celui d'empêcher quiconque aurait voulu l'escalader d'y trouver un point d'appui. Ensuite un parapet, haut de trois coudées, régnait tout autour de la forteresse. Intérieurement, tout l'espace qu'occupait l'Antonia s'élevait à une hauteur de quarante coudées. Cette tour, à l'intérieur, avait le développement et la distribution d'un palais royal ; on y voyait des constructions de tout genre et pour toute destination : des péristyles, des salles de bains, et de vastes cours propres aux mouvements d'une garnison. Par ses dispositions qui répondaient à tous les besoins de la vie, elle avait l'air d'une ville, mais par la splendeur de ses constructions, elle ressemblait à une résidence royale. Comme tout le bâtiment avait la forme d'une forteresse, chacun des quatre angles était flanqué d'une tour ; trois d'entre elles avaient une hau-

Digitized by Google

teur de cinquante coudées ; la quatrième, située à l'angle sud-est, en avait soixante-dix, en sorte que, de son sommet, l'œil pouvait plonger sur tout le hiéron. A l'endroit par où elle accotait les portiques du temple, aboutissaient deux escaliers qui permettaient aux soldats de descendre, car toujours une légion de soldats demeurait dans l'Antonia, se tenant sous les armes, à différents postes près des portiques, pour surveiller le peuple aux jours de fête et prévenir toute sédition. A vrai dire, le temple était la sentinelle de la ville et l'Antonia était celle du temple. C'est là (dans l'Antonia) que se tenaient les gardes de ces trois endroits (Pag. 21). »

Une forteresse, un palais royal, des péristyles, des salles de bains, de vastes cours, un camp où logeait une légion tout entière, voilà certes des services qui supposaient une superficie considérable. A elle seule, cette description répond à l'objection tirée du manque supposé d'espace.

Quelles étaient donc les proportions de cette enceinte ? Quelles en étaient les limites ? C'est là une question à laquelle il est bien difficile de répondre exactement. Nous avons cependant certains points de repère. Au nord, elle était séparée du mont Bézétha par un large fossé ; à l'est, on peut la considérer comme s'étendant aussi loin que la caserne turque actuelle ; au midi, comme longeant la galerie occidentale du temple : « Antonia, dit Flavius Josèphe, était située à l'angle de jonction du portique septentrional et du portique occidental du temple (Pag. 23) ».

L'ouest, grâce à des fouilles récentes, nous est mieux connu. Une large voie, montant de la vallée du Tyropéon, aboutissait à un riche portail monumental à trois baies Celui-ci donnait accès à une cour intérieure dallée, laquelle conduisait à la splendide habitation du préteur. C'était le lithostrotos.

Or, sous la demeure des Dames de Sion, ainsi que sous le couvent franciscain de la Flagellation, on a retrouvé ces dalles encore en place. La pierre, d'un grain très dur, varie entre 35 et 45 centimètres d'épaisseur. On y voit des rainures telles que les Romains en pratiquaient dans les pierres pour protéger la marche des chevaux et les préserver de glissades qui, sur une surface polie, les eussent fait tomber. On y remarque

Digitized by Google

aussi des figures géométriques qui font songer au jeu de margelle ou du moulin en usage alors chez les Romains. Elles avaient sans doute pour but d'occuper les loisirs des corps de garde.

Nous venons de parler d'un portail monumental percé de trois ouvertures. Celles-ci étaient à plein cintre. L'ouverture centrale mesurait six mètres de vide; les ouvertures latérales étaient moins hautes et moins larges. Le monument total comptait vingt mètres de façade et deux mètres soixante de profondeur. Un étage à quatre fenêtres dominait les cintres ; une galerie avec créneaux couronnait le tout. Cette construction divisait en deux parties égales le mur occidental de l'Antonia ; il nous fixe donc d'une manière certaine sur les limites de ce côté.

Ce portique est d'un grand intérêt pour nous. Il eut son rôle tristement lugubre dans le drame de la Passion. C'est l'Arc de l'*Ecce Homo*. C'est de là que le juge prévaricateur montra au peuple l'auguste victime en prononçant ces mots à jamais célèbres : « Voici l'homme ! » Des archéologues, de mérite, du reste, trompés par une étude insuffisante des lieux, attribuent cet édifice à une époque postérieure. Mieux inspiré, M. de Saulcy écrivait dans son étude sur *Le Temple de Jérusalem :* « Je crois fermement aujourd'hui et je continuerai à croire que l'Arc de l'*Ecce Homo* a légitimement reçu ce nom. » Pour être impartial, disons qu'il ne continua pas à le croire. Dix ans plus tard, hanté par l'idée du fossé dont parle Flavius Josèphe, il revenait sur cette déclaration : « Tout bien considéré, disait-il, la construction de cette porte est certainement romaine, mais elle est, à mon avis, postérieure à la Passion de Notre-Seigneur. » Aujourd'hui que les fouilles, mettant à nu le rocher, ont réduit à néant l'hypothèse d'un fossé à cet endroit, nul doute qu'il ne reviendrait à sa conviction première.

De ce monument, on voit aujourd'hui l'arc central et l'arc septentrional.

Le premier, à cheval sur la rue, est dominé par un misérable taudis, habitation de derviches indiens. Dans la face occidentale du mur, au-dessus de l'archivolte, sont encas-

Digitized by Google

trées deux pierres : sur l'une d'elles se serait tenu l'innocent Agneau de Dieu pendant l'inique procédure ; sur l'autre aurait reposé le siège de Pilate.

Le second, dans la chapelle des Dames de Sion, s'élève derrière le maître-autel. Il supporte un groupe, mémorial de la scène dont il fut le théâtre.

Quant à la partie méridionale, elle est enfermée dans la demeure des derviches. C'est un asile impénétrable : on ignore donc quel sort lui a été fait.

De tout ce qui précède il ressort clairement que le prétoire du procurateur romain se trouvait dans l'Antonia et que l'Antonia était située au nord du temple. Cette double constatation est d'une importance capitale pour établir l'authenticité de la Voie Douloureuse, des sanctuaires qui y sont jalonnés, du Saint Sépulcre lui-même. Il s'est cependant rencontré de nos jours des écrivains, même parmi les catholiques qui, tirant des conclusions trop hâtives d'observations inexactes, ont déplacé ces points. Les uns mettent le prétoire au mont Sion ; nous avons vu l'origine de leur erreur. D'autres reconnaissent qu'il était compris dans les dépendances de l'Antonia, mais, prenant trop à la lettre la relation du célèbre pèlerin de Bordeaux au IVe siècle, ils veulent le voir sur les pentes occidentales du Tyropéon, au lieu où la tradition montre la rencontre du Sauveur avec sa sainte Mère. Il en est enfin qui le place au Mehkémeh, tribunal turc bâti, semble-t-il, non pas sur les décombres du prétoire, mais sur celles du Sanhédrin. Ecoutons le docteur Schick à ce sujet :

« Le tribunal du Conseil, dit-il, se trouvait tout près du Xyste et confinait au viaduc qui conduisait sur la plate-forme du sanctuaire, et par le moyen duquel le mur de la ville butait contre le temple.... A peu près là où devait se trouver la salle du Conseil, l'officier anglais, M. Warren, trouva, à une grande profondeur une salle souterraine soutenue au milieu par une colonne et garnie dans les angles par des chapiteaux de pilastre de forme très curieuse. Cette construction est probablement un reste du palais du Conseil. J'ai moi-même visité ce lieu et j'y ai tout examiné. On y aperçoit beaucoup d'autres voûtes, mais tout est rempli de terre et

Digitized by Google

de décombres. C'est vraiment merveilleux qu'en ce même endroit se trouve encore aujourd'hui le tribunal de la ville, le Mehkémeh. On voit par là avec quelle ténacité les choses sont restées à leur place. Au IVe siècle, le pèlerin de Bordeaux trouva en ce lieu des ruines qui, à ce qu'on lui fit croire, provenaient du palais du roi Ezéchias. Six siècles plus tard, ces ruines s'y voyaient encore (Page 124) ».

Nos savants modernes ont donc tous leur petite théorie sur l'emplacement du prétoire, et ils la débitent gravement. Mais alors où chercher les traces du Sauveur portant sa croix ? C'est, du reste, ce dont ils ne se préoccupent aucunement. Ces traces, ont les connaît. Elles sont dans tous les souvenirs. Des monuments, ou, du moins, des ruines que les fouilles mettent à découvert, nous les montrent. Toutes jusqu'à la porte judiciaire étaient comprises dans l'intérieur de la deuxième enceinte de la ville, celle que connut Notre-Seigneur. Celle-ci, quoique moins septentrionale que celle d'Agrippa, passait pourtant au nord de l'itinéraire suivi par la divine Victime.

Quand les pierres crient, pourquoi vouloir étouffer leur voix ? Ce n'est plus faire acte de science, c'est faire acte de présomptueuse fatuité.

Vaincus sur le terrain de l'archéologie, les partisans de la localisation du prétoire au mont Sion, se rejettent sur les données de l'histoire. « Hérode, disent-ils, avait bâti deux palais : un dans l'Antonia et un autre sur le mont Sion. Florus habitait celui du mont Sion ; c'était donc là que se trouvait la demeure habituelle des gouverneurs romains lors de leurs séjours à Jérusalem. »

Hérode avait bâti deux palais : un dans l'Antonia et un autre au mont Sion ; le fait est exact. Florus habita celui du mont Sion ; nous le reconnaissons sans peine. Mais pourquoi l'habita-t-il ? fut-ce par choix ou par nécessité ? Interrogeons les annales de l'époque et nous verrons qu'à ce moment-là une sédition était maîtresse de l'Antonia dont, par suite, l'accès était interdit au préteur. Nul doute que, s'il eût été libre, il n'y eût établi sa résidence. C'était, en effet, le seul point d'où il fût possible de tenir en respect le temple, ce foyer incessant de séditions au temps des solen-

Digitized by Google

nités religieuses. Loin de nous être contraire, la présomption nous est donc favorable ; l'Antonia était le lieu indiqué pour la demeure des gouverneurs romains.

Le Nouveau Testament n'est pas ici plus explicite que l'histoire. Du texte sacré on ne peut aussi que tirer des inductions. L'écrivain inspiré dit : « Pilate conduisit Jésus dehors et s'assit à son tribunal au lieu appelé lithostrotos et en hébreu Gabbatha (S. Jean, XIX, 13.) »

Lithostrotos n'est pas un nom propre. C'est un mot grec qui signifie : pavage de pierres. Il pouvait donc s'appliquer à tout lieu pavé de la sorte. S'il en marque un en particulier, ce ne peut être que par antonomase. Mais quelle circonstance particulière, distinguant cette place entre toute autre cour analogue, fit que l'appellation populaire la désignait sous le nom de : le Pavage ? Ne semble-t-il pas que la beauté, le travail, les dimensions des pierres, la recommandant d'une manière toute spéciale à l'attention, en soient les motifs ? Or, que tel soit ici le cas, c'est ce que nous avons déjà vu.

Pas plus que Lithostrotos, Gabbatha n'est un nom propre. C'est un nom commun dont le sens est : élévation. Nous voici donc de nouveau en présence d'une antonomase. Il doit s'agir d'un point culminant entre tous. De fait, le rocher sur lequel reposait la forteresse Antonia dominait le temple, et le temple dominait la ville.

Lithostrotos et Antonia conviennent donc parfaitement à la thèse que soutient cette étude.

Après avoir ainsi scrupuleusement examiné la topographie de Jérusalem, le Père Barnabé interroge la tradition. Nous ne le suivrons pas dans la discussion des témoignages qu'elle fournit. Pour intéressante qu'elle soit, cette discussion nous attarderait trop. Nous nous contenterons d'en faire passer rapidement la galerie sous nos yeux.

Le premier témoin qui se présente est le pèlerin de Bordeaux, en 333. Ce pieux voyageur a écrit de sa visite aux Saints-Lieux une relation souvent citée. Or, cette relation, considérée avec soin, ne laisse pas de doute sur l'endroit où on lui montra la maison de Pilate.

En 454, Pierre l'Ibérien arrive au même résultat. « L'église de Pilate, conclut de son récit M. Clermont-Ganneau,

Digitized by Google

était donc nécessairement entre l'église du Saint-Sépulcre et celle de Sainte-Anne, ce qui concorde absolument avec la tradition si malmenée par M. Tobler qui croyait avoir démontré que le prétoire était au mont Sion. L'expression : *descendit* est parfaitement justifiée, la cote d'altitude du parvis du temple du Saint-Sépulcre étant de 2,479 pieds anglais, et celle de la Voie Douloureuse, à l'angle nord-ouest de la caserne, étant de 2,448 (page 146). »

Viennent ensuite les « Centons d'Homère », l'archidiacre Théodose, l'auteur anonyme du *Breviarius a Jérusalem* » et Saint-Antoine de Plaisance, et le prêtre de Jérusalem, saint Sophonius, et l'évêque Arménien Sépéos, et toute cette pléiade de visiteurs antérieurs aux Croisades, qui, tous, ont vénéré au même endroit les souvenirs attachés au lieu qui nous occupe. C'est en vain qu'on objecte une description arménienne des Saints-Lieux qui semble favorable au mont Sion. Pour tout lecteur attentif, il est évident qu'il s'agit, non du Lithostrotos ni du prétoire eux-mêmes, mais de pierres qui en auraient été enlevées et portées là.

La tradition se poursuit ainsi jusqu'au temps des Croisades sans qu'une voie discordante s'élève en Orient. Seul, en Occident, le malencontreux manuscrit de Verceil jeta pour un temps le trouble dans les esprits.

A l'époque des Croisades, alors que tout était bouleversé dans la cité Sainte, les sanctuaires abattus, les édifices détruits, une certaine confusion se produisit. Les quelques pierres transportées de l'Antonia au Mont Sion firent croire qu'on se trouvait en présence des restes du tribunal de Pilate. Mais l'opinion ne tarda pas à se ressaisir; l'erreur dura un demi-siècle environ. Depuis lors, la tradition n'a plus varié. De nos jours seulement, certains auteurs, plus spécieux que profonds, ont prétendu la battre en brèche. Il fallait enrayer ce flot montant de doute sceptique qui, s'il n'avait trouvé une digue, pouvait menacer de tout submerger. C'est ce rempart que lui oppose le Père Barnabé. Le mur protecteur est double: examen du terrain et tradition. Le travail se clôture par une courte monographie des sanctuaires qui jadis s'élevaient en ces lieux : basilique de Sainte-Sophie dédiée à la sagesse éternelle sur l'emplacement même du pré-

Digitized by Google

toire, chapelle du Couronnement d'épines, lieu de la *Scala Sancta*, église de la Flagellation, chapelle de la Condamnation. Trente-deux illustrations en photogravure dans le texte et hors texte ornent l'ouvrage et en facilitent l'intelligence. Puisse cette étude consciencieuse éclairer les esprits, dissiper toute obscurité et imposer la conviction.

Fr. VICTOR-BERNARDIN,
O. M.

Digitized by Google

L'ECOLE NEUTRE DES ETATS-UNIS

JUGÉE PAR LES PROTESTANTS

Ce ne sont plus seulement les catholiques qui signalent les funestes effets de l'école neutre aux Etats-Unis. Fondées à l'instigation des sectes hérétiques, dans l'espoir de détruire le catholicisme, les écoles sans Dieu dites *écoles publiques* ont eu pour principal résultat d'augmenter le nombre des irréligieux dans les milieux protestants. Si bien qu'aujourd'hui, les différentes confessions comptent infiniment moins de fidèles que les sociétés secrètes ne comptent d'affiliés.

Alarmés par le développement de l'indifférentisme et de l'impiété, maints protestants incitent, depuis quelques années, leurs coreligionnaires à réclamer la transformation du système scolaire actuel. Leurs aveux à ce sujet sont typiques ; on aurait tort de ne pas les retenir et de ne pas les faire connaître à certains Français aux illusions tenaces.

Il y a un peu plus de six ans, le président du collège Bowdoin, M. Hyde, reconnaissait sans détour, devant l'*Association des Instituteurs* du Massachussets, que l'école publique n'ouvrait pas au cœur et à l'esprit de l'enfant « les trésors de la sagesse ». Qu'importe, concluait-il, que des générations sachent lire si c'est pour ne s'intéresser qu'aux récits sensationnels du crime. « Ces gens qui savent lire, écrire et chiffrer, mais qui ne savent guère autre chose, voilà les gens qui attisent le feu du fanatisme de l'A. P. A, (1) qui remplacent la religion par la théosophie, la moralité par la passion, la raison par le sentiment, la conscience et la constitution par des toquades et des caprices. »

(1) On appelle ainsi aux Etats-Unis l'*American Protective Association*, société fondée principalement pour écarter les catholiques de la vie politique et civile ; ceux de ses membres qui ont pris part à l'expédition des Philippines se sont signalés par leurs vols sacrilèges et leurs cruautés envers les prêtres catholiques.

Digitized by Google

En janvier 1898, un lecteur du *North American Rewiew*, M. Amasa Thornton, demandait dans cette revue que l'on introduisît l'instruction religieuse dans les écoles publiques. Or, c'est justement parce que les catholiques donnent à cette instruction toute son importance qu'on les accusa d'être les ennemis du peuple américain. « Tout observateur attentif, dit M. Thornton, peut constater pourtant que, dans la ville de New-York, les catholiques sont la seule classe de personnes qui élèvent leurs enfants de façon à sauvegarder l'avenir de la meilleure civilisation ; et, bien que je sois un protestant de la plus ferme espèce, j'estime que le temps est venu de reconnaître ce fait, de mettre de côté tout préjugé et de faire face à la situation avec patriotisme. Les enfants et les jeunes gens d'aujourd'hui doivent recevoir une connaissance des vérités de la Bible et des préceptes chrétiens afin qu'ils ne soient pas plus tard désemparés et emportés dans le gouffre de la dépravation sociale et religieuse qui menace d'engloutir toute religion. Cette instruction ne saurait être donnée que si l'on change à peu près radicalement notre système scolaire sur le terrain de l'instruction religieuse dans les écoles publiques et si l'on encourage les écoles particulières qui donnent une solide formation religieuse. »

La même année, en février, le Docteur Levi Seeley, de l'école normale de Trenton (New-Jersey), se plaignait dans l'*Educational Review*, de ce que les écoles dominicales étaient beaucoup moins fréquentées que jadis. « Un peu moins de cinquante pour cent de tous les enfants de notre pays, disait-il, fréquentent une école quelconque du dimanche. La signification de ces chiffres est simplement accablante. Il y a maintenant plus de la moitié des enfants de ce pays qui ne reçoit aucune instruction religieuse... Et même cela ne dit pas toute la vérité. Car il ne faut pas s'imaginer, chacun le sait, que tous ceux qui fréquentent les écoles du dimanche reçoivent une instruction religieuse convenable. »

C'est également en 1898, le 22 octobre, que le Rév. Dr David Greer condamnait un système scolaire qui néglige d'élever l'esprit vers Dieu.

« L'éducation demande quelque chose de plus que le

Digitized by Google

développement et la culture de l'intelligence pour rendre et conserver les hommes purs. Elle demande que ce développement et cette culture soient inspirés par la religion. L'Eglise épiscopalienne n'est pas satisfaite du système actuel des écoles publiques parce qu'on n'y enseigne pas la religion. Ces écoles devraient nous donner non seulement des jeunes gens et des jeunes filles bien instruits, mais aussi des chrétiens et des chrétiennes (1). »

Le péril social auquel l'école sans Dieu expose les Etats-Unis, le Rév. Johnson, évêque épiscopalien du Texas occidental, l'a signalé au cours d'un sermon, à New-York, le 10 juin 1901. « Gladstone, s'est-il écrié, a dit que l'homme formé intellectuellement, mais non point moralement, peut devenir plus dangereux qu'auparavant ; et c'est précisément ce qui arrive chez les nègres. Dans les écoles publiques, ils ne reçoivent aucune instruction morale et tandis que l'on développe leur esprit, on n'augmente guère leur force morale. L'incapacité de nos écoles publiques en ce qui concerne l'enseignement de la morale va nous conduire, d'ici à quelques années, à une lutte que ce pays n'a pas encore connue, et cette lutte sera contre une génération qui ne croit à rien (2). »

Peu après, dans la même ville, à l'église Saint-Paul, un autre ministre épiscopalien, le Rév. W. Montagne n'hésita pas à déclarer que l'assassinat du président Mac Kinley ressemblait fort à quelque châtiment infligé par la colère du Très Haut. « Est-ce qu'il existe encore en ce pays, fit-il, un mal assez étendu pour appeler sur nos têtes le courroux de Dieu ? Oui. C'est le système de nos écoles sans Dieu qui est un crime beaucoup plus grand que l'esclavage et l'intempérance. Je crois que les Etats-Unis sont frappés aujourd'hui par la colère divine parce que le peuple de ce pays a consenti à laisser bannir Jésus-Christ de la vie intime de nos enfants. Si aujourd'hui le Christ revenait sur la terre et entrait dans n'importe quelle école publique de ce pays, le maître, agissant d'après les instructions reçues, lui montrerait la porte.

(1) Discours prononcé à l'assemblée épiscopalienne, à Washington.
(2) Cité par le *New-York Freeman's Journal*, n° du 20 septembre 1902.

Digitized by Google

Tandis que, d'un autre côté, s'il entrait dans n'importe quelle école particulière (lisez : école paroissiale catholique), maîtres et élèves l'adoreraient à genoux. Voilà notre faute, voilà notre péché !..... Il vaudrait infiniment mieux partager l'argent provenant des impôts scolaires entre les diverses confessions chrétiennes et les Juifs que de continuer le système irréligieux qui prévaut actuellement ».

Ces paroles furent prononcées en septembre 1902 ; trois mois plus tard, le Rev. Docteur E. T. Wolf, professeur au séminaire de théologie de Gettysburg, avouait devant l'*Alliance évangélique* que l'école neutre laisse ses élèves sans aucune formation morale. « Toutes les facultés, excepté la plus haute et la plus noble, sont développées et renforcées ; mais la faculté qui couronne tout, qui est destinée à animer et à diriger toutes les autres, est ignorée d'une façon méprisante.... » Si l'on n'y remédie au plus tôt, continuait-il, nos jeunes gens et nos jeunes filles seront, leurs études faites, « des imbéciles au point de vue moral (1). »

Plus récemment enfin, en avril 1902, le Rev. Docteur Washington Gladden de Columbus (Ohio), a proclamé sans euphémisme, à l'Université Yale, que, dans ces écoles d'où Dieu est *éliminé*, on fait des citoyens de l'Union « une race sordide et cupide (2) ». Et combien d'autres parlent dans le même sens ! On peut donc conclure, avec le Rév. Docteur Wolf, que, par suite de l'éducation inférieure de ses écoles publiques, « ce pays se trouve en présence d'un grave problème social ».

Mais que peut le protestantisme pour enrayer ce mouvement d'irréligion dont il a favorisé l'essor ? En pénétrant sa théologie, le rationalisme l'a complètement annihilé. Son action sur le peuple est nulle, en Amérique peut-être encore plus qu'en Europe. Il est, selon les propres termes du Docteur Stoecker, le fameux prédicateur de la cour d'Allemagne, « mutilé et réduit à un tronçon informe ». L'école neutre du pays des dollars a déprimé déjà tant de cerveaux, façonné

(1) Cité par le *Philadelphia Press* du 4 décembre 1901.

(2) Le *Catholic World* n'exagérait donc point en affirmant que l'école neutre couvre le pays « de purs animaux cultivés ».

Digitized by Google

tant de malheureux dont l'idéal est de vivre, selon le très heureux mot de M. Jules Soury, dans une « porcherie modèle » que, pendant longtemps, le système scolaire actuel conservera des partisans passionnés.

Pour conjurer les maux soulevés par ce système, il faudrait tout d'abord une recrudescence de foi parmi nos frères égarés. La foi, c'est ce qui leur manque le plus. Aussi s'explique-t-on les lignes suivantes publiées récemment par *The Angelus* de Chicago, l'organe officiel des protestants anglicans. « Pour tout au monde, nous désirerions voir les membres de l'Eglise Anglicane manifester la même foi surnaturelle que celle des pèlerins de Notre-Dame de Lourdes. Si nous avions en Amérique la grotte de Lourdes, peut-être serions-nous sans temples du scientisme chrétien ; et si nous avions une Bernadette, peut-être serions-nous sans une Mme Eddy et une blasphématrice Dowie (1) ».

Lorsque les Anglicans auront cette foi surnaturelle, leur retour à l'Eglise ne tardera guère, on peut le croire. Dieu veuille que ce soit assez tôt pour éviter aux Etats-Unis les calamités d'une désagrégation sociale !

ALPHONSE GERMAIN.

(1) Un tel désir révèle un état d'esprit nouveau. Il y a quelques années, nul anglican sans doute n'aurait osé tenir ce langage à parfum de *papisme*, et se dire incliné à croire, comme l'auteur de l'extrait précité, « que beaucoup de guérisons effectuées à Lourdes sont des miracles opérés par notre divin Seigneur, d'après l'intercession de Notre-Dame et en réponse aux prières des fidèles catholiques ».

Digitized by Google

QUELQUES RÈGLES DE DROIT CANONIQUE

A PROPOS

D'UN MAUVAIS LIVRE

Secrets merveilleux. — Voilà un titre bien suggestif. Se détachant en lettres dorées, sur fond cramoisi de couverture, il est prestigieusement choisi pour captiver les regards et aiguillonner la curiosité du public. Toutefois, nous n'hésitons pas à l'affirmer, nonobstant le nom ecclésiastique de l'auteur, cet ouvrage ne saurait prendre place dans la bibliothèque d'un catholique sérieux.

Nous justifierons notre réprobation d'une manière succincte, mais néanmoins suffisante à mettre en garde tout fidèle respectueux des lois de l'Église.

Nos observations seront basées sur deux ordres de considérations ; les unes concernant *le mode de publication* du livre, les autres *le fond* même de cette composition.

Pour la première partie, nous démontrerons que l'auteur a négligé en fait, — car nous n'avons pas à scruter les intentions de l'auteur — les conseils adressés, par l'autorité compétente, aux ecclésiastiques qui publient des ouvrages, surtout des ouvrages traitant des questions religieuses. — Nous établirons, en outre, que l'auteur a violé sur ce point *les prescriptions* Pontificales ; — qu'enfin l'ouvrage a encouru, toujours de ce chef, les sévérités ecclésiastiques.

Pour le fond, il résultera de nos observations, comme des passages que nous citerons à l'appui, que nombre de propositions de l'auteur sont doctrinalement inexactes et propres à développer chez les fidèles les idées superstitieuses les plus caractérisées.

(1) *Secrets merveilleux*, par l'abbé Julio.

Digitized by Google

§ I. — *Mode de Publication irrégulière.*

1° L'ouvrage intitulé *Secrets Merveilleux* a été édité à Paris, chez Chamuel, rue de Savoie, en l'année 1897. Il ne porte ni approbation, ni *Imprimatur,* ni trace de *visa* épiscopal L'auteur a eu soin de se réserver tous les droits de propriété et de traduction ; aussi, nous savons, de sources variées et certaines, que l'ouvrage a été vendu dans nos contrées ; que l'auteur est venu de sa personne, confirmer ou expliquer ses pratiques à quelques clients.

Toutefois, avant même la publication de la Constitution, *Officiorum ac munerum,* de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, en date du 27 janvier 1897, il était de droit local et fréquent pour les ecclésiastiques, d'obtenir l'agrément des évêques pour la publication d'ouvrages même purement scientifiques, n'intéressant qu'indirectement le dogme, la morale et le culte.

Divers conciles provinciaux, plusieurs statuts diocésains, s'étaient nettement prononcés en ce sens. La parfaite convenance d'une mesure semblable s'explique aisément de nos jours. L'esprit public, même les prétendus indifférents se montrent fort chatouilleux à l'endroit des publications revêtues d'une signature ecclésiastique ; à telles enseignes, que le corps sacerdotal en devient solidaire devant l'opinion ; et que leur succès ou leur échec a sa répercussion sur l'attitude de certaines classes de fidèles à l'égard de la religion. C'est en ce sens que le Concile d'Avignon formulait en 1849, ses pressantes exhortations. « Quemlibet clericorum hortamur, ad subjiciendos eidem examini « alios *Cujusvis argumenti* libros, quos intenderit ipse typis mandare, « ne incaute sibi noceat aut religioni ».

A son tour, le Concile de Lyon insérait la recommandation suivante : « Enixe commendamus, *ut clerici libros qui ad scientias aut artes per-* « *tinent mere humanas*, Episcoporum judicio, priusquam divulgentur, « *subjiciant* ».

Nous empruntons aux statuts du diocèse de Bayonne une formule qui, en termes équivalents, a été reproduite de nos jours, en divers règlements diocésains. « Les ecclésiastiques doivent demander Notre « agrément avant de publier un livre, lors même qu'il n'y serait « question que de littérature, d'art ou de sciences naturelles (Art. 31).

Ces extraits suffisent à prouver que l'auteur du présent ouvrage s'est mis en flagrante contradiction avec les *Conseils* réitérés des auto-

Digitized by Google

rités ecclésiastiques en publiant sans leur agrément, un ouvrage renfermant, comme nous le verrons, des sujets autres que les questions de science purement profane.

2°. — *Violation formelle de la loi ;*

a). Depuis la promulgation de la Constitution du Pape Léon XIII, « *Officiorum ac munerum* », une prohibition spéciale a été faite aux clercs séculiers, de publier aucun ouvrage sans en référer à leurs Ordinaires. « Viri e clero sæculari, ne libros quidem, qui de artibus scien- « tiisque mere naturalibus tractant, inconsultis suis Ordinariis *publicent* ». Les membres du clergé séculier ne *devront* pas publier des livres traitant d'art et de sciences purement naturels sans avoir consulté leurs Ordinaires. (Art. 42).

Déjà l'article 41 indiquait à ce sujet l'intention générale du Souverain Pontife. « *Omnes fideles tenentur,* præviæ censuræ ecclesiasticæ *eos* « *saltem* subjicere libros, qui Divinas Scripturas spectant ac generaliter scripta omnia in quibus religionis et morum honestatis intersit ».

Tous les fidèles *sont tenus* de soumettre à la censure ecclésiastique préalable, *au moins* les livres qui traitent des Divines Écritures... *et en général, tous les écrits intéressant spécialement la religion et l'honnêteté des mœurs.*

Or, il suffit de jeter un seul coup d'œil sur l'ouvrage de M. l'abbé Julio, pour savoir combien la religion est intéressée à sa publication. C'est là, d'ailleurs, un point qui sera mis en pleine lumière dans le cours de cette étude. Ce que nous nous contentons de signaler ici, c'est la contradiction foncière existant entre ces règles et le mode de publication adopté par l'auteur.

b). A la page 19, l'auteur réglant l'attitude du prêtre devant un ma- « lade, dit. Le prêtre choisira telle ou telle prière, selon le genre de « maladie : le présent livre lui sera d'un grand secours et il peut en « user en toute sûreté de conscience, puisque ces *Prières merveilleuses* « sont, presque toutes, les prières officielles de la sainte Eglise Catho- « lique... En *les disant en langue vulgaire*, en dehors de l'administra- « tion sacramentelle, il (le prêtre) sera mieux compris..

« Vous tous qui souffrez, allez vous montrer aux prêtres.. et si vous « avez une foi vive, ils vous guériront.. Ces prières ne sont pas de

Digitized by Google

« notre invention : ce sont les prières mêmes de la sainte Eglise... « redites par nos vieux pères... conservées avec un soin jaloux. C'est, « ainsi que nous avons reçu de notre prédécesseur Jean Sempé, les « livres vénérés et les instructions sacrées que lui-même avait reçus « d'un autre vieillard » p. 24. Cette citation démontre de l'aveu même de l'auteur 1° que si certaines de ses prières sont authentiques, leur mode de publication est absolument incorrect, et leur *traduction* ne présente aucune garantie officielle; 2°, qu'elles ont été puisées, pour la plupart, dans la succession de *Jean Sempé* !! dont la caution d'orthodoxie nous est fournie par l'auteur seul. — Aux yeux des fidèles, *Jean Sempé* et *les vieillards*, ses prédécesseurs, ne peuvent valoir l'autorité de l'Eglise, et moins encore contrebalancer la valeur de ses décrets. Or voici ce que dit l'article 20 de la *Constitution* de Léon XIII. « *Libros* « *aut libellos precum, devotionis, vel doctrinæ institutionisque religio-* « *sæ moralis, asceticæ, mysticæ, aliosque hujus modi, quamvis ad foven-* « *dam populi Christiani pietatem conducere videantur nemo præter le-* « *gitimæ auctoritatis licentiam publicet. Secus prohibiti censeantur.* » Que nul ne publie, sans la permission de l'autorité légitime, des livres ou opuscules de prières, de dévotion, de doctrine ou d'enseignement religieux moral, ascétique, mystique ou autres analogues, bien qu'ils paraissent propres à entretenir la piété du peuple chrétien. Sinon, qu'ils soient tenus pour prohibés.

Il résulte de là, que quelles que soient les prières contenues dans l'œuvre de M. l'abbé Julio, leur publication, non garantie par l'autorité régulière, est atteinte d'un vice rédhibitoire.

c). D'après la doctrine commune des auteurs, la prohibition de l'article 18 s'applique aussi *aux traductions* quelconques de tout ou partie des livres liturgiques publiés sans autorisation épiscopale, Car, *traduire* et *transposer* dans une publication *non* approuvée, des passages d'un livre liturgique, c'est commettre un délit visé par cette loi ecclésiastique. « *In authenticis editionibus Missalis, Breviarii, Ritualis,* « *Cæremonialis Episcoporum, Pontificalis Romani, aliorumque libro-* « *rum liturgicorum à Sancta Sede approbatorum, nemo quidquam im-* « *mutare præsumat..* » Les déclarations de l'auteur le rangent néces- « sairement dans la catégorie des contrevenants à cette prescription.

En effet, indépendamment des Bénédictions liturgiques, des divers Cantiques, tels celui de Moïse, le *Benedictus*, le *Magnificat*, l'hymne *Veni Creator*, le Symbole de saint Athanase, le *Te Deum*, traduits en français dans l'ouvrage, il s'y trouve encore, une quarantaine de

Digitized by Google

Psaumes, présentés dans ces conditions irrégulières à la clientèle spéciale de la maison. Car, faisons-le remarquer, il s'agit *presque toujours* dans ces *Prières Merveilleuses,* d'obtenir des faveurs temporelles ou d'écarter des calamités terrestres. Les instances, à l'effet de solliciter les grâces spirituelles, sont plus rares et paraissent intercalées pour calmer certaines appréhensions et servir de couverture. Un simple coup d'œil sur la table des matières suffit pour en être convaincu.

Complétons cette observation en disant que les formules pieusement recueillies dans l'héritage de *Jean Sempé* ne sont pas, comme telles, atteintes par la *Constitution* de Léon XIII, qui n'a pas d'effet rétroactif. Néanmoins les anciennes règles de l'*Index*, *Regula X*, les obligeaient à être munies d'un *Imprimatur* qui leur fait complètement défaut.

d) L'article 13 de la *Constitution* de Léon XIII formule la règle suivante : « *Libri aut scripta, quæ narrant novas apparitiones, revela-* « *tiones, visiones, prophetias, miracula, vel quæ novas inducunt devotiones,* « *etiam sub prætextu quod sint privatæ, si publicentur absque legitima* « *superiorum Ecclesiæ licentia proscribuntur* ». Les livres ou écrits, qui racontent de nouvelles apparitions, révélations, visions, prophéties ou miracles, ou qui suggèrent de nouvelles dévotions, même sous le prétexte qu'elles sont privées, sont proscrits, s'ils sont publiés sans l'autorisation des supérieurs ecclésiastiques.

Comme il appert de l'énoncé de cet article, il n'est nullement question ici de la proscription de choses condamnables en elles-mêmes. C'est une mesure de précaution adoptée par le législateur, afin de prévenir la déception des fidèles par de fausses apparitions, visions ou révélations etc. L'Eglise exige avec raison que tous ces phénomènes soient garantis par l'autorité ecclésiastique ; sinon, elle les rejette et prémunit les fidèles contre ces faits extraordinaires.

Or, à la page 359 de l'ouvrage de l'abbé Julio, nous trouvons sous le n° 72, le texte de la « *Lettre miraculeuse écrite en lettres d'or par la main* « *de notre Sauveur Rédempteur Jésus-Christ.* » Il y est question de préceptes, bons en soi, mais qui, sous cette nouvelle forme de révélation, de prédictions, de menaces et de malédictions fulminées contre les violateurs, caractérisent le cas visé par l'art. 13.

A la page 230, se présente une prière pour une *femme en travail d'enfant.* — Suivent l'observation et le récit que nous transcrivons. — « Mettre sur elle (la patiente) l'oraison suivante, « pour sa prompte délivrance... » à la suite du texte de l'Oraison arrive le récit. « L'oraison susdite a été, s'il faut en croire une antique tradition,

Digitized by Google

« trouvée dans le sépulcre de Notre-Dame, en la vallée de Josaphat, et « a tant de vertus et de propriétés que celui qui la lira une fois le jour, « ou qui la portera sur soi, en bonne intention et dévotion, ne peut « périr ni par le feu ni par l'eau... Si une personne était tombée en « péché mortel, Dieu lui donnera la grâce de s'en relever avant sa « mort ; *elle verra la Vierge venir à son aide et réconfort.* Cette oraison « est précieuse aussi pour préserver des nuées. »

Signalons également comme répréhensibles, d'après l'article 15, *Des saintes Images*, les gravures et représentations symboliques qui ornent cet ouvrage démuni de toute approbation.

Les unes, les plus fréquentes, sont *triangulaires !*, avec semis de croix ; les autres portent des inscriptions hiéroglyphiques ou des signes cabalistiques ; une épée engagée dans une banderole, et d'autre figures de formes variées arborant en exergue des devises religieuses. Tout cet ensemble paraît suspect d'occultisme et bien propre à mystifier les âmes simples.

3° *Sévérités qui atteignent l'ouvrage.*

Après la démonstration à laquelle nous nous sommes livré, il ressort évidemment que l'auteur de l'ouvrage « *Secrets merveilleux* » a encouru les responsabilités édictées par les Constitutions Pontificales, contre ceux qui publient *sans autorisation* les écrits de ce genre.

Mais, indépendamment de cette sanction personnelle qui vise l'auteur, des dispositions pénales frappent d'interdit l'ouvrage et l'empêchent d'être reçu ou conservé par les catholiques.

En effet, dans les anciens Index, il était défendu de lire ou de garder les livres pour lesquels l'approbation était requise. A la suite de Benoît XIV, le Pape Léon XIII a adouci cette législation, *sauf mention du contraire.* Les auteurs et éditeurs d'ouvrages dont l'approbation est obligatoire, commettent une grave faute en négligeant de remplir cette formalité légale ; mais les acquéreurs de ces livres ne partagent pas cette culpabilité, à moins qu'une disposition spéciale ne les interdise pour le public.

C'est ce qui arrive pour les « *Secrets Merveilleux* » qui est visé par les articles 13, 18 et 20 ;

En effet, l'article 13, dont nous avons donné le texte complet, commence et se termine ainsi :

« Les livres ou les écrits qui racontent de nouvelles apparitions,

Digitized by Google

« révélations etc... *sont proscrits s'ils sont publiés sans l'autorisation* « *des supérieurs ecclésiastiques.* »

L'article 18 s'énonce ainsi : « Que personne n'entreprenne de chan- « ger quoi que ce soit aux éditions authentiques du missel, du bré- « viaire, du rituel, etc... *Si l'on contrevient à cette règle, ces nouvelles* « *éditions sont prohibées.* »

On pourrait se demander au sujet de l'application de cet article, si les traductions de tout ou partie des livres liturgiques — comme en contient l'œuvre dont nous nous occupons — ne bénéficient pas de l'approbation donnée au texte complet d'où l'on aurait fait les extraits ? Même dans ce dernier cas, l'autorisation épiscopale est de rigueur, d'après une décision de la S. C. des Rites ; 4 août 1877.

L'article 20, est formel. « Que nul ne publie, sans la permission « de l'autorité légitime des livres ou opuscules de prières, de dévo- « tion, etc. *Sinon, qu'ils soient tenus pour prohibés* ». Toutes ces conclusions se passent de commentaire.

§ II. — *Inexactitudes doctrinales.*

1° C'est une anomalie singulière, pour le sens catholique, de voir placer dans *un livre*, préconisé comme *merveilleux*, *des prières* dont l'efficacité est garantie *absolue*, sous le patronage d'un homme « sans au- « cune espèce d'instruction ». Par ailleurs, cet homme nous est représenté comme un véritable thaumaturge. « Grand devant Dieu... la « renommée de ses bienfaits, nous pourrions dire des miracles de gué- « rison obtenus par ses prières, s'était répandue un peu partout. » (Notice de Jean Sempé, premier alinéa).

C'est une fâcheuse présomption pour un système religieux, de voir un laïque, ainsi caractérisé, proclamé chef et directeur de culte, en dehors de toute approbation de l'Eglise, contrairement à toutes les lois canoniques.

2° Nous avons signalé déjà, au point de vue de l'irrégularité de sa publication, l'imagerie fantastique étalée en cet ouvrage dit religieux. Faisons observer que, par leurs formules mystérieuses, grand nombre de ces images sont propres à mystifier les esprits et à les jeter dans les idées superstitieuses.

3° L'efficacité de la prière, telle que l'établit l'auteur dans plusieurs propositions ou affirmations de son ouvrage, particulièrement dans sa *Préface*, est contraire aux règles de l'enseignement traditionnel et de

Digitized by Google

nature à fausser les idées orthodoxes. Sans doute, non seulement la prière est *indispensable* mais elle est encore d'une efficacité absolue, lorsque, revêtue des conditions requises, elle a pour objet *les choses nécessaires au salut*. Mais il n'en est pas de même lorsque l'on sollicite de Dieu les *avantages temporels*. Ces derniers ne doivent être demandés que *conditionnellement, en les subordonnant à notre bien spirituel*. Dieu ne s'est engagé à nous accorder les biens temporels qu'autant qu'ils réaliseront cette condition. A ce point de vue, le Seigneur connaît nos besoins mieux que nous ; aussi, pour notre plus grand profit, non seulement il choisit le moment opportun pour la concession de ces faveurs secondaires, mais encore il les ajourne, ou bien il les refuse pour le bien des âmes.

Que dire après cela de l'efficacité *générale absolue*, attribuée à la prière, sans qu'aucune distinction soit faite entre les choses indispensables au salut et celles qui ne le sont pas ? Que penser de cette multitude de formules étranges dont l'*infaillibilité* est assurée itérativement par l'auteur, aux fins d'obtenir les résultats les plus singuliers ?

Rien de plus apte à provoquer la superstition la plus vulgaire que *cette efficacité absolue* conférée à des prières qui, le plus souvent, n'ont pour objectif que des avantages de l'ordre matériel. Les citations suivantes prouveront que nos appréciations ne sont empreintes d'aucune exagération.

« Les *secrets merveilleux*, pour être *guéris*, consolés, protégés, dé-
« fendus, sont *toutes les prières merveilleuses* contenues dans ce volume.

« Demandons donc *tout* ce dont nous avons besoin, *tout* ce qui nous
« est nécessaire, avec *certitude* de l'obtenir : et nous obtiendrons *tout*, *fût-ce la résurrection d'un mort !*

« Si les prêtres *voulaient*, ils accompliraient de *merveilleux prodiges*. (Préface, page 7.)

« Les prophéties antiques et modernes pressentent, sous je ne sais
« quel souffle de l'Esprit, la venue prochaine d'un être inspiré de Dieu,
« qui, sans redouter les préférences du jour : *Autocraties religieuses*
« ou gouvernementales, démocraties tyranniques, redira la parole du
« Christ, étrangement dénaturée par *tous* ! (p. 8). »

Ceci, à n'en pas douter, est du pur illuminisme, mélangé d'attaques contre l'autorité de l'Eglise, et d'erreur protestante faisant appel à une inspiration chimérique pour redresser les erreurs de *tous*.

Ces procédés ne sont ni exceptionnels ni isolés dans le cours de ce livre. On peut même dire que l'idée mère de toutes les élucubrations

Digitized by Google

qui en constituent la trame, est puisée dans cet ordre de considérations. Voici encore un spécimen de ce genre. « Les bénédictions qui « suivent, sont, dans les cas spéciaux pour lesquels elles sont faites, « d'une *puissance* extraordinaire.

« Voilà sans doute pourquoi l'Eglise les garde avec un soin telle- « ment jaloux, que la plupart des prêtres les ignorent, ou que les « évêques leur défendent de s'en servir. Cela nous semble bien étrange « et surtout bien contradictoire.

« C'est la raison pour laquelle nous les donnons *sans réserve*... A « tous les fidèles de *savoir* discerner, de *savoir* en user. » page 101. — Voilà donc encore l'inspiration de chaque fidèle, mise en opposition triomphante avec les réserves disciplinaires de l'Eglise !

Reproduisons encore comme passage typique, le n° 6 de la page 348. « Prière en vertu de laquelle nul ne peut nous nuire. — Cette « prière est tirée d'un livre très ancien et, selon Jean Sempé, elle a « prouvé maintes fois son efficacité, c'est pourquoi nous n'avons pas « hésité à la transcrire :

« Quiconque, lit-on dans ce livre, portera l'oraison suivante, doit ne « rien craindre : soit flèches, soit épées, ni autres armes ne pourront « lui nuire ; ni le diable, s'il n'a fait pacte avec lui, ni les magiciens, « ni aucune personne ; s'il met cette oraison à son cou, rien ne lui « nuira. Si quelqu'un ne croit en ceci, qu'il hasarde, il verra merveilles ».

Suit la prétendue prière, hachée de croix, de noms divins de l'ancien et du nouveau Testament et de l'indication de l'Evangile de Saint-Jean à lire comme couronnement. Rien de plus propre, nous le répétons, à engendrer les idées superstitieuses que ce mélange de prières liturgiques et d'invocations fantasmagoriques. L'imagination des personnes simples et crédules ne peut qu'en être profondément troublée, déroutée.

Sans doute l'auteur, sentant où le bât le blesse, affirme que rien dans les formules adoptées, dans les pratiques conseillées, n'inspire ni illusions dangereuses, ni superstitions répréhensibles. Mais affirmer n'est pas prouver ; et devant l'ensemble des faits par nous signalés, il est impossible de ne pas être convaincu du contraire. L'usage fait par l'auteur, même des textes scripturaires, confirme notre appréciation. Nul n'ignore en effet, que la *superstition* est un vice contraire à la vertu de religion, non seulement parce qu'elle rend un culte divin à qui il n'est pas dû, *mais encore comme il n'est pas dû*.

Et dans le présent ouvrage, il est rendu à Dieu par des prières que

Digitized by Google

l'Eglise n'admet pas, en une forme qu'elle condamne, dans un but qu'on ne peut admettre sans réserves formelles.

4° La manière dont l'auteur attribue le pouvoir d'intercession aux prêtres catholiques n'est pas moins apte à fausser les idées saines, et à provoquer tantôt une confiance aveugle, tantôt les récriminations, et en définitive à jeter le discrédit sur la religion et ses ministres.

Jésus-Christ a bien confié aux prêtres le pouvoir de perpétuer les sacrements en vertu des formules officielles dont l'efficacité est indépendante de la situation personnelle du ministre.

Il a aussi remis à ses ministres le soin de la prière publique, mais, comme nous l'avons déjà fait observer, il se réserve l'heure de l'accomplissement des promesses faites à la prière humble, confiante et persévérante.

Enfin il faut absolument distinguer, au point de vue de cette efficacité de la prière, les débuts de l'Eglise et les temps actuels. A raison de la nécessité, où se trouvaient les Apôtres et leurs successeurs immédiats, de démontrer l'autorité divine qu'ils avaient reçue et au nom de laquelle ils parlaient aux peuples, Dieu, à leur instance, multipliait les prodiges de prophétie, de guérison et même de résurrection des morts.

Aujourd'hui, à cause de ce miracle permanent, authentique, de l'existence de cette Eglise au milieu de tous les bouleversements, on comprend que des prodiges réalisés à la prière des prêtres ou des *laïcs !!* ne présentent plus le même caractère d'urgence. A la lumière de ces principes, on pourra apprécier la légitimité et l'à-propos des objurgations suivantes de l'auteur.

« Nous, prêtres du Christ, nous avons *toute puissance* (1) par le Christ.
« *Sacerdos alter Christus.* Nous sommes d'autres Christs, ayant *même*
« pouvoir de sauver, de pardonner, de guérir.

« Quand nous agissons en prêtres... C'est Jésus-Christ qui parle par nous et qui est forcé de nous obéir en tout ; entendez bien : *en tout !...*

« *Nous commandons à toutes* les créatures, par la foi et par la prière ;
« et si *nous savons vouloir*, la douleur, la maladie céderont sous notre
« *vouloir divin.* »

« Il y a cinquante mille prêtres en France, il devrait y avoir cin-
« quante mille prodiges quotidiens, cinquante mille guérisons phy-
« siques ou morales » (Page 9.) — Rien que ça ! !

— « Ils (les prêtres) se rappelleront leur religion sublime que nul

(1) Les paroles soulignées le sont par l'auteur lui-même.

Digitized by Google

« n'exaltera jamais trop ; ils useront de *leurs pouvoirs* ; ils feront des « prodiges dans les âmes et dans les corps.

« Nous ne leur demandons que de se servir de *toutes les prières* « *liturgiques*, pour obtenir des grâces spirituelles et temporelles...

« Ils ont l'Evangile, le Bénédictional, le Rituel. Ce livre n'en est « que la traduction, il en a tout l'esprit. (p. 10-11).

« Jésus dit aux douze apôtres, donc à tous les prêtres. « Guérissez « les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les « démons en mon nom. »

« Pourquoi les prêtres ne le font-ils pas, ou ne le font-ils plus ? Ils ont « cependant ce pouvoir. Et même les simples fidèles l'ont aussi. » (P.14).

« Pour la possession du don de guérison, il n'y a ni distinction « de personne, ni de position sociale. *Toute personne*, prêtre ou laïc, « riche ou pauvre, peut guérir. » (P. 16). Même affirmation à la p. 22.

« A la puissance du Signe de la Croix, l'invocation du nom de « Jésus, joignez l'imposition des mains. »

« En imposant les mains sur les malades, on ne fait qu'imiter Jésus- « Christ et les Apôtres... Outre sa haute signification mystique, l'im- « position des mains a sa raison d'être scientifique, comme chacun le « sait maintenant. Il s'échappe du corps du guérisseur, et principale- « ment par l'extrémité des doigts, un fluide mystérieux et puissant, « proportionné à la puissance de son âme et à la hauteur de sa foi ».

Voilà donc, Mesmer, et les hypnotiseurs modernes en compagnie de Jean Sempé, admis comme agents liturgiques, par l'auteur des « *Secrets Merveilleux* ». (P. 18, 19).

« Nous avons reçu, de notre prédécesseur Jean Sempé, les livres vé- « nérés et les instructions sacrées, que lui-même avait reçus d'un autre « vieillard. De même, nous aussi, nous transmettons notre pouvoir « aux personnes que nous jugeons dignes et capables de le recevoir.

Nous pourrions insister encore sur certains autres traits qui nous paraissent répréhensibles, au point de vue de l'obéissance due aux prescriptions de l'Eglise, au point de vue de cette étrange confusion hiérarchique de l'ordre clérical et laïque, de l'appel burlesque adressé en style de charlatan à tous les guérisseurs, des procédés d'une délicatesse douteuse mais fort habiles, employés par l'auteur pour s'assurer des ressources etc. etc. Mais nous croyons avoir pleinement démontré que cet ouvrage, « *Secrets Merveilleux* », ne doit pas se trouver ès mains des fidèles ; que les familles catholiques doivent l'exclure de leurs foyers.

Chanoine DOLHAGARAY.

Digitized by Google

BULLETIN D'HISTOIRE FRANCISCAINE

1. Les Etats-Unis ont publié plusieurs travaux sur saint François. Tous les auteurs, Herkless, Adderley et tout récemment Mac Ilvaine (1) s'inspirent uniquement des travaux et spécialement de la *Vie* écrite par le protestant M. Sabatier. Ils donnent par conséquent une fausse idée du saint.

Aussi est-ce avec un véritable plaisir que l'on accueille des récits comme ceux de M. Théodore de la Rive et M. Paul Henry.

Dans le *Saint François d'Assise* (2) du premier, il y a trois études ou trois conférences. Elles ont été lues à Genève dans un cercle catholique de jeunes gens. En voici le cadre : I. La vie, l'œuvre, le caractère de la sainteté de saint François. — II. L'influence littéraire, le troubadour, l'esprit chevaleresque, l'amant de la pauvreté, l'amour des créatures et de la nature. — III. Le Saint et la libre pensée contemporaine. Pourquoi Renan et Paul Sabatier ont parlé du saint avec respect et sympathie. Ce qui leur a manqué pour le comprendre complètement.

C'est écrit dans un langage très pur et très élégant avec une finesse de pensée et une grande délicatesse de sentiment. Quant à l'influence des ouvrages protestants, dont parle M. Th. de la Rive, il ne convient tout de même pas de l'exagérer. La *Vie de saint François* de Sabatier n'en est point encore « à sa vingt-deuxième ou vingt-troisième édition », mais à sa première, ou du moins à son premier texte qui date de 1894. La seconde édition — corrigée — est promise par l'auteur et vainement attendue par le public.

2. Le livre de M. Henry (3), sur saint François, est également une étude fort attachante. C'est une œuvre de vulgarisation écrite d'après les do-

(1) *S. Francis of Assisi* by Mac Ilvaine (J.-H.) New-York. Mead and C°, 1902, in-16 de V-158 p. Prix 0 s. 85.

(2) Genève. Ch Eggimann, in-12 de XVIII-156 p.

(3) *Saint François d'Assise et son école*, d'après les documents originaux. par Paul Henry, professeur aux Facultés catholiques d'Angers. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XIX-208 pages.

Digitized by Google

cuments originaux, spécialement d'après Thomas de Celano, le roi des historiens du Poverello.

Dans une première partie l'auteur envisage le fils de Bernardone avant sa conversion et relate brièvement le récit de cette conversion. Puis il nous fait entrer dans l'intimité de l'âme du saint et analyse les affections qui faisaient vibrer son cœur. Le reste du livre est consacré aux premiers Frères Mineurs, à la mort du saint qui expire tout auréolé de grâce et de beauté divine ; enfin à l'évocation d'un tenant de l'école franciscaine en Bretagne : Yves de Kermartin.

3. Un de nos distingués collaborateurs, M. Alphonse Germain, écrivain d'art, a montré quelle avait été l'influence de saint François sur la civilisation et les arts (1). Deux chapitres ont paru tout d'abord ici-même, et nous n'avons pas d'autres renseignements à donner au sujet de l'influence franciscaine sur la poésie et la littérature et sur les arts plastiques. Dans la brochure, deux autres chapitres sont consacrés à montrer quelle a été sur la civilisation l'action du Poverello et de sa famille. C'est là un travail d'ensemble très méritoire et très étudié. Dans la dernière partie de l'édition illustrée de la *Vie de saint François*, publiée chez Plon, M. Léon Gauthier (2), avait traité un sujet analogue. Le cadre de M. Germain est plus grand, et l'auteur l'a rempli avec une vigoureuse maëstria.

En voici l'idée-maîtresse : elle est exprimée dans la conclusion : « Quelques écrivains, épris du Poverello mais hostiles à l'Eglise de par leur formation intellectuelle, se sont ingéniés à faire du très fidèle ami de Jésus, du très dévot à Marie, un précurseur de Luther, un adversaire du clergé... Il suffit d'examiner les faits enregistrés par l'histoire pour se convaincre que François fut naturellement catholique au sens complet, profond du mot. Il exhorta toujours à respecter l'Eglise, ses enseignements, son culte et ses ministres. Il poussait même jusqu'à la vénération son respect pour les prêtres, se refusant à voir en eux le péché tant il y percevait le Christ. Et c'est par amour pour le sacerdoce comme pour l'Eucharistie, qu'il portait avec lui un petit fer à hosties afin de fournir de pain d'autel les paroisses pauvres. »

4. Dans une rapide esquisse au titre un peu échevelé (3), M. Boyer d'A-

(1) *L'Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts.* Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Coll. *Science et religion*). 0 fr. 60.

(2) Cette partie est seulement signée ***

(1) *François d'Assise et la Légende du Poverello.* Extrait du volume *Les*

Digitized by Google

gen nous conte à la manière poétique, ses impressions de voyage à Assise, au grand couvent et à la Portioncule. Cette petite production est en même temps une œuvre d'art, des illustrations choisies l'embellissent très heureusement.

5. Le P. Hilaire de Barenton dans une courte mais très substantielle brochure (1) a condensé l'histoire de l'ordre franciscain en France. Le R. P. fait défiler successivement devant nos yeux le tableau de la vie des Frères Mineurs, l'apostolat de ces religieux près du peuple et près des grands ; puis c'est l'âge d'or de la vie franciscaine, avec saint Antoine, saint Bonaventure, Roger Bacon ; c'est le patriotisme des frères au XVe siècle, la lutte contre les protestants, ce sont les œuvres de charité, les diffusions de l'ordre, et enfin les drames de la révolution et la résurrection au XIXe siècle. Vaste synthèse brossée de main de maître par un peintre aux couleurs chaudes, aux tons justes et bien vivants.

6. Saint Dominique a-t-il copié saint François (2), tel est le titre d'un article de M. Jean Guiraud. L'auteur examine si l'ordre des Prêcheurs n'est devenu un ordre mendiant qu'après le chapitre général des Mineurs de 1218, et il conclut ainsi : Non, saint Dominique n'a pas commis un plagiat. La question était ambiguë, la réponse l'est fatalement. L'auteur aurait dû distinguer le mode de possession ou de propriété chez les Mineurs et chez les Prêcheurs. Saint François n'a jamais entendu être le propriétaire des habitations dont lui ou ses frères avaient l'usage, pas même de la Portioncule ; jamais il n'a voulu de rentes petites ou grosses ; jamais il n'a eu l'*animus domini*. Sur ces deux points saint Dominique n'a pas ressemblé à saint François ; mais il est certain qu'au chapitre de 1218, le même saint Dominique voulut pratiquer la pauvreté à la manière franciscaine. Ce projet n'eut pas de réalisation. Toutefois les Prêcheurs se mirent alors à pratiquer cette vertu monacale avec une plus stricte rigueur, et Géraud de Frachet, dans sa *Chronica mundi* rapporte qu'un chapitre défendit de recevoir de nouvelles rentes (3).

Parias de France. Paris, Rudeval, rue Antoine Dubois, 1902, in-4° de 31 pages.

(1) *Les Grands Ordres Religieux. Les Franciscains en France*, publié sous les auspices de la Société Bibliographique. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. Prix : 0 fr. 60.

(2) *Mélanges Paul Fabre. Etudes d'histoire du moyen-âge*. Paris, Picard, 1902, p. 321 à 329.

(3) Bibl. munic. d'Angers. Cf. *Hist. litt. de la France*.

Digitized by Google

7. Les *Analecta Bollandiana*, qui contiennent depuis plusieurs années des travaux franciscains, ont publié cette année 1902 la légende de saint François, par Julien de Spire et la vie de saint Bernardin de Sienne par Léonard Benvoglienti, les deux publications dues au R. P. Van Ortroy.

Dans la première (1) le savant éditeur maintient son affirmation contredite par M. l'abbé Weiss (2), à savoir que Julien de Spire est bel et bien l'auteur d'une légende en prose de saint François, et que l'office rimé du même biographe dérive parfaitement de son œuvre en prose, en sorte que « la composition de celle-ci se place entre le 30 mai 1232 et le 4 octobre 1235 » (3).

Suyskens avait déjà donné une édition morcelée de cette légende de Julien de Spire. Celle du P. Van Ortroy est basée sur les textes suivants :

a) Paris, Bibl. nat. f. lat. 14 364, fol. 176-188. (XIIIe siècle). Ce ms. sert de base à la publication du texte.

b) Cambrigde. Bibl. de l'Université. Cod. Mm. IV, 6, fol. 1-15. (XIIIe siècle).

c) Le texte des *Acta Sanctorum* établi sur un ms. du XIIIe siècle, aujourd'hui perdu.

d) Breslau. Bibl. de la ville, ms. 394, fol. 39-88 v° (XIIIe siècle).

e) Nordkirchen en Westphalie. Bibl. du château de la comtesse Esterházy, ms. 5207, fol. 127, col. 2-133 v° (XIIIe siècle).

f) Paris. Bibl. nat. f. lat. 5333, fol. 247-264, (XIVe siècle).

g) Wolfenbüttel, bibl. ducale, cod. Aug. 4, 3, fol. 139-143 v° (XIIIe-XIVe siècle).

La vie de saint François par Julien de Spire n'a en elle-même à peu près aucun intérêt. Elle suit en majeure partie la vita prima de Celano. Elle est toutefois importante à étudier au point de vue de l'histoire des sources franciscaines.

8. La biographie de saint Bernardin de Sienne est au contraire un instrument de premier ordre. Elle seule donne le récit des vingt-deux

(1) *Anal. Boll.*, tome XXI (1902), p. 148-202.

(2) *Die Choräle Julian's von Speier zu den Reimofizien des Franciscus und Antoniusfestes.* München, Lentner, 1901, in-8° de VIII-34-XXXVIII p. Cf. P. Hilarin Felder. *Die liturgischen reimofficien auf die heiligen Franciscus and Antonius gedichtet und componiert von Fr. Julian von Speier*, Freiburg (Schweiz), 1901 in-8° de 179-LXXI p.

(3) Cf. *Anal. Boll.*, tom. XIX, p. 321-340.

Digitized by Google

premières années de l'existence du jeune Albizzeschi. Elle est due à la plume d'un contemporain, Léonard de Sienne.

Léonard Benvoglienti était de race patricienne et il avait été chargé en juin 1444, de présider aux honneurs funèbres que Sienne voulut rendre à son illustre enfant. Ce fut à lui que s'adressa saint Jean de Capistran pour obtenir des informations sur la famille du défunt et sur le temps que ce dernier passa dans le monde. Sur cette période en effet, Barnabo (1) qui écrivait en 1445 n'avait livré aucun détail, et il est probable par ailleurs que saint Jean de Capistran ne connaissait pas l'ouvrage de ce Barnabo.

L'écrit suscité par saint Jean de Capistran est précédé d'une lettre d'envoi datée ex Senis VIII maii 1446. Il n'y avait pas à cette date deux ans d'écoulés depuis la mort de saint Bernardin.

Pour la vie de saint Bernardin de Sienne, le P. Van Ortroy s'est servi de cinq textes :

a) Rome. Bibl. Vaticane, ms. 7735, fol. 179-185 (XVe siècle) ;

b) Rome. Bibl. Alexandrine, ms. 93, f. 466-476, fin XVIe siècle. Ces deux textes sont complets.

c) Texte résumé publié en 1453, par l'humaniste Maffei Veglo ; Cf. tome V, de mai des *Acta Sanctorum* ;

d) La recension de saint Jean de Capistran pour les 5 premiers numéros. Cf. *Bibl. hagiogr. latina*, Bruxelles, 1899-1901, n° 1190 (2).

e) Vita di S. Bernardino da Siena par Amadio Maria da Venezia. Venezia, 1744, p. 296, qui donne le prologue.

9. Dans la *Revue de l'Institut catholique de Paris* (juillet-août 1902, p. 323-341). M. J. Auriault étudie le sens du mot *Théologie* d'après Alexandre de Halès. C'est un bon article de vulgarisation.

10. Quelques notes sur les Franciscains et Franciscaines à Rome (p. 122, 124, 125) dans un article très instructif de M. Victor Pierre sur *le Clergé français dans les Etats Pontificaux* (*1789-1803*) (3).

11. M. H. François Delaborde a déjà publié le texte de la *Vie de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite* et il a prouvé que l'auteur

(1) La vie de Barnabo est dans les *Acta SS*. Mai, tom. V. — Cf. *Bullet. Senese di storia patria*, tome I, p 60, note de M. F. Donati.

(2) On trouve la vie de saint Bernardin par saint Jean de Capistran en tête des œuvres de saint Bernardin, édition de Venise 1591, id. Lugduni. 1636 et 1650, id. Ven. 1745.

(3) *Rev. des quest. hist.*, 1er janvier 1902.

Digitized by Google

de cet écrit n'était autre que le P. Guillaume de Saint-Pathus. Nous en avons dit un mot dans nos *Annales Franciscaines* (1901, p. 374).

M. Léopold Delisle et M. Delaborde lui-même, ont depuis trouvé et publié de nouveaux documents qui corroborent la première thèse de l'identification de l'auteur (1).

Enfin d'après une indication de Nain de Tillemont et l'examen de certains extraits contenus dans les portefeuilles Fontanieu, M. Delisle a pu retrouver un sermon latin, anonyme, qui ne peut être attribué qu'à Guillaume de Saint-Pathus. C'est cette pièce que vient de publier M. Delaborde dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, (mai-août 1902). Le manuscrit s'en trouve à la bibliothèque de la ville de Chartres, ms. 226, fol. 166 à 174 (2).

Quatre passages de ce sermon sont sans équivalent dans la *Vie ;* deux proviennent sûrement de confidences recueillies par G. de Saint-Pathus de la bouche de sa pénitente.

Un autre paragraphe, le 5e de l'édition Delaborde, fait mention d'une vie de saint Louis *probata per XXXVIII testes sollempnes est per Curiam approbata*. Ce nom « désigne un résumé officiel des témoignages recueillis durant l'enquête » sur la vie du bienheureux confesseur.

Voici du reste la conclusion de l'excellente publication de M. Delaborde que nous nous permettons de reproduire : « Le Frère Mineur Guillaume de Saint-Pathus était en 1287 confesseur de la reine Marguerite de Provence, veuve de saint Louis, et remplissait les mêmes fonctions, en 1314 et 1315, auprès de sa fille Blanche, veuve de Ferdinand de la Cerda. C'est à la prière de celle-ci qu'il entreprit, entre le 4 décembre 1302 et le 11 octobre 1303, de composer en latin un ouvrage sur la vie et les miracles de saint Louis d'après les documents du procès de canonisation. Il est vraisemblable qu'il travailla, non d'après les documents eux-mêmes, mais d'après deux abrégés des enquêtes qui lui avaient été envoyés de Rome : l'un contenant le résumé des dépositions sur la vie, l'autre celui des dépositions sur les miracles. Tandis qu'il reproduisait, sans doute tel quel, le résumé des miracles, il disposait

(1) Cf. *Journal des Savants*, 1901, p. 228. — *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, mai-août 1902, p. 263-288. — Arch. Nat. K. 38, n° 11³ ; — K. 38, n° 11² ; — K. 38, n° 11. — Le testament de Galien de Pise, fondateur des Cordelières de Lourcine. Arch. nat L 1050, n° 2 et S. 4677, n° 9. — Id. L. 1051, n° 18.

(2) Le même ms. contient deux discours prononcés en 1297 par Boniface VII en l'honneur de saint Louis. Les éditeurs des *Historiens de France*, tom. XXIII, p. 148, en regrettaient la perte.

Digitized by Google

suivant un ordre méthodique les matières contenues dans le premier. Son livre ne nous est pas parvenu en original, mais seulement dans une traduction française à laquelle l'auteur fut complètement étranger.

« Outre son ouvrage principal, Guillaume composa en l'honneur du saint roi, un sermon latin. »

Quant à la compilation historique présentée à Philippe le Long, par l'abbé de Saint-Denis, Gilles de Pontoise, et que M. Delisle a démontrée être l'œuvre du moine Yves, elle a des rapports évidents avec l'œuvre du confesseur de la reine Marguerite ; mais on ne peut dire aujourd'hui, si le moine Yves s'est servi directement de la *Vie*, ou du Sermon, ou de la *Vita per curiam approbata* (1).

12. M. Louis Katona publie (2) une étude sur les paraboles de Pelbart de Temesvar, observant du XVe siècle ; ce fut un prédicateur en même temps qu'un écrivain, et ses travaux, fort appréciés alors, sont encore consultés aujourd'hui. Louis Katona étudie aussi les sources de l'*Ehrenfeld-Codex* et de *Domonkos-Codex* qui traitent surtout de saint François d'Assise et de saint Dominique.

13. Mgr Agostino Bartolini a publié une étude sur Dante, tertiaire franciscain, dans le *Giornale Arcadico di Scieuza*, *Lettere ed Arti* (octobre 1900).

14. Pierre Bersuire fut-il franciscain? Pierre Bersuire est le premier traducteur français de Tite-Live. Il naquit à Saint-Pierre-du-Chemin en Vendée, fut bénédictin à Saint-Sauveur au diocèse de Tuy (Espagne), et successivement prieur à la Fosse-de-Tigné (1332), à Bruyères-le-Chatel (1336), à Clisson (1342), enfin à Saint-Eloi à Paris (1354). C'est là qu'il mourut en 1362 (3).

Plusieurs auteurs avaient soutenu que Bersuire avait été franciscain avant d'entrer dans l'ordre de saint Benoît, en particulier l'abbé de Sade, et surtout Jean Thénaud d'Angoulême. Ce dernier écrivait dans sa *Marguerite de France* : « Pierre de Bersuyre qui fit le dictionnaire... fut

(1) *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, mai-août 1902.

(2) *Akadémiai Ertesitae* (Bulletin de l'Académie), août-sept.-oct., d'après la *Quinzaine*, 1er décembre 1902.

(3) Cf. Dreux-Duradier, *Hist. littér. du Poitou*, 1842, tom. I, p. 172-182. — La Croix du Maine, *Bibl. franc.*, 1772, II, 253, 254. — Léon Pannier, *Notice biog. sur le bénédictin Pierre Bersuire*, (dans la *Bibl. éc. des Ch.*) 1872, p. 325-364. — U. Chevalier, *Répertoire des sources hist. Bio-bibliog.* v. Bersuire. — *Notice...*, par M. Gautier, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, tom. VI, 1844, p. 495 et s. — *Hist. litt. de la France*, t. XXIV.

Digitized by Google

premièrement cordelier, puis moine... » Dans son excellente notice publiée en 1872 M. Léon Pannier rejeta ce fait. Cette opinion est devenue insoutenable depuis la publication de quatre bulles des registres pontificaux d'Avignon faite en 1884 par M. Antoine Thomas (1). Lorsqu'en 1332, le 3 août, Jean XXII nomme Bersuire au prieuré de la Fosse-de-Tigné, il fait mention de la profession franciscaine de ce dernier.

Une supplique du même adressée le 24 août 1343 au pape Clément VI vient d'être publiée par dom U. Berlière, dans la *Revue bénédictine* (2). Elle fait connaître les circonstances qui accompagnèrent ce changement d'ordre et confirme ainsi l'assertion de J. Thénaud. Cette pièce est datée de Villanova, diocèse d'Avignon (3). Il en ressort que Bersuire, étant franciscain, sortit de l'ordre et passa au service de Pierre des Prés, cardinal de Palestrina. De résidence à Avignon, il fit connaissance avec l'abbé Jean du monastère de San Salvador de la Torre au diocèse de Tuy, et obtint d'être admis par cet abbé au nombre de ses moines, grâce à l'influence du cardinal.

Cet exode des religieux mendiants vers l'Ordre bénédictin n'était pas rare, comme le prouvent les registres de Jean XXII ou les suppliques adressées à Clément VI. Il s'explique par le désir effréné que le clergé avait alors des bénéfices. C'est ce que voulait obtenir Bersuire. Il n'alla probablement jamais en Espagne.

15. M. Joseph Denais a publié (4) un article sur *l'hospice des récollets de Chambiers près Durtal*. Ce petit couvent fut fondé en 1625, d'après Pocquet de Livonnière (5) sous le patronage d'Henri de Schomberg, maréchal de France et seigneur de Durtal. Les autres couvents angevins dataient, Beaufort d'avril 1599 (6), Saumur du 22 janvier 1602, Doué du 6 septembre 1602, la Flèche du 19 janvier 1604 (7), Angers de 1626, Le Lude de 1633. Tous ces couvents faisaient partie de la

(1) *Mélanges d'archéol. et d'hist.* tom. IV, p. 19-27.

(2) Juillet 1902, p. 318.

(3) Archives du Vatican. *Regest. suppl. Clement VI*, tom. V, f. 174. Les écoles françaises de Rome et d'Athènes ont entrepris la publication de ces registres pontificaux.

(4) *Revue de l'Anjou*, mai-juin 1902, p. 374-388. Cf. C. Port. *Dict. de M.-et-L.* V. Chambiers et Saint-Gilles.

(5) Bibl. d'Angers, ms. 648, p. 283. — Tresvaux, *Hist. de l'Egl. et du diocèse d'Angers*, tom. II, p. 399.

(6) Cf. J. Denais, *Monographie de N.-D. de Beaufort*, p. 251-261 et 469-473.

(7) Ch. de Montzey, *Hist. de la Flèche et de ses seigneurs*, tom. II.

Digitized by Google

province de Sainte-Marie-Madeleine dont le chef-lieu était à Orléans. Le mouvement de réforme était parti de la Baumette qui passa des anciens conventuels réformés aux Récollets en 1598.

Les religieux de Chambiers ont laissé un petit registre tenu à jour depuis 1625; il contient des renseignements de diverse nature : un état des biens et meubles, un nécrologe des religieux et des personnes mortes ou inhumées à Chambiers de 1651 à 1786, le règlement du Tiers-Ordre de Saint-François arrêté à Chambiers le 3 mai 1670 suivi des procès-verbaux d'affiliation de tous les membres de la Fraternité (1663-1670), et de tous ceux qui ont reçu le cordon de Saint-François de 1638 à 1667. M. Denais publie des extraits de ce registre, il dresse en particulier la liste des supérieurs.

Les Récollets abandonnèrent leur maison le 4 août 1789 faute de sujets pour se recruter. Le curé de Saint-Léonard de Durtal reçut alors commission de l'évêque de transporter dans son cimetière les corps enterrés à Chambiers. Dès 1791, l'hospice était devenu l'habitation du garde de la forêt de Chambiers.

16. Le P. Blaise Gisbert est un jésuite qui écrivait au commencement du XVIIIe siècle. Il a laissé un traité de prédication, assez rare aujourd'hui, trop peu connu, un véritable chef-d'œuvre. Un autre de ses écrits était resté inédit. Le R. P. Henri Chérot l'a publié dans la *Revue Bourdaloue* (1) d'après un texte communiqué par Mgr Puyol. Cet ouvrage a pour titre : *Histoire critique de la Chaire française depuis François Ier jusqu'aux derniers prédicateurs imprimés de nos jours*. Il y a cinq chapitres, consacrés à Denys Peronnet, au P. Cotton, à Ignace Le Gault, au toulousain Emile Molinier, et au P. Nicolas Caussin. L'étude des *Homélies* du P. Le Gault, qui se fit récollet vers 1613 est curieuse, Ce prédicateur avait un grand succès, mais il devait probablement cet enjouement à sa « voix douce et argentine, à un mouvement du corps bien composé et autres pièces de la prédication qui ne peuvent s'imprimer ». D'après Gisbert, « quelques traits ou contes tirés de l'histoire, de la poésie, de la fable, qu'il étale gravement, forment presque tous ses exordes. Suivent immédiatement autres traits ou contes puisés des mesmes sources. Une longue suite de propositions spéculatives et abstraites, sans aucune dépendance mutuelle de l'une à l'autre, n'allant point au même but, partagent constamment tous ses discours.

(1) Tom I, p. 128-140 ; 233-269 ; 365-426. — Cf. *L'hist. des Récollets de la province de Saint-Denys*, par le P. Hyacinthe Le Febvre.

Digitized by Google

Ce qu'il appelle une variété agréable n'est qu'une bizarrure grotesque du sacré et du profane, de citations tirées des historiens, des philosophes, des Pères, des poètes : Il donne trop à la gayeté et à l'enjouement de son imagination. Il ne ménage pas assez la délicatesse de l'auditeur sur certaines matières. Il a de la bienséance des termes, une grande étendue de science et de mémoire mal ménagée, de l'agrément, de la finesse, de la vivacité, de l'élévation dans l'esprit, mais le défaut de goût a gâté et corrompu en lui ces excellentes qualités. L'allégorie et la métaphore sont tout à fait de son goût ; aussi en est-il prodigue. »

Les bibliothèques des Capucins du Mans et d'Angers, possèdent une partie des œuvres de ce Père.

17. C'est encore dans une étude sur Bourdaloue publiée dans *le Dimanche*(1), semaine religieuse d'Amiens, que nous rencontrons quelques détails sur un autre fameux prédicateur de Paris, le P. Faure, plus tard évêque de cette ville d'Amiens. Il prit possession de son siège en 1654 et eut pour successeur un ancien aumônier du roi, Feydeau de Brou dont Bernardin de Picquigny chantera l'éloge dans l'épître dédicatoire de son exposition des épîtres de S. Paul en 1704.

Le P. François Faure était cordelier de Paris, par conséquent Observant. Le passage du grand couvent des Conventuels aux Observants date en effet de 1502 comme en témoigne un texte conservé aux Archives Nationales, d'après lequel le premier gardien observant fut le P. Julien d'Autruy *provinciae Turoniae conuentus Blesensis qui abeuntibus Patribus Conuentualibus ex hoc magno conuentu reformationem nostrae regularis Observantiae in eo instituit et plurimum reformavit* (2). Ce changement fut exécuté par l'entremise du P. Gilles Dauphin.

18. Poursuivant la série de ses études sur les correspondants de Grandidier, qui fut à la fin du XVIIIe siècle le savant historien de l'église de Strasbourg, M. A. Gasser nous présente deux figures d'érudits franc-comtois : le P. Chrysologue de Gy (3) et le P. Joseph-Marie Dunand (4).

(1) Numéros du 29 décembre 1901, 26 janvier et 27 juillet 1902, *Autour de Bourdaloue*, par M. l'abbé Rohault. On peut relever les prédications du P. Faure à Paris, dans la *Liste véritable...* Bib. Nat. rés. Lk^7 6748.

(2) Arch Nat. LL. 1527, A, fol. 4 r°.

(3) *Le P. Chrysologue de Gy.* (Les corr. de Grandidier, 1re série, n. VII, Paris, Picard, 1896, in-8° de 14 p.

(4) *Le P. Joseph Dunand, gardien des capucins d'Auxonne*, 36 lettres

Digitized by Google

Le premier n'est pas tout à fait un inconnu et, dès son temps, ce religieux avait conquis l'estime dans les milieux académiciens. M. Gasser fixe l'orthographe de son nom restée jusqu'à présent obscure : Ce nom est Noé Andrey. Nous avons nous-même publié la bibliographie de ce savant en 1901. Ajoutons-y deux mentions qui nous étaient alors échappées :

a) *Observations sur le département du Jura.* Bibl. de Salins. ms. 71 (P. 64) fol. 112 à 119. Copie datée de 1826.

b) *Plan d'une carte physique, minéralogique et ecclésiastique de la Franche-Comté et de ses frontières, qui comprennent une grande partie des montagnes de la Bourgogne et de la Champagne, les Vôges jusqu'à Sainte-Marie aux Mines, le Sundgam, la Principauté de Porrentrui, la partie de la Suisse depuis Soleure jusqu'à la perte du Rhône, en passant par les lacs de Brienne, de Neufchatel et de Genève. On y a ajouté quelque chose du canton de Fribourg et du pays de Valais, avec le cours de l'Arve depuis Chamonix jusqu'à son embouchure.* Ouvrage dédié à MM. de l'Académie de Besançon (lu en séance publique le 24 août 1786) tom. XXX, p. I, avril 1787, p. 271 à 284.

Cette seconde indication permettra peut-être de mettre enfin la main sur la carte même de la Franche-Comté que des érudits recherchent vainement. La bibliothèque nationale ne possède que celle de 1791. (Section des cartes, C. 2424). Ce n'est pas celle que l'auteur annonça en 1787.

19. Le P. Joseph Dunand naquit à Besançon le 17 décembre 1719 (1) Il fut gardien à Auxonne et obtint à la fin de l'année de 1780 la charge d'aumônier de l'état-major de la place de Besançon. C'est là qu'il mourut en 1790. Les 36 lettres qu'il expédia à Grandidier sont d'ordre scientifique. Elles vont du 14 août 1778 au 6 juillet 1786. L'une est datée de Paris du 1er octobre 1780. Ces lettres intéressent la numismatique, les monnaies gauloises, l'histoire de Franche-Comté, de Bourgogne et d'Alsace, la Société patriotique de Hesse-Hombourg, celle de Besançon, et surtout, Grandidier lui-même, naturellement. Il s'y qualifie ainsi le 1er février 1779 : *Philippus Andreas Grandidier, Argentoratensis, presbyter, Argentinensis Ecclesiae historiographus et*

inédites avec 23 réponses également inédites de Grandidier, publiées par A. Gasser et A. M. P. Ingold. Paris, Picard, 1897, in-8° de 109 p. (Les corr. de Grand., id. n° X).

(1) Cf. aussi *Les Capucins de Franche-Comté*, par l'abbé Morey. Paris, 1882, in-12 et Arch. de la Côte-d'Or, série H n° 1005 — *Biog. univ.* Michaud, 1814, tom. XII, art. de Weiss.

Digitized by Google

archivarius, Regiae SS. Martini et Arbogasti apud Hagenoam canonicus designatus, sanctae sedis apostolicae protonarius atque aulae lateranensis eques. Relevons encore, dans ces lettres, des détails sur le P. Chrysologue de Gy, et sur le service postal de l'époque.

A la page 107, M. Gasser a dressé un très utile « Etat des ouvrages » du P. Dunand, associé à l'Académie royale des sciences de Besançon. Un seul des douze numéros mentionnés a été imprimé, dans le Mercure de France, 1758 1er volume p. 112 et suiv. C'est une dissertation en forme de lettre, établissant qu'Henri, fondateur du royaume de Portugal vers 1100, descend des comtes de Bourgogne et non des Capétiens.

20. Le P. Tiburce Prost de Jussey, né en 1736, capucin le 24 juin 1750, et mort en 1804 à Rome, nous était déjà connu par la petite notice que lui consacra M. le chanoine Morey dans ses *Capucins en Franche-Comté* (1). M. Julien Feuvrier vient de publier, dans la *Revue d'Alsace* (nov.-déc. 1902), un article fort intéressant sur ce religieux, avec des extraits de ses manuscrits. Ces manuscrits « après avoir passé d'héritier en héritier, finirent par échouer en 1818, dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac de Langres à qui Weiss le savant bibliothécaire de Besançon, essaya en vain de les arracher ». Ils sont aujourd'hui en la possession de M. Feuvrier. « La presque totalité se compose de mémoires et de notes sur la minéralogie de l'ancienne province de Franche-Comté, au nombre desquels figure le *Mémoire sur la minéralogie du baillage de Vesoul* qui obtint en 1781, un prix de l'Académie de Besançon.

« Un seul traite de géographie, il porte ce titre un peu long : *Description géographique des montagnes du Jura, des Vosges et de la Forêt-Noire avec le cours des rivières qui y prennent leurs sources, ainsi que celles du Rhin avec son cours jusqu'au dessous de Bâle.* »

M. Feuvrier en publie le passage qui concerne le Sundgau. A remarquer une très poétique description de la fontaine de la Suze dont la pensée évoque le souvenir d'Henriette de Coligny. Cette *description géographique* fut écrite entre 1785 et 1789 et certainement avant l'apparition en 1789 de l'ouvrage du baron Drietrich sur la minéralogie de l'Alsace.

C'est le P. Tiburce qui avait formé le musée de minéralogie du

(1) Paris, 1882. p. 144 et 356. D'après la *Revue d'Alsace*, nov.-déc. 1902, le Père mourut en 1795. Il fut élu définiteur général. — La même *Revue d'Alsace* a publiée en 1883, p. 497, le blason des Clarisses de Thionville.

Digitized by Google

couvent de Besançon. Cette collection de minéraux et de fossiles a fourni le noyau du musée d'histoire naturelle de la même ville.

Grâce à l'obligeance de M. Feuvrier, professeur au Collège de l'Arc à Dôle, nous avons la liste des mss. du P. Tiburce. Nous sommes heureux de la publier ici :

a) Quelles ont etées (sic) les principales villes de Franche-Comté depuis le onzième siècle et quelle en a été la capitale?

b) Mémoire sur la minéralogie du bailliage de Vesoul (couronné par l'Académie de Besançon le 24 août 1981) dont nous parlons plus haut.

c) Description géographique des montagnes du Jura, des Vosges et de la Forêt-Noire avec le cours des rivières qui y prennent leurs sources ainsi que celles du Rhin avec son cours jusqu'au dessous de Bâle.

d) Notes sur l'histoire naturelle de Franche-Comté.

e) Mémoire sur les granits des Vôges et sur la reconstruction de la manufacture de Saint-Bresson pour les travailler.

f) Dissertation sur la nature de quelques minéraux relativement à l'usage que l'on peut en faire pour les arts et dans les manufactures.

g) Mémoire sur l'ochre de Pelousey et sur l'usage que l'on en peut faire dans la peinture à l'huile et en détrempe.

A la suite :

Observations sur une terre bolair e(1) découverte dans cette province.

h) Minéralogie de Franche-Comté (26 nov. 1784).

i) Mémoire sur la découverte des grottes de Saint-Vit en Franche-Comté.

j et *k)* Deux registres (format 235^{m} × 185^{m}) assez compacts renfermant : 1° une grande quantité de notes sur la minéralogie, extraites de divers auteurs ; 2° des notes informes du P. Tiburce sur différents sujets de minéralogie générale ; 3° des observations sur la minéralogie franc-comtoise (sources thermales, sources minérales froides, sources intermitentes, grottes, mines de charbon, de fer, de gypse) ; 4° catalogues d'oiseaux et de plantes ; 5° de la façon d'accommoder les papillons ; 6° tableau des localités de Franche-Comté qui possèdent des exploitations minérales (mines, carrières, tourbières, sources)

(1) Matière silicieuse, de teinte légèrement rosée, jadis employée comme fortifiant et antiseptique.

Digitized by Google

avec indications des bailliages où sont situées ces localités. Ces notes sont sans ordonnance et souvent informes.

Tous ces mss., à part les deux derniers registres, sont écrits sur du papier ministre et se présentent sous forme de cahiers brochés. L'écriture est grosse, large, irrégulière, difficile à lire.

21. *L'Anjou historique* (1) publie en ce moment un remarquable document concernant la constitution civile du clergé en Anjou. C'est un long mémoire du curé Gruget, contemporain des événements. Trois Cordeliers d'Angers prêtèrent le serment, les PP. Marchand, Roger et Delaage, à l'issue de la messe de la garde nationale dans l'église du couvent. Le maire choisit même cette église pour recevoir les serments qui seraient prononcés dans la suite.

Le P. Loyau, frère du curé d'Avrillé, et gardien, prêta aussi plus tard ce serment le 4 décembre 1791. Les PP. Mazure, Pineau et Joyau le refusèrent.

Le P. Benoît, capucin d'Angers, ensuite vicaire de M. Rompion, curé du Petit-Paris, prêta également le serment et fut un des premiers « à s'habiller en prêtre ».

Il convient de rapprocher tous ces détails donnés par Gruget des documents possédés à la mairie d'Angers au sujet des prestations et des rétractations de serment.

22. Une petite biographie de la B. vierge Martinengo a paru en tête du livre du P. Benedetto da Alatri *l'Eucaristia e la Vergine* (2).

23. Plusieurs périodiques, en particulier l'*Ami du Clergé* (n° du 17 juillet 1902) se demandent si Lucrèce Borgia, la sœur du fameux César Borgia mort en 1507, a été vraiment tertiaire franciscaine.

Ce qui semble bien sûr, répond la même Revue, c'est qu'elle a fait une fin exemplaire. Quant à son entrée dans le Tiers-Ordre, c'est ce que l'on pense pouvoir conclure d'un curieux document qu'un professeur florentin, M. Robert Davidsohn, a découvert dans la bibliothèque nationale de Florence, et qu'il vient de publier dans l'*Archivio storico italiano*. Ce manuscrit, désigné sous le nom de *il Palatino 147*, et rédigé, assure-t-on, vers 1520, contient les statuts du Tiers-Ordre

(1) Novembre 1902.

(2) *Studio e commento sopra la revelazione fatta alla B. Maria Maddalena Martinengo cappucina intorno alla conservazione delle specie eucaristiche nel seno glorioso della regina del cielo*. Roma, 1902, in-8° de 335 p.

Digitized by Google

et de courtes notices sur les saints, les rois et les reines qui firent partie de cette société et qui l'ont illustrée.

Le n° 34 est ainsi conçu : « Madonna Lucrezia duchesse de Ferrare, fut revêtue de l'habit de l'Ordre par le Frère Ludovico de la Torre, vicaire général. Elle mourut en 1518 et fut enterrée dans notre établissement [de Florence] revêtue de l'habit de l'Ordre. »

Cette courte mention donne lieu à plus d'une remarque. Premièrement Lucrèce Borgia mourut en 1519 le 24 juin, et non pas en 1518. Deuxièmement elle fut enterrée à Ferrare, et non pas à Florence. Troisièmement, il est difficile d'admettre qu'un religieux comme le P. Louis de la Tour de Venise, ait reçu dans le Tiers-Ordre une personne jouissant d'une réputation semblable à celle que s'était conquise Lucrèce Borgia. C'est pourtant ce qu'il faudrait reconnaître. Le P. Louis de la Tour, religieux de la province de Saint-Antoine, élu le 13 juillet 1498, vicaire des Observants d'Italie, mourut en 1502 (Wadding. *Ann. min.*, Rome, tom. XIV, p. 232 et tom. XV, p. 152, 229 et 255). Or à cette date, Lucrèce Borgia n'avait encore que vingt-deux ans ; c'est l'année précédente seulement qu'elle était devenue l'épouse d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare. Elle devait encore vivre seize longues années.

Nous nous sommes également demandé si l'auteur du *Palatino 147*, n'avait pas confondu Lucrèce Borgia avec une autre Lucrèce Borgia, fille de Hercule II duc de Ferrare et de Léonore d'Aragon (Wadding. id. tom. X, p. 184 et tom. XII, p. 155). Cette seconde Lucrèce se fit clarisse au couvent du *Corpus Christi* de Ferrare, elle y mourut le 28 novembre 1572. Mais cette seule date a mis à néant notre hypothèse, étant donné que le manuscrit de Florence remonte à 1520. Cette attribution à l'année 1520 vaudrait cependant la peine d'être vérifiée.

Par ailleurs, chacun sait, après l'historien allemand Pastor, qu'une légende de crimes et d'infamies (1) est venue très faussement augmenter à tort les charges qui pèsent sur la mémoire de Lucrèce Borgia, et qu'à partir de son mariage avec Alphonse d'Este en 1501 elle mena une vie irréprochable.

Or, si Lucrèce Borgia fut reçue dans le Tiers-Ordre par le P. Louis de la Tour, elle dut l'être précisément à cette époque. Mais notons

(1) C'est cette légende qui a fait l'objet du drame de Victor Hugo mis en musique par Donizetti.

Digitized by Google

que, d'après une lettre de J. Gonzague (1), la princesse ne porta *sotto la camicia il cilicio* que l'espace de dix années.

Somme toute, il n'y a rien d'assuré dans l'affirmation de l'*Archivio storico italiano*, relativement au tertiairiat de Lucrèce Borgia.

24. La Société internationale des Etudes Franciscaines d'Assise a publié l'historique de sa fondation, et son règlement définitif (2). De légères modifications ont été apportées à la constitution de la Société dont M. Sabatier reste toujours le grand inspirateur. On préparera non seulement un catalogue spécial des manuscrits franciscains des différents pays de l'Europe, mais encore la publication d'un *codex diplomaticus Assisiensis* (2). Puisse saint François, l'apôtre de la paix, devenir en Italie un centre d'unité, tout comme nous désirons que Jeanne d'Arc le soit pour nous autres du beau pays de douce France.

25. La *Revue des Bibliothèques* (avril-juin 1902) contient le catalogue des incunables de la bibliothèque de l'Université de Paris, œuvre de M. Chatelain. On y trouvera quelques indications pour la future bibliographie franciscaine, à ajouter aux notes fournies par l'ouvrage de la regrettée Marie Pellechet.

26. Notons enfin parmi les nouveautés les livres et articles suivants : *San Francesco d'Assisi nell'arte e nella storia lucchese* (publié dans la *Rassegna nationale*, 1901, p. 621-665), par Carlo Paladini ; — *Il convento e la chiesa di S. Francesco in Lucca*, par le même (id. 1901, pp. 250-282). — *San Francesco d'Assisi oriundo dai Moriconi di Lucca*. Suo ritratto, sua indole, sua benedizione, par le P. Marcellin de Civezza, Firenze, Venturi, 1902, in-8° de VII-121 pages. Avec portrait. — *The first Franciscan couvent*, par Montgomery Carmichael (dans the Downside Review), 1902, p. 1-17. — *Studi e documenti francescani I. L'addio di S. Francesco alla Verna secondo Frate Masso* par D. S. Minocchi (*Studi religiosi*, 1901, p. 251-262). — *L'addio di S. Francesco alla Verna secondo Frate Masseo e un'antica relazione interno all''indulgenza della Portiuncula*. Pratro, Vestri, 1901 , in-8° de 46 pages. — *St-Francis's Farewell to mount La Verna*, par M. Carmichael (The monlty register), 1902, p. 16-19. — *Lettere di Francesco Trebbi arcidiacono della chiesa*

(1) *Eco di S. Francesco*, 15 agosto 1902.

(2) *Società internazionale di studi francescani in Assisi. Origine et costituzione*. Assisi, 1902, in-8° de 78 p.

(3) Cf. *Etudes Franciscaines*, août 1902, p. 188 et *Annales Franciscaines*, mai 1902.

Digitized by Google

metropolitana di Fermo sopra i Fioretti di S. Francesco. Fermo, Mucci, 1902, in-4° de 37 pages. — *Contribution à l'étude critique des Fioretti de saint François d'Assise*, par E. Landry. (Annales de la faculté des lettres de Bordeaux), 1901, p. 138-145.— *Le mistiche nozze di san Francesco e Madonna Povertà.* Allegoria francescana del secolo XIII, par D. S. Minocchi. Firenza, 1901, in-24 de XXIV-69 p. — *The lady Proverty, a XIII. Century allegory*, translated and edited by M. C. with a chapter on the spiritual significance of evangelical Poverty by Father Cuthbert O. S. F. London, 1901, in-24 de XLVIII-209 p. — *Di alcuni versi volgari attribuiti a san Francesco*, par Gamurrini (Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. cl. des sciences morales, hist. et philol.), 1901, p.39-49 (1).—*Comment saint Louis rendait la justice*, par Brissaud (*Bull. et mém. de l'Acad. des sc., inscript. et belles-lettres de Toulouse*, 1900, p.187-203.— *L'Immacolata Concezione di Maria difesa dal Ven. Giovanni Duns Scoto principe della Scuola.* Conferenza di Fr. Giuseppe da Cop. Mª Milosevic minore conventuale tenuta nella Basilica del Santoin Padova 8 décembre 1896. Padova, 1897, in-8° de 67 pages. — *Marc d'Aviano à Liège* par Mgr Schoolmeesters (dans *Leodium,* Chronique de la soc. d'art et d'hist. du diocèse de Liège). — *Etude historique sur l'Angelus* (*Revue du Clergé français*, 1er juin 1902). — *Saint Antoine de Padoue*(id.' 15 juin). — *Les travaux récents sur les origines du Tiers-Ordre Franciscain*, par Félix Vernet (Université catholique, 15 décembre 1902, p. 589).

Archiconfraternitas beatissimae virginis Mariae de bona spe in ecclesia immaculatae conceptionis ordinis minorum capuccinorum in urbe erecta. Relatio documenta edita curante P. Theodoro a Ried. Brig. O. M. Cap. Secret. Gen. Romae. Kleinbub. 1902, in-24 de 56 p. — Le *portail du couvent des Cordeliers et Chartres et ses inscriptions*, par Raoul Denisart. Caen, Delesques 1902. Petit in-8° de 14 p. et grav. Extr. du compte-rendu du soixante-septième congrès archéologique de France tenu en 1900 à Chartres. — *Une fondation royale en l'honneur de saint Louis de Toulouse chez les Cordeliers du Mans*, par D Guilloreau. (Rev. hist. et archéol. du Maine, 1901, p. 30-50). — *Les effets merveilleux de Notre-Dame de Grâce*, par Charles Briard. Rouen, Gy. 1901, in-4° de IV, 31 p. [C'est la réimpression de l'opuscule rarissime de 1615].

F. Ubald d'Alençon.

(1) Cf. *Rassegna bibliografica della litter. italiana*, 1901, p. 188-203.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nota. = L'Œuvre de Saint-François d'Assise se charge de procurer tous les ouvrages édités à **Paris** et annoncés dans les comptes rendus des *Etudes Franciscaines.*

LE SENTIMENT DE L'ART ET SA FORMATION PAR L'ÉTUDE DES ŒUVRES, par Alphonse Germain. — Paris, librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame et rue de Rennes, 59, in-12, prix, 3.50.

Voici un livre qui dénote un travail puissant, une grande étendue d'esprit et une remarquable sagesse de jugement. C'est un de ceux qu'il faut lire, relire, et confronter avec les objets dont il traite. Au premier abord, peut-être vous semblera-t-il d'une trop exubérante richesse de documentation, peut-être contesterez-vous quelques-unes de ses assertions ou vous insurgerez-vous contre quelques-uns de ses jugements. Ne vous arrêtez pas à cette première impression ; relisez, méditez, comparez, et vous serez agréablement surpris de constater que vous avez été éclairé, convaincu, enchanté.

Son immense avantage est de faire réfléchir. Dans ses premières pages, si vous voyez cité Nicolas Poussin parmi les radieux interprètes qui, au XVIIe siècle, incarnèrent le génie de leur patrie, vous hésiterez : interprète du génie de la France, ce peintre qui fut tour-à-tour vénitien, romain, biblique, grec, puis vénitien encore ; qui passa dans la Ville Eternelle le meilleur de sa vie ; dont l'intelligence, le cœur, l'âme était attachés au Pincio et à la Campagne par des liens si doux que les offres des rois ne purent le décider à les briser ? Voilà ce que vous vous direz. Gardez-vous cependant de conclure avant d'avoir lu la belle étude consacrée au peintre à la page 142 de notre livre : « Le Poussin, qu'on oublie trop, et que les artistes ne regardent pas assez, est un type admirable de dessinateur et de décorateur... » Lisez-la, puis allez au Louvre regarder les Aveugles de Jéricho ; le beau paysage et la belle scène ! Précédée de quelques marches sur lesquelles un des aveugles a laissé tomber son bâton, une maison se devine à gauche ; un mur en

Digitized by Google

continue la ligne, qu'un grand pin sombre relève et brise ; une colline les domine, surmontée d'une tour et surplombée par une double crête étrange couronnée de fortifications ; leur masse, la ville qui s'étend à leurs pieds, le fleuve tranquille qui la baigne, les arbres qui ombragent ses bords, la plaine doucement éclairée qui les continue, les montagnes qui la limitent, forment, dans leur lumineuse harmonie, un fonds délicieux au drame qui se joue au premier plan. Celui-là est saisissant. Tâtonnants, les mains tremblantes, retenant leur souffle, les aveugles sont tombés aux pieds du Maître qui, d'un geste infiniment tendre, ouvre leurs yeux au décor magique d'arbres et de collines, de fleuve et de montagnes, de couleur et de lumière que le peintre a évoqué sur sa toile. Irrésistiblement, à la vue de ces lignes et de cette harmonie, ne sentez-vous pas se dresser dans votre esprit l'image des tragédies de Racine, elles aussi émouvantes, pondérées, aux lointains délicats ? Et ne comprenez-vous pas que le peintre des Aveugles et le poète de Bérénice sont des génies de même race, de race éminemment française et que M. Germain eut cent fois raison de faire de M. Poussin un de ses plus complets représentants ?

C'est ainsi que M. Germain nous instruit ; il nous éclaire aussi, continuellement, sur la cause intime de nos jouissances et de nos tristesses artistiques. Qui de nous n'est sorti troublé, délicieusement, mais troublé, de la salle basse de la National Gallery où sont exposées les œuvres de Turner ? Ces toiles diaphanes, pleines de brumes lumineuses et d'horizons prestigieux, ravissent, mais inquiètent. On y sent quelque chose de faussé et d'irréel. Si vous vous demandez comment ce maître de la lumière est allé ainsi du chef-d'œuvre à la fantasmagorie, deux pages de notre livre vous le diront. Vous y verrez le maître anglais entraîné par sa puissance transformatrice, viser plutôt à la magnificence qu'à l'exactitude physique rigoureuse, inventer des tonalités pour rendre plus intenses et plus somptueux les effets qu'il interprète et, à ce jeu, s'éloigner peu à peu de la saine interprétation des phénomènes pour arriver à une vision exaspérée des choses

Cette critique intensive, mais juste, M. Germain l'applique à d'innombrables œuvres d'art. Sa vaste enquête n'exclut ni peuple, ni époque, ni forme d'art ; elle nous promène des tombes de Boulaq au home de Wiliam Moris, des marbres de Phidias, aux notations de Claude Monet, et étudie avec le même soin tendre et précis le manuscrit et la cathédrale, le temple de Nikko et les chefs-d'œuvre de goût que l'on peut réaliser en disposant des meubles en bois blanc, de mo-

Digitized by Google

destes rideaux, des objets en terre commune, entre des murs uniment recouverts d'une teinte. Et le long de cette route, on fait avec lui ample moisson d'aperçus justes, nouveaux et délicats.

H. MATROD

*
* *

L'ART CHRÉTIEN EN FRANCE, DES ORIGINES AU XVIe SIÈCLE, par Alphonse Germain. — Société Bibliographique. — Paris, librairie Bloud, et Cie, in-12, de 64 pages 0,60.

Les mêmes qualités, qui rendent si précieuse la lecture du livre dont dont nous venons de parler, recommandent ce précis. Il passe en revue et caractérise, d'une ligne ou d'un mot, toutes les manifestations de l'art chrétien du onzième au seizième siècle. Sculptures, peintures, tapisseries, mobilier d'église, rien n'est oublié et tout est mis dans sa véritable lumière. Les jugements sont courts, justes, et formulés en langue excellente, le développement de l'art remarquablement observé. Ce volume donne une valeur de plus à l'excellente collection « Science et Religion » dont il fait partie.

H. MATROD.

*
* *

LA FRANCE AU DEHORS. Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle publiées sous la direction du Père J. B. Piolet S. J. tom. IV, Océanie, Madagascar, 512 p. — tom. V. Missions d'Afrique, 512 pages. Grand in-8° illustré, 12 fr. Paris, Colin.

C'est la suite de la publication entreprise par la maison Colin. La richesse des illustrations fait de ces volumes des livres de prix et réellement intéressants. Nous en reparlerons.

*
* *

LE CATÉCHISME EXPLIQUÉ ET ILLUSTRÉ, par M. l'abbé J.-L. Adam, chapelain des Augustines de Valognes. Un vol. in-16 de 1200 pages, 250 gravures. En vente à la librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris, VIe. Prix en feuilles, 5 francs. Cartonné toile pleine, reliure souple, couture solide, 0, 90 *net* en sus.

En nos jours, temps de luttes religieuses, chaque catholique a besoin d'être armé pour la défense de sa foi. Parmi les chrétiens d'élite, tous

Digitized by Google

ceux qui ont des loisirs devront plus souvent que jamais se faire catéchistes autour d'eux. Mais ceux qui ne sont point théologiens, comment suppléeront-ils à leur instruction élémentaire acquise dans leur jeunesse ? Comment surtout rappelleront-ils à leur mémoire les notions oubliées ? D'un autre côté, dans les pensions religieuses, après la première communion, on fait suivre aux enfants un cours développé de religion. Dans tous ces cas, catéchistes, maîtres et élèves ont besoin de manuels appropriés à leurs études et à leurs fonctions. Comme répondant pleinement à tout ce qu'ils peuvent désirer en ce genre, nous sommes heureux de leur signaler et recommander le nouveau livre de M. l'abbé Adam.

L'auteur s'est mis au travail après beaucoup d'autres théologiens, après les Bouloumoy, les Cauly, les Girodon, les Poey, les Portais, les Sylvain, les Terrasse. Cependant on ne peut dire qu'il ait fait œuvre inutile.

Les catéchismes en effet, plus encore que les autres manuels, doivent être d'actualité, c'est-à-dire répondre aux difficultés du temps présent, et résoudre, d'après les décisions les plus récentes de l'autorité légitime, les difficultés pratiques de dogme et de morale. Ils doivent donc être souvent renouvelés. Or ce caractère d'actualité, le livre de M. l'abbé Adam le présente à un haut degré.

Nous n'en voulons apporter qu'un exemple. C'est la seconde leçon de la deuxième partie. Il s'agit des superstitions. Les temps d'universelle incrédulité, a-t-on remarqué partout, sont les temps des plus sottes superstitions. On trouverait difficilement dans l'histoire une époque plus entachée de superstition que la nôtre. M. l'abbé Adam les passe toutes en revue et d'un mot plein d'une sage et prudente modération, il donne la décision nette et précise, en rappelant au besoin les décrets de l'autorité pontificale. Culte illégitime, faux ou superflu, vaine observance, chiromancie, hydromancie, astrologie, présages, divination et baguette divinatoire, magie, maléfices, magnétisme, spiritisme, hypnotisme, etc., etc., toutes ces pratiques modernes sont passées en revue, appréciées et jugées non seulement avec une science sûre et rigoureuse, mais encore avec une intelligence vraiment pratique, habituée à tenir compte des dispositions psychologiques des sujets. Ainsi, après avoir condamné, comme elle le mérite, la vaine observance, il conclut : « Il y a souvent *plus de sottise que de crime* dans les dupes qui pratiquent et payent ces superstitions, et c'est ce qui peut les excuser de péché grave ..

« Les *présages* et les conséquences qu'on en tire sont plutôt des

Digitized by Google

opinions fausses et ridicules que des superstitions. Exemple : redouter le nombre 13, le vendredi... Plaignons sincèrement ceux qui s'arrêtent à de pareilles niaiseries. »

Les exemples les plus pratiques sont toujours joints à la théorie et remplacent avantageusement les histoires dont sont remplis les manuels similaires. Ces histoires, en effet, peuvent intéresser la curiosité, édifier la piété ; mais ils n'instruisent pas.

A la place de ces récits, l'auteur s'approprie d'un mot les exemples tirés de l'Ecriture-Sainte et qui s'appliquent à son sujet ; il mêle à son texte de nombreuses gravures qui concrétisent la doctrine sous sa forme liturgique ou vécue. Les instruments du culte y sont tous représentés avec leur nom spécial. Toutes ces additions ingénieuses achèvent de donner à l'ouvrage le caractère vraiment pratique et étudié que nous aimons à lui reconnaître. Nous voulons signaler encore la manière dont l'auteur répond aux principales objections modernes, la Papesse Jeanne, la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, Galilée, l'ingérence cléricale. Il ne se contente pas de nier simplement tout ce qu'on reproche à l'Eglise, selon une méthode facile mais peu sûre ; il reconnaît l'erreur et l'abus, s'il y a lieu, les réduit à leur juste proportion et les explique. La liste des savants catholiques, citée à la page 376, montre que l'histoire de l'Eglise est l'histoire de la civilisation. La leçon sur le droit et les devoirs des électeurs est un acte de courage et en même temps un soulagement pour la conscience catholique.

Nous saluons avec joie l'apparition de ce nouveau catéchisme, et nous ne doutons pas de son prompt succès.

S. G. Mgr l'Evêque de Coutances a adressé à l'auteur une lettre de félicitation dont nous aimons à citer, en terminant, le passage suivant :

« Ce livre, fruit d'un labeur considérable, porte l'empreinte d'une science théologique non moins étendue que sûre : il est précis, méthodique, très documenté, et par l'ensemble de ses qualités prend un rang exceptionnel entre les œuvres du même genre. Aussi sera-t-il d'une utilité incontestable pour toutes les personnes avides d'acquérir une solide instruction religieuse ou d'affermir et de développer leurs connaissances en cette matière capitale ; le clergé lui-même en tirera un réel profit, pouvant y trouver d'excellents sujets de conférences et de prônes ».

F. Hilaire de Barenton.

Digitized by Google

*
* *

A L'ASSAUT DES ECOLES. — Lille, Saint-Augustin.

Quatre parties : 1° Décrets, circulaires de M. Combes ordonnant la fermeture de 3000 écoles libres. 2° Manifestation en faveur des Congrégations religieuses. A citer principalement la courageuse protestation des femmes de Paris, la résistance à jamais mémorable des habitants de Ploudaniel, Saint-Méen, Folgoët, l'expulsion des Sœurs de Clairmarais. 3° Documents. Lettre de Mgr le cardinal de Paris à M. Loubet. Lettres de M. de Mun, de M. Monod, protestant. 4° Variétés, articles de la Croix et de l'Echo de Paris, poésie de Botrel aux proscripteurs.

Bref, ce livre vous donne le récit détaillé des tristes événements qui se sont déroulés dans notre pays de la fin de juin au commencement de septembre. P. F.

*
* *

LES ECOLES LIBRES. — Loi du 1er juillet 1901 et l'avis du Conseil d'Etat du 23 janvier 1902. Examen juridique et documents, par Edouard Viollet, docteur en droit. — Paris, Oudin.

A ceux qui veulent se rendre compte de l'illégalité flagrante des actes des gouvernements relatifs aux Ecoles libres, nous conseillons le livre si bien documenté de M. Viollet. L'auteur se place au point de vue exclusivement juridique ; il n'est pas de ceux qui se contentent des articles plus ou moins passionnés des journalistes. En jurisconsulte expert et consciencieux, il va au fond de la question.

Il conclut après une discussion à la fois concise et complète, à l'illégalité certaine des décrets et autres actes du gouvernement. La lecture de ce petit livre, où se trouvent annexés tous les documents utiles à la discussion, se recommande à tous ceux, hommes de lois ou gens du monde, qui sont résolus à défendre la liberté de l'enseignement par les moyens légaux. P. F.

Digitized by Google

*
* *

L'ALLÉE DES DEMOISELLES, par Gabriel Aubray, ouvrage couronné par l'Académie française, 1 vol. in-12 de 376 pages. Paris, 5, rue Bayard.

Elle est pleine de charme cette *allée des demoiselles* où M. Gabriel Aubray invite ses lectrices à diriger leurs pas. Sous ses grands arceaux, elle ombrage tout un monde féminin. Tout en bas, aux abords de la plaine, parmi les fleurs et dans la douce lumière du grand jour, voici les petites qui jouent à la poupée et déjà dans leurs âmes sentent s'éveiller les sentiments et les sollicitudes maternels ; plus loin, les jeunes filles qui ont vendu leurs pianos et se préparent à la vie, dont la musique ne doit pas être le soin principal ; plus loin encore « les petites fées et les bonnes vierges » qui apportent au foyer des pauvres un cœur consacré par des fiançailles éternelles ou bien au foyer d'un époux un cœur avide de se dévouer. Puis le rond-point : sur des bancs rustiques, on devise à mi-voix, avec tous les ménagements nécessaires et aussi avec toute la clarté requise, de la grande question du mariage : mariage de sentiment, mariage de raison, mariage de devoir. Enfin là-haut, quelques demoiselles, qui, pour des causes diverses ont dépassé le rond-point où tant d'autres s'arrêtent : la doctoresse, la vierge forte, et la vieille fille trop souvent méconnue.

C'est donc toute une galerie de personnages qui s'ouvre aux lectrices. Les tableaux en sont très étudiés. L'auteur, à d'incontestables qualités de styliste et d'écrivain, unit une très fine puissance d'analyse psychologique. La question du féminisme, de l'éducation des filles, est traitée avec beaucoup d'esprit et de bon sens. L'ironie discrète, qui, de temps en temps, perce du milieu des fleurs, fait bonne justice des rêves niais ou terribles du féminisme athée ; la jeune fille « garçonnière » y est aussi malmenée que la névrosée qui « s'alanguit du mal d'amour » et la femme tribun qui monte sur les planches d'un théâtre politique.

Ce volume prêche l'énergie et la douceur, la force et la tendresse, la grandeur d'âme et l'amour du devoir, poussé, s'il le faut, jusqu'au sacrifice : il est chrétien par son aspiration et ses conclusions. Et pourtant on peut regretter que le ton général de l'ouvrage soit si langoureux, si féminin — dans le sens défavorable du mot. — Mais, ce que je blâme fera peut-être le succès de « l'*Allée des Demoiselles* » — et je

Digitized by Google

n'ose plus rien dire, puisque l'auteur lui-même a dédié ces pages au monde féminin.

FR. RAYMOND.

*
* *

RUTH ET NOÉMI, idylle biblique en un acte, tirée du livre de Ruth, par l'abbé Hude. — Paris. Bonne Presse.

Voici un petit chef-d'œuvre de piété et de goût artistique, imprégné de poésie orientale et de l'idée du Messie attendu.

Cette idylle biblique si gracieuse a été représentée dans plusieurs couvents, toujours elle a été appréciée comme œuvre de valeur.

*
* *

SAINTE EUSTELLE. Drame chrétien en trois actes, par M. l'abbé Germain, aumônier de la Providence de Saintes. — Paris, Bonne Presse.

Cet opuscule fait partie de la même série que son précédent ; il est destiné à édifier, tout en les charmant, les élèves des maisons religieuses.

*
* *

MANUEL DU PRÊTRE TERTIAIRE CARMÉLITAIN, par le chanoine Cantel. Vic et Amat. — Paris.

Ce manuel est composé pour les Prêtres tertiaires du Carmel ; il leur rappelle l'esprit de recueillement, de prière et de pénitence de l'Ordre du Carmel.

*
* *

PENSÉES POUR CHAQUE JOUR, à l'usage des Prêtres par M. J. Hogan, supérieur du Séminaire de Boston. — Paris, Lethielleux.

Ce petit livre au titre modeste renferme cinquante méditations empruntées à l'Evangile, envisagées au point de vue de l'esprit et des devoirs du sacerdoce. Le texte de la méditation est généralement une parole de Notre-Seigneur. Les développements s'inspirent de quelques

Digitized by Google

autres paroles du Divin Maître, des écrits apostoliques et de l'expérience quotidenne.

Ce court recueil justifie, croyons-nous, le renom de mérite de l'éminent et regretté directeur de Saint-Sulpice.

Fr. Th.

*
* *

Cours de Philosophie, Ier volume. LOGIQUE par le R. P. Castelein, S. J. un vol. in-8°, de 548 pages. Nouvelle édition 1901. Bruxelles, Schepens et Cie. 16, rue Treurenberg.

Le R. P. Castelein a commencé l'an dernier une édition nouvelle d'un *Cours de Philosophie*, assez peu connu en France, et qui mériterait de l'être davantage. Ce *Cours* comprendra 4 gros volumes in-8°. Assurément on ne peut songer à en faire le manuel de nos collèges catholiques. On ne saurait non plus le substituer avec fruit aux manuels latins en usage dans les séminaires : le latin reste l'idiome obligatoire de la philosophie scolastique. Mais le *Cours* du R. P. Castelein sera le complément très utile et très apprécié du manuel du collégien et du séminariste, nous en avons l'assurance.

Scolastique par sympathie et par conviction, l'auteur brise cependant un peu les vieux cadres. Il ne s'attarde plus à transcrire les exemples jadis cités par Goudin. Si le corps de doctrine est antique, les détails sont modernes et presque toutes les innovations, heureuses. Presque toutes, car on peut excepter la théorie du syllogisme qui n'a rien gagné de l'exposition nouvelle qu'en a fait le R. Père. On ne saurait en cette matière surpasser les anciens.

Ce qui nous plaît dans l'ouvrage du P. Castelein, c'est donc la modernité et la variété des explications et des exemples, empruntés aux questions les plus actuelles et les plus débattues de la science et de l'histoire. Il fait aimer l'étude de la logique, en montrant quels services elle rend à l'esprit, pour découvrir la vérité, éviter les jugements précipités et détruire l'erreur.

Des trois parties de ce volume (*Logique formelle*, *critériologie* et *méthodologie*), c'est cette dernière qui présente le plus d'intérêt et les points de vue les plus nouveaux. Trois longs chapitres sont consacrés à la méthode des sciences naturelles, à celle des sciences historiques et à celle des sciences sociales, questions, on le voit, de la plus grande actualité. Quelques lecteurs, cependant, regretteront que l'auteur n'ait pas été

Digitized by Google

çà et là un peu plus sobre de détails et de développements. Il est difficile de contenter tout le monde, surtout le monde des critiques aux mains desquels Dieu a mis une plume.

Fr. Raymond.

*
* *

La Philosophie du Credo, par le P. Gratry, de l'Oratoire. 1 vol. in-12 de 288 pages. Quatrième édition, 1902. Paris, Téqui, éditeur, 29 rue de Tournon.

Ce précieux ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter longuement ici. Il n'a pas besoin d'autre recommandation d'ailleurs que l'estime universelle de tous ceux qui, depuis 50 ans, en ont goûté les pages, écrites avec clarté, vie et chaleur. A ceux qui ne le connaissent point, disons seulement que c'est un catéchisme à l'usage des gens du monde sur les points fondamentaux de la religion catholique. Et pour en indiquer mieux encore la nature, il suffira de transcrire les lignes où l'auteur indiquait son dessein et sa méthode : « Ceci « n'est point un traité de théologie, mais une conversation entre un « prêtre et un homme instruit. Le prêtre pour se faire entendre, évite « tant qu'il le peut, les termes techniques et les formules de la théolo- « gie. Il les traduit en langue contemporaine. Autorisé par l'exemple « de saint Paul devant les Athéniens, il cherche à prendre le langage « de celui qui l'écoute, et prétend seulement, en écartant les préjugés « qui défigurent nos dogmes, amener l'esprit attentif au désir de con- « naître le christianisme, plutôt qu'à la connaissance même de l'im- « mense et divine doctrine, redevenue aujourd'hui pour le monde, la « doctrine du Dieu inconnu. »

Fr. Raymond.

*
* *

Nos Conférences (1898-1900). Recueil de 60 textes et canevas 1 vol. petit in-4° à deux colonnes de 574 pages. Paris, 5, rue Bayard.

Parmi les armes les mieux trempées pour résister à l'erreur et la combattre, il faut nommer la conférence. On commence à le comprendre chez nous et de tous côtés, on se livre à l'apostolat par la pa-

Digitized by Google

role. Pour venir en aide à Messieurs les Conférenciers, la Maison de la Bonne Presse a, depuis janvier 1901, créé une revue « *Les Conférences* » qui leur apporte, chaque quinzaine, des textes complets et des plans de conférences sur les questions d'actualité.

Avant cette création, accueillie avec faveur par le public catholique, la Maison de la Bonne Presse avait déjà publié dans la *Croix des Comités* et la *chronique de la bonne Presse*, une série de conférences documentées et instructives. Ces conférences, résumées en un fort volume in-4°, forment l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs des *Etudes Franciscaines*.

Les sujets traités sont variés et très actuels. On trouve dans ces pages des conférences économiques et sociales : *Nos finances*, la *question monétaire*, les *syndicats agricoles*, le *repos du dimanche*, l'*alcoolisme*, des conférences sur les questions religieuses : l'*invasion protestante*, la *liberté d'enseignement*, l'*Inquisition*, *l'Eglise et l'Etat*, *le concordat*, *le divorce*, des conférences sur la Franc-maçonnerie : son *organisation* son *action*, des conférences sur la presse, des conférences géographiques : *excursions au Mont Saint-Michel*, *à Naples*, au *Vésuve*, en *Crète*, à *Lourdes*.

Ces questions si diverses sont traitées avec ampleur ; les points importants et les développements principaux sont mis en évidence, même par la disposition typographique : ce détail n'est pas à négliger.

Non seulement les conférenciers mais aussi tous les hommes qui s'intéressent aux choses de leur temps liront avec intérêt et profit « *Nos Conférences* ».

FR. RAYMOND.

*
* *

LES BÉATITUDES DE L'EVANGILE ET LES PROMESSES DE LA DÉMOCRATIE SOCIALE, par Mgr Schmitz, évêque coadjuteur de Cologne, traduit de l'allemand, par l'abbé Collin. 1 vol. in-12 de 320 pages. Paris, Lethielleux.

Ces conférences sur les Béatitudes de l'Evangile ressemblent peu à ce que nous connaissons déjà en France sur le même sujet. Cela vient sans doute de l'origine de l'ouvrage, qui est germanique, et du caractère particulier de l'auteur, qui fut un évêque tout dévoué aux classes populaires.

Digitized by Google

Au cours de ces pages, Mgr Schmitz établit un parallèle intéressant entre les doctrines du Christ et celles de la démocratie sociale. Ce parallèle attire surtout l'attention par le contraste des deux enseignements. Sur tous les points, l'auteur, après avoir développé les doctrines profondes du Sauveur et leurs bienfaits sur les individus et les sociétés, rappelle, en quelques traits parfois trop rapides, le langage de la révolution et du socialisme athée et les folles promesses qui trompent le monde ouvrier. Evidemment, pour rétablir ici-bas l'ordre et la paix, il faut revenir au Christ Sauveur.

Le style de l'ouvrage est simple, la traduction bien française, et facilement on pardonne les détails de composition qui dénotent une origine étrangère.

Fr. Raymond.

*
* *

En route pour Sion ou la grande espérance d'Israël et de toute l'humanité, par le Dr Rohling, chanoine de Prague, traduit de l'allemand par Ernest Rohmer ; 1 vol. in-8°, de 334 pages ; prix, 5 francs. Lethielleux. Paris.

Le titre du livre en indique la thèse. Interprétant au sens littéral les promesses de l'Ancien Testament et quelques paroles du Nouveau, l'auteur veut établir, par les textes scripturaires, la restauration future du royaume de Juda. C'est, on le voit, une thèse toute contraire à celle que soutenait récemment M. l'Abbé A. Lémann, dans « l'Avenir de Jérusalem ». Il est peut-être difficile de trancher le débat. Si l'érudition du docte chanoine de Prague est vaste et sûre, il semble que parfois les textes sont un peu violentés, et surtout que certains détails du règne futur de Jésus-Christ sur le trône de David, sont trop circonstanciés et ne reposent sur aucune révélation précise.

Fr. R. de C.

*
* *

Les Religions diverses. Conférences de Saint-Roch, 1901, IVe année. L. Poulin et E. Loutil in-8° de 312 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard.

Dans ces conférences dialoguées sur les religions diverses,

Digitized by Google

MM. Poulin et Loutil s'étaient proposé de répondre à cette objection devenue commune de nos jours parmi ceux qui ont quelque peu étudié. Toutes les religions ont du bon et la religion chrétienne, particulière aux races européennes ou gréco-latines, n'est pas, plus qu'une autre, une religion révélée faite pour l'humanité.

M. l'abbé Loutil s'est chargé de présenter cette objection sous ses différentes faces et il l'a fait avec esprit et talent. M. l'abbé Poulin répond.

1re Conférence : Le Paganisme. — Le polythéisme n'est pas une religion révélée de Dieu, parce que ses dogmes sont absurdes et son culte immoral, et qu'il n'a jamais exercé sur les mœurs qu'une influence néfaste : malgré l'éclat d'une civilisation très avancée, le paganisme gréco-romain n'a pas échappé à cette loi.

2e Conférence : Le Boudhisme et la religion des brahmes. — Le brahmanisme n'est pas une religion révélée de Dieu, parce que rien ne prouve l'authenticité de ses livres sacrés, que sa doctrine est en désaccord avec la saine raison et son culte contraire à la loi naturelle. Le boudhiste réformé du brahmanisme n'est pas davantage une religion révélée de Dieu, parce qu'il ne conduit l'homme qu'à un effroyable pessimisme et qu'il admet dans son culte des pratiques manifestement idolâtriques : que, s'il semble sous certains rapports avoir des ressemblances avec le christianisme, c'est un emprunt fait au judaïsme et à d'anciennes églises chrétiennes.

3e Conférence : Le Mahométisme. — Le mahométisme n'est pas une religion divine, parce que le Koran sur lequel il s'appuie n'a pas le caractère d'un livre inspiré et qu'il se met en contradiction avec lui-même en admettant l'origine divine du Mosaïsme et la mission divine de Jésus-Christ et parce que l'extension de cette religion a été le triomphe de la chair sur l'esprit et un recul vers la barbarie.

4e Conférence : Le Judaïsme. — Le judaïsme est une religion révélée d'origine divine, mais il n'était qu'une préparation au christianisme qui devait le remplacer. Depuis la venue de Jésus-Christ, le Messie attendu, le culte mosaïque est devenu un culte mort, impossible à pratiquer dans ses prescriptions essentielles, et le Talmud a défiguré la loi de Moïse, en y superposant une loi nouvelle, étrange, immorale parfois.

La religion juive ne fait plus de prosélyte et parmi les Israélites eux-mêmes perd ses adeptes.

5e Conférence : Le Christianisme. — Le christianisme est la religion divine et révélée, parce qu'il est l'héritier légitime du mosaïsme

Digitized by Google

inspiré de Dieu, qu'il est fait pour tous les peuples et pour tous les temps, ayant déjà conquis la meilleure partie de l'humanité, et que son auteur a prouvé sa mission par des miracles et régénéré le monde en le sauvant par la croix.

Ceux qui ont entendu M. l'abbé Poulin connaissent l'ampleur, la clarté et l'éclat de son style ; ses conférences sur les religions diverses sont profondément étudiées et sérieusement travaillées. L'on peut seulement regretter que le clinquant du sentiment religieux qui se manifeste dans certain culte, ait parfois ébloui l'orateur et qu'il ait plus d'une fois jeté des fleurs sur des hommes et sur des choses dont il n'y avait pas à voiler la turpitude.

F. Remi.

*
* *

L'Eglise Catholique ; — Instruction d'apologétique par Léon Désers, curé de Saint-Vincent-de-Paul. Paris, Poussielgue in-12.

Il règne, de notre temps d'instruction universelle, une grande ignorance religieuse. La foi des chrétiens est faible : Pourquoi ? — parce qu'elle est souvent peu éclairée.

« La force des principes, disait Guizot, fait la force des conduites. »

On ne rencontre plus guère que deux espèces de chrétiens : les chrétiens larges ; ceux-là se moquent de tout à peu près. Il leur suffit d'avoir conservé une vague teinte de sentimentalité religieuse :

Les chrétiens fervents : ceux-ci se confinent trop souvent dans la recherche des petites pratiques de piété.

Un grand évêque de notre temps a dit : « La France se perd entre l'incrédulité et les petites dévotions. »

Pour lutter contre cette ignorance, les prédicateurs devraient s'appliquer davantage à l'explication du dogme et de la morale ; — non pas en faisant des conférences en l'air, qui frappent sur des théories démodées souvent, en tout cas, presque toujours inconnues des auditeurs ; — mais en exposant tout simplement la foi, et en résolvant les objections vulgaires.

M. l'abbé Désers a entrepris cette œuvre. Il vient de faire paraître en un volume ses instructions de l'année dernière sur l'Eglise Catholique. Il traite successivement : de l'Eglise, de son enseignement, de

Digitized by Google

son gouvernement, et de son action sur le monde. Il passe en revue les Eglises séparées : le schisme grec, le Protestantisme de Luther, et le Protestantisme de Calvin. Il termine par un aperçu sur l'avenir de l'Eglise.

Dans ses instructions, M. l'abbé Désers s'applique surtout à exposer clairement la doctrine : — Lorsqu'il rencontre, dans la marche de son sujet, une de ces vieilles objections qu'on nous jette sans cesse à la face : Galilée, la vente des dispenses, l'Inquisition, la Saint-Barthélémy, etc., il se hâte de la résoudre : il lui suffit ordinairement de projeter sur ces vieilleries toutes vermoulues la claire lumière de l'histoire.

C'est la troisième année que M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul publie ses conférences. Il continuera, nous l'espérons; il tiendra à laisser à ses paroissiens un cours complet de la doctrine chrétienne.

Fr. Dieudonné.

*
* *

Le Cœur a Gethsémani, par M. l'abbé Lenfant. Paris, Poussielgue, in-16.

Après avoir donné : *le Cœur ; le Cœur vaillant*; *la Royauté du Cœur*, M. l'Abbé Lenfant nous présente aujourd'hui : *Le Cœur à Gethsémani.*

« Gethsémani est le sanctuaire des souffrances du cœur, dit-il. Le chrétien s'y agenouille près de Jésus agonisant ;... il en sort transfiguré... (Introduction).

Tant d'âmes restent écrasées sous la douleur ! Ce livre leur donnera la réponse à une question qui s'est posée peut-être à leur esprit : Pourquoi Dieu me laisse-t-il souffrir ! Il révélera le secret des épreuves et le moyen d'en tirer profit.

Ces douze instructions sont d'un orateur à l'âme vive et délicate ; il sait bien deviner les sentiments de son auditoire qu'il traduit souvent par une parole empruntée aux poètes. Il ne cherche point à écraser ces sentiments humains : il cherche à les transformer en les sanctifiant.

Au commencement de chaque instruction, le cadre est tracé en deux traits. Souvent il est rempli par des séries de citations, — on les désirerait parfois plus fondues dans le texte. — Elles dénotent chez l'auteur une grande abondance de lectures de choix.

Digitized by Google

Ce livre fera certainement du bien. Les âmes affligées le reliront : elles y puiseront plus d'une consolation dans leurs douleurs.

F. Dieudonné.

∴

Une famille de brigands en 1793. — *Récit d'une aïeule*, par Jean Charruau. Paris, Téqui, 1902, in-12.

L'aïeule vénérable qui raconte, cinquante ans après les événements, l'histoire de sa jeunesse et de ses malheurs est l'unique survivante d'une famille chrétienne éprouvée par la Révolution. Elle a été témoin à Nantes des atrocités de Carrier, à Paris, à Chartres de la cruauté des hordes révolutionnaires ; ce n'est que par miracle qu'elle a échappé à la mort.

Ce captivant récit nous transporte à des jours bien sombres. De ces pages toutes simples on conserve le souvenir d'un siècle passé, l'impression de vertus héroïques et de nobles figures disparues.

Le prêtre qui publie pour la première fois ce manuscrit historique, l'a-t-il retouché délicatement et embelli de quelques grâces nouvelles ! Il est permis de le supposer. Le récit, en tout cas, n'est pas sans intérêt ni sans charmes.

F. Théotime.

Digitized by Google

*
* *

Les *Etudes Franciscaines* ont encore reçu :

Méditations pour jeunes personnes par l'Abbé P. Feige, missionnaire diocésain de Paris. Paris, Téqui, 1902. in-18. La Pénitence, 1 vol. L'amour du prochain, 1 vol. — La piété, 1 vol. — La belle vertu, 1 vol. Le salut, 1 vol. Le devoir, 1 vol. — Le zèle, 1 vol. — L'amour de Dieu, 1 vol. — L'humilité, 1 vol. — Nos modèles, 1 vol. — La force, 1 vol. — La bonté, 1 vol. — Chaque volume se vend séparément. Prix 0,60 ; franco 0,80. — *Etrennes séraphiques* pour l'année 1903. Paris, Œuvre Saint-François, franco, 0.15. — *Notice historique sur Elisabeth du Puy du Fou marquise des Planches* par le P. Ubald d'Alençon. Nantes. Imp. Bourgeois, 1903, in-8° de 12 pages. A l'œuvre de Saint-François, 0.50. — *La fin d'un protectorat.* Réflexions sur l'Avenir des missions latines d'Orient Paris, Dumoulin, 1902. in-8°, de 52 pages. — *Sermo habitus* a Patre F. Domino a Bleno in Tyroli O. F. M. lect. gen. S. Theologiae ad iuvenes sacrae theologiae studiosos in collegio S. Antonii de Urbe incipiente anno Scholastico 1899-1900 Imp. Coll. S. Bonav. ad Claras Aquas in-4° de 16 p. — *Légende monastique et page d'histoire contemporaine,* par P. Lucien David. Ch. Poussielgue, Paris, chez l'auteur à Vonêche (Belgique) in-4° Illustré de 27 p. prix 2 fr. — *Nos franchises savoyardes et la liberté* ou les PP. Capucins devant le conseil municipal de Chambéry. Séance du 5 novembre 1901. Chambéry, 1902. in-8° 32 p. — *Les PP. capucins du couvent d'Annecy* devant l'opinion publique par un pêcheur du lac, id. in-8° de 20 p. — *Les droits acquis. Après notre cour d'Appel. Nos congrégations,* id. in-8° 16 p. — *Le tympan de l'ancienne église romane d'Issy* par l'abbé Barret, membre de la société française d'Archéologie. Caen, 1902, in-8° de 23 p. (Extr. du *Bull. monumental,* avril 1902). *Le ministère paroissial durant la Révolution d'après les documents officiels et les registres de Mre François-Thomas Gibault des Champeaux, curé de Saint-Ouen de Sées et de Notre-Dame de la Place et relation contemporaine de la mort du Pape Pie VI,* par le même. Alençon, 1901, in-8° de 64 p. — *Le Prieuré de Sainte-Gauburge. Coup d'œil sur les monastères du Perche aux XIe et XIIe siècles,* par le même. Alençon, 1900. in-8° de 28 p. — *Les derniers jours de Gilles de Retz,* drame en 3 actes et un tableau par L. Rousseau, officier d'Académie. Paris, rue Bayard, in-16 de 134 pages. — *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII,* texte latin avec la traduction française en regard

Digitized by Google

précédée d'une notice biographique, suivie d'une table alphabétique. Tome sixième. Paris, 5, rue Bayard, in-8° de 324 p. — Les *Œuvres choisies de S. Augustin. Les Confessions.* Traduction de M. Pihan annoncée au tome VIII, p. 560, sont également éditées, 5, rue Bayard, Paris). — *Swiety Franciszek Seraficki* Jego Zycie wielkie dziela, duch. dary, pisma i nauki i ich odbicie w nas ladowcach jego przez Br. Honorata Kapucyna. tom. I et II. Warszawa. Bruck Piotra Laskanera i Sploki, 1902, in-4°.

CUM LICENTIA SUPERIORUM

IMPRIMATUR :

Robertus a Valle Guidonis,

Vic. Prov. O. M. Cap.

Le Gérant :

CHARLES-JOSEPH BAULÈS

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE, 2 place des Lices.

Digitized by Google

LA CHRONOLOGIE BIBLIQUE

ET

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

Hypothèses et Certitudes

Notre article de décembre, consacré à cette importante question de chronologie biblique, nous a valu de la part de M. Albert Condamin les remarques et les observations suivantes. Nous ne faisons aucune difficulté de les enregistrer, non tant parce qu'elles sont présentées avec cette parfaite et spéciale courtoisie qui distingue les éminents écrivains de la revue fondée par les Pères de la Compagnie de Jésus, que parce qu'elles établissent de la manière la plus évidente l'à-propos des études que nous avons entreprises et la nécessité où nous sommes d'insister encore.

Il s'agit, on ne l'a pas oublié, de l'influence désastreuse exercée sur les meilleurs apologistes de notre temps par les systèmes scientifiques modernes. Un esprit trop large de conciliation les pousse à recevoir les hypothèses les moins bien établies comme des vérités définitives, avec lesquelles ils entreprennent d'accorder nos dogmes.

Nous avions cru remarquer dans un article du savant professeur de l'Université catholique de Toulouse un exemple de ces tendances fâcheuses. Il paraît bien que nous ne nous étions pas trompés entièrement. Sa réponse, en effet, tout en contestant certains détails de nos affirmations en confirme l'exactitude pour la partie fondamentale. On va le constater :

Digitized by Google

Au Révérend Père Directeur des *Etudes Franciscaines*,

5, rue de la Santé, Paris (13e).

Mon Révérend Père,

Le caractère sérieux et la grande publicité de votre Revue m'invitent à rectifier sur quelques points une critique du savant Père Hilaire de Barenton, dans le numéro de décembre 1902 des *Etudes Franciscaines* (p. 561-563). Ailleurs, ou sur un sujet moins important, volontiers j'aurais laissé passer des inexactitudes ; mais puisque, par suite d'une distraction, votre très distingué Rédacteur a mis en cause mon orthodoxie, et que ce blâme, par une seconde erreur, tombe sur un « docte professeur de l'Université catholique de Lyon », il est utile d'effacer l'impression qui en pourrait rester dans l'esprit de vos lecteurs.

1. Voici d'abord la phrase de mon article (*Etudes*, 20 novembre 1902) citée en premier lieu : « Celui qui le pre-
« mier additionna les chiffres des généalogies patriarcales
« et autres nombres épars dans les livres de l'Ancien Tes-
« tament a, sans le savoir, rendu à la chronologie autant
« qu'à l'exégèse un bien mauvais service. Ce système ar-
« tificiel de chronologie prétendue biblique, bâti à l'aide
« de pièces disparates, insuffisantes, parfois mal conservées
« et souvent mal comprises, est aujourd'hui ruiné défini-
« tivement, abandonné par les savants catholiques. Des exé-
« gètes bien connus pour leur zèle à défendre les traditions,
« comme M. Vigouroux et le P. Brucker, sont d'accord pour
« lui préférer la chronologie assyro-babylonienne. »

« Ce jugement, écrit le R. P. Hilaire, contient certaines
« parties de vérité ; mais nous ne saurions y souscrire dans
« son intégrité. Il nous semble renfermer en effet une sorte
« de paralogisme. Nous allons le réduire à la forme syllo-
« gistique, afin d'en mieux faire ressortir le caractère
« spécieux :

« Les systèmes chronologiques construits aux siècles passés
« avec les éléments contenus dans la Bible sont aujourd'hui

Digitized by Google

« reconnus inexacts et sont rejetés par l'ensemble des exé-
« gètes ; donc il faut renoncer à chercher dans la Bible une
« chronologie quelconque ; donc la Bible n'a pas les élé-
« ments d'une chronologie, et on peut, à la suite des
« meilleurs exégètes modernes, pour compter les années,
« s'en tenir uniquement aux computs assyriens et chaldéens. »

Je ne parviens pas à trouver la « forme syllogistique » dans ce raisonnement du P. Hilaire. J'y vois seulement une conclusion sortir, on ne sait comment, d'une proposition qui ne la contient pas. Repousser un « *système artificiel* de chronologie prétendue biblique, *bâti à l'aide de pièces disparates, insuffisantes, en additionnant les chiffres des généalogies patriarcales et autres nombres épars dans les livres de l'Ancien Testament* », est-ce dire, comme on le conclut, qu' « il faut renoncer à chercher dans la Bible une chronologie *quelconque* » ? De ce que plusieurs exégètes conservateurs sont d'accord pour préférer à ce système de chronologie la chronologie assyro-babylonienne, s'ensuit-il qu'on peut « pour compter les années [quelles années ?], s'en tenir *uniquement* aux computs assyriens et chaldéens » ? Ne peut-on pas préférer, dans son ensemble, la chronologie assyro-babylonienne, pour ses points d'appui plus solides, sa trame plus continue, ses données plus étendues, et cependant tenir compte des renseignements bibliques sur la durée des règnes des rois d'Israël et de Juda, et sur d'autres points analogues ? (1) »

(1) Dans toute cette page d'explications l'auteur, on le voit, confirme lui-même l'interprétation que nous avons donnée de sa pensée. Et il semble ne pas s'en douter, ce qui certes est le comble de la distraction.

Toutefois cette distraction s'explique par le sens qu'il attribue à notre mot de *chronologie*. Il lui prête le sens de chronologie *partielle*, et il nous reproche de l'accuser d'abandonner toute chronologie biblique, même les chronologies partielles. Il n'en est rien. Dans nos deux précédents articles nous avons traité uniquement de la chronologie *générale* de la Bible, celle qui embrasse par une série d'années et de siècles les temps écoulés depuis la création jusqu'à Jésus-Christ. Nous avons dit que rien dans les découvertes modernes n'oblige à sacrifier cette chronologie ; et nous avons rangé M. Condamin parmi les exégètes aujourd'hui assez nombreux, qui abandonnent cette chronologie et se rallient à la formule déjà ancienne : « Il n'y a pas de chronologie biblique. »

M. Condamin renouvelle aujourd'hui sa profession de foi, c'est donc à tort

Digitized by Google

2. « C'est bien là, ce nous semble, le sens de la théorie du docte professeur de l'Université catholique de Lyon. »

Ici on me fait l'honneur de me prendre pour M. James Condamin, l'écrivain bien connu, professeur à l'Institut catholique de Lyon. Mon article est signé : Albert Condamin (1).

3. « Du reste, ajoute le P. Hilaire, il précise encore sa « pensée dans les dernières lignes de son article en insi- « nuant que l'histoire n'est pas objet de l'inspiration divine : « L'Eglise,... interprète infaillible des Ecritures en ma- « tière de foi et de morale, laisse se produire librement, « dans les questions historiques, toute exégèse qui respecte « le dogme de l'inspiration et les enseignements de la foi. »

La responsabilité de M. James Condamin se trouvant dégagée, reste à purger du soupçon de témérité le véritable auteur de l'article. L'*insinuation* (étrange procédé pour « préciser sa pensée ») n'est point dans mes habitudes. Si le P. Hilaire a voulu dire que, selon moi, l'histoire n'est pas l'objet de la *révélation* divine, cela n'est pas insinué dans ma phrase, et n'avait nul besoin de l'être, car c'est une doctrine parfaitement orthodoxe et très communément reçue, pourvu qu'on l'entende bien. Je m'explique : tout fait historique *peut* être l'objet d'une révélation divine ; mais en général l'histoire *n'est pas révélée* aux historiens sacrés : inspirés dans tout ce qu'ils écrivent, ils racontent l'histoire en se servant de leurs connaissances humaines et des documents,

qu'il nous accuse d'avoir défiguré sa pensée. Quant à expliquer comment il peut admettre les chronologies partielles de la Bible et rejeter la chronologie générale, nous lui en laissons le soin. Du reste nous savons que la critique moderne n'est pas, même à ce sujet, à bout de ressources.

Il nous reproche encore de n'avoir pas donné à sa thèse la forme syllogistique que nous avions promise. Notre but était de mettre en évidence le *paralogisme* contenu dans la thèse de l'auteur et dès lors l'impossibilité de construire avec ses affirmations un syllogisme *régulier*.

(1) Nous rectifions bien volontiers l'erreur de personnes. Nous en avions déjà été prié par M. James Condamin. Ce dernier, également professeur à l'Université catholique, était depuis longtemps, par ses remarquables travaux, connu, apprécié et estimé de nous et des *Etudes Franciscaines*. Nous n'avions pas l'honneur de connaître son homonyme de l'Université catholique de Toulouse. Nous sommes heureux que les présentes circonstances nous aient mis en relation avec lui, et nous aient permis d'estimer sa haute science et sa parfaite courtoisie.

Digitized by Google

Ann
ven
S
plo
j'in
cycl
Bib
lieu
reg
exé
dem
Pris
inte
pro
qua
sur
divi
exe
mer
du
Fid
aux
pas
de t
Dan
prét
véri
mêr
l'Eg
S. C
cite
actu

(1)
pas l
dire.
ques
quan
éclai
ter l

Digitized by Google

4. Une citation, que je fais en termes très explicites, a changé d'auteur sous la plume du P. Hilaire. Voici mon texte p. 444 : « M. Hilprecht, savant assyriologue, chargé de « la partie archéologique dans l'expédition babylonienne de « l'Université de Pensylvanie, *écrivait en 1896, avec preuves « à l'appui :* « Je n'hésite pas à dater la fondation du temple « de Bel et les premières constructions de Nippur de 6000 à « 7000 avant Jésus-Christ et peut-être même plus tôt. » La référence est donnée en note. Le P. Hilaire écrit : « Pour appuyer ses remarques, M. Condamin fait appel à l'autorité du P. Scheil : « Je n'hésite pas, dit le savant dominicain, en parlant des découvertes assyro-chaldéennes, à dater la fondation du temple de Bel et les premières constructions de Nippur de 6000 à 7000 avant Jésus-Christ et peut-être même plus tôt. »

5. Le P. Hilaire continue ainsi : « Les plus anciens textes « découverts à Suse, écrit le même Père [le P. Scheil ; cette « fois la citation est bien du P. Scheil], sont certainement « antérieurs à 4000 ans avant Jésus-Christ, comme il ressort « du caractère de l'écriture. »

« Ces textes archaïques, ajoute le P. Hilaire, ont été trou- « vés à 15 mètres de profondeur, et ils recouvrent d'autres « ruines descendant à 20 mètres au-dessous. Quelle doit « être l'ancienneté de ces assises ! conclut M. de Morgan.

« Disons, pour toute réponse [c'est toujours le P. Hilaire « qui parle], que ces affirmations lancées sans hésiter, re- « posent sur le témoignage de Nabonid reculant la date de « Sargon I à l'année 3.200 avant lui. »

Du témoignage de Nabonid il n'est pas dit un mot dans mon article. Le P. Scheil, très expert en paléographie cunéiforme, s'appuie comme on vient de le lire, sur le « caractère de l'écriture » des textes récemment découverts à Suse. Quant à l'ouvrage de M. Hilprecht et aux raisons qu'il donne,

naissent le secret d'accepter l'inspiration en bloc et d'en rejeter les effets en détail. La lecture des pages 442-445 de l'article critiqué, où se trouve sacrifiée, avec la chronologie biblique, l'historicité d'un passage des Paralipomènes, ne donnait-il pas occasion de craindre que M. Condamin ne fût encore du nombre de ces derniers ?

Digitized by Google

il est sûr que le P. Hilaire ne les a pas vus, puisqu'il a confondu cet auteur avec le P. Scheil.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec l'expression de mes sentiments respectueux, l'assurance de ma considération très distinguée.

6 janvier 1903.

ALBERT CONDAMIN,

Ancien professeur d'Ecriture sainte et d'hébreu à l'Institut catholique de Toulouse.

*
* *

Ce dernier point de la discussion est le seul qui soit vraiment en cause, et se rapporte à notre sujet. Nous répondrons plus directement. M. Condamin, au nom de l'assyriologie, abandonne la chronologie biblique et d'autres choses encore :

« A la lumière de ces témoignages, dit-il, on a compris que les auteurs inspirés ne veulent pas nous enseigner la chronologie, pas plus que l'astronomie, la géologie et l'histoire naturelle. » Avec un de ses confrères il exclut encore sans doute de l'enseignement divin le fait historique lui-même, l'histoire proprement dite autant et toutes les fois qu'elle est distincte du dogme et de la morale. Et c'est au nom de l'assyriologie qu'il arrive à ces conclusions extrêmes.

Nous avons dit et nous répétons encore que ni l'assyriologie, ni l'égyptologie, ni aucune des dernières découvertes n'obligent à faire de tels concessions aux adversaires de nos Livres Saints. De divers côtés dans le camp des catholiques on donne l'alarme, on sonne la retraite. Il y a quelques mois à peine un des collègues de M. Condamin s'ingéniait à organiser cette retraite au mieux des intérêts de l'Eglise. Comme terrain de ralliement, au milieu de cette débâcle de l'ancienne exégèse, il assignait le dogme, la morale, le fait intimement connexe au dogme ; il indiquait un moyen très ingénieux de se débarrasser du reste selon les opportuni-

Digitized by Google

tés de la défense, sans toucher au dogme de l'inspiration intégrale (1).

Ce recul, cette fuite nous paraissent quelque peu précipités. Volontiers nous faisons nôtres, en les appliquant à notre sujet, les paroles du jésuite Fabri, écrite en 1616 à l'occasion des débats soulevés par les affirmations de Galilée : « Nous avons plusieurs fois sommé leurs coryphées de nous fournir une preuve (de ces siècles reculés, dont ils décrivent les interminables séries). Ils s'y sont toujours refusés. Rien ne s'oppose donc à ce que l'Eglise prescrive de prendre au sens propre les passages de la Bible en question. S'ils découvrent une preuve, ce que j'ai peine à croire, l'Eglise ne fera pas difficulté d'expliquer ces textes au sens figuré, comme ces paroles du poète : *Terræque urbesque recedunt* (2). »

Mais au lieu de preuves nos assyriologues nous apportent des affirmations ; au lieu de vérités démontrées ils opposent des systèmes hypothétiques. Ce n'est pas devant ces fantômes d'ennemis que nous devons abandonner nos anciennes positions.

En ce moment nous ne parlons que de chronologie. Nous voulons préciser nos affirmations afin de circonscrire le dé-

(1) Nous voulons donner un exemple capable de faire comprendre mieux que toute exposition à quel point en est venue, dans ses concessions, la nouvelle école exégétique. C'est le compte rendu d'un ouvrage publié récemment en Italie et qui avait paru en juillet-août 1902 dans les *Studi religiosi*, *La Véracité historique de l'Hexateuque*. La *Revue Bénédictine* de janvier dernier résumait ce livre en ces termes :

« 1° L'histoire d'Israël, telle qu'elle est décrite dans l'Hexateuque, est vraie dans ses grandes lignes.

2° Sur cette vérité substantielle, la tradition populaire parlant par la bouche de l'auteur sacré, a greffé des légendes quoique plus nobles que celles des autres peuples. A l'Eglise et à la critique de faire la part de l'une et des autres.

3° En outre étant donné le milieu dans lequel vivaient les auteurs de l'Hexateuque, rien n'empêche qu'ils n'aient sacrifié aux idées alors en cours, soit en inventant des faits d'apparence historique, soit en ornant les faits réels de circonstances plus à même de répondre au but moral et religieux qu'ils se proposaient. Ici encore devient nécessaire l'intervention de l'Eglise et de la critique. »

(2) Dans les *Etudes Religieuses*, 5 nov. 1902, p. 308.

Digitized by Google

bat : « Aux yeux de la science la plus modérée et la plus sérieuse, écrit-on, le monde est beaucoup plus vieux qu'on ne pensait jadis, l'histoire du genre humain ne tient plus dans le cadre restreit des généalogies patriarcales,... les exégètes catholiques les plus jaloux de leur orthodoxie ne craignent pas de vieillir le monde, de reculer la première apparition de l'homme sur la terre, d'insérer des anneaux intermédiaires dans le tissu serré des généalogies bibliques (1). »

Nous n'attaquons l'orthodoxie de personne ; mais nous contestons, au nom de la science, la nécessité d'abandonner même la chronologie biblique ; et nous affirmons encore que les plus dernières découvertes ne nous obligent nullement à rejeter comme trop « restreint le cadre des généalogies patriarcales ». D'après les témoignages mêmes des assyriologues, en effet, nous pouvons établir les deux propositions suivantes :

1° Les plus dernières fouilles en Perse et en Assyrie n'ont amené aucune découverte importante capable de remplir le cadre historique qui s'étend au-delà de l'an 2400 et 2500.

2° La date de 3800 assignée à Sargon l'ancien repose uniquement, comme nous l'avons exposé, sur le témoignage de Nabonid, qui vivait de 2300 ans après cet antique monarque.

Les fouilles les plus importantes entreprises en ces derniers temps sont celles de l'expédition américaine à Nipour et celles de la délégation française à Suse. Les travaux de la première ont été publiés en partie par Hilprecht ; M. de Morgan et le R. P. Scheil travaillent à faire connaître les résultats de la seconde.

Or les documents mis au jour par ces deux groupes de chercheurs se sont trouvés concorder d'une manière surprenante. Leurs conclusions sont également identiques. C'est ce qui explique comment par mégarde nous avons pu dans notre dernier numéro artribuer au R. P. Scheil les paroles de M. Hilprecht lui-même.

(1) *Ibid.*, p. 304.

Digitized by Google

Au sujet des fouilles de Suse voici les conclusions de M. de Morgan et du P. Scheil :

« Les documents les plus anciens, après cette curieuse céramique, sont, sans contredit, des tablettes d'argile crue et des cylindres découverts à 15 mètres de profondeur ; ils portent des traces indéniables de l'écriture hiéroglyphique, et mon savant ami le P. Scheil les considère comme antérieurs au quatrième millénium avant Jésus-Christ.

« Ainsi les couches situées à quinze mètres de profondeur remonteraient à six mille ans. Que devons-nous penser de l'antiquité des niveaux inférieurs situés à vingt mètres au-dessous des couches à tablettes archaïques ? Si en six mille ans les civilisations raffinées avec leurs grands édifices, leurs travaux de fortifications, n'ont amené le dépôt que de quinze mètres de débris, combien de siècles ont été nécessaires pour la formation de ces vingt premiers mètres, alors que l'homme ne disposait que de faibles moyens pour la construction de ses demeures (1).

« Ces considérations jointes à bien d'autres d'un ordre plus scientifique permettent d'attribuer aux niveaux inférieurs de Suse une antiquité telle que je n'ose la formuler (2) ! »

Ecoutons le P. Scheil. Ses conclusions, qui ont motivé celles de M. de Morgan, sont fondées sur les spéculations de la Paléographie.

« Les plus anciens textes découverts à Suse sont certainement antérieurs à 4000 ans avant Jésus-Christ, comme il ressort du caractère de l'écriture. Ils n'appartiennent pas proprement à la série dite *historique*. Pièces de comptabilité sur tablettes d'argile séchées à l'air, ils constituent un groupe sans pareil, de la plus haute importance pour l'étude des

(1) Ces considérations nous paraissent d'une bien médiocre valeur. Un exemple en montrera la faiblesse. Quand on a déblayé le forum romain au siècle dernier, on y a trouvé une couche de débris, qui s'élevait, par places, à la hauteur de 15 mètres. Or, cette accumulation de décombres s'est accomplie en l'espace de 8 ou 10 siècles, depuis VIIe jusqu'au XVIe environ. Durant les douze siècles antérieurs comme durant les trois ou quatre derniers, aucune accumulation ne s'était produite. De tels chronomètres si capricieux n'offrent donc aucune garantie scientifique, ni sérieuse.

(2) De Morgan, *La Délégation en Perse*, p. 82.

Digitized by Google

origines de l'écriture cunéiforme, révèlent à l'historien que la civilisation élamite ne retarde sur aucune autre connue, et laissent présumer que loin de tout emprunter à des voisins, c'est d'elle peut-être qu'est issue la civilisation babylonienne (1). »

Nos lecteurs ont remarqué sans doute comment M. de Morgan établit son calcul de 6.000 ans. Le P. Scheil affirme simplement que les textes découverts à Suse sont antérieurs à 4.000 ans avant Jésus-Christ. M. de Morgan, tout en prétendant s'appuyer sur l'autorité du P. Scheil, conclut, sans hésiter, à une antiquité de 6.000 ans. On peut juger, par cet exemple, du sérieux de ces calculs. Mais nous examinerons plus loin si les calculs du P. Scheil sont eux-mêmes fondés en certitude.

Les preuves apportées par M. Hilprecht en faveur des monarques chaldéens, dont il a trouvé les noms dans ses fouilles entreprises à la ziggourat de Nipour, s'appuyent plus directement sur l'âge de Naramsin.

Mais pour comprendre son texte il est nécessaire de se rendre compte de ce qu'était une ziggourat en ces temps reculés. Les ziggourats étaient les temples des anciens Chaldéens. Elles étaient formées de trois plates-formes ou terrasses superposées affectant la figure d'un parallélogramme. La seconde plate-forme, moins large que la première, s'élevait en retrait au milieu de celle-ci, la troisième s'élevait pareillement en retrait au milieu de la seconde ; un léger édicule, demeure du Dieu, couronnait cette sorte de pyramide à trois étages.

La terre ou plutôt l'argile crue constituant chaque étage était retenue par un mur en brique. Chacune des trois terrasses était également pavée en briques coloriées. Les étages étaient reliés entre eux par des rampes à degrés s'élevant de la plaine sur une même file.

Les ziggourats ne s'implantaient pas directement sur le sol vierge, elles reposaient toutes sur un soubassement qui éle-

(1) *Ibid.*, p. 105.

Digitized by Google

vait leurs fondations au niveau du toit des maisons environnantes (1).

Sargon et son fils Naramsin étaient deux monarques aussi pieux que puissants. Ils élevèrent à Nipour une ziggourat au dieu Bel (2). Comme tous les autres bâtisseurs de temples, ils en posèrent les fondements au-dessus d'immenses accumulations de terres contenant un mélange de débris, vases, poteries de toute sorte. Ce soubassement conserve aujourd'hui encore une hauteur de près de 10 mètres. Sur les briques qui forment les murailles, sur celles qui forment le pavé de chaque terrasse, ils imprimèrent leur nom et leurs titres. Souvent les briques de Sargon et de Naramsin s'entremêlent dans cette gigantesque construction.

Un tel édifice, on le conçoit, ne devait pas être très solide. Exposés à l'intempérie des saisons les pavés des terrasses, les briques des murailles durent tomber bientôt dans un état de dégradation annonçant la ruine prochaine. D'autres monarques pieux entreprirent de consolider l'édifice, et aux briques de Sargon et Naramsin ajoutèrent les leurs, marquées également à leur nom et à leurs titres divers.

Or, au témoignage de Maspéro (3), « quand un prince rebâtissait un temple, il exécutait toujours les sondages sous les premières assises pour retrouver les pièces qui en commémoraient la fondation ; s'il les découvrait, il consignait sur les cylindres nouveaux, où il vantait son œuvre, le nom du premier constructeur et parfois le nombre d'années qui s'était écoulé depuis sa construction ». De plus il établissait ordinairement sa nouvelle plate-forme pavée au-dessus de la plate-forme première et à une hauteur plus ou moins grande. Le nombre des princes, qui avaient travaillé à restaurer le temple, peut donc s'établir d'après le nombre des plates-formes superposées.

(1) Cf. Maspero, *Les Origines*, p. 628.

(2) « Sargon bâtit Ekour, le sanctuaire de Bel, dans Nipour, et le grand temple Eoulbar dans Agadé. Il édifia dans Babylone un palais qui devint plus tard un lieu de sépulture royale. Il fonda... une ville... Dour Sharroukin. » Naramsin acheva les œuvres entreprises par son père, et construisit pour son propre compte le temple du soleil à Sippara. (*Ibid.*, p. 597-600.)

(3) *Les Origines*, p. 594.

Digitized by Google

Mais l'exhaussement de chaque nouvelle plate-forme, au-dessus de la première, fait ordinairement de terre et de débris, était-il l'œuvre intentionnelle et rapide de chaque prince reconstructeur, ou bien l'amas d'argile, de briques, de cylindres gravés qui le formait, s'était-il accumulé sous l'action lente du temps et des siècles? Les assyriologues ont généralement adopté cette dernière hypothèse, et ont trouvé, dans la hauteur plus ou moins grande de ces exhaussements, les éléments d'un chronomètre plus ingénieux que sûr, au moyen duquel ils comptent les années entre deux règnes.

Ces préliminaires anciens bien compris, on suivra facilement le raisonnement et l'argumentation chronologique de M. Hilprecht. Voici ses propres paroles :

« Les débris accumulés au-dessus du pavé de Naram-Sin, dit-il, mesurent un peu plus de 8 mètres de haut et recouvrent quatre mille ans d'histoire babylonienne. A-t-on trouvé quelques traces d'un temple plus ancien sous le pavé de Sargon? M. Haynes a creusé plusieurs tranchées sur la partie sud-est de la ziggourat. Or je puis faire les déclarations suivantes, qui sembleront une fable aux oreilles des assyriologistes et des historiens qui se sont habitués à regarder comme légendaire le règne de Sargon, et qui placent la personne de Naram-Sin aux dernières limites de nos connaissances, en ce qui concerne l'histoire ancienne de Babylone. Les débris accumulés... entre la plate-forme de Naram-Sin et le sol vierge n'ont pas moins de 9 mètres 25. L'âge de ces ruines... ne peut aujourd'hui donner lieu qu'à des conjectures. Mais comme on n'a découvert aucune preuve qu'une autre ziggourat ait été élevée en cet endroit avant celle de Ur-Gur et de Naram-Sim, l'accumulation des décombres a dû se produire plus lentement, et dès lors présuppose un espace de temps plus long que celui qui s'est écoulé depuis Naram-Sim jusqu'à la destruction finale du temple au premier millénaire de l'ère chrétienne. Je n'hésite donc pas à placer la date des fondements du temple de Bel à Nippour et de ses premières assises quelque part

Digitized by Google

entre 6 et 7 mille ans avant J.-C. et peut-être plus tôt (1) ».

Hilprecht établit donc l'antiquité des prédécesseurs de Sargon l'ancien, sur l'âge de Sargon lui-même et de Naram-Sin. Mais d'où a-t-il connu la date de ces deux monarques ? Il l'a tient de Nabonid et non d'ailleurs.

Sentant la faiblesse, il est vrai, de ce point de départ, il essaie bien quelque part, en parlant d'un autre prince, d'appuyer ses calculs sur les données de la paléographie :

« Ils ne pourront pas comprendre, dit-il, tous ceux qui n'admettent pas comme exacts les 3200 ans de Nabonid que c'est d'après les seules données de la paléographie que j'assigne à Lugalzaggisi la date minimum de 4000 ans avant Jésus-Christ. Ma conviction personnelle le recule même au-delà de 4.500.

« Ma conviction est fondée sur la découverte d'un vase sans inscription, de même matière et de même forme caractéristique que les vases nombreux où sont gravées les inscriptions au nom de Lugalzaggisi. Ce vase a été trouvé à 1m54 *au-dessous de la plate-forme de Naram-Sin, et doit être, en conséquence, d'une époque bien plus ancienne que celle de ce prince.* » (2).

Hilprecht, sans s'en douter, en dernière analyse, en revient toujours à prendre son point de repère au règne dé Naram-Sin fixé par Nabonid

Nous avons entendu plus haut le P. Scheil affirmer qu'i

(1) *The Pre-Sargonic Period. The Babylonian expedition...* II, p. 23. Nous croyons inutile de faire remarquer la faiblesse de ce raisonnement. Nous avons déjà dit que cette accumulation de terre et de vieux débris au-dessous de la ziggourat pouvait très bien être l'œuvre de Sargon lui-même. La nature des débris pourra aider à trouver une solution à ce problème. Mais, d'après les déclarations de M. Hilprecht lui-même, les vases trouvés dans ces assises inférieures du temple depuis le haut jusqu'en bas, semblent bien être de même style et par conséquent de même époque. « Une multitude de fragments de poteries vernies, rouges et noires, ont été découverts à une profondeur de 4 mètres, 6 à 8 mètres sous la plate-forme de Naramsin. « Si ces pièces avaient été trouvées dans les couches les plus « hautes, dit Haynes, on les aurait déclarées d'origine grecque, ou au moins « on y aurait reconnu l'influence de l'art grec. » (*The Babylonian expedition*, p. 11.)

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

ne s'appuie que sur la seule paléographie pour assigner une date aux plus anciens textes découverts à Suse. Mais il ne dit pas sur quoi il a fondé sa science paléographique. Si l'on excepte quelques données générales sans grande importance pratique, la paléographie, plus que tout autre science, doit être établie sur l'expérience ; elle suppose la chronologie, elle ne saurait la créer. On peut savoir à priori que les signes idéographiques ont précédé les signes phonétiques ; mais de combien de temps les ont-ils précédés ? Ces deux sortes de signes n'ont-ils pas été employés simultanément ? La solution de ces problèmes ne s'invente pas, elle doit s'établir sur des documents indiscutables et sérieusement classés par une chronologie précédemment établie. Le science chronologique doit donc précéder la science paléographique et ne saurait être fondée sur elle.

Ces remarques sont admises par tous les auteurs sérieux. Aussi se sont-ils contentés généralement, pour établir la date de Sargon, du témoignage de Nabonid, accepté provisoirement. M. Condamin les a lus, nous n'en doutons pas, mais il les a lus avec un esprit quelque peu distrait ; du moins il ne les a pas suffisamment médités.

Ecoutons Maspéro : « La date de 3800 du règne de Sargon est déduite par à peu près de celle que l'inscription de Nabonaïd, nous permet d'adopter pour Naramsin (*Les Origines*, p. 599 note 1). Et plus bas : La date de Naramsin nous est donnée par le cylindre de Nabonaïd. Elle fut découverte par Pinches... L'authenticité en est maintenue par Oppert... par Latrille... par Tiele... par Hommel qui avait d'abord éprouvé quelque hésitation... ; elle a été révoquée en doute avec réserve par Ed. Meyer... et plus résolument par Winckler... Il n'y a *pour le moment* aucune raison sérieuse d'en contester l'exactitude, *au moins relative* (c'est nous qui soulignons), si ce n'est la répugnance instinctive des critiques modernes à considérer comme légitimes des dates qui les reportent plus loin dans le passé qu'ils n'ont l'habitude d'y pénétrer. » *Ibid.* note 4.

Ailleurs dans son texte (p. 602) il formule plus clairement encore son opinion : « Sargon et Naramsin vivaient-ils réel-

Digitized by Google

lement aussitôt que Nabonaïd se plaisait à le croire ? Les scribes qui aidaient les monarques du second empire babylonien dans leurs études archéologiques avaient peut-être *des raisons fort médiocres de les reculer si avant dans la distance* (c'est nous qui soulignons); des documents sérieux nous contraindraient à les rajeunir qu'il ne faudrait pas nous en étonner. Le mieux en attendant est de nous en remettre au jugement des Chaldéens et de laisser Sargon et Naramsin au siècle qui leur fut assigné par Nabonaïd, bien qu'ils y dominent de très haut tout le reste de l'antiquité chaldéenne. »

Plus bas encore, au sujet des rois de Lagash le savant assyriologue s'exprime ainsi (p. 605) : « L'époque de ces princes a été estimée de façon diverse. Hommel... fait vivre Ouroukaghina vers 4200 avant notre ère, trois cents ans environ après son Ourghanna qu'il inscrit en tête de la liste ; et Heuzey sans se hasarder à donner un chiffre même approximatif tend à mettre les rois de Lagash avant Shargani et Naramsin. Hilprecht... les croit de même antérieurs à Shargani-Shar-Ali (Sargon) ; il affirme que ce prince soumit leur royaume et les réduisit à la condition de *vicaires*. Ces hypothèses ne reposent que sur des appréciations artistiques dont la valeur n'a pas été jugée décisive par tous les savants..... L'intervalle de deux mille ans qu'elles supposent entre les premiers et les derniers des souverains qui appartenaient à ces dynasties primitives de Lagash ne paraît pas être justifiée par les circonstances matérielles de la découverte. L'importance de la ville ne dura pas si longtemps ; en plaçant les premiers rois trois ou quatre cents ans avant ceux d'Ourou, Ourbaou et Dounghi, on agira prudemment. »

D'après Maspéro, qui a lu Hilprecht et connaît bien son assyriologie, la haute antiquité accordée à Sargon et aux autres rois ses contemporains ou prédécesseurs repose donc uniquement sur l'affirmation de Nabonid et, d'après le même auteur, l'autorité de Nabonid n'a qu'une valeur très hypothétique.

M. Heuzey ne pense pas autrement : « Une autre ville chaldéenne, écrit-il, a aussi des souverains pour lesquels on réclame une antiquité très haute : je veux parler de Sargon

Digitized by Google

l'ancien et de son fils Naram-Sin, rois d'Agadé, dont la date serait fixée par une inscription de Nabonid à une époque antérieure à 3700 avant notre ère. Quelque opinion que l'on ait sur cette chronologie officielle, il est certain que la ville d'Agadé, située dans une région éloignée de Tello, avait conservé une écriture à forme archaïque, dont le type peut paraître antérieur à celui des inscriptions de Goudéa. Mais ce type spécial est d'un autre côté moins antique et moins franchement primitif que celui des plus anciennes inscriptions découvertes par M. de Sarzec (1). »

Quant à la valeur des formes scripturaires pour fixer l'âge des monuments, on ne doit pas y ajouter plus d'importance qu'elles ne méritent. Le même M. Heuzey ne nous montre-t-il pas les inscriptions du même roi affectant divers degrés très tranchés d'archaïsme : « Toujours est-il que nous possédons d'un seul et même roi (Ourou-Kaghina, roi de Ghirsou, vers 3280 ?) trois inscriptions : l'une sur pierre dure où l'écriture est purement linéaire, une autre sur pierre tendre où les éléments cunéiformes se montrent accidentellement ; enfin la troisième sur argile où ils deviennent dominants. Cette gradation à raison de la matière sur laquelle on écrivait est instructive par l'étude de la formation de l'écriture cunéiforme (2). »

M. Hilprecht est plus affirmatif, nous le savons, que les auteurs français. Mais il faut savoir que M. Hilprecht est un enfant de la jeune Amérique, et dans ce pays on fait les choses grandement. Néanmoins M. Hilprecht lui-même n'a pas une confiance illimitée dans la parole de Nabonid. « L'évaluation de Nabonaîd, dit-il, concernant la chronologie de Sargon I, d'Hammourabi, de Bourna-Buriash et de Shagash-alti-Buriash ne donne que des dates approximatives. »

Il n'y a pas de chronologie assyrienne, *scientifiquement établie*, remontant aux âges tant soit peu reculés, c'est-à-dire au-delà de 2000 et 2500. De l'aveu des assyriologues les plus compétents, il n'y a que des systèmes hypothétiques et

(1) *Découvertes en Chaldée, 1885-1891*, t. I, p. 86.
(2) *Ibid.*, p. 112.

Digitized by Google

provisoires. Or, c'est par crainte de ces fantômes de systèmes, que des exégètes catholiques abandonnent la chronologie biblique, nient l'histoire racontée par les écrivains sacrés !

Avant la première dynastie historique de Babylone, il y eut en Chaldée d'autres rois, d'autres dynasties, nous ne l'ignorons pas. C'est l'enseignement de la Bible elle-même. Les plus remarquables furent les princes d'Orou, l'ancienne Ur, patrie d'Abraham, les princes de Lagash, d'Ourouk, de Nipour, de Larsam et de Nishin.

« Ouroukaghina, écrit Maspéro, est vers 3200, le premier en date des rois de Lagash dont la mémoire soit parvenue jusqu'à nous (1). » Les autres villes, à l'exception de Suse, ont des annales moins anciennes que celles de Lagash. Du reste la date de 3200 pour celle-ci est elle-même hypothétique ; et la chronologie de ces petites maisons princières est loin d'être établie avec certitude. Du reste elles ont de l'espace où se mouvoir entre 2000 et 3700, dates extrêmes accordées par nos Livres Saints.

« Poussière d'histoire, plus qu'histoire véritable, conclut Maspéro en parlant de ces dynasties anciennes : ici un personnage isolé qui se nomme et s'évanouit quand on veut le saisir, là un tronçon de dynastie qui se rompt brusquement, des protocoles emphatiques, des formules dévotes, des dédicaces d'objets ou d'édifices, çà et là quelques actions de guerre ou l'indication d'un pays étranger avec lequel on entretenait des relations de commerce ou d'amitié... Les commencements de la Chaldée n'ont qu'une histoire provisoire ; les faits y sont certains, la succession des faits y est trop souvent incertaine. L'arrangement qu'on en donne aujourd'hui n'a rien que de vraisemblable, et l'on en proposera difficilement un meilleur tant que les fouilles n'auront pas rendu de documents nouveaux : il faut l'accepter comme à l'essai, sans parti pris de confiance ou de septicisme (2). »

Si nous n'avions la Bible qui offre un arrangement différent de celui qu'accepte M. Maspéro, nous adopterions

(1) Maspéro, *Les Origines*, p. 604.
(2) *Ibid.*, p. 620.

Digitized by Google

pleinement ses conclusions. Elles sont d'un savant mais d'un savant qui ne veut point faire entrer en ligne de compte l'autorité des Livres Saints. Pour nous, nous croyons encore à cette autorité, même en choses d'histoire.

Nous laissons à d'autres le loisir de suivre les capricieux systèmes de la science moderne.

Notre conclusion sera facile à formuler maintenant. Nous sommes reconnaissant à M. Condamin de nous avoir fourni l'occasion de développer ces divers points que nous n'avions fait qu'indiquer dans nos précédents articles. La témérité peut revêtir deux formes : rejeter les traditions anciennes et les plus universelles de l'Eglise sans y être obligé par des raisons sérieuses et bien établies, sans y être obligé par des preuves solides, selon que l'exigeait le P. Fabri en 1616 ; les rejeter, en un mot, pour embrasser *à la légère des hypothèses très contestables et très contestées*, c'est de la témérité sous une de ses formes ; — rejeter la science véritablement digne de ce nom, bien établie, bien fondée sur ses preuves, pour défendre des traditions si respectables qu'elles soient, c'est encore de la témérité sous une forme opposée, mais non moins condamnable. Nous essayons de nous tenir également éloigné de ces deux formes de la témérité. Puissions-nous y réussir. Mais nous croyons que trop souvent, parmi les exégètes modernes, on dépasse les bornes permises. Des exemples récents, en face desquels on n'a pas assez protesté, nous avertissent qu'il est grand temps de signaler le danger et de s'y opposer de toutes ses forces. Nous y reviendrons.

Fr. Hilaire de Barenton.
O. M. C.

(A suivre.)

Digitized by Google

LETTRE OUVERTE A M. ÉMILE FAGUET

A PROPOS

DE SON LIVRE SUR « LE LIBÉRALISME »

J'ai bu du lait en vous lisant, Monsieur, dès les premières lignes de votre *Libéralisme.* Oh ! que c'est donc bon de voir resplendir votre bon sens et de le voir, sans effort, avec une robuste simplicité et comme d'une seule chiquenaude, renverser les sophismes honteusement déclamatoires du XVIIIe siècle.!

Votre premier chapitre commence ainsi : « *L'homme est né libre, et partout il est dans les fers ;* cet axiome est à peu près aussi juste que le serait celui-ci : *Le mouton est né carnivore, et partout il mange de l'herbe.* » Rien qu'avec ces lignes, je me suis fait la meilleure idée de vos qualités intellectuelles et morales. Je me suis dit que vous devez être excellent par l'intelligence, et que votre intelligence doit être pleine de ce ferme bon sens français qui fut longtemps une des belles qualités de notre race. Je me suis dit que vous deviez être excellent par le cœur, et que, lorsque vous étiez professeur, votre bonté devait servir de passe-port pour faire pénétrer vos idées, ordinairement si lumineuses et si justes, dans l'esprit de vos élèves ; et j'ai pensé que vos élèves avaient dû vous aimer beaucoup, et que vous aviez dû exercer une très grande influence sur la direction de leur vie. Oui, vos élèves ont été très heureux de vous avoir pour maître, et très certainement ils ont puisé dans votre enseignement beaucoup de franchise en même temps que beaucoup de bon sens, je veux dire, au fond, beaucoup d'esprit vraiment français. En vous lisant, il me semblait vous voir sur votre chaire, et je croyais vous entendre parler. Par-

Digitized by Google

fois même il me semblait voir votre personne, votre geste, et jusqu'à vos habits.

Est-ce que vous me pardonnerez si j'ose vous dire que vous semblez parfois causer en robe de chambre ? Certainement, c'est l'horreur de l'enflure du XVIIIe siècle et le besoin de réagir que vous éprouvez à son égard, qui vous inspirent cette bonhomie, cette rondeur, un peu de ce laisser-aller qui vous convient tout à fait, je vous l'assure, et qui ne convient pas moins à votre auditoire, je veux dire à vos élèves.

Vos élèves, aujourd'hui, c'est la France, et la France, aujourd'hui, c'est surtout le quatrième État. Peut-être Buffon aurait-il tort de mettre des manchettes pour écrire pour la France d'aujourd'hui ! Mais j'avoue que je me sens quelque peu flatté, et que j'éprouve une certaine reconnaissance lorsqu'on croit devoir, avant de m'instruire, faire un doigt de toilette. J'aime tant la clarté, la simplicité et le bon sens que je me sentirais disposé à vous être reconnaissant de n'avoir point pris cette peine, s'il ne me semblait parfois entrevoir quelque affectation dans cette perfection même de rondeur et de bonhomie.

Combien je me saurais gré de pouvoir arrêter ici ma lettre ! Hélas ! en conscience je ne le puis pas, et je dois ajouter que je crains bien, au milieu des services excellents que vous avez rendus à vos élèves, qu'il ne s'en soit glissé, à votre insu et malgré vous, quelqu'un d'une qualité moins bonne. Au fond, votre manière d'envisager la société sans vouloir remonter à ses origines, et de regarder l'individu dans la société telle qu'elle existe, en voulant ignorer comment cette société existe ainsi, est le fait du philosophe positiviste et qui ne veut avoir rien de commun avec la métaphysique. Or précisément le point que vous écartez, est celui qui donnera tort ou raison à votre manière d'envisager les droits de l'individu.

Vous dites carrément que l'individu n'a aucun droit et que la société, au contraire, les a tous. Certainement, à votre point de vue positiviste, non seulement cela est vrai, mais cela est évident. Mais il y a d'autres points de vue que le vôtre, Monsieur. On pourrait, par exemple, adopter celui-ci : ni l'in-

Digitized by Google

dividu ni la société ne sont, comme les champignons, les produits spontanés de la terre. L'homme, par exemple, est ordinairement fils d'un père et d'une mère ; il reçoit de ses auteurs la vie et la conservation de la vie. Quelquefois, à son tour, il devient père lui-même. Croyez-vous sincèrement, que, sinon des droits, l'homme, fils ou père, n'a pas au moins des devoirs? et croyez-vous que, s'il a des devoirs, et des devoirs fondés sur la transmission même de la vie, sur la nature des choses par conséquent, il n'ait pas le droit de remplir ses devoirs ? Pensez-vous qu'il puisse y avoir une force sur la terre qui puisse légitimement l'empêcher de remplir son devoir ? Il a donc un droit et un droit inhérent au fait même des conditions dans lesquelles il est venu à l'existence.

Dans cette voie, Monsieur, comme du reste dans presque toutes les voies, il n'y a guère que le premier pas qui coûte, et encore, ici, ne nous a-t-il pas coûté beaucoup. Avançons donc un peu plus.

Il y en a qui prétendent, et je crois qu'au fond, comme moi-même, vous êtes de leur avis, que l'homme ne s'est pas fait tout seul, et même qu'il ne doit pas son origine au singe. Ceux-là non plus ne pourront jamais consentir à dire avec vous que l'homme n'a aucun droit. Ils soutiendront au contraire que l'homme a des devoirs envers son Créateur, lequel est au-dessus de toute société humaine, et qu'il ne saurait y avoir d'autorité sur la terre qui puisse légitimement empêcher l'homme de remplir, selon son droit, ses devoirs envers son Créateur.

Je crois que nous pourrions aller loin dans cette voie, si nous remplaçons le mot droit et l'idée d'indépendance qu'il renferme, par le mot devoir et l'idée de sujétion qu'il recèle, et nous serons toujours obligés d'arriver à la même conclusion, savoir : que l'homme a le droit de remplir tous ses devoirs, que ce droit est absolument inaliénable, et que c'est par conséquent la plus affreuse des tyrannies que de refuser à l'homme le droit de remplir ses devoirs : devoirs envers Dieu, devoirs envers sa famille, devoirs envers lui-même, devoirs envers la société dont il fait partie ; et il ne peut pas plus être dispensé de l'accomplissement de ses devoirs, tous fondés sur la nature des choses, qu'il ne

Digitized by Google

peut légitimement en être empêché par la force... Je me persuade, Monsieur ; et laissez-moi croire que ce n'est pas à tort, que nous serions, si nous avions le loisir d'en causer longuement, parfaitement d'accord sur tout ceci. Mais peut-être me fais-je illusion, car nous serions sans doute forcés l'un et l'autre, si tout cela est vrai, de convenir que votre libéralisme est excessif.

Me permettriez-vous, avant d'établir cette vérité, de vous demander une explication sur un point que je ne parviens pas à saisir complètement ? Vous dites que l'individu n'a aucun droit et que la société les a tous. Dans ma simplicité, j'imaginais que, la société étant composée d'individus, le composé ne pouvait être différent de l'ensemble des composants. Mettez autant d'individus que vous voudrez les uns à côté des autres, tous restent individus et sans aucun droit. Comment se fait-il, néanmoins, que, dès que vous faites le total, ce total, la société, se trouve avoir tous les droits ? De notre temps, on avait beau additionner des pommes, le total ne contenait jamais que des pommes. Maintenant, il paraît que les pommes totalisées deviennent des poires.

J'aurais encore besoin de quelque explication pour arriver à comprendre nettement comment il se fait que, la société ayant tous les droits, l'État, qui représente la société, n'en ait pas à beaucoup près autant, et que, s'il en exerce entièrement plus de deux, savoir, celui d'entretenir une police parfaite et d'avoir une armée formidable, il manque absolument de sagesse? J'avoue qu'habitué à l'ancienne scolastique, ces manières successives de présenter les choses produisent sur moi un effet bizarre, quelque chose comme lorsque un écheveau s'embrouille, ou que des choses bien ordonnées auparavant prennent une forme chaotique.

Ce que j'ai admiré par exemple, sans restriction, c'est votre attitude à l'égard des deux Déclarations des droits de l'homme. Il me semblait voir alors un dévot des temps antiques, un païen, si vous voulez, vénérant son dieu d'abord, et puis, s'apercevant que le dieu ne tenait pas debout, s'appliquant, d'une manière semi-sérieuse et semi-railleuse, à lui faire retrouver un certain centre de gravité. Certainement, ceux qui ont fait la Déclaration des Droits de

Digitized by Google

l'homme étaient d'excellents philosophes et des cœurs généreux. Seulement, ils ne savaient pas bien ce qu'ils disaient et ils ne prévoyaient nullement les conséquences des principes qu'ils posaient. En vrais libéraux, ils voulaient à tout prix la liberté individuelle dans toute sa perfection et sous toutes ses formes ; seulement ils voulaient en même temps la souveraineté du peuple, laquelle s'oppose absolument à l'existence et à l'exercice d'une liberté individuelle quelconque. Ils proclamaient le droit de chacun à la propriété, seulement, ils proclamaient en même temps le droit des mêmes chacun à l'égalité, laquelle égalité exige absolument, ou que tout le monde soit également propriétaire, ou que personne ne le soit.

C'est vraiment un régal de délicat de vous entendre exposer toutes ces choses, et beaucoup d'autres de même nature, et j'avoue que j'y ai constamment pris le plus grand plaisir. Seulement, comme je ne suis dévot ni à l'une ni à l'autre des deux Déclarations, j'ai fini par prendre chez vous une piètre idée de ces Déclarations mêmes et des législateurs qui les ont fabriquées. Et quand je compare les contradictions et les inconséquences de ce nouvel Évangile avec le ferme bon sens, l'amour fraternel, la pureté de vie que je trouve dans l'ancien, je ne réussis pas à m'expliquer comment il vous reste quelque dévotion, à vous homme de si grand bon sens, pour les Déclarations et leurs auteurs, et je m'explique encore moins comment il se fait qu'on trouve dans votre livre quelques petites railleries — oh ! très discrètes — à l'égard de l'ancien.

Votre libéralisme ne vous empêche pas d'accorder à l'État une police parfaite et qui maintienne au-dedans un ordre public irrépréhensible, c'est-à-dire qui laisse à chacun l'exercice de toutes les libertés, tout en faisant en sorte que les libertés des uns ne gênent pas la liberté des autres et que les forts ne puissent abuser de leur force pour opprimer les faibles. Voilà qui est très bien.

Cependant entre toutes les libertés, celle qui vous est chère, celle qui tient le premier rang dans votre cœur, c'est la liberté de penser, la liberté de la presse; la liberté de l'enseignement. On comprend qu'un homme aussi bien doué que

Digitized by Google

vous l'êtes comme penseur, comme journaliste et comme écrivain, aime toutes ces libertés-là. Les seigneurs féodaux aimaient aussi le régime féodal, et les monarques, le régime monarchique. Chacun est naturellement porté à aimer ce qui lui permet une plus grande somme d'action et d'influence en même temps qu'il lui assure une plus grande somme d'honneurs. Il n'y a là rien que de très humain et vous avez certainement la volonté la plus énergique de vous servir de toutes ces libertés, qui, au fond, sont toujours la même liberté, pour le plus grand bien, intellectuel et moral, des Français et de l'humanité entière. La menace, très agréable pour vos lecteurs, d'écrire encore pour la défense du *Libéralisme*, en est la preuve évidente et votre caractère élevé ne permet à personne d'avoir à cet égard le moindre doute.

Cependant, Monsieur, je remarque, et avec grand plaisir, que les libertés que prend de notre temps la littérature pornographique ne vous plaisent pas. Je suis de votre avis, certes, et je vous en honore davantage. Mais n'y a-t-il que la pornographie qui fasse du mal ? L'impiété, par exemple, ou des mensonges qui auraient pour but d'attaquer la famille et la propriété, serait-il bon que certains hommes, d'ailleurs instruits et éloquents, eussent la liberté de les répandre, de les propager, de faire l'un et l'autre constamment, au nom de la liberté de la presse, jusqu'à ce qu'ils auraient perverti toute idée religieuse, détruit tout respect de la famille, et élevé le vol à la hauteur d'une bonne œuvre ? Croyez-vous sincèrement qu'une telle liberté soit bonne et qu'une société bien réglée doive la souffrir !

Remarquez que des écrivains, qui, par leur talent et leurs mensonges démoraliseront et prépareront la ruine de la société qui respecterait leur liberté, s'enrichiront de leur crime même et ne tarderont pas à devenir les représentants de la société qu'ils auront corrompue, ses maîtres, les directeurs de ses destinées. Sincèrement, encore une fois, ne trouvez-vous pas illogique que vous, qui ne permettrez pas au voleur fort de dépouiller le propriétaire faible, permettiez à l'écrivain corrompu de corrompre ses lecteurs ? « Qui les oblige à le lire ? direz-vous ; et la liberté de combattre de tels écrivains ne suffit-elle pas d'ailleurs à préserver les lec-

Digitized by Google

teurs ? » — C'est la théorie, Monsieur, la vôtre ; mais en pratique, qu'en est-il ? Avez-vous été lu, vous, Monsieur, malgré vos mérites, votre bon sens et l'excellence de vos intentions, autant que l'a été Zola ? Et pourriez-vous jurer que vous, académicien, uni à vos trente-neuf autres confrères, vous avez produit assez d'œuvres bonnes pour contrebalancer les œuvres pornographiques de M. « J'Accuse » et leur servir de contre-poison ? Vous ne jureriez pas même que vous ayez gagné, les quarante immortels ensemble, à essayer de faire le bien, autant d'argent que ce seul mort en a gagné à faire le mal.

« A qui la faute ? direz-vous. Et qui oblige les créatures humaines à se nourrir de poisons, quand il leur est loisible de faire d'excellents repas ? Et d'ailleurs, ne finira-t-elle pas, la société, par s'apercevoir qu'elle s'empoisonne, qu'elle se meurt, et ne se rejettera-t-elle pas d'elle-même vers l'excellente nourriture intellectuelle que lui offre l'Académie ? » — Vous pouvez le penser, mais il en est d'autres qui pensent différemment. Ceux-là ont une théorie dont peut-être vous avez souri quelquefois. C'est la théorie du péché originel, de la déchéance de l'humanité ! Ceux-là assurent que l'homme est incliné au mal, que, pour échapper au mal, il est nécessaire qu'il fasse des efforts, tandis qu'il ne lui en faut aucun pour s'en laisser entraîner. Ceux-là assurent que plus on flatte une mauvaise passion, plus on la rend exigeante, et que l'on n'a jamais vu, ou bien rarement, quelqu'un se corriger d'un vice parce qu'il comprend que ce vice le conduit au tombeau. En général, ceux que le vice a domptés assurent qu'au tombeau ils y arriveraient tout de même, et qu'en attendant, comme l'a dit en beaux vers, un des Latins que vous admirez certainement le plus,

... Il convient de se couronner de roses.

Il me semble, Monsieur, qu'il est encore plus nécessaire de protéger les trésors de l'intelligence et du cœur contre les malfaiteurs littéraires, qu'il n'est nécessaire de protéger les biens matériels contre les voleurs. Je suis certain que vous gardez bon souvenir au P. Lacordaire, sinon parce qu'il

Digitized by Google

mourut chrétien pénitent, au moins parce qu'il mourut libéral impénitent. C'est cependant lui qui a dit cette parole que je vous prie de méditer : « Dans la lutte entre le fort et le faible, c'est la loi qui protège et c'est la liberté qui opprime. »

Quoi ! le maître pourrait se servir de sa supériorité sur l'élève pour le pervertir, et ce serait la liberté d'enseignement ! Quoi ! l'écrivain pourrait se servir de sa plume, et le dessinateur de son crayon, pour remplir d'obscénités des feuilles et des feuilles qu'un camelot infâme mettrait sous le nez de la vierge chrétienne et livrerait en pâture à l'enfant qui sort de votre lycée, et ce serait bien, au nom de la liberté de la presse. Quoi ! un homme pourrait dire qu'il n'y a point de Dieu, que Jésus-Christ est un imposteur, l'Évangile une légende, les saints des fous, il pourrait vomir sur la sainteté du foyer domestique, sur le culte héroïque du drapeau, s'efforcer toute sa vie de faire croire qu'il faut faire son paradis en ce monde et que le paradis c'est beaucoup d'argent acquis par n'importe quel moyen pour se procurer beaucoup de luxure, et ce serait bien, au nom de la Liberté de penser !

Non, Monsieur, votre libéralisme ne va pas jusque-là. Vous avez beau dire. Et, comme le P. Lacordaire, vous êtes d'avis que dans ce monde, où il y aura toujours des forts et des faibles, il ne faut pas des libertés qui oppriment et qu'il faut au contraire des lois qui protègent. Réduisez-les, si vous voulez, à leur minimum, j'y consentirai. Mais, qu'il y ait des lois ; qu'il ne soit pas permis, par exemple, de toucher au Décalogue, qu'il ne soit pas permis non plus de renverser ou de s'efforcer de renverser un gouvernement en pacifique possession.

Ce qui est admirable de justesse dans votre livre, c'est l'ordre dans lequel vous mettez les ennemis de la liberté. Et il est bien vrai que les pires de tous sont les parlementaires. Mais ce qui est plus vrai encore, c'est la description si profondément triste, et dont vous faites si bien sentir la tristesse, de l'état actuel de la France. Au fond, vous désespérez de l'avenir. Et si on vous pressait un peu, vous conviendriez que cent ans de révolutions ont conduit cette nation quatorze

Digitized by Google

fois séculaire au bord de la tombe, et que ce n'est pas la vieillesse qui la ronge, mais ce que M. Le Play a appelé les *faux dogmes de la Révolution*. Toute cette partie de votre ouvrage fait également honneur à votre patriotisme, à votre cœur, à votre clairvoyance.

Mais avez-vous une foi robuste dans le seul remède que vous voyez au mal qui nous dévore : l'application complète, à la société française, de votre libéralisme idéal ? Vous convenez vous-même qu'aucun peuple n'est moins fait pour la liberté que le peuple français. Vous pourriez ajouter qu'aucun peuple, ni même aucune société, n'a jamais pratiqué le libéralisme absolu tel que vous le concevez. Pensez-vous qu'une nation mourante soit un bon sujet pour en faire l'expérience ? Je conviendrais volontiers que votre libéralisme, s'il pouvait être appliqué, serait le seul moyen pratique, actuellement, de permettre aux Français de vivre à côté les uns des autres sans se houspiller perpétuellement. Mais cela ferait-il une France ? cela ferait-il une nation vivante ?

Une nation, pour vivre, a besoin de deux choses : un idéal et une tradition, et le libéralisme ne peut donner ni l'un ni l'autre. Permettez-moi de me servir d'une comparaison employée par M. Taine. Une fois n'est pas coutume. Je dirai qu'une nation ressemble à un arbre, — et il nous est permis de penser la même chose d'une famille, d'une congrégation religieuse ou irréligieuse, et en un mot, de tout corps moral. Or l'arbre vit autant de ses feuilles que de ses racines. Il lui faut l'air pur et la lumière du ciel, et il lui faut les sucs de la terre. L'air pur et la lumière d'une nation, c'est son aspiration religieuse, son idéal de vie éternelle, sa foi. Les sucs de la terre, c'est son organisation traditionnelle, son gouvernement national, et séculairement national. La France avait pour foi religieuse le catholicisme ; pour tradition nationale, la monarchie. La proclamation des Droits de l'homme lui a fait perdre son idéal. Elle est plus séparée de toute idée religieuse, par cette proclamation des Droits de l'homme, que n'en sont séparés même les musulmans, même les fétichistes. C'est l'homme seul qui est Dieu, pour les auteurs de la Déclaration des Droits, et tout, depuis cent ans, se résume dans un effort constant du pouvoir exécutif et du

Digitized by Google

pouvoir législatif pour imposer à la France ce nouvel évangile de mensonge, d'orgueil et de corruption. Et, après avoir perdu son antique idéal, la France a perdu sa tradition nationale. Les mêmes hommes ont proclamé les Droits de l'homme et guillotiné Louis XVI. Depuis lors, la France n'a plus de feuilles pour respirer l'air pur et boire la lumière du ciel, et elle n'a plus de racines pour aspirer les sucs de la terre. C'est pourquoi elle meurt.

On a eu beau offrir d'autre but à son activité. On lui a fait une religion du drapeau et un idéal de la gloire des armes. Mais après la victoire est venue la défaite, les drapeaux, glorieux jadis, servent de trophée à l'ennemi vainqueur. On lui a fait une religion de l'industrie et un idéal de la richesse. Napoléon III, après Guizot, et Gambetta, après Napoléon III, s'y sont appliqués. Mais après les triomphes pacifiques de l'industrie viennent les grèves, moins pacifiques, et la concurrence universelle et sans frein, un peu plus tôt, un peu plus tard, créera la ruine universelle.

Tout cela, Monsieur, vous le savez aussi bien que moi, et comme moi, vous pensez que la France meurt du crime de 89 et du crime de 93. Et, au fond, votre livre le dit trop : Vous n'avez plus d'espérance. Et vous ne pouvez pas en avoir, car, au fond, votre libéralisme est la forme sociale du scepticisme, et l'espérance, au contraire, est fille de la foi.

Eh bien ! cette espérance que vous n'avez pas, je l'ai moi ; je l'ai encore, après avoir affirmé une fois de plus que la nation meurt de la perte de son idéal religieux et de la perte de sa tradition nationale, et plus encore, peut-être, de n'avoir jamais fait un acte national d'expiation pour réparer, autant qu'il est possible, les deux crimes dont elle meurt. Et malgré tout, moi chrétien, je garde l'espérance, je la garde comme Abraham et saint Paul, contre tout espoir raisonnable. Je la garde, parce que le Christ, qui a été quatorze siècles la vie de la nation française, le Christ qui aime les Francs, est non seulement la vie, mais aussi la résurrection. Ce sera Lui qui empêchera ce peuple de mourir, Lui qui le rétablira dans l'unité, en lui donnant, après la crise actuelle, l'unité dans une foi chrétienne plus pure et une vie chrétienne plus élevée. Je l'espère fermement parce que, malgré

Digitized by Google

ses fautes et ses erreurs, ce que souffre la France, elle le souffre surtout parce qu'elle fut toujours, et qu'elle est encore, la Fille aînée de l'Église et le soldat de Jésus-Christ.

Mais Celui qui a dit au paralytique : « Lève-toi et marche » ; Celui qui a dit à Lazare mort depuis quatre jours : « Sors du tombeau » ; Celui-là est toujours vivant, Celui-là demeure tout-puissant et il sait, à cause des vertus des pères et de leurs mérites, faire naître des enfants qui sauront travailler avec lui à la rédemption et au salut de la France. Lui seul sait comment il accomplira ce miracle, mais il l'accomplira parce que la prière qu'il fit sur la croix : « Père, pardonnez, ils ne savent pas ce qu'ils font », cette prière est toujours exaucée.

P. Exupère de Prats-de-Mollo.
Capucin.

Digitized by Google

LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE

SA MÉTHODE, SA VALEUR, SON UTILITÉ

Il y a, dans notre langue, des mots malheureux, condamnés, presque toujours, à travestir l'idée dont ils sont l'expression : le mot « *mystique* » est du nombre. On ne peut l'entendre sans sourire; quoi qu'on fasse pour le faire accepter, il évoque, malgré tout, l'image d'un rêveur, d'une sorte de fou paisible, d'un exalté qui raisonne avec son cœur, comme si la science était affaire de sentiment, d'impressions et d'amour.

Ainsi pense le vulgaire. Ne sachant pas distinguer entre le vrai et le faux mystique, il les embrasse tous deux dans une même réprobation. Cependant un abîme les sépare. L'illuminé, que fascinent les rêves fantastiques d'une imagination trop vive, mérite notre pitié ou notre dédain ; mais ne doit-on pas reconnaître à ceux qui veulent atteindre la vérité, le droit et le devoir de soutenir leur intelligence par les affections de leur cœur?

Or c'est là précisément le caractère fondamental, l'essence même de la philosophie mystique, que nous voulons étudier ici.

On peut la définir « l'alliance de la pensée et de l'amour, l'indissoluble union de l'intelligence et du cœur dans la recherche de la vérité ». Platon en a formulé le précepte, quand il a dit : « il faut aller au vrai avec toute son âme ».

Digitized by Google

I

Le philosophe mystique est, avant tout, philosophe. Il reconnaît la valeur de la raison et s'efforce d'en user, sans violer la moindre règle de logique. Toutefois, il ne s'arrête pas au seul raisonnement ; il fait appel aux aspirations plus intimes de son cœur, et c'est pour cela qu'on l'appelle mystique. Comme tout homme bien né, il sent, dans les profondeurs mystérieuses de son âme, deux instincts primitifs et sacrés : un besoin très vif de connaître la vérité complète et sans nuage sur sa destinée et sa place au milieu de la création, et un autre besoin, non moins impérieux, de se rassasier du bien infini, de s'unir à lui, par les liens d'une parfaite, et indissoluble amitié. S'élever sur ces deux tendances de l'esprit et du cœur, comme sur deux ailes, vers la vérité complète que le cœur désire et que l'esprit peut comprendre, c'est, en somme, toute l'ambition du philosophe mystique et tout le secret de *sa méthode*.

Quand il monte vers les régions supérieures de la vérité, sa pensée l'éclaire, mais l'impulsion vient du cœur qui s'échauffe et s'élance vers l'objet de son amour. Dans toute la rigueur de l'expression, il est « l'ami de la sagesse », non de celle qui se traduit en formules abstraites et en lois générales, mais de la sagesse personnifiée, vivante et infinie. « La porte de la Sagesse », écrivait à ce sujet saint Bonaventure, « consiste dans un vif amour ou un vif désir de la trouver. *Porta sapientiae, concupiscentia ejus* (1). » Aussi par cette voie, arrive-t-on promptement à Dieu. « Le chemin de la vérité », disait un autre mystique du moyen âge, « s'ouvre devant nous, le *désir* nous y fait chercher et la *pensée* nous y fait découvrir le créateur du monde » (2). Tout philosophe mystique est donc homme de désirs, *vir desideriorum* : la tendance de son âme vers un bonheur ina-

(1) Saint Bonaventure. Cf. *Itinerarium mentis ad Deum* — *Prologues* — item : *collationes in Hexameron*, cap. II.

(2) Hugues de Saint-Victor. *De Arca Noë*.

Digitized by Google

missible et parfait donne à son intelligence une direction efficace vers la vérité. A la base même de la philosophie mystique, nous trouvons ainsi l'amour du bien suprême.

Ces désirs du cœur expliquent peut-être certaines envolées de l'intelligence, qui, sans lien logique apparent, passe du fini à l'infini, du créé à l'incréé, de l'effet à la cause. Faut-il voir, dans ces intuitions, le procédé dialectique dont le Père Gratry s'est fait l'éloquent champion ? Nous ne saurions le dire, le fait pourtant est certain ; ainsi que la religion et l'histoire, la philosophie a eu ses voyants.

Pour entendre au fond de son cœur les premiers éveils de cette aspiration de l'être, pour sentir l'attrait de la beauté et de la bonté infinies, pour saisir le langage discret de ce « sens divin » qui invite l'âme à monter vers Dieu, vers la sagesse vivante, il faut une atmosphère pure et tranquille. De là un nouveau caractère de la méthode mystique : la rectitude de la vie, le silence des passions.

L'amour est un feu ; il tend à monter, mais il est nécessaire que le vent des instincts dépravés ne vienne point abaisser ses flammes vers la terre et leur donner en aliment les plaisirs grossiers de ce monde. De toutes les conditions requises par cette méthode, la plus difficile à remplir est incontestablement celle-ci, car elle exige la mortification des sentiments terrestres et grossiers.

On le voit, le philosophe mystique est un ascète ; il guide sa vie d'après les lois de la sagesse, il fait taire la partie sensible pour écouter en paix le « *sursum corda* » qui résonne au sanctuaire intime de son être.

Puis, quand la pensée, sous l'impulsion de l'amour, a atteint son objet et s'est prononcée avec certitude sur son existence, le cœur à son tour s'attache au bien. Les arides formules de l'Ecole « *ens a se*, *ens necessarium*, *primum movens* » n'engendrent plus le dégoût, la satiété, car ici encore l'affection soutient la pensée. Sous l'idée abstraite, l'être humain sent palpiter la réalité vivante. N'emporterait-on de ce commerce d'un instant, comme jadis saint Augustin, « qu'une mémoire (1) amoureuse, que le souvenir des par-

(1) Saint Augustin, *Confessions*. I. VII. ch. XVII.

Digitized by Google

fums du céleste aliment », cela suffirait pour donner à la vie intellectuelle un mouvement en avant dans le domaine de la vérité.

Le philosophe mystique n'est point tenté d'accueillir ces doutes téméraires et sceptiques dont les racines prennent naissance dans l'orgueil de l'intelligence ou les fanges du cœur. Il sent en effet les ineffables harmonies de l'âme. Sur cette lyre parfaite, ses pensées et ses affections chantent à l'unisson. Malgré les obscurités de sa science, il reste attaché à la vérité découverte. Il fait sans peine un acte de foi à la véracité de sa raison, à la valeur des premiers principes intellectuels. Son intelligence donne un *assentiment* involontaire à ces premières, et en même temps, par un libre *consentement* sa volonté, accepte, sans hésiter, leur force obligatoire. Il ne saurait en être autrement : ces principes sont les moyens nécessaires pour atteindre la bonté souveraine et réelle, but naturel de l'âme droite et aimante.

Assuré de la réalité objective de sa fin et de son bien, le philosophe mystique cherche à les connaître toujours davantage. Or la nature est un miroir où se reflète, très imparfaitement sans doute, l'auteur même de la nature. Aussi devons-nous noter encore cet autre élément de la méthode : l'amour et le sentiment de la nature. « Ces pieux contemplatifs, « écrivait Ozanam, voyaient en elle une sœur, qui exprimait « les mêmes pensées qu'eux et chantait le même amour. » (1) — « Les mystiques comprennent l'invisible à travers les choses visibles. » Ils trouvent dans la nature des traces, des vestiges, des images de la puissance de Dieu, de sa sagesse, de son amour, de sa miséricorde et de sa justice Tout ce qui est grand, bon, et beau dans les créatures raconte la beauté et la splendeur *de celui qui est :* ce langage, ils le comprennent, l'aiment et le répètent.

A ce procédé tout particulier d'*invention*, correspond une méthode nouvelle d'*exposition* : le symbolisme. Presque toujours, les philosophes mystiques procèdent par images, comparaisons, analogies, rapprochements. Ils sont poètes. « Partout, dit encore Ozanam, ils découvrent de sacrés ac-

(1) Ozanam. *Le Dante.*

Digitized by Google

« cords, indiquent des rapprochements imprévus, entre des « choses en apparence étrangères,.... dispersées aux extré- « mités de l'espace,..... les siècles, les événements et les « hommes ne sont pour eux que prophéties et accomplisse- « ments, voix qui interrogent et voix qui répondent (1). »

Union de la pensée et de l'amour, dans la recherche de la vérité, emploi plus ou moins fréquent d'une intuition au moins apparente, préparation de l'intelligence par la pureté de la vie, confiance en nos facultés rationnelles, amour et sentiment de la nature, exposition symbolique de la doctrine, tels sont donc, en résumé les caractères distinctifs de la philosophie mystique.

On pourrait croire au premier abord que cette méthode n'a qu'un domaine, celui de la *Théodicée*. C'est une erreur. Elle est encore un guide précieux pour explorer le champ si vaste des *Vérités Morales*. Dans l'ordre pratique, la science qui se résout en formules, indique une voie : c'est là tout son rôle. Elle définit le point où se cache le précipice ; mais faire vouloir que la vérité complète soit connue et réalisée, cela n'appartient qu'à la volonté droite, qu'à l'amour désintéressé — La philosophie mystique pénètre encore dans les mystères de la *Psychologie*. Ici, tout gravite autour de l'âme ou en étudie la nature, la spiritualité, l'immortalité, les opérations, les facultés ; on cherche la valeur de la raison et les ressources de la volonté. Or dans ces grandes questions, la méthode mystique apporte la lumière et permet de les traiter avec plus de compétence et de sécurité.

II

Il est facile maintenant d'apprécier *la valeur de la philosophie mystique*. Trop souvent, nous l'avons remarqué, on la juge avec sévérité, car on la critique chez les penseurs qui en ont abusé.

Depuis Kant, les philosophes ont été frappés « de l'éminente dignité des vérités morales et religieuses ». Pour sauver ces

(1) Ozanam, ib. *Le Dante*.

Digitized by Google

vérités du scepticisme où vient sombrer toute connaissance spéculative, depuis l'apparition de la *Critique de la raison pure*, on les soustrait à la science, elles reçoivent le nom de croyance s elles sont connues par la foi. D'autre part entre la foi et la science, un abîme se creuse. Maine de Biran établit un « système des connaissances et un système des croyances ». On ne sait plus s'il existe des objets transcendants réels : Kant l'ignore ; Fichte incline à penser que leur existence est impossible ; Hamilton déclare expressément que cela ne peut être. Ainsi Dieu, les vérités morales, les noumènes sont affirmés seulement par la foi, le sentiment, le cœur, « l'invisible croyance à une réalité mystérieuse cachée der- « rière les apparences et qui est l'inconnaissable » (1).

Ce mysticisme moral, vrai scepticisme déguisé, ne saurait être confondu avec celui qui nous occupe ici. Le vrai mystique ne substituera jamais les secrètes inspirations de son cœur aux lumières de sa raison. Il se sert au contraire, des attraits de son âme pour soutenir son intelligence. Or ce procédé est très légitime : la raison elle-même en rend témoignage.

Il y a en nous quelque chose qui y est sans nous ; c'est notre nature. Principe de notre activité générale, elle tend vers un but fixe et déterminé. Ce but, on peut le connaître par analyse psychologique et par déduction métaphysique. Avec les premières manifestations de la vie, des tendances primitives s'éveillent dans les profondeurs de tout être créé et manifestent sa destinée. Rien de vain ou d'inutile en ce monde : toute tendance essentielle a un terme réel.

S'agit-il d'un être doué de sensation ? Un besoin instinctif, par sa structure organique, par les ressorts cachés de ses nerfs, de ses muscles et aussi par cette tendance innée, que l'école appelle *estimative*, le pousse à rechercher une nourriture particulière, une proie spéciale et déterminée. Mais l'animal agit avec connaissance et conscience. Et cependant, il n'aura de facultés cognitives que dans la mesure où elles lui sont nécessaires pour satisfaire aux nécessités que sa nature lui impose. On remarque, en effet, une merveilleuse har-

(1) Herbert. Spencer.

Digitized by Google

monie entre les facultés de l'animal et la fin qu'il doit atteindre.

Ainsi, à peine trouve-t-on un rudiment d'œil, chez la taupe. A quoi bon une vue perçante, puisque sur les galeries souterraines, où, par instinct, elle chasse le vermisseau, la lumière n'a aucun accès. Chez les oiseaux le toucher est presque nul, mais l'œil est vif : vivant dans les airs il est indispensable qu'ils puissent découvrir de loin la proie appropriée à leurs besoins. De là, ce principe qu'admettra, sans difficulté aucune, tout philosophe partisan des causes finales : l'appétit et la connaissance ayant le même objet, la nature et le degré de l'une et l'autre faculté sont en harmonie parfaite et toutes deux sont adaptées à l'acquisition de l'objet commun qui les sollicite.

Mais ce qu'on admet sans peine, en étudiant l'animal, pourquoi le rejeter dès qu'il est question de l'homme? Pourquoi mutiler l'âme, pourquoi expliquer tout l'homme par l'intelligence, pourquoi déterminer le but de la vie par la seule pensée ? Ne faut-il pas au contraire réunir dans une action commune, ce que la nature a réuni dans l'être même !

Notre âme tend à l'infini : à la vérité par sa pensée, au bien suprême par son amour, et c'est nécessairement le même être qui est à la fois vérité entière et bonté parfaite. Dans l'infini, comme dans le monde des réalités bornées, l'axiome est toujours vrai : « *ens, verum et bonum convertuntur.* » Dès lors un objet unique attire notre âme. Il y a en nous une force secrète, qui, dès l'aurore de la vie, ou à l'heure des méditations tardives, nous pousse vers l'infinie vérité et bonté. C'est une sorte de sens divin qui nous remplit de l'idée de l'infini. Mais chez l'homme, ainsi que chez l'animal, rien n'est inutile. La connaissance de l'infini n'est donc que pour l'amour et la possession de ce divin objet. De son côté l'amour est le ressort intime qui meut la pensée et la dirige à travers tous les sentiers de la science, car selon la juste remarque de Pascal, « si les propositions se concluent, les principes se sentent ». Cela est vrai, non seulement des premiers principes de l'intelligence, qui nous sont donnés et ne se démontrent pas; mais encore de cet instinct primordial de la beauté et de la bonté infinies, beauté et

Digitized by Google

bonté objectives, dont la possession réelle peut mettre seule un terme à notre tendance. Avec l'auteur des *Pensées*, il est permis de répéter : « c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct, qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. »

Voilà toute la part que la philosophie mystique donne au cœur. Elle reconnaît la valeur des raisonnements, mais elle prétend que l'attrait naturel du bien suprême doit être écouté et servir à diriger et soutenir la pensée. Pourrait-on nier la légitimité d'une si modeste prétention !

D'aucuns critiqueront peut-être la préparation morale du philosophe. Des mœurs pures, une vie réglée ne sont pas nécessaires pour atteindre la vérité, même la vérité morale ou religieuse. L'apôtre saint Paul a condamné les gentils, parce qu'ils avaient refusé à Dieu, après l'avoir connu, les honneurs dus à sa majorité souveraine.

Le philosophe mystique reconnaît le bien fondé de cette critique, mais elle ne l'atteint pas. Sans aucun doute, le libertin peut affirmer l'existence de Dieu, les vérités morales, les dogmes de la métaphysique. Cependant on le reconnaîtra avec nous, il faut une grande dose d'humilité intellectuelle pour chercher la vérité avec un amour désintéressé de la vérité même, surtout lorsque les convictions directement ou indirectement vont imposer des devoirs parfois bien lourds, dans la vie privée ou publique. Les magnifiques et profondes études M. L. Ollé-Laprune (1) ont mis en relief, dans les dernières années du XIXe siècle, ces vérités trop oubliées. Le fait est pourtant bien certain : dans le bruit des passions, parmi les orages des sens, et les tempêtes violentes de l'orgueil révolté, on entend avec difficulté le cri de la conscience qui appelle Dieu et la vérité sans nuage. A des intervalles plus ou moins rapprochés, des gémissements s'élèvent encore du fond de l'âme ; mais captivé par d'autres amours, le cœur est devenu esclave et n'a plus d'influence sur l'intelligence. Est-ce donc un si grand crime, pour la philosophie mystique, que de préparer moralement la raison humaine à ses déductions scientifiques !

(1) Voir notamment, *Le prix de la vie*, *La certitude morale*, *Les sources de la paix intellectuelle*.

Digitized by Google

On reproche encore à cette méthode, ses intuitions, ses images, ses symboles : l'intuition serait fantaisiste ; les images et les symboles nuiraient à l'exactitude requise par la science.

Si l'excès en tout est un défaut, la vertu se tient dans un juste milieu, et toute la question est de savoir si l'intuition, étendue dans un sens large, ne peut s'employer avec mesure, si les images poétiques n'ont point quelquefois un langage clair et précis.

Nos traités de philosophie scolastique ne parlent pas de l'intuition : elle constitue un procédé extraordinaire de connaissance : procédé des âmes d'élite, des génies, on ne peut donc la proposer au commun des mortels. L'intuition est une vue rapide, très claire des lois générales, des synthèses, une connaissance instantanée des effets dans leurs causes ou des causes dans leurs effets. D'après le docteur Séraphique saint Bonaventure, deux conditions semblent nécessaires pour l'intuition dans l'ordre des *vérités suprêmes de la philosophie*. Du côté de l'homme, une âme pure, sans tache, sans poussière, une âme toute reluisante de candeur « *parum* « *aut nihil est speculum exterius propositum, nisi speculum mentis nostrae tersum fuerit atque politum.* » Du côté de Dieu cause première de toutes nos actions, une manifestation révélatrice, ou du moins une assistance spéciale, « *non sufficit* « *speculum absque sapientia divinitus inspirata* (1) » le miroir de l'âme n'est rien sans la sagesse qui vient d'en-haut.

Cette assistance divine, la véhémence des désirs et la fidélité de l'amour la provoquent chez le mystique. Quoi d'étonnant dès lors, que parfois au sanctuaire de son âme, il entende la voix de la sagesse éternelle et comprenne, sans raisonner d'abord, des vérités profondes et extraordinaires que la raison dans la suite pourra d'ailleurs lui démontrer ? Qu'on se rassure d'ailleurs ! les intuitions, même chez les mystiques, sont rares. Quand nous les rencontrons, ne condamnons point la méthode, puisque nous avons des motifs rationnels pour l'accepter.

Reste enfin le procédé imagé et poétique : procédé essentiellement anti-scientifique, disent ses adversaires.

(1) *Itinerarium mentis ad Deum. Prologus.*

Digitized by Google

L'objection n'a rien qui puisse beaucoup étonner. De nos jours, la science est devenue aride et sèche. Du domaine des sciences exactes, les formules ont fait irruption sur le terrain de la philosophie : la pensée se perd dans une forêt de néologismes, introduits chez nous par un amour servile des doctrines germaniques. Y aurait-il grand mal à voir disparaître ces mots barbares ou pédants et la clarté de la science en général en souffrirait-elle ? Beaucoup ne le pensent point. D'autre part, la philosophie a une nature spéciale. Pendant que les autres sciences s'occupent de l'abstrait ou des propriétés tangibles des corps, la philosophie a pour objet l'intelligible, ce fameux noumène, qui ne tombe point sous les sens. Les formules, par lesquelles nous l'exprimons, ne nous en représentent pas toute la nature ; ces formules sont elles-mêmes symboliques. Puisque le symbole abstrait acquiert droit de cité dans la science, pourquoi n'admettrait-on pas aussi un symbolisme plus concret qui rendrait la philosophie plus compréhensible aux masses ? D'ailleurs nous ne saisissons bien une idée qu'à travers une image et pour la faire comprendre aux autres, il faut encore et toujours en revenir à l'image. N'ayons donc pas une peur exagérée du symbolisme et de la poésie.

Les philosophes grecs, Socrate et Platon, restent sur ce point, de parfaits modèles. A leurs yeux, le meilleur procédé philosophique, c'était le dialogue, le dialogue imagé et poétique, plein de vie et de chaleur. Ils pourraient envier aux philosophes Ecossais quelques-unes de leurs délicates analyses, mais leur sagesse surpassait celle de plus d'un de nos modernes penseurs les plus en vogue.

La philosophie mystique, peut donc avec honneur affronter les critiques les plus sévères. Elle repose sur des bases très rationnelles, l'intuition ne la soumet point aux caprices de l'imagination ou de la sensibilité, les images et les symboles ne sont pas un obstacle aux démonstrations rigoureuses et elle se présente avec un long passé de gloire.

Ce n'est là pourtant qu'un premier mérite de la méthode ; elle en a un second, non moins incontestable, par les services qu'elle peut rendre à la pensée, en ces jours de scepticisme doctrinal.

Digitized by Google

III

La science philosophique est en grand désarroi. Toute concentrée dans les états de conscience du *moi*, timide et tremblante sous le relativisme dont elle se pare, la pensée humaine est venue sombrer dans le positivisme de Comte, l'idéalisme de Berkeley ou le phénoménisme de Kant.

Le doute le plus effrayant, non plus le simple doute méthodique, que Descartes jadis élevait à l'honneur d'une méthode philosophique, mais un doute radical qui tient en suspicion nos facultés de connaissance et méconnaît les premiers principes de la raison où ne les admet qu'à titre d'hypothèses, a pris place dans nos philosophies. Sous les flots toujours mobiles des phénomènes psychologiques, on ne trouve plus de facultés, plus de substances ; l'être et le non-être viennent s'embrasser dans la synthèse du « *fieri* » et on parle déjà de certains droits bien fondés que le néant aurait à notre amour. La Théodicée disparaît : Dieu est remplacé par la nécessité aveugle et l'inexorable évolution ; la morale, séparée du bien absolu, n'ayant plus de principe, plus de sanction, oscille aux vents de la mode ; l'histoire se déroule sans grandeur sous les étreintes de la fatalité ; la psychologie n'est plus qu'une dissection de nos états d'âme, ou un corollaire de la physiologie : tels sont les fruits trop réels de la pensée contemporaine.

Ces fruits ont poussé sur l'arbre de la raison mutilée et privée d'une partie de sa sève. En effet, c'est la volonté droite qui donne à l'intelligence la sève, la force et la vie. Voici comment.

Toute la vie intellectuelle repose sur la réalité objective des premiers principes de la raison. Ces premiers principes s'imposent à l'intelligence ; on ne peut nier l'idée claire et logique qu'ils apportent ; mais les faire siens, ne les point regarder comme des lois nécessaires de l'esprit dont la réalité objective reste douteuse, cela demande de la bonne volonté. Sur ces premières vérités rationnelles, l'esprit peut concevoir des doutes, doutes imprudents, doutes non justi-

Digitized by Google

fiés, nous l'accordons, mais enfin ce sont des doutes et il est parfois difficile de les étouffer.

Comment dès lors arriver à la certitude ? Les mystiques anciens et modernes répondent : par l'union intime de la volonté et de l'intelligence, par l'alliance de l'amour et de la pensée dans la recherche de la vérité.

L'intelligence n'a pas le droit de tout raisonner : il y a des données qui tombent sous sa critique; d'autres lui échappent. Elles sont trop simples pour être analysées, trop claires pour être éclairées ; les données premières et la valeur de notre raison doivent être acceptées de foi, de confiance.

Mais faut-il donc croire à tout instinct ? N'est-ce point trop accorder à la foi aveugle de Jouffroy, à ce que Reid appelait « l'instinct de la nature raisonnable » ?

Non ! car notre assentiment n'est pas aveugle. Il repose d'abord sur l'évidence, puis sur l'évidence acceptée par la volonté. Or cet assentiment de l'esprit et ce consentement du cœur, qui marchent d'un commun accord, ont leur fondement légitime dans l'harmonie des facultés entre elles et avec leur fin, fait que nous avons déjà démontré et que la vie de l'homme, étudiée dans sa réalité concrète vient heureusement confirmer.

En effet la vie morale, avec ses actions multiples, ses tendances vers un idéal qui la dépasse, avec ses postulats saisis plus ou moins intuitivement par l'évidence du sens intime, à « cet endroit reculé de l'âme, où Dieu nous parle », la vie morale avec ses déceptions aussi et ses désirs toujours renouvelés, apporte son témoignage en faveur de notre thèse. Elle postule la liberté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu : d'aucuns même ont prétendu qu'elle postulait la religion révélée. Par ce procédé nouveau ; emprunté à Kant et par cette voie détournée, on retrouve ainsi les grandes vérités que la raison affirme par ses procédés anciens et toujours légitimes. C'est là une sorte d'application de la méthode mystique. Je dis « une sorte » car la méthode mystique est plus large et ne détrône point *la raison pure* pour couronner *la raison pratique*. Elle ouvre au travers de toute la philosophie une voie large et spacieuse où

Digitized by Google

l'âme entière s'avance librement dans une extension merveilleuse de vie et d'activité, de pensée et d'amour.

Pour faire passer en pratique utile, ce qu'il y a de bon en cette méthode mystique, il faudrait dans nos collèges chrétiens, faire précéder l'étude générale de la psychologie, de quelques conférences sur le rôle de la bonne volonté et de l'amour du vrai infini dans la recherche de la sagesse. On ferait ressortir, à l'occasion, ce besoin natif et primordial de la vérité sans bornes et de la perfection infinie, on montrerait cette harmonie qui existe partout entre la faculté d'un être et sa fin, on dirait la légitimité de l'intervention de la volonté dans l'acceptation des données premières de la raison. Ainsi les maîtres éveilleraient, dans le cœur de leurs disciples, l'amour de la sagesse, au lieu de faire naître un sentiment de pure curiosité.

A ce premier bienfait de la philosophie mystique, ajoutons encore celui-ci, qui est moindre, mais non sans valeur. La philosophie mystique perfectionne, poétise et rend plus attrayante l'étude de la philosophie. Le spiritualiste qui, plus heureux que le positiviste, a trouvé « une barque et une voile, pour les rivages où règne l'absolu », n'arrive cependant jamais à saisir complètement l'*incompréhensible*. Il possède la lumière, mais sous des idées froides et abstraites, précises mais trop sévères. Les antithèses du « *videtur quod non* » et du « *videtur quod sit* » de la Somme de saint Thomas, ne provoquent pas l'enthousiasme et n'échauffent point le cœur, en lui faisant aimer la vérité. Il y a donc une lacune, puisque l'âme est à la fois pensée et amour. Or ce vide, la méthode mystique vient heureusement le combler puisqu'elle apporte la vie et le mouvement, la lumière et la chaleur.

Au terme de cette étude rapide sur les caractères généraux de la philosophie mystique, nous revenons tout naturellement à la parole de Platon, citée en commençant : « il faut aller au vrai avec toute son âme ». Le danger commun de tout système, c'est d'être absolu et exclusif. On peut avec une méthode purement rationnelle, en faisant appel à la force unique de la déduction et à l'enchaînement logique des

Digitized by Google

concepts, atteindre la vérité. Ce chemin est parfois ardu, mais enfin on y peut marcher en toute sécurité, surtout lorsque la foi vient en aide à la raison et que les influences du scepticisme envahissant n'ont pas encore porté le trouble dans l'esprit humain.

Mais aux jeunes intelligences, qui ont déjà senti passer le souffle de l'erreur, aux âmes qui frémissent sur la poussée de la passion, cette vie semblera plus d'une fois trop dure et n'inspirera peut-être pas toujours une confiance absolue. Ces hésitations seront sans motif bien sérieux, cela est évident, et pourtant elles pourront avoir des effets funestes pour la vie entière. Si donc les procédés de la méthode mystique ont quelque chance, — et plusieurs le croient, — de prévenir les redoutables conséquences du scepticisme, pourquoi ne pas les employer ? Pourquoi, sans tomber dans un mysticisme exagéré, ne pas soutenir l'intelligence toujours faible par la bonne volonté ? Pourquoi dans la recherche de la vérité, séparer l'amour de la pensée, pourquoi couper l'une de ces deux ailes qui sont données à l'homme pour s'élever, de vérité en vérité, jusqu'à l'auteur même de la vérité, jusqu'à Dieu ?

Fr. Raymond de Courcerault.

Digitized by Google

NOTES THEOLOGIQUES

SUR L'UNION DE L'HOMME A JÉSUS-CHRIST

L'objet de cette étude est notre union à Jésus-Christ, et plus particulièrement notre union à son humanité. Cette question est difficile, et les théologiens, comme on le sait, ne l'entendent pas tous de la même manière. Aussi, il nous a fallu beaucoup de temps avant de fixer notre conviction sur ce sujet. Nous avons étudié pendant bien des années les Pères des premiers siècles, puis les grands théologiens qui nous ont transmis leur doctrine jusqu'à l'ère scolastique, et saint Thomas et saint Bonaventure, ces deux maîtres de la science théologique. Nous avons recueilli de leurs écrits ce qui nous donnait le plus de lumière sur la nature de notre union à Jésus-Christ, et nous avons distribué ces textes sous un certain nombre de titres ou de chapitres, de telle sorte qu'ils forment un ensemble de doctrine.

La méthode que nous avons suivie dans cette étude consiste à citer d'abord, sur chaque question, les textes qui s'y rapportent, et ensuite à faire ressortir la doctrine qui s'y trouve contenue. D'ailleurs, nous n'avons presque rien ajouté de nous-même ; et, pour ne pas donner à ces notes une étendue qu'elles ne comportent pas, nous ne répondons pas ordinairement aux objections que peuvent faire ceux qui ne partagent pas notre sentiment.

Notre travail était presque terminé, quand nous en sommes venu à lire Thomassin et Pétau, et nous avons constaté alors que ce que nous disons se rapproche beaucoup de leur enseignement. De plus, nous avons trouvé dans Bossuet, comme on le verra dans un chapitre particulier, le résumé et la confirmation de presque tout ce que nous avions recueilli des Pères et des théologiens. Or Bossuet, Thomassin et Pétau sont précisément, suivant que Léon XIII l'affirme dans sa lettre au clergé français, les trois principales gloires

Digitized by Google

théologiques de notre pays. Aussi, l'accord de notre doctrine avec celle de ces grands théologiens a été pour nous un encouragement à poursuivre cette étude.

Notre union à Jésus-Christ a des aspects et des degrés différents, et il y en a trois principalement qu'il faut considérer. Cette union commence au baptême et elle se perfectionne par l'eucharistie, elle se consomme dans le royaume des cieux. De là, la division de cette étude en trois parties.

Par la grâce du baptême, par la foi et la charité, l'homme est uni au Christ comme membre à son divin chef, et il devient avec Jésus-Christ et avec l'Eglise un même corps et un même pain. — Par la réception de l'eucharistie, cette union reçoit toute la perfection dont elle est capable dans l'ordre de la grâce. Après avoir parlé de la communion sacramentelle et de ses privilèges, nous traiterons de la communion spirituelle, qui est aussi une participation au sacrement et aux grâces de l'eucharistie, et qui constitue une manière spéciale de s'unir à Jésus-Christ. Nous apporterons même à cette étude un soin particulier, parce qu'elle offre un grand intérêt, et que jusqu'à ce jour la communion spirituelle n'a pas été l'objet d'un traité théologique. D'ailleurs, c'est précisément pour arriver à comprendre la communion spirituelle et à en fixer la doctrine, que nous avons entrepris tout l'ensemble de ces études. — Enfin l'union à Jésus-Christ commencée au baptême et perfectionnée par l'eucharistie, trouve sa consommation dans le royaume des cieux, qui est le festin des Noces de l'Agneau, et le bienheureux accomplissement de tout ce que l'eucharistie nous fait pressentir ici-bas.

Nous aurons donc à considérer ces différents degrés de notre union à Jésus-Christ, mais nous le ferons brièvement; car ces notes théologiques ne sont point un traité de la grâce, ni de l'Eucharistie ni de la gloire, mais une étude et un essai; ce sont des indications et comme des matériaux, que nous offrons à ceux que ces questions intéressent : trop heureux si ce travail, tout imparfait qu'il est, pouvait leur être utile, et surtout s'il avait la bonne fortune de susciter un jour un traité complet de ces grandes et difficiles questions.

Digitized by Google

Si quelqu'un des bienveillants lecteurs de nos *Etudes Franciscaines* voulait bien nous faire quelques observations sur ces notes théologiques, nous les recevrions avec reconnaissance.

Enfin, bien que nous n'ayons rien avancé de nous-même et qui ne nous parût contenu clairement dans les saints Pères et dans les grands théologiens, cependant, comme cette étude touche à ce qu'il y a de plus profond et de plus ardu dans la science sacrée, nous soumettons absolument notre travail au jugement de la sainte Eglise, dépositaire et gardienne de la tradition catholique, et nous réprouvons d'avance ce qui ne serait pas d'accord avec sa doctrine et conforme à ses intentions.

Voici les principales questions qui sont contenues dans la première partie de ces notes théologiques : Jésus-Christ est notre médiateur ; il est notre chef — Comment l'Eglise est le corps mystique du Christ. — Il y a entre Jésus-Christ et ses membres mystiques une mystérieuse unité de chair, une certaine unité de personne et vraie unité de vie. — De la sanctification de l'homme quant au corps et quant à l'âme, par Jésus-Christ et par l'Esprit-Saint. — Comment il y a dans la foi, manducation spirituelle du corps du Christ et incorporation au Christ et à l'Eglise. — L'Eucharistie est de nécessité de moyen ; elle est l'extension de l'Incarnation. — Conclusion. — Cette première partie est la plus étendue et la plus importante.

Dans la seconde partie, nous exposerons les deux manières de faire usage du Sacrement de l'Eucharistie. Après avoir montré ce qu'il y a de commun à ces deux manières de communier, nous traiterons de chacune d'elles en particulier : de la communion sacramentelle et de ses privilèges, et de la communion spirituelle, de sa nature et de son excellence au-dessus des actes méritoires en général et des autres pratiques de dévotion.

Dans la troisième partie, nous verrons que le royaume du Christ est la perfection de toutes les unions, que l'Eucharistie avait inaugurées dans l'ordre de la grâce.

Digitized by Google

Première partie

De l'union de l'homme à Jésus-Christ par la grâce.

I

Le mystère du Christ

Le mystère du Christ est l'union de l'humanité individuelle de Jésus-Christ avec le Verbe divin, en unité de Personne. Le mystère du Christ, c'est aussi, dans un sens plus étendu, l'union de Jésus-Christ et de l'Eglise, du chef et de ses membres mystiques ; et c'est sous ce dernier aspect surtout que nous allons considérer ce mystère.

1° — *Ce que signifie le mot Christ.*

Saint Augustin donne l'étymologie du mot Christ, et dit que les chrétiens participent à l'onction de leur divin chef. « Le Chrême sert aux onctions sacrées. Christ vient du mot Chrême. Or ce n'est pas seulement Jésus-Christ, notre chef, qui a reçu l'onction, mais nous aussi, qui sommes son corps. Il nous a incorporés à lui-même, il nous a faits ses membres, afin qu'en lui nous aussi nous fussions le Christ. Ainsi l'onction appartient à tous les chrétiens. Vous voyez donc que nous sommes le corps de Jésus-Christ, puisque nous participons à son onction. En lui, nous sommes des christs, et nous sommes le christ, car le Christ tout entier, c'est la tête et le corps ». (In Ps. XXVI. — Enarrat. II-2.)

Saint Macaire : « Dieu, votre dieu vous a oint de l'huile de la joie, plus que tous ceux qui participent à vos dons. » Et c'est pourquoi il est appelé le Christ ; et nous, nous recevons l'onction de la même huile ; nous devenons aussi des christs, et, d'une certaine manière, nous sommes avec lui une même substance et un même corps. » (Homil. 43.)

Digitized by Google

2° — *De la double onction qui sanctifie l'humanité de Jésus-Christ*

L'humanité de Jésus-Christ est sainte à un double titre et de deux manières différentes : d'abord, et très principalement, par l'onction de la divinité, dans l'union hypostatique ; et ensuite par l'onction de l'Esprit-Saint, par la grâce sanctifiante ou habituelle.

Saint Grégoire de Naziance : « Le Verbe incarné est appelé le Christ, à cause de la divinité. La divinité est l'onction de son humanité; elle la sanctifie, non pas par une simple opération, comme il arrive pour les autres christs, mais par une présence d'union personnelle, dont l'effet est tel, que celui qui donne l'onction est appelé homme, et que ce qui reçoit l'onction devient Dieu ». (Orat. XXX. n° 21.)

Card. Franzelin : « Le Christ en tant qu'homme n'est pas seulement oint de la divinité dans l'union hypostatique, mais les saintes Ecritures et les Pères disent qu'il est oint aussi du Saint-Esprit, de cette onction à laquelle les chrétiens participent. Ainsi, de même qu'en nous l'onction du Saint-Esprit se fait par le don de la grâce habituelle et par les habitudes surnaturelles, de même on doit entendre que, dans l'humanité du Christ, cette onction du Saint-Esprit, distincte de l'union hypostatique, se fait aussi par le don de la grâce et par les habitudes surnaturelles : avec cette différence cependant, que la grâce habituelle était due à Jésus-Christ par une exigence morale, en raison de l'union hypostatique, et qu'en lui elle est en quelque sorte infinie. » (Tract. de Verb. Incarn. — Thes. XLI.)

Ainsi les chrétiens participent à cette onction du Christ, qui se fait par l'Esprit-Saint dans la grâce habituelle. Quant à l'onction de la divinité, qui consiste dans l'union hypostatique, elle n'appartient qu'à l'Homme-Dieu ; car nous ne sommes pas unis à notre divin chef en unité de personne mais par la foi et par la charité. Nous verrons cependant que, dans le mystère du Christ, nous avons avec la personne du Verbe Incarné une certaine union et participation, qui n'existe pas avec Dieu le Père et avec Dieu le Saint-Esprit.

Digitized by Google

3°. — *Des trois sens du mot Christ.*

Saint Augustin : « Dans les Saintes Ecritures, le mot Christ est pris dans trois sens différents : tantôt il signifie le Verbe, considéré dans son humanité, égal au Père avant et après son Incarnation. D'autres fois il désigne le médiateur, ce Verbe qui s'est fait chair afin d'habiter en nous. Ailleurs, enfin, le Christ, c'est Jésus-Christ et son Eglise, la tête avec les membres l'Epoux avec l'Epouse, car c'est un même mystère, « ils ne sont plus deux, mais une même chair ». (Serm. 341 C. 1.)

4°. — *Le mystère complet du Christ.*

Card. Pie : « Par le mystère du Christ, on entend la doctrine exacte de la théologie catholique, concernant cet ineffable composé de deux natures en une seule personne. C'est le mystère de l'Incarnation, d'un Dieu fait homme et d'une humanité individuelle et impersonnelle, vivant de la vie personnelle du Verbe ; c'est le Fils de la Vierge, devenu le Fils éternel de Dieu ». (3e instr. synod. T. V. p. 120.)

« Le Mystère complet du Christ, c'est le mystère de la nature humaine, déifiée hypostatiquement dans la personne individuelle de Jésus-Christ, et déifiée adoptivement dans tous les membres du corps de Jésus-Christ, qui sont ses élus : déification qui rejaillit sur toute la création, angélique et terrestre, dont l'homme est le centre et le trait d'union ». (Ibid., p. 135.)

5°. — *Le Christ tout entier, c'est Jésus-Christ et son Eglise.*

Saint Augustin : « Le Christ, comme Verbe divin, est parfait en lui-même et sans nous. Il est parfait aussi dans cette humanité qu'il s'est unie ; mais dans le mystère de l'Eglise, qui est son corps et son épouse, le *Christ n'est intégral et complet* que dans son union avec tous les élus ». (Serm. 341. c. 9.)

« Admirez, tressaillez d'allégresse, vous êtes devenus le

Digitized by Google

Christ, si, en effet, Jésus-Christ est notre chef, et nous ses membres, *l'homme total*, c'est lui et nous ». (In Jo., tract. XXI.)

« La tête et le corps, le Sauveur du corps et les membres du corps forment *un seul homme*, Jésus-Christ ». (In ps. 61, c. 4.)

« Celui qui aime le Père, dit l'apôtre saint Jean, aime aussi celui qui est né de lui ». Et il ajoute : « Quand nous aimons Dieu, nous aimons aussi les fils de Dieu ». (Epist. 1, C. V. 1. 2.) « Ainsi, dit saint Augustin, celui qui aime Dieu aime le Fils et les fils. Saint Jean avait dit le Fils de Dieu, et maintenant il dit les fils de Dieu. C'est que les fils de Dieu sont le corps du Fils unique de Dieu ; et comme il en est la tête et que nous sommes ses membres, il n'y a qu'un *seul fils de Dieu*, un seul Christ, s'aimant lui-même ». (In epist. 1 Jo. Tract. X.)

« Dieu ne pouvait pas faire aux hommes un don plus excellent, que celui-là. Il leur a donné son Verbe pour être leur tête et il les a adaptés à lui comme ses membres, afin que le Fils de Dieu fût aussi le Fils de l'homme, un seul Dieu avec son Père, un seul homme avec nous ». (In ps. 85.)

« Beaucoup d'hommes, et un seul homme ; beaucoup de chrétiens et un seul Christ. Le Christ n'est pas seul, et nous dans le nombre ; mais nous tous en lui nous sommes un. Le Christ, tête et corps, est donc un seul homme. Et quel est le corps du Christ ? c'est son Eglise. « Nous sommes, dit saint Paul, les membres de son corps » ; et ailleurs « : Vous êtes le corps du Christ et ses membres ». Ecoutons donc la voix de cet homme, dans le corps duquel nous sommes tous un seul homme ». (In. ps. 127.)

« Alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses. (I Cor. XV-28.) Faut-il entendre ces paroles du Christ, en tant qu'il est le chef de l'Eglise, ou selon qu'il est le *Christ universel*, dans l'union du corps et des membres ? Saint Paul dit : « De même que le corps est un, et qu'il a des membres nombreux, et que tous les membres du corps bien qu'ils soient nombreux, sont un seul corps, ainsi est le Christ. » Il ne dit pas : ainsi sont les christs, mais ainsi est le Christ, montrant ainsi que le Christ est justement appelé universel, c'est-à-dire la tête avec son corps, qui est l'Église. Le Christ est souvent désigné de cette manière dans

Digitized by Google

les saintes Ecritures, en sorte qu'on doit l'entendre à la fois du chef de l'Église et de tous les saints, qui sont un dans le Christ, une même semence d'Abraham. » (De divers. quæstion. — Quæst. 69, n° 10.)

« Quand nous trouvons dans les psaumes le mot Christ, toujours ou presque toujours, nous ne devons pas l'entendre seulement de celui qui est notre chef et médiateur, mais du Christ, tête et corps, de l'homme intégral et parfait. — « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ». C'est le Christ, le nouvel Adam, qui parle ainsi, dans la personne de notre chair qu'il a prise, parce qu'alors notre vieil homme tout entier était attaché à la croix avec lui. » (In Ps. 58, n. 2.)

Saint Léon : « C'est une vérité très certaine, que la nature humaine a été prise par le Verbe dans une union si intime, que non seulement cet homme qui est le premier-né de toute créature, mais tous les saints avec lui constituent un seul et même Christ. » (Serm. 63, c. 3.)

Card. Pie : « Dieu nous a unis à son divin Fils par des liens plus étroits que ceux qui dans le corps humain attachent les membres à la tête. C'est une liaison intime et miraculeuse. Les élus sont le corps et la plénitude du Christ : c'est-à-dire que sans eux il serait comme mutilé et diminué d'une partie de lui-même... Nous sommes comme les parties intégrantes de son être. » (Homél. pour la Toussaint. T. VIII, p. 227.)

6°. — *Jésus-Christ est notre chef par son corps et par son âme.*

Saint Augustin. « Si Notre Seigneur Jésus-Christ n'avait pris que l'âme humaine, nos âmes seules seraient ses membres ; mais comme il a pris notre corps, et que par ce corps il est aussi chef de l'homme, qui est formé d'une âme et d'un corps, sans aucun doute nos corps sont aussi ses membres ». (De Verb. apost. serm. 18, c. 1.)

Ainsi, d'après la doctrine des saints Pères, Jésus-Christ avec son Eglise forme un seul et même Christ, le Christ intégral et complet, le Christ universel, un seul homme, l'homme total, un seul Fils de Dieu.

Digitized by Google

II

Comment Jésus-Christ est notre médiateur

Dans le mystère du Christ, Jésus-Christ forme donc avec l'Eglise un même corps mystique, dont lui-même est la tête et dont nous sommes les membres. Nous allons voir maintenant comment Jésus-Christ, le Verbe incarné, est médiateur entre Dieu et les hommes. C'est un autre aspect du même mystère, de l'unité du Christ et de l'Eglise.

Quelques-uns pensent que la médiation de Jésus-Christ consiste seulement en ceci, que par ses souffrances et par ses prières il nous a mérité la justification et le salut. Mais cette médiation morale ne suffit pas à expliquer les Saintes Ecritures et la tradition nous découvre un plus profond mystère dans notre réconciliation à Dieu par le Verbe incarné.

Jésus-Christ est notre médiateur parce qu'il est Dieu et homme à la fois.

La médiation de Jésus-Christ est parfaite, parce que son corps a été pris d'Adam comme le nôtre.

1° — *Jésus-Christ est notre médiateur parce qu'il est Dieu et homme à la fois.*

« Un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus ». (1. Tim. II, 5).

Saint Augustin : « Jésus-Christ est médiateur entre Dieu et les hommes, parce qu'il est Dieu avec son Père, et homme avec les hommes. L'homme ne serait pas médiateur sans la divinité, et Dieu ne serait pas médiateur sans son humanité. La divinité humaine et l'humanité divine, voilà le médiateur. » (Lib. de ovib. Cap. XII.)

« Un abîme nous séparait de la divinité : le Christ médiateur est venu le combler. L'homme ne pouvait atteindre la divinité, qui était trop loin de lui, et Dieu s'est fait homme, afin que l'homme, par cette humanité, qui est à sa portée, puis se remonter à Dieu. Et c'est ainsi que l'homme Christ Jésus est le médiateur entre Dieu et les hommes. » (In Ps. 134, 5.)

Digitized by Google

Saint Paulin : « Par Jésus-Christ nous sommes insérés sur la divinité. Dans le corps de Jésus-Christ, qui est de notre terre, nous possédons les arrhes de la divinité, et nous avons en Dieu la chair du Christ, qui est le gage de notre immortalité. Dieu et les hommes étaient séparés par une distance infinie, mais l'Homme-Dieu a comblé cet intervalle, et par son humanité, comme par une sorte de pont, il a rétabli les relations entre le ciel et la terre. » (Epist. 33.)

« Le Christ, dit aussi saint Grégoire le Thaumaturge, par son très saint corps, comme par un pont, a rejoint ensemble le ciel et la terre. »

Origène : « Le Verbe s'est fait chair, pour nous, qui ne pouvions pas devenir les fils de Dieu, autrement que par la chair du Verbe. » (Homil. II.)

Rupert. : « Moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un ». Le Christ montre ici qu'il est le médiateur. En effet, la personne du Verbe est la seule qui, outre son habitation dans nos cœurs par la foi, demeure aussi en nous par la chair qu'il a prise. Et c'est ainsi que, par le Christ médiateur, nous sommes ramenés à la divinité et consommés dans l'unité. » (In Joan., lib. XII. — Edit. Migne — T. III. p. 762.)

Saint Epiphane : « Marie est elle-même la médiatrice du ciel et de la terre, parce qu'elle a opéré substantiellement leur union. » (Orat. de laudib. S. Mariæ deip.)

Ainsi, c'est par la chair de l'Homme-Dieu, que l'homme a retrouvé accès à la divinité et qu'il redevient enfant de Dieu.

Saint Cyrille d'Alexandrie dit explicitement que notre union à Jésus-Christ, le divin médiateur, n'est pas une simple union morale, mais une union substantielle, qui consiste dans une mystérieuse participation à sa chair vivifiante.

Saint Cyrille : « Il ne faut pas penser que le Fils de Dieu soit seulement notre médiateur, parce qu'il a effacé le péché, qui empêchait notre union avec Dieu. Dans ce mot de médiateur, il y a quelque chose de secret et de mystérieux. Le Christ en effet est médiateur, parce qu'il a uni en sa personne la divinité et l'humanité, qui étaient séparées par un abîme immense, et qu'ainsi, par lui-même, il nous a

Digitized by Google

unis à Dieu et à son Père. Car il est d'une même nature avec Dieu, étant de lui et en lui, et il est aussi d'une même nature avec nous, et par là il est de nous et en nous. » (Dialog. I. de Trinit.)

« Que nous soyons unis à Jésus-Christ par la foi et par la charité, c'est une vérité très certaine. Mais que nous n'ayons avec lui aucune union par la chair, comme quelques-uns ont osé le dire, c'est là un sentiment tout-à-fait contraire aux saintes écritures. Il faut bien le remarquer, Jésus-Christ ne dit pas qu'il est en nous par la seule relation d'affection, mais par une participation à sa chair. » (In Jo. — lib. X. — c. 2.)

Nous ne sommes pas seulement unis à Jésus-Christ d'une manière spirituelle, par la foi et la charité, mais aussi d'une manière corporelle, par une participation à sa chair ; et c'est en raison de son unité de substance avec nous que le Christ est de nous et en nous, comme par son unité de substance avec son Père, il est de lui et en lui. Jésus-Christ est notre médiateur parce qu'il nous unit à sa chair, dans laquelle la divinité habite, et nous est communiquée.

Cette unité de chair entre Jésus-Christ et nous est si bien considérée par les saints Pères comme la raison de sa médiation à notre égard, que, d'après eux, le Christ ne serait par notre médiateur, si la chair qu'il a prise n'était pas cette chair même d'Adam, à laquelle nous participons tous.

Cet argument est si concluant, et il prouve avec tant de force la médiation substantielle de Jésus-Christ que nous devons y insister.

2°. — *Jésus-Christ est notre médiateur, parce que son corps a été pris d'Adam comme les nôtres.*

Saint Léon : « Croyons fermement et comprenons ce que dit le bienheureux Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous. » Oui, en nous, que la divinité du Verbe s'est unis, et qui sommes cette chair qu'il a prise du sein de la Vierge. Si la chair du Verbe n'était pas prise de notre chair, si elle n'était pas vraiment humaine, le Verbe fait chair n'aurait pas habité en nous. Il a habité en nous, parce qu'il a fait sienne la substance de notre corps, parce que la

Digitized by Google

Sagesse s'est construit une demeure, non pas d'une matière quelconque, mais d'une substance qui est proprement nôtre et qu'il se l'est unie, comme l'indiquent manifestement ces paroles : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous ». L'enseignement du bienheureux Paul est d'accord avec cette sainte doctrine : « toute la plénitude de la divinité, dit-il, habite corporellement en Jésus-Christ, et en lui nous en sommes remplis. » C'est donc le corps entier du Christ que remplit la divinité ; mais nous n'en serions pas remplis, si le Verbe de Dieu ne s'était pas uni une âme et un corps, de la même race que nous ». (Serm. XXX (al. XXXI), cap. 3.)

« Etant devenus membres du corps du Christ, ce n'est plus dans le premier Adam que nous vivons, mais dans le second Adam, qui étant dans la nature de Dieu a daigné prendre notre nature de serviteur, afin que dans cet unique médiateur de Dieu et des hommes, l'Homme Christ Jésus, il y eût à la fois la plénitude de la Majesté divine et la vérité de la nature humaine. Si la divinité du Verbe n'avait pas pris notre nature dans l'unité de sa personne, il n'y aurait point de régénération dans l'eau du baptême, ni de rédemption dans le sang de la Passion. » (Serm. 69 (al. 66), cap. v.)

« Le Verbe s'est fait chair ». Sous ce nom de chair, tous les hommes sont compris. Nous ne pouvions pas autrement être arrachés à la mort que par cet abaissement de Dieu dans notre nature. En naissant véritablement homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ est devenu le commencement de la création nouvelle et le principe spirituel de notre régénération. » (Serm. XXVII. cap. 2.)

Saint-Hilaire : Le Christ a pris la nature du corps du premier Adam, et c'est dans ce corps qu'il a pris de l'homme, que le Christ est la cause du salut de l'homme. » (In Matth. — C. XVI. — N. 9.)

« Rendons-nous à la montagne de Sion, à la sainte Cité de Jérusalem ». Nous courons tous pour saisir le Christ, dans lequel nous avons été pris, c'est-à-dire pour nous trouver dans son corps, qu'il a pris de nous, dans lequel nous sommes élus avant la constitution du monde, et dans lequel nous avons été réconciliés et reconquis, dans lequel l'Apôtre, méprisant tout le reste comme du fumier, désire se trouver.

Digitized by Google

Ainsi donc, si ce n'était pas notre chair que le Verbe a prise, les maladies de notre corps n'auraient pas été guéries, et c'est dans cette assomption de notre chair, que consiste le salut de l'homme en Dieu. » (In Ps. XIII. — N. 4.)

« Nous voyons en Jésus-Christ notre propre résurrection, car nous sommes en lui, et dans la résurrection de son corps qui est nôtre, nous contemplons aussi notre résurrection... Si le Christ n'a pas pris de nous la substance de notre chair, c'est vainement que nous espérons ressusciter ». (In Ps. 124. — N. 4.)

Saint-Irénée : « En prenant la chair d'Adam, le Verbe a uni l'homme à Dieu, et par là, de même que nous étions tous morts en Adam, nous sommes tous vivifiés en Jésus-Christ. »

Saint-Grégoire de Nysse : « Pourquoi sommes-nous ressuscités en Jésus-Christ ? Parce que cet Homme-Dieu qui est ressuscité a tiré sa chair de la masse de notre chair et non d'ailleurs; et c'est ainsi que la résurrection de notre chef a pénétré tous les membres de son corps, comme si nous étions avec lui un même être. » (Orat. catech. c. 32).

Saint Jean Damascène: « Si le corps de Jésus-Christ n'était pas consubstantiel aux nôtres, nous n'aurions pas été véritablement rachetés. » (Cité par saint Thomas. 3e p. Q. L. art. 5.)

Saint Athanase : « Si la chair dont le Verbe s'est revêtu n'était pas vraiment et substantiellement notre chair, nous n'aurions rien de commun avec cette chair étrangère, et nous n'aurions été arrachés ni à la mort ni à la malédiction. (Orat. 3 contr. Arian.)

Sans doute, c'est pour cette raison que Notre-Seigneur aimait à s'appeler « le Fils de l'homme » pour nous rappeler qu'il était vraiment notre frère, notre vrai médiateur et sauveur, par cette chair qu'il avait prise de nous, qu'il immolait pour nous et qu'il nous donnait en aliment.

Pétau : « Les saints Pères disent fréquemment que le Verbe, en prenant son humanité individuelle, a pris en même temps notre humanité à tous, et que le second Adam, ainsi que le premier, portait en lui tous les hommes. Il est certain en effet que d'une certaine manière, nous sommes tous contenus en Jésus-Christ et compris dans cette humanité que le Verbe

Digitized by Google

s'est unie. Cette doctrine se retrouve continuellement dans saint Paul, c'est par là que nous participons à tous les mystères que le Christ a accomplis dans sa chair, que nous sommes morts et ressuscités avec lui et que nous régnons avec lui dans les cieux. » (De Incarn. lib. II, c. 6.)

Jésus-Christ est donc notre médiateur en raison de son unité de chair avec nous en Adam et sans cette unité de chair nous n'aurions pas part aux mystères qui se sont accomplis dans sa chair.

Mais Jésus-Christ n'est pas seulement le médiateur, entre Dieu et les hommes il est le médiateur de réconciliation, entre l'homme pécheur et la divinité offensée, il est notre pontife, et c'est par son sacrifice qu'il nous a réconciliés avec Dieu. Or, pour que son sacrifice eût toute sa perfection, il fallait que la victime qu'il offrait pour nous, fût prise de nous; il fallait qu'en lui cette chair qu'il immolait fût notre chair à tous.

« Jésus-Christ, dit saint Ambroise, a pris de nous ce qu'il devait offrir pour nous, afin de nous racheter par ce qui était de nous. »

Ferrand : « Il fallait que notre pontife reçut de nous ce qu'il devait immmoler pour nous. S'il n'a pas reçu de la Vierge Marie la matière de sa chair, il n'a pas reçu de nous de quoi offrir son sacrifice pour nous et comment alors aurait-il accompli la fonction de son sacerdoce éternel ? Il fallait que notre pontife reçut de nous la victime qu'il devait offrir à Dieu. C'est donc dans notre chair mortelle que le Fils de Dieu est devenu notre pontife, et c'est son propre corps qu'il a offert. Notre victime, c'est donc son corps, ce corps qu'il a pris de nous. » (Epist ad Anat. n. 4.)

Card. Franzelin : « Jésus-Christ par le lien naturel de son incarnation nous possède tous comme siens ; car nous sommes les membres de son corps, de sa chair et de ses os. Par cela que son corps est pris de la semence d'Adam et qu'il est de notre race, Jésus-Christ a été constitué la caution et la tête juridique de tout le genre humain, et il a satisfait pour nous, qui sommes siens, à la justice de Dieu son Père : tel est le sens des Saintes Ecritures et l'enseignement des Pères. « C'est ainsi, dit saint Cyrille d'Alexandrie, que nous avons

Digitized by Google

« été crucifié avec lui, alors qu'était attachée à la croix cette « chair, qui d'une certaine manière contenait en elle-même « toute la nature humaine, de même qu'en Adam le genre « humain tout entier avait encouru la malédiction. » (Tract. de Verb. Incarn. thes. 47. — p. 510. Sur la médiation de Jésus-Christ, voir Thomassin. De Incarnat. — lib. IV. — C. 4.)

Ainsi toute la tradition affirme que, si le Christ n'avait pas pris notre chair, la chair d'Adam, il ne serait pas notre médiateur et notre pontife, et que nous n'aurions part ni à ses mérites ni à ses mystères. Or, si la médiation de Jésus-Christ n'était qu'une médiation morale, il n'aurait pas été nécessaire que sa chair eut été prise d'Adam ; il aurait suffi qu'il fût homme, sans être de notre race, et qu'il nous eût appliqué ses souffrances et ses mérites. Mais il n'en est pas ainsi, comme nous venons de le voir. La médiation de Jésus-Christ est donc naturelle et substantielle, et fondée sur son unité de chair avec nous.

Il est certain, en effet, que le salut des hommes a été constitué par la volonté divine, non pas dans les opérations et souffrances de l'âme de Jésus-Christ, mais précisément dans sa mort corporelle et dans l'effusion de son sang. Les souffrances morales de notre divin Sauveur ont dépassé de beaucoup ses souffrances physiques ; elles avaient même dans un certain sens une valeur et une dignité plus grandes, et elles ont contribué d'une manière admirable à la perfection de notre rédemption. Et cependant ce n'est pas en elles qu'est établi le principe de salut de l'humanité, c'est directement dans la chair et dans le sacrifice sanglant de la croix. Pourquoi cela ? Parce que c'est en raison de notre unité de chair avec Jésus-Christ, que nous sommes faits participants des mystères qu'il a opérés dans sa chair, et que notre réconciliation s'est faite dans le corps de la chair de Jésus-Christ, par sa mort, comme dit l'apôtre saint Paul. (Col. I. 22.)

Si le Verbe divin avait pris une âme humaine, sans prendre notre chair, sa médiation à notre égard n'aurait pas été aussi parfaite. Son âme, en effet, n'étant pas émanée de l'âme d'Adam et du principe commun de l'humanité, Jésus-Christ n'aurait pas eu avec nous un lien aussi particulier.

Digitized by Google

Notre participation à ses mérites n'aurait pas été aussi directe et naturelle, et l'économie de notre rédemption n'aurait pas eu la même plénitude et la même perfection.

C'est pourquoi, comme le Père Lejeune le fait observer, « le Verbe ne s'est pas « contenté d'épouser l'âme, qui est « spirituelle, mais il a épousé notre chair ; et cela, avec tant « d'affection, que, parlant de cette alliance, il ne parle que « de la chair : « Verbum Caro factum est ». Et il a voulu « que ce mystère prît son nom de la chair, non pas « de l'âme ou de l'esprit, et qu'il s'appelât l'incarnation. » (Serm. 186. exorde.) Pour une raison semblable, l'union de l'homme à Jésus-Christ s'appelle l'incorporation.

C'est donc directement par son unité de chair avec nous que le Verbe Incarné est notre chef, notre médiateur et notre rédempteur.

F. François de Vouillé.

Digitized by Google

PROMENADES FRANCISCAINES AU LOUVRE

FRA ANGELICO DE FIESOLE

Le bienheureux évêque de Gênes raconte dans sa *Légende dorée* (1) que, pendant que saint Dominique était à Rome pour la confirmation de son Ordre, il vit, une nuit, le Christ debout dans les airs et tenant en main trois lances, qu'il brandissait contre le monde. Et sa Mère, accourant au devant de lui, lui demanda ce qu'il allait faire. Et lui : « Le monde est tout rempli de trois vices : l'orgueil, l'avarice et la concupiscence ; aussi ai-je résolu de le détruire avec ces trois lances ! » Alors la Vierge, se jetant à ses genoux, lui dit : « Mon Fils, retiens ta fureur et attends un peu ; car je connais un fidèle serviteur et vaillant lutteur qui, parcourant le monde, le soumettra à ta domination. Et je lui donnerai pour assistant un autre serviteur, qui rivalisera avec lui de zèle et de courage. » Et la sainte Mère de Dieu présenta à son Fils saint Dominique et saint François.

Les deux vaillants lutteurs ont réalisé la prédiction de la Reine du ciel. Ils ont rivalisé de zèle sur tous les terrains, même sur celui de l'art. Celui-ci y fit éclore la plus belle floraison qu'ait vue le monde chrétien, celui-là suscita d'admirables ouvriers, dont les œuvres enchantent, et dont les noms sonores sont dans toutes les bouches : Fra Angelico, fra Bartolomeo, les della Robbia, et d'autres.

Si nous rencontrons l'un d'eux, sur notre route, au cours de ces promenades, ne devrons-nous pas le saluer en frères ? Saint Dominique, la première fois qu'il rencontra son glorieux rival, courut à lui, l'embrassa pieusement, et lui dit : « Tu es mon compagnon, nos routes iront de pair. Unissons-nous. » Ne devons-nous pas agir ainsi à l'égard de ses en-

(1) Traduction Théodor de Wyzewa, Paris, Perrin, 1902.

Digitized by Google

fants, surtout si nous nous trouvons en présence d'un artiste qui ait réalisé, avec un suprême bonheur, le rêve des saints fondateurs de voir leurs successeurs n'avoir toujours en Dieu qu'un seul cœur et une seule âme ?

Le bienheureux Fra Angelico de Fiesole est cet artiste (1). Il semble avoir été destiné par Dieu pour personnifier magnifiquement, dans le domaine de l'art, l'union intime des deux Ordres. On a même dit de lui qu'il avait l'âme franciscaine ; on s'est étonné qu'au lieu de prendre la robe blanche du Dominicain il n'ait pas revêtu la bure sombre du Mineur. Parler ainsi, c'est juger à courte vue. Son rôle providentiel était à la fois plus large et plus haut ; il devait fixer sur la toile, pour les faire resplendir en couleurs célestes, les vertus qui sont le patrimoine commun des ordres frères : la foi radieuse, la tendre piété, et la simplicité du cœur. Il devait être le miroir où tous deux pussent se reconnaître ; et s'il est vrai que le baiser de Dominique et de François s'est transmis de génération en génération sur les lèvres de leur postérité, nulle part l'âme des deux Patriarches ne communia plus intimement que dans cette âme.

Je n'esquisserai pas ici la vie du peintre angélique. Qu'il me suffise de noter qu'un hasard providentiel, — l'état troublé de l'Italie, — l'obligea à passer dans l'Apennin ombrien ces années maîtresses de la vie, où l'âme se trempe et prend, si j'ose parler ainsi, sa teinte, celles qui s'écoulent de la vingtième à la trentième année. Il s'y imbiba pour toujours de simplicité et d'amour pour l'œuvre de Dieu, de tendre piété pour le Crucifié, de radieux espoir d'une vie plus lumineuse et plus pure. « Il fut, dit Vasari, homme simple et de mœurs très saintes ; il évita toutes les œuvres du siècle ; il vécut purement et saintement, et aima tant les pauvres que je pense que son âme doit être dès maintenant au ciel. Il peignit sans relâche, sans jamais vouloir peindre autre chose que des saints. Il eût pu être riche, et ne s'en soucia pas. Il avait même coutume de dire qu'il n'est autre richesse que de se contenter de peu. Il eût pu commander, et ne le voulut

(1) Fra Giovanni da Fiesole, dit l'Angelico, ou il Beato Angelico, né en 1387, prend l'habit des Frères prêcheurs ou dominicains en 1407, meurt en 1455.

Digitized by Google

pas, disant qu'il y a moins de chances d'errer, quand on obéit à autrui. On lui offrit des dignités parmi ses frères et au dehors, et il n'en fit pas de cas, disant qu'il ne cherchait d'autre dignité que de fuir l'enfer et d'approcher du paradis. Au milieu de ses frères, on ne le vit jamais en colère, ce qui me paraît d'une grandeur presqu'incroyable. Il souriait, et reprenait simplement ses amis. Quelqu'un lui demandait-il une œuvre de sa main, il répondait avec une amabilité inimaginable de s'adresser au prieur, et que, s'il y consentait, ce ne seraient pas ses œuvres qui feraient défaut. En somme ce Père, qui n'a pas encore été loué comme il le méritait, fut très humble et très modeste dans ses paroles et dans ses actions et, dans sa peinture facile et dévot, et ses saints sont des saints plus que ceux de tout autre peintre. On dit qu'il n'eût jamais touché un pinceau sans faire d'abord une prière. Jamais il ne peignit un crucifix sans que ses joues ne se baignassent de larmes. »

Si vous sortez de Santa Maria sopra Minerva, à Rome, par le couloir qui longe le chœur, jetez un regard sur la plaque tumulaire qui orne le mur de gauche, tout près de la sortie : ce moine, qui y dort son dernier sommeil, l'œil petit, le nez fin, les lèvres minces et serrées, le front et le menton puissants, c'est Fra Angelico. Il fut enterré ici en 1455, et le pâle sourire qui flotte sur ses traits apaisés semble un reflet des radieuses visions qu'il fixa sur la toile.

Quoi qu'il en ait été des circonstances extérieures de sa vie mortelle, tâchons de saisir dans l'étude de ses œuvres ce qu'il y avait d'immortel en lui.

Longtemps il ne fut compris qu'incomplètement. Son art, il y a quelques années à peine, était encore considéré comme la production tardive d'un âge à son déclin, comme la dernière manifestation de la peinture gothique, comme un rayon égaré du moyen-âge disparu. Il est, disait de lui un philosophe illustre, la dernière des fleurs mystiques. On ne voyait en lui qu'un moine, dont l'horizon n'allait pas au-delà des colonnettes de son cloître, qui, de parti-pris ferma les yeux sur les progrès que des contemporains tels que Masaccio et Donatello faisaient accomplir à l'art, qui s'attarda dans un bizantinisme vieilli, mais que l'on admirait et que l'on

Digitized by Google

aimait malgré tout, pour la délicate tendresse de sa piété. « Son art, dit Taine, est primitif comme sa vie. Il a commencé par des missels et continué sur les murailles ; les ors, les vermillons, la vive écarlate, les verts éclatants, les enluminures du moyen-âge s'étalent dans ses toiles comme sur les vieux parchemins. Parfois il en met jusque sur les toits. »

N'y avait-il vraiment en lui qu'un pieux et tendre enlumineur ? Ses œuvres vont nous l'apprendre.

Voici d'abord un tableau de petite dimension qui représente le *Martyre des saints Cosme et Damien* et de leurs trois frères. Le jour se lève. Du lointain horizon filtre la lumière, claire et fine. Elle glisse sur les collines, caresse leurs ondulations, ombre leurs replis, et vient se poser, calme, sur les remparts de la ville devant laquelle l'exécution a commencé. Trois têtes déjà, encadrées de lourds nimbe d'or, saignent dans la poussière. Crispé par les spasmes de l'agonie le corps de saint Cosme est couché sur le dos ; sa jambe s'est arquée et le tronc semble avoir fait un suprême effort pour rejoindre son chef sanglant. Le torse mutilé de saint Damien penche comme une tige mourante, tandis que celui de saint Anthime, à genoux, laisse échapper les jets vermeils d'un sang qui, là-bas, troue la poussière. A gauche de cette scène, dans une prairie semée de fleurs, où rit la lumière de cette belle matinée, les deux derniers frères, Léonce et Euprépie, attendent, agenouillés, la mort. Ils sont tout petits, ont huit ou dix ans à peine ; en robe claire, les cheveux délicats, leurs pauvres petits corps moites s'émeuvent doucement, et sous le bandeau qui couvre leur front on devine leurs yeux limpides qui cherchent à le percer. Un solide adulte vient de saisir le glaive énorme. Le corps tendu de la nuque au talon, il l'a rejeté par dessus l'épaule. Le mouvement est superbe ; mais ces muscles terribles — hélas ! — vont se détendre, la lame pâle va tournoyer et ces pauvres petites têtes blondes rouler en gémissant dans la verdure semée de marguerites.

Ce qui est plus saisissant encore que la scène elle-même, c'est qu'on la voit se dérouler, pour ainsi dire, une seconde fois, sur le visage du personnage qui se tient à la gauche du proconsul. Honnêteté, pitié, tendresse, émoi, s'y peignent en nuances délicates et fortes : entre ses traits, entre les

Digitized by Google

sentiments de l'âme qu'ils réflètent, entre la scène qu'ils résument, entre la lumière tendre qui la baigne, il y a une mystérieuse harmonie, quelque chose comme un souffle divin qui passe, et on ne peut s'empêcher de penser que, si Fra Angelico avait été payen et s'il avait assisté à ce spectacle, c'est ainsi qu'il eût compati. Son âme, à son insu, a débordé sur la toile.

Déjà nous pouvons nous demander si c'est bien là l'œuvre d'un simple enlumineur, quelque génie qu'on lui suppose. Mais avant de résoudre ce doute, — déjà il peut nous sembler fondé, — regardons de plus près encore cette petite toile.

Le proconsul, qui préside au martyre, ce barbare roux, à la figure dure, aux cheveux incultes, dont la raideur contraste avec la souplesse florentine de son entourage, vous le reconnaîtrez bientôt pour un de ces Daces ou de ces Germains qui, à l'époque de notre martyre, sous Dioclétien, étaient à la tête de l'armée et de l'administration romaines. Son regard froid est attaché au torse de sainte Anthime qui, quoique décapité, — nous l'avons remarqué, — reste droit; et il semble dire : « Combien de temps sera-t-il sans tomber ? » Seul, ce problème de physique l'intéresse dans le spectacle qu'il a sous les yeux, et on ne peut s'empêcher de songer, devant cette impassibilité scientifique, à un de ses descendants, au grand Gœthe faisant, pour s'instruire, de ses propres mains, l'autopsie de Mignon, morte d'amour pour lui.

Ce proconsul, si inhumain, son voisin de gauche, si tendrement compatissant, forment les deux extrêmes des sentiments qu'inspire la scène lamentable. Deux marchands, à droite, l'un franchement ému de voir couler tant de sang, l'autre s'efforçant, pour ne pas s'apitoyer, de regarder le phénomène qui captive le proconsul ; puis, quatre soldats, armés de lances, dont l'un compatit, l'autre s'intéresse, le troisième se détourne, le dernier sourit, forment les échelons qui conduisent de tant de pitié à tant d'indifférence.

Tout donc, dans ce tableau, jusqu'au beau mouvement franc du bourreau, joyeux de frapper tant de coups, tout est vie, émotion, sentiment et pensée. Tout en lui, nous touche

Digitized by Google

et nous émeut. Pourquoi ? Parce que l'âme des personnages palpite sur leurs visages !

Le visage humain ! Fra Angelico fut le premier à lui donner sa véritable importance, et c'est en cela d'abord qu'il fut, non arriéré, mais un novateur et un initiateur. Nul avant lui n'y avait évoqué, avec ce degré de souplesse et de finesse, tous les sentiments, toutes les faiblesses, toutes les douleurs, toutes les joies, toutes les extases, qui agitent, dépriment, bouleversent, secouent, ou ravissent notre pauvre âme. Giotto, toujours simpliste, n'y peint qu'un nombre limité de passions, mais en traits de génie ; le peintre angélique y fait vivre avec des nuances infinies tout ce qui nous trouble et nous émeut, sauf les affreux extrêmes du mal, qu'il ne sut jamais rendre. Il est l'anneau unique par lequel les plus délicats de nos modernes se rattachent au grand mouvement du treizième siècle. Il a sur ses contemporains, à ce point de vue, une avance immense.

Voilà pourquoi il fut, au milieu d'eux, un isolé. Il fut un isolé, parce qu'il avait devancé les temps, parce que sa façon de sentir, sa force créatrice, sont puissamment individuelles. Longtemps, avouons-le, on l'a jugé superficiellement, après quelques coups d'œil distraits. Aujourd'hui, on l'étudie, on cherche à déterminer avec précision la place qu'il occupait dans le mouvement artistique de son temps. Et, sous ces efforts, son âme s'éclaire d'une lumière nouvelle.

Pas plus qu'il ne fut gothique, sa piété ne fût aussi enfantine qu'on s'est plu à le dire. Elle était faite de sublimes méditations sur Dieu et sur le mystère de la Rédemption. Sa tendresse sans bornes était éclairée d'images et d'idées d'une admirable clarté. Il n'est pas simplement pieux, il est mystique au sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire que le corps n'a d'importance pour lui que comme expression d'une vie intérieure, la nature, comme manifestation de l'incommensurable bonté de Dieu, et comme lien d'amour entre notre âme et Lui.

Et c'est en cela encore que Fra Angelico se distingue de ses contemporains ; ceux-ci, de plus en plus, donnaient la première place à la beauté plastique et corporelle ; pour elle, souvent, ils oubliaient le sentiment intérieur. Chez lui, la

Digitized by Google

vie morale tient toujours la première place, la forme, la seconde seulement. L'âme d'abord, le corps ensuite.

Parce qu'il est pieux, il fut parfois incompris. Parce qu'il était un penseur, il se développa. On dit bien souvent qu'il n'y a dans son œuvre aucune trace de progrès, que tel il pensait et voyait à vingt-cinq ans, tel il pensait et voyait encore à soixante. C'est là un jugement préconçu et une erreur. Qu'on compare ici, au Louvre même, le tableautin représentant la *Danse de Salomé*, avec le *Martyre des saints Cosme et Damien* dont nous avons parlé, et on se convaincra sans peine qu'il y a un monde entre les deux. Ceux qui affirment qu'il resta étranger au mouvement artistique de son temps veulent dire simplement qu'il résista au courant qui jetait son siècle entier au paganisme. Il y résista, mais, en homme fort, lui emprunta ce qu'il avait de sain, et l'employa à la gloire de Dieu. L'unité de sa vie fit croire qu'il était immobile alors qu'il s'élevait, mais d'un vol uniforme, vers le soleil de l'art véritable (1).

Avec le *Couronnement de la Vierge*, un des inestimables trésors de notre Musée, il était arrivé au point suprême de son ascension. On eût pu dire qu'il s'était élevé au-dessus des couches terrestres et que son aile battait alors dans l'éther « C'est le tableau, nous dit Vasari, où Fra Angelico se surpassa lui-même ; il y a représenté Jésus-Christ, couronnant la Vierge, au milieu d'un chœur d'Anges, d'une multitude infinie de saintes et de saints, si nombreux, si bien faits, avec des têtes et des poses si variées, que l'on éprouve un plaisir d'une douceur incroyable à les contempler. Il semble même que les esprits des bienheureux ne peuvent être autrement dans le ciel, ou, pour mieux dire, ils seraient ainsi s'ils avaient un corps... Aussi, quant à moi, je puis affirmer avec vérité que je ne vois jamais cet ouvrage sans qu'il me paraisse nouveau, et lorsque je le quitte, il me semble que je ne l'ai pas encore assez vu. »

(1) J'ai emprunté beaucoup des réflexions qui précèdent à une puissante étude de Walter Rothes, intitulée *Die Darstellungen des Fra Giovanni Angelico*. (Heitz, Strasbourg, 1902.) Elle met notre peintre dans sa véritable lumière et offre le plus vif intérêt.

Digitized by Google

Théophile Gautier l'a décrit avec amour dans une page que je cite toute entière, parce qu'elle rend parfaitement la première impression qu'il produit : « Le *Couronnement de la Vierge*, de Fra Beato Angelico, semble peint plutôt par un ange que par un homme. Le temps n'a pas terni l'idéale fraîcheur de ce tableau délicat comme une miniature de missel, et dont les teintes sont prises aux blancheurs des lis, aux roses de l'aurore, à l'azur du ciel et à l'or des étoiles. Aucun des tons fangeux de la terre n'alourdit ces formes séraphiques faites de vapeurs lumineuses. Sur un trône aux degrés de marbre, dont les couleurs variées sont symboliques, le Christ assis tient une couronne d'un riche travail qu'il va poser sur le front de sa divine Mère, agenouillée devant lui, la tête modestement penchée, et les mains croisées sur sa poitrine. Autour du trône se presse un chœur d'anges musiciens jouant de la trompette, du théorbe, de l'angélique et de la viole d'amour. Une flamme légère voltige sur leurs têtes, et leurs grandes ailes palpitent de joie à ce glorieux couronnement qui fait Dame du paradis l'humble servante du Seigneur. A gauche, un ange agenouillé prie. Dans le bas du tableau, le regard tourné vers le ciel, adore et contemple, distribuée en deux groupes, la foule des bienheureux. D'un côté Moïse, saint Jean-Baptiste, des apôtres, des évêques, des fondateurs d'ordres désignés par quelque emblème et portant pour plus de sûreté leurs noms inscrits autour de leurs nimbes ou dans les broderies de leur vêtement. Saint Domique tient une tige de lis et un livre. Un soleil forme l'agrafe du manteau de saint Thomas d'Aquin. Charlemagne, « l'empereur à la barbe florie », est reconnaissable à sa couronne fleurdelisée. Saint Nicolas, évêque de Myre, a près de lui trois boules d'or, symbole des trois bourses qu'il donna à un gentilhomme pauvre pour doter ses trois filles que leur beauté exposait aux séductions. De l'autre côté se pressent le roi David, des apôtres, des martyrs, saint Pierre le Dominicain avec sa blessure à la tête, saint Laurent tenant son gril, saint Etienne une palme à la main, saint Georges armé de pied en cap ; puis, sur le devant du tableau, le charmant groupe des saintes, d'une grâce toute céleste : la Madeleine agenouillée offre son vase de parfums, sainte Cécile

Digitized by Google

s'avance couronnée de roses ; sainte Claire transparaît à travers son voile constellé de croix et d'étoiles d'or, sainte Catherine d'Alexandrie s'appuie sur la roue, instrument de son supplice, calme et paisible comme si c'était un rouet de fileuse ; sainte Agnès tient entre ses bras un petit agneau blanc, symbole de candeur. Fra Beato Angelico a trouvé pour ces jeunes saintes une beauté virginale, immatérielle, céleste, dont le type n'existe pas sur la terre : ce sont des âmes visibles plutôt que des corps, des pensées de forme qu'enveloppent de chastes draperies blanches, roses, bleues, étoilées et brodées, comme doivent en revêtir les esprits bienheureux qui jouissent au paradis de la lumière éternelle. S'il y a des tableaux au ciel, ils ressemblent à ceux de Fra Angelico. »

Fermons un instant les paupières, et réfléchissons.

La teinte générale du tableau, — sa teinte morale s'entend, — est la joie divine, et elle est rendue au moyen d'une gamme de couleurs qui ne va pas de l'obscur au clair, du sombre au lumineux, mais du moins clair et du moins lumineux, au plus clair et au plus lumineux. La paix céleste y rayonne dans toutes les touches, y éclaire tous les visages.

Chacun d'eux conserve son caractère propre et nettement déterminé, et tous cependant sont nimbés de la liliale clarté d'une pureté surnaturelle.

Et, ce qui peut faire, à bon droit, crier au prodige, c'est que ces deux éléments de la joie divine et de la pureté surnaturelle sont mis en œuvre avec une maîtrise telle, qu'après quatre cent cinquante ans, on en est encore à chercher le critique, — quelque basse qu'ait été son âme, — qu'ils n'aient ravi.

C'est que, dans cette lumière céleste, brillent des âmes. Saint Dominique déborde de piété, saint Thomas d'Aquin d'intelligence, sainte Claire, le profil irrégulier, est frappante de simplicité et d'amour. D'un œil tendre saint François suit vaguement un rêve mélancolique et doux, celui de la Passion. Même dans ce séjour de joie il songe à ce qu'il en a coûté au Divin Sauveur pour peupler ainsi le Ciel d'âmes et de corps transfigurés. Sa bure est constellée de flammes d'or, aussi se cache-t-il entre saint Nicolas de Myre et

Digitized by Google

saint Antoine abbé, pour ne pas être vu en si brillante parure.

Je pourrais ainsi passer en revue chacun des personnages de cette radieuse vision et déchiffrer son âme dans les rayons qui l'éclairent ; cette étude serait passionnante, mais lasserait le lecteur qui n'a pas sous les yeux la reproduction de ce chef-d'œuvre. Il vaut mieux signaler les innovations qui distinguent ce couronnement de ceux qui l'ont précédé.

Auparavant, dans les œuvres semblables, le peintre représentait les saints debout, sur une même ligne, des deux côtés de Notre-Seigneur et de sa divine Mère. Cette disposition donnait de l'uniformité au tableau et lui enlevait toute profondeur. Ici pour la première fois Fra Angelico les groupe devant le trône en demi-cercle. Les derniers tournent le dos au spectateur, les suivants sont vus de profil, ceux qui approchent le trône de plus près, de face. Cette courbe, en s'enfonçant dans le tableau, y crée l'illusion de la profondeur.

Le peintre Angélique a eu de plus l'heureuse idée de faire agenouiller la Vierge plus bas que son divin Fils. Ses longs vêtements étalés conduisent l'œil des degrés du trône à la tête modestement baissée sous la couronne, et de là, par une ligne ininterrompue, jusqu'à la figure rayonnante du Christ, centre moral de la composition. Le regard, grâce à cette double innovation, va, par une belle ligne sinueuse, des premiers plans au sommet, en parcourant tous les enchantements de la peinture.

Ces dispositions, si souples et si simples, réalisées pour la première fois par l'Angelico, a fait faire à la peinture de scènes semblables un pas immense.

Enfin, le peintre donna, dans ce tableau, au symbolisme, une importance qu'il n'a dans aucune autre œuvre italienne. Le symbolisme avait pris naissance dans son mysticisme aussi naturellement qu'une fleur dans un champ fertile, ou plutôt il jaillit de chaque personnage comme de la fleur le pistil, pour le distinguer des autres floraisons du parterre céleste. Sans lui nous hésiterions comme le botaniste qui, succombant sous des brassées de fleurs soyeuses, ne saurait, faute d'éléments, à quelle famille les rattacher et quel nom leur donner.

Le *gradin* de cette œuvre magistrale est partagé en sept

Digitized by Google

petits tableaux dont l'étude nous apprendrait mille choses sur l'âme de notre peintre et sur ses connaissances techniques. Le plus fameux parmi eux est celui qu'on appelle le *Repas de saint Dominique*. Les légendaires rapportent que la confiance du Patriarche des Prêcheurs dans la Providence était si grande, qu'il faisait mettre ses disciples à table lorsqu'il n'avait ni pain ni viande, ni d'autres aliments à leur donner, et que des anges leur apportaient en abondance la nourriture dont ils avaient besoin. Un réfectoire ; à gauche, dans une chaire, un frère fait la lecture ; les autres sont assis à table devant des assiettes vides ; les visages sont sérieux, saint Dominique prie. Deux anges, vêtus d'or et d'azur paraissent, glissent, laissent tomber devant chaque moine un pain, et disparaissent. Et rien ne peut rendre la grâce céleste de leur passage.

Je néglige les autres : l'*Apparition des saints Pierre et Paul*, la *Résurrection de Napoleone di Fossa-Nova*, le *Christ debout dans son tombeau*, le *Miracle des Albigeois*, la *Mort de saint Dominique*, pour ne parler que de la *Vision du Pape Innocent III*.

Le sujet est le même que celui traité par Giotto au gradin de son saint François recevant les stigmates, sauf qu'il s'agit du Père des Prêcheurs au lieu de celui des Mineurs. Le pape, dit-on, hésitait à approuver le plan de l'ordre que saint Dominique lui présenta en 1215. Une nuit le pontife vit en songe l'église de Saint-Jean de Latran qui menaçait de s'écrouler. Saint Dominique accourut et soutint l'édifice. Frappé de la signification de ce rêve, Innocent favorisa l'entreprise du pieux fondateur.

Nous avons étudié longuement, dans notre première promenade, les dispositions que Giotto donna à son œuvre et les liens dramatiques par lesquels il sut relier le Pontife endormi au sauveur de l'Eglise. Hélas ! ici, combien l'intérêt est moindre ! Fra Angelico a peint, à gauche, le mur de Latran qui se lézarde ; une longue prairie, parsemée de fleurettes blanches et rouges, le longe ; au bout de la prairie, dort le Pape dans une chambre du Palais, surplombée par le château Saint-Ange, avec les fenêtres gothiques qu'il avait alors. Un ciel de soie bleu s'étend sur le tout. Et ce

Digitized by Google

qu'on regarde, c'est la prairie, le Château-Saint-Ange, le ciel, sans que nul se soucie du Pape et de saint Dominique.

La prairie surtout attire tous les regards. Elle est charmante. On a dit que si, d'après le mot de Michel-Ange, les portes du baptistère de Florence sont dignes de servir d'entrée au Paradis, les prairies de Fra Angelico sont dignes de lui servir de voie d'accès. Regardez-la, regardez celle du martyre des saints Cosme et Damien, regardez son paysage et sa lumière, et dites-moi s'il est vrai que le peintre angélique ne représenta que le rêve et ne sut voir que lui.

Non, répétons-le, le doux dominicain n'a pas toujours été apprécié à sa véritable valeur. Son invention (1) est vivifiée par tout ce que les brises du temps nouveau avaient de sain. Et en même temps il personnifie, avec un bonheur et une plénitude remarquables, tout un grand côté de l'âme du moyen-âge. C'est par lui que nous savons le mieux comment le règne des cieux : anges, saints et bienheureux, se peignait dans l'âme pieuse de l'humanité d'alors. A ce titre, ses tableaux sont des documents religieux de premier ordre. Et en même temps son sentiment artistique est si haut qu'on a pu dire que, qui ne le comprend pas, ne comprendra jamais l'art antique. Si l'on se souvient que nous avons constaté que c'est par lui que les plus délicats de nos modernes se rattachent à l'art du treizième siècle, nous serons stupéfaits de voir dans ce soi-disant gothique attardé l'union de l'hellénisme et de l'art contemporain. A ce titre son apparition dans le domaine de l'art prend une importance singulière.

Sa grandeur artistique lui vint de la hauteur de sa piété, qui ne lui permit jamais de déchoir. Il mesurait les choses à son crucifix, c'est pourquoi il fut si grand. De ces *Crucifix*, qu'il peignait en pleurant, en voici un, sur le palier. Entre saint Jean et sa Mère, l'Homme-Dieu expire ; au pied de la croix saint Dominique, enflammé d'amour, prie. Tout, dans cette fresque, est émouvant et sobre.

H. MATROD.

(1) Ces réflexions sont empruntées presque textuellement au Cicerone de Burckhardt.

Digitized by Google

L'ANIMISME EN AFRIQUE

Ce n'est point de l'Animisme d'Aristote que nous voulons traiter dans cet article. Le Maître des philosophes a l'honneur d'avoir considéré, lui seul parmi les païens, dans l'âme pensante, l'unique principe de la vie sensitive et organique de l'homme. Cet animisme-là est tout classique, sent la froide thèse, et le lecteur ne nous saurait gré de la lui servir. Tout uniment qu'est-ce autre chose que la doctrine chrétienne de l'âme humaine, forme substantielle du corps ?

Il existe un animisme d'un nouveau genre. L'ethnographie s'est emparé de ce mot, — à tort ou à raison, peu nous importe, — en vue de grouper, de classer les religions, ni chrétiennes, ni musulmanes, ni idolâtriques à proprement parler (1), mais pour qui le spuissances surnaturelles, invisibles, sont réputées habiter certains objets en qualité d'Esprits, de Génies, de Manitous, de Chémis. Les sauvages d'Amérique et les Noirs d'Afrique et de l'Océanie sont animistes.

Même les nègres qui ont embrassé le Coran, souvent sans conviction et à contre-cœur, comme on endosserait un burnous imposé de vive force par l'Arabe, s'obstinent dans les pratiques animistes. Il y a pourtant des degrés, une échelle très sensible, dans la façon dont ces peuples symbolisent les influences surhumaines et déterminent l'objet résidentiel qui leur convient. Quand ils attribuent la vertu de propitiation, ou le fait de contenir un esprit, à un objet animé ou inanimé qui protège l'individu, la famille, objet que le sorcier ou féticheur impose, cet objet est un fétiche (du portugais : *fetisso*, objet enchanté ; — *fata*, fée). Le fétiche n'est point un dieu proprement dit, mais un *porte-bonheur*, une *amulette*, un Génie personnel ou familial. Aussi même des

(1) L'idolâtrie consiste principalement à revêtir les puissances surnaturelles de la forme humaine ; c'est l'anthropomorphisme religieux, poussé à l'excès.

Digitized by Google

chrétiens peuvent être fétichistes, et M. Coulbeaux reproche aux Abyssins, adorateurs de Jésus-Christ, d'avoir recours aux fétiches. Tout au contraire lorsqu'un peuple envisage dans les œuvres de la nature. astres et firmament, fleuves, arbres et forêts..., l'image ou la résidence préférée des puissances invisibles, ce peuple-là entend l'animisme dans sa conception plus épurée.

Tous les peuples animistes sont monothéistes ; de leur système touffu d'Esprits secondaires émerge toujours la croyance au Dieu suprême, Maître et Protecteur du monde, ainsi qu'un palmier géant s'élève au-dessus des broussailles confuses et des arbustes chétifs qui végètent à ses pieds.

Avant d'entrer plus au cœur de la question, disons que l'ethnographie a réalisé de tels progrès, a accumulé tant d'observations, fruit d'une enquête constante, minutieuse, universelle, qu'elle est devenue une science, avec ses principes certains,ses procédés sûrs,ses conclusions rigoureuses Il n'est plus permis de parler des religions et des coutumes des peuples à l'aventure, en dehors des voies tracées, des jalons posés, sans se mettre au niveau des connaissances générales. Qui oserait discourir sur l'Afrique par exemple sans consulter les travaux des d'Abbadie, de Livingstone, de Mgr Le Roy, du R. P. Baudin, etc., s'exposerait à fausser sa route. Le vaste et récent ouvrage des *Missions Catholiques Françaises* constitue une *Aurifodina* aux renseignements presque infinis, quoique malheureusement trop succincts sur l'ethnographie. Un véritable *Manuel* de cette science bien documenté, bien raisonné, vient de paraître dans l'*Histoire des Croyances, Superstitions, Mœurs, Usages et Coutumes (selon le plan du décalogue)* par M. Fernand Nicolay, avocat à la Cour de Paris. De ces travaux, prodiges de science et de patience se dégage, incontestable, victorieux, le principe désormais acquis, que *la notion d'un Dieu supérieur se retrouve dans l'humanité, même païenne, même chez les peuples sauvages ou non civilisés.* Déjà Cicéron, Porphyre, saint Augustin avaient *signalé*, dans le polythéisme romain, grec, égyptien, la subordination des dieux inférieurs au Dieu suprême, dont les autres n'étaient que des modalités, des qualifications, *nomina non numina* ; et, hormis en quelques na-

Digitized by Google

tures tout-à-fait dépravées, les croyances des anciens polythéistes se ramènent facilement à la notion de l'unité divine. Thèse également établie par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, dans son livre : *La Religion romaine*. Le Jupiter-Optimus-Maximus domine toutes les divinités de Rome, et lui seul avait droit aux grands sacrifices et aux fêtes nationales. En Grèce, *Zéus* est le *chef*, le *maître des dieux*, le *conducteur du monde*. « Ammon, chantaient les Egyptiens, tu es le Générateur unique, qui produit toutes choses ! O *un qui es seul*, toi qui as fait les êtres ; *Un qui es seul, et dont les noms sont nombreux* : (pas moins de cent douze). »

M. Nicolaÿ prouve qu'il n'existe aucun peuple ignorant Dieu. Les fétichistes africains ne confondent jamais les forces surhumaines avec les objets matériels, avec les animaux qui en sont l'emblème ou la résidence, et la place reste large pour la connaissance et le culte du Dieu qui régit l'univers. Les prières et les serments s'adressent à *Olorun*, le Maître du Ciel, en Guinée ; à *Ounkoulou* le Grand Esprit, chez les Caffres ; à *Mo-Limo*, le Très-Haut, chez les Betchouanas ; à Waka, chez les Galla, et les Imomatta à l'est du Soudan. Justice est faite des rapports hâtifs, superficiels, incomplets, de maint explorateur accusant d'athéisme, des populations noires, chez lesquelles une observation soutenue et consciencieuse a découvert les débris séculaires de la religion primitive, conservés dans les formules précatoires et les cérémonies d'un culte assez complexe. C'est à tort que nos matérialistes s'autorisent de l'exemple des Noirs pour défendre la cause chère à leur philosophie. Il est vrai que certains missionnaires, moins chercheurs, ou moins heureux dans leurs recherches, ont favorisé les théories du rationalisme et de l'évolutionisme. Le sentiment religieux aime à s'envelopper de silence, et le Noir, soit crainte d'exposer ses croyances à la risée et au « mauvais œil » d'un profane, soit incapacité d'expliquer lui-même la théosophie de sa race, ne livre pas facilement ses secrets. Il y a, encore plus que chez nous, de rares docteurs et beaucoup d'ignorants imitateurs. M. Nicolaÿ, en termes pondérés et respectueux, montre le danger : « Le zèle ardent de saints

Digitized by Google

missionnaires, dit-il, profondément pénétrés de commisération pour ces pauvres gens, s'est attaché plus d'une fois à signaler *surtout, et même parfois exclusivement*, leurs lamentables aberrations, pour mieux inciter à porter la rayonnante lumière de l'Evangile dans ces régions ténébreuses. Sans y prendre garde, on a ainsi donné des armes au positivisme qui a grand intérêt (pour combattre la Révélation et rattacher l'homme à une origine animale), à dénier *toute trace d'idées spiritualistes* chez les sauvages, négation qui lui fournit l'occasion de soutenir que le Fétichisme n'est point une déformation ni une dégradation, mais le premier degré du sentiment universel, dont le christianisme ne serait qu'un perfectionnement naturel ! »

Et ce défaut de vue, cette confusion de la religion des Noirs avec leurs superstitions, ce préjugé classique que tout sent l'erreur et la diablerie parmi eux, a pour résultat néfaste d'aveugler l'Européen sur le côté juste et spiritualiste de leur culte, de lui inspirer un dédain indiscret qui rejette en bloc leurs coutumes, les choque et les éloigne de la vérité et de la civilisation. Tous ceux qui, à divers titres, instruisent les non-civilisés, devraient lire les trois volumes de M. Nicolay. Nous-même, si nous avions pu les connaître plus tôt, nous aurions poussé à bout, dans notre livre : les *Galla*, le symbolisme et la haute signification que les coutumes hiératiques et profanes de ce peuple reçoivent de leur nature et de leur institution primordiale. Nous étions dans la bonne voie.

Car jusqu'à la danse (1), jusqu'à l'anthropophagie, la plupart des usages ont une origine religieuse. Superstition ridicule ou dévotion farouche, c'est la déviation d'un dogme, d'un acte cultuel.

(1) La danse fut un privilège sacerdotal avant de dégénérer en divertissement profane, en exercice voluptueux. Les liturgies orientales conservent encore les danses rituéliques. Autour des tombeaux des premiers martyrs, et dans les sanctuaires catholiques, on exécutait jadis de pieuses danses comme cela se pratique de nos jours en Espagne pour certaines processions. En 1447, le parlement français dispensa les nouveaux prêtres de danser le jour de leur première messe.

Digitized by Google

*
* *

Les animistes africains possèdent-ils un corps de doctrine ? A cette question laissons répondre le R. P. Baudin, missionnaire en Guinée : « Avouons-le, écrivait-il aux Missions Catholiques, les apparences favorisent l'idée que le fétichisme ne serait que l'adoration de la matière brute ou d'êtres infimes. En effet, l'Européen qui arrive, par exemple en Guinée, rencontre à chaque pas dans les villages des idoles grotesques, barbouillées de sang de coq et d'huile de palme par des adorateurs stupides. Un premier regard suffit à l'Européen pour mépriser ce culte inepte, qu'il juge indigne d'aucun examen. Ainsi s'explique l'idée incomplète, fausse même que l'on se fait du Fétichisme, dont on ne voit *que l'enveloppe matérielle.* Mais si, à la lumière d'une étude approfondie, le regard réussit à lire à travers ce voile, l'on est étonné de découvrir sous cet extérieur grossier et repoussant *un enchaînement de doctrines*, *tout un système religieux*, où le spiritualisme tient la plus grande place... Les Noirs considèrent Dieu comme l'auteur des dieux et des génies, ils le nomment *Olorun*, c'est-à-dire le Maître du ciel... »

Ce corps de doctrine englobe généralement les principales notions, plus ou moins enchevêtrées, de la religion patriarcale : un Dieu bon, créateur et organisateur du monde, des esprits, les uns bons, les autres méchants, ou indifférents, la survivance de l'âme qui reçoit une récompense ou un châtiment ; des sacrifices, des prières, le culte des morts. On a peur des esprits mauvais qu'il faut apaiser par des immolations ou de simples offrandes ; Dieu étant bon, on s'inquiète moins de lui. Une morale parfois immorale, qui autorise les sacrifices humains, l'infanticide légal, l'exploitation de la femme, en plusieurs nations ; plus pure parmi d'autres races elle commande la réserve, le respect des biens et de la vie du prochain, et avant l'arrivée des Arabes, dit Mgr Le Roy, l'impudicité y était presque inconnue. Les Négrilles ou Pygmées semés par faibles groupes dans l'Afrique équatoriale, gardent plus claires, plus rationnelles et plus justes les notions religieuses que celles des tribus organisées qui les enclavent. Puis viennent les Bantou (êtres doués de

Digitized by Google

raison), groupe linguistique comprenant toutes les nations de race noire situées entre les deux Océans, depuis le bassin du Congo, les grands lacs et le Tana au nord jusqu'au fleuve Orange et au Limpopo au sud. C'est le pays des sorciers tout-puissants, des fétiches, de l'anthropophagie, des crimes légaux. Les Bantou connaissent Dieu, en tant que puissance supérieure, mais leur culte a surtout pour but d'écarter les influences malignes et de se concilier les mystérieuses faveurs que les Génies répandent sur la terre. Au-dessus des pays qu'occupent les Bantou habitent les *Nigritiens* de races et de langues diverses, mais au type nègre plus accentué, de belle taille, forts, assez vaillants, laborieux. Le Soudan central, le Sénégal et tout le territoire qui s'étend du Haut-Nil aux vallées du Niger, de la Gambie, sont leur domaine.

La notion de Dieu y est très claire ; le culte aux mânes des ancêtres y tient une large place, et non moins importante la place réservée, en Dahomey par exemple, aux sacrifices humains.

Véritables races supérieures, sorte d'aristocratie du monde noir, viennent ensuite des groupes de familles dont le type se rapproche de plus en plus du nôtre : ce sont les Galla, les Afar ou Danakil, la plupart des Somali, les Massaï, les Wa-Houma, les Baganda, les Bedja de la Nubie, les Peul, Foul ou Foulbé du Soudan, et les Abyssins. « Toutes ces populations dont la peau est noire, bronzée ou rougeâtre, par suite sans doute d'un mélange plus ou moins considérable avec les premières tribus qu'elles ont rencontrées, ont généralement un type régulier, souvent beau, les attaches délicates, le visage ovale, le nez droit et fin, les cheveux frisés, toute une attitude remarquable qui ressort encore mieux par l'aptitude qu'elles ont pour se draper à la manière des statues antiques (1). »

Les Abyssins appartiennent à l'hérésie cophte, les Peul, les Somali, les Afar sont musulmanisés et ils singent l'Arabe jusque dans son fanatisme ; les Baganda se rangent en masse sous l'étendard du Christ avec une ferveur digne des temps

(1) Mgr Le Roy. *Missions Catholiques* du P. Piolet. tome V.

Digitized by Google

apostoliques, et ils furent décorés en 1886 du sang des trente jeunes martyrs de l'Ouganda, sortis de leurs rangs. Quant aux Massaï et aux Galla, ils doivent être appeles les plus purs animistes. Là point de statuettes, point de fétiches ouvragés, peu d'amulettes, pour temple la nature, pour autel la terre nue ; l'action des sorciers est moins oppressive que chez les Bantou. Dieu est très connu, et son nom à chaque instant invoqué est mêlé à tout comme celui du Maître de qui tout dépend et dont l'action se retrouve partout. On admet des esprits tutélaires habitant certains arbres touffus, les belles sources, gardant les cols, les gués des rivières et veillant sur la famille et sur l'individu : des mauvais génies, auteurs des fléaux, des maladies, et dont on combat la maligne activité par des recettes magiques et des offrandes.

On offre à Dieu, et souvent en l'honneur des esprits ou des ancêtres, des oblations et des sacrifices, où jamais le sang humain ne fut versé. Il y a des intermédiaires entre le ciel et l'homme, constituant une espèce de sacerdoce fort respecté. Maintes formules de prières ne manquent ni de justesse ni de grandeur ; il suffirait d'y introduire les noms de Jésus et de Marie pour les rendre catholiques. L'idée de la vie future se dessine nettement, et le paradis n'est point transformé en lieu de débauche comme celui de Mahomet. Tout au plus s'imagine-t-on que les mânes ont besoin de manger et de boire, et près du défunt, enterré assis, on place les mets et la boisson qu'il préférait. La loi du Lévirat est en honneur, l'unité habituellement gardée dans le mariage, les abus invétérés contre la morale sont flétris par les plus sages et par des axiomes vigoureux, prouvant que, dans ces tribus, la conscience n'est pas morte.

Mgr Le Roy, tandis qu'il exerçait l'apostolat au Zanguebar, avait remarqué que les Galla de la région équatoriale ne portaient pas d'amulettes, il leur en fit l'observation, en leur demandant s'ils n'offraient pas de sacrifices a leur divinité : — « Des sacrifices? répondit l'un d'entre eux, oui ! nous en offrons à Waqa (Dieu). Je tue un buffle par exemple... Eh ! bien, je prends un morceau, le meilleur ; j'en brûle une partie pour Waqa : je mange l'autre et la donne à manger à

Digitized by Google

mes enfants. Voilà mon sacrifice !... Je recueille du miel, j'en jette une partie dans la forêt et vers le ciel, comme sacrifice à Waqa. Je le lui dis : et il m'entend. . Waqa est le *maître de tout !* Il nous a donné fleuves, forêts, plaines, montagnes, tout enfin ; mais il est sévère : il veut sa part et nous la lui donnons... (1) » Voilà du monothéisme évident et un culte primitif, qu'on trouvera développés aux articles que nous publiâmes dans cette Revue au commencement de l'année 1900, et dans notre livre : Les *Galla*.

D'où vient donc qu'on a entassé tant de ridicules appréciations sur le compte des Noirs ? « Il nous est vraiment impossible, après tant d'années passées en Afrique, s'écrie Livingstone, de ne pas rire de toutes les absurdités qu'on a écrites contre l'intelligence des Noirs... ils vous répondent, soyez-en sûrs, avec non moins de bon sens, si ce n'est avec plus de justesse que ceux de nos compatriotes qui n'ont pas d'éducation... ils parlent de forts belles langues et n'ont aucuns patois... il fut un temps où nos ancêtres n'étaient pas plus éclairés qu'on ne l'est aujourd'hui en Afrique... » Bien plus, un examen attentif a montré que les superstitions du moyen âge, et encore celles qu'on trouve parmi nous au XXe siècle ne diffèrent guère des superstitions africaines, depuis les jours et nombres heureux ou néfastes jusqu'aux phénomènes supranaturels de l'hypnotisme. Défions-nous des jugements superficiels sur les mœurs des non-civilisés.

Les a-t-on vus chanter leurs prières rythmées devant un objet matériel, on s'est hâté de *forger un Dieu*, de l'arbre, de l'animal, du mannequin, où le sauvage n'envisageait qu'un emblème. Autant d'objets sacrés, autant de dieux, donc le sauvage adore la matière. Ce raisonnement est aussi simple que celui que ferait un derviche ou un iman, si, pénétrant dans une église, et y remarquant la colombe, l'agneau, le pélican, les quatre animaux des Evangélistes, il nous prenait pour de grossiers fétichistes. Il pourrait compléter son argumentation avec l'arbre et la crèche de Noël et les ra-

(1) M. Nicolay, en rapportant ce fait tel quel, omet de dire que ces Noirs étaient Galla, comme nous l'avons lu nous-même dans la relation du P. Le Roy.

Digitized by Google

meaux bénis. Les multiples vocables de nos Litanies lui fourniraient la preuve irrécusable du polythéisme. Est-ce que les protestants, après les iconoclastes, ne nous accusent pas d'adorer les images ? Nous avons vu un Somali musulman éclater en mépris pour le fait de catholiques vénérant deux statuettes de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. A ses yeux c'était stupide idolâtrie.

Assurément les aberrations des animistes sont nombreuses. Des revêtements de mythes et légendes encombrent leur théologie ; des voiles enveloppent la pureté des croyances ; la curiosité de l'avenir, le désir d'écarter les maux attribués aux volontés de l'au-delà ; l'ignorance des causes physiques, qui pour eux sont des causes surnaturelles, l'imposture cupide des sorciers ou féticheurs, tout cela a créé un amas nébuleux de superstitions, une écorce d'épaisses scories autour de la religion primitive. Mais l'aberration de l'Européen n'est pas moindre lorsque, ne sachant pas lire à travers les voiles, il méconnaît les fragments épars de la vérité, et se dispense de les réunir dans la divine synthèse, dans l'universelle harmonie des dogmes et des préceptes donnés aux premiers humains.

Si la patiente analyse des règles qui président aux belles langues non écrites des Noirs, a permis d'en dresser des grammaires tout aussi scientifiques que les grammaires européennes, de même un observateur sérieux ramènera en corps de doctrine, en merveilleux faisceau, les détails de leurs croyances, coutumes et lois. Tout autre procédé produit des avortons de livres rejetés par la saine critique.

Comme les Hébreux, ces peuples n'ont pas assez de termes abstraits pour exprimer les idées transcendantes, mais ils usent d'expressions équivalentes et de périphrases. Les Galla possèdent une véritable terminologie technique au service de leurs délibérations, de leurs chants sacrés et des hymnes guerriers. Pour en saisir le sens, il faut s'adonner à une étude spéciale, comparable à celle que réclame chez nous le langage philosophique, ou le lexique de la médecine. Bien peu parmi les indigènes savent ou veulent vous initier, ils ne se font pas scrupule de mentir pour se débarrasser d'une question importune, ils répugnent à rien

Digitized by Google

laisser prendre de ce qui leur appartient en propre, formules de prières ou maximes du droit national. Qui ne sait l'extrême méfiance des non-civilisés à l'égard de la photographie qui leur « prend le visage » et leur jette « un sort ». D'ailleurs, la tradition des aïeux tient lieu de raisons, et le dernier mot de tout sera l'argument de prescription qui a bien sa valeur : « *Nous faisons comme nos pères* ».

A vous de généraliser et d'établir l'analogie, l'enchaînement, là où l'indigène ne voit que des idées particulières.

Souvent vous découvrez d'occasion, en les prenant sur le fait, une tradition importante, un usage quotidien passé inaperçu pendant vingt ans à côté de vous. Ne vivons-nous pas en Europe entourés d'administrations, dont beaucoup de gens ignorent les rouages et les secrets ; bien des sciences et des arts se développent à nos côtés, et leurs formules et leurs progrès nous échappent. Pareille indifférence, inaptitude ou impossibilité, en ce qui concerne la connaissance de la Religion et de l'organisation intime des nations infidèles expliquent les absurdités, les jugements faux parce que superficiels, contre lesquels protestent les ethnologues éminents.

*
* *

De tous les systèmes religieux l'Animisme est assurément, abstraction faite de la barbarie des mœurs, celui qui oppose le moins d'obstacles à l'Evangile. Il n'inspire ni fanatisme ni prévention, et les missionnaires sont généralement bien vus des peuples animistes. Plus d'une fois, il est facile de les amener du point de départ de leurs principes et adages religieux à la compréhension d'une vérité chrétienne, selon le procédé de saint Paul prêchant dans l'aréopage sur le « Dieu inconnu ». L'Animisme à cause de sa simplicité, de son affinité avec la raison et la religion naturelle, entretient plus facilement la bonne foi.

Quand les nations de l'Europe auront mieux compris que Dieu leur a livré les continents et les îles pour y répandre la lumière de son Verbe, source unique de régénération et garantie de la véritable civilisation ; quand elles auront cessé de considérer l'Afrique comme une exutoire de la mère-

Digitized by Google

patrie, où leur représentants donnent tous les scandales et exercent toutes les oppressions ; lorsqu'elles auront cessé de propager l'Islam avec plus de fanatisme que la Turquie elle-même, alors les populations africaines auront moins de peine à embrasser la Foi catholique. Ces populations sont braves, guerrières, et capables de générosité, elles ont fourni des gages de leurs bonnes dispositions. Mais jusqu'ici, comment ne se plaindraient-elles pas des chrétiens qui leur ont enlevé autant de sujets pour l'esclavage, en les maltraitant avec plus de cruauté peut-être, que les musulmans eux-mêmes ? En 1777, le nombre des Noirs vendus comme esclaves par les Portugais, les Espagnols et les Anglais, s'élevait déjà à 9.000.000, sans compter le nombre dix fois plus grand de ceux qui périssent toujours au moment des razzias, ou pendant les marches forcées vers les côtes ; pas moins de 40. 000 esclaves furent débarqués dans l'île de Cuba en 1860. Les postes de nos colonies ressemblent parfois à des lupanars ; et toutes les superstitions, les crimes, les sacrifices humains, la vente des femmes qui passent de l'un à l'autre comme une vile marchandise, s'étalent jusque sous les fenêtres des fonctionnaires. « Pourquoi nous faire chrétiens, ont demandé des Africains ; est-ce pour ressembler à ces Blancs plus mauvais que nous !. » — Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?...

Ajoutons — pour être vrai — que certaines missions catholiques ne se sont pas toujours montrées à la hauteur de leur tâche : des populations entières converties apostasièrent, d'autres s'ancrent dans leur infidélité par suite d'imprudence ou d'incompétence de la part des évangélisateurs.

Sous forme de conclusion, nous empruntons un fragment de la propre conclusion de l'ouvrage de M. Nicolay.

«..... Après avoir interrogé dans ses replis intimes l'âme de l'humanité comme nous venons de le faire, on y a souvent aperçu un rayon de bonne foi, filtrant à travers les ténèbres de l'erreur ou de la plus épaisse ignorance : « La gloire, la paix, seront le partage de tout homme qui fait le bien.. Ceux qui ont péché, sans avoir la Loi ne seront point jugés par la Loi, annonce l'Apôtre des nations.

«..... Enfin de son côté, le grand docteur saint Thomas

Digitized by Google

porte ce jugement : « Ils ont été sauvés ces païens, qui ont eu une foi implicite en la Providence de Dieu, qui sauve les hommes par les moyens qu'il lui plaît de choisir....

« Si c'est bien pour nos frères déshérités qu'a été publiée, — on peut le croire, — la charitable, la consolante et angélique promesse : « Paix aux hommes de bonne volonté », il n'en reste pas moins constant que c'est à ceux qui connaissent la loi du Rédempteur, qu'ordre formel et pressant a été donné d'enseigner les peuples de la terre, de diffuser la « bonne nouvelle ».

P. Martial de Salviac.

Digitized by Google

LA RÉFORME LITTÉRAIRE

Balzac

Mais il n'y a pas de désert où l'épreuve ne nous suive ; c'est la loi : Balzac la connaissait. L'envie qui ne meurt jamais, dit un proverbe oriental, l'avait déjà poursuivi, lorsqu'il habitait encore Paris ; d'ignobles pamphlets avaient alors été composés, contre lui, par un jeune religieux et par le général lui-même de l'ordre des Feuillants (1). On avait voulu le faire passer pour un plagiaire, un homme ignorant, voluptueux, libertin, un athée. On ridiculisait ses Lettres et son caractère ; on l'accusait de Philautie, ou d'un excès d'estime pour soi-même. Tel s'acharnait sur sa vanité pour satisfaire sa propre jalousie. Balzac s'était laissé défendre ; il s'était tu, se contentant « d'opposer son mépris à des gladiateurs de plume ». Il avait travaillé, publié le Prince ; et c'est seulement en 1644 que sa propre défense parut sous le titre de *Relation à Ménandre* (2). C'était prendre bien de la peine !

Puis la fortune lui avait souri de nouveau. Nommé historiographe du Roi, conseiller d'Etat, ce qu'il appelle « de magnifiques bagatelles », pensionné même, mais certain de l'inconstance et de la perfidie de la popularité, il était rentré chez lui et en lui-même. Nous avons joui de son bonheur. Mais Dieu, qui a ses desseins sur les grands littérateurs aussi bien que sur les grands capitaines, qui les perfectionne comme il l'entend, visita Balzac jusque dans le calme

(1) Le Père Goulu, *Lettres de Phyllarque à Ariste*.

Dom André de Saint-Denis, du même ordre, a écrit contre Balzac : De la conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.

(2) Balzac, *Relation à Ménandre*.

Digitized by Google

de sa studieuse retraite, sous la forme d'une nouvelle épreuve. Il l'abandonna dans un état de santé précaire (1) qui, en le tournant vers le ciel par la pensée de la mort, agrandit à la fois son âme et son génie. Sa vie, presque sans sommeil, fut une longue souffrance tempérée par la foi, la philosophie, le commerce des *Lettres* et les compliments.

La solitude de Balzac en effet n'était pas tellement absolue qu'il ne fût assiégé d'éloges auxquels il daignait répondre et dont il se plaignait élégamment sans trop en souffrir. C'était une occasion pour lui d'exercer sa plume et de choisir minutieusement le mot propre, à la façon du vieux Malherbe qu'il traitait de pédagogue. Ses *Lettres*, trop souvent surchargées de fadeurs polies ou de plaisanteries pesantes, et ses *Entretiens* (2), sont curieux à lire, au point de vue de la langue et des progrès qu'il lui fait faire par sa docte et patiente sollicitude : Faut-il laisser passer le mot *intrépide? Introuvable* n'est-il pas gascon ? (3) Faut-il dire *le grand Soleil* ou *le grand Flambeau ? Soleil* vaut mieux ; on dit « le lit du soleil et non pas le lit d'un flambeau (4) ».

Ainsi de suite. Soyons tout-à-fait vrai. Balzac jadis en proie à l'envie n'est pas exempt lui-même de toute jalousie ; et la vanité naïve n'est pas son seul défaut. Ses lettres à Conrart témoignent trop souvent des inquiétudes les plus humaines de l'amour-propre. Ailleurs on sent passer la malice, sur ses lèvres, jusque sous la forme de compliment, en particulier dans le chapitre cinquième des *Entretiens* (5), où il est question de Voiture :

« O qu'il est aimable, ce cher ami, qu'il est estimable, et pour continuer à rimer en *able*, qu'il est redoutable aux pauvres livres, quand il en juge avec toute la rigueur de son jugement ! A tout le moins qu'il nous fasse grâce, à nous autres ses bons amis, et qu'il soit plus indulgent au vieux Balzac qu'il ne l'a été à Pline le Jeune. »

(1) Il se plaint de la fièvre, de la sciatique, de crachements de sang. (Lettre à Mr l'Evêque d'Aire.)

(2) Les *Entretiens* ne parurent qu'en 1657, il y a quarante *Entretiens*.

(3) Balzac, *Lettres à divers*.

(4) *Lettres à Balzac. Entretien* 6. II.

(5) Balzac, *Entretien* 5. ch. 5.

Digitized by Google

Voiture est meilleur ou plus léger, ou plus habile : « L'amitié, écrit-il à un tiers, que nous conservons ensemble (1), M. de Balzac et moi, sans nous en rien écrire, et l'assurance que nous avons l'un de l'autre est une chose rare et singulière, mais surtout de très bon exemple dans le monde, et sur laquelle beaucoup d'honnêtes gens, qui se tuent d'écrire de mauvaises lettres devraient apprendre à se tenir en repos et à y laisser les autres. »

Si Balzac eut un point de jalousie à l'endroit de Voiture qui le traitait si galamment, en français, et même en latin, comme nous allons l'entendre, n'est-ce pas qu'il avait le sentiment de qualités littéraires propres à son émule et qui lui faisaient précisément défaut ? Aux yeux de cet émule qui ne riait pas, je l'espère, Balzac était :

« Vir facillimus, jucundissimis (2), suavissimis moribus, summæ integritatis ; humanitatis, fidei, liberalissimus, erudissimus, urbanissimus in omni genere officii. »

Et Balzac dut le croire. Même celui-là, parmi les visiteurs de Balzac, ne fut pas mal accueilli, qui commençait sa harangue « par le respect et l'admiration qu'il avait toujours eus pour lui et pour Messieurs ses Livres » (3).

Il n'est rien de plus historique que ceci, ajoute le solitaire, et vous pouvez voir par là jusqu'où peut aller le style des compliments.

Ailleurs, il se moque, en homme blasé, dans une lettre à Chapelain (4), de « l'hyperbolique » Ménage dont il a daigné parler et qui lui en a écrit des remerciements exagérés. Il y répond, du reste, en latin, par une lettre assez ironique : « *Ad Egidium Menagium, de hypercritico Galeso ludus poeticus.* »

Finissons-en avec ces misères de détail et qui peignent l'homme et l'homme de lettres, en général, encore plus que notre auteur lui-même. Il nous faut mentionner, avant Socrate et Aristippe, les discours à Mme la marquise de Rambouillet (1644), sur le *Romain*, sur la *Gloire* et sur *Mécénas*,

(1) Balzac, *Fragment d'un éloge de Balzac*, par Voiture, rapporté dans les Entretiens. *Entretien* 5, ch. 5.

(2) Balzac, *Entretien* 5, ch. 5.

(3) Balzac, *Entretien* 7.

(4) *Fragment de l'éloge de Balzac*, par Voiture, 22 mars 1638.

Digitized by Google

Balzac devait bien cet hommage à Arthénice. Ces beaux Traités ne valent pas trois autres Discours sur la *Grande Eloquence*, sur le *Caractère* et l'*Instruction de la Comédie*, sur une *Tragédie* (1). Nous ne citons que pour mémoire le Discours à la reine régente. C'est un modèle parfait du style amphigourique.

Le reste peint un homme nourri jusqu'à la moëlle de la belle antiquité, profondément versé dans les Lettres grecques et latines, et qui a goûté la véritable éloquence dans Démosthène (2) :

« Que ces grâces austères me plaisent ! dit-il. Que cette sévérité est attrayante ! Que cette amertume me semble de meilleur goût que toutes les douceurs fades et tout le sucre des beaux parleurs. Les paroles que notre flatterie a nommées plaisantes et pathétiques n'étaient que de la cendre et des charbons morts au prix d'un feu si pur et si vif.

Semblables éclairs sortaient de la bouche de Démosthène, et n'échauffaient pas moins qu'ils éblouissaient. Ils faisaient passer la vérité, en un instant, d'un bout de la Grèce à l'autre, et découvraient le tyran qui se cachait. Parmi les ténèbres et dans la confusion des plus mauvais temps, les citoyens et les alliés ont reconnu, à la lueur de pareils éclairs, leur devoir, leur intérêt et leur honneur... »

Le *Socrate chrétien* (3), (il nous est temps d'y arriver), est un sage qui en 1652, nous entretient de Jésus-Christ et de sa doctrine, de l'*Ego sum de Jésus-Christ*, de la Religion chrétienne et de ses premiers commencements, de quelques paroles des Annales de Tacite, de la poésie chrétienne, des Sermons et des Traités de controverse imprimés en son temps, de la doctrine des Saints Pères de l'Eglise, voire même de l'Invocation des Saints. De quoi qu'il nous occupe, même de Grammaire, Balzac craint d'innover un mot, un seul mot qui ne soit pas catholique. Il ne veut pas qu'on dise *Calviniste* (4) ; « ce serait faire trop d'honneur à Calvin ».

(1) *Hérodes infanticida.*

(2) Balzac, *Paraphrase ou de la grande éloquence. Discours 5e.*

(3) *Le Socrate chrétien* est composé de douze discours.

(4) Balzac, « *Socrate chrétien* ». *Discours dixième.*

Digitized by Google

Hérétique et *schismatique* sont des termes qui font peur. *Doctrinaire* est né dans la bouche d'un *Prédicateur gascon*.

Balzac court après le mot propre et orthodoxe, comme Boileau après la rime. Le mot propre, en somme, c'est comme la propriété de la pensée qui y correspond ; de la vérité qui y est renfermée. C'est là l'essence du parler chrétien. Malgré tout, il y a autre chose que de la philologie dans le *Socrate chrétien*, la peinture de Tibère, par exemple, à propos de Tacite.

L'impunité des tyrans n'est qu'apparente.

« Le lieu de supplice (1), c'est le cabinet, c'est l'intérieur de l'homme ; c'est le plus profond de l'âme. Et là dedans il y a une solitude affreuse et terrible, qui est plus à craindre que les spectateurs et l'échafaud, parce qu'elle n'a ni qui la console ni qui la plaigne ».

Et s'il s'agit de poésie, comme Balzac se moque spirituellement d'un mauvais poète qui a mis les Psaumes de David à la mode du jour !

« Le prophète qu'on m'a fait voir dans la Paraphrase qu'on m'a montrée, m'a fait compassion dans l'état où je l'ai vu. J'ai eu pitié de l'extravagance de son équipage, de sa ridicule galanterie, de son air de Cour. Les fleurs de Rhétorique, la broderie du style figuré, l'ostentation et la pompe de l'Ecole... ici ne sont pas en leur place... »

Le dernier ouvrage de Balzac, qu'il avait commencé « dans le beau feu de sa jeunesse » et qui parut quatre ans après sa mort, en 1658 (2), c'est Aristippe :

« Je le dis sans exagérer la chose, écrit-il à Conrart (3)... mon Aristippe est mon bien-aimé, les délices de mes yeux, et la consolation de ma vieillesse. Je l'ai fait et refait une douzaine de fois. J'ai employé à le faire toute ma science, toute mon expérience, tout mon esprit, tout celui des autres ».

Qu'est-ce qu'Aristippe ? C'est l'homme d'Etat accompli ;

(1) Balzac, *Socrate chrétien. Discours deuxième.*

(2) Balzac, *Socrate chrétien. Discours septième.* De quelques paraphrases nouvelles.

(3) Balzac, *A. Conrart*, décembre 1652. Cette lettre précède l'*Avant-propos d'Aristippe.*

Digitized by Google

de même que le Prince, c'est le monarque chrétien imaginé sur le modèle de J.-C., le premier des Rois. Tout se rapporte dans Balzac à ce type divin, tout, la monarchie, la politique, la poésie, l'éloquence.

Ce livre qui témoigne d'un moraliste profond, d'un peintre original et d'un cœur sincère, contient sept discours. Ce qui s'oppose à la bonne politique des Rois, c'est la cour et les courtisans. C'est une infirme et misérable prudence; ce sont les ministres trop habiles « qui (1) se conseillent eux-mêmes au lieu de conseiller leur maître : ils répondent à leurs sentiments et non pas à ses demandes... Toutefois il ne peut se dire qu'ils aient de mauvais desseins contre l'Etat et qu'ils en désirent la ruine. Ils se réservent seulement leurs premières et leurs plus tendres affections. ».

C'étaient les libéraux de l'époque, et le passage est d'un fin moraliste. Il y a encore les flatteurs qui empêchent de naître les bons conseils et les bons ministres :

Le flatteur (2) « est un savant artisan de calomnies ; il ne manque jamais de plâtre ni de couleurs ; il sait préparer et polir admirablement les mauvais offices. Il *blâme avec des éloges*... En apparence il rend témoignage au grand mérite, et, en effet, il donne des soupçons de la grande réputation. Vous diriez qu'il plaint ceux qu'il accuse et qu'il a pitié de ceux qu'il veut ruiner... Cela s'appelle frapper sans lever le bras... »

C'est profond, et rien n'a changé. Où sont donc les vrais ministres des monarques? Ce ne sont pas les « vertueux farouches. » Rien de trop... « Messieurs les Catons, ne soyez pas trop honnêtes (3) ni trop justes. »

Où trouver « la subtilité de l'intelligence, la solidité du jugement, la prudence courageuse, la hardiesse considérée (4), en un mot, l'homme d'Etat ? Un ministre peut n'être

(1) Balzac, *Discours cinquième*, *Aristippe*, t. II. Balzac dans *Aristippe* passe successivement en revue les ministres ignorants, subtils ou raffineurs spéculatifs sages ou prudents, Catons, flatteurs.

(2) Balzac, *Discours cinquième*, *Aristippe*.

(3) Balzac, *Discours sixième*, *Aristippe*. Les Catons « ne sauraient promettre qu'avec des yeux et des sourcils qui menacent ».

(4) *Discours septième*.

Digitized by Google

qu'un favori, un tyran débauché, auquel le roi obéit et qui obéit lui-même à une maîtresse. »

« Qu'il y ait un homme, ajoute Balzac, nous le voulons bien, qui soit le confident du Prince, mais qu'il n'y ait point d'homme qui obsède, jour et nuit, le Prince, qui se l'approprie par une violente usurpation, qui voulant avoir lui seul un bien qui doit être à tout le monde, exerce la même injustice que s'il cachait le soleil à tout le monde, que s'il fermait les temples à tout le monde (1). » Sous une pareille tyrannie, le Prince ne sait même à qui s'adresser, pour dire : « Je souffre ! »

L'Aristippe est une indépendante satire des ministres ou conseillers des Rois. Balzac en cherche le type parfait, il n'est nulle part... La cour est un repaire brillant de tous les crimes. Il conclut :

« Ne refusez pas (2), Seigneur, aux souverains cet esprit de commandement et de conduite qui leur est nécessaire pour gouverner : donnez-leur assez d'intelligence pour se gouverner eux-mêmes ou pour bien choisir leurs conseillers. »

Balzac n'est pas un parlementaire.

Terminons : ne dirait-on pas que Bossuet a écrit ce qui suit, dans le Socrate chrétien :

« Il est très vrai (3) qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions et ces humeurs,... cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne l'imagine. *Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs.* Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel ; et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

(1) *Discours septième, Aristippe.*
(2) *Ibid.*
(3) *Socrate chrétien, Discours huitième.*

Digitized by Google

Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère, ou qu'ils sont les verges de sa fureur... Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donne des coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu. »

Balzac mourut à Angoulême, près de sa sœur, Mme de Campagnol, dont il avait consolé le veuvage et aimé, au-dessus de tout, l'unique enfant, sa nièce. Il écrivait à Chapelain, quelques jours avant sa mort :

« Ce me serait une espèce de consolation (1) si je pouvais vous embrasser avant que de partir du monde ».

Il s'était réconcilié avec les P. Feuillants, et « n'avait plus d'autre consolation (2) que celle de penser à mourir en la grâce de Dieu. »

Par un dernier acte d'humilité, il voulut expirer dans la pauvreté du cloître, chez les Capucins. Il se fit enterrer dans l'hospice de Notre-Dame des Anges, aux pieds des pauvres qu'il avait faits les héritiers de presque tout son bien :

« Christus et pauperes mihi hæredes sunto. »

Plus digne que Malherbe dans sa vie, chaste comme un moine, moine en réalité, dans sa solitude de plus de vingt ans, il garde toute sa sérénité dans la souffrance :

« Quoiqu'il eût des incommodités presque continuelles (3), a dit un de ses contemporains, cela n'empêchait pas que sa conversation ne fut très agréable. Il était affable, caressant. On était ravi de le voir, il portait son cœur sur ses lèvres... »

Vaniteux à la superficie, humble au fond, il est trop grave pour réussir dans les petites choses ; il leur donne l'air de la noblesse, une mine sublime parfois, et l'ampleur de la période ; on est tenté de rire. Du reste, comme son vieux maître, « esprit minutieux et élevé, grammatical et inspiré », il doit aussi ses plus belles pages à l'émotion d'un cœur chrétien. Il annonce Bossuet dans sa phase grave et pompeuse,

(1) Balzac, *A. Conrart*, novembre 1653.

(2) *Histoire de l'Académie*, décembre 1653.

(3) Menagiana, ou les bons mots, et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition de M. Ménage, recueillies par ses amies, 1715.

Digitized by Google

comme Malherbe est le précurseur de Corneille, et de sa grandeur épique dans la tragédie.

Trop préoccupé de la forme, et par nécessité, pour être toujours profond, moins penseur qu'artiste, il a achevé, malgré beaucoup d'emphase et d'affectation, pour ne pas dire créé la langue sublime de l'éloquence. On peut appliquer à la prose ce qu'il a dit des vers, ou plutôt des Muses. C'est Socrate chrétien qui parle, sur les lèvres de Balzac (1) :

« Il n'avait plus de passion que pour les Muses chastes et chrétiennes. Encore voulait-il qu'elles fussent tristes et sévères, qu'elles armassent la chasteté de rigueur. Il voulait que les ouvrages chrétiens portassent la marque du christianisme, qu'ils fussent chrétiens, tant en la forme qu'en la matière (2). »

Bossuet a écrit au sujet de Balzac : « Il a peu de pensée (3), mais il apprend par là même à donner plusieurs formes à une idée simple. Au reste, il le faut bientôt laisser, car c'est le style du monde le plus vieux, parce qu'il est le plus *affecté*, et le plus *contraint*, mais il parle *très proprement* et a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles. »

Bossuet n'est pas très généreux; il semble même contradictoire. Les « beautés » de Balzac, malgré Boileau, n'étaient pas toutes « vicieuses « (4). En voici la preuve :

« C'est Dieu, a-t-il écrit (5) dans son franc patriotisme, qui a pris un soin particulier de la France abandonnée, et a voulu être son curateur dans la confusion de ses affaires ; c'est sa providence qui a perpétuellement combattu contre l'im-

(1) Balzac, *Socrate chrétien, Discours septième.*

(2) « Le Restaurateur de la langue française », pour parler comme Malherbe, avait eu un prédécesseur et un maître ; Guill. du Vair, dont il loue un Traité de l'éloquence française et « des raisons pourquoi elle est demeurée si basse ». Mais il ajoute : Cet ouvrage est le « triomphe des Grammairiens », tant les fautes à corriger y fourmillent. C'est un « irrégulier », dit-il ailleurs : » Guil. du Vair, magistrat devenu plus tard Evêque de Lisieux, fut, à Paris, du parti des Politiques contre la Ligue. On a de lui sept harangues. Il est pour le roi quand même.

(3) Fragment publié par M. Floquet.

(4) *Lettre de Boileau à Brossette.*

(5) *Le Prince*, ch. XV.

Digitized by Google

prudence des hommes ; c'est le ciel qui a fait autant de miracles qu'ils faisaient de fautes ».

Et ce Dieu de la France n'a pas changé.

A cette profondeur il convient d'ajouter une nouvelle preuve de son jugement solide. Voici comment il a peint Ronsard (1) et la Renaissance. Nous ne sortons point de notre sujet :

« Du naturel, de l'imagination, de la facilité tant qu'on veut, mais peu d'ordre, peu d'économie, point de choix, soit pour les paroles, soit pour les choses ; une audace insupportable à changer et à innover ; une licence prodigieuse à former de mauvais mots et de mauvaises locutions, à employer indifféremment tout ce qui se présentait à lui, fut-il condamné par l'usage, traînât-il par les rues, fut-il plus obscur que la plus noire nuit de l'hiver, fut-ce de la rouille et du fer gâté ! La licence des poètes dithyrambiques, la licence même du peuple à la fête des bacchanales et aux autres jours de débauche, était moindre que celle de ce poète licencieux : et si on ne dit pas absolument que le jugement lui manque, c'est lui faire la grâce de se contenter de dire que, dans la plupart de ses Poèmes, le jugement n'est pas la partie dominante et qui gouverne le reste. »

Mettant alors en scène non plus seulement Ronsard, mais tous les mécréants de la Renaissance, Balzac ajoute :

« A proprement parler, ces bonnes gens étaient des Frippiers et des Ravaudeurs. Ils traduisaient mal, au lieu de bien imiter. J'oserais dire davantage : ils barbouillaient, ils défiguraient, ils déchiraient, dans leurs Poèmes, les anciens poètes qu'ils avaient lus. Ils écorchaient vif Pindare et Anacréon. »

Résumons. Le goût ne doit faire qu'un avec le jugement. Balzac et Malherbe, Voiture lui-même, en ses beaux jours, sont des hommes de jugement. Ce sont les réformateurs littéraires. Grâce à leur discernement des détails, à leur patience, à leur logique, à leur étude intelligente de l'antiquité, la langue à ses lois sévères, l'imagination sa bride, et la foi aidant, le grand siècle va s'ouvrir.

(1) Balzac, *Trente-et-unième Entretien*, à Mgr Péricard, évêque d'Angoulême.

Digitized by Google

Il nous reste à parler de Descartes qui aurait dû méditer, avant de mettre au jour son système philosophique, ces paroles que Balzac lui adressait, un jour :

« Un argument plausible, quoiqu'il soit faux, fait souvent plus d'effet qu'un qui n'a que la simple et grossière vérité pour se faire croire. Or, est-il qu'il n'est rien de si plausible à un homme que son propre sens. »

Le sens propre, c'est le défaut de Descartes, et c'est ce même travers qui nous l'a fait admirer à l'excès (1).

A. Charaux.
Doyen de la Faculté Catholique
des Lettres de Lille.

T. O.

(1) *Le Chicaneur convaincu de faux, Discours 2e.*

Digitized by Google

LA BÉNÉDICTION

DE SAINT FRANÇOIS MOURANT, A FRÈRE ÉLIE

Dans sa première Légende de Saint-François, Thomas de Celano raconte en détail comment le Séraphique Patriarche sur son lit de mort bénit Frère Elie d'une manière toute spéciale (1). Dans la seconde légende revenant sur le même sujet, il écrit que saint François, avant de mourir, élevant la main droite sur ses frères rangés autour de lui, les bénit successivement en commençant par son vicaire, soit par Frère Elie (2).

On a beaucoup écrit ces temps derniers sur cette bénédiction donnée par le saint à Fr. Elie. Les uns l'ont regardée comme une invention de l'ambitieux Elie et un manifeste électoral écrit en sa faveur par le trop condescendant Thomas de Celano. Les autres, et je suis du nombre, ont riposté que Frère Thomas méritait toute confiance et que les faits avaient dû se passer comme il les racontait.

Les adversaires d'Elie et par suite de Celano avaient en leur faveur les paroles que cet historien ajoute dans la seconde légende au bref récit de la bénédiction : « *Nullus sibi hanc benedictionem usurpet, quam pro absentibus in præsentibus promulgavit, ut alibi, tempori enim aliquid insonuit speciale, sed potius ad officium detorquendum.* » Cette monition : que personne n'usurpe cette bénédiction donnée aux absents en la personne des présents ; et la fin de la phrase faisant allusion à un office à usurper « *sed potius ad officium detorquendum* » avaient en effet toutes les apparences nécessaires pour favoriser leur opinion. Néanmoins le milieu de la phrase

(1) *Leg. I, Pars II, cap. VII.* — *Acta Sanct.* § 108.

(2) Edit. Rinaldi, pag. 269-270. — Edit. Amoni, *Pars III, cap. CXXXIX.* p. 304-306 « *Circumsedentibus vero omnibus fratribus extendit super eos dexteram suam* et incipiens a vicario suo *capitibus singulorum imposuit...* »

Digitized by Google

« *ut alibi, tempori enim aliquid insonuit speciale* » était d'une interprétation si difficile que le sens général demeurait incertain. Frère Elie était-il visé dans ces lignes, l'observation avait-elle une portée générale ? Les avis demeuraient partagés. Aujourd'hui je suis en état de faire la lumière complète sur ce point.

Venu à Assise pour collationner le manuscrit de la *Leg. 2* de Celano (1), avec le texte imprimé par Rinaldi en 1806, ce passage en particulier attirait mon attention, d'autant plus que cette phrase ne se trouve pas dans le manuscrit du Musée Franciscain de Marseille. Par ailleurs les variantes données par l'éditeur de la *Legenda Trium Sociorum*, imprimées à Pesaro en 1831, ne donnaient pas d'autre leçon pour cette ligne incompréhensible (2).

A première vue je constatais que l'on ne devait pas lire *tempori enim* comme l'avait fait le P. Rinaldi. A force d'étudier ces mots, fort abrégés dans le manuscrit, je finis par déchiffrer *scripta est*, ce qui rendait la phrase intelligible. Elle devenait ainsi une confession explicite de l'auteur avouant que le passage où il rapportait la bénédiction spéciale donnée à Fr. Elie avait été écrit pour favoriser son ambition. « *Nemo sibi hanc benedictionem usurpet... ut alibi scripta est aliquid insonuit speciale, sed potius ad officium detorquendum.* » Plus de doute, Thomas de Celano avait fait preuve de partialité en faveur de Frère Elie ; il était donc du nombre de ces flatteurs qu'il flétrit dans cette même légende. « *Solos eos laudant quorum cupiunt auctoritate foveri, silentes a laudibus quas ad laudatum non extimant reportari* » (3).

(1) Bibliothèque municipale de la ville d'Assise, Ms. 686. Ce manuscrit, comme tous ceux qui constituent le fonds, si intéressant de la bibliothèque d'Assise, provient du Sacré Couvent.

(2) *Vita S. Francisci dei Assisio*... Pisauri, 1831. L'éditeur anonyme de cette légende ajoutait à la fin de son travail une feuille non foliotée : *Variantes seu correctiones faciendae in altera vita, seu Legenda S. Francisci an. 1806 typis commissa Romae... exceptae anno 1828 ab editore ex codice membr. MS Assisien. sac. Conventus sancti Francisci.* — Toutes les variantes n'ont pas été relevées par cet éditeur, mais, sauf de rares exceptions, celles qu'il donne doivent être acceptées.

(3) *Pars III, cap. CXV in fine* Edit. Rinaldi, pag. 248. — Edit. Amoni, pag. 258.

Digitized by Google

J'avoue que j'étais déconcerté de ma découverte, cependant, tout en faisant part à quelques confrères, un souvenir me revenait à la mémoire et me rassurait. Il est dans cette seconde légende de Celano, éditée par le P. Rinaldi sur le manuscrit d'Assise, un autre passage, interprété également contre Frère Elie, mais qui pour plusieurs constitue une interpolation évidente. Au chapitre XCIII de la troisième partie, Fr. Thomas rapporte une terrible malédiction lancée par saint François contre ceux qui donnent le mauvais exemple. Au milieu de cette sentence imprécatoire se trouvent ces mots qui en coupent le sens : « *Ubi sunt qui sua benedictione felices se praedicant et familiaritate ipsius se jactant pro velle potitos ?* » Et la malédiction continue ensuite (1).

Ces deux passages ont entre eux une relation intime. Or, si dans le premier l'interpolation paraît évidente, qui nous dit que le second passage n'a pas été pareillement interpolé ? — Le second passage, ai-je dit, ne se trouve pas dans le manuscrit de Marseille, or dans le même manuscrit la fin de la malédiction du chapitre XCIII a disparu également. Tout moyen de vérifier fait donc défaut ; cependant la probabilité de la première interpolation nous donne le droit d'en supposer une seconde, avec d'autant plus de fondement que les deux passages ont entre eux une grande similitude.

Je livre ce problème aux méditations des franciscanisants, j'ai cru utile de ne pas attendre à le signaler à leur attention. Pour moi, mon opinion en faveur de la véracité de Thomas de Celano et du crédit qu'il mérite, si elle a été un moment ébranlée, après réflexion est demeurée plus forte et je ne puis voir dans ces lignes, comme dans celles du chapitre XCIII qu'une note marginale qu'un copiste trop zélé aura fait enlever dans le texte.

Assise, 10 janvier 1903.

P. Edouard d'Alençon
Archiv. gén. des Min. Cap.

Puisque ces pages sont écrites à Assise, que l'on me permette d'ajouter que j'ai trouvé dans la ville Séraphique

(1) Edit. Rinaldi, pag. 233. — Edit. Amoni, p. 224.

Digitized by Google

l'accueil le plus empressé et le plus cordial auprès de ceux avec lesquels mon travail me faisait entrer en relations, comme auprès de diverses autres personnes que j'ai rencontrées à la Bibliothèque Communale. L'article trop vif que je publiais ici même à l'adresse des Assisiens leur était connu : ils auraient pu m'en tenir rigueur ; loin de là, ils n'ont semblé se le rappeler que pour m'entourer de prévenances. Je venais à Assise pour travailler sur saint François, cela leur suffisait. Qu'ils soient récompensés par le Séraphique Père, que j'invoque pour ses compatriotes, en leur disant merci et pardon.

Digitized by Google

NOTE D'EXÉGESE (Jean, II, 4)

Dom Gotthurd Neigl abbé des Bénédictins de l'Afflighem a essayé dans les « *Studem und Mittheilungen ans dem Benedictiner und Cistercienser Orden* (1) l'interprétation du fameux passage : Jean, II, 4 : *Quid mihi et tibi est mulier?*

La grammaire, le contexte, la psychologie ou les sentiments de Jésus et de Marie, à ce moment critique de la noce de Cana, ont été étudiés par le sagace prélat, et tout lui conseille d'attribuer aux paroles du Christ une signification qui jusqu'à présent a échappé à la totalité des exégètes. Femme qu'avons-nous vous et moi ?

Nous l'avouons, le travail de l'auteur ne manque pas d'être original, l'interprétation est ingénieuse, surtout elle apaise bien des scrupules. Cependant l'argumentation est loin d'être convaincante, et nous nous rallions pleinement à la critique qu'en fit M. l'abbé de Bruyne dans les « *Collationes Brugenses* ». (2).

On aurait tort de vouloir s'illusionner. Nous nous trouvons ici en présence d'un hébraïsme dont l'usage est assez fréquent aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau testament (3). Partout cette expression conserve un sens fondamental : celui d'une opposition entre la personne qui parle et celle avec qui elle parle, opposition provenant d'une inégalité de sort ou de condition.

Le vrai sens du passage nous semble être celui-là même qui est le plus communément admis : Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

(1) Tiré à part, 1901-1902 Brüm.

(2) Numéro d'août-septembre 1902.

(3) Jug., XI, 12; II Rom. XVI, 10 ; XVII 88 ; XIX, 22 — Jean, II, 4 ; Matth. VIII, 29.

Digitized by Google

Cette phrase sonne un peu méchamment à nos oreilles accoutumées à la courtoisie de nos langues policées. Mais avait-elle la même dureté pour les hébreux qui l'employaient couramment ? Et puis, le ton sur lequel le divin Maître prononça cette expression si propre à faire valoir son indépendance absolue dans l'accomplissement de sa mission divine, n'a-t-il pu être de nature à atténuer immensément sa dureté ? Le fait est que sa très sainte Mère n'en fut nullement troublée ou déconcertée ; elle garda même l'entière confiance qu'elle serait exaucée et elle commanda aux serviteurs de se tenir aux ordres de son divin Fils.

D'après les décrets absolus du Père, le moment n'était pas encore venu où son Fils attesterait la divinité de sa mission par le miracle « *Nondum venit ora mea* », mais conséquemment aux prières de Marie il déroge à ces décrets. Jésus n'avait pas besoin de signaler ce changement extrinsèque survenu dans les desseins de son Père éternel. En opérant le miracle, sa justice se révélait plus pure, plus divine et personne ne pouvait y trouver motif de suspecter sa sincérité ou son obéissance à la volonté de Dieu.

On le voit, avec un peu de bonne volonté il y a moyen de sauver les droits de la critique sans compromettre ceux de la foi et de la piété chrétienne.

FR. EVARISTE.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nota. — L'Œuvre de Saint-François d'Assise se charge de procurer tous les ouvrages édités *à Paris seulement* et annoncés dans les comptes rendus des *Etudes Franciscaines.*

COMMENTARIUS IN ECCLESIASTICUM, auctore Josepho Knabenbauer, S. J. Un vol. grand in-8°, 476-LXXXIII pages. — Paris, Lethielleux, 1902.

Le commentaire sur l'Ecclésiastique, que le P. Knabenbauer a publié l'année dernière dans le *Cursus scripturæ sacræ,* ne provoquera pas le même étonnement que celui de son confrère le P. de Hummelauer sur le Deutéronome. Dans ce dernier volume, la composition d'une bonne partie du Deutéronome était retirée à Moïse et un savant exégète, le P. Lagrange, pouvait écrire à ce sujet : « Les petits livres ont leurs destinées, les collections importantes ont aussi les leurs. Tandis que naguère dans le second volume du *Cursus scripturæ sacræ,* le R. P. Cornély consacrait environ cent cinquante pages à établir par le dehors, l'authenticité, l'intégrité, la mosaïcité du Pentateuque, le R. P. de Hummelauer, arrivé au terme de ses commentaires sur la Thora, opine dans le même nombre de pages que la composition de Pentateuque n'a pas été l'œuvre d'une époque, mais de plusieurs siècles. » (*Rev. Bibl.* oct. 1901, p. 609). Au contraire, pour la date de composition de l'Ecclésiastique, point de controverse ardue et irritante. Comme la généralité des critiques, le P. Knabenbauer, se basant sur les indications du prologue fait commencer en l'an 132 avant notre ère la traduction grecque de ce livre par le petit-fils de l'écrivain sacré. Cet indice, joint à quelques autres, invite à reporter la composition de l'ouvrage vers le début du second siècle.

On sait que des fragments hébreux de l'Ecclésiastique ont été retrouvés et publiés en ces dernières années. Une controverse s'est élevée à leur sujet. Représentent-ils le texte original ? Ne sont-ils pas plutôt une retraduction faite plus ou moins directement sur l'une des anciennes versions grecque ou syriaque ? Le P. Knabenbauer donne

Digitized by Google

de brèves indications sur cette controverse et renvoie pour plus de détails à l'article que le savant professeur du séminaire de Saint-Sulpice, M. Touzard, a publié dans la *Revue biblique* (oct. 1900, p. 525-563). Le jésuite allemand pense que les fragments découverts représent l'original hébreu, mais que le texte est souvent corrompu. Ces fragments ont une telle importance que, dans un appendice, il en donne le texte en l'accompagnant d'une traduction latine littérale. Quelques corrections à apporter au texte sont indiquées dans de courtes notes. « *Si quis plura desideraverit*, dit le R. P., *simul deprehendet unde haurire possit* ». A la fin de son étude, M. Touzard constatait aussi que « nous avons un texte corrompu » et il ajoutait : « Si, comme nous le croyons, nous pouvons espérer découvrir d une façon sûre, à côté de versets retraduits des versions, de nombreux passages correspondant à l'original hébreu de Ben Sira, il faudra auparavant qu'un long travail de critique textuelle nous restitue les leçons primitives des textes que nous possédons ». Le P. Knabenbauer ne s'est pas proposé d'apporter une contribution à ce travail. Ce qu'il a voulu par-dessus tout, c'est donner une explication du texte et faire voir le lien et la progression des idées.

A la suite du P. Zemer (*Theolog. Zeitschrift* d'Innsbruck 1897), le P. Knabenbauer croit reconnaître dans Eccli. XXIV, 1-47 et dans XXXVIII, 25-39, XXXIX, 1-15, deux poèmes avec strophes, antistrophes et strophe alternante. Dans les autres parties du livre, il partage les vers par groupes selon le sens, sans vouloir établir une division rigoureuse en strophes. Ce n'est pas qu'il ignore les essais tentés dans cette voie par exemple ceux du P. Nivard Schlœgl Cistercien (*Ecclesiasticus*, Vindobonæ, 1901) et de M. Hubert Grimme, professeur à l'Université de Fribourg (*Rev. bibl.* 1900 et 1901). Sans prétendre décourager en quoi que ce soit ces tentatives, le P. Knabenbauer se tient sur la réserve. Il observe la même attitude à l'égard du système de métrique hébraïque de M. Grimme qui est adopté par le P. Schlœgl. Nul ne songera à lui en faire un reproche. Cette attitude réservée n'est-elle pas aussi celle de M. E. Kœnig (*Stilistik, Rhetorik, Poetik in Bezug auf die Biblische Litteratur*, Leipzip, 1900) ?

Le chapitre LI de l'Ecclésiastique offre un caractère à part ; il forme une sorte d'appendice à l'ouvrage tout entier. La première partie (1-17) est un poème dans le genre des psaumes. Selon la plupart des interprètes, l'auteur y remercie Dieu de l'avoir délivré d'un grand péril. A la suite de Raban Maur, le P. Knabenbauer y voit un hymne

Digitized by Google

d'actions de grâces non pour une délivrance personnelle mais pour la délivrance du peuple de Dieu tout entier. « *Rabanus*, dit-il, *multo melius quam recentiorum non pauci intellexit orationem Jesu filii Sirach cap. 51 generaliter ad totum Dei populum esse transferendam* » (p. 37). — Le texte hébreu donne ensuite un cantique composé à la façon du psaume 136 avec un même refrain qui revient après chaque vers : « Car sa miséricorde dure à jamais ! » Ce cantique ne figure dans aucune version. — La dernière partie du chapitre LI (18-38) est une élévation sur les bienfaits de la Sagesse et une exhortation à la rechercher. Dès 1882, M. Gustave Bickell, aujourd'hui professeur à l'Université de Vienne, avait cru discerner à travers la version syriaque un psaume alphabétique : il avait publié le résultat de ses conjectures dans la *Theolog. Zeitschrift* des jésuites d'Innsbruck (1882). Le texte hébreu récemment découvert présente à leurs places respectives au début des strophes plusieurs lettres de l'alphabet hébraïque. « Il y a là, dit M. Touzard, une confirmation évidente de l'hypothèse de M. Bickell ». *Rev. bibl.*, oct. 1900, p. 538). Le P. Knabenbauer paraît en juger de même ; mais, fidèle à sa méthode, il se contente de donner le texte hébreu tel qu'il a été retrouvé et renvoie aux travaux de M. Bickell et du P. Schlœgl pour les nombreuses corrections à y apporter.

La découverte des fragments hébreux a montré clairement combien le traducteur de l'Ecclésiastique avait raison de déclarer dans son Prologue que son grand-père possédait les Ecritures et s'en inspirait. M. Schechter, professeur d'hébreu rabbinique à l'Université de Cambridge, a relevé 367 passages reproduits ou imités d'autres livres de la Bible (*The Wisdom of Ben Sira*, Cambridge, 1899). « Ceux qui fournissent le plus d'allusions, dit M. Touzard, sont la Loi, les Rois, les trois grands prophètes, Job et surtout les Proverbes... Les Psaumes auxquels M. Schechter voit des allusions sont très nombreux ; dans cette liste figurent plusieurs psaumes réputés macchabéens ». M. Schechter fait sept rapprochements avec l'Ecclésiaste et trois avec Daniel. Avec ce dernier livre, le P. Knabenbauer en retient au moins deux et il conclut : « *Unde apparet hæc fragmenta utilia esse ad opinionem illam confodiendam de psalmis machabœicis et de libro Danielis scripto circa annum* 164 » (p. 3). M. Touzard n'est pas aussi assuré de la valeur de cette argumentation : « Nombre de ces psaumes, dit-il, ne donnent lieu qu'à un ou deux rapprochements : et quand il s'agit de textes aussi courts, il est difficile de conclure du rapprochement à la dépendance et surtout de dire quel est l'imitateur... Quant à Daniel, les

Digitized by Google

trois références indiquées ne sont pas comme le remarque l'auteur lui-même, (M. Schechter) absolument concluantes ». (*Rev. bibl.*, janv. 1900, p. 57).

Le P. Knabenbauer base son commentaire sur la Vulgate en utilisant les travaux de critique textuelle de Herkenne et de Thielmann et sur le texte grec qu'il donne d'après les éditions critiques de Fritzsche et de Swete. Dans son interprétation, il tient compte du texte hébreu et de la version syriaque. Il reconnaît, par exemple, que le traducteur grec s'est trompé pour Eccli. XLIX, grec 9, Vulg. 11. Plusieurs critiques soupçonnaient, avant la découverte des fragments, une méprise du traducteur au sujet du mot hébreu qu'il aurait fallu lire « *'iyob* » « Job » et non *'oyeb* « ennemi ». On obtient ainsi, disaient-ils, un meilleur sens, une allusion directe à Ez. XIV, 14, 20, et indirecte au livre de Job, car c'est à cause de ce livre que l'auteur de l'Ecclésiastique a relevé le passage d'Ezéchiel ». La découverte du texte hébreu a pleinement confirmé cette conjecture. — Dans Eccli. LI, grec 10, Vulg. 14. *Invocavi Dominum patrem Domini mei*, le P. Knabenbauer, à la différence des anciens commentateurs, ne relève pas une profession de foi à la distinction du Père et du Fils en Dieu. « *Christiani illud* κυρίου *hic addidere*, disait Grotius au sujet de ce passage, *Jesum scripsisse crede : Invocavi Dominum patrem meum* ». Dans son commentaire sur l'Ecclésiastique, Bossuet s'indigne contre cette interprétation et la repousse avec une éloquente véhémence. Cependant la découverte des fragments hébreux donne raison à Grotius. « *Et exaltavi Iahve*, traduit le P. Knabenbauer *pater meus tu* » (p. LXXXI). « Est-il bien sûr, dit M. Touzard, que les mots Κυρίον πατέρα κυρίου μου soient primitifs dans le grec ? Ne lisait-on pas à l'origine Κύριον πατέρα κυρίον μου « Yahweh mon père et seigneur ? (*Rev. bibl* ; janv. 1898, p. 44). La traduction de ce verset n'est pas autre que celle du P. Knabenbauer : « Je crie à Jahweh dans ma louange : Tu es mon père » (*Rev. bibl.*, janv. 1900, p. 52). Néanmoins on peut, dans une argumentation théologique, tirer parti de ce passage, tel qu'il figure dans le texte grec actuel et dans la Vulgate : car, s'il ne peut fournir un argument d'Ecriture sainte, puisque la distinction du Père et du Fils n'est pas exprimée dans l'original inspiré, il constitue du moins un document traditionnel en raison de l'autorité spéciale que confère à la Vulgate son usage séculaire dans l'Eglise latine.

Tout en utilisant les données de la critique contemporaine, le P. Knabenbauer n'a pas négligé les secours qu'offrent à l'interprète

Digitized by Google

les anciens commentateurs. Il fait un grand éloge du commentaire de Jansénius de Gand : « *Præ reliquis veterum commentariis*, dit-il, *interpreti quoque hodierno valde utilis est* (p. 38). Voici son appréciation sur Cornelius à Lapide : «*Sensum litteralem bene prosequitur, sed praeter eum in longas exspatiatur digressiones de variis rebus quæ ad applicationem mysticam, moralem, etc. spectant multasque quæstiones tractat quæ ad ipsius textus intelligentiam parum aut nihil conferant* ». Les réflexions à côté du texte tiennent en effet une bonne place dans les gros volumes de Cornelius à Lapide. Le commentaire de l'abbé Lesêtre est clair et succinct : « *Succincte et clare sensum exponit* ». Mais sur tous ses devanciers catholiques le P. Knabenbauer a l'avantage d'avoir pu mettre à profit les découvertes et les travaux récents : aussi son riche commentaire a-t-il sa place marquée sur la table de travail de l'exégète qui veut faire une étude sérieuse du texte de l'Ecclésiastique.

ABBÉ F. MOMAS.

*
* *

ELÉVATIONS SUR LES LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, par l'abbé Genty de Bonqueval. — Paris, Vic et Amat, 1902, in-8°.

Ce livre volumineux avec ses 500 pages in-folio renferme trente considérations fort étendues sur les litanies de la Très Sainte Vierge. De nombreuses gravures, une impression soignée charment la vue au premier regard.

Devons-nous ajouter qu'après une lecture approfondie, on découvre dans ce travail des imperfections notables pour ne pas dire davantage ?

I. — Prétendre que la Très Sainte Vierge Marie est l'épouse du Père Eternel (considération sur Virgo potens, Virgo clemens) soutenir cette assertion plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage, nous paraît aller contre l'enseignement théologique : la Vierge Marie est fille du Père Eternel, Epouse du Saint-Esprit.

II. — On peut encore reprocher à l'auteur d'avoir cité des textes des saintes Ecritures d'une manière inexacte, un mot est mis pour un autre ; aucune référence, le plus souvent, n'accompagne le texte.

Ajouterons-nous aussi que nous ne comprenons pas comment dans quelques-unes des Elévations (Mater amabilis, Mater divinæ gratiæ, causa nostræ lætitiæ) l'auteur ait employé des expressions réalistes usitées en médecine peut-être, mais certainement déplacées lorsqu'il s'agit des mystères de la Conception de la Vierge Marie, de la naissance de Notre-Seigneur, dans un livre destiné à la masse des fidèles.

FR. TH.

Digitized by Google

***

Paris religieux, guide artistique historique pratique des Eglises de Paris, avec gravures, par l'abbé E. Duplessy, du clergé de Paris. — Paris, Roger et Chernovitz. in-12.

Plus qu'aucune autre ville, la capitale de la France brille en richesses d'un passé artistique religieux, historique. Quels souvenirs éveillent en nous ces noms vénérés : Notre-Dame de Paris, la Sainte Chapelle, Saint-Etienne du Mont, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

L'Abbé Duplessy nous offre dans un manuel instructif et pratique le résumé de toutes ces beautés religieuses de Paris. Plus que tout autre peut-être, il était à même d'accomplir ce travail : enfant de la Capitale, il a grandi à l'ombre des sanctuaires qu'il décrit dans son livre ; vicaire dans plusieurs églises du diocèse, il a pu réunir des documents précieux. Sur chaque Eglise, il apporte une notice historique, une appréciation architecturale, une critique artistique sévère parfois mais exacte. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux souvenirs religieux de Paris, aux saints illustres du diocèse : saint Denis, sainte Geneviève, saint Clodoald, saint Louis, saint Vincent de Paul et à tant d'autres saints qui vécurent ou séjournèrent dans la vieille capitale. La 3e partie traite des œuvres charitables du diocèse.

Les amis de saint François et de l'Ordre franciscain seront heureux de trouver, rappelés dans cet ouvrage de nombreux souvenirs et gloires de la famille franciscaine : le séjour du Séraphique Docteur saint Bonaventure à Paris, son professorat à l'Université, aujourd'hui la Sorbonne ; la pieuse salutation du bienheureux Duns Scot à la Vierge de la Sainte Chapelle avant d'aller défendre l'Immaculée Conception (1304) ; l'emplacement de nos couvents avant la Révolution, celui de l'abbaye des Clarisses de Longchamp où vécut la bienheureuse Isabelle sœur de saint Louis ; la translation de Notre-Dame de la Paix, statue du Père Ange de Joyeuse, Capucin, à Picpus depuis la Révolution.

Ce livre se recommande donc aux enfants de saint François, mais aussi d'une manière générale à tous les amis des beautés artistiques architecturales et religieuses de nos Eglises

Fr Théotime.

Digitized by Google

∴

Léon XIII d'après ses encycliques, par Jean d'Arros. — Paris, Poussielgue, 1902 in-12.

Les Encycliques de Léon XIII resteront dans l'histoire comme l'un des principaux monuments de l'esprit humain au XIXe siècle. Notre grand Pape y a touché la plupart des points discutés, il a donné une solution à tous les grands problèmes remués de notre temps. Cette solution est celle d'un théologien consommé. Tous y reconnaissent la prudence d'un profond politique ; les chrétiens y vénèrent l'autorité d'un grand Pape. Malheureusement, la haute envergure des encycliques de Léon XIII en rend l'étude peu abordable pour le grand nombre. Quelques jours sans doute, un théologien en coordonnera les enseignements, et les organisera en corps complet de doctrine.

Le livre de Jean d'Arros est une ébauche de ce travail. Tout le monde désormais pourra connaître les enseignements de Léon XIII. Il suffira de consulter ce livre : on y trouvera scientifiquement condensée, et distribuée sous quelques titres précis, la doctrine de plus de 120 documents pontificaux. F. Dieudonné.

∴

Notions sur le matériel liturgique, par le Chanoine Henri Sauvé, maître des cérémonies de l'église cathédrale de Laval. — Laval, Goupil ; petit in-8°, 112 pages.

M. Sauvé est un maître en liturgie. De cette matière réputée difficile, ingrate, et à cause de cela trop souvent négligée, il a fait sa spécialité, et il s'est voué à l'œuvre très méritoire de corriger les abus, de faire connaître les vraies règles et d'en faciliter l'accomplissement. *Omnia rite*, c'est sa devise ; et c'est pour la réaliser qu'il vient de faire paraître la brochure que nous signalons.

Sous des apparences modestes, c'est une œuvre de patience et d'érudition, dont les prêtres doivent être reconnaissants à l'auteur. Qui de nous en mainte circonstance, n'a désiré avoir sous la main le précis lumineux qui le dispenserait des longues recherches et lui donnerait à l'instant même le détail pratique dont il a besoin ? On sera servi à souhait par les « Notions sur le matériel liturgique ».

Digitized by Google

L'ouvrage se divise en quatre parties, traitant successivement des linges, des ornements, des vases sacrés et des instruments divers qui servent au culte. Pour chaque objet quelques mots très brefs indiquent la matière, la couleur, la forme, l'usage, la bénédiction, etc.... D'un coup d'œil on est renseigné. — Et on peut se fier à ces renseignements. Indépendamment des livres officiels de l'Eglise qu'il connaît à fond, l'auteur n'a pas consulté moins de 56 ouvrages de liturgie, dont il donne la liste. C'est dire avec quel sérieux sont traitées ces simples « Notions ».

M. Sauvé, nous en avons la confiance, nous donnera d'autres travaux liturgiques. Déjà l' « *Ordo* » de Laval, qu'il rédige, est connu et apprécié en dehors du diocèse auquel il est destiné, en dehors même de la France. C'est un chef-d'œuvre, et, pour tel professeur de liturgie, il fait autorité à l'égal des traités les plus en renom. Aussi nous voudrions, en attendant mieux encore, que l'auteur édîtât à part, la partie liturgique de son « *Ordo* ». Il y a là soixante pages, en caractères très serrés, qui sont un résumé complet et sûr de tout ce que le prêtre doit savoir touchant la récitation de l'office divin, la célébration de la sainte Messe, l'administration des sacrements, les indulgences, etc.. C'est un « breviarium liturgiæ » de premier ordre, auquel s'adjoignent chaque année d'ingénieux suppléments. Cette fois, c'est une « Explanatio mystica quorumdam rituum officii de tempore, » qui contient des choses inédites du plus grand intérêt et de la plus suave piété.

FR. CONSTANT

∴

TRACTATUS de DEO UNO. Pars 1ª : De pertinentibus ad divinam essentiam, Tractatus DE SANCTISSIMA TRINITATE, auctore ALEXIO MARIA LEPICIER, ord. serv. B. M. V., in collegio urbano de propaganda fide theologiæ professore. Parisiis, Lethielleux, 2 vol. in-8°.

Le mouvement imprimé par Léon XIII à l'étude de saint Thomas et de la scolastique est loin de se ralentir : on dirait au contraire qu'il prend avec le temps une intensité plus grande. A ce mouvement appartiennent les deux volumes, que vient de publier le P. Lépicier, de l'ordre des Servites. Les savants théologiens auxquels a été confié l'examen de ces volumes ont loué la profondeur de doctrine de leur auteur, l'étendue de son érudition, la subtilité et la pénétration de son esprit.

Digitized by Google

nous nous associons pleinement à ces éloges ; ils n'ont rien d'exagéré ; l'ouvrage est sérieux et remarquable. Le P. Lépicier prend place dans cette pléiade d'esprits éminents qui, à la voix et sous la direction de Léon XIII, ont pris à tâche d'expliquer et de propager la doctrine de saint Thomas ; ajoutons que cette place n'est pas une des moindres.

Bien que le docteur angélique soit le but et le thème de son travail, le R. Père n'oublie pas cependant qu'il écrit pour les hommes du vingtième siècle ; aussi a-t-il soin de mentionner à l'occasion les erreurs qui sollicitent leur esprit, Rosmini, Kant, etc., et de les réfuter. Un petit tableau synoptique, dressé au commencement ou à la fin des questions, permet aux élèves d'en embrasser d'un coup d'œil l'ensemble, pour soutenir leur attention et pour rafraîchir leur esprit, les élèves trouvent encore à la fin de chaque question les tercets du Dante qui s'y rapportent.

A ces éloges si mérités ne joindrons-nous pas quelques *desiderata* ? De temps en temps vient un texte biblique dont le sens littéral n'a pas trait au sujet auquel on l'applique (1). Nous aurions voulu que le R. Père donnât une place un peu plus grande aux autres sommités de l'École ; deux ou trois lignes sont consacrées à cette opinion de l'école de Scot, de Suarez etc., et c'est tout. Lorsqu'il rencontre sur son passage Kant (le Dieu de nos philosophes), comme par exemple dans les preuves de l'existence de Dieu, nous voudrions que l'auteur le réfutât plus amplement. S'il veut être utile à un grand nombre de lecteurs et d'élèves, et non pas seulement à une élite, qu'il mette encore plus de clarté et de simplicité dans son travail. Les élèves qui peuvent mordre aux hautes spéculations métaphysiques, saisir facilement *utrum in Deo idem sit essentia et esse, utrum Deus sit in genere aliquo*, etc., ne sont pas très nombreux. La plupart d'entre eux ont besoin selon l'expression consacrée qu'on leur mâche ces questions, et qu'on les abaisse à leur portée. Mais restons-en là, en redisant que l'œuvre du R. P. Lépicier est vraiment remarquable.

Fr. Timothée.

*
* *

Les Vertus Cardinales, par Mgr Perraud, évêque d'Autun, 1 vol. in-12.

Mgr l'évêque d'Autun avait pris pour sujet de ses quatre premières instructions pastorales les quatre vertus cardinales : la force, la justice,

(1) Le R. P. admet l'opinion du double sens littéral, nous le regrettons.

Digitized by Google

la prudence, la tempérance. Il a détaché de son œuvre pastorale ces quatre instructions et il les a réunies en volume, celui que nous offrons en ce moment au clergé et aux fidèles. Qu'ils ne s'attendent pas cependant à trouver dans ce volume un traité théologique proprement dit sur chacune de ces quatre vertus. Plus simple et plus pratique a été la pensée de l'éminent prélat. Donner aux chrétiens sur chacune de ces vertus les instructions morales qui leur sont nécessaires, tel a été son but. Aussi ne sera-t-on pas surpris que la notion purement scolastique de la vertu fasse place à une acception plus large et plus commune, que la force devienne le courage chrétien, que la justice stricte devienne cette justice générale qui rend à Dieu lui-même ce qui lui est dû, que la prudence soit cette sagesse qui porte l'homme à donner à ses devoirs chrétiens la première place dans ses préoccupations, dans sa conduite. Avons-nous besoin d'ajouter qu'on trouve dans ces instructions avec la chaleur qu'inspire le zèle, avec la connaissance des hommes de notre siècle, de leurs besoins et de leurs défauts, cette langue châtiée, cette correction littéraire parfaite, qui ont ouvert au docte prélat les portes de l'Académie ? Fr. Timothée.

*
* *

Doctrine spirituelle de saint Augustin, par l'abbé J. Martin, aumônier des Ursulines à Sommière, 1 vol. in-18. — Paris, Lethielleux.

M. l'abbé Martin a lu avec attention et avec amour les œuvres de saint Augustin, celles surtout qui contiennent sa doctrine spirituelle. Il en a extrait le suc, et il en a composé le volume qu'il offre en ce moment au public. La doctrine spirituelle de l'illustre docteur y est présentée sous les cinq chapitres suivants : vocation religieuse de saint Augustin, le principe de la vie surnaturelle, les obligations de la vie religieuse, l'union avec Dieu, la vie future. Ces divers sujets, saint Augustin ne les a pas traités *ex professo*, chacun en un traité spécial, comme le font aujourd'hui les auteurs ascétiques. C'est en parcourant ses œuvres, et en cueillant au passage les pensées qui se rapportent à chacun de ces sujets que M. Martin a pu composer ces cinq chapitres. Les âmes chrétiennes n'y trouveront donc pas cet ordre didactique, cette précision qu'elles aiment dans un ouvrage spirituel. Saint Augustin est de plus un génie éminemment philosophique, il ne l'oublie jamais, même lorsqu'il touche à un sujet ascétique. Aussi

Digitized by Google

M. l'abbé Martin observe-t-il qu'on aurait tort d'imaginer une différence fondamentale entre la doctrine philosophique de saint Augustin et sa doctrine spirituelle. Seul le mode d'exposition varie. Nous devions ces explications aux âmes pieuses. Mais à lire saint Augustin comme l'esprit monte et comme le cœur s'échauffe !

Fr. Timothée.

*
* *

Documents de ministère pastoral, publication de l'Œuvre des Campagnes, 1 vol. in-12. — Paris, Oudin, éditeur.

Voilà plusieurs années que l'Œuvre dite des Campagnes publie un bulletin mensuel. Des prêtres pleins de zèle et d'expérience, très au courant de la situation du clergé ont donné à ce bulletin des articles où ils ont résumé ce que leur avait appris la lecture et l'exercice habituel du ministère. N'eût-il pas été regrettable que ces articles fussent oubliés ou perdus? Combien n'était-il pas à souhaiter au contraire qu'ils fussent réunis en volume, préservés ainsi de l'oubli et mis à la portée du clergé, des prêtres surtout qui desservent les campagnes ! Aussi sommes-nous heureux de les voir recueillis dans le volume que nous annonçons. Le seul énoncé des titres sous lesquels ces documents ont été rangés : sanctification personnelle, action pastorale, organisation diocésaine, pratique enseignante, pratique sacramentaire et liturgique, pratique du zèle, dit tout ce qu'ils renferment d'intéressant et d'utile pour un prêtre. Mais quel mauvais papier ! Il est vrai qu'on a été tyrannisé par les exigences de l'économie.

Fr. Timothée.

*
* *

Saint François de Sales. Lectures sur la piété, disposées par P. Gœdert, E. M., 1 vol. in-12. — Paris, Garnier.

« Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des saints, des docteurs, des Pères de l'Eglise et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir ».

M. Gœdert s'est chargé de compulser ces œuvres et d'en tirer sur chaque sujet tout ce qu'elles contiennent de plus remarquable et de plus complet. Il a cru, dit-il, faire une chose utile en se livrant à ce travail.

Digitized by Google

Il ne s'est pas trompé, et, nous en sommes sûrs, un très grand nombre d'âmes lui en seront reconnaissantes. La collection qu'il a ainsi formée comprend déjà vingt volumes, tous extraits des meilleures pages de notre littérature chrétienne, tous choisis parmi les richesses spirituelles accumulées par les siècles. Le volume que nous présentons au public est tiré des sermons de saint François de Sales, sermons recueillis par les religieuses de la Visitation auxquelles le saint aimait à prêcher. M. Gœdert s'est interdit de puiser dans la *vie dévote* et dans le traité *de l'amour de Dieu*; ces deux ouvrages sont trop répandus et se trouvent trop facilement ; il était inutile de leur emprunter quelque chose.

Le nom seul de saint François de Sales ne suffit-il pas pour recommander le volume et pour en dire la valeur? On nous reprocherait d'ajouter à ce nom notre recommandation personnelle. Mais pourquoi M. Gœdert s'est-il contenté de la vieille édition de Migne, et ne s'est-il pas servi de la nouvelle édition, celle que publie la Visitation d'Annecy [illegible] manuscrits primitifs ? FR. TIMOTHÉE.

*
* *

SCIENCE ET RELIGION. Bloud, 4, rue Madame, Paris.

La collection *Science et Religion*, que tout le monde connaît, vient de s'enrichir de trente-cinq volumes nouveaux, que l'on peut répartir en cinq groupes : exégétique, scientifique, historique, apologétique et [illegible]ique.

Le groupe *exégétique* comprend deux volumes de V. Ermoni : *La Bible et l'Egyptologie, la Bible et l'Assyriologie*, dans lesquels l'auteur rapproche des textes bibliques les textes correspondants découverts parmi les monuments d'Egypte ou d'Orient. L'importance de ce travail n'a pas besoin d'être démontrée aujourd'hui, où la question des origines religieuses occupe tant d'esprits.

Le groupe purement *scientifique* comprend six volumes. Dans ses trois volumes, le premier sur le *Cerveau* et les deux autres sur le *Système nerveux et les organes des sens*, ces derniers enrichis de treize gravures; le Docteur Baltus, de la Faculté catholique de Lille nous présente avec une claire précision les dernières découvertes de l'anatomie sur les fonctions cérébrales et nerveuses. De son côté, le Docteur Hélot, dont le nom est déjà connu des lecteurs de *Science et Religion*, nous met au courant par ses deux volumes, l'*Hypnose chez les possédés*, des phénomènes nerveux extraordinaires explicables soit

Digitized by Google

naturellement ou soit par la présence d'un agent étranger provoquant ces phénomènes. Enfin, le P. Hilaire de Barenton nous offre un compendium fort intéressant de la *Science de l'Invisible.*

Le *groupe historique,* le plus considérable de tous, comprend treize volumes. Tout d'abord se présente encore le P. Hilaire de Barenton avec une étude sur les *Franciscains en France*, étude nécessairement fort intéressante eu égard à l'influence immense que les disciples de saint François ont exercée en France par leur nombre, par leur science, par leurs œuvres, et par les personnages illustres qui ont voulu épouser avec saint François Dame pauvreté ou Dame pénitence. Cette étude trouve un écho intéressant dans celle d'Alphonse Germain, sur l'*Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts.* Dom Besse étudie : *Les Moines de l'Afrique romaine* (2 vol.), et les *Bénédictins en France*; A. Brou étudie *La Compagnie de Jésus.* Ces quatre derniers volumes viennent, on peut le dire, en leur temps ; il n'y a pas pour l'Eglise et ce qui lui appartient, de meilleure apologie que la vérité historique. C'est dans le même but que Ermoni nous retrace *Les Origines de l'épiscopat* ; que Vacandard traite de *La Pénitence publique*, et de *La Confession sacramentelle* dans l'Église primitive. *Les Catacombes de Rome* (2 vol.) par André Baudrillard, *Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré la vérité,* par l'abbé Ph.-H. Dunand, *Le Drame religieux au moyen-âge*, par Marius Sepet, sont intéressants à divers points de vue.

Le groupe *apologétique* (9 vol.) étudie quelques-uns des ennemis de la religion catholique. Eugène Beurlier résume les théories de *E. Kant* le fondateur du rationalisme moderne ; Michel Salomon étudie *Taine*, le philosophe-historien du siècle dernier; l'abbé Pisani, dans *Les Missions protestantes à la fin du XIXe siècle,* fait un tableau des efforts faits par les protestants pour étendre leur domination sur les esprits contemporains : J. Bertrand retrace l'histoire et le but de *La Maçonnerie, secte Juive,* devenue toute puissante par l'inadvertance voulue des catholiques. Ensuite, quatre volumes, traitent de questions générales : *La Liberté de penser et la libre pensée,* par l'abbé Couet ; *Si toutes le religions se valent,* par J. Brugerette ; *Les Traitements ecclésiastiques*, par l'abbé Lucien Crouzil ; *Mariage civil et divorce* par René Lemaire. Enfin, ce groupe se termine par l'étude fort intéressante de Alfred Deshamps, S. J., sur *Un Miracle contemporain.*

Le groupe *mystique* (4 vol.) traite diverses questions sur les relations de la vie naturelle avec la vie surnaturelle : Ce sont *La mortification chrétienne, et la vie,* par l'abbé A. Chabot ; *Les élus dans l'Eglise et hors*

Digitized by Google

de l'Eglise, par l'abbé J. Laxenaire ; l'*Apologie du culte catholique*, par l'abbé Moussard ; le *symbolisme du culte catholique* par Ant. Saubin.

En résumé, l'apparition de cette nouvelle série est une bonne fortune pour tous ceux qui aiment à se tenir au courant des questions qui intéressent la science et la religion, et à mesure que les volumes de cette importante collection se multiplient nous avons une preuve de plus en plus évidente de l'accord parfait entre la vraie science et la vraie religion.

A. S.

*
* *

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE, par le chanoine Giovagnoli, rééditée et augmentée considérablement par le R. P. Denis Thomissen, Récollet, un vol. in-16, pp. IX-400, sur beau papier, impression soignée. Prix, 2 fr. — Bruxelles, Maison L. Van de Viveve, 1, Chaussée de Huecht, 1902.

La vie de sainte Marguerite de Cortone publiée au XVIIIe siècle par le chanoine Giovagnoli avec approbation du Saint-Office, est l'une des meilleures, des plus pieuses et des plus justement estimées que nous possédions.

Le T. R. P. Marie de Brest, aujourd'hui Mgr Potron évêque de Jéricho, des Frères-Mineurs, en avait donné une traduction qui fut tirée à cinq mille exemplaires et servit beaucoup à propager en France et dans les pays de langue française la dévotion à la sainte pénitente franciscaine. Cette édition étant épuisée, le R. P. Denis Thomissen a eu l'heureuse idée d'en donner une seconde. La traduction est élégante, d'un style très correct, sans affectation ni prétention, comme il convenait au but de l'auteur.

« Il nous faut, écrivait-il, dans sa préface, *un livre pour tous*, à la portée de tous : des intelligences, par la simplicité du style, des cœurs par l'onction : et des bourses, par la modicité de son prix. Ce livre, nous osons l'espérer est trouvé. Nous rééditons la vie de la sainte Pénitente de Cortone par Giovagnoli, en ajoutant aux différents chapitres de cet ouvrage, *des considérations chrétiennes et pieuses*, en rapport avec le sujet traité dans le chapitre respectif ».

Les *Considérations* ne sont point fondues dans le texte, mais imprimées en caractère un peu différent, à la suite de chaque chapitre.

Digitized by Google

Les fidèles les liront avec beaucoup d'intérêt et d'édification, et les lecteurs désireux de suivre simplement le récit de Giovagnoli pourront le faire facilement, sans être gênés par des additions intempestives.

En outre des *Considérations* le traducteur a ajouté au livre de Giovagnoli, deux chapitres très intéressants. L'un emprunté à l'édition publiée par Mgr Potron a pour titre : *Construction d'un nouveau sanctuaire en l'honneur de la Sainte.* C'est l'historique de la reconstruction au XIXe siècle de l'église élevée à Cortone, par ordre de saint Bernardin de Sienne, sur le tombeau de la sainte Tertiaire.

Le second chapitre ajouté par le R. P. Denis est intitulé : *Le culte de sainte Marguerite de Cortone, de nos jours en Belgique* ; quoique spécialement écrit pour les fidèles belges, il ne manquera pas d'intérêt pour les autres pieux lecteurs.

Telle qu'elle est présentée par le pieux traducteur, la vie de sainte Marguerite de Cortone, faite pour tous, féra du bien à tous, et c'est de grand cœur que nous en souhaitons la diffusion, non seulement en Belgique mais dans tous les pays français.

Fr. Remi.

CUM LICENTIA SUPERIORUM

Imprimatur :

Robertus a Valle Guidonis,

Vic. Prov. O. M. Cap.

Le Gérant :

Charles-Joseph BAULÈS.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères, 2, place des Lices.

Digitized by Google

UN MAITRE DE L'UNIVERSITÉ DEVANT LES PÈRES DE L'ÉGLISE

P.-F. DUBOIS

Né à Rennes le 2 juin 1793, Paul-François Dubois entrait à dix-neuf ans à l'Ecole Normale Supérieure. A vingt-six ans il était chargé du cours de littérature française à la Faculté des Lettres de Besançon. Puis on le vit successivement professeur de littérature française à l'Ecole Polytechnique, inspecteur général de l'Université, et, tout jeune encore, conseiller de l'Université, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, fonctions dans lesquelles il succédait à Victor Cousin, président, enfin, du Concours d'agrégation.

Tout en parcourant cette rapide carrière, il avait fondé *Le Globe*, dont il fut pendant six ans l'âme et la vie, et il avait représenté la Loire-Inférieure à la Chambre où, dès lors, aucune question importante ne se discuta sans qu'il fit entendre sa parole nerveuse et passionnée.

Voilà déjà qui peut donner l'idée de sa capacité et de son activité intellectuelles hors ligne. Mais ce n'est rien auprès de la hauteur d'esprit dont témoigne (1) son commerce d'amitié avec V. Cousin, avec Jouffroy, et avec Damiron, dont il se montra le pair toujours, le maître souvent.

Le dirai-je ? Ses succès et les affinités de son esprit ne sont pas ce qui nous passionne le plus ; ce qui nous séduit en lui, c'est l'homme plus que l'universitaire ou l'ami, l'homme, je veux dire le chrétien.

Car il fut toute sa vie un chrétien en formation ; toute sa vie il chercha la vérité, et, s'il ne la trouva dans sa radieuse plénitude que quelque temps avant sa mort, il l'aima toujours.

(1) Voir la remarquable étude de M. Adolphe Lair, membre correspondant de l'Institut : *Paul Dubois, de la Loire-Inférieure. Cousin, Jouffroy, Damiron. Souvenirs*, Paris, Perrin, 1902, in-12.

Digitized by Google

Dieu se servit, pour la lui dévoiler, d'un de ses anciens élèves de l'Ecole Normale, du P. Perraud, aujourd'hui Cardinal et Evêque d'Autun. Ce fut lui qui l'amena à la pratique d'une religion qu'il respectait et admirait depuis de longues années.

Ses études avaient préparé les voies du Seigneur. Il lisait beaucoup les sermonnaires, les Pères, les Evangélistes, saint Paul. Quelquefois il notait ses impressions. En voici qu'une main amie a bien voulu me confier. Elles sont inédites. Elles intéresseront, je l'espère, à cause de la beauté de la forme et de l'élévation de la pensée, et parce qu'elles nous apprennent comment se comportait, en présence des grands génies de l'Eglise, une des intelligences les plus belles du siècle dernier, alors même qu'elle n'était pas encore pleinement irradiée des splendeurs de la foi.

*
* *

Saint Augustin

Quels motifs ont inspiré les Confessions de saint Augustin. — Les désordres de sa vie, le scandale de ses impiétés philosophiques, l'orgueil de son manichéisme, ont frappé le monde. Dans ses derniers jours il revient sur ce passé de sa vie, afin d'édifier les âmes que son exemple a pu contribuer à égarer. Il s'accuse et se condamne, pour accuser et condamner l'erreur. Aussi, quelle discrétion et quelle réserve ; il ne nomme ni les compagnons de son orageuse jeunesse, ni les complices de ses plaisirs ; confesser autrui, révolterait son humble repentir ; son âme aussi aurait peur de retrouver d'anciennes émotions, de repasser sur des délices oubliées ; le poison pourrait s'échapper de ses souvenirs, s'il ne les comprimait. Qui se repent, ne reprend pas le spectacle et le long récit de ses fautes avec tous leurs charmes ; il ne reste que le remords : tout le reste a péri, ou sommeille dans les secrètes profondeurs d'une âme épouvantée. S'il en transpire quelque chose, c'est une tendresse vague et confuse, un soupir, mais rien de plus.

Caractère de saint Augustin. — Cœur voluptueux et tendre, livré dès sa jeunesse au plaisir par les ardeurs d'un sang africain, vivant sans cesse entre la méditation philosophique et le commerce des femmes, c'est par les sens qu'Augustin

Digitized by Google

est longtemps enchaîné dans l'erreur. Et quand la conviction est venue, quand son esprit emporté par l'élan de la foi n'a plus d'incertitude, les saillies du cœur et des sens le retirent et le rappellent encore aux vieux péchés de ses affections et de ses plaisirs. Son imagination se renflamme par la peinture de ses joies corrompues ; et il retombe. — Les mourantes paroles de la concupiscence, pour parler son langage, murmurent tous bas à son oreille.

Confessions de saint Augustin, remarques générales. — Les confessions respirent partout la tendresse, la pure et douce contemplation des perfections de Dieu, l'amour ferme et pratique mêlé des extases de l'adoration. Si quelque livre a dû inspirer l'auteur moderne de l'*Imitation*, c'est à coup sûr celui-ci.

C'est le même fonds de pensée avec les mêmes épanchements, les mêmes dialogues avec Dieu, les mêmes désespoirs de l'humanité, et le même recours à l'appui suprême sans qui tout est faiblesse et misère. Les tours même du langage se retrouvent presque copiés. Saint Augustin a été le guide et le maître de la théologie du moyen âge : Saint Thomas, le docteur angélique, ne vivait et ne s'inspirait que de lui ; Gerson aussi a dû vivre des mêmes pensées et du même culte. Les Confessions étaient le livre populaire des couvents, des écoles et de toutes les âmes tendres. Bossuet lisait souvent les Confessions : on en retrouve la trace dans ses sermons, dans ses lettres. Son style s'est empreint en plus d'un endroit de ces brillantes et ardentes abstractions qui caractérisent le langage de saint Augustin.

Caractère dogmatique des Confessions. — Les confessions de saint Augustin ne sont pas seulement un acte d'humilité, de repentir, et de foi. Ce ne sont pas seulement les douleurs d'une âme revenue à la vérité, à la vertu, et à Dieu ; c'est aussi et par dessus tout le tableau des voies de la perdition et du retour. Dans ces confidences je rencontre sans cesse une leçon et un exemple.

L'Evêque prêche et combat, en se confessant à son troupeau ; en exposant l'état de son âme, les révolutions successives de ses croyances, il prend les âmes de ses lecteurs au

Digitized by Google

point d'où la sienne même est partie, et il les conduit de degré en degré, de l'incrédulité intellectuelle et de l'oubli sensuel le plus absolu, à la foi la plus orthodoxe, et à la pureté la plus évangélique. Sur la route il ne laisse sans l'aborder aucune des questions délicates et terribles qui assiègent la raison humaine dans la recherche de la vérité.

Cette manière est d'autant plus puissante, qu'elle dérobe à celui qui lit la leçon et l'enseignement qu'il reçoit. Il ne croit contempler que le mouvement d'un autre esprit et d'un autre cœur que le sien, il croit lire une histoire étrangère ; et cette histoire cependant c'est la sienne, si vraie, si sincère, si lucide, et si nette, qu'il ne peut s'empêcher de retomber sans cesse sur lui-même, de se poser les mêmes problèmes qui agitent la conscience d'Augustin. Aussi, je ne crains pas de l'affirmer, les confessions ont dû faire à la foi chrétienne plus de prosélytes qu'aucun des livres du saint Docteur. C'est par là qu'il est devenu populaire. Ses traités, ses homélies, son grand ouvrage de la Cité de Dieu n'atteignent pas tous les esprits et toutes les âmes. Les confessions sont le livre de tout le monde, du simple comme de l'habile, du grand comme du petit.

Les subtilités d'argumentation et de mysticisme scolastique qui nous semblent aujourd'hui de nature à arrêter les intelligences ordinaires, n'étaient pas alors un obstacle. Du troisième au huitième siècle les esprits en vivaient. On les respirait avec l'air ; elles tombaient chaque jour et à chaque heure de la chaire, des conversations, dans les temples, dans les écoles, dans le monde. La civilisation payenne mourante s'y complaisait par raffinement de désespoir et d'ennui ; la crédule imagination des barbares en acceptait, sans comprendre, les merveilles. Elle en lisait la réalité dans le spectacle de tous ces chrétiens sans cesse exaltés, dont le visage rayonnait de leur foi, dont la vie attestait la sincérité de leurs visions, passant ensuite en traits de feu dans leurs récits.

Et cela est si vrai que, s'il y a un caractère profond, indélébile dans le moyen-âge, c'est celui-là. Son esprit, sa forme, sa substance, c'est la scolastique, — la scolastique fille du doute savant converti, et de la foi ignorante et naïve qui

Digitized by Google

s'appuie sur le mystère, comme l'autre se repose sur la fidélité des formules.

Saint Augustin a-t-il eu la vue nette et complète du destin et de l'utilité de son livre ? a-t-il cru, dans l'aveu de sa vie mondaine mise à nu, continuer son enseignement d'évêque chrétien ? Oui, sans doute, en se présentant comme preuve de la bonté suprême et des chances de salut toujours gardées par Dieu à l'homme même le plus abandonné en apparence, — il n'y a pas de doute, Augustin savait qu'il préparait des retours, il a écrit dans cette pensée de reconnaissance et d'espoir pieux. A-t-il voulu en même temps faire un livre de doctrine, et, dissimulant la controverse, la mener cependant sur tous les points les plus ardus et les plus délicats du dogme de son Église ; a-t-il entrevu dans l'intérêt de sa foi, toute la fécondité de son œuvre ? Il y a des moments où j'ai cru, pour ma part, surprendre cette pensée. Mais qu'elle ait été ou non au fond de son esprit, quand il a pris la plume pour se confesser au monde, le livre a été fait, comme s'il eut été dicté par cette pensée. Les six derniers livres en sont la traduction perpétuelle.

Au reste, telle fut sa vie, que telles devaient être aussi ses confessions. Jusqu'à sa conversion qui l'amène plus puissant et plus élevé sur la scène du monde, qui le jette dans tous les orages et tous les événements de son temps, qu'y a-t-il eu en lui, sauf cet ordinaire roman des passions, que des troubles de pensée, des révolutions d'intelligence ? Ses événements à lui, ce sont des thèses, des arguments, des défaites ou des victoires de la raison! Ruine successive de dogmes et d'Ecoles, transition disputée et combattue de la philosophie à la foi, établissement de chaque commandement de Dieu et de l'Eglise dans son esprit, voilà ce qu'il avait à raconter ; et son histoire est devenue malgré lui un livre dogmatique. Et comme, je le répète, toutes les âmes élevées, ou humbles, de son temps avaient passé par les mêmes tourments d'esprit ou des sens, il a parlé à tous, un langage entendu de tous. Il a converti en traçant le tableau de sa conversion.

Confessions. Caractère psychologique. — Un trait de caractère des confessions de saint Augustin, c'est la fidélité, l'exacti-

Digitized by Google

tude, la délicatesse de l'analyse de tous les mouvements de son âme ; c'est sans contredit une des plus belles études psychologiques qui aient été mises sous les yeux des hommes. On y voit, on y touche au doigt, comment les moindres événements, les plus fugitives émotions, une rencontre, un regard jeté au hasard sur un passant se rattachent dans une âme agitée, inquiète aux plus grands problèmes de la vie humaine. Jamais le phénomène de l'association des idées n'a eu une plus éclatante démonstration. — Ainsi par exemple, Augustin se promène avec ses amis, un jour qu'il prépare un panégyrique qu'il doit adresser à l'empereur ; il a rassemblé toutes les fictions, tous les mensonges qui peuvent lui gagner les applaudissements d'un auditoire qui saura comme lui la vanité de ses paroles. Un homme ivre, mais heureux et gambadant de joie dans son ivresse passe auprès de lui. Et le spectacle de ce bonheur insensé lui tire un profond soupir de cœur ; il compare le rêve un moment réalisé de ce pauvre mendiant à ses propres illusions, aux espérances de son ambition si inquiète et si décevante. Cette joie folle du vin, il la rapproche des joies non moins folles, mais plus enivrantes et bien plus durables, hélas ! de la fausse gloire. Demain, s'écrie-t-il, la nuit aura dissipé et emporté les fumées de son vin et moi je dois veiller et dormir, me coucher, et me lever, comme je me suis déjà couché et levé tant de fois avec les étourdissements de mon ivresse. Sa folie est douce, et la mienne douloureuse ; elle est innocente et la mienne coupable. Je cherche le bonheur par le mensonge.

Ainsi la leçon jaillit de tout pour ce cœur agité ; ainsi, comme il le dit encore lui-même, dans ces agonies de son esprit, tout lui fait faire retour sur l'état présent de sa vie qu'il trouve mauvaise ; et, si quelque contentement s'offre à lui en passant, il n'ose s'y arrêter, il a fui ou se change en douleur au moment même où il veut le saisir.

Deux parties dans les Confessions ; leur caractère différent. — Les Confessions de saint Augustin se divisent naturellement en deux parties : l'une qui embrasse sa vie jusqu'au moment de son baptême, l'autre sa vie depuis sa conversion. La première est un récit, un compte fidèle de ses actions bonnes

Digitized by Google

ou mauvaises ; ce sont des mémoires ; la seconde partie a un tout autre caractère. Redevenu chrétien, essayant, comme il le dit lui-même, de parler de l'état présent de son âme, n'ayant plus ni troubles, ni orages, ni joies, ni peines que celles d'une vie toute consacrée à Dieu, et sans cesse en méditation sur la perfection et l'accomplissement du devoir, ne voulant pas par humilité raconter les actes de vertu que chaque jour sa foi et sa charité lui font accomplir, en un mot ne pouvant pas confesser des vertus, il tombe nécessairement dans la contemplation de l'état de son âme, des procédés que suit son esprit dans la recherche de la vérité et du souverain bien. De là à partir du dixième livre ces longues et subtiles analyses, ces études curieuses et profondes qui ressemblent à des leçons de psychologie, et qui, tableau sincère de l'esprit d'Augustin, sont aussi un document précieux de la science philosophique à cette époque, et de l'état général des esprits.

Tout le dixième livre en particulier est une étude sur la mémoire ; Augustin a été amené comme à son insu à ce sujet. Rentré dans le sein de l'Église, il s'arrête un moment à considérer quelle peut être l'utilité de ses confessions. En jettant les yeux sur ces trente-deux ans dont il vient de retracer les erreurs et les fautes, il se demande comment et où il a pu retrouver les faits effacés qu'il a cependant fait revivre ; il cherche à faire comprendre ce phénomène singulier de la mémoire ; il poursuit cette faculté dans les diverses applications de sa puissance ; il la montre reproduisant avec une égale fidélité toutes les impressions des sens, les déductions de l'intelligence, les notions les plus abstraites, tous les sentiments, toutes les passions ; et en face ce miroir fidèle de tout ce qui a traversé l'âme, il place l'âme elle-même au moment où s'accomplit l'acte du souvenir, triste au milieu des joies, et dans la contradiction de deux états opposés, le *moi* assistant ainsi supérieur au spectacle, y saisissant et y constatant son identité.

Les Soliloques. — Augustin s'entretient avec sa raison. — Il lui demande de l'éclairer sur les vérités fondamentales à la recherche desquelles il s'épuise en vain depuis tant d'années, à travers tant de systèmes et de doctrines qui s'éva-

Digitized by Google

nouissent sans cesse sous sa méditation. Le dialogue est vif, pressant, à la manière de Socrate : la raison interroge, répond, et poussé de conséquence en conséquence tantôt par des voies détournées, tantôt par de brusques saillies, il ne peut se dérober aux conclusions ; et cependant, tout vaincu qu'il est par la dialectique, il résiste encore, le trouble demeure en lui.

Ainsi est admirablement exprimé l'état de son âme, au moment où il écrit ce livre : chrétien par le désir, par le besoin de croire, il n'ose et ne peut franchir encore le pas qui sépare la science de la foi ; ou plutôt sa foi n'est pas encore la science ; tant que l'harmonie ne sera pas faite entre l'une et l'autre, il hésitera incertain et malheureux.

Rien n'est touchant comme la peinture de cette âme ardente d'amour, d'espérance, de foi en Dieu, qu'elle invoque sans cesse dans son agitation ; et c'est une profonde en même temps que bien simple et bien naïve idée que celle sur laquelle repose le premier dialogue :

Tu veux voir, fais d'abord que le feu du sang n'obscurcisse ni ne trouble ton œil : tu veux trouver la vérité, fais d'abord que ton âme soit saine et pure. — Prie Dieu, monte à cette source de toute lumière, c'est de là qu'elle viendra ; en effet, le disciple obéit aux conseils que lui donne au fond de l'âme ce maître caché qu'il appelle sa raison, de moments en moments, il s'arrête, rompt la chaîne du raisonnement pour un élan de prière..... (*la phrase est restée inachevée dans le manuscrit*).

De la Cité de Dieu. — Ce n'est point un livre d'un seul jet, une composition conçue, mûrie, exécutée dans la paix de la méditation : il a été écrit par parties, selon les besoins des esprits, la pensée première se développant, se modifiant et s'élevant de proche en proche d'une simple polémique contre les préjugés payens à une comparaison complète des deux religions, de la cité des démons, le paganisme, et de la cité de Dieu, le christianisme.

Les conseils de la Providence, présidant aux destinées du monde, sont déroulés dans la succession des empires, des religions, des philosophies, et la Cité Céleste est montrée comme le terme de toutes ces révolutions.

Digitized by Google

On voit que c'est l'idée même du Discours sur l'histoire universelle par Bossuet.

L'œuvre de saint Augustin a mis quatorze ans à se produire : les distractions du devoir, les combats plus pressants ne laissent pas libre le saint Docteur. Mais ce qui est peut-être un défaut, quant à l'art et pour l'unité, ne nuit pas à l'œuvre ; chacune des parties y acquiert au contraire plus d'intérêt : elle répond nécessairement aux idées, aux sentiments qui règnent au moment où elle est composée ; il y a plus de verve ; les arguments en ont plus de jeunesse, plus de vigueur, plus d'à-propos.

Aussi ne s'aperçoit-on nulle part de l'âge déjà avancé de saint Augustin ; nulle part on ne sent la fatigue, ni l'effort du travail ; et cependant il n'avait pas moins de cinquante-neuf ans lorsqu'il le commença, et si la conjecture de Tillemont sur l'époque de l'entier achèvement est juste, il avait soixante-treize ans quand il y mit la dernière main. La piété du chrétien, la science de l'érudit, la profondeur du philosophe et du théologien, l'éloquence et la grâce de l'orateur, y brillent comme aux premiers beaux jours de sa foi. Il semble se ranimer en mourant pour tracer à la postérité sur les ruines de la cité romaine et de l'empire romain, qui s'écroule, le dessin et le plan de la cité universelle et de l'empire céleste qui va naître. Ce livre est en effet le testament du passé et la révélation de l'avenir de l'humanité, — c'est par lui surtout que saint Augustin a mérité d'être l'apôtre de l'Occident catholique.

*
* *

Tertullien.

Caractères de son esprit et de sa manière. — Un des traits particuliers de son esprit, c'est d'affectionner la déduction logique, subtile, âpre et pressée ; point de repos, — quand il est engagé dans un raisonnement, il le découpe en distinctions, en divisions, et le suit de proche en proche, sans franchir un intermédiaire, sans le moindre développement orné; tournant et retournant sans cesse sur lui-même, aiguisant une subtilité par une autre identique dans le fond.

Digitized by Google

Les exemples sont à toutes les pages ; on se croirait dans l'Ecole d'Abélard ou de Champeaux. Il ne faut pas s'y tromper du reste, cette manière que le brillant et gracieux esprit, mais aussi argutieux, d'Augustin, affectionne et a légué à l'Occident chrétien, barbare latinisé, n'est pas un fruit particulier du génie de ces deux écrivains. Il vient de plus haut ; lisez Sénèque le rhéteur et Sénèque le philosophe, vous y trouverez ces processions de raisonnements en petites phrases, où l'antithèse joue avec ses plus tenues analyses, vous menant de l'une par l'autre à la conclusion d'un ergo solennel et victorieux.

Seulement Sénèque le philosophe y répand l'éclat de l'esprit, le charme du style, et une abondance d'exemples et de comparaisons ingénieuses qui voilent l'aridité du procédé. Tertullien est sec, décharné, quoique fort, souvent, dans l'expression.

Puis, on a beau dire, cette langue est barbare, et les âpretés et les obscurités de l'idée sont acérées ou épaissies encore par les mots. Aussi je ne connais rien de plus difficile à traduire, pour ne pas dire impossible. Le français n'admet pas ces plis et replis d'expressions sans cesse en choc et en heurts d'où ne jaillit ni lumière de pensée, ni éclat de parole.

La déclamation dans Tertullien. — Je viens de toucher à un défaut du sophiste ; parlons du rhéteur. Je n'en connais pas de plus amoureux des déclamations d'école. L'emphase et l'ardeur africaine excitées par ces échauffements d'art à froid et de recettes déclamatoires n'ont pas de plus expressif représentant que Tertullien. La même inépuisable fécondité de redites et redoublements qu'il a dans le raisonnement abstrait, il la porte dans les morceaux d'éloquence qu'il jette çà et là dans tous ses traités. L'artifice et l'enflure, la verbosité et tous les défauts de *l'asiaticum genus*, gâtent ses plus heureux mouvements de cœur et de pensées. Jamais il ne se contente d'être vrai, sobre, énergique. Il faut qu'il aille à l'extrême, la tempérance lui est impossible, il dépasse toute limite.

Aussi pour faire goûter et saisir les mérites et les beautés de certains passages, il faut procéder par coupures et par

Digitized by Google

suppression, c'est-à-dire être infidèle. On pourrait dire de lui comme d'un poète de notre âge, qu'il lui faudrait à toute heure auprès de lui le ciseau implacable d'un ami pour tailler les jets fâcheux et stériles d'une verve qui ne se peut tenir, et qui pousse jusqu'à l'extravagant et au délire. C'est un athlète toujours en pose, jaloux de mettre en saillie les moindres attaches de ses muscles.

*
* *

Saint Jérome

Effet des citations de la Bible dans ses ouvrages. — L'infatigable traducteur de la Bible en a gravé dans sa mémoire tous les textes; les psaumes, les chants des prophètes, les livres évangéliques lui prêtent à chaque instant des maximes, des sentences, des images qui sont comme un seul et même tissu avec sa propre pensée. Raconte-t-il la vie de sainte Paule, la représente-t-il souffrante et résignée dans la maladie? le tableau n'est formé que de traits empruntés à la Bible ; les conversations, les prières, ne sont que paroles sacrées. Jusqu'à présent je n'ai vu nul Père de l'Eglise avoir cette fécondité de textes sacrés ; Bossuet seul parmi nous les répand avec la même abondance, et les enchâsse avec le même bonheur dans sa phrase pourtant si moderne et si française.

Chez saint Jérôme il y a souvent luxe, et la fatigue prend, si on est engagé dans une lecture suivie ; mais si on ouvre le livre, à une heure de distraction, pour le fermer bientôt, ces sublimes étincelles de la poésie sainte, frappent sans éblouir ; on s'arrête à ces leçons qui éclatent dans un si admirable langage, et elles s'écrivent pour jamais dans l'âme du lecteur.

On n'a peut-être pas assez remarqué cet art de la discipline chrétienne, qui enrichit par le chant solennel du temple, ou par la prière domestique de chaque jour, la raison et l'imagination du fidèle, et lui compose un trésor de pensées sublimes dans le plus sublime langage. Reportez-vous aux temps de la faveur primitive, et mesurez si vous pouvez la pieuse ivresse de ces âmes ainsi nourries, voyez quelle éga-

Digitized by Google

lité descend entre tous ces cénobites ou ces frères demeurés dans le monde, sous des condititions de fortune si diverses ; la femme esclave parle la même langue que l'arrière-petite-fille des Scipion et des Césars. Par la délicatesse du sens moral, et la pure beauté de l'expression sacrée qui le traduit, elle monte au rang de la maîtresse altière dont naguères la langue élégante et raffinée était pour elle un incompréhensible mystère. Celle-ci à son tour ne trouve plus au-dessous d'elle ces âmes dédaignées dont la brutale intelligence, endormie sous la souffrance ou la joie physique, ne faisait arriyer jusqu'à ses maîtres que l'expression effacée de la nature humaine, et leur justifiait ainsi et leur orgueil et leur tyrannie.

*
* *

Saint Bernard.

De la pureté de style de saint Bernard. — Lorsque l'on compare ce style du douzième siècle à celui d'Orose, de saint Jérôme, d'Augustin lui-même, on est frappé de la supériorité, et l'on s'étonne qu'après huit cents ans l'étude ait pû refaire la langue latine plus pure au milieu de peuples barbares et de langues nouvelles, qu'au lendemain même des chefs-d'œuvre qui l'ont honorée, et lorsqu'elle était parlée seule.

Le style de saint Bernard est coupé, concis, énergique. Le trait et l'esprit y brillent. On sent l'imitation de Sénèque : à juger parce qu'il dit lui-même, il dicte, et c'est là sans doute ce qui exclut les phrases périodiques et longuement cadencées. Pour imiter Cicéron il faut le travail solitaire, la recherche curieuse de l'art qui ne se fait bien qu'en paix et seul avec soi-même. Mais quand on a là devant soi un secrétaire qui vous écoute, vous attend, et vous juge, tout en suivant avec souplesse la rapidité de votre pensée, on s'adresse pour ainsi dire involontairement à lui, on parle plutôt qu'on n'écrit. Les formes du style prennent le tour et le mouvement de la parole, — de là les phrases courtes et vives.

Je ne sais si mon peu de science me fait illusion, mais je ne trouve presque jamais dans saint Bernard d'expressions

Digitized by Google

qui n'appartiennent pas à la bonne langue des meilleurs jours. Moraliste, et homme d'action, plutôt que théologien, ses idées ne font point violence aux expressions reçues ; il n'a pas besoin d'inventer des mots ou de briser des tours (ceci s'applique particulièrement au traité *de consideratione* qui m'a suggéré ces réflexions que déjà cependant plusieurs de ses sermons avaient fait naître en moi). Le mot seul de considération est pris dans un sens peu usité dans les anciens : il veut dire ici *réflexion, étude de nous-mêmes.*

*
* *

Saint Jean Chrysostome

Homélies sur l'Epître aux Romains. — Ces homélies ne sont qu'une simple, vive, et grave interprétation de chaque verset de l'épître. L'orateur suit pas à pas le texte, expliquant ici un terme, là un fait, ailleurs une idée : tirant tour-à-tour de la parole de l'apôtre une confirmation du dogme, une leçon morale : ou jetant sur la société juive et romaine des lumières qui en éclairent les infirmités, et qui font resplendir la supériorité de la doctrine chrétienne sur la science et les religions payennes. Du reste l'interprète ne sort pas un moment des termes du langage le plus familier. Cette imagination si brillante, si amoureuse des parures et des raffinements de la rhétorique, se les interdit ici avec sévérité. Le style est précis, net, et ferme : les phrases courent pressées et coupées comme dans une conversation animée.

En lisant ces pages si simples où sont semées tant de vérités, et traitées tant de questions profondes, on comprend comment le christianisme a dû vaincre et aisément renverser le polythéisme grec et romain, qui n'avait ni enseignement, ni prêtres appliqués au gouvernement des esprits et des consciences: d'un côté rien que des cérémonies, des fêtes, des fables poétiques, corruptrices de l'imagination et des sens : aucune pratique quotidienne, aucune règle de la vie. De l'autre au contraire des livres sacrés, un enseignement règlé, une loi morale interprétée, appliquée à tous les actes de la vie : des prêtres dévoués, instruits, confidents,

Digitized by Google

conseillers et juges de la conscience de chaque fidèle, et appliquant à chaque erreur, à chaque faute, le texte qui la condamne, — l'enseignement philosophique des écoles enfin descendu et mis à la portée de tous ; et cet enseignement non point remis au caprice et à la liberté de chaque maître, mais invariable, un, identique, sous les mille formes que la vertu, le zèle, ou le génie savent lui donner. Ce sont là des armes contre lesquelles la société payenne n'avaient point de défense ; et c'est par là surtout qu'elle a succombé.

Le christianisme fils de la synagogue a procédé comme elle : ce qui s'était fait pour ce petit peuple juif si méprisé et ce qui l'avait élevé si haut au-dessus de toutes les nations et en avait fait un peuple à part, les chrétiens le font pour l'humanité toute entière.

*
* *

Nous arrêtons ici nos citations. Tout commentaire nous en semble inutile. Ce qui paraîtra à peine croyable à quiconque lira ces notes, c'est qu'elles ont été écrites au courant de la plume, presque sans ratures et sans surcharge. C'est là une preuve de plus des étonnantes aptitudes de P.-F. Dubois. Aussi comprendra-t-on sans peine que l'Académie Française n'attendait, pour l'admettre dans son sein, qu'un volume de sa main. Il ne l'écrivit pas. Nous osons même espérer qu'on partagera l'opinion de ceux qui pensent qu'elle aurait pu, dans cette circonstance, déroger à ses habitudes. En le faisant elle se serait associé un homme dont le cœur et le talent n'avait d'égale que la modestie.

H. MATROD.

Digitized by Google

EXÉGÈSE NOUVELLE

M. l'Abbé LOISY

Au temps des juges en Israël, Gédéon, avec 300 hommes, osa, nous dit l'Ecriture, engager la lutte contre les Madianites. Ceux-ci, depuis de longues années, maintenaient le peuple de Dieu dans la servitude. Multitude innombrable, *ut locustarum multitudo*, ils s'étaient concentrés au fond de la vallée et fortifiés dans leur camp. Gédéon, avec sa petite troupe, résolut de les attaquer.

Pour toutes armes il donna à ses soldats une trompette et un flambeau dont la lumière, soigneusement dissimulée au fond d'un vase de terre, ne paraissait point au dehors. « Suivez-moi, leur dit-il, au camp des Madianites, et dès que je sonnerai de la trompette, vous crierez tous : « à Jéhovah « et à Gédéon » ; puis vous imiterez ce que vous me verrez faire. »

La petite armée s'avance sans bruit. Arrivé aux premiers postes, Gédéon fait entendre le signal convenu. Tous ses hommes alors poussent leur cri de guerre, et brisent le vase qui cachait leurs flambeaux. La clameur, la lumière soudaine, le bruit des vases qui se heurtent jettent l'épouvante, la panique dans le camp endormi. Les Madianites s'enfuient en désordre, et dans leur déroute se percent mutuellement de leurs épées.

Les savants modernes, avec leurs systèmes brillants, sonores mais creux, nous ont rappelé cette épisode du livre des Juges. Le défenseur d'Israël employa son stratagème contre les ennemis de Dieu ; aujourd'hui les ennemis de Dieu le retournent contre l'Eglise. Ils agitent, au milieu des chrétiens endormis dans l'ignorance et la paresse, la lueur éblouissante de leurs hypothèses audacieuses ; ils mêlent les

Digitized by Google

clameurs de leurs applaudissements pour tout ce qui est une attaque contre nos dogmes. Les catholiques déconcertés, éblouis, n'ont même pas l'idée de compter le petit nombre de leurs adversaires et de constater la faiblesse de leurs armes. Ils cèdent, ils fuient en déroute, ils se déchirent entre eux.

Nous avons vu, dans notre dernier article, comment certains organes de la presse religieuse, jusqu'à ce jour réputés pour leur orthodoxie, avaient cru nécessaire d'abandonner aux ennemis de nos Saints Livres, non seulement le terrain de la science mais encore celui de l'histoire et des faits contingents. Après avoir organisé la retraite dans le meilleur ordre possible ils avaient indiqué, comme point de ralliement, le terrain du dogme et de la morale.

Aujourd'hui nous voulons faire connaître à nos lecteurs les nouvelles exigences du principal promoteur de ce mouvement désordonné vers la fuite. Le terrain du dogme et de la morale traditionnelle ne lui paraît déjà plus assez sûr, assez inexpugnable; il conseille de l'abandonner à son tour, et propose un nouveau centre de ralliement. Il l'a choisi assez mobile, assez incertain, assez changeant, pour déjouer, croit-il, toutes les poursuites, toutes les recherches de nos ennemis. Il l'a placé quelque part en dehors de la terre et moins haut que le Ciel, dans une de ces régions intermédiaires où certains esprits aiment à se perdre dans leurs rêves inoffensifs.

Importée de la brumeuse Allemagne, sa thèse n'a même pas à défaut d'autres mérites, celui de la nouveauté. Renan dans sa *Vie de Jésus*, avait copié Strauss presque son contemporain. M. Loisy est remonté jusqu'aux origines de la critique allemande ; il essaie de faire revivre la thèse oubliée de Reimarus (1774). Pour la rajeunir, il est vrai, il prétend lui infuser un double esprit nouveau, l'*esprit évolutionniste* emprunté au milieu scientifique où nous vivons, et, autant qu'une pareille thèse peut le recevoir, l'*esprit catholique* de fidélité à l'Église et à son chef.

Etrange assemblage, il faut le reconnaître, chimère monstrueuse, conception difficile à analyser. Nous essayerons cependant de présenter ce livre à nos lecteurs. Déjà, nous

Digitized by Google

assure-t-on, il a troublé la foi de plusieurs; nous voulons tenter de la rassurer.

Quoique anciennes en elles-mêmes les idées de M. Loisy sont cependant nouvelles pour la plupart des catholiques français. Aussi serons-nous obligés d'en raconter la genèse en remontant assez haut. De plus, comme ce livre prétend à l'orthodoxie catholique, nous devons rappeler, en commençant, les principes d'exégèse catholique dont il n'est point permis de s'écarter sans naufrage dans la foi.

Notre travail établira donc d'abord les principes de l'exégèse catholique ; — nous résumerons ensuite brièvement l'histoire de l'exégèse allemande à laquelle M. Loisy a emprunté sa méthode et ses conceptions ; — puis nous exposerons la thèse elle-même de M. Loisy ; — dans une dernière partie nous en donnerons la réfutation.

I

L'école, dont M. Loisy est le porte-drapeau, appuie son enseignement sur une notion nouvelle de l'inspiration des Ecritures. Cette notion nouvelle enlève à peu près toutes les garanties de vérité, que, d'après l'opinion vulgaire acceptée jusqu'ici, l'inspiration assurait à nos Livres Saints.

Nous allons donc examiner cette notion nouvelle et nous demander si elle est compatible avec l'enseignement authentique de l'Eglise.

Nul ne l'ignore, l'enseignement, de l'Eglise se manifeste sous une double forme : tantôt elle *définit*, tantôt elle se borne à donner une *direction* dogmatique. Dans le premier cas seulement, son enseignement est infaillible et définitif ; dans le second cas, on ne saurait s'en écarter sans témérité, sans être suspect même d'erreur dans la foi, mais on n'encourrait point la note formelle d'hérésie.

Or sur ces questions débattues de la notion et de l'extension de l'inspiration, il faut le reconnaître, l'Eglise n'a point encore donné de définition dogmatique complète, mais elle a multiplié et renouvelé ses plus instantes directions.

Digitized by Google

Les définitions dogmatiques, formulées jusqu'à ce jour, portent sur quatre faits connexes avec celui qui nous occupe, mais cependant très distincts, à savoir : 1° le fait que les deux Testaments ont Dieu pour auteur ; 2° le fait qu'ils ont été inspirés par l'Esprit-Saint aux écrivains sacrés; 3° le fait qu'ils sont inspirés dans toutes leurs parties, et 4° le nombre, la désignation des Livres inspirés.

« La très sainte Eglise romaine, définit le Concile de Florence, croit fermement, professe et enseigne qu'un seul et même Dieu est l'*auteur* de l'Ancien et du Nouveau Testament c'est-à-dire de la Loi, des Prophètes et de l'Evangile : parce que sous l'*inspiration* du même Saint-Esprit les deux Testaments ont parlé; elle reçoit donc et vénère leurs livres qui sont désignés sous *les titres suivants*, etc. »

« Si quelqu'un, ajoute le concile de Trente après avoir renouvelé le décret de Florence, ne reçoit point comme sacrés et canoniques les *livres entiers ou quelqu'une de leurs parties*, ainsi qu'ils ont coutume d'être reçus dans l'Eglise catholique et qui sont contenus dans l'ancienne édition de la Vulgate, qu'il soit anathème. »

Le Concile du Vatican a résumé, en un seul décret, tout ce qui avait été *défini jusqu'à ce jour*, touchant l'Ecriture :

« Si quelqu'un donc ne reçoit point pour sacrés et canoniques et *en toutes leurs parties les livres*, tels que le saint concile de Trente les a énumérés ou s'il nie qu'ils soient *divinement inspirés*, qu'il soit anathème (1). »

La nature et l'étendue compréhensive de l'inspiration n'ont encore fait l'objet d'aucune définition. Le Concile du Vatican, il est vrai, aborde cette question dans sa constitution dogmatique, mais il n'en a point fait un décret doctrinal. Voici ses paroles :

« L'Eglise tient ces livres (ceux qui sont énumérés dans le décret du Concile de Trente) pour sacrés et canoniques, *non point en ce sens qu'ayant été écrits par la seule industrie humaine*, ils ont été approuvés ensuite par son autorité, ni seulement parce qu'*ils contiennent la révélation sans erreur* — mais parce que, de plus, *écrits sous l'inspiration de*

(1) Can. IV.

Digitized by Google

l'Esprit-Saint, ils ont Dieu pour auteur, et qu'ils ont été comme tels transmis à l'Eglise (1). »

Le Concile plénier de l'Amérique latine a renouvelé ce décret du Vatican, en l'expliquant et en l'interprétant :

« La révélation surnaturelle est renfermée, selon l'enseignement de l'Eglise universelle, dans les livres de l'Ecriture et dans les Traditions non écrites... Les livres écrits et reçus du Nouveau et de l'Ancien Testament sont regardés comme sacrés et canoniques par l'Eglise parce que, *écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ils ont Dieu pour auteur*, et qu'ils ont été comme tels transmis à l'Eglise. Tel a été, au sujet des Livres des deux Testaments, la foi perpétuelle de l'Eglise et son enseignement public. Nul n'ignore du reste les graves enseignements des anciens : ceux-ci exposent comment Dieu, après avoir parlé par ses prophètes et ensuite par lui-même, et enfin par les Apôtres, a encore créé les Ecritures, qu'on appelle canoniques ; et ils affirment que ces mêmes Ecritures sont les oracles et la voix de Dieu, et un message envoyé par le Père céleste à l'homme exilé loin de la patrie et remis entre ses mains par les écrivains inspirés. »

Ces textes sont le résumé authentique de la doctrine traditionnelle de l'Eglise touchant la nature et l'étendue de l'inspiration. Ils restent vagues, on doit en convenir ; on peut les résumer en ces quatre propositions :

1° Dieu, dans les Ecritures, propose à l'homme sa révélation;

2° La révélation y est exposée sans erreur ;

3° L'exposition authentique de la révélation n'est pas l'unique objet de l'inspiration.

(1) Supernaturalis revelatio, secundum universalis Ecclesiæ fidem, a S. Tridentina Synodo declaratam, continetur in libris scriptis et sine scripto traditionibus, quæ ipsius Christi ore ab Apostolis acceptæ, aut ab ipsis Apostolis, Spiritu Sancto dictante, quasi per manus traditæ, ad nos usque pervenerunt. Qui quidem Veteris et Novi Testamenti libri, integri cum omnibus suis partibus, prout in ejusdem Concilii decreto recensentur et in veteri Vulgatâ Latinâ editione habentur, pro sacris et canonicis suscipiendi sunt. Eos vero Ecclesia pro sacris et canonicis habet, non ideo quod sola humânâ industria concinnati, suâ deinde auctoritate sint approbati ; nec ideo duntaxat quod *revelationem sine errore contineant*, sed propterea quod, Spiritu Sancto inspirante conscripti, Deum habent auctorem atque ut tales ipsi Ecclesiæ traditi sunt. (Cap. II.)

Digitized by Google

4° Dieu est l'auteur responsable des Ecritures dans toutes leurs parties.

L'inspiration garantit donc les Ecritures de toute erreur dans l'enseignement de *la doctrine révélée* et de plus il établit Dieu *auteur responsable* de la Bible dans toutes ses parties.

Mais que faut-il comprendre sous ce mot de *doctrine révélée* ? Quelle étendue lui doit-on accorder ? Toute proposition des Livres sacrés, quelle que soit son affirmation dogmatique, morale, historique ou scientifique, doit-elle être regardée, dans son sens obvie et littéral, comme objet de la révélation, ou bien la révélation ne vise-t-elle que le sens dogmatique et moral contenu directement ou indirectement dans chaque proposition ? En d'autres termes, est-ce la Bible qui étend l'objet de la révélation jusqu'aux dernières limites de sa sphère, ou bien, au contraire, est-ce l'objet même de la révélation, connu et fixé d'après un critérium spécial, le critérium de l'Eglise enseignante, par exemple, qui restreindrait l'enseignement divin contenu dans la Bible, selon les limites plus étroites de sa propre extension ?

La qualité d'*auteur responsable*, accordée à Dieu, pour toutes les parties de la Bible ne soulève pas moins de problèmes ardus ? Dieu est-il responsable de toutes les affirmations de la Bible, quel que soit leur caractère dogmatique, moral, historique ou scientifique ? Si oui, cette responsabilité garantit-elle la vérité historique et scientifique de ces propositions aussi bien que leur vérité dogmatique et morale ?

C'est, on le voit, à peu près les mêmes conséquences pratiques dans l'un et l'autre cas. Aussi toute la question biblique actuelle, de quelque côté qu'on l'envisage, se condense-t-elle dans ce même et unique problème.

L'inspiration de la Bible est-elle une garantie, pour tout le texte sacré, contre toute erreur, soit dogmatique, soit morale, soit historique, soit scientifique ?

Deux écoles principales, depuis la tenue du concile du Vatican, ont proposé leur solution, l'une est l'école strictement orthodoxe, l'autre a été désignée sous le nom d'école large par Mgr d'Hulst.

La première, à la question posée ici, répond par l'affirma-

Digitized by Google

tive. La seconde établit une distinction entre ces quatre sortes de vérités ; pour les unes elle reconnaît que l'inspiration est une garantie contre l'erreur ; pour les autres, elle ne croit pas à cette garantie. Nous n'étudierons que l'école large.

En général, les partisans de l'opinion large admettent l'inerrance biblique pour toutes les vérités dogmatiques et morales, et pour les vérités historiques intimement connexes au dogme ou à la morale ; ils nient cette inerrance pour les faits scientifiques ou purement historiques.

Cette école remonte au XVIIe siècle. Elle eut alors plusieurs représentants : Holden, Spinosa, Grotius, etc.

Les préoccupations du XVIIIe siècle et de la première partie du XIXe avaient été portées d'un autre côté, et la question, parmi les catholiques, avait sommeillé.

Pendant ce temps la critique allemande, dont nous parlerons tout à l'heure, avait fait son œuvre. Les découvertes modernes en Assyrie et en Egypte étaient venues à leur tour apporter plusieurs arguments spécieux contre la vérité historique des saints Livres. Les affirmations de la science, spécialement de la géologie et de l'astronomie, prétendaient également convaincre d'erreur les quelques aperçus scientifiques énoncés par Moïse sur les origines du monde en général comme sur les origines de notre globe terrestre et de l'humanité.

En 1870, au Concile, l'évêque de Châlons, Mgr Meignan, exposa en face des Pères assemblés les nouvelles conditions faites à l'exégèse catholique par tous ces adversaires imprévus. Le projet de Constitution dogmatique, ou le *schéma*, préparé à l'avance pour diriger les travaux, se proposait de renouveler les définitions et les directions du Concile de Trente, en les précisant et en les accentuant ; il voulait condamner en particulier l'école mythique, et définir que dans toutes ses parties, sans restrictions aucunes, la Bible est, vraiment et au sens propre *vere et proprie*, la parole de Dieu. Le prélat français combattit ce projet conciliaire comme inopportun dans son discours du 10 janvier 1870.

« Le *schéma* n'a qu'un but, semble-t-il, celui de restreindre encore les décrets antérieurs en définissant que la Bible, *dans toutes ses parties, est la parole même de Dieu*. Quelle

Digitized by Google

est la justesse de cette définition et quelles en seront les conséquences?.... Je ne crois pas être téméraire en affirmant que des interprètes illustres se seraient refusés à admettre l'opinion du *schéma* dans les termes où elle est exprimée. Tous les savants professeurs que je connais usent d'une grande liberté pour traiter les questions de chronologie, de géologie, d'astronomie et d'autres semblables. Désormais il n'y aura plus personne qui osera entreprendre la tâche ingrate et cependant nécessaire de concilier autant que possible la Bible avec la science...

« Je conclus en deux mots : il n'est pas nécessaire de rien ajouter aux définitions du Concile de Trente. Si l'on ne veut pas définir les rapports de l'Ecriture avec la science, *il faut se taire et attendre* (1). »

L'avis de l'évêque de Châlons fut suivi. Le Concile prit le parti de se taire et d'attendre.

Il indiqua cependant une direction générale à suivre dans l'interprétation du texte sacré :

« Mais parce que certains hommes exposent mal ce que le saint Concile de Trente a salutairement décrété touchant l'interprétation de la divine Ecriture, pour contenir les esprits indociles, renouvelant ce décret, nous déclarons qu'il exprime que sur les choses *de la foi et des mœurs qui entrent dans l'édifice de la doctrine chrétienne*, il faut regarder comme véritable sens de l'Ecriture, celui qu'a tenu et que tient notre sainte mère l'Eglise, à qui il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation des saintes Ecritures ; et que par conséquent il n'est permis à personne d'interpréter la sainte Ecriture contrairement à ce sens ou même contrairement au consentement unanime des Pères.

« Anathème à qui ne recevrait pas pour sacrés et canoniques les livres de la Sainte Ecriture dans toute leur intégrité, avec toutes leurs parties, comme le saint Concile de Trente les a énumérés ou nierait qu'ils sont divinement inspirés. »

Les opinions concernant la nature et l'étendue de l'inspiration sont donc libres encore. Aussi les exégètes se sont

(1) Boissonnot, *Le Cardinal Meignan*.

Digitized by Google

donné large carrière. Voici les principales solutions qui ont été imaginées :

En général ils posent comme principe que dans la Bible tout est inspiré mais tout n'est pas révélé. La révélation seule garantirait entièrement de l'erreur.

Rohling en 1872 excluait de l'inerrance toutes les affirmations purement scientifiques.

En 1880 dans la préface de son livre : *Les Origines de l'histoire* (1), M. Lenormant écrivait :

« Au point de vue des sciences physiques, ils (les écrivains sacrés) n'ont pas eu de lumière exceptionnelle ; ils ont suivi les opinions communes et même les préjugés de leur temps. L'Esprit-Saint ne s'est pas préoccupé de révéler des vérités scientifiques non plus qu'une histoire universelle. » Pour lui l'enseignement divin s'applique exclusivement, dans la Bible, aux choses de la foi et des mœurs.

En 1889 di Bartolo enseigna les mêmes conclusions (2). Il distinguait trois degrés d'inspiration. Les degrés supérieurs garantissent contre l'erreur, ils embrassent les vérités dogmatiques et morales, ainsi que les faits connexes aux dogmes. Le degré inférieur s'appliquerait aux faits purement historiques et scientifiques et ne garantirait pas de l'erreur.

A la même époque M. Didiot enseignait la même thèse, et lui donnait les fondements théologiques suivants :

1° Les déclarations officielles de l'Eglise affirment que la Bible est *exempte d'erreur dans les choses de la foi et des mœurs*; et elle ne dit point que ce privilège s'étende aux autres parties de l'Ecriture.

2° Quand l'Eglise se reconnaît le droit d'interpréter infailliblement l'Ecriture elle ajoute toujours : *dans les choses de la foi et des mœurs*, et elle semble par là limiter à cet objet l'enseignement divin contenu dans la Bible.

Les livres de MM. di Bartolo et Didiot ont été mis à l'index. D'autres concèdent que Dieu est l'auteur de toutes les parties de l'Ecriture ; mais ils disent que l'inerrance biblique s'applique aux seules vérités que Dieu a *l'intention* d'ensei-

(1) 2e édit., p. VIII.

(2) Les *Critères théologiques*.

Digitized by Google

gner aux hommes. Ensuite ils restreignent cette intention de Dieu, selon leur gré, à tel ou tel ordre de vérités. Cette opinion, plus élastique encore que toutes les autres, semble avoir eu les préférences de M. Loisy et de divers autres.

Parmi les tenants de la critique large il faut citer encore Le Noir, Reusch, Chafer, d'Ulot, Chifford, Savi, Newman, de Broglie (abbé), Semeria.

En 1893, Mgr d'Hulst, dans un article du *Correspondant*, reprit sous forme d'exposé ces thèmes divers, et sans se prononcer ouvertement, laissa clairement entendre qu'il adoptait les conclusions de la critique large. Il dut aller s'expliquer à Rome; et après la publication de l'encyclique *Providentissimus*, il envoya sa rétractation au Saint-Père :

« Je considérais comme une opinion libre, dit-il (l'hypothèse) qui limite aux matières de foi et de morale la garantie d'inerrance absolue résultant du fait de l'inspiration. Je reconnais volontiers que la dernière partie de l'encyclique ne permet plus de penser ainsi (1). »

Voici, en effet, le passage de l'encyclique auquel fait allusion le docte prélat :

« Il serait absolument funeste soit de limiter l'inspiration à quelques parties des Ecritures, soit d'accorder que l'auteur lui-même s'est trompé.

« On ne peut non plus tolérer la méthode de ceux qui se délivrent de ces difficultés en n'hésitant pas à accorder que l'inspiration divine *ne s'étend qu'aux vérités concernant la foi et les mœurs* et à rien de plus. Ils pensent à tort que, lorsqu'il s'agit de la vérité des pensées, il ne faut pas rechercher surtout ce qu'a dit Dieu mais examiner plutôt le motif pour lequel il a parlé ainsi.

« En effet, tous les livres entiers, que l'Eglise a reçus comme sacrés et canoniques dans toutes leurs parties, ont été écrits sous la dictée de l'Esprit-Saint. *Tant s'en faut qu'aucune erreur puisse s'attacher à l'inspiration divine*, que, non seulement celle-ci exclut par elle-même toute erreur, mais encore l'exclut et y répugne aussi nécessaire-

(1) C. f Dictionnaire de la Bible, art. *Inspiration*.

Digitized by Google

ment que nécessairement Dieu, souveraine vérité, ne peut être l'auteur d'aucune erreur (1). »

Et le Souverain Pontife ajoute : « Telle est la croyance antique et constante de l'Eglise solennellement définie par les conciles de Florence et de Trente, confirmée enfin et plus expressément exposée dans le concile du Vatican. »

Cette lettre était la condamnation de la critique large. Elle arrêta la hardiesse des esprits pendant quelque temps. Mais en ce moment ils s'agitent de nouveau. Avec le livre de M. Loisy nous pourrions citer celui de M. Albert Houtin, *La Question biblique*. Tous les deux ont été condamnés par l'autorité épiscopale.

La nomination d'une commission romaine spéciale, la *Commission biblique*, n'a point calmé les esprits ; elle semble au contraire les avoir surexcités. La sagesse et la largeur de vues de Léon XIII en choisissant, en qualité de consulteur, les principaux représentants de l'opinion large, semblent avoir ranimé la confiance de l'école proscrite. On ne demande rien moins, à présent, qu'une révision des précédentes directions pontificales.

Mais nous étudierons cette recrudescence de zèle en analysant les doctrines de M. Loisy.

(1) At nefas omnino fuerit aut inspirationem ad aliquas tantum sacræ Scripturæ partes coangustare, aut concedere sacrum ipsum errasse auctorem.

Non enim toleranda est eorum ratio, qui ex istis difficultatibus sese expediunt, id nimirum dare non dubitantes, inspirationem divinam ad res fidei morumque, nihil præterea, pertinere, eo quod falso arbitrentur, de veritate sententiarum quum agitur, non adeo exquirendum quænam dixerit Deus, ut non magis perpendatur quam ab causam ea dixerit.

Etenim libri omnes atque integri, quos Ecclesia tamquam sacros et canonicos recipit, cum omnibus suis partibus, Spiritu Sancto dictante, conscripti sunt; tantum vero abest ut divinæ inspirationi error ullus subesse possit, ut ea per se ipsa non modo errorem excludat omnem, sed tam necessario excludat et respuat, quam necessarium est, Deum, summam Veritatem, nullius omnino erroris auctorem esse.

Digitized by Google

II

Dans son encyclique *Providentissimus*, Léon XIII donne aux professeurs d'Ecriture sainte ce sage conseil. Après leur avoir recommandé de chercher leurs guides chez les Pères, les docteurs de l'Eglise et les théologiens, il ajoute ce grave conseil :

« Mais ce qui ne convient pas c'est qu'ignorant ou méprisant les excellents ouvrages que les nôtres nous ont laissés en grand nombre, l'interprète leur préfère les livres des hétérodoxes ; qu'au grand péril de la sainte doctrine et, trop souvent, au péril de la foi, il y cherche l'explication de passages au sujet desquels les catholiques ont excellemment et depuis longtemps exercé leur talent, multiplié les travaux. »

Dans ces lignes Léon XIII vise spécialement les dangers de l'école exégétique allemande. C'est chez elle que M. Loisy s'est formé à la science de l'Ecriture. Les docteurs prussiens des dix-huitième et dix-neuvième siècles ont été ses Pères de l'Eglise. En les étudiant nous suivrons la genèse de son système.

C'est au dix-huitième siècle que naquit en Allemagne la grande école rationaliste connue depuis sous le nom de criticisme. Hermann von der Hardt (1660-1746) semble en avoir été le père : « Hermann von der Hardt est en effet un des pères de la critique négative, écrit M. Vigouroux. Il nia le caractère historique du livre de Job, sous prétexte qu'il est invraisemblable que le héros du poème ait pu avoir, après son épreuve, le même nombre de fils et de filles qu'auparavant. D'après lui l'authenticité d'une partie des écrits de l'Ancien Testament est douteuse. Il prétendit que Moïse ne pouvait être l'auteur du récit du déluge ni de la table généalogique. Il soutint même que plusieurs des oracles contenus dans le livre du prophète Isaïe n'avaient été composés qu'à l'époque de la prise de Babylone par Cyrus ; dans son ouvrage sur Osée, il appliqua la méthode dont ses imitateurs, tels que Koppe et Eichhorn, ont tant abusé depuis et qui consiste à morceler les écrits bibliques en un nombre infini de

Digitized by Google

fragments tant bien que mal cousus ensemble. D'après lui le livre d'Osée ne renferme pas moins de 29 discours qui ont été composés par des auteurs divers sous le règne de Jéroboam et de ses successeurs jusqu'au règne d'Ezéchias » (1).

Enfin Hermann explique les pages historiques trop difficiles à interpréter en les regardant comme des fables et des paraboles ; car les anciens, dit-il, avaient la coutume d'exprimer leurs idées sous forme de fables et de paraboles. Les principes de Hermann furent développés par Wolf et son école, Reimarus et Lessing, Eichhorn, Paulus, de Wette, Strauss, Baur et l'école de Tubingue, par ce qu'on appelle la Haute critique (2).

Wolf (1679-1754) proclame le surnaturel, le miracle impossibles. Le dogme et la morale doivent trouver leur appui en eux-mêmes ou dans la raison et le cœur de l'homme ; ils ne doivent pas chercher leurs preuves dans les miracles.

Reimarus (1694-1768) dans son ouvrage posthume (*Fragments de Volfenbuttel*), édité par Lessing, traite les miracles de mensonges ; Moïse et Jésus sont des imposteurs. Ils avaient une belle doctrine, mais ils eurent l'ambition de fonder un empire. Jésus en effet ne prêcha que le royaume des Cieux, c'est-à-dire le relèvement de l'empire de David. Il échoua. Ses Apôtres, pour dissimuler son échec, changèrent le sens de son plan, et de son royaume firent un royaume spirituel.

Lessing défendit le livre, qu'il avait édité, en enseignant, qu'après tout, les faits racontés dans les Ecritures ne fon-

(1) *Les Livres saints et la critique rationaliste*. II, p. 370.

(2) « Par malheur, dit Léon XIII, dans son encyclique *Providentissimus*, et pour le plus grand dommage de la religion, a paru un système qui se pare du nom honorable de « haute critique », et dont les disciples affirment que l'origine, l'intégrité, l'autorité de tout livre ressortent, comme ils le disent, des seuls caractères intrinsèques. Au contraire il est évident que lorsqu'il s'agit d'une question historique, de l'origine et de la conservation de n'importe quel ouvrage les témoignages historiques ont beaucoup plus de valeur que tous les autres... Comme la plupart d'entre eux (les critiques) sont imbus des maximes d'une vaine philosophie et du rationalisme, ils ne craindront pas d'écarter des Saints Livres les prophéties, les miracles, tous les autres faits qui surpassent l'ordre naturel. »

Digitized by Google

daient pas la doctrine. Qu'ils fussent vrais ou faux, naturels ou surnaturels on n'avait pas à s'en préoccuper. A la critique de juger, corriger, modifier, rejeter les textes d'après ses lois. La grande erreur des siècles passés avait été de fonder la doctrine sur des faits contingents au lieu de l'établir sur la seule raison ; il fallait s'en dégager. Avec la raison comme fondement, il prédisait à la doctrine et à la morale un *progrès indéfini*. Ses leçons ne tardèrent pas à produire leur fruit.

Eichhorn (1752-1827) et Paulus (1751-1861) trouvèrent trop dure l'épithète d'imposteur accolée au nom de Moïse, de Jésus et des Apôtres ; ils imaginèrent une explication naturelle des miracles. D'après Eichhorn les faits racontés par les écrivains sacrés sont naturels, mais ils sont exprimés dans le style théocratique familier aux orientaux. Ceux-ci en effet ont coutume d'attribuer à Dieu même la cause des événements extraordinaires qui les frappent.

Paulus a inventé l'explication psychologique du miracle. Certains esprits en effet sont portés à grossir les événements dont ils sont témoins ; et, en les rapportant, ils les racontent selon la tournure de leur esprit ; ils voient des merveilles là où il n'y avait qu'un fait tout simple et tout naturel. Tels étaient les disciples de Jésus. Les actions de leur Maître étaient toutes naturelles, ceux-ci de bonne foi, les prirent pour des merveilles et en firent des miracles.

De Wette (1780-1840) et Strauss (1808-1874) trouvèrent trop extravagante la prétention de faire passer tous les disciples de Jésus pour des hallucinés, car c'était la conclusion où arrivait Paulus. Comment en effet, si l'on n'est atteint d'une véritable hallucination, se méprendre sur le caractère des faits accomplis par Jésus au point de voir des miracles là où il n'y a qu'un fait simple, ordinaire ? Ils cherchèrent une autre arme contre le miracle ; ils eurent recours à la critique. Si les écrivains sacrés, se dirent-ils, sont contemporains et témoins des faits qu'ils racontent on ne peut admettre qu'ils se soient trompés de bonne foi. Mais c'est un fait d'expérience bien connu, tout récit se transforme, s'embellit, se charge de merveilleux en passant de bouche en bouche, *fama crescit eundo* ; si donc on peut établir que les

Digitized by Google

écrivains sacrés ne sont point les contemporains ni les témoins authentiques des faits qu'ils racontent, mais qu'ils ont reçu leurs renseignements de deuxième et troisième main, on aura une explication de la présence du merveilleux dans leur narration. En passant de bouche en bouche, en se transmettant d'un écrivain à un autre, les histoires contenues dans la Bible, de naturelles et simples qu'elles étaient, se sont chargées de merveilleux ; elles sont devenues de la fable, un mythe.

De Wette appliqua ces principes à l'ancien Testament et prouva que tous ces antiques récits étaient des mythes, des romans merveilleux brodés sur des données historiques par des écrivains qui vécurent longtemps après les événements.

Strauss fit la même opération pour les écrits du Nouveau Testament. Pour lui et pour l'école de Tubingue les Evangiles (1) et les épîtres sont des sortes de romans philosophiques ou des sortes de manifestes issus des luttes doctrinales soutenues, aux deux premiers siècles de notre ère entre diverses écoles rivales, le pétrinisme, le paulinisme.

En 1835 Strauss fit paraître sa célèbre *Vie de Jésus* qu'on pourrait appeler le *Mythe de Jésus*. L'apparition de ce livre fut un événement dans le monde religieux en Allemagne, et il le devint plus tard pour le monde entier. Il est donc utile que nous entendions l'auteur lui-même raconter sa genèse :

« Quand je me mis à la composition de mon livre (2), la *Vie de Jésus*, écrit-il, j'avais devant moi deux ou plutôt trois vues opposées sur l'histoire évangélique et notamment sur ses parties miraculeuses, de tout temps les plus importantes pour la dogmatique. Les uns prenaient les récits selon leur sens évident, comme des relations de faits surnaturels qu'ils tenaient pour réellement accomplis. Je ne pus imposer à mon esprit une telle foi. — Les autres disaient : « Ces histoires sont vraies mais tout s'est passé naturellement, et les nar-

(1) Déjà de Wette avait regardé les faits concernant le commencement et la fin de la vie du Sauveur comme mythologiques.

(2) *Essais d'histoire religieuse* ; dans Vigouroux : *Les Livres Saints*, II-532.

Digitized by Google

rateurs n'ont fait que laisser de côté des transitions, des détails, des circonstances accessoires, qu'ils supposaient aller de soi, et ce sont ces omissions qui créent le miracle. » Je ne pus me résoudre à une si violente interprétation des écrits bibliques. — Une troisième opinion, moins en vue, donnait tantôt les faits, tantôt les récits pour artifices et fantasmagories d'imposteurs : un tel soupçon me répugna. — Que faire donc pour trouver une issue ? Je considérai les récits sacrés des religions antiques, que personne ne songe plus à prendre au sens surnaturel avec Hérodote, ni à expliquer naturellement avec Evhémère, ni à donner pour impostures ou jeu du diable avec le zèle emporté des Pères de l'Eglise, mais que l'on accepte, au contraire, comme légendes nées sans intention ni malice de la pieuse imagination des peuples et de leurs poètes. Je considérai de même les récits miraculeux de l'histoire évangélique ou du moins la plupart d'entre eux, comme produits de la fiction naïve des premiers âges du christianisme. »

Il n'est pas utile de rien ajouter à cet exposé de l'auteur pour faire comprendre sa manière et son esprit. Les récits merveilleux de la vie de Jésus sont des légendes populaires nées de l'imagination admiratrice des premiers chrétiens pour la personne de Jésus.

Strauss n'a pas la *foi historique* aux faits qui composent la vie de Jésus, mais, fidèle à la tactique de ses devanciers, il proclame la nécessité de la *foi dogmatique et morale* :

« L'essence interne de la croyance chrétienne, écrit-il (1), est complètement indépendante de ces recherches critiques. La naissance surnaturelle du Christ, ses miracles, sa résurrection et son ascension au ciel, demeurent d'éternelles vérités, à quelque doute que soit soumise la réalité de ces choses, en *tant que faits historiques* — Le *sens dogmatique* de la vie de Jésus n'a souffert aucun dommage. Le sujet des attributs que l'Eglise donne au Christ est, au lieu d'un individu, une idée, mais une idée réelle, et non une idée sans réalité, à la façon de Kant. »

(1) *Vie de Jésus*, I, p. 3 et II, p. 712, dans Vigouroux, l. c. II, p. 543.

Digitized by Google

Aux yeux de de Wette et de Strauss la Bible est un recueil de légendes basées sur un fond historique. Ces deux écrivains s'étaient bornés à énoncer ce principe et à en tirer les conséquences sans s'appliquer à établir scientifiquement le départ entre les documents divers dont est composée la mosaïque littéraire de nos Livres saints, sans faire la critique de ces divers documents et rétablir le milieu, l'occasion de leur rédaction (1).

Cette œuvre devait être entreprise par Baur et ses disciples de l'école de Tubingue. Baur (1792-1860) explique la composition des divers écrits qui forment le Nouveau Testament par les discordes qui agitèrent l'Eglise naissante. Il voit parmi les premiers fidèles le parti de Pierre (les Judaïsants et les Ebionites) et le parti de Paul et des Marcionites. Les Epîtres et les Evangiles sont les manifestes anonymes de ces deux écoles ennemies. Matthieu est l'Evangile des pétriniens et Luc est celui des Pauliniens. Les Epîtres et les Actes ont été composés avant ces évangiles sous la même impulsion. Enfin l'évangile de Marc, écrit plus tard, est un résumé de Matthieu et de Luc rédigé dans un esprit de con-

(1) D'après de Wette, le Pentateuque est l'œuvre de divers collectionneurs. Le rédacteur du Lévitique a travaillé postérieurement à celui qui a composé l'Exode. Les Nombres sont une collection de documents complétant les deux précédents. Le Deutéronome parut le dernier sous le règne de Josias. Les plus anciens morceaux du Pentateuque ne remontent pas au-delà de l'époque de David.

Deux français, R. Simon et J. Astruc, sont les créateurs principaux de cette critique négative concernant le Pentateuque. Le premier, en 1678, prétendit que ce livre avait été composé par divers scribes sur l'ordre de Moïse et retouché dans la suite par divers prophètes. Son hypothèse rendait compte du désordre, des répétitions, des additions que l'on constate dans le texte. Astruc enseigna, dans ses *Conjectures* parues en 1753, que Moïse avait dû se servir de documents antérieurs pour composer son livre : « Pour ne rien perdre de ces mémoires il les a partagés par morceaux, suivant les faits qui y étaient racontés ; il a inséré ces morceaux en entier, les uns à la suite des autres et c'est de cet assemblage que le livre de Moïse a été formé. » Et il appuie son sentiment sur le désordre du texte et aussi sur cette autre raison : « il y a des chapitres entiers où Dieu est toujours nommé Elohim et jamais Jehovah ; il y en a d'autres pour le moins en aussi grand nombre où l'on ne donne à Dieu que le nom de Jehovah et jamais celui d'Elohim. Cette découverte a fait fortune.

Digitized by Google

ciliation. Enfin saint Jean n'a été écrit qu'au deuxième siècle. Il est une synthèse des doctrines pétriniennes et pauliniennes. Baur, on le voit, est un disciple de Hégel en histoire.

Mais qu'étaient elles-mêmes ces écoles pétriniennes et pauliniennes ? Le pétrinisme c'est la loi ancienne, la religion du vieux monde, faite d'églises particulières, exclusives, nationales, matérielles. Le paulinisme, c'est la religion nouvelle, tout intérieure et spirituelle et partant catholique, universelle, faite pour tous. Le catholicisme, à la fois église fermée, hiérarchisée et aspiration vers l'universalité, a été la synthèse des deux doctrines avec prédominance du pétrinisme. Le protestantisme a fait revivre et triompher l'esprit de Paul.

Quant à l'origine de ces deux écoles, le pétrinisme est un produit du Judaïsme, le paulinisme a sa source dans la philosophie grecque. Ainsi tout s'enchaîne par une évolution naturelle et progressive de l'esprit humain, qui tend sans cesse vers le mieux, vers l'infini, vers le divin, vers sa déification future. Baur revient au progrès indéfini de Lessing.

L'apparition du christianisme dans le monde s'explique ainsi par les lois de la nature. Elle n'est plus un phénomène mystérieux, inexpliqué, merveilleux. Baur a dissipé le dernier miracle qui planait encore au ciel de la théologie protestante rationaliste.

L'effort de Baur semble avoir épuisé la pensée allemande. Depuis son système grandiose, quoique creux, il ne s'est rien produit de bien original. Ses disciples ou ses imitateurs se sont contentés de refaire une place, dans le cadre dressé par le maître, à la personne de Jésus trop effacée dans le plan primitif du docteur de Tubingue.

Parmi les travaux les plus remarquables entrepris dans le but de relever le personnage de Jésus, on peut citer le livre de M. Harnack sur l'*Essence du Christianisme* (1). Ce docteur

(1) *Das Wesen des Christentum*, Berlin, 1900, et *Lehrbuch der dogmengeschichte*, Fribourg-en-B. 1894-1897. L'idée de M. Harnack avait déjà été exploitée par Strauss dans sa *Vie populaire de Jésus*, 1864. Il y fait le départ entre ce qui est passager et ce qui est éternel dans l'Evangile. Et il arrive à cette conclusion que l'idée de la paternité de Dieu et de la filialité

Digitized by Google

protestant a caractérisé la part qui revient à Jésus dans l'apparition et le développement du mouvement chrétien, en disant qu'il avait introduit dans le monde l'idée nouvelle de Dieu considéré comme *Père*.

Jésus conçoit Dieu comme Père; il lègue cette conception à ses disciples, et cette conception féconde renouvelle la conscience de l'humanité, crée la *religion intérieure spirituelle*, renverse les religions païennes, cruelles et barbares. Elle produit cet admirable mouvement qu'on appelle le christianisme, qui s'est épuré de plus en plus avec les siècles et qui aujourd'hui s'épanouit dans le protestantisme.

Le livre de M. l'abbé Loisy a été entrepris dans le but de réfuter celui de M. Harnack. Mais, au lieu d'une réfutation, il nous a donné un nouveau système opposé en apparence mais analogue pour le fond à celui qu'il venait combattre. Son système en effet est conçu entièrement d'après l'esprit, les idées, les méthodes allemandes. Nous l'étudierons dans un prochain article.

F. HILAIRE, de Barenton.
O. M. C.

de l'homme est le contenu irréductible de la conscience de Jésus. De là découle toute l'attitude religieuse et morale du fondateur du christianisme. C. f. *L'ancienne et la nouvelle foi de D. F. Strauss* par Ebersolt, 1898, Paris.

Digitized by Google

ARRIVÉE DES PREMIERS FRÈRES MINEURS

EN ANGLETERRE

Ce fut en 1224 que les Frères Mineurs débarquèrent en Angleterre pour la première fois. Ils étaient conduits par le frère Agnello de Pise, que saint François lui-même avait désigné pour l'Angleterre au chapitre des Nattes en 1219.

Pour des raisons que nous ignorons, frère Agnello ne se rendit pas en Angleterre immédiatement après la tenue du chapitre ; il s'arrêta sur sa route, à Paris où il fut nommé Custode.

Au moment de l'arrivée des Frères Mineurs, l'Angleterre était en pleine révolution politique et sociale. Les Anglo-Saxons, élément principal de la nation anglaise, sont par nature, profondément démocrates ; ils se laissaient cependant, depuis deux siècles, gouverner par la noblesse normande venue à la suite de Guillaume le Conquérant, comme auparavant ils s'inclinaient devant l'autorité féodale des Gallois, des Pictes et des Scots. Leur gouvernement avait un caractère militaire. Mais au commencement du XIIIe siècle, l'industrie et le commerce prirent la prépondérance sur les autres éléments de richesse de l'Angleterre, en particulier sur l'agriculture, et alors les habitants des villes nouvelles enrichies à cette source commerciale aspirèrent bientôt à prendre, au gouvernement du royaume, une part qui leur avait été jusqu'ici refusée. De là naquit, entre les nobles et les marchands, une rivalité qui empira très vite, rivalité qui finit par donner le pouvoir politique à ce dernier parti de l'industrie et du commerce et amena l'établissement de la Chambre des Communes.

C'est ainsi que les Anglo-Saxons des villes s'affranchirent du joug de la noblesse normande et reconquirent leur liberté.

Digitized by Google

Dans ce temps-là le pays était très prospère ; les marchands anglais voyageaient dans toute l'Europe et allaient même jusqu'en Orient; les produits de leurs manufactures étaient recherchés par les autres nations. C'est pourquoi le XIIIe siècle est regardé comme une des périodes les plus prospères de l'industrie anglaise. Mais, il faut bien l'avouer, à côté de ce luxe et de ces richesses, heureux apanage de la classe bourgeoise, régnait une pauvreté et une misère profondes. Les agriculteurs, entendant dire qu'on pouvait acquérir promptement d'immenses fortunes dans les villes, abandonnèrent les campagnes et les travaux des champs pour accourir en foule dans les villes voisines. Mais ces nouveaux citadins constatèrent qu'il n'y avait de travail, dans ces villes, que pour les ouvriers rendus plus habiles qu'eux par une longue expérience. Et ainsi, dans chaque grande agglomération urbaine réputée riche, se forma un important noyau de gens sans moyens fixes de subsistance, et vivant, pour la plupart, comme des bêtes, sans abri, sans nourriture dignes d'êtres humains.

Jamais, auparavant, dans les temps les plus reculés de l'histoire d'Angleterre, on n'avait vu une si lamentable misère à côté de tant de richesses. Dans le centre des villes, c'étaient les marchands et les ouvriers anciens vivant dans le confort et le luxe ; et dans les faubourgs et les banlieues de ces mêmes villes, c'était la foule nombreuse des paysans de jadis, devenus des mendiants en proie à toutes les misères, et à peine vêtus. Ce qui aggravait cette situation, c'était que, toujours dans ces milieux urbains, la Religion était presque totalement négligée ou même oubliée. Les riches marchands que leur commerce avait amenés sur le Continent, étaient revenus infectés, en majeure partie, par les hérésies qui, à cette époque, ravageaient, le midi de la France et l'Italie, et ces germes, rapportés par eux, avaient amplement et rapidement fructifié, comme toute œuvre mauvaise. — Avec la foi avait disparu la morale, et le vice était effréné au milieu d'eux. D'autre part devant ces exemples de la classe supérieure, les pauvres se dégradaient dans leur âme et dans leur corps, et perdaient vite toutes les bonnes qualités qui pouvaient leur être restées, personne

Digitized by Google

ne s'attachant au milieu d'eux à les instruire et à les arrêter sur cette pente de la corruption et de la démoralisation.

Il y avait, en effet, très peu de prêtres dans toutes ces villes nouvellement élevées ; et d'autre part, ces prêtres étaient pour la plupart fort ignorants et sans zèle pour réagir contre ce flot au mal envahisseur, de sorte que riches et pauvres perdaient la foi et s'éloignaient peu à peu de l'Eglise. — Tel était l'état religieux et moral de l'Angleterre, quand les Frères Mineurs abordèrent l'Ile des Saints : ils trouvèrent une nation en pleine révolution politique, sociale et religieuse.

Il est difficile de dire quelle direction auraient pris les événements ou ce qui serait advenu sans l'arrivée providentielle des Frères Mineurs. Aussi il est très certain, et les historiens même protestants commencent à le reconnaître, que les Frères Mineurs exercèrent une influence merveilleuse sur la terre anglaise et la détournèrent probablement de la ruine. Les compagnons du Frère Agnello étaient au nombre de neuf : quatre étaient clercs et les autres frères convers. Trois des clercs, Richard de Devon et Guillaume de Ashby étaient Anglais ; les autres étaient Italiens, à l'exception d'un frère lai, Français : Laurent de Beauvais. Ils débarquèrent à Douvres, le mardi 10 septembre 1224, et leur réception rappelle celle qui fut faite aux premiers Frères qui allèrent s'établir en Allemagne. A leur arrivée, ils entrèrent dans une maison pour quêter leur nourriture et demander un abri pour la nuit ; mais le propriétaire de la maison, voyant ces hommes dans un si étrange costume, les prit pour des espions étrangers. Il les fit entrer chez lui et referma aussitôt la porte derrière eux pour leur couper toute fuite.

Le jour suivant, il alla quérir les magistrats et une foule de gens des environs pour voir les Frères et les examiner. Les magistrats prononcèrent, avec toute leur dignité particulièrement clairvoyante dans cette occasion qu'ils étaient, en effet, des espions et comme tels passibles de mort. « Si vous voulez nous pendre, voilà une corde », dit alors un des Frères Anglais en éclatant de rire et en tendant la corde de

Digitized by Google

sa ceinture. La bonne humeur du Frère désarma l'assistance et détruisit les soupçons. Et on laissa continuer la route à la petite caravane. Ils allèrent alors à Canterbury où on leur donna l'hospitalité pour deux jours dans l'abbaye de la Sainte-Trinité. Ensuite quatre d'entre eux se dirigèrent sur Londres, pendant que les cinq autres restaient à Canterbury, hébergés à l' « *Hospitale sacerdotum* ».

A Londres, les Frères Mineurs furent d'abord logés chez les Frères Prêcheurs, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à louer une petite maison à Cornhill, l'un des plus pauvres quartiers de la ville.

A la Toussaint suivante, Frère Agnello vint lui-même de Canterbury à Londres et envoya ensuite deux des Frères Anglais, Richard d'Intworth et Richard de Devon à Oxford. Là aussi les Frères Prêcheurs entretinrent les humbles fils de saint François jusqu'à ce qu'ils aient pu obtenir une petite maison sur la paroisse de Saint-Elbe, située dans la partie basse et marécageuse de cette ville.

Thomas Eccleston, l'ancien chroniqueur des religieux anglais, dit de cette fondation : « *Ibi seminavit dulcis Jesus granum sinapis, quod posteà factum est majus omnibus oberibus* ». Et en effet, la modeste maison d'Oxford devint la maison principale de l'Ordre de Saint-François en Angleterre. D'Oxford, les Frères allèrent à Northampton, à Cambridge et à Lincoln. Dans l'espace de trente-deux ans, les Frères fondèrent en Angleterre quarante-neuf maisons habitées par mille deux cent quarante-deux religieux. Leur pauvreté était extrême, comme nous l'apprend la chronique de Thomas Eccleston, déjà citée. Parfois ils n'avaient pour leur repas que du pain dur et de la bière corrompue, dédaignée et rejetée par les pauvres eux-mêmes. Leurs maisons étaient petites et basses, toujours situées dans les plus misérables quartiers des villes, parmi les cabanes des mendiants et des délaissés.

Comme Brewer, l'éditeur protestant, le remarque dans son introduction à la chronique d'Eccleston : « A Londres, « York, Warwich, Oxford, Bristol, Linn et partout ailleurs, « leurs couvents étaient bâtis dans les faubourgs et en de- « dans des remparts de la ville. Dans les grandes cités, ils

Digitized by Google

« faisaient choix des endroits bas, marécageux et insalubres, « dans les quartiers les plus pauvres et les plus abandon- « nés. A la différence des autres monastères et des abbayes « dont les constructions somptueuses excitent encore au- « jourd'hui l'admiration, les fondations des Frères Mineurs « n'offrirent à la vue, jusqu'à la fin, que des constructions « bien moindres par leurs proportions et avec cela écrasées, « étroites et misérables.... La pauvreté de leurs bâtiments « était partout le même, dans tous les districts où ils s'étaient « établis. Ils n'étaient ni mieux nourris, ni mieux installés « que les plus pauvres au milieu desquels ils avaient élu « domicile ».

Pendant de nombreuses années, les Frères Anglais restèrent très fidèles à leur esprit de pauvreté dans l'organisation de leurs fondations. Albert de Pise, le second ministre Provincial de l'Ordre, ordonna qu'à Shrewsbury, les murs d'un dortoir, construits en pierre fussent renversés et remplacés par des murs de pisé. Il fit aussi démolir à Southampton des cloîtres de pierre, parce qu'ils ne répondaient pas à l'austérité de la pauvreté séraphique.

Ils avaient aussi une grande horreur des dettes, qu'ils considéraient à juste titre comme une voie ouverte au relachement. Un fait saillant nous le démontrera.

Un jour un frère arriva au couvent, et il n'y a avait pas de bière dans la maison pour lui offrir un rafraîchissement. D'autre part les religieux n'avaient pas les moyens de s'en procurer. En fin de compte, ils envoyèrent dans un hôtel du voisinage demander un peu de bière à crédit. Mais, les frères du couvent ne touchèrent pas à la bière ; ils firent seulement semblant de boire, pour ne point faire honte au voyageur.

Incontestablement, c'est cet esprit de pauvreté pratiquée avec la plus scrupuleuse exactitude qui donna aux frères un si grand ascendant sur les populations au milieu desquelles Dieu les appela à vivre. Comme nous l'avons dit, dans toutes les villes de cette époque de formation sociale, la plus grande partie de la population se composait de pauvres et de mendiants réduits à toutes les rigueurs de la faim : ils étaient venus dans ces villes pour chercher fortune ;

Digitized by Google

mais en réalité, ils n'y avaient trouvé que la misère. Ces foules misérables, nous l'avons dit aussi, n'ayant aucune direction spirituelle, perdaient rapidement la foi et leur vertu. Et les frères, s'étant, dès leur arrivée, établis parmi ces déshérités de la vie, en devinrent les apôtres.

L'influence des Frères s'étendit ensuite à la classe commerçante et bourgeoise. Une des principales causes de désaccord entre la bourgeoisie et le clergé était que les moines et les évêques faisaient corps et alliance avec la noblesse, à cause de leurs possessions féodales. Mais les pauvres Frères mineurs n'avaient, eux, ni propriété foncières, ni règlements politiques : ils n'appartenaient à aucun parti humain. Aussi, lorsqu'ils se mirent à évangéliser de parole et d'exemple la classe ouvrière, les bourgeois n'étant nullement prévenus ou se trouvant mal disposés à l'égard de ces nouveaux apôtres, se gardèrent bien d'empêcher leurs ouvriers d'aller écouter leurs prédications et assister à leurs offices. D'ailleurs les Frères étaient énergiques et âpres au travail. Partout où ils parurent, ils travaillèrent et prêchèrent parmi le peuple ; les commerçants, les marchands eux-mêmes ne purent qu'admirer les Frères dans leur œuvre apostolique et difficile, et finalement excités par leur exemple eux-mêmes s'appliquèrent au travail. — Et ainsi les Frères acquirent de l'influence autant sur les riches que sur les pauvres, dans les villes où ils s'étaient établis. Mais à leur pauvreté et à l'esprit parfait avec lequel ils la pratiquaient, vint bientôt s'ajouter une autre cause qui ne put qu'accroître leur influence et leur pouvoir sur les âmes : je veux dire leur science.

Peu de temps après leur établissement à Oxford, plusieurs Docteurs et maîtres de l'Université entrèrent dans l'Ordre, entr'autres Adam de Marisco et Haymon de Faversham. La culture intellectuelle était, à cette époque, fort répandue parmi les habitants des villes, et non seulement dans la classe élevée, mais dans la bourgeoisie. Les marchands rapportaient de leurs voyages sur le continent un vaste bagage de connaissances qu'ils répandaient à leur retour, et beaucoup d'étudiants des Universités étaient fils de ces marchands.

Digitized by Google

Le clergé séculier, manquait, ordinairement, d'instruction, et à cause de son ignorance il était méprisé par les habitants des villes. Mais lorsque les Frères parurent et commencèrent à prendre devant eux la parole, les habitants sentirent qu'ils avaient affaire à des hommes aussi instruits qu'eux-mêmes ; les Frères achevèrent par leur savoir de conquérir l'estime des citadins gagnée déjà à moitié par leur esprit de pauvreté et de sacrifice.

Ces deux qualités caractéristiques des premiers Frères Anglais expliquent le secret de leur influence : ils se montrèrent à la fois très zélés pour la sainte pauvreté et la science. Leur amour de la pauvreté et leur haute culture, joints à l'exemple de leur vie, les mirent à même d'imposer le respect au peuple des villes et d'exercer sur sa conduite une réelle et heureuse influence. Et chose digne de remarque, aussi longtemps que les Frères Anglais produisirent des hommes savants, ils gardèrent leur zèle pour la pauvreté. Mais lorsque l'austérité de cette pauvreté se relâcha, alors aussi ils perdirent la réputation de savants.

Les Frères devinrent si célèbres par leur culture intellectuelle que beaucoup d'entre eux furent nommés par les ministres Généraux professeurs dans les autres provinces. Et de plus, en Angleterre, ils reçurent mission d'enseigner non seulement dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, mais peu de temps après, ils étaient priés, grâce à leur très grand renom de science, d'envoyer des professeurs pour enseigner dans les maisons des Bénédictins et des Augustins.

Voici ce qu'a écrit, à ce sujet, le fameux historien d'Oxford, Anthony Wood : « A l'entrée des Frères mineurs dans l'U-
« niversité d'Oxford, beaucoup de riches et de savants aban-
« donnèrent à l'envi leur avoir et leurs aises du monde, pour
« entrer, comme frères lais ou clercs, dans l'ordre de Saint-
« François. On avait été déjà témoin d'un mouvement de ce
« genre, lorsque les fils de Saint-Dominique s'étaient,
« quelques années auparavant établis, en Angleterre. De
« sorte que les Frères mineurs devinrent, après très peu de
« temps, une société aussi savante que recherchée surtout
« lorsque le Docteur Robert Grosstête, qui fut nommé dans

Digitized by Google

« la suite évêque de Lincoln, — eut, à la prière de Fr. Agnel-
« lo de Pise, leur premier provincial, consenti à faire un
« cours dans leurs écoles. Ils eurent beaucoup de succès
« dans ces charges de professeurs. Parmi eux se distingua
« surtout le célèbre Adam de Marisco, communément appe-
« lé « Doctor illustratus », le Docteur Illustre, regardé
« comme le premier écrivain de son Ordre à Oxford, de
« même que le fameux Alexandre de Halès était réputé le
« premier Docteur de son Ordre à Paris. Reconnaissons-le
« sans envie, dit en terminant l'historien déjà nommé et
« cité par nous ; dès leur première apparition et au siècle
« suivant, les Frères mineurs furent admirés de toute l'Eu-
« rope à cause de leur profond savoir ; la plupart d'entre
« eux, après avoir été formés non seulement à Oxford, mais
« dans les Universités de France et d'Italie, reparurent
« comme professeurs dans ces mêmes chaires ». — (*History of the University of Oxford.* — Liv. 1. — Année 1224.)

Les Frères d'Oxford ne bornèrent pas leurs études à la Théologie et à la Philosophie. Ils se signalèrent aussi dans le Droit et la médecine : c'est à eux, en particulier que l'on doit la grande impulsion donnée, à cette époque, à l'étude des sciences naturelles dans lesquelles s'illustrèrent deux Frères d'une réputation universelle : Roger Bacon et Thomas Bungay.

Les Frères Anglais, tout en poursuivant l'étude des sciences restaient toujours des hommes d'actions. Ils s'intéressaient à la vie de la nation et se signalaient dans toutes les bonnes œuvres. Ils durent même à ce caractère de sagesse hautement reconnu d'être fréquemment choisis comme arbitres en temps de guerre. Fr. Agnello de Pise dut, au plus fort d'un hiver, se transporter dans le pays de Galles, pour tâcher d'obtenir, par son arbitrage, la paix entre le Roi et ses Barons en révolte et alliés aux Gallois. Son ambassade échoua grâce à la mauvaise foi du roi lui-même, et Fr. Agnello paya de sa vie ses méritants efforts de pacification. Il tomba malade à la suite des difficultés de tous genres qu'il rencontra dans ce voyage, et mourut peu de temps après. Adam de Marisco fut choisi, lui aussi, par le roi d'Angleterre, pour être envoyé en ambassade auprès du Roi de France.

Digitized by Google

dans le but de régler quelques points litigieux (1241). On vit encore, dans d'autres occasions, des Frères Mineurs choisis par le gouvernement Anglais pour aller, comme ambassadeurs auprès de l'Empereur d'Allemagne Frédéric II, engager ce monarque à conclure la paix.

Dans cette période troublée de l'histoire d'Angleterre qui aboutit à la guerre des Deux-Roses, les Frères mineurs furent encore recherchés par tous les partis pour conseillers ou pacificateurs. Simon de Montfort, le chef du parti populaire et le défenseur de ses libertés, fut un grand ami des Frères, et dans toutes les affaires importantes, il eut à cœur de consulter Adam de Marisco et de suivre ses sages avis.

Ainsi, au bout de peu d'années après leur arrivée en Angleterre, les Frères mineurs étaient devenus dans le pays une véritable puissance ; leur influence se faisait sentir partout, aussi bien dans la politique et dans la science que dans les affaires purement spirituelles.

Si nous recherchons quel était le secret de leur merveilleux succès, nous le trouvons, nous l'avons déjà dit, dans leur amour de la Pauvreté. — Aussi longtemps que les Frères Anglais demeurèrent pauvres en esprit et en vérité, ils furent influents et considérés. — Mais quand, après quelques années, ils commencèrent à se relâcher dans la pratique de la pauvreté, ils perdirent aussitôt l'ascendant qu'ils avaient acquis. — Ce relâchement s'introduisit environ vingt ans après leur fertile et heureux établissement. Il se manifesta d'abord par la construction de grandes églises et de vastes couvents. Afin de les édifier et de les entretenir, les Frères furent peu à peu amenés à recevoir des legs et des revenus. Et alors le peuple, qui ne les appréciait qu'autant qu'il les voyait détachés des choses les plus nécessaires à la vie, se prit à les estimer beaucoup moins. — Cela est si vrai que, partout où les Frères restèrent fidèles à leur amour de la sainte Pauvreté et à son esprit, — et grand nombre de maisons anglaises demeurèrent très pauvres, mêmes jusqu'à leur expulsion d'Angleterre, au XVIe siècle, après la funeste Réforme de Henri VIII, — là les Frères ne cessèrent d'être aimés par le peuple et gardèrent auprès de lui toute leur influence.

Digitized by Google

La seconde cause de leur popularité a été leur science et leur enseignement. Ils surent attaquer, sur son propre terrain, le libéralisme de leur temps, et combattre les hérésies du XIIIe siècle, erreurs si dangereuses qu'elles ont infesté presque deux siècles du moyen âge, et qu'elles valent bien les grandes réformes du XVIe siècle par la subtilité de leurs sophismes et le byzantinisme de leurs discussions.

En troisième lieu, les Frères allèrent parmi le peuple et travaillèrent presque exclusivement pour lui. Ils ne se contentaient pas de prêcher : ils soignaient les malades, consolaient les affligés, recueillaient et élevaient les orphelins et enseignaient les ignorants. Ils faisaient naître aussi la paix entre les princes. Les Frères mineurs étaient partout où il y avait une bonne œuvre à faire, et ils la faisaient. Ils étaient, par-dessus tout, des religieux éminemment actifs.

Telles furent les causes qui donnèrent aux Frères Anglais tant de succès et qui faisaient dire au Bienheureux Jean de Parme « qu'il aurait souhaité que la Province Anglaise fut « placée au centre du monde, afin de servir de modèle à toutes « les Provinces ».

Fr. CUTHBERT.

London, février 1903.

Digitized by Google

CE QU'EST SAINT BONAVENTURE

Les lecteurs des *Etudes Franciscaines* se rappellent sans doute nos articles sur saint Bonaventure. Ces articles réunis en brochure (1) en vue d'une plus grande publicité ont reçu partout l'accueil le plus favorable (2) : seul l'*Ami du Clergé* les a signalés avec froideur. Plus que cela, il a profité de l'occasion pour signifier aux tenants du séraphique Docteur qu'ils doivent abandonner l'espoir de voir refleurir son école. Elle est morte, bien morte ; si tant est qu'elle ait jamais vécu. — En quelques mots, l'*Ami* renverse, détruit, anéantit l'homme et son œuvre. Voyez plutôt.

« La mode est aux résurrections... d'hommes célèbres, insuffisamment glorifiés de leur temps. Ici, c'est plus qu'une résurrection, c'est une création qu'entreprend le R. P. de

(1) Avec le titre : *Le Séraphin de l'école.* — Œuvre de Saint-François d'Assise, rue de la Santé, 5.

(2) Les savants éditeurs de Quaracchi apprécient cet ouvrage en ces termes :

« Auctor hic proprietates operum sancti Bonaventuræ bene explicat multisque locis apte selectis comprobat et principales sententias quasi sub uno conspectu ponit. Hinc opusculum commendari meretur omnibus, qui sinceram hujus doctrinæ notionem acquirere volunt, quin tot voluminum studiis vacare queant. » Opera omnia, tom. x. pag. 33.

Nous lisons également dans les *Acta ordinis minorum* :

Auctor hujus satis extensi opusculi se comprobat diligentissimum et acutum veræ doctrinæ seraphici doctoris investigatorem, qui jam per multos annos in omnibus operibus ejusdem versatus sit. De scholasticis magni momenti quæstionibus, præsertim de controversiis, offert copiosissimos Bonaventuræ locos secundum textum novissimæ horum operum editionis atque sinceram S. Doctoris doctrinam passim a falsis interpretationibus vindicat. Enixe commendamus studium hujus libri omnibus, qui veram sancti Bonaventuræ doctrinam, a plurisque quidem laudatam, et tamen neglectam imo non raro perperam expositam cupiunt cognoscere in vera sua sinceritate et ad manus habere bene selectos ejusdem locos. »

Digitized by Google

Saint-Béat. Il l'avoue lui-même : les scolastiques ont négligé, mal compris, mal interprété saint Bonaventure ; il ne l'ont pas connu, ou du moins l'ont méconnu. Il s'agit maintenant de lui mettre au front l'auréole de suprématie doctrinale que ses contemporains lui ont refusée, et de lui faire partager avec saint Thomas d'Aquin l'empire dogmatique attribué, avec un exclusivisme injuste, au seul Docteur Angélique.

« Tel est le rêve, et le but du P. Saint-Béat ; telle est l'entreprise que lui inspire sa filiale vénération pour la plus belle gloire de son ordre. Y réussira-t-il ? Les lecteurs jugeront. On en peut douter. Les scolastiques, même Suarez, ont fort bien connu, étudié, compris et cité saint Bonaventure. Ils ont eu leurs raisons, qu'on peut lire chez eux, de préférer la synthèse métaphysique doctrinale de saint Thomas à celle de saint Bonaventure. Est-ce aujourd'hui qu'on verra réformer ce verdict d'une histoire continue de six cents ans, verdict longuement mûri, basé sur un dossier archiconnu de tout le monde, auquel on n'apporte aucun fait nouveau qui puisse infirmer la sentence d'une si longue série de juges, dont il y aurait quelque témérité à suspecter les intentions ou même la compétence ?

« Pour ceux qui ne connaissent pas l'œuvre de Rada (*controvers.* inter S. Thomam et Scotum), ces *Etudes* auront au moins le mérite de grouper, dans un ensemble bien présenté saut détails sujets à critique, les divers points de controverse qui ont de tout temps séparé les deux écoles, thomiste et franciscaine. Il se fait tard peut-être pour tenter — non pas une conciliation — mais une restauration du culte doctrinal de saint Bonaventure avec quelques rayons d'apothéose empruntés à la gloire, nullement surfaite de saint Thomas d'Aquin » (1).

(1) *Ami du Clergé,* nº 28, 1902.

L'existence de l'école bonaventurienne, malgré l'indifférence d'un grand nombre pour elle, a toujours existé ; je l'ai démontré dans mon ouvrage *Sanctus Bonaventura scholæ franciscanæ* etc. Casterman. — Tournai. — Belgique. — Cfr. Opera omnia — Ad Claras — Quaracchi — et la *Scolastique* et les traditions franciscaines par le T. R. P. Prosper de Martingé, capucin.

Digitized by Google

Comme il s'agit dans l'espèce, non d'une affaire personnelle, mais d'une contestation d'intérêt général puisqu'on méconnaît les mérites d'un des plus grands docteurs de l'Eglise, nous n'avons pas cru devoir garder le silence.

Peu de jours après l'apparition de cet article si chagrin, nous avons écrit au Directeur de la Revue, pour le prier d'insérer une courte réponse. Trois mois et plus se sont déjà écoulés et nous attendons encore qu'on veuille bien nous accuser réception de notre envoi. D'aucuns pouvant mal interpréter notre silence, nous nous voyons forcé d'intéresser nos lecteurs à cette controverse.

Au fond la thèse du Rédacteur de l'*Ami* se réduit à ceci : Bonaventure n'est ni un inconnu, ni un incompris ; s'il n'a pas le prestige qu'on prétend lui attribuer, c'est qu'il ne le mérite pas. Reprenant notre thèse énoncée et prouvée dans le *Séraphin de l'Ecole* nous disons au contraire : 1° Que saint Bonaventure a été en général très négligé et souvent mal interprété ; 2° Qu'en se comportant ainsi à son égard les scolastiques ont commis une souveraine injustice. Le saint Docteur partage, à n'en pas douter, avec saint Thomas, l'empire dogmatique, et, à certains égards même, ce dernier doit lui céder le pas. C'est ce que nous nous proposons de démontrer de nouveau aussi brièvement que possible dans les deux paragraphes qui suivent.

I

Avons-nous besoin de le dire ? Nous ne demanderions pas mieux que de n'avoir pas à insister sur le premier point en litige. Grande serait assurément notre joie de pouvoir constater que toujours et par tous pleine justice a été rendue au séraphique Docteur, malheureusement il n'en est pas ainsi.

« Aux siècles passés, ainsi que plusieurs l'ont déjà observé, disent les nouveaux Editeurs, la sublime doctrine de saint Bonaventure a été toujours louée, il est vrai, en paroles, mais à part le culte que lui ont rendu quelques

Digitized by Google

hommes vraiment savants, elle a été plutôt négligée et quasi laissée dans l'oubli » (1).

Avant eux le chancelier Jerson avait déjà dénoncé cet abandon des doctrines bonaventuriennes. Nous transcrivons d'autant plus volontiers son témoignage qu'il nous donne en même temps la raison de cette déplorable forfaiture. « Saint Bonaventure dans ses écrits, dit-il, s'étudie à éclairer l'intelligence et à répandre dans le cœur les flammes de l'amour divin. De là vient que les scolastiques sans piété ! *quorum proh dolor ! major est numerus*, l'ont entièrement abandonné : ou plutôt, ainsi que le remarque fort bien le même auteur, de là vient qu'ils l'ont oublié, principalement de cet oubli qui vient du cœur, *præsertim in cordis amore* » (2). Et le cœur avait ses raisons. S. Bonaventure conduit à Dieu et le cœur des dits scolastiques était rempli d'une science orgueilleuse et stérile : ce trait de la physionomie de notre saint a si étrangement impressionné un grand nombre d'esprits peu réfléchis qu'ils n'ont pas remarqué en lui le théologien scolastique et le philosophe. Nul en effet n'ignore que le docteur séraphique a, depuis longtemps déjà, la fausse réputation de n'être qu'un écrivain mystique, de n'avoir écrit que des ouvrages ascétiques. Un tel préjugé suffirait à lui seul à prouver combien peu il a été fréquenté. Mais il y a aussi les nombreuses fausses interprétations données à sa doctrine, interprétations qu'une lecture un peu attentive aurait dû écarter.

On peut lire à ce sujet un livre composé par un éminent théologien autrichien, intitulé : *De studio bonaventuriano.* L'auteur s'est proposé pour unique but de défendre notre thèse. Malgré l'éloge que ses paroles contiennent à notre adresse

(1) In ante actis sæculis, ut jam a pluribus observatum est, aurea sancti Bonaventuræ doctrina, licet verbis semper laudata revero ipsa, si excipias paucos viros vere sapientes potius neglecta et quasi oblivioni tradita jacebat. (Præfatio Gener. tom. I.)

(2) Dum studet illuminationi intellectus refert ad pietatem, et religiositatem affectus. Unde factum est, ut ab indevotis scolaticis, quorum proh dolor ! major est numerus, ipse minus extiterit frequentatus. » — Et encore : « Et ecce proh dolor, doctores isti duo, Alexander et Bonaventura, videntur quasi sepulti, cum illis quorum *non est memor amplius*, præsertim in cordis amore. » (De examinat. doctrinar.)

Digitized by Google

on comprendra sans peine que nous les mettions sous les yeux de nos lecteurs. « Le R. P. Evangéliste de Saint-Béat, dit-il, capucin français, *de studio S. Bonaventuræ optime meritus*, il y a trois ans écrivait ce qui suit : *(Etudes Franciscaines*, Paris, rue de la Santé). « Saint Bonaventure est un de ces docteurs qu'on loue toujours beaucoup et qu'on étudie le moins possible. Je ne crains pas de le dire : peu d'écrivains scolastiques ont été aussi négligés et chose plus grave encore plus mal compris et interprétés que lui. Ouvrez un manuel de philosophie, ou de théologie : bien petite la part qui lui est faite, et trop souvent, hélas ! des opinions lui sont attribuées qui ne lui appartiennent nullement. Sur beaucoup de points saint Bonaventure est resté incompris même par de graves auteurs. » Un tel langage pourra paraître excessif à ceux qui ne sont pas très versés dans les études scolastiques, il n'exprime au contraire que la pure et rigoureuse vérité, ainsi que j'en ai fait moi-même l'expérience plusieurs fois. En effet, en parcourant un grand nombre de manuels de théologie adoptés de nos jours dans les écoles, j'ai rencontré que beaucoup d'opinions mal sonnantes ont été faussement et, le plus souvent, tout à fait gratuitement attribuées au séraphique docteur.

Pour que la chose devienne évidente pour tous, j'en choisirai quelques-unes seulement, parmi les plus importantes, que je soumettrai à votre examen et à votre sage critique » (1).

(1) Tribus abhinc annis quidam P. Evangelista de Saint Béat capuccinus in Gallia, de studio sancti Bonaventuræ optime meritus, ita scribebat : *Etudes Franciscaines*, Paris, 5, rue de la Santé, 5) : « Sanctus Bonaventura etc... Hæc verba iis, qui in re scholastica ac in studio bonaventuriano minus sunt versati, fortassis videri poterunt plus aqua exagerata ; ast ea econtra nonnisi puram ac rigorosam veritatem continent, quam quidem ego ipsemet pluries compertus sum. In percurrendis enim variis multisque theologiae manualibus, quæ nostra ætate in scholis traduntur, non paucas adinveni opiniones, etiam minus sane sonantes, Seraphico doctori falso et ut plurimum omnino gratuito tributas. Ut hoc autem omnibus, in comperto fiat, aliquas tantum intercas magis notatu dignas seligam vestroque examini ac sapienti judicio subjiciam. » — (Dissertatio de studio Bonaventuriano in qua nonnullæ sententiæ sancti, Bonaventuræ falso tributæ ad trutinam revocantur ejusque vera doctrina indicatur. Habita die 14 Julii 1902 in conventu Fratrum minorum ad sancti Hierononiymi Viennæ in Austria a P. F. Dominico Facim a Bieno Tyrolensis

Digitized by Google

Après avoir ainsi annoncé son dessein, le docte professeur se met à la tâche. Il démontre que, sur cinq points notamment, bon nombre d'auteurs anciens et modernes : Suarez le P. Louis Billot, S. J., Tanquerey, Hurter, François Egger, Jérémie Dalpont, Sala, François Schouppe S. J., Einig, ont mal compris notre docteur. Nous ne le suivrons pas dans le détail de sa discussion. Tout homme désireux de s'éclairer voudra lire ces pages lumineuses et vengeresses (1).

Saint Bonaventure, ayant été si peu connu, et si étrangement travesti, est-il étonnant qu'on le trouve peu cité ? Tel qui le croit un docteur exclusivement mystique ne pourra évidemment invoquer son témoignage dans l'ordre spéculatif ou métaphysique. Et celui qui le considère comme un philosophe ou un théologien scolastique de second ordre, n'aura garde pour étayer ses propres théories de rechercher l'appui de son nom. Il est vrai on trouve cité quelquefois saint Bonaventure, mais le plus souvent comme un auteur à réfuter, à cause de ses prétendues opinions surannées ou bizarres.

En dehors de cela, je le répète, l'ignorance ou le dédain font qu'en général on garde le silence autour de son nom. Même de nos jours où le culte bonaventurien prend, grâces en soient rendues à Dieu, des proportions vraiment consolantes, il serait aisé de trouver des auteurs, même sérieux, pour qui saint Bonaventure semble n'avoir jamais existé. Ainsi un cours important de philosophie publié dernièrement en Suisse par plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus. Dans les 4 volumes (sur 6) qu'il nous a été donné de parcourir nous n'avons pas rencontré une seule fois la mention du Séraphique docteur : la table analytique énumère quantité d'autres auteurs dont l'autorité, à coup sûr, est loin de valoir la sienne (2).

SS. Theol lectore generali. Ad Claras-aquas (Quaracchi). Ex Typographia Collegii Sancti-Bonaventuræ. 1902.

(1) Deux de ces écrivains ont reconnu et loyalement rétracté leur erreur. Voir l'ouvrage cité.

(2) Cursus philosophicus in usum scholarum auctoribus pluribus philo-

Digitized by Google

Et maintenant avons-nous besoin de prouver que saint Bonaventure a été victime d'un exclusivisme injustifié? C'est en vain que le rédacteur de l'*Ami* voudrait le nier. Un exemple entre mille le mettra davantage en évidence. Il y a de cela quelques années nous avons publié dans l'excellent journal « *Divus Thomas* » un article assez long dans lequel nous indiquions les différences doctrinales entre saint Bonaventure et saint Thomas. Cet article fut publié en gros caractères en tête du 4ème volume. Or cela scandalisa fort le directeur du journal *Il Rosario memorie dominicane*, qui s'imprime à Rome.

Sous le double prétexte que le journal porte le titre *Divus Thomas* et que les principes bonaventuriens, par moi exposés, étaient en opposition avec ceux de Thomas, il s'indigna fort de ce qu'on avait publié mon article.

Le directeur du *D. Thomas*, homme de cœur et de haute intelligence, fit la réponse suivante : D'abord, dit-il, on ne peut trouver mauvais que nous ayons fait une exception en faveur du docteur séraphique, si étroitement lié ici-bas par une sainte amitié au docteur Angélique, et plus encore maintenant qu'ils jouissent tous deux de l'éternelle félicité. Nous sommes persuadé que l'Angélique docteur ne pourra voir de mauvais œil qu'on publie dans le journal qui se glorifie de porter son nom et qui a été créé pour répandre sa doctrine, tout ce qui peut être dit à la louange de celui qui avec lui est le principal réprésentant de la scolastique. En second lieu nul n'ignore que pour comprendre les doctrines d'un docteur, il peut être d'un très grand secours de les comparer avec les doctrines des autres écrivains, principalement de ceux qui sont de la même époque et de la même école. Et c'est pourquoi nous avons toujours cru très opportun de mettre en regard les docteurs Angélique et Séraphique et, par conséquent, par la publication de l'article en question nous n'avons en aucune façon menti au titre de notre revue. Ni l'opposition non plus des doctrines n'est contraire à notre but ; car tout le monde admet facilement qu'autre chose est expo-

sophiæ professoribus in collegio exactensi et stonyh urstlensi S. J.-Herder, Friburg 1894.

Digitized by Google

ser avec la louange qu'ils méritent les principes d'un écrivain, autre chose soutenir et défendre ces mêmes principes. » (*Divus Thomas*) (1).

Le lecteur nous pardonnera d'avoir tant insisté sur un fait personnel. Nous avons pensé que la magistrale leçon infligée au journal *Il Rosario* ne pouvait manquer d'être utile à beaucoup d'autres trop confiants en eux-mêmes. Cet exclusivisme, du reste, est avoué et reprouvé par tous les esprits impartiaux à quelque école qu'ils appartiennent. Nous pourrions citer notamment un docte Dominicain, le plus célèbre des temps modernes, qui s'est plaint devant nous de cette façon étroite et exagérée d'entendre le culte de saint Thomas. Il n'a pas craint même d'affirmer que cette façon d'agir est de tout point malheureuse et tellement imprudente qu'elle peut tôt ou tard, si on n'y porte remède, conduire à des réactions formidables en sens contraire. Mais en voilà assez sur cette matière, il nous reste maintenant à montrer combien injuste a été l'abandon de la *Sagesse séraphique*.

(1) Hujus articuli evulgatio Moderatori Periodici « *Il Rosario-Memorie Domenicane* visa est incongruens indoli periodici nostri, tum propter ipsum periodici titulum, tum propter principiorum naturam, quæ in ea articulo exponuntur : haec enim principia, etsi concederentur esse S. Bonaventuræ, contraria sunt sanissimis et inconcussis sancti Thomæ principiis. Dum doctissimo Moderatori, cujus animadversiones et consilia maxime facimus et faciemus, gratias agimus ob laudes nostro commentario tributas, liceat hac de re modeste respondere primo quidem quasi per exceptionem, quod videlicet ob nimiam charitatem, quæ in terris devinxit et adhuc arctius in cælis devincit *duos scholasticæ Principes*, persuasum nobis est Angelicum Doctorem limis nequaquam oculis aspicere in commentario suo nomine decorato et ad suam doctrinam propagandam instituto, quidquid in laudem sancti amici sui fuerit conscriptum ; respondemus secundo, quod ad alicujus doctoris intelligendas doctrinas non parum juvat eas conferre cum doctrinis aliorum scriptorum, præcipue qui sint ejusdem ætatis et scholæ : hinc peropportunum semper duximus Angelici doctrinam conferre cum doctrina Seraphici : atque ideo indoli periodici nostri, quod spectat suum titulum, haudquaquam incongrua videtur prædicti articuli evulgatio : sed nec propter principiorum contrarietatem evulgatio hæc videtur incongrua indoli nostri Commentarii ; quippe in confesso est apud omnes quod aliud est alicujus scriptoris principia exponere debita cum laude, et aliud est eadem principia tueri ac propugnare. » (*Divus Thomas*, commentarium inserviens Academiis et Lycœis etc. Vol. IV. ann. XI. P. 86.

Digitized by Google

II

Le Rédacteur de l'*Ami* s'étonne de me voir revendiquer pour saint Bonaventure l'empire dogmatique. Je m'étonne moi de le voir refuser à ce saint docteur un titre qui lui a été définitivement et solennellement attribué par l'autorité suprême des Souverains Pontifes.

Et d'abord par le Pape Sixte V qui, dans sa fameuse bulle *Triumphantis Hierusalem*, proclame qu'entre saint Thomas et saint Bonaventure « il existe une union parfaite, une merveilleuse similitude de vertu, de sainteté, de doctrine et de mérites ». *Cum tam multa inter eos virtutis, sanctitatis, doctrinæ, meritorum conjunctio et similitudo intercedat.* Ils sont, continue-t-il, les deux oliviers et les deux chandeliers brillants de la maison de Dieu, qui illuminent l'Eglise entière par l'abondance de leur charité et la lumière de leur doctrine. Par une singulière Providence de Dieu, ils ont paru en même temps, comme deux étoiles sorties des deux familles les plus illustres entre les ordres réguliers, familles principalement utiles à la sainte Eglise pour la défense de la religion catholique, et toujours prêtes à embrasser toutes sortes de travaux et de périls pour la foi orthodoxe.

En effet, de leur sein comme d'un sol fertile et bien cultivé, naissent tous les jours des plantes fécondes et fructueuses, c'est-à-dire des hommes puissants en doctrine et en sainteté qui apportent un secours fort et fidèle à la barque de Pierre agitée par tant de flots, et au Pontife chargé d'en tenir le gouvernail avec une sollicitude continuelle. Ces deux saints contemporains et condisciples, adonnés aux mêmes études et devenus maîtres en même temps, appelés au Concile de Lyon par le Pape Grégoire X, et comblés d'honneurs pour un même motif, unis étroitement durant le pèlerinage de cette vie par les liens de la charité fraternelle, par une amitié vraiment spirituelle et la société des saints travaux, montés d'un même pas à la céleste patrie et mis en même temps en possession de la félicité, ces deux saints jouissent, glorieux de l'éternelle béatitude, et là dans un même sentiment de charité, comme nous le croyons pieusement, ils prient et

Digitized by Google

implorent le secours divin pour nous soumis aux travaux en cette vallée de larmes. Aussi le Pape Sixte IV les considérant comme des frères dans le Christ, a-t-il décrété que saint Bonaventure aurait les mêmes prérogatives de vénération et d'honneur que saint Thomas (1).

Ailleurs le même Pontife célèbre en des termes magnifiques l'excellence des écrits dogmatiques du docteur franciscain ! « Les nombreux ouvrages du saint et ses brillants écrits qui existent encore au grand avantage de l'Eglise et par un bienfait non médiocre de Dieu ; ces ouvrages toujours lus avec un profit considérable par les savants de nos jours et des temps anciens et singulièrement estimés d'eux nous font assez connaître combien versé était cet homme dans la théologie. En effet il a laissé à la postérité des monuments d'un génie vraiment divin où les questions les plus difficiles et les plus enveloppées d'obscurité sont exposées avec une grande abondance d'arguments excellents, avec ordre et méthode, clarté et lucidité ; des monuments où la vérité de la foi catholique apparaît avec éclat, où la pernicieuse erreur et les profanes hérésies sont terrassées » (2).

(1) « Hi sunt duæ olivæ et candelabra in domo Dei lucentia, qui et charitatis pinguedine et scientiæ luce totam Ecclesiam collustrant ; hi singulari Dei providentia, eodem tempore tanquam duæ stellæ exorientes, ex duabus clarissimis regularium ordinum familiis prodierunt, quæ sanctæ Ecclesiæ ad catholicam religionem propugnandam maxime utiles, et ad omnes labores et pericula pro orthodoxa fide subeunda paratæ semper existunt, ex quibus tanquam ex fertili et bene culto solo quotidie per Dei gratiam fœcundæ et fructuosæ plantæ procreantur, hoc est viri doctrina, et sanctitate præstantes qui Petri naviculæ tot fluctibus agitatæ et Romano Pontifici, ejus clavum non sine magna sollicitudine tenenti fortem et fidelem operam navant. Hi duo Sancti cum essent cœvi iisdemque studiis dediti, condiscipuli, simul magistri, pari ratione a Gregorio X. Summo Pontifice, cum ambo ad concilium evocarentur, honorati, et in hujus vitæ peregrinatione fraterna charitate, spirituali familiaritate, sanctorum laborum societate valde conjuncti fuerunt ; et denique pari gressu ad cœlestem patriam commigrantes, pariter felices et gloriosi illa sempiterna beatidudine perfruuntur, ubi eodem charitatis affectu, ut pie credimus, pro nobis in hac lacrimarum valle laborantibus orant, divinamque opem implorant, ut merito Sixtus V, hos duos sanctos persimiles et quasi geminos in Christo fratres agnoscens, statuerit Sanctum Bonaventuram consimili venerationis et honoris prerogativa atque Sanctum Thomam decorandum esse. » (Triomphantis Hierusalem loc. cit.)

(2) Tantam laudem in interpretandi munere, et in universæ theologiæ,

Digitized by Google

Après de telles paroles on comprendra sans peine que le grand Pape ait été amené à décréter et à définir que saint Bonaventure doit être rangé parmi les principaux et les premiers qui ont excellé dans l'enseignement de la théologie catholique et vénéré comme tel : « Auctoritate apostolica tenore præsertium inter præcipuos et primarios venerandum esse, decernimus et declaramus » (1).

Et pour donner une conclusion pratique à sa déclaration le Pontife ajoute : « Espérant dans le Seigneur que les écrits de ce séraphique docteur seront d'un grand secours pour éclairer l'enseignement du peuple et du clergé, et pour embraser leur dévotion nous désirons que ses livres, ses commentaires, ses opuscules, et tous ses ouvrages enfin soient cités, et employés comme ceux des docteurs les plus illustres de l'Eglise non seulement en particulier mais en public : dans les universités, académies, collèges, écoles ; dans les leçons, discussions, explications, conférences, discours : enfin dans toutes les autres études ecclésiastiques et exercices chrétiens : nous voulons et décrétons que ses ouvrages fassent autorité » (2).

Il y aurait grande utilité à transcrire en son entier la bulle sixtine, pour le but que nous nous proposons et aussi pour abréger il nous suffit d'en avoir donné les passages essentiels.

scientia est consecutus (Bonaventura) ut viri doctissimi ejus doctrinam et eruditionem admirarentur. Et quidem multiplices sancti viri lucubrationes et præclara scripta, quæ adhuc magna Ecclesiæ utilitate et non mediocri Dei beneficio extant, quæque et nostræ et superiorum ætatum viri eruditi multo cum fructu legerunt et magnopere comprobarunt, *quantus ille in theologia fuerit*, satis declarant. » (Bull. Triomph. § 3.)

(1) Loc. cit. § 4.

(2) Sperantes in Domino, hujus seraphici Doctoris lucubrationes ad doctrinam et devotionem, quam in clero populoque christiano magnopere lucere et ardere cupimus, maximo adjumento fore, illius libros, commentaria, opuscula, opera denique omnia, prout ex nostra Typographia Vaticana, quam emendatissima, ut supra dictum est (§. 12, emittuntur, ut aliorum Ecclesiæ Doctorum, qui eximii sunt, non modo privatim, sed publice in gymnasiis, accademiis, scholis, collegiis, lectionibus, disputationibus, interpretationibus, sermonibus, omnibusque aliis ecclesiasticis studiis, exercitationibus citari, proferri, atque cum res postulaverit, adhiberi volumus et decernimus» — Bulle *Triomp.* § 10.

Digitized by Google

On nous opposera peut-être le Pape Léon XIII dont on connaît la prédilection pour saint Thomas d'Aquin. A cela nous répondrons que Léon XIII a fait siennes les paroles suivantes de Sixte V : « Par la divine libéralité de celui qui seul donne l'esprit de science, de sagesse et d'intelligence, et qui par la suite des siècles répand sur son Eglise, suivant ses besoins, de nouveaux bienfaits et la protège de nouveaux remparts, nos devanciers, hommes d'une sagesse éminente, nous ont donné la théologie scolastique illustrée principalement par deux glorieux docteurs, les premiers qui aient été inscrits au catalogue des saints : l'angélique saint Thomas et le séraphique saint Bonaventure. Doués d'un esprit supérieur, ils ont su, par une étude suivie, par de grands travaux, des veilles prolongées, l'approfondir, la perfectionner, la coordonner parfaitement, l'expliquer admirablement et la léguer ainsi à la postérité » (1).

Est-il possible, je le demande, de reconnaître plus explicitement la suprématie bonaventurienne ? Dans sa lettre du 13 décembre 1885 au R. Père Général des Frères Mineurs, notre illustre Pontife, après avoir rappelé de nouveau et solennellement confirmé les plus beaux passages de la bulle de Sixte V, conclut en invitant les étudiants ecclésiastiques à joindre, à l'étude de saint Thomas, celle de saint Bonaventure. « Tous les jeunes gens, dit le Pape, qui se destinent à servir l'Eglise et qui s'inspirent de la doctrine de saint Thomas dans leurs études philosophiques et théologiques, trouveront à n'en pas douter de très grands avantages à parcourir les œuvres de saint Bonaventure. Dans les écrits de ces deux saints Docteurs, comme dans les deux princi-

(1) « Divino illius munere, qui solus dat spiritum scientiæ et sapientiæ et intellectus, quique Ecclesiam suam per seculorum ætates, prout opus est, novis beneficiis auget, novis præsidiis instruit, inventa est a majoribus nostris sapientissimis viris theologia scholastica. *Quam duo potissimum gloriosi Doctores sanctus Thomas, et Seraphicus sanctus Bonaventura*, clarissimi hujus facultatis professores, et primi inter eos qui in sanctorum numerum relati sunt, excellenti ingenio, assiduo studio, magnis laboribus et vigiliis excoluerunt atque ornarunt, eadem optime dispositam, multisque modis præclare explicatam poteris tradiderunt. » Voir Encyclique *Æterni Patris* et la Bulle *Triumphantis*.

Digitized by Google

paux arsenaux, ils puiseront les armes nécessaires pour combattre à la fois les ennemis de l'Eglise et de la société » (1).

Rappelons enfin le discours prononcé par le même souverain Pontife, le 20 novembre 1890, devant les professeurs du collège international de saint Antoine : « Et vous Franciscains, dit le Pape, en s'animant, vous avez le maître que vous ne devez pas cesser d'étudier pour soutenir et défendre la doctrine catholique. De même que les Dominicains ont saint Thomas, vous Franciscains, vous avez le docteur séraphique saint Bonaventure qui, après avoir touché au sommet de la spéculation scientifique, sut s'élever dans la théologie mystique à une hauteur que nul autre n'a pu atteindre : nous le lisons volontiers et souvent, après cette lecture, nous nous sentons toujours élevé, renouvelé et réjoui dans notre âme. Saint Bonaventure *manu ducit*, oui, il conduit à Dieu par la main » (2).

(1) Nullo modo dubitandum quin catholici præsertim juvenes in spem, Ecclesiæ succrescentes, qui ad philosophica ac theologica studia secundum Aquinatis doctrinam sectanda se conferunt, perlegendis S. Bonaventuræ operibus plurimam utilitatem sint hausturi, atque ex amborum scriptis quasi ex præcipuis armentariis, gladios ac tela sumant, quibus in teterrimo bello adversus Ecclesiam ipsamque humanam societatem commoto, hostes superare strenue queant. » Voir cette lettre au tome III de la nouvelle Edition de Quaracchi.

(2) Voir cette importante allocution dans les *Acta Ordinis minorum* et aussi dans le journal l'*Univers*, à cette date.

La science pleine et infaillible n'appartient qu'à Dieu seul : c'est son attribut principal. Pour suppléer à l'insuffisance de la sagesse des maîtres et des docteurs Il a constitué l'Eglise organe de son Esprit divin. On trouvera cette pensée développée dans ma brochure intitulée : *Quelques lacunes dans l'enseignement ecclésiastique moderne*. Extrait des *Etudes Franciscaines*, nº 40, avril 1902; et aussi dans le tome X de la nouvelle édition des œuvres complètes de saint Bonaventure.

« Hæc igitur dicta sint in laudem seraphici Doctoris simulque in gloriam Patris luminum (Eps. 17) et ipsius sanctæ Romanæ Ecclesiæ, quæ est omnium SS. Doctorum et mater et magistra. Ipsa enim sola est Christi corpus et plenitudo ejus (Eph. I,22). Ipsa omnis indagandæ veritatis theologicæ suprema est regula : ipsa fecundata a Spiritu sancto, in decursus sæculorum cœlum ecclesiasticum ornavit luminaribus multorum doctorum. Qui viam Dei in veritate docent (Matth. 22, 16) methodis quidem et verbis diversis, uno tamen spiritu. Stella enim a stella differt in claritate (I. Cor. 15, 41) secundum mensuram donationis Christi (Eph, 4, 7.) *Nemini tamen suorum Doctorum Ecclesia tribuit nec in docendo infallibilitatem nec ad solvendas omnes*

Digitized by Google

Il pourra peut-être paraître superflu après de si graves, si décisives, si solennelles déclarations d'invoquer des témoignages d'une moindre autorité. Nous ne pouvons néanmoins pas résister au plaisir d'entendre Bossuet appeler saint Thomas et saint Bonaventure les deux docteurs les plus autorisés de l'école : *Sanctos doctores duos scolasticos maximae auctoritatis*, *angelicum silicet et seraphicum doctorem* (1). Parlant de la théologie catholique, le docte Scheeben dit également, que « deux saints et deux docteurs de l'Eglise, saint Thomas et saint Bonaventure, furent ses principaux organes » (2). Et le cardinal Pie, d'illustre mémoire, assure que saint Bonaventure « a tellement excellé dans la langue scolastique que sa canonisation est devenue en quelque sorte dans la bouche des Pontifes romains, la canonisation de la scolastique elle-même » (3). Le savant bénédictin Dom Guéranger, Monseigneur Freppel, le docteur Héfelé et une infinité d'autres que nous pourrions citer n'ont tous qu'une voix pour proclamer que nul n'a le droit de séparer des docteurs que Dieu a si étroitement unis pour la suprême direction de la grande armée scolastique. Voilà le fait ancien et nouveau à la fois qu'il n'est pas possible de nier ; voilà le verdict contre lequel il serait téméraire de s'insurger, verdict basé sur un dossier auquel il n'est plus besoin de rien ajouter.

Ce n'est pas tout. Si l'on peut, si l'on doit même accorder que saint Thomas est le docteur scolastique par excellence, il faut convenir également que sous certains rapports saint Bonaventure le complète heureusement : « Caractère mystique, dit Scheeben, l'analyse patiente et minutieuse était moins son fait que l'originalité des conceptions et les vues d'ensemble, en quoi il surpasse saint Thomas lui-même » (4).

Mais c'est surtout en sa qualité de docteur séraphique qu'il surpasse tous les autres théologiens scolastiques. Tel est le

difficultates plenam sufficientiam nec ad totius doctrinæ revelatæ explicationem adaequatam expressionem, etc. » (Oper. Omn. t. X, pag. 37-38).

(1) Schola in tuto, quæst. III, art. X. nº 80. Vivès, Limoges, 1863, tom. 10.

(2) La Dogmatique, tom. 1. Nº 1049.

(3) Œuvres complètes. Entretiens avec le Clergé, etc., tom. 8, pag. 165. Houdin, 1884.

(4) La Dogmatique, tom. 1. Nº 1052.

Digitized by Google

sens des paroles de Léon XIII, lorsque, parlant denotre saint, il dit de lui qu'il « a su s'élever dans la théologie mystique à une hauteur que nul autre n'a pu atteindre » (1).

C'est ce qu'avait déclaré avant lui Sixte V dans sa mémorable encyclique *Triumphantis Hierusalem* : « Ce qu'il y a de remarquable et de particulier dans saint Bonaventure, c'est que non seulement il brillait par sa subtilité dans la discussion, la facilité à enseigner et l'habileté à préciser les questions, mais qu'il excellait à toucher les âmes avec une vertu toute divine, il réunit à un immense savoir, l'ardeur d'une piété non moindre. Et ainsi en instruisant son lecteur, il l'émeut, se glisse dans les replis les plus intimes de son âme, transperce son cœur d'aiguillons séraphiques et le pénètre d'une douceur merveilleuse de dévotion; aussi notre prédécesseur le pontife Sixte IV, admirant cette grâce particulière répandue dans ses discours et dans ses écrits, n'a pas craint d'affirmer que le Saint-Esprit avait parlé par sa bouche » (2).

(1) Noes Sancto Tomás exclusivamente mistico como los Victorinos ó como San Bernardo, no define la filosofia *amor de la divinidad* como Juan de Salisbury y digasé lo que se quiera, se aparta profundamente aun en sus comentarios al Areopagita, de las tendencias de San Buenaventura quien influye más que èl en los misticos posteriores, especialmente en los de la escuela espagnola, quienes convirtieron en assidua lectura suya el *Breviloquium y el Itinerarium mentis in Deum* de cugos despojos están sembrados sus escritos (Menendez Pelayo, Ideas estéticas.

Nul mieux que S. Bonaventure n'a réalisé l'idéal de la *science pieuse*. Telle est la vrai signification du titre de *docteur séraphique* que lui ont octroyé les Souverains Pontifes. Cfr. le *Séraphin de l'école*, chap. IV.

(2) Ea enim divini ingenii sui monumenta posteris reliquit, quibus perdifficiles et obscuritatibus involutæ quæstiones, magna optimorum argumentorum copia, vi et ordine enucleate ac dilucide explicantur, fidei catholicæ veritas illustratur, perniciosi errores et prophanæ hæreses profligantur, et piæ fidelium mentes ad Dei amorem et cœlestis patriæ desiderium admirabiliter inflammantur. Fuit enim in Sancto Bonaventura *id præcipuum et singulare*, ut non solum argumentandi subtilitate, docendi facilitate, definiendi solertia præstaret, sed divina quadam animos permovendi vi excelleret, sic enim scribendo cum summa eruditione parem pietatis ardorem conjungit, ut lectorem docendo moveat, et in intimos animi recessus illabatur, ac denique seraphicis quibusdam aculeis cor compungat, et mira devotionis dulcedine perfundat, quam sane gratiam in ejus ore et calamo diffusam admirans prædecessor noster Sixtus IV, illiud dicere non dubitavit « Spiritum Santum in eo locutm videri. » *Triumphant. Hierus.* § 3.

Digitized by Google

Et ailleurs : « Parmi ceux que le souverain Seigneur a voulu remplir du don d''intelligence et qui ont répandu comme une abondante rosée les paroles de la sagesse dans l'Eglise de Dieu, il est juste de compter saint Bonaventure docteur illustre... Tout pénétré des douceurs de l'esprit et enflammé de l'ardeur du divin amour, il était de telle sorte ravi en Dieu, que, déjà introduit dans le sellier de l'Epoux, et énivré du vin excellent de la charité, il semblait contempler en tous lieux Jésus-Christ souffrant et avoir établi sa demeure en ses blessures » (1).

Aucun autre docteur scolastique, que je sache, n'a reçu un pareil éloge. « Parmi les ouvrages mystiques, autorisés par l'Église, dit un docte écrivain, il n'en est point dont elle ait parlé avec tant de tendresse que des ouvrages de saint Bonaventure, il n'en est point dont elle ait fait un éloge plus éclatant » (2).

Ainsi parlent également les maîtres les plus éminents en science et en piété. « Considérée comme un foyer d'amour et de dévotion, dit le célèbre abbé de Spahens, nulle autre doctrine n'est comparable à celle de saint Bonaventure. » « Si l'on me demande, dit à son tour Gerson, qui je préfère parmi les docteurs, je réponds : Saint Bonaventure, parce qu'il est solide et sûr, pieux, juste et dévot (3). » « Que d'autres docteurs soient appelés chérubins, Bonaventure, lui, est à la fois chérubin et séraphin, car il enflamme le cœur et il éclaire l'intelligence, il ramène l'âme à Dieu et l'y unit par un amour ardent. » « A cause de ce caractère spécial de sa vie et de sa doctrine, il est appelé par excellence et par antonomase le *Docteur séraphique.* » « Il n'est pas de doctrine plus sublime, plus divine, plus salutaire, plus suave que celle de saint Bonaventure. *Nulla sublimior, nulla divinior, nulla salubrior atque suavior* (4). »

(1) (*Loc. cit*).

(2) *Le Sacré-Cœur* par le R. P. Henri de Grèzes.

(3) Omnes enim sui temporis doctores utilitate operum facile præcellit si spiritum divini amoris et christianæ devotionis in eo loquentem attendas. Si ergo doctus vis esse et devotus, illius opusculis esto intentus. » (de scriptor. Ecclesiastic.)

(4) Si quæratur a me, quis inter celebres doctores plus videatur idoneus ;

Digitized by Google

Denys le Chartreux range saint Bonaventure parmi les docteurs scolastiques les plus dévots, les plus illuminés, les plus savants. *Inter doctores scolasticos cœteris magis unctos et illuminatos et doctissimos.* Nous passons sous silence les appréciations non moins élogieuses et enthousiastes d'un grand nombre d'autres écrivains : Saint François de Sales, Jean-Baptiste de Judicis, dominicain ; le V. P. de la Colombière et le docte Labbé, jésuites etc. etc.

On les trouvera cités dans notre *Séraphin de l'Ecole*, chap. VI. Ce que nous avons dit est plus que suffisant pour permettre au lecteur de porter un jugement.

On a osé prononcer, au sujet de saint Bonaventure, les mots de résurrection et de création. Dieu merci, le soleil séraphique brille toujours (non d'un éclat emprunté, mais de son propre éclat) au firmament de l'école. Puisse sa lumière ouvrir les yeux des aveugles volontaires ! Puisse surtout sa chaleur embraser le cœur de tous les amants de la vérité ! *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

respondeo sine præjudicio quod dominus Bonaventura, quoniam in docendo solidus est et securus, pius et justus et devotus » — Sint alii qui dicantur cherubici, Bonaventura autem verissimo nomine seraphicus simul et cherubicus, quia inflammat affectum et erudit intellectum, reducit et unit ad Deum per amorem excitativum. » — « Sortitus est idcirco secundum laudem, vitæ pariter et doctrinæ nomen ipse *Bonaventura*, ut antonomastice, doctor *seraphicus* nominetur... docet ignem suum cum lumine. » (De examinat. Doctrinar.)

Si diligenter libros ejus inspicias, et modum dictantis attendas, dices universam illam doctrinam totam redolere sanctitatem. Ita enim scribebat, ut gustare, quæ scriberet, videretur. Unde vere potest dici illius sapientia, sapida scientia, quia ipse scribendo gustabat, et eadem legentibus, etiam si carnales sint saporem generat sanctitatis, et spiritualis suavitatis cibique divini. Nemo enim adeo est voluptatum illecebris illæquætus, quin, si diligenter et attente libros ejus legat aliquando et sæpius compungatur, et a carnis desideriis ad superna suspiret.....

In quo genere, mihi doctrina ejus *maxime ipter cœteras videtur excellere.....* Joan. Baptist. de Judicibus, (in processu canonizat. de Bonaventuræ apud Balutium).

« *Ipse solus* (Bonaventura) elapsis hucusque temporibus, ut magister illuminatissimus, pro *singularitate* sapientiæ appellatus est Doctor Seraphicus. Jean de Torrecremata, dominic. Tract. de veritate Concept. B. Virv. part. 6. Cap. 30.

Digitized by Google

En ce qui concerne l'*Ami*, en particulier, il nous pemettrra de formuler un vœu. Au lieu de s'opposer au mouvement bonaventurien et justifier ainsi nos doléances, qu'il travaille au contraire à le favoriser de son mieux ; qu'il use, dis-je de son influence pour faire aimer par tous et partout, le séraphique docteur. Ce maître illustre est négligé, principalement parce qu'il s'efforce de transformer toute science en piété, toute spéculation en flammes de charité. Raison décisive entre toutes pour aller désormais à lui. Nous avons, de nos jours, besoin de lumière abondante, c'est certain ; mais nous avons encore plus besoin de piété et de dévotion. Nous unirons donc l'étude de saint Thomas qui est surtout lumière à celle de saint Bonaventure qui est surtout ardeur et flamme. A l'exemple de l'immortel Cardinal Pie, nous demanderons « au Seigneur qu'il nous remplisse de cet esprit de sagesse et d'intelligence qui anima l'angélique docteur Thomas et le docteur séraphique Bonaventure : nobles rivaux entre lesquels se partagea la palme du savoir et celle de l'amour, mais qui furent tous deux des flambeaux ardents et luisants et qui, appelés là-haut à si peu de distance l'un de l'autre, y brilleront désormais comme des étoiles pendant les perpétuelles éternités » (1).

(1) *Loc. cit.* « Certo S. Bonaventura, dit le cardinal Parocchi, è grande dottore della Chiesa e degno amico di S. Thommaso d'Aquino. E se S. Thommaso fu quasi l'architetto della theologia, S. Bonaventura ne è il poeta filosofo ; S. Thommaso è il maestro ammirable dell' analisi, ma S. Bonaventura è anche il maestro inimitable della sintesi. S. Thommaso è l'Angelo. S. Bonaventura è il serafino della Scuola è si puo dire di lui come di Gio. Battista : Ille erat lucerna ardens et lucens » (Allocuzione in occasione della benedizione della prima pietra del Collegio di S. Antonio, 16 aprile (1884).

Pour ces motifs nous espérons qu'un jour S. Bonaventure sera déclaré comme Saint Thomas, protecteur des études universelles : C'est le vœu que nous avons émis dans deux de nos ouvrages : *Sanctus Bonaventura.* — *De necessaria temporaneitate creaturæ*, auquel, nous sommes heureux de le dire s'est associé peu après le Révérendissime Père Louis de Parme, alors provincial, depuis ministre général de l'ordre des frères mineurs et archevêque titulaire de Ptolémaïde.

Voir son opuscule *Oratio super characteribus doctrinæ bonaventurianæ*. Placentiæ, typis episcopalibus Josephi Tedeschi, 1887.

L'extrait suivant d'une lettre d'un jeune curé mettra en évidence, en le résumant, toute l'économie du présent travail. « J'avoue franchement que je n'a-

Digitized by Google

vais jamais eu l'occasion de connaître ses œuvres, mais je vous certifie qu'aussitôt que mes ressources me le permettront je me ferai un devoir de me les procurer pour en faire l'objet de mes plus chères études. Ne suis-je pas d'ailleurs un enfant de Saint-François ? — Et puis que pouvait-on demander de plus à ce glorieux docteur ? S'il cherche à éclairer notre intelligence, ce n'est que pour mieux enflammer notre cœur : Sic enim scribenda cum summa eruditione parem pietatem conjungit ; ut lectorem docendo moveat. (Sixte V) Tout est là

« Je m'associe de grand cœur au vœu que vous émettez en terminant votre ouvrage : Oui, puissions-nous voir un jour saint Bonaventure à côté de saint Thomas, proclamé patron des écoles. Quoi qu'il en soit, dès ce jour il sera le mien. »

P. Evangéliste de Saint-Béat, *lecteur*.

Digitized by Google

NOTES THEOLOGIQUES

SUR L'UNION DE L'HOMME A JÉSUS-CHRIST

III

Comment l'Eglise est le corps mystique de Jésus-Christ.

L'Apôtre saint Paul, « le maître et le docteur des gentils », a reçu la mission d'enseigner aux nations le mystère du Christ ou mystère de l'Eglise. « Vous savez, dit-il aux « Ephésiens, la grâce que Dieu m'a départie. Il m'a décou- « vert par révélation ce mystère, et vous avez pu voir la « sagesse qu'il m'a donnée dans l'intelligence de ce mys- « tère du Christ, dont je suis le ministre par un don de sa « grâce : les nations sont cohéritières et concorporelles et « comparticipantes de la promesse dans le Christ Jésus. » « Eph. III.

Ce mystère se trouve exprimé dans tous les écrivains sacrés ; mais c'est dans saint Paul qu'on en voit l'exposition la plus complète, et comme plusieurs l'ont remarqué, ce mystère du Christ est le fondement de toute sa théologie.

Col. I. 18. « Le Christ est le chef du corps de l'Eglise ».

Eph. I. 22. « Dieu l'a constitué chef sur toute l'Eglise, qui est son corps et sa plénitude, et le Christ se complète en nous tous ».

Or le mystère de l'Eglise a deux aspects différents, qui se complètent l'un par l'autre. L'Eglise est un corps moral, harmonieusement organisé, dont tous les membres sont vivifiés par Jésus-Christ, leur commun chef, et où chacun a des fonctions particulières et concourt au bien de tous les autres. L'Eglise est aussi le corps du Christ, en tant qu'elle est unie à son divin chef dans une mystérieuse unité corporelle et qu'elle est avec lui « une même chair », et c'est sous ce rapport principalement qu'elle est appelée le corps mystique de Jésus-Christ.

1° *De l'Eglise, considérée comme corps moral.*

Digitized by Google

Rom. xii. « Comme dans l'unité du corps il y a plusieurs « membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonc- « tion ; ainsi en Jésus-Christ, nous sommes tous un même « corps et réciproquement les membres les uns des autres, « ayant chacun des dons différents, selon la grâce qui nous « a été départie. »

I. Cor. xii. « Dans l'Eglise il y a diversité de grâces, « diversité de ministères, diversité d'opérations ; mais c'est « le même Esprit qui se manifeste ainsi en chacun pour « l'utilité de tous ».

Eph. IV. « La grâce est distribuée à chacun selon la mesure « du don du Christ. C'est lui qui a donné à son Église les « uns pour apôtres, les autres pour prophètes, d'autres pour « annoncer l'Evangile et d'autres comme pasteurs et docteurs, « afin que les uns et les autres concourent à la consomma- « tion des saints, à l'édification du corps du Christ. »

L'Eglise est donc un corps moral dont tous les membres, avec leurs fonctions particulières, contribuent selon leur mesure au bien général ; mais cette union morale, cette relation d'influence qui unit les membres entre eux et qui les unit tous à Jésus-Christ, ne suffit pas à expliquer la nature du mystère de l'Eglise. Il y a quelque chose de plus intime et de plus mystérieux dans cette unité du chef et de ses membres, qui constitue, suivant saint Paul « l'Homme parfait », « l'Unique Homme nouveau » ; et la tradition reconnaît dans le corps mystique de l'Eglise autre chose qu'une simple union morale et d'influence.

2° *Comment l'Eglise est le corps de Jésus-Christ, par sa mystérieuse unité de chair avec lui.*

Saint Augustin. « Le Christ s'est uni son Epouse dans le sein de la Vierge. Car le verbe est époux, et son épouse c'est la chair de l'homme » *In Jo.* tract. VIII, 4. « Ils seront deux dans une seule chair »... Le Christ a adhéré à son Epouse, afin qu'ils fussent deux dans une seule chair. » *In Jo.* tract. X, 10.

Jésus-Christ est l'Epoux de l'Eglise ; il est le chef de l'Eglise. Ces expressions se rapportent directement à l'Humanité de Jésus-Christ, car elles ont pour fondement notre unité de chair avec lui.

Digitized by Google

Saint Paschase Radbert. « Pour comprendre combien est intime l'unité du corps entre Jésus-Christ et l'Eglise, considérez que le corps du Christ est désigné de trois manières dans les Saintes Ecritures. D'abord, c'est ce corps du Seigneur, dans lequel il a souffert sa passion. Ensuite, c'est son corps sacramentel, produit par la vertu du verbe, et qui n'est autre que le corps dans lequel il a souffert, et qui est son propre corps. Enfin, le corps du Christ, c'est aussi toute la sainte Eglise de Dieu, qui est de sa chair et de ses os, qui est formée en une même chair avec la chair du Christ, et qui lui est associée en unité de corps. Ainsi il y a vérité et unité de corps dans le Christ et dans l'Eglise, et le corps sacramentel est l'intermédiaire qui produit leur union. Que celui donc qui veut être dans l'unité du corps du Christ, comprenne ce mystère, et que ces trois corps sont un même corps du Christ. » In Matth. Lib. XII. cap. 26 — Edit. Migne. pag. 896.

Cardinal Franzelin. « C'est très justement que l'Eglise est appelée le corps mystique du Christ. Elle est son corps, car les Saintes Ecritures le déclarent manifestement : et ce corps est mystique, parce qu'il est uni au Christ chef par des liens mystérieux, que la foi nous oblige à croire » Tract. de SS. Sacr. Euch. — Thes. X. p. 147.

Mystique signifie mystérieux, qui appartient à l'ordre des mystères. De toutes les réalités les réalités mystiques sont les plus réelles et les plus parfaites, parce qu'elles sont surnaturelles et divines.

Le cardinal Franzelin fait remarquer que, dans la langue de l'Eglise, cette expression de corps mystique du Christ a un double sens. Il signifie le propre corps de Jésus-Christ dans son état mystérieux de sacrement, et il désigne aussi l'Eglise qui, dans le mystère du Christ, est un même corps avec son divin chef. Chez les Saints Pères, et jusqu'au neuvième siècle, l'expression de corps mystique désigne presque toujours le corps sacramentel de Jésus-Christ. A partir de cette époque, l'usage a prévalu peu à peu d'appliquer à l'Église cette dénomination. Ainsi, dans la langue catholique, l'expression de corps mystique du Christ est appliquée à l'Eucharistie et à l'Eglise, et elle a passé avec le temps de la première à la seconde. Mais comment cela a-t-il pu se faire ?

Digitized by Google

Cela montre combien est intime l'union de ce double corps mystique du Christ, et que c'est par l'Eucharistie que l'Eglise devient avec Jésus-Christ « un même corps et un même pain ».

L'union de Jésus-Christ et de l'Eglise, dans le mystère du Christ, est comparée à l'union de la tête et des membres dans l'intégrité du corps humain ; et cette union surnaturelle et mystérieuse est plus profonde et plus parfaite, comme le dit le cardinal Pie, que l'autre union qui est naturelle et corporelle. Mais si cette union du Christ et de l'Eglise n'était qu'une relation morale et d'influence, comment pourrait-elle être plus intime que l'union physique de la tête et des membres dans le corps humain ?

D'ailleurs, les autres comparaisons, dont les Saintes Ecritures se servent pour signifier l'union du Christ et de l'Eglise, s'accordent à indiquer autre chose qu'une simple union morale.

La vigne et les rameaux.

Saint-Augustin. « Je suis la vigne, dit le Seigneur, et vous êtes les rameaux ». Le Seigneur dit cela en tant qu'il est la tête de l'Eglise et que nous sommes ses membres, lui, le médiateur de Dieu et des hommes, l'Homme Christ Jésus. En effet, la vigne et les rameaux sont d'une même nature. Aussi, comme le Christ est Dieu, et que nous ne sommes pas de sa nature, il s'est fait homme, afin qu'en lui la nature humaine fût la vigne dont nous devenons les rameaux ». In-Jo. Tract. XX.

Saint Hilaire. « Si le Christ a pris notre chair, c'est afin que nous, qui sommes de chair, nous puissions être greffés comme des rameaux sur lui qui est la vraie vigne. » — De Trinit. Lib. IX.

« Le Fils de Dieu en naissant de la Vierge a pris en lui la nature de toute chair, et par là il est devenu la vraie vigne et il contient en lui-même l'universalité des rameaux ». in Ps. 51. n° 16.

C'est donc directement par sa nature humaine, que Jésus-Christ est le chef de l'Eglise.

Digitized by Google

Saint Cyrille. « Nous avons montré que le Christ est la vigne et que nous sommes ses rameaux, parce que nous lui sommes unis non seulement par des liens spirituels, mais par une participation à son corps. Que viennent-ils donc nous déblatérer, disant que nous ne sommes pas unis corporellement à Jésus-Christ, et que, par cette vigne mystique, le Christ n'a pas entendu sa chair mais seulement sa divinité. » In Ev. Io. Lib. X.

Comparaison tirée de la Greffe

Saint Paul dit que nous avons été retranchés de l'olivier sauvage et greffés sur le bon olivier. Rom. XI. 24. C'est par ce moyen que nous avons passé du vieil au nouvel Adam.

Saint Denis. « Notre union à Jésus-Christ se fait par une greffe spirituelle. » De Hier. Eccl. — Cap. 3.

Saint Thomas. « Voici ce que dit le Seigneur. Je prendrai « de la moelle du cèdre sublime ; de la cime des branches « j'extrairai un rameau tendre, et je la planterai sur la « montagne élevée et éminente. Je le planterai sur la mon- « tagne sublime d'Israël, et il germera et portera du fruit. » Ezech. XVII 22.

La moelle du cèdre sublime est la Sagesse du Père Éternel. Les branches sont les anciens patriarches. La cime des branches est la bienheureuse Vierge Marie, et le rameau tendre est la chair que le Christ a pris de son sein. Et cette greffe, formée de la Sagesse du Père et du corps du Christ, Dieu la plante sur la montagne d'Israël, c'est-à-dire dans l'Eglise, dans le cœur du juste, et elle portera des fruits excellents semblables à ceux du Christ. Opusc. 57 c. 25.

Rom. vi 5. « Nous sommes tous plantés dans le Christ. »

Col. ii. 7. « Nous sommes enracinés et surédifiés dans le Christ. »

Jac. i. 21. « Suscipite insitum Verbum ». Recevez le Verbe qui a été greffé en vous.

Digitized by Google

Comparaison tirée de la manière dont Eve a été formée de la chair d'Adam.

Eve a été tirée du côté d'Adam, assoupi dans une sorte d'extase, et l'Eglise naît de l'eau et du sang, sortis du côté du Sauveur, endormi sur la croix. Adam dit : « Ceci maintenant, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ». Gen. II,24. Et nous, comme le dit l'apôtre saint Paul, « nous sommes « de la chair et des os de Jésus-Christ et les membres de son « corps. » Eph. v. 30.

Saint Bonaventure. « Tous les fidèles doivent aimer la chair du Christ, parce qu'ils sont engendrés de sa chair, comme Eve du côté d'Adam. Adam signifiait le Christ ; Eve signifiait l'Eglise. Eve est formée du côté d'Adam endormi, et l'Eglise du côté du Christ, d'où est sorti le sang qui la rachète et l'eau qui la purifie. Eve devait aimer Adam, non seulement parce qu'elle était son épouse, mais aussi parce qu'elle était sa chair ; et de même, l'Eglise et toute âme fidèle doit aimer le Christ, qui est de notre chair et qui nous produit de sa chair. Nous ne sommes pas seulement ses épouses, mais nous sommes engendrés de sa chair. Si donc vous voulez aimer celui de la chair duquel vous êtes, ou celui qui est de votre chair, aimez Jésus-Christ. Le Fils de Dieu a été fait de notre chair corporellement, afin que nous fussions engendrés de sa chair spirituellement. » Serm. IX de Nativitate.

Jésus-Christ est l'époux de l'Eglise. « Celui qui a l'épouse est l'époux. » Et il est aussi « le Père du siècle futur ». Eve était en quelque sorte fille d'Adam son époux, et nous, nous sommes aussi les fils de l'époux, « Filii sponsi ».

Nous sommes donc engendrés de la chair du Christ, comme Eve de la chair d'Adam. Nous sommes les membres de Jésus-Christ parce que nous sommes les membres de son corps, de sa chair et de ses os. Ce n'est donc pas par une simple union morale que nous sommes unis à notre divin chef.

Cette formation d'Eve en unité de chair avec Adam signifiait un double mystère, la consubstantialité du Verbe avec le Père dans la sainte Trinité et l'unité du chef et des membres

Digitized by Google

dans l'Eglise. S'il n'y avait entre le Christ et l'Eglise qu'une relation d'affection et d'influence. Cette union morale exprimerait d'une manière moins parfaite la consubstantialité du Verbe avec son Père, que l'union physique d'Eve avec Adam. Et de même, l'unité du Christ et de l'Eglise, dans l'ordre de la grâce, serait moins parfaite que l'unité d'Adam et d'Eve, dans l'ordre naturel. Or il ne convient pas qu'il en soit ainsi ; car les réalités surnaturelles doivent être plus parfaites que les réalités naturelles, qui en sont le symbole.

« Nous sommes, dit saint Jean Chrysostome, un même pain et un même corps. Nous sommes ce corps même du Christ, nous ne sommes pas plusieurs corps, mais le corps unique du Christ, comme les grains fondus ensemble sont un même pain. Nous sommes d'un même pain et d'un même corps, et nous sommes ce même corps et ce même pain. » In Epist. ad Cor. I Homil. 24.

L'Eglise est donc véritablement le corps du Christ, un même corps avec lui. Il faut remarquer cependant que cette unité de corps ne nous constitue pas le propre et hypostatique corps de Jésus-Christ et ne nous donne pas avec lui une identité absolue. « L'Eglise est vraiment le corps du « Christ, dit l'abbé Rupert ; mais elle n'est pas ce corps qui « a été livré pour elle, car l'Eglise ne s'est pas livrée pour elle-même, mais Jésus-Christ pour l'Eglise ». In Jo. cap. VI. p. 469, édit. Migne. L'Eglise, il est vrai, est adjointe au corps du Christ dans une unité de chair si intime, que dans un sens le corps complet du Christ, c'est la tête et les membres ; mais le corps du Verbe fait chair, demeure toujours dans sa propriété inaccessible. Autrement, en effet, l'Eglise participerait à proprement parler à l'union hypostatique, et quand le Christ s'unit un de ses membres, il n'y aurait pas seulement une extension de son incarnation, mais une nouvelle incarnation véritable ; ce qui manifestement n'est pas vrai. Ainsi, bien que dans le mystère du Christ, l'Eglise forme avec Jésus-Christ un même corps, et qu'elle soit le complément et la plénitude de son corps, il reste toujours une distinction essentielle entre le propre corps du Christ et son corps mystique.

Saint Thomas. « Le mot Eglise est pris dans un double

Digitized by Google

sens : ou comme le corps uni à son chef, ou bien comme comprenant à la fois le chef et ses membres. Dans la première acception, en tant que corps uni à son chef, l'Eglise a la raison d'épouse. Or dans ce sens, le Christ n'est pas membre de l'Eglise, mais son chef, et on ne peut dire en aucun manière que le Christ est membre de l'épouse. Dans la seconde acception, en tant que l'Eglise comprend à la fois la tête et les membres on dit que le Christ est un membre de l'Eglise, parce qu'il a un office distinct des autres membres. Cependant, même dans ce sens, l'expression de membre de l'Eglise, appliquée au Christ, ne convient pas beaucoup, parce que le mot membre implique l'idée de partage ; or dans le Christ, le bien spirituel ne se trouve pas en partie comme il arrive dans un membre particulier, mais il y est tout entier et intégralement, de telle sorte que le Christ est le bien total de l'Eglise, et que lui-même avec ses membres n'est pas quelque chose de plus grand que lui tout seul. Dans ce dernier sens, l'Église comprend l'époux et l'épouse, à cause de l'union spirituelle qui fait de l'un et de l'autre une même chose. » Supplém. Q. XCV. d. 3.

Ainsi, dans la tradition, l'Eglise est prise dans une double acception. Tantôt elle signifie l'ensemble de tous les fidèles, adjoints comme corps au Christ son divin chef : et tantôt elle désigne à la fois la tête et les membres, le corps tout entier du Christ, sa chair propre et l'hypostatique et toute chair qui est venue à lui et qu'il a incorporée à sa chair capitale.

Bourdaloue. « Je considère le corps de Jésus-Christ en deux manières, ou plutôt je trouve que Jésus-Christ a tout à la fois un corps naturel et un corps mystique. Son corps naturel, c'est sa propre chair, celle dont il s'est revêtu pour nous ; et son corps mystique, c'est l'Église, qu'il s'est unie et incorporée, selon la doctrine de saint Paul. » Sermon sur le Très Saint Sacrement.

Il y a donc dans l'Église une relation d'influence des membres avec Jésus-Christ et des membres entre eux. Il y a aussi une mystérieuse unité de chair dans tous les membres, qui sont incorporés à leur divin chef ; et c'est ainsi que l'Église est le corps mystique du Christ.

F. François de Vouillé.

Digitized by Google

MÉLANGES

EXTRAITS DE DOCUMENTS TOURANGEAUX

Je réunis ici trois documents tourangeaux inédits, sauf un. Ils ont trait à l'histoire du premier et du troisième ordre franciscain : I. un passage du procès de béatification de la B. J. de Maillé omis par les Bollandistes, avec le texte français d'une lettre dont les mêmes donnent le texte latin. — II. La bulle de Paul II annonçant aux Tourangeaux la nomination d'Hélie de Bourdeilles à l'Archevêché de Tours. — III. Une lettre sur le P. Marc d'Aviano.

I

La Bienheureuse Jeanne Marie de Dreux de Maillé, baronne de Sillé, naquit en 1331 le 14 avril à la Roche Saint-Quentin et elle mourut le 28 mars 1414. Voici pour ses futurs historiens quelques indications bibliographiques :

1. Vie par Martin de Boisgaultier, gardien de Cordeliers de Tours et confesseur de la Bienheureuse. Cette vie a été imprimée en français et en latin à Angers en 1644. Le texte latin en est reproduit dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes au 28 mars.

2. Enquête sur la vie et les miracles de la dame Marie de Maillé pour sa canonisation, faite à la demande de Jacques de Bourbon, comte de la Marche [et roi de Naples] et du gardien des Cordeliers de Tours, devant Pierre de la Bruyère, commençant le 11 avril 1414. Ms. orig. sur parch. n° 1032 de la bibl. de Tours. Au sujet de ce Pierre de la Bruyère voir aussi mss. 353, 593, 595, 606, 694 de la même bibliothèque. Ce ms. est incomplet du dernier feuillet, mais il est reproduit dans les *Acta Sanct.* au 28 mars, p. 747-767 (édit. de 1668).

Digitized by Google

3. Vie par le P. Mathurin Le Heurt. ms. cité par les Boll.

4. Vie imprimée ou manuscrite, terminée en 1507, id.

5. Vie de la B. J. M. de M. par le P. Jean Marie de Vernon dans la Coll. des Vies des personnes illustres qui ont fleuri au XVe, XVIe, XVIIe siècles, 1667.

6. Vie... par Frédéric Bordeaux, 1872, in-18° de 147 p.

7. Vie... par Janvier et Bourassé, Tours 1872, in-12°. Ecrite d'après 1 et 2.

8. Fragment généalogique sur la maison de Maillé. Extr. du tome cinquième des Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France publiées par M. Lainé. Paris, 1836, in-12 de 22 p.

Le texte du ms. 1032 de la bibl. de Tours renferme un passage curieux : c'est le témoignage de Richeta, fol. 21 r°. Le témoignage du témoin est assez piquant et l'on se demande pourquoi les Bollandistes de 1668 l'ont supprimé. Le voici:

Richeta uxor Oliuerii tranchant ciuis turon, paro(chia)na Sancti Petri de vallo turon. etatis tringinta sex annorum vel circa testis producta jurata et examinata die undecima mensis februarii anno domini millesimo quadrin^mo XIIII^to dicit et deponit per suum juramentum quod ipsa fuit in morte domine Marie quondam de Malliaco domine de Seilleyo et egressa anima a corpore ipsa testis reperiit cordam gracilem multum spice nodatam qua erat precinta dicta domina Maria multum stricte, et signa et vestigia corde nodose apparebant in carne rubea et concavata; sed statim post, corpus domine quasi in juvenili etate fuit per Deum mirabiliter reductum et signa sanctitatis et quasi future resurrectionis et renovationis juventutis in ea apparebant et sibi videbatur quod dictum corpus esset simile corpori unius puelle juvencule et omnia membra erant reformata et renovata ad mensuram juventutis sine aliqua superfluitate aut difformitate. Ista testis dictam deffunctam tractans et palpans reperiit, invenit et cognoscit omnia signa virginitatis, et claustrum virgineum integrum incorruptum et intactum, et credit ipsa testis hoc esse maximum miraculum quod mulier octuoginta duorum annorum in statura, in forma et apparencia unius virginis juvencule appareret. Maxime cum in sua vita esset penitencia macerata et con-

Digitized by Google

sumpta carnibus, sicut propriis occulis ipsa testis pluries viderat et experta erat (1).

Le texte latin des *Acta Sanctorum*, p. 765. col. B. 14e ligne, à la fin se trouve en français dans le ms. 1032. Malheureusement, comme je l'ai dit, le dernier feuillet est déchiré.

Enfin la lettre du roi de Chypre, ms. 1032 f° 10 r° et v°, *Acta SS.* édition de 1668, p. 753, 754, est aussi en français dans le ms. seul. En voici le texte (2) :

A ma très chère et bien aimée la dame de Sylly, de part Janus roy de Chipre etc., qui tous temps se recommande à votres bonnes prieres Tres humble et obeissante serviciable de Dieu, je pri le doulx Jhesus que ma letre vous puisse trouver saine et en tres bon point et auxi en la grace de luy comme votre humble cueur le desire. Et vraiment celluy est sain, riche et puissant qui son ame sente en la voie de paradis, qui se sente pouvre des biens de ce monde et qui se voit gardé et sauvé par son createur. Lesquelles choses combien quelles sont impossibles à nous qui sommes tres simples et pecheresses creatures, pour ce que laage de la vertu ne la possibilité nous n'avons pas d'acquestier tant de biens comme produit l'amour de Dieu, se luy par la grace ne les donne. Elles nous sont bien possibles mediante la bonne amour que le parfait donnent de touz les biens (3) *a envers sa creature, laquelle prenons bien voir* [fol. 10 v°] *quand il deigna prendre chair humaine, converser entre nous poures pecheurs, nous enseignent* (sic) (4) *la voie de notre salut souffrir mort et passion, respandant son sant sur la terre pour nous racheter et ausi nous laver de l'eaue de son precieux costé du peché uquel nous estions auoiens* (5) *mort deseruie. Et très humble et obeissante seruiciable de Dieu, pour ce que j'ay par le rapport de ma très chere compaigne la royne, aucunement sceu de vostre bonne vie, j'ay délibéré de vous escripre en louant Dieu que si benignement euure enuers ses creatures*

(1) *Acta Sanct.* édit de Palmé, 28 mars, p. 750 et 751
(2) Bibl. de Tours. ms. 1032, fol. 10 r°.
(3) Bonorum omnium largitor.
(4) Pour *enseignant*, comme plus haut *donnent* pour *donnant*.
(5) In quo eramus et per quod morti serviebamus.

Digitized by Google

quant les réduit a si grant gloire comme d'auoir sa grace. Et vrayment j'en ay eue une très singuliere joie en le priant qu'il vous y conserue tous temps, de bien, en mieulx et vous laisse veoir sa chiere gracieuse au jour du jugement : si vous pri tres chierement que moy et ma dicte compaigne vous soions recommandes quant vous pries Dieu et combien que nous indignes, recommandés nous à sa sainte grace et auxi tout le peuple de Chipre qui seuffrons et sommes pour souffrir de tres grans maulx, se Dieu ne y met le remede. Car apres les guerrès, mortalité et famicie, il nous est venue une si grant quantité de langousies qui nostre substance devoure et destruit, qu'il nous conuient par nécessité querir notre dicte substance de ailleurs. Je tiens bien que Dieu nous ayme et nous veult chastier, non selon nos grans pecchiez, ains par misericorde. Si le vous fay sauoir adoe que par vos bonnez prières puissiez encliner la volenté de Dieu vers nous en toute pitié et qu'il ne nous juge selon nos grans maulx, ains selon la grant amour et misericorde qu'il a vers ses creatures. Tres humble et obeissant seruiciable de Dieu, aultre en present ne vous say que escripre fors que je me recommande à vos bonnes prieres en priant le doux Ihesucrist qu'il vous ayt en sa sainte garde et vous doint joye en la gloire de paradis. Escripte de ma propre main le XXVe jour de septembre.

Le roi de de Chypre s'était marié à Charlotte de Bourbon, sœur de Jacques de Bourbon, par procureur à Melun en 1409 2 août. Charlotte alla en Chypre en 1411. La lettre est donc postérieure à cette seconde date.

II

La liasse cotée GG. 23 aux Archives municipales de Tours contient une charte assez intéressante sur Hélie de Bourdeilles. Depuis l'apparition du beau livre de M. le Dr Pouan (*Le saint Cardinal Helie de Bourdeille*. Neuville-sous-Montreuil, 1897-1900, in-f°, 2 tom.) nous connaissons mieux ce saint archevêque. Fils d'Armand de Bourdeille et de Jeanne de Chamberlhac, il naquit dans la seconde moitié de 1413. A sept ans, la vocation franciscaine comme une fleur printanière, naît dans

Digitized by Google

son âme, et à dix ans l'enfant quitte son château, ses parents, pour revêtir la bure de cordelier au couvent de Périgueux. Ils étaient précoces, les enfants de ce temps-là !

Il prononça ses vœux, si l'on s'attache rigoureusement au dire de Bois-Morin, avant d'étudier « les arts en grammatique et en philosophie » c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans.

A vingt-quatre ans, en 1437, le Fr. Hélie est élu évêque de Périgueux et, en 1468, il est transféré au siège de Tours. Cette date était déjà donnée par le *liber Provisionum* de Paul II (fol. X) conservé aux Archives Vaticanes (Pouan. id. tom. II, p. 176-177) et par le *lib. Oblig.* tom. 83, f. 10 des Archives du Vatican.

Nous avons été assez heureux pour retrouver une bulle concernant cette nomination :

Paulus episcopus servus servorum Dei Dilectis filiis populo civitatis et dioc. Turonen. salutem et apostolicam benedictionem: Hodie venerabilem fratrem nostrum Heliam tunc episcopum Petragoricen. in Archiepiscopum Turonen. Electum a vinculo quo Petragoricen. ecclesiæ cui tum preerat tenebatur, de fratrum nostrorum consilio et apostolicae potestatis plenitudine absolventes ipsum ad Turonen. ecclesiam tunc vacantem duximus autoritate apostolica transferendum preficiendo ipsum eidem Turonen. ecclesie in archiepiscopum et pastorem prout in nostris inde confectis litteris plenius continetur. Quocirca universitatem vestram rogamus et hortamur attente per apostolica vobis scripta mandantes quatinus eundem Electum tanquam patrem et pastorem animarum vestrarum grato admittentes honore, exibentes eidem obedientiam et reverentiam debitam et devotam, ipsius monitis et mandatis salubribus humiliter intendatis, ita quod ipse in vobis devotionis filios et vos in eo per consequens patrem invenisse benevolum gaudeatis. Datum Romae apud Sanctum Marcum anno Incarnationis dominice millesimo quadringentesimo sexagesimo octavo, decimo septimo kalendas junii, Pontificatus nostri anno quarto.

Conradinus Adrianus. (1).

(1) Cf. Eubel, *Hierarchia catholica*, tome II, p. 283, 20 n. 30), 50 (n. 568).

Digitized by Google

Cette bulle, on le voit, est adressée au peuple de la ville et du diocèse de Tours. Elle est du 16 mai 1468. Le sceau manque. Hélie de Bourdeille succédait à Géraud de Crussol transféré au Siège de Valence (*lib Prov.* Paul. II. F. X.).

Le 15 novembre 1484 Hélie fut nommé cardinal. Il mourut le 5 juillet 1484 à Artannes dans son diocèse, en murmurant doucement *l'in manus tuas*, sous les regards de ses frères « les beaux Pères de l'Observance ».

M. Poüan rapporte un grand nombre de témoignages en faveur de la vie et sainteté du P. Elie de Bourdeilles. J'en ai indiqué quatre ou cinq autres dans les *Etudes Franciscaines*, tom. VIII, p. 314-316.

A vrai dire la bulle *Hodie venerabilem* rentre dans la catégorie de celles que Rome avait l'habitude d'adresser aux princes, au chapitre, aux vassaux, aux suffragants, au clergé ou au peuple d'une ville ou d'un diocèse, à l'occasion de la promotion ou de la translation d'un évêque. Elle n'a donc qu'une importance secondaire. Il serait plus intéressant de retrouver et de publier la bulle même de nomination dont fait mention celle adressée aux Tourangeaux.

III

Qui ne sait quel thaumaturge étonnant fut, à la fin du dix-septième siècle, le P. Marc d'Aviano, célèbre religieux de l'ordre des Frères Mineurs capucins ?

Charles Christofori — c'était son nom — était né dans le Frioul le 17 novembre 1631. En souvenir de son père, il prit le nom de Frère Marc le jour où il revêtit la bure franciscaine, le 21 novembre 1648. Ses biographes nous le montrent ensuite semant sur ses pas les bienfaits et les prodiges, avec l'éclat d'une parole chaude et entraînante. Il est tour à tour à Innspruck près de Charles V de Lorraine, à Munich près de la cour ducale, en France, en Belgique et à Vienne surtout, où il meurt le 13 août 1699, après avoir assisté à la défaite des armées turques le 12 septembre 1688 (1).

Son compagnon de voyage, le P. Cosme de Castelfranco,

(1) Cf. *Etudes Franciscaines*, tome III, p. 71. *Les Petits-fils du grand roi* par le P. Edouard d'Alençon.

Digitized by Google

a laissé sur lui une biographie manuscrite. Elle est conservée, avec d'autres documents originaux, aux Archives Provinciales des capucins de Venise. C'est à cette source qu'ont puisé tous les écrivains postérieurs, directement, ou indirectement en consultant les *Notizie storiche concernenti l'illustre servo di Dio P. Marco d'Aviano*, *compilate* dal P. Fedele da Zara. Venezia. 1798 (1).

Aux Archives Vaticanes le P. Louis Antoine de Porrentruy a déniché une série de lettres des plus intéressantes sur le même sujet. Nous pensons bientôt pouvoir étudier à loisir ces documents et nous espérons que la Révérendissime P. L. A. ne nous en fera pas trop attendre cette publication. Voici dès maintenant l'extrait d'une autre lettre, que j'ai trouvée à la bibliothèque municipale de Tours, manuscrit 1490 n° 11.

Elle est écrite à Dom Pierre Sauaumare, procureur de Saint-Nicaise, par André Chevrier ; elle est datée de Bruxelles, 26 juin 1681. Par conséquent elle se rapporte au temps du voyage du P. Marc en Flandre. Le saint religieux avait été appelé dans ce pays sur la demande du prince de Parme, Alexandre Farnèse (2), et d'Anne Elisabeth de Lorraine, princesse de Vaudemont.

Pendant qu'il traversait la France, des foules entières se levaient sur son passage. Le roi Louis XIV craignait-il, à cette occasion, un soulèvement dans sa bonne ville de Paris (3) ? S'imaginait-il que le P. Marc d'Aviano, qui fréquentait la cour impériale, pouvait venir en espion ? (4) La dauphine était alors malade à Versailles. Elle comptait recevoir la visite du Père Marc. Elle fut déçue. Par ordre du roi, le religieux ne put s'arrêter à Paris (5). Il fila d'un trait jusqu'à Valenciennes.

(1) id. Cf. Bibl. de Troyes, ms. 2271 n° 41, déjà signalé dans les *Annales Franciscaines*, tom. XVII, p. 442. cf. id. p. 687, et *Annal. ord. minor. cap.* 1891, p. 216-218 et p. 240. etc. — *Leodium*, 1902. n° 5. art. de M. E. Schoolmeester. — *Anal, minor. cap.* 1893, p. 156.

(2) Arch. Vatic. Nonciat. de Flandre vol. 71, f° 34.

(3) Arch. Vatic. Nonciat. de France vol. 165, dépêche du 2 juin 1681.

(4) Ceci semble bien avoir été une préoccupation de Louis XIV. Il prit plusieurs arrêtés en ce sens, le 19 septembre 1671, le 17 juin 1675 et le 8 janvier 1576. Cf. Arch. Indre-et-Loire H. 723.

(5) Arch. Vatic. Nonc. de France, vol. 166 dépêches du 13 juin et du 25 juillet. P. Edouard d'Alençon, id. p. 72.

Digitized by Google

C'est ici que se place notre lettre :

« *Benedicité par avance.*
« *M. R. P.*

« *Le capucin qui a traversé la France qu'on a conduit par ordre du Roy de Lyon* (1) *a Valenciennes, sans luy permettre de parler à qui que ce soit, non pas même de loger dans les couvents de son ordre, a esté icy deux fois, une fois à Anvers et autant à Malines, et hier il est party pour Gand. L'on n'a jamais veu ne ouy rien de semblable ny leu dans les hystoires et vies de tous nos grands saints, et ce ne sont pas des hyperboles et des exagérations, ce sont des vérités que je m'en vas vous dire. De sa seule bénédiction il chasse les diables, il fait ouyr les sourds, il fait parler les muets, marcher les boitteux et les personnes perclües de tous leurs membres et qui n'en ont jamais eu l'usage, ou bien perclues depuis* [de] *longues années de 5, 10, 20, 22 ans. Il convertit les cœurs les plus endurcis lorsqu'il entre dans les villes, et des personnes qui n'avoient esté depuis 10 et 20 ans et 30 ans à confesse y ont esté, et il y a une telle affluence de peuple généralement en toutes les églises où l'on a coustume de confesser qu'à peine peut-on approcher du confessional depuis les 4 heures du matin jusques après midy ; et les églises ne suffizant pas on confesse dans les sacristies, cloistres et parloirs ; il est venu icy des personnes des villes et plat pais* (2) *sans fin. Il y en avait icy de Tournay et de l'Isle* (3) *par centennes ; ça esté la mesme chose à Malines où j'ay esté aussy durant son séjour, et on m'a assuré qu'à Amiens c'estoit le mesme. Partout luy a fallu donner des gardes de 20 et 30 hommes, sans quoy on l'auroit accablé pour luy toucher et luy couper ses habits. Et les églises estant trop petites, il a fallu à la fin qu'il aye donné sa bénédiction dans les places publiques qui n'estoient pas encore assez grandes, outre ce qui estoit dans les maisons jusques aux toits. On ne peut pas nombrer le nombre des miracles de toutes sortes, quoy que tout le monde n'ayt pas esté guéry,*

(1) Exactement depuis Villeneuve-Saint-Georges, arrondissement de Corbeil en Seine-et-Oise.

(2) De la plaine.

(3) Lille.

Digitized by Google

mais seulement ceux qui avoient la foy. Vous savez, mon cher Père, que je ne croy pas de legere (1) *et mesme il fault que je vous avoüe que d'abord j'estois incrédule ; mais il a fallu me rendre à la vérité. J'ay veu des aveugles voir clair, une sourde entendre, des boitteux et des perclus marcher ; mais ce que j'ay pris plaisir à voir et à mon aise, c'est la guarison d'un jeune homme de l'Isle qui depuis quasi un an enduroit des peines extrêmes par tout son corps et particulièrement à son estomac. On le porta la veille de saint Jean* (2) *à une heure après minuict dans une chambre de l'infirmerie des Pères capucins de Malines afin de lui faire donner la bénédiction par ce bon Père. Sur les deux heures après midy on me demanda si je voulais aler voir le malade que j'avois vu plusieurs fois durant sa maladie. J'y allay et demeuray dans sa chambre jusques à 5 heures du soir que ce bon Père y entra. Il s'approcha du lict du malade et demanda s'il n'entendoit pas l'italien. On luy respondit qu'ouy. Ensuite il lui fit une petite exhortation, luy expliquant ce que c'estoit que la foy ; il luy en fit faire quelques actes, demander pardon à Dieu et ensuite s'il vouloit estre guéry. Le malade ayant dict qu'ouy, il lui donna sa bénédiction et le toucha avec deux autres malades qui estoient dans la mesme chambre et sortit. Le malade, en ce mesme instant, se leva droit sur son lict, en descendit tout seul, disant (?) qu'il estoit guery, marcha aussy librement que moy dans la chambre, s'en alla à la porte des capucins où un carrosse l'attendoit, entra dedans ; nous le menasmes etc... où je le laissay dans la mesme disposition. Il* (3) *ne donne pas une fois la bénédiction qu'à mesme temps on ne voye des malades et infirmes de toutes sortes guary sans les toucher, par cinquantaine et plus.* Mirabilis Deus in sanctis suis. *Il sçait quelques mots de françois qu'il mesle avec l'italien. On ne peut pas dire n'y exprimer les merveilles qu'il fait ny la façon. Faites en part à tous nos R. P. Pères et confrères. Madame la Dauphine luy a envoié un courrier pour le recommander à ses prières. Je me recommande aux vostres etc.* »

(1) A la légère.
(2) Le 23 juin 1681.
(3) Le P. Marc d'Aviano.

Digitized by Google

Ce courrier de la dauphine de France, Christine, avait été apporté au P. Marc d'Aviano par un exprès. En lui répondant, le capucin lui envoya sa bénédiction et lui promit de célébrer la sainte messe à son intention le 24 juin. Ce jour-là, la femme du dauphin éprouva une amélioration dans l'état de sa santé, et elle en attribua naturellement le mérite aux prières du P. Marc d'Aviano.

F. Ubald d'Alençon.

LETTRE INÉDITE DE JEAN XXII

Le ms. 591 de la bibliothèque de Tours est un ms. du XIVe siècle. Il a en tête un feuillet de garde assez curieux. C'est un morceau de parchemin plié en deux, qui n'est autre que l'original d'une lettre du Pape Jean XXII. L'adhérence au plat de la reliure a malheureusement endommagé la moitié de l'écriture de ce document. J'ai cependant pu reconstituer le texte suivant :

(ligne 1) *Joannes episcopus servus servorum dei dilectis filiis priori sancti Geruasii..... Archidiacono Corbonen..... ac* (2) *officiali sagiensi salutem et apostolicam benedictionem. Sua nobis Stephanus dictus Le Fel presbyter rector parrochialis ecclesiae sancti Audoeni le Brisout* (3) *Cenomanen dioc. petitione monstravit quod licet ipse dictam ecclesiam.... debitam canoni.... aliquam* = (4) = *diu pacifice possedisset, tamen venerabilis frater venerabilis frater noster Episcopus... dicto rectore non vocato sed absente, non per* (5) *contumaciam nec convicto de aliquo crimine vel confesso nec..... dictam ecclesiam nec de iure nec de...* = (6) = *tem magistro Jacobo Louveti presbytero et familiari suo ac domestico universali, de facto cum de iure non posset, pro suo contu* = (7) = *lit arbitrio voluntatis. Propter quod dictus rector quamcito id..... notitiam ad sedem duxit apostolicam appellandum atque* (8) *idem episcopus huiusmodi appellatione contempta dictam ecclesiam ad manus suas recepit et eius fructus ad firmam concessit pro sue libi* = (9) = *to voluntatis. Cum autem dictus Stephanus prefati magistri Jacobi sicut... merito per ho... infra civitatem seu dioc.* (10) *Cenomanen. nequeat convenire secure discretioni nostre per apostolica sede..... quatinus vocatis qui sunt*

Digitized by Google

convocandi et auditis hinc (11) *inde propositis quod iustum fuerit appellatione postposita decernatis fac... quod decreveritis auctoritate nostra firmiter conservari testes au* =(12)=*tem qui fuerint nominati si se gratia, odio vel timore subtraxerint per censuram ecclesiasticam, interpellatione cessante, cogatis veritatis* (13) *testimonium perhibere. Quod si non omnes hiis exequendis..... duo.... Datum Auenion.* (14) *VIII Idus novembris Pontificatus nostri anno septimo.*

Cette date correspond au 6 novembre 1322, puisque le Pape Jean XXII fut élu le 7 août 1316 (1). Le document, bien qu'impossible à lire entièrement, ne laisse pas que de livrer son sens complet. Il s'agit de l'église Saint-Ouen le Brisoult (Orne). Le recteur en était le prêtre Le Fel. L'évêque du Mans, Pierre de Longueil dont relevait cette église, y avait placé, contre tout droit, un de ses familiers, Jacques Louvet. De là brouille. Le curé évincé en appelle au Pape, et Jean XXII remet le jugement à trancher au prieur de Saint-Gervais de Sées, Nicolas Ier (2) à l'archidiacre de Corbon et à l'official de Sées.

Je pense que ce diplôme est inédit puisque le troisième fascicule des *Lettres secrètes et curiales du Pape Jean XXII relatives à la France* (3), publié par M. Auguste Coulon, n'en est arrivé qu'à la date de septembre 1320. Les archives de l'Orne possèdent quelques documents sur Saint-Ouen le Brisout (cf. inventaire tome II, p. 18, col. 2.)

F. Ubald d'Alençon.

Infiltrations kantiennes et protestantes dans le clergé français, (4)

Ici même, en rendant compte du livre du P. Fontaine : *Infiltrations protestantes dans le Clergé français*, j'exprimais le désir qu'une question

(1) Arch. Vatic. *Introitus et Exitus* nº 13 fol. 55.

(2) *Gallia Christiana* XI, p. 708.

(3) Dans la *Bibl. des écoles françaises de Athènes et de Rome* 3e série nº 1. Le quatrième fascicule comprendra les 5e, 6e et 7e années de Jean XXII. — Les chapelains de Saint-Louis des Français s'occupent des lettres *communes*. Il n'y a point, au point de vue diplomatique, de différence entre les lettres curiales, secrètes et communes. Cette distinction repose sur le simple mode d'expédition de ces pièces.

(4) Par le P. Fontaine S. J., in-12. Paris, Retaux.

Digitized by Google

de si haute gravité fût traitée non pas dans une série d'articles seulement, mais dans un livre. Je disais que le P. Fontaine était très capable de faire ce livre, et je le priais de s'exécuter. C'est fait. Son nouvel ouvrage : *Infiltrations kantiennes et protestantes*, a pu être publié en articles, mais c'est un livre, un livre vraiment remarquable, conçu selon un plan déterminé, plan qui a été rempli avec la science si catholique et le style si français du P. Fontaine.

Je voudrais avoir une voix capable de se faire entendre de tous les prêtres catholiques français, pour leur indiquer cet ouvrage et leur dire : « *Tolle et lege* ». Vous, qui aimez la sainte Église catholique de tout votre cœur et qui êtes attaché par le fond même de vos entrailles à cette divine Mère, vous, qui ne mettez rien au-dessus de la pureté et de l'intégrité de la doctrine catholique, vous, qui ne voyez de salut pour le temps et pour l'éternité, pour les nations et pour les âmes, que dans la parole de Dieu fidèlement enseignée et docilement acceptée : prenez ce livre et lisez-le. Vous sentirez votre amour croître pour l'Église et votre zèle de la vertu s'enflammer ; à mesure que vous avancerez dans cette lecture, vous y verrez, ce que vous ne soupçonnez sans doute pas, qu'un nombre, hélas ! trop considérable, d'hommes qui ont comme vous reçu l'onction sacerdotale, profitent des difficultés actuelles de l'Église pour lui susciter des embarras plus graves que tous les autres et lui créer des dangers plus grand, incomparablement, que ceux qui lui viennent de ses ennemis du dehors. Vous apprendrez qu'il s'est formé au sein de l'Église une sorte de syndicat doctrinal, que je ne puis mieux vous faire comprendre qu'en le comparant au syndicat judéo-maçonnique, qui a conduit la France dans l'abîme. Et vous verrez en même temps combien ces *intellectuels* de l'Église sont pauvres de vérité, de logique, et de respect de l'Écriture sainte et de l'autorité de l'Église.

J'ai dit que c'était un syndicat. Et ici, je ferai une petite querelle au P. Fontaine. Pourquoi a-t-il intitulé son livre : *Infiltrations kantiennes et protestantes* ? Il me semble que l'infiltration est faite et qu'il s'agit maintenant d'un syndicat composé de laïques et d'ecclésiastiques, qui s'appliquent à faire pénétrer plus avant les infiltrations qui les ont empoisonnés eux-mêmes ; si le mot était français, j'aurais voulu qu'il mît : *Infiltrateurs* des doctrines ou des erreurs kantiennes et protestantes.

Comment ont-ils été victimes eux-mêmes ? En ce qui touche l'Écriture sainte, M. Hogan, récemment cité dans les *Études Franciscaines*, ne nous l'a pas laissé ignorer. Ce furent d'abord les rationalistes qui

Digitized by Google

osèrent traiter la parole de Dieu avec moins de respect qu'ils n'auraient fait de la parole d'un homme. Le mal, de là, gagna les protestants orthodoxes, certes non pas tous, et il s'en trouve, encore aujourd'hui, qui réfutent les prêtres catholiques qui ont suivi un peu plus tard le mouvement du parti rationaliste protestant et teuton. M. Hogan a soin de marquer que les prêtres catholiques, ainsi contaminés, sont en général plus amis de la philologie que de la théologie, et de la critique que de la Tradition. Il semble cependant plutôt approuver ce mouvement, malgré la genèse et les caractères qu'il lui reconnaît. Et cela se comprend : il en est peut-être, en France et aux États-Unis, le principal initiateur.

Quant aux infiltrations kantiennes, cousines germaines au moins des protestantes, leur origine est différente. C'est dans la fréquentation de l'Université de France et des universitaires français, qu'un certain nombre de jeunes prêtres de talent, mais dont la jeunesse n'avait pas été suffisamment pénétrée des enseignements de la philosophie et de la théologie catholiques, ont contracté le mal. Leur esprit s'est habitué aux manières de penser universitaires ou kantiennes. Ils n'ont jamais eu ou le temps ou le courage de réagir, comme il eut été nécessaire, par l'étude sérieuse d'un bon manuel de théologie, tel, par exemple, que celui du P. Hurter, et ils vivent maintenant dans une bonne foi, fille de l'ignorance, de ce que leur état même les oblige de savoir.

J'ai la preuve de ce que j'avance là. Et certains membres de ce syndicat, je dis des plus huppés, ont fait preuve, en certaines circonstances que je pourrais citer, d'une ignorance théologique qui a étonné la ville qu'ils habitent. Cependant ces mêmes *intellectuels* écrivent fort bien le français, et sur d'autres points, font preuve d'une grande et brillante intelligence en même temps que de beaucoup d'instruction. Ce n'est que la théologie qu'ils ignorent, ainsi que la philosophie chrétienne.

Le syndicat est si bien organisé que, s'il arrive que l'un de ces intellectuels subisse l'influence d'un milieu plus catholique où la Providence, à un titre quelconque, l'aura envoyé, il ne tarde pas à recevoir, pour ranimer son zèle, quelque lettre de l'un des chefs des syndiqués, lettre qui ordinairement vient de Paris. En général le syndicat procède par voie d'insinuations plutôt que de claires affirmations. Il dit ou il écrit tout ce qu'il faut pour que chacun comprenne sa pensée ; mais le mot qui porte, le mot qu'on pourrait saisir, et qui exprimerait nettement l'hétérodoxie, ce mot n'y est presque jamais. Sans doute, nous disons *presque*, parce que, dans ce parti comme dans tous les autres, il y a des *enfants terribles*, tel par exemple, en

Digitized by Google

Italie, l'abbé Murri, qui, dans son discours de San-Marino, a poussé l'outrage violent contre le Saint-Siège et le catholicisme à un tel degré, que peut-être, depuis Luther, on n'avait rien entendu sortir d'une bouche ecclésiastique, d'aussi insolent (1) ; tel encore, en France, l'abbé Loisy, qui s'est fait condamner par le cardinal archevêque de Paris (2); et tout dernièrement, l'abbé Grosjean, qui, condamné par le cardinal évêque d'Autun, s'est soumis d'une manière louable. Il est bon qu'il y ait des enfants terribles, dont les paroles jettent subitement des clartés inattendues et effrayantes dans les sous-entendus de tous.

Le syndicat use aussi d'une autre méthode. Il excelle à organiser la conspiration du silence autour des ouvrages qui réduisent ses doctrines à néant. C'est ainsi qu'on arrive à empêcher des œuvres capitales, telle que celle du P. Fontaine, tel que le cri d'alarme de l'évêque de Nancy, à avoir dans l'Église le retentissement qu'elles devraient avoir. C'est ainsi également qu'on parvient à faire croire aux lecteurs des organes du syndicat, que les doctrines des syndiqués sont tellement certaines qu'elles ne trouvent point de contradicteurs.

Mais ici se poserait, peut-être trop justement, la question de bonne foi. Le P. Fontaine l'accorde, avec une générosité qui m'a quelque peu étonné, à peu près à tous ceux dont il confond les doctrines. J'avoue, quant à moi, que je craindrais d'être aussi généreux : Les pratiques employées par les syndiqués, et que nous venons d'indiquer, rappellent un peu trop les pratiques employées jadis par le Jansénisme et, plus récemment, par le Libéralisme. Certes, tout le monde peut se tromper ; mais, quand l'autorité ecclésiastique et la science théologique vous ont averti de votre erreur, y persévérer néanmoins, et chercher à l'étendre, rend la bonne foi infiniment douteuse. Je concéderai cependant, que c'est avec des intentions plus louables que leur humilité n'est profonde, et en vue de ramener les âmes à Dieu, que les syndiqués agissent ainsi. Seulement, à quoi aboutissent-ils ? Il me semble qu'ils renouvellent la triste comédie de Mahomet et de la

(1) Le *Journal des Débats* nous a appris que l'abbé Murri s'était publiquement rétracté dans un discours prononcé à Rome, et qu'il avait non seulement abandonné la direction de la *Démocratie chrétienne*, mais cessé de faire partie de ce parti politico-religieux.

(2) Il a récidivé depuis, et plus grièvement, dans sa soumission, — telle au moins que l'*Univers* l'a donnée ou résumée, — à la condamnation de son livre *l'Évangile et l'Église* : ce n'est pas son livre, ni les erreurs contenues dans son livre, qu'il désavoue, mais les erreurs « qu'on a pu déduire de son livre ». Singulière manière de le désavouer !

Digitized by Google

montagne. Mahomet dit à la montagne : « Venez. » Et la montagne ne bougea pas. Alors Mahomet dit : « Puisque la montagne ne vient pas à nous, allons à elle. » Et c'est ainsi que Mahomet et la montagne se rencontrèrent. Les syndiqués disent à l'humanité contemporaine, incrédule et railleuse : « Venez à nous. » Et l'humanité ne bouge pas. Alors ils disent : « Puisque l'humanité ne vient pas à nous, allons à elle. » Et c'est ainsi qu'ils se rencontrent, l'humanité ne cessant pas d'être incrédule, eux cessant de plus en plus d'être croyants !

Or ils sont légion, ceux qui appartiennent au Syndicat. Vous avez vu, par l'abbé Murri et d'autres qui se sont faits condamner en Italie, que le mal est grand, même tout près géographiquement du Saint-Siège. En France, le P. Fontaine vous dit suffisamment ce qui en est. Le même mouvement d'esprit, contre la Foi traditionnelle de l'Église catholique, existe en Belgique, en Hollande, et surtout en Allemagne, son point de départ. J'en citerai un seul exemple. Un professeur d'Écriture sainte d'une université catholique étrangère, se trouvant dans une société d'ecclésiastiques où l'on parlait de certaines antinomies qui se rencontrent dans les Évangiles, dit, avec le plus parfait sang-froid : « Savez-vous ce que cela prouve ? C'est que l'un des deux évangélistes s'est trompé. » Il aurait dû ajouter, pour être complet : « A moins que ce ne soient tous les deux ; car l'Esprit de vérité ne les a assistés et inspirés l'un et l'autre, qu'afin qu'ils se trompent et qu'ils nous trompent ! »

Je tiens à dire que de ce fait, et de tous les autres auxquels je fais allusion, j'en ai la certitude, et que je pourrais le prouver, au besoin, par témoins !

Le P. Fontaine, dans la *Préface* et ailleurs, s'efforce de montrer que le mal n'est ni si grand, ni si dangereux qu'on pourrait le croire. Au fond, et malgré lui-même, il laisse apercevoir de grandes craintes, hélas ! selon moi, trop légitimes, trop fondées. Pour moi, il y a longtemps que je ne cesse de répéter à chaque occasion, et souvent hors de propos : Nous allons à une crise religieuse auprès de laquelle celle du XVIe siècle aura été peu de chose : la première fut la fille du paganisme renaissant par les arts, la seconde sera la fille de l'athéisme, nourri, développé, fortifié par la Révolution. Et je dis ceci, non que je craigne rien pour l'Église, qui a des promesses immortelles ; je le dis pour enflammer le zèle de ses véritables enfants, je le dis afin que ceux qui se tiennent debout, fassent attention de ne pas tomber, je le dis afin qu'on sache que l'arbre sera fortement secoué par la tempête et que, non seulement des feuilles mortes, mais des branches même qui paraissent vivantes seront emportées.

Digitized by Google

Taine remarquait, il y a quelques années, que la foi avait gagné en profondeur ce qu'elle avait perdu en étendue. Dans quelque temps, sans doute, un autre Taine remarquera que le royaume de Dieu a gagné en perfection, c'est-à-dire par conséquent en sainteté, ce qu'il aura pu perdre en quantité.

P. Exupère de Prats-de-Mollo.
O. M. C.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MAYENNE.

On peut lire dans le *Manuel de Bibliographie générale* de Stein (Paris, 1898, pages 501 à 507) la liste très longue des dictionnaires locaux relatifs à l'histoire provinciale ou départementale de la France. Les premiers ouvrages de ce genre furent dressés au XVIIIe siècle ; au XIXe, ils se sont multipliés d'une manière notable. Le plus remarquable fut sans contredit le dictionnaire de Célestin Port. Le prix Gobert lui fut accordé comme une juste récompense.

C'est dans le même plan du dictionnaire de Maine-et Loire que M. l'abbé Angot a rédigé son très intéressant et très érudit travail intitulé : *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*. Laval, Goupil, 1900-1903. Tome I. de VII-850 p. — tom. II de 842 p. — tom. III de 932 pages et Introduction de 72 pages.

C'est là un travail de maître. Il l'emporte même en perfection, à mon avis, sur le livre de Célestin Port. A vrai dire, pour le département de Maine-et-Loire, tout était à faire, ou presque tout. Il fallait labourer et ensemencer avant de récolter ; de plus on n'avait pas de modèles à imiter, aucun autre auteur n'avait produit œuvre quelconque appréciable en cet ordre d'idées. Mais si M. Angot vient en second lieu, s'il a la bonne fortune d'avoir un modèle à suivre, un plan tout préparé à adopter, et de plus des ouvrages utiles à consulter, le *dictionnaire topographique de la Mayenne* de M. Léon Maître par exemple, l'*histoire littéraire du Maine* de B. Hauréau, le *dictionnaire du Maine* de Le Paige etc. ; hâtons-nous de le dire, M. Angot ajoute à ces devanciers son ample moisson qui devient la principale et il est à noter qu'il ne s'est pas contenté d'interroger les archives de son propre pays, il a fouillé ailleurs, à Paris surtout. C'est là un point important et un heureux progrès sur Célestin Port.

En voici un second. Les références sont plus souvent données. Je voudrais qu'elles le fussent à chaque article. La raison en est bien

Digitized by Google

simple. Un ouvrage d'histoire peut-il être, aujourd'hui plus que jamais, un ouvrage définitif? Nullement, et M. Angot le reconnaît le premier avec un grand bon sens qui lui fait honneur. Il est donc utile pour les travailleurs de l'avenir de connaître non seulement les faits, mais encore les sources de l'histoire.

L'histoire de la Mayenne n'est devenue, pour ainsi dire, « personnelle » que depuis la Révolution. Aux premiers siècles chrétiens, trois peuples se partagent le territoire : les Andes, au sud de Château-Gontier, les Cénomans entre les deux ruisseaux d'Ingrandes, jusqu'au territoire des Redons ; au nord les Diablintes que « César cite par leur nom comme alliés des Vénètes dans la guerre de 697, et que Pline énumère parmi les peuples de la Lyonnaise ».

La dissertation sur l'évêché de Jublains, et l'article consacré à cette localité sont très intéressants. Jublains est une ville très ancienne. Ptolémée en parle au IIe siècle : Διάβλιται..., ὧν πόλις Νοιοδῦνον. Les Tables Théodosiennes la mentionnent au même temps. Y eut-il un évêché en cet endroit ? Non probablement d'après M. Angot. On pourrait croire le contraire à priori : les Diablintes en effet occupent encore le neuvième rang au nombre des cités Lyonnaises dans la notice d'Honorius vers l'an 400 ; or à côté du gouverneur il y avait toujours un évêque. Saint Bertrand la nomme de son côté, dans son testament de 616, la « sainte Eglise de Jublains ». Mais par contre, vers cette date, au VIIe siècle, la même église est insérée au nombre des paroisses, et cela dans les *actus pontificum*, et dans la vie de saint Siviard (fin VIIe siècle) ; puis l'évêque Béraire en dotant le monastère de Châlons *in condita diablintica* en 710, s'adresse à Hermelond évêque du Mans, et non pas à un évêque de Jublains comme il aurait dû le faire. Cette petite dissertation ne pourrait-elle avoir une conclusion différente de celle que lui donne M. Angot, et ne pourrait-on mettre d'accord cet auteur avec M. d'Ozouville? Il est possible en effet que Jublains ait eu un évêché au IVe siècle, et que ce siège épiscopal ait disparu à la fin du VIe siècles ou au commencement du VIIe siècle. Cette solution semble être le moyen d'accorder les textes. Resterait naturellement à expliquer la disposition de cet évêché. Mais était-ce là un événement impossible? La *Passion de saint Savinien* nous révèle bien l'existence d'un évêché bien autrement inexplicable, celui de Béthléem, ou de Ferrières, non loin de Nevers. A noter, que quelques monnaies du IIe et du IIIe siècle, trouvées dans le lit de la Mayenne, ont des signes certains de la foi nouvelle apportée par les Romains (Intr. p. 27).

Digitized by Google

Le temps des Carolingiens est marqué dans la Mayenne, par les invasions normandes et la lutte contre les Bretons. Au XIe siècle, la féodalité devient héréditaire, et c'est alors qu'apparaissent les baronnies de Laval, de Château-Gontier, de Craon. La vie monastique renaît et plus tard après les abbayes bénédictines, on aura les Conventuels de Laval (1394), les capucins de Laval (1614), Mayenne (1609) et Château-Gontier (1609-1611) ; les Clarisses de Patience (1494) et les Cordelières de Buron (1507) pour ne mentionner que ce qui nous concerne.

Je ne suivrai pas M. Angot dans la suite de son étude. C'est un travail à lire. J'aime mieux noter un troisième avantage que je rencontre dans son dictionnaire, et qui lui assure encore le prix sur ses devanciers : l'étude de la philologie locale. Les quatre pages sur la phonétique et sur la flexion moderne, (p. 66... de l'Intr.) la formation des noms de lieux en *ière* ou en *erie* remontant du XIIIe au Xe siècle, l'introduction du VIIe au Xe siècle d'autres noms formés des mots : cour, mont, champs, ève *(aqua)*, mès *(mansus)*, ru, ri ou rou *(rivus)*, vau, ville, unis à un nom d'homme ou à un qualificatif ; la modification des termes latins par le dialecte gaulois, et particulièrement par la terminaison *acus*, tous ces renseignements sont du plus haut intérêt. Ils rentrent d'ailleurs dans les lois générales de la formation du roman français.

Est-ce à dire que ce dictionnnaire semble parfait ? Oui il semble parfait pour la mise au point de l'érudition actuelle ; il est un instrument précieux et nécessaire pour des travaux ultérieurs. Naturellement il ne restera pas toujours complet, et M. Angot infatigable, est déjà attablé à la rédaction d'un quatrième volume. Mais son livre restera toujours le flambeau pour se reconnaître au milieu des découvertes nouvelles, et son ouvrage aura le sort de ceux que l'on ouvre constamment et que l'on ne cite jamais, sauf pour mettre le doigt sur une de leurs faiblesses (1).

J'ai trouvé un quatrième avantage dans le *dictionnaire de la Mayenne* ;

(1) Il y a, je crois, un *Le Nain de Tillemont* parent de l'historien, né à Mayenne. — Le P. *Benoît* signait ses livres français *Benedicti* ; on a de lui un *Triomphe de la Vierge Marie*... Lyon, 1611, in-12 ; Wadding lui attribue aussi un livre de sermons sur la sainte Vierge, mais il n'est peut-être pas édité. Cf. Sbaralea. *Supplem.* Rome, 1806. — Sur les religieuses de Saint-Julien de Château-Gontier et du Buron, voir aussi Arch. d'Indre-et-Loire. H. 808, le 12 avril 1566 la supérieure était Catherine de la Fleschère — Aux mêmes Archives d'Indre-et-Loire H. 724. f. 24 v° et 40 r°, on trouve mention d'un Pierre Demontsallier baptisé le 28 août 1735 dans l'église N.-D. de Mayenne ; il prit l'habit des Récollets à Tours le 28 janvier 1754, avec le

Digitized by Google

c'est qu'il est fait par un historien, sans parti pris, sans tendance quelconque. L'auteur ne laisse même pas percer son chauvinisme. Ecoutez-le parler de ses compatriotes :

S'il nous faut trouver à l'époque ancienne un caractère distinctif des Mayennais, dit l'auteur à la page 70 de son *introduction*, « ce sera un ressouvenir des anciennes habitudes de la vie locale, presque effacées et perdues dans l'uniformité générale... Nos petites villes avaient pour classes dirigeantes un clergé très nombreux, peu de noblesse et même de bourgeoisie inactive, mais des avocats, des magistrats, des industriels, des négociants. Tout le peuple presque travaillait au tissage ». Et au milieu de ce courant, pas d'artistes, pas de goût pour les sciences abstraites, pas de poètes ni de lettrés : rien que le négoce et l'industrie ; on ne vole à la profession libérale que parce qu'elle crée une situation. Quant au peuple, il était « mutin, imprévoyant, comptant sur la charité des riches qui ne leur manquait point dans les années de disette... La défiance naturelle aux gens qui vivent dans l'isolement était augmentée par les habitudes du commerce tel qu'on le pratique dans les foires et les marchés où le prix de la marchandise se débat et s'obtient par la ruse et les expédients. »

C'est le dos de la médaille, côté pile. Côté face, il y a, dessinés, de beaux profils ; c'est Du Boulay l'historien de l'Université, Le Baud un des narrateurs des gestes de Bretagne ; dans l'épiscopat : Cohon, Cheverus et Bouvier ; puis des soldats : Ambroise de Loré, André de Lohéac, Montmartin ; des artistes comme Barrier, des médecins comme Ambroise Paré, d'autres encore, Volney, Bernier, etc.

En offrant mes félicitations et mes remerciements à M. l'abbé Angot pour le plaisir que j'ai eu à le lire et que j'aurai souvent à le consulter, je me permets d'ajouter qu'il a parfaitement obéi à la recommandation de Léon XIII dans sa lettre du 18 août 1883 : « la première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir, la seconde de ne pas craindre de ne pas dire vrai ; de plus l'historien ne doit prêter ni au soupçon de flatterie, ni à l'animosité. »

Les deux premiers volumes de M. Angot ont été couronnés par l'Institut au concours des « Antiquités nationales de la France ».

Fr. Ubald d'Alençon.

nom de F. Bonice, mais ne persévéra pas. — La bibliothèque du Mans. 1483. C. possède le texte des *Acta et decreta* du chapitre provincial des conventuels de Touraine tenu à Laval en 1781 (Bibl. franciscaine, ms. 311 [308].)

Un des gardiens du couvent de Bazouches fut le fameux P. Timothée de la Flèche (Peschard) mort évêque de Béryte en 1744.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nota. — L'Œuvre de Saint-François d'Assise se charge de procurer tous les ouvrages édités *à Paris seulement* et annoncés dans les comptes rendus des *Etudes Franciscaines*.

LA GRÂCE SACRAMENTELLE OU EFFET PROPRE DES DIVERS SACREMENTS, par l'abbé de Bellevue, licencié en théologie, professeur de dogme au Grand Séminaire de Vannes. 1 volume in-8°, 470 pages. — Paris, Retaux, 1900.

Dans la préface de son livre adressée à ses anciens élèves le docte professeur du Grand Séminaire de Vannes, écrit : « Cette question de la grâce sacramentelle est résolue d'ordinaire assez sommairement par les auteurs. La plupart, obligés d'embrasser tout l'ensemble du traité des Sacrements, se contentent de quelques considérations générales sur ce point : et ainsi se trouve relégué dans la pénombre, au grand détriment de tous, un des plus intéressants sujets de la théologie dogmatique. Ne serait-il pas possible de remédier à ce mal, en faisant de cette question une étude spéciale. »

Ces quelques lignes indiquent le but que s'est proposé M. l'abbé de Bellevue en publiant son travail, dont nous allons donner une courte analyse.

Introduction à la grâce sacramentelle. Quatre chapitres : I. Antiquité des sacrements, leur nombre sous la loi de grâce, leur convenance. II. Tout sacrement est un signe symbolique, produisant la grâce, institué par Jésus-Christ. III. Le signe sacramentel concourt physiquement à la production de la grâce, il la cause « en la signifiant ». IV. Tous les sacrements produisent la grâce sanctifiante, trois impriment un caractère, nature du caractère. Dans cette introduction l'auteur reproduit simplement l'enseignement commun des théologiens sur ces matières : toutefois lorsqu'il s'agit de déterminer la nature du caractère qu'impriment les sacrements, il semble hésiter à en reconnaître la *réalité physique*.

Digitized by Google

Chapitre V. *La grâce sacramentelle;* elle ne consiste pas dans un droit à certaines grâces actuelles, ni dans une disposition diminutive de la concupiscence, mais dans un état physique ou moral, permanent ou transitoire créé dans le sujet par la réception du sacrement, état qui appelle la grâce sanctifiante et « les grâces d'état » c'est-à-dire les grâces actuelles. La nature de la grâce sacramentelle se déduit pour chaque sacrement, du signe sacramentel, de sa signification, de son effet direct et des grâces qu'il appelle.

Chap. VI. *Le Baptême* a pour signe sacramentel l'ablution accompagnée des paroles : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Ce signe exprime et opère la régénération chrétienne, qui est la grâce propre du sacrement.

Chapitre VII. *La Confirmation* a pour signe sacramentel la Chrismation accompagnée des paroles : « Signo te signo crucis, etc... » Ce signe signifie et réalise la « perfection chrétienne. » La Confirmation fait du baptisé un chrétien parfait, et c'est là sa grâce sacramentelle.

Chapitre VII. L'*Eucharistie* a une double grâce sacramentelle, celle de la consécration et de la communion. La matière requise pour une consécration valide est du pain de froment et du vin de la vigne ; la forme, ce sont ces paroles : « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. » L'effet directement produit par ce signe est la présence réelle. Nature de cette présence sacramentelle.

Ici M. l'abbé de Bellevue examine trois questions : 1° Comment s'accomplit la présence du Christ sur l'autel ; 2° Quel est l'état sacramentel du corps de Jésus-Christ ; 3° Quelle est la nature des espèces eucharistiques.

La réponse à la première question est conforme à l'enseignement commun. La présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel est l'effet de la « Transsubstantiation ». Mais en répondant aux deux autres questions le docte professeur s'écarte, et croyons-nous, à tort, de l'enseignement scolastique. Parlant de la manière dont saint Thomas, explique l'état sacramentel du corps de Jésus-Christ, explication qui se résume ainsi : « La substance du pain se convertit directement en la substance du corps de Jésus-Christ ; elle prend dès lors, tout naturellement, le mode de présence qui convient aux substances ; le corps de Jésus-Christ est sans étendue dans l'hostie : par là même aussi il est tout entier dans chaque partie de l'hostie ». M. l'abbé de Bellevue dit : « La distinction établie entre la substance matérielle et la quantité est une hypothèse gratuite, une hypothèse imaginée uniquement pour

Digitized by Google

la circonstance. Admise au temps de saint Thomas, elle ne compte plus aujourd'hui aucun partisan dans le monde savant ».

De même plus loin, traitant de la nature des accidents objectifs qui constituent les espèces eucharistiques, M. l'abbé de Bellevue, après avoir rejeté l'explication que donnent les scolastiques à la suite de saint Thomas, et dit que le pain réel est totalement converti et qu'il ne reste qu'un pain apparent, ajoute : « C'est mot pour mot l'explication de saint Thomas, moins l'hypothèse gratuite admise de son temps de l'incompréhensible distinction entitative de la substance et de la quantité. C'est également — il est bon de le remarquer — l'avis du Concile de Trente : « Le pain, dit-il, est converti, et il ne reste qu'un pain apparent : « *manentibus duntaxat speciebus* ».

Peut-être la traduction n'est-elle pas aussi exacte que le prétend M. l'abbé de Bellevue, d'autres en effet traduisent : « Les espèces ou accidents demeurant seuls ».

La grâce sacramentelle que produit la consécration est la présence réelle de Jésus-Christ ; la communion en produit une seconde : « L'Eucharistie, nourriture de la vie surnaturelle, produit en nos âmes les effets que la nourriture matérielle produit sur nos corps. Elle *contient*, *augmente*, *répare* nos forces : elle remplit nos cœurs de joie et de délectation » ; mais son effet principal et sa grâce sacramentelle, est la transformation de l'âme en Jésus-Christ par l'amour.

Chapitre IX. La Pénitence a pour forme sacramentelle les paroles de l'absolution : les actes extérieurs de pénitence lui servent comme de matière. Ce signe sensible exprime directement et réalise la remise du péché, qui est la grâce propre du sacrement. Avantages immenses de cette grâce sacramentelle.

Chapitre X. L'ordre est un et comprend l'Episcopat, la prêtrise et le diaconat. Le signe sensible est l'imposition des mains avec les paroles qui l'accompagnent. Ce signe exprime la collation perpétuelle des pouvoirs sacrés, autrement dit le caractère, qui est la grâce sacramentelle de l'ordre et qui appelle grâces sur grâces.

Chapitre XI. Le mariage est un sacrement dont le signe sensible est le contrat lui-même. La grâce sacramentelle consiste dans le lien conjugal, lien sacré qui sollicite continuellement ce qu'on appelle « les grâces d'états. »

Chapitre XII. L'Extrême onction a pour signe sensible l'onction du malade avec les paroles qui l'accompagnent. C'est un remède sacré destiné à faire disparaître les restes du péché : parfois il efface le

Digitized by Google

péché lui-même il obtient des grâces actuelles de force, de patience et toutes celles qui sont nécessaires au mourant parfois même la guérison corporelle. La grâce sacramentelle est de fortifier le chrétien pour le dernier combat et de le préparer à paraître devant Dieu.

Appendice à la grâce sacramentelle. Les conditions qu'elle exige : deux chapitres.

Chapitres XIII. Dispositions requises dans le sujet du sacrement pour qu'il y ait 1e réception, 2e réception fructueuse, 3e réception plus fructueuse de la grâce sacramentelle.

Chapitre XIV. Dispositions requises dans le ministre du sacrement.

Tel est *à peu près* le résumé de *La Grâce sacramentelle*, de M. l'abbé de Bellevue, car nous avons dû négliger plusieurs points de détail fort intéressants. Evidemment nous ne pouvons être d'accord avec lui, lorsqu'il rejette des doctrines scolastiques qui ont pour elles des hommes comme saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Scot et toute la pléiade des grands théologiens du moyen âge. Des esprits de cette envergure ne prenaient pas des hypothèses gratuites pour des raisons démonstratives et ils n'affirmaient que ce qu'ils avaient reconnu être vrai et certain. Au risque de passer pour arriérés, nous préférons penser que leur génie s'est éclairé par la foi, et qu'il a trouvé en s'élevant au-dessus de la science contemporaine des moyens d'accorder la raison et la foi, qui échappaient à d'autres esprits moins fermes et moins perspicaces. Ces réserves faites, nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qu'a le docte professeur du Grand Séminaire de Vannes, en traitant cette question de la grâce sacramentelle des divers sacrements. Il a étudié, approfondi, curieusement fouillé son sujet ; il l'a, en français clair et limpide, mis à la portée de ceux pour qui il écrivait : « L'unique but de ces modestes pages, écrivait-il dans sa préface, parlant aux prêtres ses anciens élèves, est de continuer près de vous l'apostolat qu'il a plu à Notre Seigneur de me confier pendant les quelques années de votre formation sacerdotale. »

Ces paroles expriment un programme qui a été suivi et le travail du pieux directeur n'a pas été un labeur inutile.

Monseigneur l'évêque de Vannes exprimait bien cette pensée, lorsqu'il écrivait : « Votre beau travail que je vous exhorte vivement à poursuivre, sera d'une grande utilité à nos séminaristes en même temps qu'il pourra être étudié avec profit par tous les prêtres du saint ministère. »

F. Remi de Boulzicourt.

Digitized by Google

*
* *

Mgr d'Hulst. — Nouveaux Mélanges oratoires. Tome V. — Paris, libr. Poussielgue, rue Cassette, 15.

Le Ve volume des *Mélanges oratoires* nous révèle dans Mgr d'Hulst, non seulement, comme ses ouvrages précédents, l'écrivain d'impeccable facture, l'orateur lumineux et fécond, mais l'homme d'œuvres dont les inspirations heureuses, les ardeurs apostoliques n'eurent d'égales que l'énergie et l'opiniâtreté déployées pour y répondre.

Le prosélytisme infatigable de ce prêtre éminent, aux aristocratiques affinités d'esprit et de cœur, se consacrant jour et nuit au service des enfants de la classe ouvrière, au soulagement des pauvres malades du faubourg, promenant de l'atelier à l'école, de l'hôpital à la salle des Congrès, le rayonnement d'une doctrine toujours sûre, l'expérience de ses conseils admirablement appropriés aux besoins des âmes contemporaines, est, au soir du XIXe siècle, une des plus saines, des plus réconfortantes visions du Paris chrétien. Nul, parmi les hommes de notre temps, n'aura fait de sa vie un plus large, un plus saisissant commentaire du chapitre d'Ernest Hello : « *La Charité intellectuelle* ».

Avant tout, notre génération a besoin de vérité.

Notre maladie sociale ne tient pas à tel petit incident, à telle cause transitoire, dont on peut rendre responsable tel groupe d'hommes qu'on déteste, tel parti d'adversaires.

« Ce serait bien plus commode, écrit Mgr d'Hulst (p. 146). On ferait son examen de conscience sur le dos du voisin, on se frapperait la poitrine sur l'estomac de son prochain.

« Le mal est ailleurs, il est plus haut; il est dans la région des principes ».

Aussi, parcourez les discours et rapports, les sermons et allocutions de ce Ve volume, partout vous retrouverez chez Mgr d'Hulst la même préoccupation, j'allais presque dire, malgré l'ordonnance claire, un peu solennelle, sinon froide, de l'ensemble, la même passion : celle de démontrer victorieusement, à quiconque nous attaque, la supériorité intellectuelle et bienfaisante du Catholicisme.

Comme il nous excite à servir les nobles et immortelles causes, à préférer le devoir au succès, à persévérer vaillamment dans le bien commencé ! soit que, à l'assemblée générale des Catholiques de France, il célèbre, dans le sou hebdomadaire et dans le Pater quotidien d'une

Digitized by Google

humble paysanne, l'œuvre et la parole des apôtres jusqu'aux extrémités du monde (p. 281) ; soit qu'il avoue, avec un mélange de tristesse et d'enjouement, que sur 33 apprentis il en a fait persévérer un et demi (p. V) ; soit qu'il s'écrie, à la fin d'un discours sur l'*hôpital libre et chrétien :* « Ah ! messieurs, dans deux ans, dans cinq ans, revenez ici. J'accepte le rendez-vous, j'espère m'y trouver, Dieu aidant. Et si ce jour-là vous me dites : Vous nous avez fait faire une folie, je vous répondrai : Folie, soit, mais elle est faite, et je vous défie de la regretter » (p. 29).

Mgr d'Hulst excelle à féconder un texte évangélique ou liturgique. Il n'a ni les éclairs de Mgr Bertaud, ni l'onction de Mgr Pie. Celui-là installa royalement la Poésie dans la Théologie ; celui-ci introduisit la grâce et la piété dans l'Histoire.

Mais avec la même sagacité, avec la même puissance d'art herméneutique, Mgr d'Hulst fouille du scalpel de sa fine analyse, les fibres vives de la Parole sacrée.

Il porte jusqu'au cœur du sens scripturaire le flambeau de l'exégèse contemporaine. Et c'est merveille de voir se multiplier, au pur cristal du prisme de sa critique, les nuances admirables d'une image, d'un sentiment, d'une vérité.

Citons des exemples. Veut-il méditer, avec les enfants de la première communion d'Auteuil, sur ce texte connu : « *Venite, benedicti Patris mei : possidete paratum vobis regnum* » ? il y découvre cette trilogie de tendresse et d'honneur : « Un nom que Jésus vous donne, un appel qu'il vous adresse, une promesse de bonheur qu'il vous fait ».

A peine est-il besoin de presser du doigt les alvéoles de ces mots pleins, aussitôt le miel évangélique ruisselle. (p. 310).

Lisez le « *Passage de Jésus-Christ* » (p. 347).

Quelle paraphrase naturelle, riche, saisissante du « *Vado ad eum qui misit me* » ! « Pourquoi est-ce que je m'en vais ? Où est-ce que je m'en vais ? » Cri de l'humanité tout entière.

Quelles clartés jetées sur la vie, la douleur, le péché, la mort ! Etudiez l' « *Amitié de Jésus-Christ* » (p. 358).

Quel commentaire admirable du « *Vos autem dixi amicos* » ! Mgr d'Hulst avait « l'amour des âmes. C'est là qu'est l'unité de sa vie » (p. IV). Quiconque aura parcouru les 40 discours de ce Ve volume ratifiera ce jugement de M. le vicaire général Odelin dans une Préface qui est, par la hauteur des vues et la facture littéraire, le digne vestibule de ce monument grandiose d'art oratoire et d'activité apostolique.

P. Léon. *O. M. C.*

Digitized by Google

*
* *

DIMANCHES ET FÊTES DE L'AVENT par le T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. Avent prêché à Rome en 1890-1891. Paris, Lethielleux, in-12.

Les quatre dimanches de l'Avent, les fêtes de l'Immaculée Conception, de Noël, de la Circoncision et de l'Epiphanie, tels sont les sujets que renferme ce volume. Avez-vous à les prêcher à votre tour? Prenez le volume. Vous y retrouverez le maître, celui que les conférences et les retraites pascales de Notre-Dame vous ont appris à admirer et à aimer. Vous y retrouverez sa forte doctrine, son éloquence grave et apostolique, cette éloquence qui ne sacrifie jamais au désir de piquer la curiosité et d'acquérir une popularité vaine, qui ne demande qu'à l'évangile ses inspirations. Vous y trouverez le prédicateur qui cherche avant tout à élever les âmes au-dessus des choses vulgaires, à les rapprocher de Dieu, à leur rappeler leur dignité, leurs devoirs et la grandeur de leurs destinées.

Vous cherchez un livre que vous puissiez lire avec fruit pendant le temps de l'Avent? Prenez ce volume. Lisez ces pages substantielles et élevées. Vous y serez instruit, édifié et fortifié. Vous en deviendrez plus chrétien.

Fr. TIMOTHÉE.

*
* *

QUIS UT DEUS par Louis Decorsant, prêtre, licencié en droit, docteur en philosophie et en théologie. — Paris, Victor Retaux, 1 vol. in-12.

Proclamer les droits de Dieu à une époque où tant d'hommes les méconnaissent et les violent, est-il un but plus élevé et plus social? C'est le but que M. Decorsant s'est proposé. De là le titre qu'il a choisi et qui rappelle, comme il le dit lui-même dans sa préface, la proclamation des droits de Dieu faite par saint Michel au moment où Lucifer les méconnut et les viola. Pour atteindre ce but, il vient redire aux hommes la vie et les œuvres de Dieu. Nous avons donc en premier lieu le Très-Haut dans son éternité, en second lieu les six périodes dans lesquelles il poursuit ses desseins, et qui sont les moments angéliques, l'âge d'or, l'ère patriarcale, les temps judéo-païens, les siècles

Digitized by Google

chrétiens, l'âge catholique. Le présent volume ne contient que les trois premières de ces périodes.

M. Decorsant est docteur en philosophie et en théologie. C'est dire que nous avons là un livre sérieux et solide, d'une science théologique sûre. Il est de plus écrit avec élégance. Mais sera-t-il lu comme il mérite de l'être ? L'auteur n'aurait-il pas du mettre plus de vie dans ses chapitres sur l'ère patriarcale ?

Fr. Timothée.

*
* *

Le socialisme et la question sociale par Octave Noël, professeur d'Économie politique à l'école des hautes études commerciales. 1 vol. in-8°. — 600 pages. — Paris. Pedone.

Voici un livre dont nous recommandons beaucoup la lecture, soit au clergé, soit aux catholiques militants. En général, on connaît peu le socialisme, on le connaît mal. On soupçonne à peine la gravité des maux dont il menace l'Eglise et la société toute entière. Sait-on par exemple d'où vient la persécution qui va immoler toutes les congrégations religieuses ? On se tromperait en l'attribuant au courant d'impiété que la franc-maçonnerie fait circuler dans les masses populaires. Ce facteur tout seul n'aurait abouti à rien. Sa force vient principalement des doctrines socialistes. Pour n'avoir pas su résister à ces doctrines, on les a laissées empoisonner peu à peu toutes les intelligences et elles commencent à porter leurs fruits de destruction. Car le socialisme est essentiellement destructeur. Il dévorera l'une après l'autre toutes les propriétés privées. Il va se faire la main en s'emparant d'abord des propriétés religieuses. De ce côté, il redoute moins de résistances. Après avoir triomphé des congrégations, il aura pris de l'habileté et de la force. Il les utilisera pour s'attaquer à plus forte partie et poursuivra jusqu'au bout la lutte contre la propriété privée Son but est un nivellement général opéré par une basse envie contre toute espèce de supériorité.

Quoique le socialisme ait été créé par les passions grossières et par l'ignorance, il affecte de se donner aujourd'hui une forme scientifique. Il a un corps de doctrine. Au dire de quelques-uns de ses chefs, il est même une religion. Octave Noël a le mérite d'avoir pris corps à corps cette prétendue doctrine et d'en exprimer le venin pour en ré-

Digitized by Google

véler tous les dangers. Il passe en revue successivement les erreurs socialistes relatives à la propriété, au capital, au travail et aux salaires. Il expose ensuite les doctrines honteuses de cette secte sur la religion, sur la famille, sur l'éducation des enfants, sur la patrie, l'armée et l'internationalisme. — Il arrive à la conclusion pratique de ces novateurs qui est de faire de l'Etat un Dieu, une Providence, accaparant les terres, les industries, les banques, le commerce, les fortunes privées, sous le beau prétexte de pourvoir aux besoins de tout le monde et de leur donner une égale satisfaction.

Or, dit Octave Noël, « en France, surtout depuis vingt ans, le collectivisme a fait des progrès inquiétants pour la fortune publique, pour la sécurité sociale, en même temps que pour l'honneur et l'avenir du pays. Il a tout envahi : le Parlement, la magistrature, l'enseignement. Le gouvernement lui-même l'a introduit au pouvoir, où il se manifeste par des actes et des décisions qui menacent gravement le principe fondamental de l'initiative et de la liberté individuelles, et leur substituent l'intervention taquine et arbitraire de l'Etat. Avec son consentement, le Parlement, dont le suffrage universel, mal éclairé et souvent inspiré par un libéralisme de sentiment, ouvre les portes à des ennemis avisés de l'ordre social ou à des ignorants et des envieux, est devenu prédominant, omnipotent, et conduit la nation à la ruine ou à la révolution.

« Les finances, la justice, le travail national, la fortune et la sécurité du pays sont entre les mains d'une poignée de sectaires dangereux, qui n'ont d'autre préoccupation que de renverser la pyramide sociale et d'établir le règne des couches inférieures sur l'abaissement de celles qui sont parvenues par leur travail, par leurs vertus et leurs qualités morales et mentales, à s'élever dans l'ordre social, comme dans l'ordre matériel. » (page 6.)

Après avoir décrit le mal dans les 300 premières pages de son volume, l'auteur en indique les remèdes. Il y a des moyens défensifs et des remèdes préventifs. Tous n'ont pas la même valeur. Le socialisme a même pénétré dans quelques institutions créées pour le combattre et les a tournées à son profit. Les institutions valent ce que valent les hommes qui les dirigent et les meilleures donnent de pauvres résultats quand elles sont abandonnées à des mains incapables ou inexpérimentées. C'est pourquoi dans la lutte contre le collectivisme il faut surtout des hommes qui sachent le démasquer et en révéler au peuple les erreurs.

Digitized by Google

Sous ce rapport, la seconde partie de ce bon livre présente une lacune. L'auteur ne dit rien du rôle qui incombe au clergé dans la lutte à soutenir contre le socialisme. Nous comprenons son silence : Laïque, il n'a pas voulu faire la leçon aux prêtres. Mais la mission de combattre les erreurs religieuses appartient surtout aux prêtres. S'ils l'ont mal remplie jusqu'ici contre le collectivisme, c'est que le caractère apparent de cette erreur semble n'appartenir qu'à l'ordre temporel, alors qu'elle ébranle en réalité tout l'édifice spirituel de la religion. On le comprendra clairement en lisant le livre d'Octave Noël.

Du reste un article bibliographique ne suffit pas pour révéler le mérite d'un ouvrage aussi important. Nous nous proposons d'achever notre œuvre en publiant dans les *Etudes Franciscaines* une série d'articles sur le socialisme. Nous les écrirons en recourant sans cesse aux documents et aux arguments présentés par Octave Noël et nous montrerons ainsi combien son livre est digne de retenir l'attention des catholiques.

Fr. Ludovic de Besse.

*
* *

Saint Hilaire par le R. P. Largent, de l'Oratoire, Professeur à la Faculté de Théologie de Paris. in-12. 186 pages. Paris, Lecoffre, 1902. Collection Les Saints.

Saint Hilaire ne naquit pas chrétien, il le devint. Marié et père d'une fille qu'il aimait tendrement, au premier rang des citoyens de Poitiers par la noblesse et par l'opulence, aussi distingué par la culture de son intelligence que par l'éclat de son rang, il se trouva un jour en face de cette question : Quel est le but de la vie ? La lumière se fit rapidement dans son esprit. Bientôt il était chrétien, et quoique laïc, il devint aussitôt un apôtre.

L'évêque de Poitiers étant mort, le vœu du clergé et du peuple désigna Hilaire pour son successeur. L'un des premiers actes de son épiscopat fut d'attacher saint Martin à son église, en lui conférant les fonctions d'exorciste. Cependant la lutte contre l'arianisme l'attendait. Après avoir fait condamner par un concile les proscripteurs de saint Athanase, il est condamné lui-même dans un conciliabule d'évêques ariens réunis à Béziers, et sur leurs instances, un ordre de l'empereur Julien l'exile en Phrygie.

Digitized by Google

Dans son exil, Hilaire employa les ressources de sa diplomatie et les richesses de son intelligence et de sa foi à ramener à l'orthodoxie les églises de l'Asie mineure égarées par les Ariens. En même temps il commençait la composition de son grand traité sur la Trinité et il envoyait aux évêques des Gaules, de Germanie et de Bretagne, son livre des Synodes ou de la foi des Orientaux dans lequel il s'applique à dissiper les malentendus qui existaient entre ces évêques et les évêques d'Orient.

Au milieu de ces grands travaux, l'évêque n'oublie point qu'il est père, et il envoie à sa fille Abra, qu'il invite à entrer dans les rangs des vierges chrétiennes, de tendres instructions et des hymnes composées par lui.

Hilaire assista au concile convoqué à Séleucis par l'empereur Constance : il y empêcha les semi-ariens de rétrogader vers l'arianisme pur : peut-être eut-il obtenu davantage ? mais la nouvelle du désastre de Rimini rendit des armes à ses ennemis.

Il plaida cependant à Constantinople devant l'empereur, la cause de la foi de Nicée, et Constance sur les instances des ariens qui craignaient la puissance de sa logique et de ses arguments, le renvoya dans les Gaules comme un semeur de discorde et un perturbateur de l'Orient.

Le temps des ménagements était passé. En face de la persécution déchaînée contre la foi de Nicée, Hilaire élève la voix et dans son livre *Contre l'empereur Constance*, il invective le persécuteur et il dénonce à tout le monde chrétien, celui qui perd les âmes en confessant le Christ et fait l'œuvre de l'antechrist en niant le Fils de Dieu dont il se dit le disciple.

De retour dans les Gaules, Hilaire s'appliqua à réparer les ruines que le concile de Rimini avait faites dans l'Eglise. Il fit déposer les représentants officiels de l'arianisme, Saturnin d'Arles et Paterne de Périgueux ; mais on ne demanda aux autres évêques qui avaient faibli, que le désaveu de leur conduite. L'arianisme fut extirpé du milieu des Gaules, et elles furent redevables à saint Hilaire et à lui seul d'être délivrées du venin de l'hérésie.

Le zèle d'Hilaire s'étendit aussi sur l'Italie. Il joignit ses efforts à ceux de saint Eusèbe de Verceil et de concert ils pacifièrent les églises, déposant les évêques obstinés dans l'hérésie, et réconciliant ceux qui n'avaient péché que par ignorance et par faiblesse. A Milan l'évêque arien Auxence sut en imposer à l'empereur

Digitized by Google

Valentinien, et faire éloigner Hilaire comme un perturbateur de la paix publique ; mais dans son *livre contre Auxence*, Hilaire le démasqua, et il prémunit contre ses erreurs, les fidèles demeurés orthodoxes qui continuaient à s'assembler avec les hérétiques plutôt que de quitter les temples où ils avaient longtemps prié.

Le défenseur de la foi de Nicée était rentré dans sa ville épiscopale; il devait cesser de combattre, mais non de travailler. Dans cette paix dont il jouissait avec l'Eglise des Gaules il médita les livres saints et il composa des hymnes dans lesquelles il poursuivait un double but : affermir la piété du peuple fidèle et le prémunir contre l'hérésie toujours menaçante. C'est alors qu'il écrivit ses commentaires sur les psaumes, laissant déborder dans ces pages pour la consolation de fidèles, la surabondance de ses lumières surnaturelles et de sa foi enflammée par l'amour.

Il aimait à visiter, il encourageait saint Martin qui était venu établir à Ligugé, les pratiques des ascètes d'Orient et la vie monastique. Comme le grand thaumaturge, il avait reçu le don des miracles et il confirmait par des prodiges la vérité de la doctrine qu'il enseignait.

Hilaire était né à Poitiers vers l'an 310 ou 320, il s'éteignit doucement, dans cette ville le 13 janvier 368; Pie IX lui décerna officiellement le titre de docteur.

Dans le cours de ses écrits, saint Hilaire a traité en passant, plus ou moins longuement selon le besoin de la cause, de l'humanité de Jésus-Christ, de la création, de la grâce, du péché originel, du baptême, de l'eucharistie, de la pénitence. Devant les sectes hérétiques, il proclame l'unité et l'indéfectibilité de l'Eglise ainsi que le pouvoir de primauté et d'infaillibilité accordé à saint Pierre. Il rend, sur les fins dernières, témoignage à l'enseignement traditionnel de l'Eglise : il a cru que, pour chacun de nous, la vie terrestre est l'épreuve définitive à laquelle succédera l'immuable éternité, heureuse pour les justes, malheureuse pour les réprouvés, et il annonce, comme tous ses devanciers et ses contemporains, le jugement suprême où tous les hommes seront appelés au tribunal du Christ.

En même temps qu'il est témoin du dogme, Hilaire l'est aussi de la discipline, et l'on retrouve dans ses écrits la trace des anciens usages et des traditions que l'Eglise du IVe siècle gardait soigneusement, et dont le dépôt est parvenu jusqu'à nous, enrichi de tout ce que l'Eglise y a ajouté dans le développement de sa vie à travers les siècles.

Le R. P. Largent a esquissé, dans son *Saint Hilaire*, la physionomie

Digitized by Google

du grand évêque de Poitiers ; son travail est concis, intéressant, mais peut-être pas assez exact ; il aura du moins le mérite de faire connaître à beaucoup de lecteurs français, une des grandes gloires de l'Eglise des Gaules trop ignorée. Cependant celui qui sauva la Gaule de l'arianisme mériterait beaucoup plus. Le livre du R. P. Largent, suffisant pour le but dans lequel il a été écrit, fait penser involontairement à ce que serait une vie de saint Hilaire traitée avec toute l'ampleur que mérite le sujet. C'est précisément sous cette impression que je me suis ici écarté beaucoup des limites d'un simple compte-rendu. La grande figure d'Hilaire m'est apparue majestueuse à travers les ombres des siècles passés, et dominant, avec saint Martin, les origines de la France chrétienne ; ravi par ce que je voyais, j'ai oublié mon rôle de critique pour essayer de reproduire la vision que j'avais sous les yeux.

F. Remi.

*
* *

Histoire et historiettes de curés. Recueillies par G. A. Rédacteur de la *Gerbe d'Or*. in-12 de XXVIII. 396 pages. Paris. 1902.

Ce recueil d'histoires et d'historiettes est vraiment fort intéressant. Léon XIII, Pie IX, Pie VII, les cardinaux Guibert, Perraud, Donnet, de Cheverus, de Belloy ; Mgr Gouthe-Soulard, Mgr Dupanloup, Mgr Affre, des évêques, des curés, des religieux, des prêtres comme saint Vincent de Paul, l'abbé Planchat, le R. P. Monsabré, l'abbé Lanusse, l'abbé Aurain, l'abbé de l'Épée apportent leur contingent d'histoires et de faits édifiants ou héroïques. Çà et là quelques historiettes qui se rattachent d'une manière plus éloignée au sujet de l'ouvrage, mais qui ont trouvé place à cause de leur gentillesse. Peut-être pourrait-on citer quelques petites inexactitudes ? Une douzaine de gravures ornent et illustrent le texte et ajoutent à l'intérêt du livre. Aussi a-t-on pu mettre en frontispice un bon curé lisant l'histoire, l'historiette à un groupe d'enfants forts attentifs qui disent : « Oh ! monsieur le curé, donnez-le-nous, ce livre, pour lire à nos parents. »

F. Remi.

Digitized by Google

*
* *

COMPENDIUM THEOLOGIÆ DOGMATICÆ GENERALIS, auctore P. Parthenio Minges, O. F. M., sacræ theologiæ lectore. — Monachii 1902 in-8°.

Ce n'est qu'un *compendium* de théologie dogmatique générale. Le Révérend Père l'a composé pour qu'il servît de fondement et de cadre à ses leçons orales et que ses auditeurs et ses élèves fussent ainsi dispensés de la charge d'écrire ses leçons. Mais hâtons-nous de le dire. C'est un compendium complet. Rien de ce qui est tant soit peu important n'y est omis. L'auteur a même pris un soin particulier, comme il le dit dans sa préface, pour n'omettre aucune des controverses modernes sur la religion en général, sur la révélation, sur la religion catholique, sur les religions païennes. Il s'est fait un devoir de mentionner et de résoudre les objections de nos adversaires les plus répandues et les plus spécieuses. Ainsi, pour ne mentionner que ces trois ou quatre points, les jeunes lecteurs seront heureux de rencontrer les passages où le Révérend Père réfute, et d'une manière très suffisamment complète, cette assertion des incrédules que les Israélites ont commencé par être polythéistes et ne se sont élevés que peu à peu au monothéisme, la thèse où il montre que la raison seule n'explique pas comment les Israélites ont admis et conservé la notion de l'unité de Dieu, celle où il prouve que le Protestantisme manque des notes qui caractérisent la vraie Eglise, celle encore où il montre que la prétendue culture supérieure des peuples protestants ne prouve pas que leur religion soit supérieure à la religion catholique.

On trouve dans ce nouvel ouvrage théologique du Révérend Père, les qualités qu'on avait remarquées dans ses premières œuvres et que diverses revues avaient relevées : une exposition claire et logique, une simplicité qui permet aux élèves de saisir facilement et rapidement la doctrine. Aussi sommes-nous doublement heureux de recommander ce livre et parce qu'il en vaut la peine et parce que l'auteur est un frère mineur.

La critique n'a-t-elle pas quelque chose pourtant à y relever ? S'il le permet, nous dirons au Révérend Père que la division de la révélation en naturelle et surnaturelle (p. 19) n'est pas juste, qu'il devrait exposer plus clairement le paragraphe *de dogmatibus aliisque verita-*

Digitized by Google

tibus credendis, que ces mots *veritates fidei ecclesiasticæ seu veritates catholicæ tenendæ* paraissent étranges... Mais en voilà assez ; inutile de prolonger ces petits reproches.

Fr. Timothée.

*
* *

De l'habitation du Saint-Esprit dans les ames justes d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Barthélemy Froget de l'ordre des Frères Prêcheurs. — 2e édition. Paris, Lethielleux, in-12.

Dans le bref que le Souverain Pontife a adressé à l'auteur de cet ouvrage, il le félicite d'avoir exposé en un traité aussi riche que lumineux ce point de la foi catholique si capital et si consolant, l'admirable habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes. Nous ne pouvions choisir de paroles plus autorisées pour recommander ce livre du savant et pieux dominicain. Nous le recommandons en effet, et vivement, d'abord aux ecclésiastiques. De tous les volumes publiés en ces dernières années sur ce sujet si beau et si intéressant, c'est à notre humble avis le plus solide et le plus complet. Avec quel bonheur venons-nous de lire cette exposition magistrale, claire et lucide autant du moins que l'élévation du sujet le permet, ne s'écartant jamais des traces du Docteur Angélique, et où l'âme trouve même souvent une chaleur douce et communicative.

Nous le recommandons aux laïques instruits. Qu'ils le lisent. Ils y apprendront la grandeur de l'âme qui est en état de grâce et les relations admirables qui s'établissent entre elle et les personnes de la Sainte Trinité. N'est-il pas déplorable de trouver dans les peuples chrétiens même cultivés une ignorance si grande de tout ce qui concerne le Saint-Esprit, et notamment des bienfaits que nous en avons reçus et que nous en recevons sans cesse ? Dans son Encyclique *Divinum illud munus*, le Souverain Pontife se plaint de cette ignorance vraiment indigne, dit-il, *des fils de lumière*. Aujourd'hui en effet, comme le remarque encore Son Eminence le cardinal Coullié dans sa lettre d'approbation, on étudie avec un soin minutieux la psychologie naturelle, mais on néglige ce que l'on peut appeler la psychologie surnaturelle, c'est-à-dire les énergies, les actions et les beautés de l'âme que le Saint-Esprit sanctifie par son habitation et ses mystérieuses opérations. Le Révérend Père a voulu dissiper cette ignorance, expo-

Digitized by Google

ser ces belles et sublimes choses, cette haute psychologie surnaturelle. Il l'a fait avec la science d'un maître en théologie et avec une clarté remarquable. Combien nous l'en félicitons et combien nous souhaitons qu'on le lise !

Disons-le cependant pour que le lecteur ne soit pas surpris. Quelle que soit la clarté que le Révérend Père s'est appliqué à mettre dans son exposition, il est quelques points qu'il ne lui a pas été donné d'élucider complètement et que le lecteur même instruit aura de la peine à saisir avec netteté. Tel est le mode précis de la présence de la Très Sainte Trinité dans l'âme juste, (2e partie chapitre 5) ; mais cette difficulté n'est-elle pas due à l'élévation même du sujet ? Et n'est-ce pas un de ces mystères dont le voile ne sera soulevé que dans l'autre vie ?

En vrai fils de saint Dominique, le Révérend Père Froget suit avec une fidélité scrupuleuse la Doctrine de saint Thomas d'Aquin, ou si l'on aime mieux la Doctrine Thomiste. Il n'entend pas qu'on la combatte ou qu'on ne l'accepte pas en entier. Il l'a montré mieux encore dans le compte-rendu d'un ouvrage sur le Saint-Esprit qu'il donnait dernièrement à la *Revue Thomiste*. Mais l'Eglise n'a pas cette intransigeance. Elle tolère qu'on professe et qu'on défende des opinions opposées à celle de l'école thomiste. Que le Révérend Père ne se montre donc pas plus exigeant que l'Eglise.

Fr. Timothée.

*
* *

L'année du Sacré-Cœur, une pensée par jour, par l'auteur du mois de saint Joseph. Paris, Lethielleux, in-18.

Un de ces petits livres de dévotion que la piété envers le Sacré-Cœur et le désir de la répandre de plus en plus enfante chaque jour. Ne nous plaignons pas de leur multiplicité. Ne craignons pas de les recommander. Quelques âmes seules en profiteraient ; n'est-ce pas une raison suffisante pour les propager ?

Fr. Timothée.

*
* *

Marguerite d'Orléans, grande duchesse de Toscane (1645-1721), par Rodocanachi. — Paris, Flammarion. In-8°, de VII-500 pages.

Le livre que nous avons sous les yeux se rattache à la série des biographies mondaines du « grand siècle ». Il a pour titre *Les Infortunes*

Digitized by Google

d'une petite-fille d'Henri IV, Marguerite d'Orléans. En réalité, il nous dépeint les infortunes de son époux, Cosme III, et celles des couvents français qui abritèrent la grande duchesse, après sa rupture conjugale.

Fille du turbulent frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, élevée à la diable au château de Blois, grande liseuse de romans, passionnée pour la danse, les cavalcades, la chasse à courre et les aventures, ambitieuse et souriant « à ces opinions libertines contre lesquelles les prédicateurs du siècle eurent tant à lutter (p. 88) », elle nous offre un mémorable exemple de ce que peut devenir une jeune princesse, même bien douée, qui n'a pour idéal que le plaisir, et pour règle de conduite que les caprices de l'imagination. Rien de plus romanesque que son existence. Ayant rencontré au palais du Luxembourg un de ses cousins, Charles de Lorraine, le futur lieutenant de Sobieski dans la délivrance de Vienne, elle lui donne secrètement son cœur. Mais déjà Mazarin a disposé de son avenir. Elle épouse un Médicis, qui deviendra plus tard Cosme III, grand duc de Toscane. Mariage bien mal assorti.

Dès son arrivée, la petite fille d'Henri IV apporte le trouble à la cour de Florence; elle manifeste une insurmontable aversion pour son mari, s'éloigne de lui et mène une vie si bizarre que Cosme III, désespérant de vaincre ce caractère indompté, l'autorise à retourner en France, à la condition qu'elle se renfermera dans un couvent. Elle occupe successivement les monastères de Montmartre et de Saint-Mandé, scandalise le premier, bouleverse le second, et se retire enfin à Paris, « y vivant dans une grande dévotion *à sa manière* », selon la pittoresque expression de Saint-Simon. Frappée d'apoplexie au Palais-Royal, en 1712, elle survit neuf ans à cette attaque, s'isole du monde, s'éteint, presqu'oubliée, au mois de septembre 1721, et est ensevelie « sans pompe », selon son désir, dans le cloître des chanoinesses de Picpus.

L'ouvrage se présente avec un grand luxe d'érudition, gravures, portraits, nombreuses références, notes sur chaque personnage un peu considérable, à l'instar de l'édition des Mémoires de Saint-Simon par Boislisle. Mais l'érudition n'est pas tout, et la critique réclame aussi ses droits. L'équité nous fait un devoir de signaler ici deux parties faibles ou manifestement empreintes de partialité : le caractère de Cosme III et l'examen des sources.

Le portrait du grand-duc est poussé au noir, comme à plaisir : extérieur peu avenant, « caractère fantasque et vacillant (p. 263) », esprit

Digitized by Google

étroit et d'une sordide avarice. L'auteur s'appuie sur des pièces officielles ou sur des mémoires inédits, Archives de Florence ou de Lucques, Journal de Dangeau Mémoires de Saint-Simon, Histoire de Toscane par Galuzzi. Il semble oublier que les Mémoires ne sont trop souvent que la caricature de l'histoire, qu'il faut se mettre en garde contre certaines assertions qui sentent la partialité, et que Galuzzi, en particulier, mérite le reproche d'avoir épousé les préjugés des Encyclopédistes à l'égard des derniers Médicis. Au témoignage de Galuzzi nous opposons celui d'un contemporain plus compétent dans la question, parce qu'il connut personnellement le prince. « Cosme III, écrit saint Léonard de Port-Maurice, fut un des princes les plus éclairés et les plus équitables de son temps, également soucieux de l'honneur de Dieu et du relèvement moral des classes populaires (1). »

Somme toute, Marguerite d'Orléans est une grande détraquée qui n'a droit qu'à notre pitié.

Ces réserves faites, nous nous plaisons à reconnaître le mérite de l'ouvrage et la droiture d'intention de l'auteur. De ces pages se dégage une leçon qu'il est plus opportun que jamais de rappeler à nos contemporains : les tristes conséquences d'une éducation tronquée et d'un mariage mal assorti.

F. Léopold de Chérancé.

*
* *

L'annuaire Pontifical Catholique de 1903, par Mgr Battandier, Paris. Maison de la Bonne Presse.

Avec l'année 1903, l'annuaire Pontifical catholique arrive à son sixième volume. Le nombre de notices spéciales déjà parues est considérable et compose une véritable encyclopédie religieuse, disciplinaire, historique de l'Eglise, basée sur l'histoire et sur ses documents apportés par d'éminents collaborateurs.

A la liste des Papes, des archevêques et Evêques actuels s'ajoutent, cette année, des études nouvelles sur le calendrier Grec-Ruthène, l'histoire de la *légende* de saint Grégoire VII, l'abstinence dans l'Eglise Latine, l'histoire des anciens Evêchés de Suède, de Norvège, de Danemark, la couleur des vêtements ecclésiastiques dans l'antiquité et de nos jours, la longue procédure des causes de Béatification.

(1) Nous donnerons nos références dans la vie de saint Léonard de Port-Maurice, qui paraîtra au mois de novembre prochain.

Digitized by Google

Les lecteurs qui n'ont pas en leur possession les volumes parus les années précédentes le regretteront certainement ; l'auteur, pour bien des questions, continue certains articles parus autrefois ; on est obligé bien souvent d'y avoir recours. L'annuaire pontifical se perfectionne chaque année ; de nombreuses photogravures s'ajoutent aux textes ; c'est un livre qui se recommande aux prêtres et aux fidèles.

Fr. Th.

*
* *

Fils d'Emigré, par Ernest Daudet. Paris, Maison de la Bonne Presse 1903.

« Fils d'Emigré » nous retrace quelques scènes émouvantes de la Révolution ; c'est le digne pendant du Récit d'une aïeule dû aussi à la plume élégante du même auteur. Un enfant de famille noble est forcé par la Révolution de fuir la demeure de ses ancêtres. Dans cette jeune âme luttent deux amours : l'amour du roi et des traditions de ses ancêtres, l'amour de la patrie qui le réclame dans les armées de Bonaparte. Réuni avec son frère aîné dans la ville de Coblentz, séparé à la veille de la bataille de Valmy, ils se retrouvent trois ans plus tard combattant l'un contre l'autre, le cadet sous les ordres de Bonaparte, l'aîné dans le rang des Autrichiens. Ce dernier mortellement frappé sur le champ de bataille expire dans les bras de son frère.

Le fond du récit est empreint de tristesse et de larmes comme l'histoire de cette époque, mais l'écrivain de talent a su instruire et charmer ses lecteurs par d'agréables tableaux, des descriptions remarquables du pays, des études sur la société de cette époque.

Inutile de dire que ce livre peut être mis entre toutes les mains. L'auteur de *Fils d'Emigré* fait inspirer avec l'amour de la patrie la fidélité au devoir et à la religion.

Fr. Théotime.

*
* *

Manuale Liturgicum juxta novissimam Rubricarum reformationem et recentissima SS. Rituum Congregationis decreta, cura et studio P. Victorii ab Appeltern, Ordinis Fratrum Minorum Capuccinorum alumni ac S. Liturgiæ lectoris. Tomus Secundus continens partem II de Rubricis

Digitized by Google

Breviarii Romani, grand in-8°, 252 pages. H. Dierickx-Beke Fils, Imprimeurs-Editeurs, Malines (Belgique).

La seconde partie du *Manuale Liturgicum* du R. P. Victorius d'Appeltern, de la province des Fr. Mineurs Capucins de Belgique, vient enfin de paraître. Le mérite de cette seconde partie de l'ouvrage du Très Révérend Père ne le cède nullement à celui de la partie déjà parue et dont les hommes compétents ont pu apprécier la haute valeur. Même sûreté de doctrine, même certitude de documents et même clarté d'exposition et de style.

Le R. P. Victorius a divisé la seconde partie du *Manuale Liturgicum* en sept chapitres : 1er *de l'Office divin ou du Bréviaire en général* ; 2e *des préliminaires du Bréviaire*, c'est-à-dire du comput et du calendrier ecclésiastique ; 3e *des diverses sortes d'Offices*. Dimanche, Férie, Vigile, Fête ou octave, distinction et rites des Fêtes ou des Offices ; 4e *rapports des Offices entre eux* : Occurrence ou Concurrence des offices, règles de leur translation ; Mémoires ou Commémoraisons : Translation accidentelle des Fêtes : Fixation des fêtes transférées à jour fixe ; 5° *de l'ordre à garder dans les diverses parties de l'office divin* : Matines et Laudes, Petites heures, Vêpres et Complies ; 6° *du Propre du Temps et du Propre et du Commun des Saints* : de l'Avent, de Noël à la Septuagésime, du Carême, du Temps Pascal ; de l'Octave, de la Pentecôte à l'Avent. Propre des Saints ou Calendrier perpétuel des fêtes de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, servant à faire comprendre les règles à suivre dans la disposition des calendriers liturgiques, indications sur l'usage du Propre des Saints. *Appendice* sur les offices votifs dans l'année; 7° *des offices ajoutés* : Petit office de la sainte Vierge ; Office des Morts ; Psaumes Graduels ; Psaumes Pénitentiaux et Litanies des Saints, Bénédiction de la table.

L'ouvrage du T. R. P. Victorius est donc complet : bien que semblant spécialement composé par l'usage de l'Ordre des Capucins, il sera, pour tous, le *Manuel Liturgique* nécessaire, que l'on aime à consulter et qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tout prêtre désireux d'accomplir fidèlement et dignement les rites de la Sainte Liturgie.

Fr. Remi de Boulzicourt.

Digitized by Google

*
* *

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. — **Première série, par Georges de Pascal, Paris, Oudin, 1902, in-12, de 167 p. 2 f.**

Ce petit livre, qui ne manque point de souffle oratoire, a été écrit sous forme de lettres publiées dans un journal. C'est ce qui explique l'allure très vive du style, et aussi certaines allusions échappées à l'auteur dans le feu de l'éloquence.

La présente série va des temps les plus anciens jusqu'à l'apogée de la royauté sous saint Louis. Elle nous montre successivement la vocation de la France, la personnification de son histoire aux premiers siècles, dans un évêque (saint Martin) et dans un moine (Suger); les caractères, l'hérédité, le sacre, l'œuvre féconde de la royauté capétienne ; la féodalité, ses bienfaits et ses défauts ; les métiers et les communes ; elle se termine par l'exposé de la conception de la royauté par le roi Louis IX. Puisée aux bonnes sources, la philosophie de l'histoire exposée en ce livre est excellente ; elle se met à la portée de tous. elle popularise les justes notions que les historiens donnent de la théorie de l'accession au pouvoir, du sacre, de la loi salique (p. 59), de la condition militaire de la France au moyen âge (p. 119 et s.). Quant aux Croisades, il est permis de les juger autrement que ne le fait l'auteur. Et la pensée de ces expéditions ne remonte pas à Gerbert, encore moins à Charlemagne.

F. UBALD D'ALENÇON.

*
* *

LES ETUDES FRANCISCAINES ont encore reçu :

El Lirio Entre Espinas el apostol de Maria Immaculada ven. F. Juan duns Escoto, par Fr. Samuel Eijan O. F. M. del collegio de PP. Franciscanos de Santiago. Barcelone 1903. in-18. — *Un juste Saint-Quentenois, Alfred Santerre* 1832-1901. — *Etude sociale et locale* par Adrien Rasset. Missionnaire diocésain. S. Quentin 1902. 1 v. in 18. — *La Tradition cosmique. Première partie. Le Drame cosmique T. I* Paris. Charconac. 11, quai S. Michel, 1903. in-8°. — *Le roi mage*, Roman illustré par Pierre Deschamps. 2e édition. Paris. Charconac. 1303, in-8°.— *Les vertus demandées par le cœur de Jésus à ses serviteurs* d'après la

Digitized by Google

B. Marguerite-Marie avec diverses prières anciennes spécialement pour le nom du Sacré-Cœur par un prêtre oblat de Marie Immaculée chapelain de Montmartre, Paris, 1902, in-18.— *Catéchisme de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* d'après la B. Marguerite Marie par un prêtre oblat de Marie Immaculée, Paris, 1902, in-18. — *Trésor spirituel de la dévotion au cœur de Jésus* ou recueil des plus anciennes prières et pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur par un prêtre oblat de Marie immaculée. Paris, 1902. 2 forts vol. in-18. — *Proludium de Primatu Domini N. Jesu Christi et causa motiva incarnationis* a P. Joanne Baptista a Parvo Bornand, Ord. minorum S. Francisci capuccinorum, sermone gallico exaratum et nunc primo a Fr. Ambrosio a Saldes, ejusdem ordinis in latinum versum. Barcelone, 1902, in-8°.— *La religion démontrée*, ou les fondements de la foi catholique devant la raison et la science par le P. A. Hilaire, ancien professeur au grand Séminaire de Mende, supérieur des Missionnaires du S.-C. Quatrième édition. Mende 1 vol. in-8°. — *Dictionnaire d'Archéologie et de liturgie* publié par le R. P. Dom Fernand Chabrol, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule I. 1 vol. in-4° 2 colonnes. Paris, 1903 — *Pages d'Evangiles* T. III. De la dernière scène à l'Ascension, par l'abbé Planus. Paris, 1903, in-12. — *Flóréal* par Roger des Fourniels in-12, Paris, 1903. — *S. Alphonsè de Liguori*, par le baron J. Angot des Rotours. Paris,1903, in-12 (Coll. *Les Saints*).— *Biografia del V. P. Fr. Salvator Joaquin de Sevilla capuchino conocido vulgarmente por el Padre Verita* escrita por el P. Fr. Diego J. de Ronda de la misma Orden. Sevilla. 1901, in-18, de 31 pages. — *Secretos de la vida espiritual*. Sevilla. s. d. broch. in-32 de 12 p. — *El director perfecto y el dirigido santo correspondencia espiritual entre el Beato Diego José, de Cádiz y su director V. P. Francisco J. Gonzalez* anotada par el M. R. P. Ambrosio de Valencina. Sevilla. 1901,in-8° de 688 p. — *La vida Religiosa, o Cartas á sor Margarita sobre la vido monastica* escrita por el M. R. P. Fray Ambrosio da Valencina, ministro provinciale en sa provincia capuchina de la immaculada conceptión (Andalucia) Cuarta edición. Sevilla. 1901. in-12 relié de XII-444 p. — *La vida espiritual o cartas á Teófila sobre la vida interior del cristiano* escritas par el M. R. P. Fr. Ambrosio de Valencina, franciscano... Sevilla. 1898. in-12 relié de XIV-374 p.— *Leyendas edificantes o historietas piadosas del peregrino de la capucha* par le même. Tercera editio aumentada. Primera serie. Sevilla. 1900. in-12. relié de VII-370-III pages. — *Soliquios* par le même. 3e edición aumentada. Sevilla.

Digitized by Google

1900, in-12 relié de 278 p. — *Lirios del Valle ó los amantes de la virginidad* par le même. Quinta edición. Sevilla 1902, in-12 relié de 340 p. — *Mi viaje a Oceania Historia de la fundacion de las misiones capuchinas en las Islas Carolinas y Palaos* par le même. Cuarta edición. Sevilla, 1902, in-12 de 141 pages.

CUM LICENTIA SUPERIORUM

IMPRIMATUR :

Robertus a Valle Guidonis,

Vic. Prov. O. M. Cap.

Le Gérant :

CHARLES-JOSEPH BAULÈS.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE.

Digitized by Google

LA CONNAISSANCE INTELLECTUELLE

ET

L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

CONSIDÉRÉES D'APRÈS LA PHILOSOPHIE SUBJECTIVISTE

ET LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

Les questions qui touchent à la connaissance intellectuelle sont toujours actuelles et toujours débattues. Ce que l'homme connaît le moins, ce sur quoi il a le plus de doute, c'est ce qui se passe en lui-même. Et les opérations intérieures de sensation, de volonté, de connaissance, sont pour le philosophe la matière des solutions les plus diverses.

Si nous prenons la question de la connaissance intellectuelle, nous voyons ainsi se poser plusieurs problèmes qui ont agité les penseurs de l'antiquité. Seulement les aspects ont varié avec les systèmes philosophiques. Au temps actuel la diffusion et l'influence du kantisme a changé profondément les points de vue, les points d'appui, même la langue de la philosophie ; et les problèmes reçoivent des solutions nouvelles ou tout au moins très modifiées.

Comment l'âme humaine atteint-elle les objets extérieurs par la connaissance intellectuelle ? Comment en a-t-elle l'idée ? Comment est-elle assurée de leur existence ? — Puis, pour restreindre la question sur un objet plus particulier, comment peut-elle avoir la certitude sur les vérités de la religion ? — Et pour déterminer davantage encore, étant donnée la religion chrétienne, comment procéder pour en instituer l'apologie ? Voilà des questions que nous voudrions considérer ; et il nous paraît intéressant de voir comment la philosophie catholique (car nous ne voulons pas sortir de ce terrain) les a résolues autrefois et les résout aujourd'hui.

Aujourd'hui la philosophie catholique (nous dirions plus

Digitized by Google

exactement les philosophes qui font profession de catholicisme) se partage en deux courants très divergents, pour ne pas dire opposés. Les uns s'attachent à l'école traditionnelle, scolastique, qui reconnaît comme chef saint Thomas, et qui se recommande tout particulièrement de la direction du Souverain Pontife Léon XIII. Les autres suivent plus volontiers les errements d'écoles modernes, dont la principale note est le subjectivisme, et qui se réfèrent plus ou moins à l'autorité de Kant.

I

Mais considérons d'abord la connaissance en elle-même, avant de la considérer appliquée à la religion.

Comment notre âme connaît-elle les objets extérieurs; comment en a-t-elle l'idée ; comment en a-t-elle la certitude ?

En principe, toute philosophie catholique, dès lors qu'elle est catholique, doit éviter deux abîmes, le matérialisme et l'idéalisme. Elle ne peut admettre que la connaissance soit un pur phénomène matériel, même organique ; elle ne peut non plus admettre que l'objet extérieur n'existe pas, et que nos idées soient de simples formes qui ne correspondent à aucune réalité en dehors de nous.

Nous ne pouvons pas être catholiques sans reconnaître dans l'homme deux principes, deux substances : le corps et l'âme. Nous ne pouvons non plus ne pas reconnaître une double réalité, le *moi*, sujet connaissant, qui est l'homme à la fois corps et âme, et le *non-moi*, qui embrasse tous les objets extérieurs, matériels et spirituels.

Comment le *moi* atteint-il le *non-moi* par la connaissance ? — (connaissance intellectuelle. C'est la seule que nous visons ici, et nous ne toucherons la connaissance des sens que subsidiairement, et autant qu'il est nécessaire pour expliquer l'autre. Du reste, cette matière de la connaissance des sens a été traitée avec beaucoup d'ampleur dans cette revue, nos d'août et d'octobre 1902.)

Etant éliminés le matérialisme et l'idéalisme, nous restons

Digitized by Google

dans l'hypothèse d'un sujet connaissant composé de deux principes, le corps et l'âme.

Ces deux principes demeurent-ils isolés dans l'opération de la connaissance? Est-ce l'âme seule qui atteint par elle-même l'objet extérieur pour en concevoir l'idée? Ou bien le sujet connaissant est-il à la fois âme et corps; y a-t-il union des deux et concours commun pour arriver à l'idée de l'objet?

Si l'on se place dans la première supposition, celle de l'isolement mutuel, on se trouve en face de différents systèmes dualistes : platoniciens ou cartésiens. L'âme et le corps, d'après ces systèmes, sont substantiellement distincts, ils ne sont unis que d'une union accidentelle, comme le vêtement au corps ; le corps est une simple enveloppe; il a son organisme à lui, ou plutôt son mécanisme. C'est l'âme seule qui connaît, c'est-à-dire qui perçoit les réalités sensibles, qui conçoit les idées des choses.

Mais alors, comment l'âme, force immanente, perçoit-elle les réalités extérieures ? Comment, puissance spirituelle, atteint-elle les réalités sensibles ? C'est ici qu'interviennent quantité de théories imaginées pour donner une solution à la même difficulté. C'est l'*harmonie préétablie*, c'est *l'occasionalisme*, c'est l'*influence physique* d'une substance sur l'autre ; théories d'abord très difficiles à établir, et qui ensuite pèchent toutes en un point essentiel, impuissantes qu'elles sont à expliquer comment c'est l'*homme* qui conçoit et qui connaît. Car si les modifications exercées dans les organes du corps par les objets sensibles ne sont que des causes occasionnelles; si ces organes ne sont que des mécanismes dont le déclanchement, produit par une impression du dehors, fait sortir une idée existant à l'avance et tenue en réserve dans le fond de l'âme, il n'est pas vrai que la connaissance soit l'action de l'homme.

En somme rien n'est expliqué ; l'âme, isolée des objets, n'a pas avec eux de contact direct; elle ne les connaît pas en eux-mêmes. Elle a reçu avec son être un stock d'idées préparé en vue des modalités futures de son existence, et que les circonstances extérieures de sa vie feront apparaître devant elle au fur et à mesure. Est-ce bien là vraiment le sujet

Digitized by Google

connaissant, dans sa dignité, dans sa grandeur, dans son activité ?

Aussi d'autres philosophes, pour éviter ces inconvénients, sont-ils revenus vers l'idéalisme, sous la forme plus ou moins déguisée qu'on appelle aujourd'hui *subjectivisme*. Il leur a semblé sans doute que plus on réduirait l'acte de connaissance à une opération indépendante des réalités objectives, plus on écarterait par là même les difficultés. Ils n'ont fait que tomber de Charybde en Scylla.

Quelle est en effet la tendance générale des doctrines subjectivistes ? C'est que c'est le sujet qui est la règle de la connaissance et le principe de la certitude. Toute connaissance part du *moi*, et s'achève dans le *moi*. Elle est immanente et indépendante de l'extérieur. L'âme ne peut atteindre les objets en eux-mêmes ; elle les connaît dans l'idée qui est en elle, dans sa conscience. Les réalités extérieures sont vraies en tant qu'elles sont conformes à l'idée subjective, en tant qu'elles s'adaptent au type conçu existant dans la conscience du moi. Et l'on a la définition de la vérité en retournant l'axiome scolastique, et en disant : *Veritas est adaequatio rei cum intellectu.*

Et puis on peut se demander si cette *res* extérieure, cet objet, existe réellement. Comment le subjectiviste en a-t-il la certitude ? Il n'atteint pas cet objet. Pour passer de son *moi* au *non-moi*, il n'a pas de *pont* ; et entre les deux il existe un abîme. Cette chose qu'il connaît, il la prend en lui ; elle existe en idée, dans sa conscience ; mais qui prouve qu'elle existe en elle-même.

D'aucuns auront recours à Dieu. C'est Dieu qui a mis ces idées dans la conscience, et il les a faites correspondant à la réalité. — Cette réponse vaudrait peut-être si l'on était sûr que Dieu existât. Mais Dieu, par rapport au sujet *moi*, est un objet comme un autre ; il faut prouver d'abord qu'il existe en dehors de *moi*, et autrement qu'en idée. La difficulté revient toujours et le point d'appui recule sans cesse.

D'ailleurs si la mesure du vrai est dans le *moi*, il faudra que le vrai soit indéfiniment variable, comme le *moi*. Car existe-t-il deux *moi* qui soient concrètement les mêmes par rapport aux actes de perception. La nature de l'intelligence,

Digitized by Google

l'influence qu'elle reçoit des autres facultés, surtout des facultés affectives, son degré d'acuité innée ou de perfection acquise, le tempérament, le milieu, tout contribue à varier la perception dans chaque individu, et à donner à chaque *moi* connaissant une modalité particulière. La même chose sera conçue par chacun de façons diverses, souvent contradictoires. Et si c'est là la règle du vrai, il n'y a plus de vrai, il n'y a plus de principes fixes, il n'y a plus de connaissance de l'essence et des causes des choses, il n'y a plus de métaphysique, plus de philosophie, plus de science. Et non seulement il n'existe plus de connaissance des principes généraux, mais il n'existe même plus de connaissance certaine des faits particuliers et des objets individuels, puisqu'il n'est point certain que chacun les conçoive de la même manière.

Et remarquez encore que ces conséquences ne restent pas dans les limites de l'ordre purement scientifique ; elles vont plus loin, elles atteignent l'ordre moral et la vie pratique. Car la morale doit reposer sur des principes certains et universels. Dieu, la loi éternelle, la loi naturelle, voilà les fondements premiers que la philosophie catholique donne à la morale. Or s'il n'existe pas de principes absolus et objectifs, ces fondements disparaissent ; ou, s'ils existent sans pouvoir être atteints avec certitude, ils sont comme n'existant pas.

Il reste donc pour règle définitive de la morale la règle subjective, la conscience. Mais la conscience est individuelle ; elle dépend de l'intelligence. Et comme les intelligences sont variables dans leur conception des choses, la conscience aussi sera variable dans ses dictamens. Pour qu'elle ne le fût pas, il faudrait qu'elle fût l'écho d'une loi supérieure, fixe, absolue, universelle. N'étant pas cet écho, elle n'est que celui de la pensée individuelle, c'est-à-dire en somme, l'écho d'elle-même. C'est elle qui est sa propre règle. Ou, pour mieux dire, elle n'est pas règle, puisqu'une règle, par définition, est extérieure à ce qui est réglé.

Et alors voilà toute la morale renfermée dans le cercle de la conscience. Et d'où lui viendra son caractère de stabilité, d'unité, d'universalité ? En supposant même l'impossible, en supposant tous les hommes usant régulièrement, sans pas-

Digitized by Google

sion et sans trouble, de leurs facultés, et arrivant à concevoir tous de la même manière la même loi morale, qui donc conférerait à cette loi *autochtone* l'autorité suffisante à imposer des préceptes obligatoires et des sanctions efficaces ? Si dans l'ordre intellectuel le moi est la mesure du vrai, dans l'ordre moral il est fatalement la mesure et la seule mesure de l'obligation. Chacun s'oblige soi-même selon sa conception, c'est-à-dire qu'il n'existe plus d'obligation ni de loi morale.

On évitera toutes ces conséquences, ou pour mieux dire toutes ces inconséquences et ces contradictions, pourvu que l'on s'attache à la doctrine traditionnelle des théologiens et philosophes catholiques, à la doctrine scolastique.

Quelle est cette doctrine ? — Exposons-la à grands traits.

Elle établit comme principe l'unité substantielle du composé humain. — Le corps et l'âme, substances incomplètes, forment par leur union une substance unique, totale et complète. Cette substance est une par elle-même, et non pas accidentellement. Les deux parties qui la composent forment une seule nature, un seul sujet, une seule personne.

Cette doctrine n'est pas seulement philosophique, elle est aussi théologique, et dans ses points principaux elle est de foi. Elle a été définie par l'Eglise non seulement quant à la vérité de fait, mais quant à sa raison d'être, qui est que l'âme est la forme du corps. Sans entrer dans le détail de ces décisions dogmatiques, en voici le résumé : L'âme raisonnable est vraiment *(vere)* la forme du corps humain ; elle n'est point une forme *subsistante*, comme un pur esprit, ni une forme *assistante*, comme un démon dans un possédé, ni une forme *accidentelle*, comme la blancheur dans une muraille ; elle est une forme *informante*, c'est-à-dire un principe qui par son union avec le corps donne à celui-ci une actualité propre, et fait de lui un corps humain. Elle est cette forme *per se* et *essentiellement* ; c'est sa nature. Elle l'est *immédiatement* ; c'est sa propre substance qui sans intermédiaire informe directement le corps pour en faire un corps humain, organisé, vivant. Elle est par là-même la forme substantielle du composé humain ; par elle l'homme a toute son unité : il est une substance unique, une nature unique, un sujet unique d'action et de passion.

Digitized by Google

Jusqu'à ce point la doctrine est commune à toutes les écoles scolastiques. Elle est aux yeux des catholiques absolument certaine. Si l'on pousse plus avant, l'on vient dans les systèmes qui ont pour objet de déterminer davantage le rôle de la forme. Inutile pour nous, en ce moment, d'entrer sur ce terrain. Nous ne nous demandons pas si l'âme est la forme substantielle de tout ce qu'est l'homme : *homo, animal, vivum, corpus, substantia, ens*, comme s'exprime saint Thomas. *(De spirituali creatura. a. 3.)* Nous ne prenons que les trois premiers termes : *homo, animal, vivum*. L'âme est la forme substantielle de l'homme comme homme, comme animal, comme vivant. Et ceci nous suffit pour la question présente. Avec cette doctrine s'explique d'une façon limpide le problème de la connaissance.

Cette doctrine pose l'unité du sujet connaissant qui est à la fois corps et âme, corps et âme unis en une seule nature, en une seule personne. Toutes les opérations du composé, spirituelles ou corporelles, procèdent d'un même principe, la nature humaine, et appartiennent au même sujet, la personne humaine. Les opérations de la connaissance ne sont pas en dehors de cette loi. Connaissance sensible et connaissance intellectuelle procèdent donc du même principe, et appartiennent au même sujet. Et en vertu de cette unité de sujet, l'âme a sa part dans la connaissance sensible, comme le corps a la sienne dans la connaissance intellectuelle.

Voyons en effet comment s'opère la connaissance des différents objets.

Nous atteignons les corps, notre propre corps, les corps étrangers, et en général les objets matériels, par nos sens, qui sont des organes en eux-mêmes matériels, mais informés, vivifiés et mis en acte par l'âme. L'âme est dans ces organes, et exerce par eux et avec eux sa faculté perceptive. Unie avec eux en unité de principe actif, elle exerce l'acte de sensation. Elle n'agit pas alors comme pure puissance intellectuelle, mais comme puissance spirituelle informant le corps et devenant, par cette information et par cette union, puissance sensible. Par là elle est proportionnée aux objets sensibles, et les atteint elle-même directement dans leur réalité sensible.

Digitized by Google

C'est alors qu'intervient la faculté purement intellectuelle pour percevoir à son tour dans l'objet ce qui lui est proportionné, à savoir l'intelligible, l'essence.

C'est donc la même âme qui agit premièrement par sa faculté organique, secondement par sa faculté inorganique et intellectuelle, chacune de ces facultés atteignant dans l'objet ce qui lui est propre. Il n'y a qu'un seul principe de connaissance, et les opérations se suivent tout naturellement sans qu'il soit besoin de recourir à un système plus ou moins compliqué pour rendre raison du passage du sujet intellectuel à l'objet matériel.

Si des objets matériels nous passons aux objets immatériels, le procédé de connaissance est le même, avec un degré de plus. L'âme n'atteint pas ces objets en eux-mêmes ; elle en atteint seulement les manifestations extérieures qui tombent sous les sens, et de la connaissance de ces manifestations elle arrive à la connaissance de l'objet lui-même. C'est ainsi que nous connaissons Dieu. Nous en prenons l'idée dans les choses extérieures ; nous formons nous-mêmes cette idée avec les éléments fournis par la connaissance des choses sensibles ; nous n'avons pas besoin qu'elle nous soit donnée d'ailleurs, infuse ou innée.

La connaissance de nous-mêmes, de notre nature, et de nos facultés procède encore de la même façon. Nous nous connaissons par nos actes, et ces actes nous les atteignons par la conscience : les actes sensitifs par la conscience sensible, qui est un sens intérieur, faculté organique ; les actes intellectifs par la conscience intellectuelle, faculté inorganique. Et c'est toujours le même principe de connaissance, la même âme.

Comme on le voit, pour expliquer dans l'homme le phénomène de la connaissance, il n'est pas besoin de recourir à d'autres théories qu'à celle de l'unité du composé humain par l'âme forme substantielle du corps. Sans doute l'explication serait encore facilitée par la théorie sur l'origine des idées et sur la fonction de l'intellect agent. L'unité du sujet connaissant apparaîtrait mieux encore. Mais il n'est point nécessaire de descendre dans l'étude de ces détails ultérieurs. Il nous suffit de prendre simplement la doctrine tra-

Digitized by Google

ditionnelle catholique, en dehors de tout système. Avec cette sûre doctrine nous possédons l'unité de principe de connaissance. Nous avons un *moi*, sujet unique, qui atteint par sa connaissance les objets internes et les objets externes, les objets immatériels et les objets corporels, les objets abstraits et les objets concrets. Nous ne voyons point entre le sujet et les objets cet abîme dont le passage met à la torture l'esprit des philosophes. Nous trouvons ce passage tout simple et tout naturel. Pour nous le problème est résolu.

II

Passons à la question particulière de l'apologie de la religion.

Comment arrive-t-on à la connaissance certaine de la religion ? Comment en démontre-t-on la vérité ? Tel est l'objet de l'Apologétique.

D'abord, qu'est-ce que la religion ? On la définit communément l'ensemble des rapports et des devoirs de l'homme envers Dieu. On peut la concevoir comme purement naturelle, si l'on ne considère que les rapports et les devoirs que l'homme peut connaître et pratiquer par les seules forces de sa nature ; ou comme surnaturelle, si l'on considère des rapports et des devoirs que l'homme ne peut connaître sans le secours d'une révélation spéciale, qui lui apprend des vérités que sa raison ne découvrirait pas par ses seules forces, et lui impose en conséquence des préceptes que la seule nature ne comporterait pas.

Etant donnée cette notion de la religion tant naturelle que surnaturelle, nous comprenons que la religion doit s'exercer de la part de l'homme par la connaissance, la volonté, le sentiment : par la connaissance de l'existence de Dieu, de ses perfections et de ses droits ; par la volonté de lui rendre les hommages et les devoirs obligés ; par les sentiments d'amour, de reconnaissance, de soumission qui doivent répondre à ses bienfaits et à son autorité ; et, s'il s'agit de la religion révélée, par la foi avec laquelle on doit adhérer à sa

Digitized by Google

parole et accepter l'ordre supérieur et surnaturel auquel il appelle.

Le rôle de l'Apologétique sera donc d'assurer l'existence de ces devoirs, de montrer sur quelles bases ils sont fondés, quels sont les moyens de connaître Dieu, quelle est la raison d'être de nos sentiments religieux, et enfin quels sont les motifs qui nous obligent à adhérer à la révélation et à croire à la parole de Dieu.

Présentement l'on prône beaucoup l'apologétique qu'on appelle *subjective*, par opposition à l'apologétique *traditionnelle*. On considère le sujet, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire chacun soi-même. On y trouve l'idée de Dieu, et l'on sent que cette idée répond à un besoin de la nature. L'idée de Dieu conduit à l'idée des devoirs envers Dieu ; on sent qu'il est naturel que la volonté se porte à obéir à Dieu avec amour et fidélité ; que sans cela l'homme ne serait pas heureux ; et que sans la satisfaction de ce sentiment religieux qu'il porte inné dans son cœur, il trouverait en soi un vide et une inquiétude.

Ainsi la religion est bonne, parce qu'elle répond aux secrets instincts de la nature humaine ; elle est demandée par la nature ; elle répond à un postulat de la nature ; elle satisfait le cœur de l'homme.

Or, si elle bonne, elle est vraie. Et alors même que scientifiquement l'on n'en pourrait pas démontrer la vérité avec toute la rigueur de la logique, on aurait toujours cette *certitude morale* qui dans l'espèce, est plus sûre que la certitude physique ou métaphysique ; parce que, dans cette matière, la vraie règle de la certitude, c'est la nature morale de l'homme, ses sentiments, ses aspirations, son cœur.

Et si maintenant l'on vient à l'ordre de la foi, à l'ordre surnaturel, c'est par la même voie que l'on parvient à la certitude de la religion révélée. La foi, elle aussi, répond à un besoin de l'homme, qui commie instinctivement et naturellement, par un mouvement parti du fond de sa conscience et de son cœur, s'élève vers le surnaturel. Et quand il est arrivé dans cette lumière, il y trouve tout ce qui convient à ses besoins intellectuels, à ses inclinations morales à tous les postulats de sa nature. En somme il ne peut y avoir rien de

Digitized by Google

mieux pour lui que la religion surnaturelle ; donc elle est bonne, donc elle est vraie.

Tel est le fond de la méthode de l'apologétique subjective. Comme on le voit, elle se réfère toujours plus ou moins directement au principe fondamental de la philosophie subjective : tout vient du sujet; il est la règle ; et les choses sont vraies selon qu'elles s'adaptent à lui. La religion est bonne parce qu'elle répond au sentiment intime de l'homme ; elle est vraie parce qu'elle cadre avec sa conscience ; la révélation, l'ordre surnaturel doivent être admis parce qu'ils répondent aux postulats, aux exigences de la nature.

Peut-on admettre de telles théories ? — Non ; elles sont absolument le contraire de la vérité.

La religion a son fondement en Dieu ; la nature des rapports qui la constituent est réglée par les exigences des propriétés divines ; et ce fondement, ces règles sont quelque chose d'objectif, et existent indépendamment de la conscience et du sentiment intime de l'homme. Ce n'est pas la religion qui est vraie parce qu'elle répond au sentiment ; c'est le sentiment qui est vrai quand il répond à la réalité de la religion. La vraie religion, en général, est celle que Dieu veut comme répondant à l'ordre nécessaire fondé sur son essence divine ; et cette volonté divine est un fait en dehors de l'homme. S'il s'agit en particulier de la religion révélée, l'objet de la foi ou les dogmes, le motif de la foi ou le fait de la parole divine, les motifs de crédibilité qui nous amènent à la certitude du fait de la révélation, toutes ces choses sont des faits externes, des réalités objectives qui préexistent à l'existence de la religion en nous. Notre religion sera vraie si elle est basée sur ces faits. Notre foi sera la vraie foi, non point parce qu'elle répondra aux besoins de notre conscience, mais parce qu'elle sera conforme à la vérité objective. La règle de foi devra être externe.

En définitive, le subjectivisme non seulement n'est pas un solide point d'appui pour la religion, mais il est au contraire pour elle un principe de ruine. Il lui enlève sa base. En voulant établir son premier fondement dans la conscience, il la fait reposer sur des phénomènes subjectifs, sur de pures idées. La notion même de Dieu tirée de la cons-

Digitized by Google

cience ne suppose qu'un Dieu en idée. Une religion fondée sur cette idée ne sera jamais qu'un échafaudage en l'air. Rien ne prouvera qu'elle répond à quelque chose de réel et de vrai en soi. Et l'apologétique subjective, prise seule, restera toujours une forme vide, une méthode sans point de départ.

Au contraire avec la doctrine traditionnelle de la connaissance, tout se prouve logiquement et solidement. On part d'abord d'une connaissance de Dieu établie sur des faits évidents et sur des raisonnements dont les principes sont indépendants des dispositions du *moi* connaissant. Dieu ses attributs, ses droits, les rapports et les devoirs de l'homme à son égard, toutes ces choses nous sont connues comme des réalités objectives vraies en elles-mêmes. Ni le sentiment, ni la conscience du sujet connaissant ne sont pour rien dans leur existence et dans leur vérité. La religion, comme Dieu lui-même, existe indépendamment de l'homme : elle a son fondement et sa règle en dehors de l'homme. L'homme perçoit ces réalités selon son mode naturel de connaissance. Il connaît par les choses sensibles Dieu et ses perfections ; il se connaît lui-même par les manifestations sensibles de son être et par ses actes ; et de la connaissance de Dieu et de lui-même, deux réalités objectives, il déduit la notion de ses devoirs et des rapports qui constituent la religion naturelle.

S'il s'agit de la religion surnaturelle et révélée, par le même mode de connaissance l'homme atteint les faits qui en sont la base et la règle : le fait de la révélation, l'objet révélé, le motif formel de la foi, les motifs de crédibilité, faits externes, miracles, prophéties, authenticité des Livres Saints, et ensuite la règle de la foi, l'Eglise enseignante. Et toutes ces choses sont également des vérités objectives, existant en dehors de l'homme qui croit, indépendantes de sa conscience et de ses sentiments. Nous pouvons avoir de ces faits une connaissance certaine, et sur cette connaissance certaine établir la certitude de notre religion. Et c'est le rôle de l'apologétique.

Sans doute l'homme sincère, qui cherche à se rendre compte de la religion, trouvera toujours une harmonieuse

Digitized by Google

concordance entre la vraie religion, la religion chrétienne, et les aspirations de sa nature. Il y trouvera une vérité qui remplira son intelligence, une beauté et une bonté qui répondront à ses sentiments intimes et aux besoins de son cœur. Et cet argument en faveur de la religion, éloquemment développé, pourra être décisif pour certains esprits. Toutefois il n'aura jamais qu'une valeur relative, une valeur conséquente à une démonstration déjà supposée. Il n'est pas démonstratif ; il est seulement confirmatif.

D'ailleurs les critères internes sont parfaitement admis par les apologistes traditionnels, qui savent les utiliser quand il leur convient. Mais les critères externes formeront toujours le fond solide des démonstrations apologétiques. Les critères internes ne sont pas à la portée de tous ; ils sont seulement pour une élite de psychologues, d'analystes, d'esprits délicats capables de saisir la beauté morale et la beauté esthétique, et l'harmonie supérieure des rapports de l'humaine et du divin. Tandis que, au contraire, les critères externes, des faits bien établis, des miracles, une autorité supérieure se présentant avec le prestige des signes divins et imposant une croyance au nom de Dieu même, voilà des choses que tous peuvent comprendre, et, disons-le hautement, des choses qui dans leur ensemble répondent mieux aux aptitudes et aux convenances naturelles de l'homme. Car il est incontestable que l'homme, en général, est bien plus porté à croire d'après l'autorité que d'après lui-même. La foi lui est comme connaturelle ; il soumet facilement sa raison à une vérité proposée d'ailleurs ; il trouve ce moyen plus commode ; tandis que la considération de la vérité en elle-même, et la découverte de ses beautés et de ses harmonies lui est difficile, et dans la plupart des cas, impossible. Une autorité suffisamment qualifiée, des preuves externes, des faits évidents, conviennent beaucoup mieux à l'esprit de la masse et répondent bien plus parfaitement aux postulats de la nature humaine.

Et puis en faisant valoir les critères internes en faveur de la religion, faut-il encore procéder avec réserve. Les arguments ne sont pas toujours convaincants, même pour les esprits les plus déliés. On trouve dans la religion chrétienne

Digitized by Google

quantité de principes qui ne cadrent pas précisément avec les désirs du cœur humain. On peut même dire que le fonds de la religion est formellement opposé à ces tendances. S'il y a dans l'Evangile des côtés esthétiques et poétiques, il y a bien plus encore de choses répugnantes à la nature. Jésus-Christ bafoué, humilié, calomnié, ensanglanté, déchiré, crucifié, mort ; et la croix et la pénitence pour tous ; et la nécessité de la mortification, de la pauvreté et de la chasteté ; et la béatitude de la persécution ; et tant d'autres faits et doctrines analogues, en quoi répondent-ils donc si fort aux désirs de la nature ?

Il est peu probable que la *pensée contemporaine*, malgré tous les sourires et toutes les avances qu'on lui prodigue, puisse jamais être amenée à faire bon accueil à des principes de cette sorte. Ce sont là des choses que l'on comprend et que l'on goûte seulement quand on est entré dans l'ordre surnaturel par la voie objective, très objective, de la foi. Mais la seule conscience ne trouve point en elle de telles vérités, la seule nature ne postule point une perfection de ce genre. Il n'y a rien ici d'autonome ni d'autochtone.

Avant de conclure, notons seulement une explication donnée par certains conciliateurs. Ils nous disent que la méthode d'immanence sans doute n'a pas de valeur si on la prend dans un sens absolu, mais qu'elle en a beaucoup si on la prend dans le sens d'une certaine hypothèse. Cette hypothèse est précisément celle du surnaturel. De fait l'homme vit concrètement dans le surnaturel. Dieu l'y appelle, et dès le commencement agit en lui. Intérieurement l'homme est tout d'abord sollicité par la grâce. L'action divine incessamment le pénètre et l'informe de surnaturel. Le surnaturel n'est point hétérogène à la nature de l'homme ; l'homme en vit. Et ainsi il n'est point absurde ni contradictoire de dire que la nature a des exigences du surnaturel. Car on ne parle pas de la nature comme nature *in abstracto*, mais de la nature *in concreto*, déjà pénétrée par la grâce.

Il est facile de voir que cette explication n'explique rien, puisqu'elle suppose existant ce dont il s'agit de prouver l'existence. Ou c'est une pure tautologie, ou c'est un cercle vicieux. Et vraiment la *pensée contemporaine* serait bien ac-

Digitized by Google

commodante si elle se contentait d'une pareille apologie, si elle consentait, sur cette preuve, à accepter le surnaturel.

Ne voyez-vous pas, lui dit-on, qu'il doit être accepté puisqu'il existe ? Mais, répondra-t-elle, c'est la question même. Avant d'affirmer que le surnaturel existe, il faudrait montrer qu'il est possible. Je prétends qu'il est impossible, et vous me répondez qu'il existe. Vous me dites : la nature l'exige. Je vous réponds : la nature n'exige que le possible. J'admets les exigences, mais je n'admets pas que l'objet de ces exigences soit en dehors des limites de la nature. Car ce serait présupposer un ordre surnaturel, et c'est l'existence même de cet ordre qui est à démontrer. Voilà ce que peut répondre, et à bon droit, la *pensée contemporaine*, naturaliste et rationaliste.

La théologie orthodoxe, de son côté, aurait à objecter que cette explication conduit à la confusion de la nature et de la grâce, en supposant la nature inséparablement et inévitablement informée par la grâce, en supposant le concours divin surnaturel inséparablement et inévitablement uni au concours naturel dans chacune des actions humaines.

C'est là du reste le défaut général de toutes ces théories modernes ; elles confondent les deux ordres. Soit désir de rendre l'ordre surnaturel plus accessible, soit ignorance des limites de la nature et de la grâce, soit pour les deux raisons à la fois, les modernes apologistes suppriment trop facilement les distances. De ces deux terrains séparés par de profondes et essentielles différences, ils font une sorte de terrain commun où la raison et la foi viennent s'unir au point de se confondre, et de perdre chacune sa vertu propre et son caractère spécifique, de telle sorte que la foi devienne une sorte d'adhésion scientifique, et la raison un instrument qui n'a sa valeur complète qu'en s'appuyant sur la croyance.

C'est là le résultat des systèmes hybrides que l'on est réduit à embrasser quand on ne veut pas s'en tenir aux pures et catholiques doctrines de la philosophie traditionnelle, recommandée par l'Eglise et les souverains Pontifes. Et pour vouloir défendre la foi catholique mieux que l'Eglise elle-même, on n'arrive qu'à obscurcir la vérité et à énerver l'apologétique.

L. Petit.

Digitized by Google

L'EXÉGÈSE NOUVELLE

Le livre de M. Loisy

Ce n'est point entreprise facile d'exposer les doctrines exégétiques de M. l'abbé Loisy: c'est chose plus difficile encore d'en vouloir faire la critique ou le procès. L'ancien professeur de l'Institut catholique est devenu prudent par l'habitude de la lutte et par le malheur. Il a médité la parole évangélique : « soyez prudents comme des serpents » ; et son style partout offre des apparences de simplicité, de franchise, de naturel, de modération, qui captivent la confiance.

Lisez certaines de ses pages, vous serez surpris de la hardiesse, de la nouveauté, de l'audace des opinions qu'elles exposent et défendent ; vous croirez avoir reconnu des hérésies palpables, évidentes. Mais relisez plus attentivement une seconde fois, pressez davantage le texte de chaque phrase vous y trouverez une incidente, une remarque, un mot discrètement glissé, qui rétablit ou sauvegarde l'orthodoxie de la pensée. Le serpent, la tête sauve, a glissé entre vos mains.

Le *Contemporary Review* a bien rendu ce caractère de l'écrivain : « Il éprouve chaque argument selon les règles les plus sévères, sépare les faits des conjectures et des probabilités, rejette tout ce qu'il n'est pas forcé d'accepter et se met ensuite à la torture pour imaginer les euphémismes et les formes les plus adoucies qui exprimeront les conclusions de son examen. Les tours de force qu'il a accomplis dans ce genre sont simplement merveilleux. Ainsi dans les milliers de pages qu'il a écrites, il n'a jamais déclaré qu'il y a des erreurs dans la Bible. Il n'a jamais mis en question ou restreint l'inspiration des Livres sacrés. Il refuse d'admettre la théorie que quelques-uns de ces livres furent inspirés, tandis que les autres furent simplement l'œuvre d'hommes bien intentionnés. Il a manipulé les épineuses questions de l'âge

Digitized by Google

de la loi mosaïque et des sources de l'Hexateuque avec le soin minutieux d'une paysanne rassemblant des œufs frais pondus. Que dis-je ? Il a fait beaucoup mieux. Ces propositions de l'encyclique qui remplissaient les autres personnes d'effroi, il les a véritablement acceptées — acte de soumission qui, de la part d'un savant, est pour moi un mystère psychologique (1).

Beaucoup, depuis quelque temps, ont écrit au sujet de M. Loisy dans les journaux et revues. Quelques-uns, en bien petit nombre, ont cru pouvoir louer sans réserve les idées du célèbre critique. Plusieurs l'ont attaqué avec virulence et sans ménagements aucuns ; d'autres, en nombre à peu près égal, tout en le désavouant, ont montré le plus grand embarras, la plus grande indécision à formuler leurs griefs. Plusieurs évêques l'ont condamné, Rome jusqu'à ce jour a gardé le silence. Nos remarques sur le style de l'auteur expliquent ces diverses attitudes.

Notre tâche, en entreprenant d'exposer les doctrines de M. Loisy, sera laborieuse, nous en convenons. Nous devrons être plus long que nous n'aurions souhaité ; mais nous ne voulons pas qu'on nous accuse de lui prêter des opinions qui ne seraient point les siennes. Nous devrons donc apporter de nombreuses citations.

Nous présenterons d'abord à nos lecteurs les doctrines exégétiques générales de M. Loisy, puis nous analyserons son dernier ouvrage, l'*Evangile et l'Eglise*.

La grande question exégétique, qui se pose en ce moment, est celle de l'*inspiration* et de l'*inerrance* biblique. Sur ce sujet M. Loisy a pris soin, fort à propos, de rééditer ses anciennes thèses parues à diverses époques dans plusieurs revues. Elles forment un volume sous le nom d'*Etudes bibliques*. Là on trouve exposée toute sa pensée sur ce qu'on est convenu d'appeler la question biblique.

A la vérité, il y professe les opinions les plus larges et les plus élastiques, mais toujours sous la forme modérée qui lui est spéciale :

(1) Traduit dans *L'Encyclique et les catholiques anglais et américains.* (Paris, Grasilier, 1894.)

Digitized by Google

« Tous les problèmes qu'elle (la question biblique en exégèse) a soulevés, dit-il, se ramènent à un seul, dont l'énoncé diffère notablement de celui qui résume la question biblique pour les théologiens. Il ne s'agit plus de savoir si la Bible contient des erreurs, mais bien de savoir ce que la Bible contient de vérité ! « Que vaut la Bible ? » Telle est la question que l'exégèse non catholique fait retentir à nos oreilles (1). »

La Bible contient donc des erreurs ! allez-vous protester. Rassurez-vous. La dernière phrase ou plutôt un mot de la dernière phrase a dû calmer votre inquiétude. Ce n'est pas l'enseignement de M. Loisy mais de l'exégèse *non catholique*.

Dans tout le cours du chapitre notre exégète fera siennes, à la vérité, les affirmations de cette exégèse hétérodoxe, mais sous sa plume ces erreurs palpables, évidentes au point de vue *historique*, se changeront en vérités au point de vue *théologique*.

Ecoutons-le formuler, avec les docteurs d'Outre-Rhin, son réquisitoire contre la vérité historique des Livres inspirés :

« L'histoire du travail critique sur la Bible par les savants non catholiques ne s'offre pas à nous comme une succession incohérente de systèmes arbitraires, et il y a un certain nombre de conclusions sur lesquelles la critique non-catholique ne reviendra probablement jamais, parce que de fortes raisons portent à les regarder comme acquises à la science. Telles sont les suivantes : « Le Pentateuque en l'état où il nous est parvenu ne peut pas être l'œuvre de Moïse.

« Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité.

« Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Ecriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographe moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition (2). »

(1) *Etudes Bibliques*, p. 146.
(2) *Ibid.* p. 147-148.

Digitized by Google

Non seulement les erreurs mais les contradictions formelles ne sont pas étrangères aux Livres inspirés :

« Dans la question des Evangiles, pour ne toucher que les points essentiels, nous tenons à ce que chaque Evangéliste ait écrit indépendamment des autres ; à ce qu'il s'accorde parfaitement avec eux, même dans les détails où les témoignages sont contradictoires..... Et pourtant la dépendance des Synoptiques, au moins celle du premier et troisième Evangiles, à l'égard de sources antérieures, paraît bien établie ; l'opposition des données évangéliques sur des points secondaires est indiscutables... » (1).

M. Loisy cite encore beaucoup d'autres passages des Ecritures où il voit des erreurs et des contradictions indiscutables :

« La semaine de la création génésiaque sera éternellement réfractaire à la géologie ; le firmament ne peut être aucunement remplacé par l'espace indéfini, et, d'un bout à l'autre de l'Ecriture, la terre est supposée immobile sous la coupole des cieux : on cherchera toujours en vain l'emplacement réel du paradis terrestre et la source commune des quatre fleuves. On tourmentera inutilement les généalogies patriarcales pour faire cadrer la chronologie biblique avec les données certaines de l'assyriologie et de l'égyptologie. On ne fera pas croire aisément à un lecteur sérieux, que Saül au moment où David allait combattre le Philistin, connaissait seulement le harpiste et non le jeune homme vaillant qui était son écuyer, ou bien qu'il voulait, en bon père de famille, prendre des informations sur son futur gendre ; etc., etc (2). »

Et ailleurs il donne le récit du déluge comme un mythe emprunté à Babylone (3) :

Le point de départ du mythe est sans doute l'inondation annuelle de la basse Chaldée par la crue de l'Euphrate avec le souvenir d'une ou plusieurs catastrophes occasionnées par cette inondation dans les temps primitifs : le tout s'est mêlé et grossi dans la perspective du passé lointain et le mythe

(1) *Études Bibliques*, p. 150.
(2) *Ibid*, p. 164.
(3) *Les Mythes Babyloniens*, p. 170.

Digitized by Google

du déluge a été formé, mythe chaldéen, que la tradition biblique doit à la tradition chaldéenne. »

Dans le Nouveau Testament la rédaction historique est influencée, faussée même dans beaucoup d'endroits par les préoccupations dogmatiques de l'auteur. Saint Jean surtout est un dogmatisant et non un historien ; on a tort de chercher à concilier sa narration avec celle des écrivains synoptiques :

« ... Les efforts des exégètes qui ont voulu prouver l'accord matériel des synoptiques et de Jean se trouvent condamnés par les textes mêmes, et il ne semble pas utile de discuter ici les différents systèmes qui ont été proposés à seule fin d'établir que Jean a voulu dire la même chose que les synoptiques, ou les synoptiques la même chose que Jean. C'est dans le caractère des récits qu'il faut chercher la solution de la difficulté.

« Or si la narration synoptique donne lieu à quelques objections, elle n'en garde pas moins la valeur d'un témoignage substantiellement historique où les préoccupations du théologien et de l'apologiste n'apparaissent que dans les détails tandis que l'histoire de la passion, dans le quatrième Evangile, est dominée, comme tout le reste du livre, par le principe du symbolisme dogmatique (1). »

La forme de rédaction dans saint Jean est *l'allégorisation des faits*. Chez les synoptiques cette même forme de rédaction se retrouve à la vérité, mais elle y est à l'état d'exception :

« Un travail analogue d'idéalisation progressive et d'interprétation symbolique s'est opéré sur les faits traditionnels... Et comme l'allégorisation des paraboles aboutit, dans les discours du quatrième Evangile, à l'allégorie pure, qui se substitue à la parabole primitive, l'allégorisation des faits qui est partielle dans les Synoptiques, devient, dans l'évangile johannique, un système qui embrasse toute l'histoire du Christ, et dans tous ses détails (2). »

Cette idéalisation des récits évangéliques leur enlève le

(1) *Etudes Evangéliques*, p. 310
(2) *Ibid.* VII.

Digitized by Google

caractère proprement historique; ces récits ainsi idéalisés, en effet, s'appuient bien encore sur le vieux fond historique, mais ce vieux fond y est *transformé* dans le but d'exprimer non pas certes les faits historiques, ni même la doctrine personnelle du Christ, mais la doctrine chrétienne vivant dans l'église à l'époque où ces récits ont été rédigés :

« Consistant d'abord en quelques assertions de foi, sur lesquelles se fondent des exhortations morales, (la prédication du Christ) apparaît déjà, dans les trois premiers Evangiles, entourée d'un commentaire apocalyptique et théologique.

« Mais dans les synoptiques la glose traditionnelle ne recouvre pas d'ordinaire le texte qu'elle interprète. Il n'en est plus de même dans le quatrième évangile où la théologie énoncée dans le prologue domine l'ouvrage entier, et les récits de faits aussi bien que les discours...

« Le prologue prépare ainsi l'évangile, en contient la philosophie générale, en énonce la conception christologique et les thèses principales, touchant le rôle du Christ, vie et lumière du monde. La manière dont les données synoptiques et la tradition chrétienne sont exploitées au profit de ces doctrines apparaîtra dans l'analyse du discours à Nicodème, de l'instruction sur le pain de vie et de la scène du lavement des pieds... Derrière le discours à Nicodème il y a d'abord l'anecdocte synoptique de l'homme qui demande à Jésus ce qu'il faut faire pour posséder la vie éternelle, et aussi la pratique du baptême chrétien, avec l'expérience des dons de l'Esprit divin. Derrière le chapitre VI, il y a les récits synoptiques de la multiplication des pains, celui de la dernière cène et la pratique de l'Eucharistie. Derrière le symbole du lavement des pieds, il y a le récit de l'institution Eucharistique dans les premiers Evangiles et dans saint Paul. Le tout s'éclaire et s'harmonise dans les conceptions de lumière, de vie, de charité. Ce n'est plus proprement de l'histoire évangélique ; car les discours du Christ ne sont pas des paroles intelligibles pour son auditoire de paysans galiléens ou de scribes juifs, ni même pour ses disciples et la description des faits prend une signification qui la rend tout idéale. »

Digitized by Google

Ainsi l'évangile de saint Jean, ce n'est plus de l'histoire ; mais les faits qu'il raconte y sont des symboles traduisant la doctrine chrétienne vécue au temps de l'Ecrivain sacré, à la fin du premier siècle. « Ce sont des symboles vivants, où l'on peut dire que le narrateur sacré voit l'esprit du Christ et le Christ lui-même agissant pour la rénovation de chaque fidèle et l'unification de l'Eglise (1) ».

Cela ne veut pas dire assurément que les faits racontés par saint Jean soient tous des fables, des mythes; mais aux yeux de saint Jean « le fait, écrit M. Loisy, n'est pas seulement une réalité c'est un symbole (2) », et, quand la vérité du symbole l'exige, l'évangéliste n'a aucun scrupule de sacrifier la vérité du fait historique. C'est ainsi que saint Jean, dans son chapitre XIII, change la date de la mort du Sauveur fixée par les Synoptiques : « d'après le quatrième Evangile, ce n'est pas le dernier repas de Jésus, mais sa mort qui coïncide avec l'ouverture de la fête de Pâques. On verra, au fur et à mesure que le récit se développera, par quelles raisons symboliques et avec quelles précautions, la date indiquée par les Synoptiques a été changée (2). »

Résumons les principes exégétiques posés par M. Loisy : La Bible est tout entière inspirée. — L'inspiration ne garantit ni la vérité scientifique, ni la vérité historique des Ecritures, les récits, regardés comme historiques jusqu'à ce jour, peuvent n'être que des mythes, ou du moins, par le fait d'une *allégorisation* voulue, ils ont été plus ou moins arrangés, transformés et sont devenus des symboles dont toute la vérité réside dans la réalité doctrinale qu'ils expriment et non dans le fait matériel lui-même.

Nous n'avons point exagéré la doctrine de l'auteur puisque nous l'avons exposée en nous servant exclusivement, autant qu'il nous a été possible, de ses propres paroles. De tels principes, on l'a remarqué, sont ceux mêmes de l'école allemande rapportés dans notre précédent article. M. Loisy a ouvert au mythisme de Strauss les portes de l'exégèse

(1) *Etudes Evangéliques*, p. XI.
(2) *Etudes Bibliques*, p. 320.
(3) *Etudes Evangéliques*, p. 310.

Digitized by Google

catholique. Il les a ouvertes avec une certaine réserve, nous en convenons. Il a voulu sans doute répondre à l'argumentation *ex absurdo* posée par Mgr Meignan contre une telle concession à l'esprit rationaliste : « Lorsque, pour complaire à notre siècle infecté de positivisme, on aura une fois ouvert la porte au positivisme, on ne pourra plus la refermer (1). » Et le docte prélat ajoutait dans un autre ouvrage à propos de l'ânesse de Balaam (2).

« Si les paroles de l'ânesse et l'apparition de l'ange sont une fiction, un songe, alors que l'Ecriture Sainte les rapporte comme un fait, pourquoi toute l'histoire de Balaam ne serait-elle pas aussi une fiction, un songe ? Et si l'histoire de Balaam est une fiction, pourquoi la Bible entière ne serait-elle pas un mélange de fiction et de vérité? Alors qui démêlera la fable d'avec l'histoire, l'allégorie d'avec la vérité ? »

A cette question du célèbre cardinal, M. Loisy répond en mettant en avant l'autorité infaillible de l'Eglise. Ces erreurs historiques ne détruisent pas la vérité divine contenue dans les Livres inspirés.

« La Bible reste vraie, dit-il, comme le croyaient les Pères, vraie à condition d'être interprétée.

« La Bible est vraie, mais l'Eglise est infaillible. Un livre, si vrai qu'il soit, ne peut s'interpréter lui-même, se proportionner à l'état intellectuel, moral, social des temps pour lesquels il n'a pas été écrit.....

« La vérité des Ecritures est une vérité que l'on peut dire, à certains égards, *économique*. Elle est coordonnée à l'infaillibilité de l'Eglise qui l'interprète (3). »

Ainsi M. Loisy, après son réquisitoire, ne va même pas jusqu'à nier en bloc la vérité *historique* elle-même des Livres saints. Mais les affirmations historiques ont besoin d'être garanties et interprétées par l'Eglise infaillible.

Une réserve (4) si sage, en apparence du moins, paraîtra

(1) *De l'Eden à Moïse*, p. 100.

(2) *Prophéties messianiques* (1856), p. 533.

(3) *Etudes Bibliques*, p. 167 et 168.

(4) Tous les jeunes disciples de M. Loisy n'ont pas su imiter sa discrétion et sa grande prudence. On en trouve qui devant les enfants du catéchisme

Digitized by Google

très rassurante. Peut-être a-t-elle mérité à son auteur d'avoir échappé jusqu'à présent aux foudres de la censure romaine. Néanmoins, quand on l'examine plus attentivement, on y trouve de nouveaux motifs d'inquiétude. Aux yeux du hardi novateur, le rôle de l'enseignement traditionnel et celui de l'infaillibilité pontificale n'est point, en effet, celui que nous avions imaginé jusqu'à ce jour. Il s'en est formé une conception plus moderne. De même que, à la Sorbonne, on enseigne le transformisme des espèces végétales et animales, ainsi en exégèse M. Loisy professe le *transformisme* des dogmes. La tradition c'est le dogme en voie de perpétuelles transformations et l'infaillibilité dans l'Eglise a pour but et pour effet d'assurer la marche régulière de ce perpétuel transformisme. Ecoutons-le encore exposer lui-même ces étranges conceptions.

Il distingue dans la doctrine enseignée par l'Eglise deux parts bien tranchées, la substance intime, et la *forme extérieure*. La substance ne change pas, mais la forme extérieure varie sans cesse. Celle-ci constitue le *côté relatif* de la doctrine, c'est-à-dire l'aspect toujours variable sous lequel la vérité divine se présente à l'intelligence humaine pour être comprise et acceptée. L'intelligence humaine, en effet, n'est-elle pas sans cesse en évolution ? Dans son fonds elle est faite tout entière d'ignorances ou de préjugés ; son travail quotidien est de combattre sans relâche par une étude incessante ces préjugés et cette ignorance ; mais sa tâche reste toujours imparfaite, inachevée ; et il arrive infailliblement que la science d'aujourd'hui devient l'ignorance ou le préjugé de demain. Car, dans cette évolution de l'intelligence humaine, on n'atteint jamais à la science absolue, mais toute science est relative et passagère.

Or c'est dans le langage de cette science relative et passagère, le seul du reste que parle et comprenne l'esprit humain, que l'Esprit-Saint s'exprime dans l'Ecriture, pour annoncer au monde la vérité religieuse. Moïse a parlé le langage de son temps, les prophètes après lui ont parlé la

ne craignent pas de placer les récits évangéliques, concernant l'enfance de Jésus, au nombre des mythes.

Digitized by Google

science de leur âge ; le Christ lui-même et les Apôtres se sont servis des formes intellectuelles propres au milieu où ils ont vécu. Le rôle de l'Eglise dans tous les siècles est de traduire sans cesse la doctrine sacrée dans le langage propre à chaque temps (1). C'est sa mission, sa raison d'être. Et après cet exposé, M. Loisy se flatte d'avoir contre les protestants, trouvé à l'Eglise enseignante et à son magistère infaillible une place nécessaire, digne de ses légitimes ambitions.

Nous allons maintenant le laisser parler lui-même pour voir si nous avons bien interprété sa pensée. Mais, nous devons le remarquer encore, la phrase du prudent exégète présentera partout deux sens et comme un double visage, l'un apparent, clair, manifeste, en contradition avec les doctrines traditionnelles, l'autre plus caché et orthodoxe.

Les formules dogmatiques présentées par l'Eglise ou l'Ecriture comme l'expression de la vérité religieuse doivent changer avec les siècles. C'est la thèse de l'auteur. Mais ce changement est-il nécessité parce qu'elles sont fausses (doctrine condamnée), ou parce qu'elles sont incomplètes (doctrine acceptable) ?

L'auteur en divers endroits semble s'arrêter à ce dernier sens, mais aussitôt il revient au premier, en faisant, avec l'école de philosophie éclectique, synonyme d'erreur, l'expression de vérité incomplète ; à ses yeux donc il n'y a point de vérité absolue :

« L'inerrance de la Bible ne peut impliquer la vérité absolue de tout son contenu et de toutes ses propositions quel que soit leur objet. Un livre absolument vrai, pour tous les temps dans tous les ordres de vérité, n'est pas plus possible qu'un triangle carré. Un livre, même divin, est toujours un livre ; destiné aux hommes, il est encore et nécessairement un livre humain. Un livre absolument vrai pour tous les temps serait, s'il pouvait exister, inintelligible pour tous les temps. Un livre vrai selon la science d'aujourd'hui ne sera plus tout à fait vrai selon la science de demain. Si tous

(1) M. H. Lasserre, dans sa traduction des Evangiles, s'était donné la *mission* de rendre à la lettre morte des Ecritures son expression vivante et vraie eu égard aux exigences de la pensée moderne. C'est à cause de cette prétention exorbitante et avouée de l'auteur que son livre a été mis à l'index.

Digitized by Google

les hommes portent la marque de leur époque, il en est ainsi de leurs œuvres, particulièrement de leurs œuvres littéraires, qui réflètent avec l'individualité de leurs auteurs les opinions et les mœurs de l'âge où ils ont vécu. Il n'existe pas de symbole contenant, sous une forme accessible aux esprits de tous les siècles, toute la somme de vérité que les hommes sont et seront jamais capables de comprendre. La vérité religieuse elle-même n'a pas été donnée à l'humanité comme un trésor immuable, une sorte de diamant incorruptible, destiné à être contemplé successivement par toutes les générations. La doctrine révélée ressemble plutôt à un germe précieux qui vit et grandit, substantiellement identique à lui-même sous le développement incessant qui est la manifestation et la condition naturelle de son existence. Il ne faut donc pas exiger de la Bible que sa vérité soit en rapport avec les états successifs de la science humaine. La Bible a été ce qu'elle devait être pour satisfaire aux besoins religieux de ses premiers lecteurs. Le rationaliste qui reproche à la Bible de contenir des erreurs en matière de sciences naturelles ou des inexactitudes en matière d'histoire se montre injuste à son égard, et cette injustice ne trouve qu'une excuse insuffisante dans l'imprudence avec laquelle nous violentons parfois le texte scripturaire pour le mettre d'accord avec les données de la science moderne (1). »

Quelques pages plus loin l'auteur est plus explicite encore ; il admet dans la Bible non seulement les erreurs scientifiques et historiques, mais les erreurs doctrinales elles-mêmes.

« La Bible est un livre ancien, un livre écrit par des hommes et pour des hommes, dans des temps et des milieux étrangers à ce que nous appelons la science. Les erreurs de la Bible ne sont pas autre chose que le côté relatif et imparfait d'un livre qui, par cela même qu'il était livre, devait avoir un côté relatif et imparfait. Toutes les défectuosités qui nous frappent dans l'Écriture et qui résultent soit des opinions courantes de l'antiquité en matière de cosmologie et de sciences naturelles, soit du manque d'informations historiques sur les temps primitifs ou trop anciens, soit des procédés de composition usités dans le milieu où les Livres saints ont été écrits, *soit enfin du caractère plus simple et plus rudimentaire des croyances religieuses dans les âges re-*

(1) *Etudes Bibliques*, p. 157 et 158.

Digitized by Google

culés, étaient pour la Bible une condition de succès, on pourrait dire une qualité indispensable. En ce sens on peut dire que ces imperfections contribuaient à rendre la Bible vraie pour le temps où elle a paru. Cette vérité purement relative ne porte aucun préjudice à la valeur absolue des principes qui sont la base de l'enseignement biblique. Conçoit-on la révélation biblique complète dès le début? Elle eût été inintelligible. L'imagine-t-on compliquée d'une révélation scientifique dont nul ne se serait aperçu avant les temps modernes ? Elle eût été en partie inutile...

« Il résulterait de là que les écrivains sacrés se seraient mépris sur le véritable sens de leurs discours. L'auteur de la Genèse, croyant parler du firmament, aurait parlé de l'espace ; croyant parler de jours, il aurait parlé d'époques ; ayant sur les astres les idées de son temps, il en aurait parlé comme Laplace (1).

Et ailleurs il donne le détail de plusieurs erreurs doctrinales :

« Il n'est pas jusqu'à certains énoncés doctrinaux, qui, si on les prend à la lettre et sans les compléter ou les corriger par d'autres passages de l'Ecriture et par l'enseignement traditionnel, ne se prêtent facilement à des conclusions erronées. Job, quelques psalmistes, l'Ecclésiaste, disent, touchant la destinée des hommes après leur mort, des choses qui sont peu en harmonie avec la doctrine d'autres livres plus récents de l'Ancien Testament et celle du Nouveau relativement à la vie future. Les prophètes annoncent toujours comme imminent le règne messianique, et saint Paul, dans ses premières Epîtres, donne clairement à entendre qu'il ne mourra pas avant le retour glorieux du Christ (2) ».

Le rôle de la tradition dans l'Eglise est d'adopter la science religieuse aux exigences du temps et *d'en changer au besoin les formules*.

« La théologie, en effet, est comme une adaptation de la doctrine révélée aux différents états de culture que traverse l'humanité. Pour remplir sa mission, *tout en restant immuable dans ses principes, elle est progressive dans ses formules* et, jusqu'à un certain point, dans l'intelligence même du dépôt traditionnel. Assurément l'étude de la Bible et

(1) *Études Bibliques*, p. 161, 162, 163.
(2) *Ibid.*, p. 143.

Digitized by Google

des origines de la religion n'a pas pour résultat immédiat de nous fournir une synthèse théologique en rapport avec les exigences actuelles de la science. Mais elle a le grand avantage de nous montrer comment, aux époques toutes primitives, la vérité révélée s'est moulée dans les contours d'une pensée presque enfantine et comment elle s'en est successivement émancipée ; elle nous donne le sens historique du développement de la vérité religieuse au sein de l'humanité ; par là elle nous instruit à concevoir et à présenter cette vérité sous la forme qui convient le mieux à l'esprit de nos contemporains.

« La reconnaissance d'un élément variable dans l'expression de la doctrine révélée ne compromet en aucune façon le caractère divin de cette doctrine et des Ecritures qui la contiennent. La Bible est ce qu'elle devait être pour être comprise de ses premiers lecteurs.... .... la critique biblique, en faisant toucher du doigt les progrès lents et difficiles de l'éducation religieuse que Dieu, dans sa miséricorde, a voulu donner à l'humanité, doit inspirer.... une profonde gratitude pour le Maître suprême qui n'a pas voulu nous abandonner à nos propres ressources et qui a placé devant nous, pour nous guider à travers le désert de ce monde, une colonne de lumière, l'enseignement toujours ancien et toujours nouveau de l'Eglise (1).

Et ailleurs :

« La Bible contient donc un élément divin et un élément humain. Mais ces deux éléments se pénètrent l'un l'autre pour constituer une œuvre divino-humaine dans laquelle on ne saurait faire deux parts, celle de l'activité divine et celle de l'activité humaine...

« Est-ce à dire que toutes les propositions contenues dans la Bible aient une valeur absolue?... Jamais personne ne l'a pensé. On ne conçoit pas même comme possible un livre, écrit par des hommes et pour des hommes, qui contienne la vérité, toute vérité sous une forme appropriée aux besoins de tous les temps. Telle devrait être la Bible pour satisfaire aux exigences de la thèse protestante. Mais la Bible ayant été écrite par des auteurs vivant dans tel pays, à telle époque, porte nécessairement les traces de son origine et de sa destination première... Par ce côté relatif de la Bible, la révélation se trouve proportionnée aux besoins des temps où elle s'est produite. C'était là une nécessité, et cette nécessité devait se changer au cours des siècles en

(1) *Etudes Bibliques*, p. 121-122.

Digitized by Google

imperfection, lorsque le progrès des sciences aurait transformé l'astronomie, la cosmologie, les sciences naturelles et l'histoire même de l'humanité. Cette imperfection est, elle aussi, purement relative ; et, si l'on tient compte des intentions providentielles, on peut dire qu'elle est sans conséquence, puisque le magistère perpétuel de l'Eglise est là pour discerner, infailliblement sous l'antique enveloppe, où elle nous est transmise, la vérité contenue dans l'Ecriture (1). »

La science religieuse dans la Bible a donc évolué en changeant *ses formules nécessairement toujours imparfaites* ; l'interprétation de la Bible par la tradition ecclésiastique a évolué également selon les mêmes lois. Cette tradition doit continuer d'évoluer encore ; et l'exégèse protestante, en ce sens, donne aujourd'hui à l'Eglise l'exemple à suivre :

« S'il est vrai que la saine et complète intelligence des Livres saints, considérés comme source de la doctrine révélée, n'existe pas en dehors de l'Eglise catholique, il est vrai aussi que la connaissance scientifique de la Bible peut exister, qu'elle existe et se développe réellement chez « nos frères séparés, » comme on disait au dix-septième siècle, en parlant des protestants. Nous insistons volontiers sur les changements et les contradictions qui se manifestent dans les œuvres de l'exégèse protestante et rationaliste. Mais ces changements et ces contradictions ne prouvent pas que nos adversaires soient toujours et tout à fait dans le faux. Des changements désordonnés, des contradictions perpétuelles ne sauraient être la marque de la vérité : une transformation régulière, une rénovation incessante est la condition naturelle de toute science qui n'est pas morte. La science rationaliste traîne partout avec elle l'erreur de son parti pris, la négation étroite du surnaturel. Cependant, si elle a un défaut radical et qui la perdra, à moins qu'elle ne s'en corrige, elle a une qualité indiscutable, c'est qu'elle suit souvent une méthode meilleure que ses principes philosophiques (2). »

La méthode protestante a les préférences de M. Loisy ;

(1) *Etudes Bibliques*, p. 136-137.
(2) *Ibid.*, p. 146-147.

Digitized by Google

après l'avoir exaltée, il va la mettre en œuvre. C'est l'objet de son livre : *L'Evangile et l'Eglise*. Burnouf, dans son ouvrage, *La Science des religions*, a distingué dans le fait chrétien, dont la réalité, dit-il, ne peut être contestée, trois éléments, qui lui ont paru en constituer l'essence : la théorie du Christ, la légende du Christ, l'histoire du Christ. La tradition biblique et ecclésiastique est un produit de ces trois facteurs.

M. Sabatier établit, lui aussi, le fait religieux chrétien sur trois éléments ; mais au lieu de les prendre dans l'ordre objectif, il les voit dans le sujet religieux lui-même. Ces éléments d'ordre psychologique sont l'émotion religieuse ou mystique, sa représentation imaginative, et sa notion intellectuelle.

« L'émotion religieuse, qui est le sentiment, se transpose dans l'esprit en la notion d'un rapport, c'est-à-dire en la notion intellectuelle qui en devient l'image expressive ou la représentation. Mais il faut bien noter que la notion intellectuelle et l'émotion religieuse restent essentiellement différentes de nature. »

Et ailleurs : « L'émotion interne se traduit d'abord par l'intermédiaire de l'imagination : le mythe naît. La réflexion naissant, le mythe est remplacé par la formule (1). »

Réduire la religion chrétienne en un sentiment qui se développe sous forme de mythes et de formules dogmatiques ç'a été, jusqu'à ce jour, le dernier effort de l'exégèse protestante. Un sentiment, des mythes, des dogmes, ces mythes et ces dogmes inspirés par le sentiment, voilà aux yeux de M. Sabatier, héritier des idées de Bunouf, toute la genèse et la raison du christianisme et de toutes les religions.

Or de ces trois éléments un seul est immuable, c'est le sentiment :

« Tandis que l'élément mystique est stable et ne peut varier qu'en intensité, en raison du développement de la conscience des individus, l'élément intellectuel ou philosophique n'a rien d'immuable puisqu'il suppose la réflexion et la discussion (2). »

(1) Cf. *L'Ancienne et la Nouvelle Foi de D. F. Strauss*, par Ebersolt, 1898, p. 27 et 81-82.

(2) *Ibid.*, p. 27.

Digitized by Google

Les mythes et les dogmes croissent et s'épanouissent sur le tronc immuable du sentiment religieux, comme des frondaisons passagères et sans cesse renouvelées ; seul le sentiment religieux demeure stable, exempt de transformations.

M. Loisy dans son livre le *Christ et l'Église* s'est borné à mettre en valeur ces doctrines du professeur de l'Université protestante de Paris. Il s'est contenté de définir ce sentiment religieux, fondement du christianisme, il en a fait une espérance, l'*Espérance du royaume*. Toute la religion de Jésus est contenue dans ce sentiment comme dans un germe. L'œuvre des siècles depuis le Christ et même avant lui et jusqu'à la fin des temps, s'est épuisée à poursuivre l'évolution de ce sentiment en des formes diverses et changeantes qui sont des dogmes, un culte, une institution sociale, l'Eglise.

Ecoutons M. Loisy :

« Les Evangélistes ont résumé la prédication de Jésus, au début de son ministère, dans les mots : « Faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche ». Ces paroles pourraient aussi bien représenter, en abrégé, tout l'enseignement du Sauveur en Galilée et à Jérusalem. Elles prêchent la nécessité d'une conversion morale.... mais en vue du royaume prêt à venir, c'est-à-dire en vue de la perspective eschatologique, le règne qui approche étant celui que Jean-Baptiste avait annoncé avant Jésus..... »

Jésus prêche donc le royaume ; mais ce royaume qu'est-il en lui-même ? Ecoutons encore :

« L'idée du royaume céleste n'est donc autre chose qu'une grande espérance et *c'est dans cette espérance que l'historien doit mettre l'essence de l'Evangile*, ou bien il ne la mettra nulle part ; aucune autre idée ne tenant autant de place et une place aussi souveraine dans l'enseignement de Jésus » (1).

Quel est maintenant, en détail, l'objet de cette espérance ? En quoi consiste précisément ce royaume annoncé ? Jésus ne l'a pas défini, M. Loisy ne le définit pas davantage ; mais ce n'est pas un royaume spirituel, comme on l'a interprété depuis ; ce n'est pas le royaume des cieux en dehors de cette

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, p. 4 et 7. Les passages soulignés ici et ailleurs, dans les textes de M. Loisy, le sont ordinairement par nous.

Digitized by Google

terre, préparé pour recevoir les saints après la mort ; c'est plutôt un royaume terrestre analogue à celui qu'attendirent les millénaires durant de longs siècles, plus pur peut-être, mais de même sorte.

L'avénement du royaume « ne se confond nullement avec la conversion de ceux qui y sont appelés. Elle se rapporte et ne peut se rapporter qu'à l'avenir, ainsi qu'il convient à sa nature d'espérance ; et cet avenir n'est pas le sort prochain de l'individu en ce monde, mais le renouvellement du monde, la restauration de l'humanité dans la justice et le bonheur éternels (1). »

Cette justice et ce bonheur éternels, Jésus les croyait tout près de recevoir leur réalisation, et cette persuasion explique sa doctrine du renoncement aux biens de la terre : « Rien de plus facile à déterminer historiquement que l'attitude de Jésus à l'égard du monde, des biens terrestres, du droit humain, de la civilisation. La perspective du royaume prochain devait lui inspirer vis-à-vis de toutes ces choses une espèce de dédain, et les textes ne laissent pas le moindre doute sur ses sentiments (2) ».

Et plus loin (3) : « La comparaison des disciples avec les oiseaux du ciel et les fleurs des champs montre que ce n'est pas seulement le souci inquiet pour les besoins corporels, mais le travail même qui est défendu ou déconseillé... A l'absolu de l'espérance concernant le prochain avènement du royaume des cieux correspondent l'absolu du renoncement exigé pour y être admis, et l'absolu de la confiance dans celui qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui doit subvenir à la nécessité des hommes, ses enfants. »

Jésus s'est trompé sur la proximité du royaume ; et ses disciples, l'Eglise ont dû remanier sa conception eschatologique : « Qu'un tel programme n'ait pu être imposé en toute rigueur à tous, même pendant le ministère de Jésus, et qu'on y ait dérogé plus encore après lui, nul ne peut s'en étonner, mais ce n'est pas raison pour introduire dans la pensée du

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) *Ibid.*, p. 25 et 26.

Digitized by Google

Maître les tempéraments que la force des choses et les conditions réelles de l'existence ont obligé de mettre à son application. Il était également nécessaire au succès de l'Evangile qu'il eût, à son début, ce caractère entier, simple, sans nuance, et qu'on y fît ensuite toutes les modifications réclamées par le changement des circonstances, pour accommoder à la condition d'un monde qui durait ce qui avait été dit d'un monde censé près de finir (1).

La prédication de Jésus a été dominée par la conception eschatologique d'un royaume idéal qui ne s'est point réalisé et ne pouvait se réaliser dans la pratique ; son royaume, pour parler clairement, était le royaume de l'utopie. C'est en vain que l'on cherche à dégager la doctrine de Jésus sur les questions d'ordre économique politique, social. Jésus « conçoit le royaume indépendamment de l'état social humain... La vérité historique est que la pensée d'un état social régulièrement constitué selon les principes évangéliques n'existe pas en dehors de la perspective du prochain royaume des cieux, où il n'y aura plus ni pauvres ni riches, où il ne saurait plus être question de propriété privée ni de propriété collective, et où la félicité divine est le bien commun de tous (2). »

« Quant à la révolution morale que le Christ aurait voulu opérer dans le monde, on ne doit pas se lasser de répéter que Jésus ne l'a pas conçue en dehors du royaume prêt à venir et qu'il ne l'a point présentée comme une œuvre de lent progrès.... Le message de Jésus se renferme dans l'annonce du royaume prochain et l'exhortation à la pénitence pour avoir part au royaume. Tout le reste, qui fait la préoccupation commune de l'humanité, est comme non avenu » (3).

Tout l'enseignement évangélique se résume dans les quelques idées concernant l'espérance du royaume : « Il est parfaitement vrai, écrit M. Loisy (4), que l'Evangile ne contient aucun enseignement théorique, mais on ne peut pas

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 26.
(2) *Ibid.*, p. 29.
(3) *Ibid.*, p. 35-36.
(4) *Ibid.*, p. 64-65.

Digitized by Google

dire qu'il ait pour seul dogme la vérité du Dieu Père (comme le prétend M. Harnack). Bien d'autres choses sont enseignées dans l'Evangile aussi explicitement et avec autant d'assurance que la paternité de Dieu, et d'abord *la réalité du royaume à venir, la certitude du message évangélique concernant le royaume et la mission de celui qui l'annonce.* »

La seule chose que le Christ ait enseignée au sujet de sa personne est subordonnée à l'espérance du royaume et à son rôle dans la réalisation de cette espérance : « Jésus lui-même, lorsqu'il a commencé à prêcher l'Evangile, ne se considérait pas simplement comme le messager ou le prophète du royaume; il pensait en être l'agent principal et le chef prédestiné » (1).

Le fait si décisif de la résurrection du Christ doit lui-même s'interpréter d'après la foi au royaume à venir : « Autant qu'on en peut juger, d'après les témoignages qui ont subi plus ou moins l'influence de la théologie paulinienne, ce fut la résurrection seule qui fit le Christ et l'établit sur son trône de gloire; la mort n'était que la condition providentielle de la résurrection, condition voulue de Dieu, et acceptée par Jésus » (2).

L'idée *rédemptrice* de la mort de Jésus est une idée secondaire, venue plus tard; l'Evangile présente cette mort comme une condition de la résurrection et de l'entrée de Jésus dans son royaume.

Le mystère de la Rédemption n'a donc point été l'objet de l'enseignement de Jésus ; il en est de même des deux autres mystères fondamentaux de la théologie, l'Incarnation et la Trinité. L'enseignement de ces mystères est d'importation ecclésiastique : « Quant à l'idée que, le mal et le péché réclamant un châtiment, il y a dans la souffrance du Juste une expiation qui purifie... Il n'est pas autrement prouvé qu'elle appartienne à l'enseignement de Jésus et à la foi de la première communauté » (3).

Au sujet de l'Incarnation, Jésus n'en a point formulé le

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 52-53.
(2) *Ibid.*, p. 69-70.
(3) *Ibid.*, p. 71.

Digitized by Google

dogme. Dans ses discours, « il n'est pas question d'une doctrine à professer touchant sa personne et son rôle. Jésus qui n'a énoncé aucune formule dogmatique sur le royaume n'en a pas énoncé non plus sur lui-même (1) ».

L'idée de la rédemption est d'origine paulinienne, l'idée de l'Incarnation et de la Trinité est une adaptation du christianisme à la philosophie grecque. Il faut lire toute la page où M. Loisy développe cette idée (2).

« La théorie paulinienne du salut fut indispensable à son heure pour que le christianisme ne restât pas une secte juive, qui aurait été sans avenir. La théorie du Logos incarné fut nécessaire aussi lorsque l'Evangile fut présenté, non seulement aux prosélytes que le judaïsme comptait dans l'Empire, mais au monde païen tout entier et à quiconque avait reçu l'éducation hellénique. La théologie savante d'Origène était la synthèse doctrinale qui devait faire accepter le christianisme aux esprits les plus cultivés. C'était le pont jeté entre la nouvelle religion et la science de l'antiquité. Jamais le monde grec ne se serait laissé circoncire et jamais non plus il ne se serait converti au Messie d'Israël; mais il pouvait se convertir et il se convertit au Dieu fait homme, au Verbe incarné. Tout le développement du dogme trinitaire et christologique... fut, à son origine, une manifestation vitale, un grand effort de foi et d'intelligence, qui permit à l'Église d'associer ensemble sa propre tradition et la science du temps, de fortifier l'une par l'autre, de les transformer en une théologie savante, qui croyait contenir la science du monde et la science de Dieu ».

Et plus loin : « On peut soutenir, au point de vue de l'histoire que la Trinité, l'Incarnation sont des dogmes grecs, puisqu'ils sont inconnus au judaïsme et au judéo-christianisme, et que la philosophie grecque, qui a contribué à les former, aide aussi à les entendre (3) ».

Il vrai que l'auteur prend soin immédiatement de corriger

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, pp. 59 et 65.

(2) *Ibid.*, p. 136-137, et surtout pour la Rédemption voir pp. 145 et suiv. jusqu'à 156.

(3) *Ibid.*, p. 141-142.

Digitized by Google

la portée de ses expressions, en laissant entendre qu'il ne par leque des *formules* qui expriment les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption, et en affirmant que « le maintien de l'unité (dans la Trinité), la détermination des trois termes de la vie divine sont dictés par la tradition juive et l'expérience chrétienne (1) » ; mais il donne aussitôt une théorie de l'origine de nos mystères qui jette le lecteur à moitié rassuré dans une inextricable perplexité. A ses yeux les mystères chrétiens sont le dernier terme de la conciliation entre la tradition religieuse judéo-chrétienne et la philosophie grecque. A un moment donné l'Eglise aperçut que cette conciliation était impossible ; elle se garda pourtant de sacrifier l'une ou l'autre ; elle proclama le mystère et elle adora ce qu'elle ne pouvait comprendre :

« Quand elle cesse de percevoir l'accord logique des assertions qu'elle semble opposer l'une à l'autre, elle proclame le mystère et n'achète pas l'unité de sa théorie par le sacrifice d'un élément de sa tradition. Ainsi a-t-elle fait pour la Trinité quand la consubstantialité des trois personnes divines eut triomphé définitivement, et qu'il ne fut plus possible d'osciller entre le modalisme qui n'admettait qu'une personne manifestée dans trois œuvres : création, rédemption, sanctification, et le subordinationisme, qui attribuait les trois œuvres à trois personnes inégales. Ainsi fit-elle pour l'Incarnation..... Il n'y a qu'un Dieu éternel, et Jésus est Dieu ; voilà le dogme théologique. Le salut de l'homme est tout entier dans la main de Dieu, et l'homme est libre de se sauver ou non : voilà le dogme de la grâce. L'Eglise a autorité sur les hommes, et le chrétien ne relève que de Dieu : voilà le dogme ecclésiastique. Une logique abstraite demanderait que l'on supprimât partout l'une ou l'autre des propositions si étrangement accouplées. Mais une observation attentive démontre qu'on ne pouvait le faire sans compromettre l'équilibre vivant de la religion (2) ».

Kant avait formulé, il y a 150 ans, les antinomies de la raison ; M. Loisy vient de formuler à son tour les antinomies de la foi chrétienne.

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 42.
(2) *Ibid.*, p. 143-144.

Digitized by Google

La Messe, les Sacrements, toutes les formes du culte se sont développés, comme le dogme, par l'effort de la Tradition postévangélique et souvent postapostolique. Sur ce point M. Loisy est très formel. Le Christ lui-même, qui espérait fonder le royaume, ne pensait pas à établir une forme de culte. « On peut dire que Jésus au cours de son ministère n'a ni prescrit à ses apôtres ni pratiqué lui-même aucun règlement de culte extérieur qui aurait caractérisé l'Evangile comme religion.... L'Evangile, comme tel, n'était qu'un mouvement religieux, qui se produisait au sein du judaïsme pour en réaliser parfaitement les principes et les espérances. Ce serait donc chose inconcevable que Jésus, avant sa dernière heure, eût formulé des prescriptions rituelles. Il n'a pu y songer qu'à ce moment suprême, lorsque l'accomplissement immédiat du règne messianique apparut comme impossible en Israël, et qu'un autre accomplissement mystérieux dans sa perspective, obtenu par la mort du Messie, *resta la dernière chance du royaume de Dieu sur la terre.* La scène Eucharistique se montre alors comme le symbole du royaume que doit amener le sacrifice de Jésus (1). »

Jésus en mourant n'avait même pas l'idée d'un nouveau culte d'une religion nouvelle, d'une Église à fonder, il ne songeait toujours qu'à réaliser le royaume des cieux. Jésus visait son royaume, et « ce fut l'Eglise qui vint au monde », écrit M. Loisy. (2)

Les sacrements, dans leur forme définie, n'ont point été institués par le Christ : « En ce qui concerne leur origine, il en est des sacrements ainsi que de l'Eglise et du dogme, qui procèdent de Jésus et de l'Evangile, comme des réalités vivantes, et non connue des institutions expressément définies. C'est seulement à partir du XIIe siècle que la tradition occidentale est fixée sur leur nombre. L'Église primitive n'en connaissait que deux principaux, le baptême auquel était associée la confirmation, et l'Eucharistie ; le nombre des sacrements secondaires était indéterminé. Une telle indécision serait inexplicable si le Christ au cours de sa vie mortelle, avait attiré l'attention de ses disciples sur sept rites différents

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 181-182. — (2) *Ibid.*, p. 182.

Digitized by Google

destinés à être la base du culte chrétien dans tous les siècles. *Les sacrements sont nés d'une pensée et d'une intention de Jésus, interprétées par les apôtres et par leurs successeurs, à la lumière et sous la pression des circonstances et des faits* (1). »

Le dogme, le culte et les sacrements ne sont point objet de l'enseignement évangélique. Ils sont nés dans l'Eglise sous la pression des circonstances et des faits, ils sont nés d'une pensée et d'une intention de Jésus. Ils sont une des formes plus ou moins passagères qu'a revêtue cette pensée et cette intention du Maître :

« Il fallait au christianisme des signes sacramentels, il lui en fallait en assez grand nombre ; ils ont été tels que les indiquaient les conditions de l'institution chrétienne ; ils devaient se modifier, au moins accidentellement, et ils se sont développés sous l'influence des conditions intérieures et extérieures dans lesquelles le christianisme a vécu (2). »

Et plus loin : « Les formules de la théologie sacramentelle comme la plupart des définitions dogmatiques, ont été conçues en opposition avec des assertions que l'Eglise rejette comme erronées, à savoir que les sacrements n'ont point d'efficacité propre, qu'ils ne viennent pas du Christ, que le choix en est arbitraire et sans conséquence pour l'effet. La doctrine positive, contre-partie des opinions condamnées, est toujours susceptible d'explications et de progrès. Il importe peu que les sacrements soient censés composés de matière et de forme ; on pourrait sans inconvénient laisser de côté ces notions de l'ancienne philosophie... (3) »

Ainsi donc l'expression positive du dogme est liée aux conceptions variées des philosophies changeantes : cette expression pourrait donc changer, des formules nouvelles pourraient succéder aux formules anciennes devenues trop étroites, et en ce sens les définitions de l'Eglise et des conciles pourraient être refondues :

« Que les dogmes soient divins par l'origine et la substance, ils sont humains de structure et de composition. Il

(1) *L'Eglise et l'Evangile*, p. 194.
(2) *Ibid.*, p. 205.
(1) *Ibid.*, p. 217.

Digitized by Google

est inconcevable que leur avenir ne réponde pas à leur passé. La raison ne cesse pas de poser des questions à la foi, et les formules traditionnelles sont soumises à un travail perpétuel d'interprétation où « la lettre qui tue » est efficacement contrôlée par l'esprit qui vivifie (1) ».

« Les anciens dogmes ont leur racine dans la prédication et le ministère du Christ, dans les expériences de l'Église, et ils ont leur développement dans l'histoire du christianisme et dans la pensée théologique : il ne pouvait pas en être autrement. Et ce qui n'est pas moins naturel, c'est que les symboles et les définitions dogmatiques soient en rapport avec l'état général des connaissances humaines dans le temps et le milieu où ils ont été constitués. *Il suit de là qu'un changement considérable dans l'état de la science peut rendre nécessaire une interprétation nouvelle des anciennes formules*, qui, conçues dans une autre atmosphère intellectuelle, ne se trouvent plus dire tout ce qu'il faudrait ou ne le disent pas comme il conviendrait ; dans ce cas, l'on distinguera entre le sens matériel de la formule.... et sa signification proprement religieuse et chrétienne (2). »

« L'effort de la saine théologie devrait tendre à la solution de l'antinomie que présente l'autorité indiscutable que la foi réclame pour le dogme, et la variabilité, la relativité que la critique ne peut pas s'empêcher de remarquer dans l'histoire des dogmes et dans les formules dogmatiques (3). »

L'Eglise est l'autorité qui dirige la vie chrétienne dans son développement et son évolution à travers les siècles. Elle a été voulue et fondée, comme le dogme et les sacrements sur une intention et une pensée du Christ, mais elle a eu, elle aussi, son évolution imposée par les circonstances et par le milieu, et elle éprouvera de nouvelles transformations encore.

« On a vu que l'Evangile de Jésus avait déjà un rudiment d'organisation sociale et que le royaume aussi devait avoir

(1) *L'Évangile et l'Église*, Ibid. p. 157.
(2) *Ibid.*, p. 164.
(3) *Ibid.*, p. 163.

Digitized by Google

forme de société. Jésus annonçait le royaume et c'est l'Eglise qui est venue. Elle est venue en élargissant la forme de l'Evangile, qui était impossible à garder telle quelle, dès que le ministère de Jésus eut été clos par la passion....

« La conservation de son état primitif était impossible et la restauration de cet état l'est également, parce que les conditions dans lesquelles l'Evangile s'est produit ont à jamais disparu. L'histoire montre l'évolution des éléments qui le constituèrent. Ces éléments ont subi et ne pouvaient manquer de subir beaucoup de transformations; mais ils sont toujours reconnaissables et il est aisé de voir maintenant ce qui représente, dans l'Église catholique, l'idée du royaume céleste, l'idée du Messie, agent du royaume, l'idée de l'apostolat ou de la prédication du royaume, c'est-à-dire les trois éléments essentiels de l'Evangile vivant, devenus ce qu'ils ont eu besoin d'être pour subsister..... Il serait absurde de vouloir que le Christ eût déterminé d'avance les interprétations et adaptations que le temps devait exiger, puisqu'elles n'avaient aucune raison d'être avant l'heure qui les rendait nécessaires. Il n'était ni possible ni utile que l'avenir de l'Eglise fût révélé par Jésus à ses disciples. *La pensée que leur léguait le Sauveur était qu'il fallait continuer à vouloir, à préparer, à attendre, à réaliser le royaume de Dieu.* La perspective du royaume s'est élargie et modifiée, celle de son avènement définitif a reculé, mais le but de l'Evangile est resté le but de l'Eglise (1). »

L'Eglise a donc évolué, elle a eu des formes adaptées aux siècles et aux circonstances, qu'elle ne reprendra plus. La forme du moyen-âge a été une forme empruntée à l'empire romain, cette forme peut changer au moins en partie.

« Qu'elle (l'Eglise) compte au point de vue politique et que la politique doive compter avec elle, c'est une conséquence inévitable de son existence, c'est ce qui est arrivé dès que le christianisme a été suffisamment répandu dans l'empire romain. Qu'elle s'érige elle-même en puissance politique, traitant de supérieur à inférieur ou d'égal à égal avec les gouvernements, négociant avec eux certaines

(1) *L'Évangile et l'Eglise*, p. 111-122-113.

Digitized by Google

affaires religieuses, comme on négocie les traités internationaux, c'est une forme particulière et transitoire de ses rapports avec les pouvoirs humains. En ce sens l'Eglise n'a pas toujours été une puissance politique et pourrait cesser de l'être (1). »

Non seulement l'Eglise peut changer dans ses rapports avec le pouvoir politique ; mais elle modifiera sa constitution hiérarchique qui deviendra moins autoritaire et plus démocratique :

« Il est même permis d'aller plus loin et de conjecturer que l'Eglise, dans sa façon de traiter les personnes qui reconnaissent son autorité, trouvera des procédés plus conformes à l'égalité fondamentale et à la dignité personnelle de tous les chrétiens. Dans le nivellement universel qui se prépare, les membres de la hiérarchie ecclésiastique pourront être de moins grands personnages selon le monde, sans rien perdre des droits de leur ministère, qui reprendront plus visiblement leur forme essentielle de devoirs. »

Aux yeux de M. Loisy, l'Eglise comprime trop les initiatives : « On ne peut nier que sa tendance, en réaction contre le protestantisme, ait été à l'effacement de l'individu, à la mise en tutelle de l'homme, à un contrôle de toute son activité, qui n'est point fait pour provoquer l'initiative....

« L'Evangile de Jésus n'était ni tout à fait individualiste, ni tout à fait ecclésiastique au sens catholique.... Quelque réserve qu'il puisse faire, dans le détail, sur la manière dont s'exerce l'action de l'Eglise, l'historien ne peut pas contester que le catholicisme ait été et soit encore le service de l'Evangile, continué depuis les temps apostoliques » (2).

Nous terminons ici l'exposé des doctrines de M. Loisy. Nous les résumons en cinq propositions :

1° L'Ecriture contient des erreurs historiques, scientifiques et même doctrinales ; — elle reflète les erreurs historiques scientifiques et doctrinales du milieu et du temps où elle a été composée.

2° La seule vérité qu'il faut chercher dans l'Ecriture est

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, p. 120.
(2) *Ibid.*, p. 121-123.

Digitized by Google

la vérité religieuse ; — il appartient à l'Eglise seule d'interpréter le vrai sens de l'Ecriture, et encore cette interprétation peut varier avec les siècles.

3° L'enseignement de la vérité religieuse a un côté relatif, constitué par les formules qui l'expriment. Ces formules sont soumises à de perpétuelles variations et transformations.

4° Les éléments essentiels de l'Evangile sont au nombre de trois : l'idée du royaume, l'idée du Messie agent du royaume, l'idée de l'apostolat ou de la prédication du royaume.

5° Jésus dans l'Evangile s'est contenté de prêcher l'*espérance du royaume.* — Au lieu du royaume, c'est l'Eglise qui est venue et elle continue de prêcher la même espérance. Mais, pour sauvegarder sa vie doctrinale, elle s'est développée en société organisée, l'Eglise catholique, elle a créé un culte, elle a formulé des dogmes. Ces dogmes, ce culte, cette constitution sociale ne sont point l'œuvre du Christ, ils ont leurs racines dans l'Evangile, ils sont nés d'une pensée et d'une intention de Jésus, interprétées par les Apôtres et par leurs successeurs, à la lumière et sous la pression des circonstances et des événements. D'autres circonstances, par conséquent, d'autres événements auraient pu et pourraient encore imposer à l'idée religieuse contenue dans l'Évangile une évolution différente et plus ou moins opposée à celle qui existe aujourd'hui.

Dans un prochain article, nous donnerons la critique et la réfutation d'une telle doctrine.

F. Hilaire, de Barenton
O. M. C.

Digitized by Google

UN COUVENT DE PROVINCE

AUX MARCHES DE L'ESPAGNE, A VINÇA (1589-1793)

Aux portes de Vinça (1), sur la route qui conduit à Joch (2) et à la « Baronnie » (3), se dresse de nos jours un vaste établissement monacal, d'aspect sévère, aux murs noircis, aux pierres jaunies par les ravages des ans, formant une enceinte carrée, composée : de cellules ajourées par de petites fenêtres, de jardins, de champs, d'une chapelle délabrée ; le tout clôturé par une haute muraille aux grandes dimensions.

L'airain sacré résonne quelquefois, et la nuit et le jour, du haut du clocheton qui émerge au-dessus de la façade principale ; sa voix argentine rappelle à tous que là, dans cet asile solitaire, des âmes prient encore, se sacrifient.

Ce sont de modestes filles de sainte Thérèse, au nombre de sept qui, exilées du Carmel de Nice (Piémont) (4), ont répondu à l'appel de l'illustre évêque de Perpignan, Mr Philippe Gerbet (5). Le 11 novembre 1861 elles sont venues,

(1) Chef-lieu de canton, entre Ille et Prades, 31 kilom. de Perpignan, 9 kilom. de Prades, ancienne ville royale, dotée de nombreux privilèges royaux, entourée d'une enceinte fortifiée datant de 1245. 2000 habit. environ.

(2) Au moyen âge, siège d'une vicomté, résidence des *vicomtes de Conflent*, occupé au XIVe s. par de simples *barons* qui au XVIe s. reprirent le titre de *vicomtes de Joch*.

(3) On désigne sous ce nom les villages et terroirs qui dépendaient de l'ancienne vicomté de Joch ; ce sont : Joch, Finestret, Sahorle (hameau de Vinça), tous situés au *sud* et non loin de Vinça.

(4) Ce couvent était tombé au pouvoir du gouvernement piémontais, dont les agents s'emparèrent de force. S'il ne fut pas dépouillé, confisqué, ce n'a été que grâce à l'intervention du consul français. La vente de ce monastère fut autorisée par un bref du Pape Pie IX.

(5) Né à Poligny (Jura), le 3 février 1798, évêque de Perpignan le 7 avril 1852, mort le 7 août 1864. — V. *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres*, par Mgr de Ladoue, tom. III. p. 78.

Mgr Gerbet avait acquis d'une famille importante de Vinça, qui en était le possesseur depuis la Révolution, le couvent des capucins de cette ville.

Digitized by Google

anges de la pénitence, s'abriter sous ce toit bénit où vécurent tant de générations de religieux de la famille du Séraphique saint François.

La chapelle primitive, aujourd'hui abandonnée, pleure avec tristesse ces nobles victimes de la tourmente révolutionnaire de 1793.

Quoique chassés de leur propre demeure, les fils du Patriarche d'Assise, se survivent à eux-mêmes, de nos jours encore, par les œuvres créées, fécondées par leur zèle dans Vinça. Les noms des lieux voisins de leur antique monastère, appelés « chemin, fontaine, champs des capucins », n'en perpétuent-ils pas le souvenir ? Les parchemins poudreux, eux surtout, nous révèlent bien des détails, ignorés, de leur passé glorieux. A la lumière de ces vieux écrits, nous compléterons les trop nombreuses lacunes laissées par le savant tertiaire rousillonnais, Mgr Joseph Tolra de Bordas (1), en présentant au lecteur une étude historique, aussi complète que possible, sur le couvent des Capucins et le Tiers-Ordre à Vinça (1589-1793).

I. — Fondation du Couvent.

Muettes sont les archives des Pyrénées-Orientales sur les origines du couvent des Capucins de Vinça. Quoique fort riches, les registres de l'église paroissiale et de la Mairie de cette Ville, ne sont pas plus explicites.

Le *Bullaire* des couvents de l'ancienne Providence de Toulouse fait vaguement mention de celui de Vinça ou « Vinza ». Son nom y est cité à côté des maisons de l'Ordre, établies à Perpignan, Céret, Elne, Prades, Thuir, comme faisant partie au XVIe siècle du diocèse d'Elne (2). C'est le seul détail utile

(1) Prélat de la maison de Sa Sainteté, docteur en théologie, droit canon et civil, vice-président de la Société des *Etudes historiques*, membre et lauréat de plusieurs académies, auteur de nombreux articles et ouvrages historiques sur le Roussillon, notamment celui qui est relatif à l'Ordre de Saint-François : « *L'Ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon* » Paris Victor Palmé ; Perpignan, Ch. Latrobe, impr. libr. 1884.

(2) *Bullarium capuccinorum*, cité par Mgr Tolra de Bordas dans son ouvrage : *L'ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon*, p. 270, note 1.

Digitized by Google

que l'on puisse glaner dans ces archives pour la question qui nous occupe.

D'après le P. Camos, les Capucins plantèrent leur tente à Vinça, en l'année 1589 ; leur église aurait été placée sous le vocable de la sainte Vierge (1).

Un érudit plus récent, l'abbé P. Chambeu (2), fixe également à cette même date, la fondation de « Sainte Marie du Monastère des Capucins de Vinça » (3), en se servant sans doute des données du dominicain espagnol.

Feliu de la Peña a écrit au sujet de ces religieux : « Les Pères Capucins fondèrent les couvents des Plaies (ou de la Passion) de Thuir, celui de l'Assomption de Vinça, et celui de Tarragone, en 1589 » (4). Comme source d'information, l'auteur des *Anales de Cataluña* cite la « *Corona Capuccinorum* ».

Un historien espagnol, très autorisé, Don Antonio de Bofarull y Broca, adopte la même date que ses illustres devanciers, bien qu'il ne ménage point, en maints endroits, ses critiques acerbes contre Feliu de la Peña en particulier (5).

Nous avons en définitive des preuves plus concluantes, de source première. Les minutes des anciens notaires de Vinça contiennent divers testaments, faits par des personnes des paroisses voisines, telles que Rodès, Finestret, Vinça, en l'année 1588, en faveur des Capucins d'Ille et de Villefranche. Nulle part, il n'est parlé des religieux de Vinça, ville située pourtant à proximité de Rodès et de Finestret. Au contraire, dès l'année 1589, les mêmes archives accusent de nombreuses libéralités au bénéfice du « monastère des Pères Capucins de la Ville de Vinça » (6).

Il se confirme donc par ces écrits, soit négatifs, soit posi-

(1) Jardin de Maria : — 1657, liv. 8. chap. XV.

(2) Originaire de Vinça. Il entra plus tard chez les Dominicains et mourut dans l'Ordre.

(3) *Marie autel de la Terre*, par l'abbé P. Chambeu ; 1858. p. 300.

(4) *Anales de Cataluña*, par Don Narcisso Feliu de la Peña y Farelle, Tom III, p. 216, col. 1. Edition de 1709 in-folio.

(5) *Historia critica, civil 7 ecclesiastica de Cataluña*, tom. VII, p. 237, 1878, Barcelona.

(6) Etude de Me Paul Bouchède, actuellement notaire à Vinça : Minutes notariales de 1588 et 1589.

Digitized by Google

tifs, que le couvent de cette dernière paroisse n'a commencé d'exister qu'en 1589. Partant, le témoignage des historiens catalans mentionnés se trouve corroboré par celui des manuscrits anciens.

II. — Division et Juridiction du Couvent

Comme toute maison monastique, le Couvent de Vinça se rattachait à l'une des branches multiples et des Provinces voisines de l'Ordre Séraphique.

Dans les commencements, il n'existait, dans l'Ordre établi par saint François d'Assise, qu'un seul corps, sans division aucune. Dans la suite, de 1368 et 1415 à 1517, il y eut un seul corps divisé en deux membres : 1° les Conventuels, 2° l'Observance. Après 1517, l'Observance primitive donna naissance : 1° à la *Régulière* Observance ou Observantins, 2° à la *Stricte* Observance ou Déchaussés, 3° aux Réformés, 4° aux Récollets, 5° aux Capucins.

Deux ans après avoir jeté les premières assises de son Ordre, en avoir multiplié les branches à travers l'Italie, saint François fit le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne (1211-1215). « Il opéra plusieurs miracles en Espagne, — dit Alban Butler, — et y fonda quelques maisons pour ses disciples ; après quoi, il revint en Italie par le Languedoc » (1).

Les hagiographes du Patriarche d'Assise, d'accord en cela avec la tradition consignée dans les écrits des Bollandistes, prétendent qu'en 1215, retour de Catalogne, François traversa le Roussillon, établit ses religieux à Perpignan, puis entra dans le Languedoc (2).

Certainement il existait à Perpignan, le 21 avril 1235, un couvent de Frères Mineurs (3). Apparaissent ensuite successivement : à Villefranche, 1279, les « Religieux de la Pénitence de Jésus-Christ » ; à Ille « les Cordeliers » que nous y

(1) *Vie des Pères, des Martyrs et autres principaux Saints*, par Alban Butler, traduit et annoté par Godescard.

(2) *Vie de saint François d'Assise*, par le R. P. Chalippe, Récollet, 3 vol. in-12 ; Avignon, chez Seguin. — *Acta Sanctorum*, tom. II, octobris.

(3) Pierre Albencha, de Perpignan, fait le 21 avril 1235, un legs, en mourant, à ce couvent.

Digitized by Google

trouvons dès 1462 ; à Collioure, 1582-1585 environ, les « Observantins de Notre-Dame-de-Consolation » ; finalement, 1580-1590, les Capucins à Thuir, Céret, Prades, Elne et Vinça.

Les religieux du couvent de Vinça appartiennent donc à la dernière branche, celle « des capucins ».

Dans les manuscrits anciens, ils sont toujours cités sous le nom unique de « Capucins » (1).

De 1441 à 1462 au moins, les établissements franciscains de Roussillon se rattachaient à l'Espagne : ils dépendaient de la Province d'Aragon et formaient la Custodie de Barcelone.

En 1462, le roi Jean II, roi d'Aragon, engage les comtés de Roussillon et de Cerdagne à Louis XI ; il met le monarque de France en possession du château de Perpignan. De 1463 à 1483, Charles VIII restitue les comtés volés par Louis XI, son défunt père, à Ferdinand V le Catholique, Roi de Castille, d'Aragon, de Sicile, de Grenade et de Naples.

Or il ne semble pas qu'à cette époque, ces mêmes maisons roussillonnaises de l'Ordre de Saint-François, aient été agrégées à la Province de Narbonne. Les Espagnols, partant les Catalans, qui avaient tant combattu pour la défense de leurs privilèges octroyés par les anciens rois d'Espagne, et ne permettaient pas que nul portât atteinte à leurs libertés régionales, n'éprouvaient-ils pas une aversion naturelle pour le gouvernement du monarque, hérétier d'un prince usurpateur ? Ces sentiments, joints à la défiance que leur inspiraient les doctrines gallicanes, n'étaient-ils point partagés par les prêtres et les religieux de tout Ordre, en Catalogne ? La jonction des Capucins des Comtés de Roussillon et de Cerdagne avec les couvents de France, devenait alors de ce chef tout à fait impossible.

De 1580 à 1590, les monastères de la famille séraphique, nouvellement fondés à Thuir (2), Céret (3), Prades (4),

(1) Arch. com. de Vinça, GG. 2 Reg. du T. O. Nos 1 et 2. — Ibid. C. C. 3. 4. 5. 6. 7. 8. et divers registres des Arch. paroissiales de cette ville.

(2) Fondé en 1590.

(3) Fondé en 1582 d'après les uns, en 1585 d'après les autres.

(4) Fondé en 1587, à l'emplacement actuel du Petit Séminaire. Cet ancien

Digitized by Google

Elne (1), et Vinça, composaient la *Custodie* du Roussillon. Ils relevaient tous de la Province de Barcelone, avec celui de Perpignan. Le couvent de Puigcerda (2), capitale de la Cerdagne, était également agrégé à la Province de Catalogne.

Le traité des Pyrénées, 1659, vint changer cet état de choses. Louis XIV, pour mieux s'attacher l'amour des Catalans, après avoir conquis leur pays par les armes, n'avait qu'un désir : tout « franciser », lois, langue (3), habits, mœurs, couvents, dans les Comtés nouvellement annexés à sa couronne. Ainsi dans les monastères l'élément catalan devait faire place à un personnel de nationalité française. Les ordres de Louis XIV furent formels sur cette question religieuse. Aussi bien, sur l'injonction du monarque vainqueur, le R. P. Ange Isnard, Provincial de Narbonne, annonçait-il, le 27 novembre 1662, au R. P. Paul Vinyals, du couvent de Perpignan, qu'à l'avenir les affaires de sa *Custodie* seraient portées devant les sujets du Roi de France. Un arrêt de Louis XIV avait décidé la soumission de toutes les maisons religieuses à la Province de Toulouse.

Malgré les démarches simultanées de l'Archevêque de cette ville, ancien vice-roi de Catalogne et de don Joseph de Margarit, marquis d'Aguilar, noble Roussillonnais et

couvent fut d'abord transformé en caserne après la Révolution, puis sous l'Empire en collège communal, et remis par la ville de Prades en 1825 entre les mains de Mgr de Saunhac de Belcastel, évêque de Perpignan, qui y établit un petit Séminaire diocésain, et en confia la direction au vénérable abbé Cabanat, *premier fondateur*. L'abbé Marc Cabanat était né à Llauro en 1797, fut brillant élève au grand séminaire de Perpignan, professeur de philosophie en 1822, (chaire nouvellement créée dans ce nouveau séminaire diocésain ». En 1823, il se voue à l'enseignement de la théologie ; il est alors chargé de fonder le Petit Séminaire de Prades. Pour raison de santé, ce prêtre éminent, d'une piété toute exceptionnelle, dut se retirer en Provence. Il mourut d'une attaque d'apoplexie à Cannes (Alpes-Maritimes) le 23 janvier 1870. (*Semaine religieuse du diocèse de Perpignan*, 2e année, 1870, p. p. 84, 85.)

(1) Fondé en 1590.

(2) Commencé le 3 mai 1333 et construit à la rue et sur l'emplacement même de l'ancienne synagogue des Juifs. (*Dietarium*. — Arch. com. de Puigcerda).

(3) Arch. par. d'Estavar (Cerdagne française) 2 feuilles manuscrites : Ordonnance de Louis XIV, défendant aux Cerdans de faire élever leurs enfants en Espagne et de leur faire apprendre la langue catalane.

Digitized by Google

gouverneur de la Province, l'acte royal prévalut. Le général de l'Ordre dut se soumettre ; il ordonna à ses religieux d'obéir aux prescriptions du prince. La conclusion de son mandement lui valut les félicitations de Louis XIV, 15 décembre 1662.

Le 20 Janvier 1663, le décret royal est lu au réfectoire du couvent séraphique de Perpignan, par le R. P. Bénigne, Provincial de Toulouse, et dans toutes les maisons franciscaines du Roussillon.

Désormais le monastère des capucins de Vinça se trouvera incorporé à la Province de Toulouse ou de Languedoc.

Beaucoup de religieux espagnols résistent cependant, tels les Pères gardiens de Vinça, Céret et Thuir. Profondément attachés à l'Espagne, ils demandent (1) et obtiennent de rentrer dans la Province de Catalogne. Ils sont tous remplacés par des religieux d'origine française. Les autres demeurent fidèles au pays annexé, continuent à parler la langue maternelle, le catalan, dans leurs prédications. Ils parviennent ainsi à se concilier l'estime des populations qu'ils évangélisent. Celles-ci leur témoignent de vives sympathies par d'abondantes largesses.

Pour atténuer les rigueurs de son décret d'Union qu'il savait contraire à l'esprit catalan des monastères du Roussillon, Louis XIV multiplie ses privilèges en faveur de ces maisons. Comme les autres religieux de l'Ordre, les capucins de Vinça vivaient surtout d'aumônes, recueillies çà et là, soit à domicile, dans leur lieu dé résidence, soit de village en village, dans leur zône déterminée (2). Après le traité des Pyrénées (1659), le monarque français permit à ces religieux, par Lettres-Patentes, de quêter jusque dans les limites du diocèse d'Alet, sans autre formalité à remplir.

(1) La raison de ces demandes était que le ministère des capucins originaires d'Espagne devenait très difficile à cause de l'autorité, de l'influence qu'obtenaient ceux qui étaient de nationalité française. Les capucins espagnols ne voulaient point d'autre part se soumettre aux règles, constitutions et coutumes de la Province de Languedoc ; ils ne voulaient observer que celles de Catalogne.

(2) Elle comprenait pour les Capucins de Vinça : Vinça, Sournia, Saint-Paul, Latour-de-France, le diocèse d'Alet.

Digitized by Google

Le 23 juillet 1666, une ordonnance nouvelle les obligea à se présenter devant l'Evêque d'Alet, toutes les fois qu'ils voudraient quêter dans son diocèse, pour en obtenir l'autorisation. On le voit, ce décret était absolument contraire aux Lettres-Patentes.

Un jour, les religieux-quêteurs du couvent de Vinça, pour se conformer aux ordres royaux, arrivent au palais de Mgr Pavillon, alors évêque d'Alet. Le prélat, tout imbu d'idées jansénistes, leur refuse la permission sollicitée. Le Gardien de Vinça, le Père Maurice de Ledergues, fait appel au Parlement de Toulouse. Le 28 janvier 1667, la sentence est rendue : les requérants doivent produire leurs pièces justificatives devant le Conseil du Roi ; ils peuvent, en attendant la décision définitive, continuer à quêter dans le diocèse d'Alet.

Sur ces entrefaites, on instruit à Paris l'affaire en litige. Le 5 février 1667, l'autorité souveraine du Grand Conseil prononce un arrêt favorable aux religieux de Vinça, confirmant les pouvoirs antérieurement octroyés par les Lettres-Patentes, et aux conditions édictées le 7 juillet 1562 et le 12 mai 1663, sans préjudice toutefois des droits de l'Ordinaire d'Alet.

On comprend que le démembrement des maisons roussillonnaises ait paru d'abord contraire aux idées du savant archevêque de Toulouse, Mgr de Marca, comme il s'en était exprimé, le 22 avril 1661, dans une lettre adressée au R. P. Provincial, et que des requêtes aient été adressées au Roi pour surseoir au décret d'Union. On s'attendait à ce que, suivant les désirs des supérieurs de l'Ordre, il serait créé une nouvelle province en Roussillon, indépendante de celle de Toulouse. Cette combinaison sage eut aplani les difficultés. On n'aurait point vu les habitants de Vinça en particulier faire éclater leur mécontentement au départ forcé de leur Père Gardien, ni tous les Roussillonnais opposer tant de résistance à la réunion de leurs couvents à la France (1).

(1) *Recueil chronologique des choses qui concernent la fondation et le progrès de la Province des Capucins d'Aquitaine ou de Tolose*, fait par le commandement du R. P. Emmanuel de Béziers, provincial (1694). Arch. de la Haute-Garonne. Section ancienne, série H. (800 pp. in-folio). Ce ms.

Digitized by Google

Il faut l'avouer, en supprimant les libertés catalanes, comme il le fit après le traité des Pyrénées, Louis XIV voulait tout centraliser en son pouvoir suprême. L'Union des maisons monastiques était la consécration des empiétements du pouvoir civil sur les droits de l'Eglise, contre lesquels les Papes n'ont cessé de s'élever avec force.

III. — Les Capucins et la Communauté ecclésiastique.

Depuis le XIVe siècle, une communauté ecclésiastique, composée d'une vingtaine de bénéficiers, la plupart résidents, existait à Vinça. Par leurs chants, l'office divin récité, tous les jours en commun à l'église, leurs prédications, leurs cérémonies empreintes de majesté, ils assuraient le service paroissial, donnant au culte religieux une splendeur sans égale.

Les Capucins, de leur côté, en s'établissant à Vinça, s'étaient faits l'avant-garde de cette milice sacerdotale ; pour les besoins du service des autels, ils s'entraidaient avec un dévouement exemplaire, une entente toute fraternelle. Auxiliaires généreux de la Révérende Communauté, ces hommes de sacrifice lui furent d'un inappréciable secours, surtout aux jours de grand labeur, aux époques de l'Avent, du Carême, des missions extraordinaires. Non seulement les prêtres de Vinça savaient qu'ils pouvaient, dans ces circonstances, faire appel à leur dévouement, mais même les curés des villages voisins eurent souvent recours au ministère de ces infatigables apôtres.

D'autre part, en vertu de certains privilèges accordés par les Souverains Pontifes (1), non contents de se dépenser aux œuvres paroissiales qu'on leur confiait à Vinça, ou dans les églises rurales, les Capucins pouvaient tenir leur chapelle ouverte au public, y faire des cérémonies, auxquelles assistaient assidûment les amis du couvent.

Ceux-ci étaient devenus plus nombreux à mesure que la

a fait la base du travail du P. Apollinaire de Valence, dans les trois tomes de l'*Histoire des Capucins* publiés dans la Collection *Toulouse chrétienne*.

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 8, p. 233

Digitized by Google

petite famille séraphique s'était développée dans la paroisse. A ces âges de foi profonde, rares étaient les familles aisées qui, en mourant, ne trouvaient point l'occasion de leur témoigner par des legs pieux, leurs sentiments d'affection et d'attachement. Aussi bien, voyons-nous les bienfaiteurs du couvent surgir peu à peu, se multiplier à la longue, dans les rangs de la société dirigeante, comme le témoignent les archives des notaires. A ce titre, ils aimaient de leur vivant à se retrouver auprès de leurs nobles protégés. Dans la pieuse chapelle du monastère toute embaumée d'encens et de prière, l'âme ne semblait-elle pas goûter plus de suavité et de recueillement? L'office, les chants, les exhortations des Pères, tout n'y respirait-il pas un air de piété, que l'agitation des églises paroissiales ne pouvait donner aux plus fervents? Pour beaucoup, les Capucins de Vinça étaient des directeurs de conscience estimés. D'autres, affiliés dès la première heure au Tiers-Ordre, voulaient dormir leur dernier sommeil, sous le regard maternel de « Notre-Dame-du-Monastère », Patronne de la communauté séraphique de Vinça, qu'ils avaient instituée leur héritière.

On comprend dès lors que la chapelle du couvent soit devenue en peu de temps un centre de réunion privilégiée pour un grand nombre de fidèles de la paroisse, et que, pour satisfaire leur dévotion, les Capucins aient multiplié chez eux les cérémonies publiques. De là, des froissements de la part de la Révérende Communauté. Les ecclésiastiques de Vinça ne tardèrent pas en effet à s'émouvoir de ces prétendus empiétements; ils y virent une brèche faite à leurs règlements, une atteinte portée à leurs droits d'étole.

Saisi de la question par les Révérends Syndics, le conseil général ecclésiastique voudra couper court à ces abus, en défendant aux Capucins toute espèce de ministère public dans leur chapelle. Il leur interdira dès lors de confesser, prêcher, faire des enterrements et autres cérémonies extérieures.

Etrangement surpris de cette défense, les religieux chercheront auprès des Consuls, appui et protection. La communauté séculière désapprouvera les mesures de rigueur édictées contre les fils de Saint-François, dont ils admirent les œuvres de zèle.

Digitized by Google

Pour faire expier aux officiers de ville leur trop de tendresse vis-à-vis du couvent, les prêtres conçoivent le dessin hardi d'élever dans la paroisse un autre couvent de moines d'un autre Ordre. La direction en serait confiée aux Carmes Déchaussés ; on leur accorderait tous les pouvoirs qu'on avait retirés aux Capucins.

Un tel projet était contraire aux défenses portées par le Pape Clément VII (1). En outre, s'il venait à être exécuté, il n'aurait pas manqué d'attiser le feu des haines déjà naissantes, de froisser les pieux sentiments de la population, entièrement sympathique aux fils de Saint-François, de piquer davantage l'amour-propre des consuls. La communauté le comprit si bien que, le 30 novembre 1617, elle repoussa avec indignation la motion présentée par le syndic ecclésiastique : « Il serait, — déclare au nom de l'assemblée le premier consul, — chose hasardée et dangereuse de faire venir à Vinça des Carmes Déchaussés » (2).

Afin de procéder par voie hiérarchique, obtenir un résultat sûr et définitif, dans ce regrettable conflit, les Consuls conseillaient aux Capucins de s'adresser directement au Pape, et de se faire octroyer « les mêmes droits et pouvoirs dont jouissaient les autres monastères du Roussillon et de la Province entière, relativement à la confession, à la prédication, et aux enterrements. »

Sur ces entrefaites survint le carême de 1618. D'ordinaire il était prêché par quelques-uns des Capucins de la paroisse ou des autres couvents de l'Ordre en Roussillon. Le 13 avril de cette année, la Révérende Communauté s'adressa au Père Gardien de Vinça. Il répondit par un refus formel. On fit alors appel aux Carmes Déchaussés de Perpignan, qui acceptèrent. La mission eut lieu à la grande satisfaction des fidèles de la paroisse (3).

La station aussitôt terminée, on se hâta de choisir un

(1) D'après ces constitutions, aucun couvent nouveau ne pouvait se fonder dans un lieu où se trouvait déjà une maison des Ordres mendiants, sans l'autorisation expresse de l'évêque du lieu, et de ceux qui, par leur situation et leur crédit, avaient des droits en la matière.

(2) Arch. comm. de Vinça, B. B. 3, p. 44.

(3) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. 49.

Digitized by Google

prédicateur pour l'année suivante. Soucieux de renouer les liens de confraternité, qui auparavant avaient si bien uni les deux corps religieux de la ville, les Consuls tentent auprès du Père Gardien une nouvelle démarche (1). Par des motifs de conciliation, ils l'invitent, de concert avec la Révérende Communauté, à prêcher lui-même personnellement le Carême de 1619. Ces démarches ne furent pas plus heureuses que les précédentes. Peu après, une autre supplique est adressée dans le même sens au supérieur du couvent de Vinça ; on y allègue des motifs nouveaux de pacification. Déjà, dès le 28 octobre 1618, des listes de souscription circulent de maison en maison dans la ville. Les habitants, pour prouver leurs bons sentiments, donnent largement sans compter avec les sacrifices. Le prédicateur annoncé est réclamé par tous les vœux de la population. Les consuls ont promis les fonds votés par l'*Université* : 60 livres en argent et 2 mesures de blé (2 .

Ému par ces démonstrations de foi chrétienne, les avances réitérées des laïques et des prêtres, le P. Gardien répond enfin, le 2 décembre 1618, par une lettre consolante pour tous. Il promet de se rendre à l'invitation si spontanée, si engageante, des représentants de la paroisse et de la ville. Il donnera lui-même les sermons de la station quadragésimale, fixée au mois de mars prochain , 1619.

Ainsi prit fin le conflit qui avait momentanément jeté un froid entre prêtres et religieux de Vinça. Désormais les deux corps, régulier et séculier, vivront côte à côte, comme par le passé, s'entraidant mutuellement dans l'exercice de leurs fonctions, sans que jamais la moindre dissonnance vienne rompre l'harmonie si bien rétablie. Les prédications de l'Avent, du Carême, continueront à être faites par les religieux de Saint-François. Aux autres grandes solennités, la bure séraphique réapparaîtra également avec honneur, dans l'église paroissiale.

C'était en 1624, le R. P. Gardien de Vinça, avait été invité par la Révérende Communauté à prêcher pour la fête pa-

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. 58.
(2) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. 264, et B. B. 8.

Digitized by Google

tronale de la ville, 7 janvier, le panégyrique de saint Julien et sainte Baselisse. Aux derniers moments se trouvant empêché, il s'était fait remplacer par un des religieux du couvent de Villefranche. Hélas ! l'accueil que reçut à Vinça ce missionnaire étranger fut loin d'être flatteur pour un ministre du Christ.

En effet, le jour impatiemment attendu de la grande fête de Vinça étant arrivé, il y eut foule à l'église paroissiale. Les prêtres des villages voisins étaient accourus avec de nombreux fidèles. Réunis avec les Capucins de la ville à leurs confrères de Vinça, ils formaient autour des autels une magnifique couronne d'honneur. Leurs chants puissants, mêlés aux majestueux accords de l'orgue, les mélodies variées des cuivres et des instruments à corde des musiciens invités pour la circonstance, donnaient à la cérémonie religieuse un cachet de réelle grandeur.

Le soir, aux vêpres, le religieux Capucin monte en chaire. Devant son immense auditoire, il retrace avec une éloquence toute méridionale, un zèle vraiment apostolique, les gloires des illustres martyrs, saint Julien et sainte Baselisse. Et, tandis que l'orateur développe le thème de son discours, on entend tout à coup dans la nef les tintements répétés, peu sonores, d'une des cloches de l'église. On ne s'expliquait pour quel motif, le nommé Michel Cros, notaire et secrétaire du Consulat, venait d'agiter en ce moment la petite cloche « esquella » suspendue dans le sanctuaire, près l'autel du Saint-Sacrement. Soudain le prédicateur de s'interrompre, et de protester avec énergie contre le scandale produit, et « la grave injure qui venait de lui être faite » en une circonstance aussi solennelle.

Malgré le titre honorable dont il jouit au Consulat, Michel Cros sera le soir même exclu à tout jamais de la communauté séculière. Michel Ballessa, consul en second, et Joseph Fabre seront nommés à sa place notaires et secrétaires de l'*Université* (1).

Les rapports entre le couvent et la Révérende Communauté furent toujours excellents. Nous en avons pour preuve

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. 110.

Digitized by Google

les nombreuses missions prêchées tous les ans par les Capucins de la ville à l'église paroissiale, la concession qui leur fut faite, en 1663, de la chapelle de l'Hôpital pour le Tiers-Ordre, le titre de Commissaire ou Vice-Commissaire de la Fraternité, donné par les supérieurs de l'Ordre à certains prêtres de la Révérende Communauté, les cérémonies présidées par ces ecclésiastiques au couvent dans l'année, comme sont celles de la Fête-Dieu, du Jeudi-Saint.

Ce bon accord était une force pour les deux corps religieux, fixés dans la même localité. Et lorsque les horreurs de la peste, de la famine ou de la guerre envahiront la ville, désoleront les foyers, prêtres et religieux uniront leurs efforts, pour protéger leurs ouailles, les assister dans leurs besoins, les préserver de l'abandon, d'une mort terrible.

IV. — Les Capucins et la Communauté séculière.

Dans les rapports des Capucins avec la Communauté ecclésiastique, nous avons pu voir déjà se dessiner un courant de sympathie entre le Consulat et le Couvent.

Les membres de l'*Université* rendront plus efficaces encore par des preuves manifestes leurs pieux sentiments à l'égard des Capucins de la ville. Par des subsides en nature, en argent, ils auront à cœur de les protéger contre la misère, en leur procurant les moyens de subsistance.

Chaque semaine le couvent reçoit de la boucherie communale plusieurs rations de viande. Si la qualité est mauvaise, le prix dérisoire, les consuls ajouteront alors à la quantité ordinaire une livre de plus par semaine. Il en fut ainsi le 29 juin 1625 (1).

Les Capucins recevront en outre, à titre gracieux, des petits pains, appelés « auffertes », cuits gratuitement pour eux au « four banal », et deux mesures de blé par an (2).

Le 27 novembre 1619, sur la demande du R. P. Gardien, les Consuls lui fournissent la chaux nécessaire pour réparer le mur de soutènement du chemin qui avoisine le couvent,

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 3.
(2) Arch. com. de Vinça, B. B. 8, année 1768 ; et B. B. 13, année 1788.

Digitized by Google

et du ruisseau ou « canal del pla » destiné à amener l'eau dans le jardin, les champs de l'établissement (1).

En 1620, de nouveaux travaux s'imposent au monastère. Les consuls et les habitants viennent en aide aux religieux par des aumônes, des quêtes faites à leur intention dans la Ville. Le 3 mars, l'assemblée communale nomme un de ses membres les plus honorables, « *lo Magnifich Andreu Dalmau* », docteur en médecine, pour recueillir le produit de la collecte (2).

Quoique exclu du Consulat, Michel Cros n'oubliera point les Capucins. Avant de mourir, 2 août 1626, il leur laisse une partie de son argent, et les officiers de Ville délèguent le consul Antoine Dalmau, docteur en médecine, pour recueillir ce legs, au nom des religieux (3).

L'hiver de 1627 sévira avec rigueur dans la contrée ; les foyers imprévoyants auront à endurer des jours malheureux. Les Capucins n'ont pas même le bois nécessaire aux besoins de l'établissement. Le 26 novembre, les consuls leur font apporter plusieurs charges du bois du « Pré de la Ville », situé près la rivière de la Tet, « pour la provision de la maison et de ses religieux » (4).

Un autre secours de 100 livres en argent leur est alloué, le 23 octobre 1735, par le conseil général de la Ville pour réparations à exécuter à la conduite d'eau ou « canonade qui porte l'eau d'une source qui vient de loin dans le jardin du dit couvent servant à l'arrosage d'icelui » (5).

Tous les ans, d'après le « billet d'enchère », le fermier du « puits de neige », situé près de la « Baldosa », a l'obligation de faire remettre au monastère, au nom de la communauté séculière, 6 quintaux de glace. Si, à cause de la difficulté des temps, de la misère générale, de la mévente de la glace, les consuls se voient forcés de laisser à bas prix l'afferme de cette propriété communale, l'acquéreur doit néanmoins souscrire aux mêmes conditions du « billet d'enchère » ou

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 3.
(2) *Ibid*..... *Ibid.*
(3) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. p. 49. 50.
(4) Arch. com. de Vinça, B. B. 3.
(5) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, année 1735.

Digitized by Google

cahier des charges. Voilà pourquoi, le 8 juin 1737, le sieur Pierre Fons n'accepte de vendre la glace du « puits de neige » qu'à raison de 6 liv. la livre, et uniquement jusqu'au 15 octobre de la même année. Mais quant à « la fourniture des 6 quintaux de glace, revenant aux R. P. Capucins de la dite ville, que la dite ville a coutume de leur faire donner par le fermier de la glace, seront payés les dits 6 quintaux de glace en argent au dit Fons, des fonds et revenus de la Communauté de cette ville, comme aussi le salaire de l'acte de contrôle, et le tout doit être payé des fonds et rentes de dite Communauté » (1).

Les mêmes difficultés s'étant présentées en 1768 pour l'afferme de cette propriété de la Ville, les Consuls prirent encore à leur charge les frais de la glace fournie aux religieux, attendu, fut-il dit au conseil de villes, que « la communauté séculière avait coutume de la donner aux R. P. Capucins, selon le billet d'enchère, et la dite communauté en rembourserait le prix en argent à celui qui vendrait la glace » (2).

Nous l'avons vu, de tout temps, depuis la fondation du couvent, les consuls faisaient émarger au budget communal la somme de 60 livres en argent, pour les missions que les capucins donnaient tous les ans, pendant l'Avent, le Carême, à l'église paroissiale (3). En 1779, la ville se trouvait obérée, écrasée de dettes. Le conseil général décida, le 29 août, « pour établir un équilibre juste entre les revenus et les charges ordinaires et extraordinaires, par la voie la moins onéreuse à la ville, de diminuer les gages et les dépenses courantes, pendant l'espace de 4 ans ». En conséquence les capucins furent « réduits par moitié », c'est-à-dire de 30 livres (3).

De même que les Consuls s'étaient interposés entre le couvent et le clergé paroissial, dans les débuts de la petite famille séraphique, pour rétablir entre eux la paix un instant interrompue, de même les capucins interviendront entre

(1) Arch. com. de Vinça, B. B. 3
(2) *Ibid*..... *Ibid*.
(3) Arch. com. de Vinça, B. B. 3, p. 64.
(4) *Ibid*..... *Ibid*.

Digitized by Google

prêtres et laïques dans une affaire qui les divisera. C'était en 1730 ; la Révérende Communauté se plaignait de ce que certaines rentes « censals » que la ville faisait à plusieurs de ses membres, à titre de pension annuelle, pour des bénéfices dont les consuls, étaient patrons, n'avaient pas été réglées depuis longtemps. Les consuls, prétextant les nombreuses charges de la ville, différaient sans cesse le payement de ces annuités.

Sur ces entrefaites une mission extraordinaire se préparait dans la paroisse pour le carême prochain, 1731. Elle devait être prêchée par sept religieux capucins. Les principaux détails avaient été arrêtés à l'avance pour mieux assurer le succès d'un événement aussi extraordinaire. On avait même projeté, comme couronnement à la mission, de planter solennellement une croix monumentale à l'un des endroits les plus en évidence de la ville.

A cette fin des quêtes eurent lieu, de maison en maison, dès le mois de janvier 1731. On pensait aussi que, comme précédemment, les consuls ne se refuseraient pas à joindre leur obole à la collecte des habitants, et qu'ils feraient parvenir à la communauté ecclésiastique un secours pour les frais de la mission et de la plantation de la croix.

Dans cet espoir, l'un des curés de la paroisse, le révérend Thomas Briançon, se présente le 4 février à l'*Université*. Devant l'assemblée réunie en conseil général, le vénérable ecclésiastique a recours à la générosité des consuls ; il les prie de vouloir bien faire « quelque charité de quelque somme d'argent pour la construction et la plantation de la croix de mission ». Le conseil répond par un refus catégorique. Le conflit traîna en longueur ; il menaçait de se prolonger indéfiniment.

Préoccupé de cet état de choses, de nature à compromettre le succès de la mission prochaine, le R. P. Joseph, gardien du couvent de Vinça, proposa aux intéressés une voie d'accommodement, profitable à tous. L'une et l'autre des communautés, ecclésiastique et laïque, transigerait sur un point quelconque de ses revendications. Un mémoire, justifiant des droits et prétentions de chacune des parties, serait présenté en leur nom à un conseil d'arbitrage. Ce jury

Digitized by Google

d'honneur serait composé de prêtres, religieux de l'Ordre, tous théologiens consommés, pourvus de leurs grades, et de certains membres du Consulat, hommes de probité, de talent reconnus. Le jugement de l'auguste conseil aurait force de loi en la matière ; en cas de contestation, il s'adjoindrait un septième membre approuvé.

L'avis du R. P. Gardien de Vinça prévalut ; il fut adopté par les deux communautés en litige. Le 19 janvier 1731, le Consulat avait nommé « pour arbitres et arbitrateurs et amiables compositeurs » six personnages éminents par leur savoir. C'étaient le Révérend Joseph Coma, prêtre, docteur en théologie, chanoine de l'église cathédrale d'Elne, le Révérend Emmanuel Rodrigues, prêtre-prévôt de l'église de Saint-Martin de Joch, le R. P. Joseph, Gardien des Capucins de Vinça, le R. P. Hyacinthe (1), Gardien de Toulouse, le R. P. Basile de la Péres (2), Gardien de Béziers, le R. P. Méliton (3), Gardien de Perpignan, le R. P. Joseph (4), Gardien de Carcassonne, tous « capucins missionnaires », les sieurs François Dotras et Julien Purxet, syndics de la Communauté séculière.

(1) Prêcha une mission à Saint-Jean de Perpignan en 1727.

(2) Nom illustré par un évêque d'Elne, « François VIII, Perez Roy », valencien, docteur en théologie et chanoine d'Alcala, nommé au siège d'Elue en 1638, transféré, à celui de Cadix, royaume de Grenade en 1641. (*Gallia Christiana*, tom. VI).

(3) Né à Perpignan vers 1680, issu de la famille Llobet (anoblie par le roi Louis XV, en 1740), entre chez les Capucins vers 1700, à 20 ans environ. François-Joseph Llobet-Estibal, prit alors le nom de *Père Méliton*. Après avoir été *Lecteur de philosophie*, de *théologie* au couvent de Toulouse, il fut nommé six fois *gardien* de Perpignan, 1722, 1725, 1727, 1730, 1734, 1749, assiste en qualité de *gardien sortant* aux chapitres de Montpellier, 1724, de Castelnaudary, 1727, de Narbonne 1728, de Béziers 1731, de Pézénas 1737, de Castelnaudary, 1750. Il est gardien des couvents de Prades 1728, de Céret 1729 et 1737 ; de 1727 à 1749, il prêche d'importantes missions en Roussillon. Le 6 avril 1728, nous le trouvons à Vinça, où il signe le contrat de mariage de son neveu avec Mlle de Massia. Religieux d'une grande sainteté, le Père Méliton, était un mathématicien, un astronome distingué. Ses nombreuses connaissances sur cette matière, lui valurent le titre de membre titulaire et résidant de l'Académie des Sciences de Toulouse. Il mourut le 14 juin 1755 à Perpignan, et fut enterré dans le caveau de l'église des Capucins de cette Ville. (*L'ordre de Saint-François de Roussillon* loc. cit. pp. 366-386).

(4) Il prêcha, en 1727, la retraite aux séminaristes et aux soldats à Perpignan

Digitized by Google

Le jury ainsi composé, tint séance. Le R. P. Gardien de Vinça donna lecture du mémoire rédigé, au nom de la Communauté ecclésiastique, par l'un de ses membres, le Révérend Jossenna. Celui-ci s'engageait à faire « cession des arrérages d'un censal que la ville lui devait pour son bénéfice, en faveur des Pères missionnaires, pour employer le dit *censal* à faire la croix de mission, moyennant quoi, — disait le mémoire, — le dit Josenna en fera décharge à la ville (1) ».

Le procès demeura longtemps en suspens. Le 29 juin 1731, l'affaire n'avait pas encore été liquidée (2). Mais grâce à l'intervention sage, prudente, du R. P. Gardien de Vinça, et les avis des autres religieux composant le jury, la Mission put avoir lieu sans entraves, au gré des désirs de tous les habitants de la paroisse.

J. Sarrète.

(*A suivre.*)

(1) Voir pour tous les détails ci-dessus, Arch. com. de Vinça, B. B. 6, pp. 5-8.

(2) Arch. com. de Vinça, B. B. 6, p. 14.

Digitized by Google

ETUDE SUR LE SOCIALISME

Le Socialisme est la plus dangereuse des hérésies

Claudio Jannet, cet économiste chrétien si judicieux et si perspicace, disait souvent avec tristesse : « *Le socialisme sera la grande hérésie du XX° siècle.* » Les événements commencent à vérifier sa prédiction.

En effet, « le socialisme, dit Octave Noël, a fait des recrues dans les milieux les plus divers et les plus opposés, et, sous le masque de la science et de la philosophie, il se glisse peu à peu dans toutes les artères de la vie nationale.....

« Le socialisme est le mot du jour et la question à la mode : il est sur les lèvres de tous, sinon dans leur cœur et dans leur esprit. On le rencontre dans les réclames électorales, dans les discours officiels, dans les causeries des salons, dans les discussions des cercles.....

« *Nous sommes tous socialistes*, disait naguère, à la tribune du Parlement anglais, Sir William Harcourt, l'aristocratique leader du parti libéral du pays le plus aristocratique du monde ; et, tout autour de nous, en France principalement, le socialisme vrai, latent et scientifiquement destructeur, voit grossir ainsi ses rangs, encore peu serrés naguère, d'auxiliaires inconscients, que la badauderie et le puffisme lui conquièrent, lui donnant une importance dont s'accroît son audace et qui tire sa force presque entièrement de l'indolence des uns, de l'ignorance ou des passions des autres et de la complicité tacite et irraisonnée de tous (1). »

Le socialisme *vrai* est une hérésie et la plus dangereuse de toutes.

Il y a hérésie quand le mensonge remplace dans nos esprits une vérité révélée par Dieu pour le bonheur du genre

(1) *Le Socialisme et la Question Sociale*, pages 3 et 4.

Digitized by Google

humain, et le mensonge est alors un principe de mort. Car, a dit Notre-Seigneur, « l'homme ne vit pas seulement de pain ; il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». (Mat. IV, 4.) C'est le mensonge qui a fait entrer la mort en ce monde. « Vous ne mourrez pas, si vous mangez du fruit défendu, disait à Eve le démon, au contraire, vous serez comme des Dieux connaissant le bien et le mal. » (Gén. III, 4.) Il mentait. Eve le crut et désobéit. Adam, par faiblesse de cœur, imita son exemple et cette désobéissance, inspirée par le mensonge, précipita le genre humain dans un abîme de maux.

C'est que la volonté de Dieu a réglé les conditions dans lesquelles peuvent vivre tous les êtres qu'il a tirés du néant. *Vita in voluntate ejus*, a dit David. (Ps. XXXIX, 6). Certaines créatures observent ces règles nécessairement, comme les astres ; aussi leur vie subsiste inaltérable. Mais quand des êtres intelligents et libres peuvent à leur choix observer ou violer les règles de vie auxquelles Dieu les a soumis, s'ils veulent vivre, ils doivent s'efforcer de connaître ces règles, en les cherchant à la lumière de la raison et de la foi ; ils doivent les aimer et s'y soumettre fidèlement. Là est la vie. S'ils s'éloignent de la vérité en s'éloignant de ces règles ; s'ils n'écoutent et ne croient que des fables, selon l'expression énergique de saint Paul, (II Tim. IV, 4) ils courent à leur perte ; car, il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire sortir du mensonge la vie et le bonheur.

Nous sommes arrivés à ces malheureux temps prédits par le grand Apôtre. La masse du peuple s'éloigne de la vérité révélée par Dieu ; elle prête une oreille docile à toutes les fables, à tous les mensonges. Aussi le danger est-il extrême. Quand l'hérésie se contentait d'attaquer quelque dogme isolé, d'ordre spéculatif, quoique ces dogmes soient le fondement de la morale, le peuple qui suivait de loin ces discussions, souvent sans les comprendre, pouvait rester fidèle aux règles de vie qui font les bonnes mœurs et l'édifice social n'était pas ébranlé. Une brèche dans le toit d'une maison ne suffit pas pour la jeter par terre. Mais aujourd'hui le socialisme nie toutes les vérités morales et religieuses, même celles qui sont le soutien de la société. Il fausse les notions

Digitized by Google

les plus élémentaires sur la justice telle que l'Eglise l'a toujours enseignée. Il pose en principe que les hommes, étant égaux, ont un droit égal à jouir de tous les biens de ce monde. Il conclut de là à un nivellement universel et obligatoire des fortunes. Il veut détruire toutes les supériorités, toutes les propriétés privées, même les plus légitimes, afin de ne laisser subsister nulle part aucune inégalité ; car, toute inégalité, dans la doctrine socialiste, constitue une injustice intolérable.

On le voit : cette hérésie arrache les fondements de l'ordre social. C'est une doctrine de destruction et d'une destruction universelle. C'est le *Nihilisme* des Russes.

La vraie justice édifie au lieu de détruire. En consacrant et en défendant les droits de chacun, elle excite les hommes à développer les dons qu'ils ont reçus de la nature. Chacun les fait valoir de son mieux et en garde le profit, ce qui engendre des inégalités de toutes sortes. « Il est impossible, dit Léon XIII, que dans la société civile chacun soit élevé au même niveau. » (Encycl. *Rerum novarum*.) Car tous n'ont pas la même force, les mêmes talents et n'en usent pas de la même manière. Aussi chacun s'élève plus ou moins et il en résulte une élévation générale, ce qui a fait dire à l'auteur des Proverbes (XIV, 34) *Justitia elevat gentem* (la Justice élève une nation). Au contraire, la justice du socialisme couche l'homme sur le lit de Procuste. Au lieu d'élever, elle abaisse. Elle promet d'établir l'égalité dans la richesse, mais elle produira fatalement l'égalité dans la misère.

On ne saurait détruire l'ancienne justice qui maintient l'inégalité selon les droits de chacun, sans nier Dieu, le grand Justicier du monde. Aussi le socialisme n'hésite pas ; il n'admet aucune idée religieuse. Il est ouvertement athée et matérialiste. Il veut remplacer la famille par le mariage libre et faire disparaître toutes les institutions d'enseignement spiritualiste et l'éducation morale. Car tout cela crée des inégalités et serait une menace perpétuelle contre le nivellement qui doit faire la beauté de l'ordre social nouveau.

Est-il possible d'accumuler plus d'erreurs à la fois ? Et comme ces erreurs sont toutes dirigées vers un but de des-

Digitized by Google

truction, peut-on imaginer une situation plus dangereuse que celle qui menace la société moderne ?

Ce n'est pas tout : pour bien mesurer le danger, il faut voir en quelles mains se trouve cette force de destruction, c'est-à-dire, en quels esprits on fait pénétrer les erreurs du socialisme.

On les enseigne à des ouvriers, à des paysans que l'absence de culture intellectuelle laisse désarmés en face du mensonge. La crédulité de tels auditeurs leur fait accepter les erreurs les plus monstrueuses. En outre, ces gens-là sont pauvres, ce qui les rend facilement accessibles aux sentiments de l'envie. Il suffit de leur dire que toutes les grandes fortunes sont mal acquises, pour remplir leur cœur de colère et de haine contre les riches.

Or tout ce monde-là possède le droit de vote. C'est le peuple souverain. Des ambitieux sans nombre viennent le flatter et lui font, pour capter ses suffrages, les promesses les plus magnifiques. Comment résisterait-il à pareille séduction ? Il nomme donc des députés avec le mandat d'appliquer de force les doctrines du socialisme. Et alors, nous voyons le gouvernement passer peu à peu aux mains de sectaires qui ne songent qu'à désorganiser la société. Chaque jour, ils forgent des lois nouvelles. Ils rendent des décrets, ils opèrent des réformes qui ébranlent les droits de la propriété, de la morale et de la religion.

Cependant le peuple n'obtient pas le bien-être matériel qu'on lui a promis. Son désir de le recevoir devient de plus en plus ardent. Il soupire après la liquidation sociale qui lui livrera les biens des riches. Evidemment les législateurs ne vont pas assez vite. Ils lui promettent sans doute le milliard des congrégations. Mais comme ce prétendu milliard ne rendra pas riches les ouvriers, ils finiront par perdre patience et voudront prendre de force ce qu'ils attendent en vain de la loi. Un jour donc, à la faveur de quelque bouleversement politique, on verra reparaître plus terribles que jamais les pillages et les massacres de la grande Révolution ; on verra se renouveler les horreurs de la Commune.

Quelques lecteurs nous accuseront peut-être de pousser

Digitized by Google

les choses au noir et d'exagérer les dangers du socialisme. Nous allons laisser à Octave Noël le soin de leur répondre. Après avoir reconnu que les lois de la nature reprennent toujours leurs droits qui sont éternels, il ajoute :

« Certains esprits superficiels se fondent sur cette loi immuable et fatale de la nature pour nous taxer de pessimisme... A leurs yeux, le mouvement révolutionnaire actuel est factice, et les exigences injustifiées, autant que les revendications excessives de ses promoteurs, le condamnent fatalement à l'avortement. Il existe, disent-ils, dans les sociétés contemporaines, principalement dans celles où la démocratie domine, trop d'individus intéressés au développement de la richesse et du bien-être, pour que les entreprises socialistes, quelles qu'elles puissent être, ne soient, à une heure donnée, entravées, sinon anéanties.

« Tel n'est pas notre avis. A la veille de 1789, le même optimisme avait cours, le langage était analogue, les menaces des sectaires ne trouvaient pas plus d'écho, au sein de la société policée, que les vœux de réforme politiques et sociales formulés par les classes laborieuses. Et, tout à coup, le ciel s'était assombri, des éclairs de plus en plus sinistres se succédaient, sillonnant les nues, et la foudre était tombée, brutale et dévastatrice, sur la société elle-même qu'elle avait écrasée.

« Quelques mois seulement avaient suffi pour résumer les haines, les désespoirs et les violences qui couvaient depuis trois quarts de siècle, et il ne fallut que deux ans et demi pour renouveler la face du monde.

« Les assises fondamentales de la société étaient toutefois demeurées indemnes. Le capital et la propriété continuaient à être respectés, en vertu même du principe qui consacrait la liberté du travail, et, en dépit même de Jean-Jacques Rousseau, l'égalité n'était admise que comme un droit politique, non comme une nécessité sociale.

« Or, à l'heure actuelle, la question a changé de face. Le socialisme ne se contente plus de réformes, il exige une *refonte* sociale, et tous ses efforts tendent à l'obtenir par la destruction graduelle, systématique, des éléments qui constituent la société.

Digitized by Google

« Dans quelques pays d'Europe, l'indifférence des gouvernements ou leur incurie leur a donné une recrudescence dont ils ont pu constater les fâcheux effets, et qui les a contraints à des actes rigoureux de répression ou de préservation. » (*Le Socialisme*, etc. pages 7, 8 et 9.)

Cette répression des mouvements révolutionnaires a été possible là où le pouvoir était resté aux mains des conservateurs. Le sera-t-elle quand il appartiendra aux chefs du socialisme? Ces chefs oseront-ils donner l'ordre de tirer sur leurs propres électeurs? Et si les idées socialistes pénètrent dans l'armée, y ruinent le respect de l'autorité, l'amour de la discipline, les soldats, qui sont en bon nombre des ouvriers et des paysans, voudront-ils se servir de leurs armes contre des ouvriers en grève montant à l'assaut des propriétés privées? Tels sont les périls qui menacent la France.

Un dernier trait achève de donner à ces dangers une gravité effrayante. Aucune force ne s'élève et ne s'organise pour arrêter ce torrent dévastateur. Le sacerdoce a été établi par Dieu pour propager les vérités religieuses et morales et pour réfuter les erreurs qui les combattent. Saint Paul écrivait à Timothée : « Je te conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts, par son avènement et par son règne ; annonce la parole, insiste à temps et à contre-temps, reprends, supplie, menace en toute patience et doctrine car viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine ; mais, selon leurs désirs, ils amasseront des maîtres autour d'eux, éprouvant une vive démangeaison aux oreilles, et détournant l'ouïe de la vérité, ils se tourneront vers les fables. Mais toi, veille, et ne te refuse à aucun travail ; fais l'œuvre d'un évangéliste, remplis ton ministère » (1).

(1) Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius et regnum ejus ; — Prædica verbum ; insta opportunè, importunè ; argue, obsecra, increpa in omni patienta et doctrina. Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed a sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus, et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. » (*II Tim. IV, 1-5.*)

Digitized by Google

Il est impossible de tracer plus nettement le devoir du sacerdoce et, si ce devoir fut jamais impérieux, c'est bien aujourd'hui. Car enfin tous les livres de théologie contiennent les traités *des contrats*, *de la justice* et du *droit*. Les vérités exposées dans ces livres appartiennent donc à la morale religieuse. Si on force les aspirants au sacerdoce à les étudier, c'est sans doute afin que, devenus prêtres, ils enseignent un jour aux fidèles ces importantes vérités. Eh bien ! nulle part aujourd'hui les prêtres ne se trouvent en contact direct avec le peuple pour le préserver ou le délivrer des erreurs du socialisme si contraires à la justice chrétienne. Le fait est manifeste. Il a même l'éclat de l'évidence. D'un côté, les masses égarées par ces erreurs ne vont plus à l'église, et, à cause de leur absence, on a cessé en chaire d'aborder ces graves questions. De l'autre côté, il y a bien des associations dans lesquelles les gens du peuple se réunissent en très grand nombre. Là, il serait possible de les instruire et de les mettre en garde contre la grande hérésie moderne. Mais les prêtres n'osent pas pénétrer dans ces réunions pour y prendre la parole. La foule se trouve donc là, comme un troupeau sans pasteur, abandonnée à la dent des loups. Car les orateurs de ces assemblées trop souvent y propagent des idées socialistes.

Nous avons déjà constaté la gravité de ce mal dans les *Etudes Franciscaines* quand nous avons publié, en 1900, une série d'articles sur l'apostolat à exercer au sein des œuvres populaires libérales. Nous sommes revenu sur ce sujet dans le second volume de notre livre sur le Bienheureux Bernardin de Feltre. Là, nous avons signalé à la fois l'origine de ce triste état de choses et les moyens qui permettraient d'y remédier. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer de nouveau les réflexions que nous ont suggérées près de trente années d'études et d'expérience. Contentons-nous d'ajouter un détail. Il achèvera de caractériser le danger exceptionnel du socialisme.

Quelques prêtres et quelques laïques zélés ont voulu s'occuper de ramener les masses aux croyances et aux pratiques religieuses. Ils ont compris le devoir de courir après les brebis égarées. Mais, soit faute de science économique,

Digitized by Google

soit désir d'arriver tout de suite à des succès faciles, ils ont pris le parti de flatter les socialistes, en leur faisant des concessions regrettables sur le terrain de la doctrine. Par exemple, ils admettent, sans contrôle et sans réserve, toutes leurs plaintes contre l'organisation actuelle du travail. Sous le nom de *Justice sociale*, ils soutiennent des thèses, ils réclament des réformes qui auront pour effet inévitable de rendre plus rapide et plus certain le triomphe définitif de cette erreur monstrueuse...

Pendant que nous écrivions cet article, nous avons reçu une petite revue fondée par des hommes bien pensants qui dirigent les Syndicats Jaunes. Or, le premier article de cette revue soutenait qu'il fallait retenir le nom de *Socialisme* et se contenter de combattre le *Collectivisme*. Voilà certes un singulier moyen de réfuter l'erreur ! Socialisme et collectivisme se ressemblent et sont inséparables. Tout ce que la justice et la charité chrétienne ont produit de bon, depuis dix-neuf siècles, a reçu des noms connus et très bien compris : union, association, corporation, confrérie, fraternité, etc. Il y a des noms récents qui n'ont pas une signification mauvaise, tels que syndicat, mutualité, coopération. Est-ce que ces noms ne suffisent pas ? Ils ont peut-être le tort d'être trop chrétiens. Mais quand on veut défendre la vérité c'est là un avantage. Prendre le nom choisi par les adversaires pour vulgariser leurs erreurs, c'est vouloir égarer les esprits et les pousser dans la voie qui conduit aux abîmes.

Si les prêtres ne luttent pas ou luttent mal contre l'hérésie du socialisme, y a-t-il au moins des laïques qui se dévouent à la combattre ? Oui, sans doute : les *Unions de la paix sociale* ont organisé dans ce but un *Comité de défense et de progrès social*. Depuis quelques années, il fait une campagne courageuse pour éclairer les masses sur les erreurs modernes. Mais cette création est bien récente et ces hommes de cœur sont peu nombreux. En terminant le second volume sur le Bienheureux Bernardin de Feltre nous avons résumé une discussion importante soutenue dans l'Ecole Le Play à propos de la grande grève de Montceau-les-Mines. Nous avons cité, entr'autres, les paroles de M. Cheysson. Il faisait observer avec beaucoup de sagesse que le mal réside sur-

Digitized by Google

tout dans la *mentalité* des ouvriers. Cette mentalité est due à la propagande incessante de véritables empoisonneurs publics. Nous les avons laissés faire. Les patrons chrétiens se sont contentés de créer des institutions favorables à leurs ouvriers, sans rien tenter pour sauvegarder leur intelligence contre les erreurs qu'on leur enseignait. Et maintenant le mal est fait ; il est considérable et nous arrivons bien tard pour le réparer. Mais, si on ne guérit pas les esprits, tout est perdu. Le triomphe du socialisme est inévitable. C'est pourquoi, il n'y a plus une minute à perdre et tout le monde doit se mettre à l'œuvre.

Nous venons de parler du socialisme d'une façon générale. Cela ne suffit point. Pour le combattre avec succès, il faut connaître en détail toutes les erreurs qu'il propage. C'est pourquoi nous continuerons cette étude en examinant une à une ces erreurs. Nous serons heureux, si nous pouvons en faciliter la connaissance à nos lecteurs.

FR. LUDOVIC de Besse,
Fr. M. Cap.

(A suivre.)

Digitized by Google

PROMENADES FRANCISCAINES AU LOUVRE

NICOLO ALUNNO

On a dit de saint François qu'il est le plus parfait représentant du Tiers-Etat de son temps. Ce mot, peut-être un politique pourrait-il le goûter. Pour nous, le Père des Mineurs est avant tout le plus parfait représentant du désintéressement; il est l'homme qui s'est affranchi le plus complètement des barrières de l'égoïsme pour vivre dans un admirable oubli de lui-même, en Dieu et dans ses œuvres.

Enlever ces barrières de petitesses qui empêchent l'artiste de communiquer avec l'Etre par l'intermédiaire de la nature, les balayer comme des fêtus de paille ; mettre ainsi l'ouvrier d'art en présence des choses extérieures et l'y mettre humble, pour qu'il soit susceptible de se laisser émouvoir, fut une de ses œuvres maîtresses.

Car, ne nous y trompons pas : ce qui nous empêche de sentir la radieuse beauté de la création, c'est notre égoïsme, qui nous cache ce qui n'est pas nous ; et, si nous l'avons sentie, ce qui, — que nous nous servions du pinceau ou de la plume, que nous parlions dans la chaire ou devant le tribunal ou même dans le tête-à-tête familier d'un salon, — ce qui, dis-je, au moment où nous voulons traduire notre émotion, substitue au mot ou au trait simple, c'est-à-dire vrai, le mot ou le trait cherché, c'est-à-dire faux, c'est notre vanité, cette autre forme de notre égoïsme.

Saint François, plus que tout autre, élève au-dessus de ces faiblesses; voilà pourquoi il est un souverain libérateur de l'art.

De ses doctrines nous avons étudié les effets, au point de vue spécial qui nous occupe, dans nos premières prome-

Digitized by Google

nades. Au quinzième siècle le monde, après avoir, sous son influence, regardé pendant deux siècles la nature en elle-même, commença de la regarder à travers l'antique, c'est-à-dire orgueilleusement et sans tendresse. Les procédés et la technique se perfectionnèrent, mais l'inspiration diminua. Le corps se glorifia, mais souvent au point d'éclipser l'âme. Le paganisme se joignit à l'Evangile et à la nature qui, seuls jusqu'alors, servaient de guides aux artistes.

Tous cependant ne se laissèrent pas emporter au courant païen de la Renaissance. Quelques-uns continuèrent à se tenir en présence de l'œuvre de Dieu dans la tendre et reconnaissante attitude qu'avait enseignée le Séraphin d'Assise ; ce sont ceux que nous rechercherons.

On pourrait les appeler les contemplatifs de la peinture. Ils réfléchissent, et, de leurs réflexions jaillissent, ou de géniales rudesses, ou d'admirables délicatesses.

Certes, ils ne suivent pas le Père de la Pauvreté jusqu'au sublime sommet du renoncement absolu ; mais ils s'élèvent assez haut sur ses traces pour sortir du tumulte du monde et pour prendre, de la nature, dans le recueillement, une vue ou tendre ou puissante, mais toujours directe.

Le plus entier, le plus original, le plus fort, le plus passionnant de ces isolés est peu connu en France et, d'une façon générale, en dehors de l'Italie. Et cependant, un simple coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre nous apprend que les lecteurs de cette revue n'ont pas le droit de l'ignorer : je veux parler de Nicolò Alunno.

Ils ne doivent pas l'ignorer parce qu'il semblerait qu'il n'a peint que pour les enfants de saint François et que — lorsqu'il travaillait par hasard pour d'autres, — il ne pouvait faire un tableau sans y mettre à la place d'honneur le Patriarche Séraphique ou un de ses plus illustres enfants.

Peint-il, pour la sacristie du Dôme, à Nocera, une adoration des Bergers ? il trouve moyen de mêler à ces humbles, priant, de toute la ferveur de son âme, un plus humble qu'eux, les yeux sur le Divin Enfant, le Petit Pauvre. Si, dans l'église Sainte-Claire à Aquila il représente le crucifiment, saint François est aux pieds de la croix, évoqué avec tant d'amour, que les deux principaux personnages du drame

Digitized by Google

sanglant semble être le Crucifié et le Stigmatisé ! Une seule fois dans sa vie il prit ses pinceaux et quitta sa ville natale pour aller couvrir de fresques un mur étranger : il se dirigeait vers la Portioncule.

La fresque que Capanna avait peinte sur la façade antérieure du minuscule sanctuaire avait été presque détruite par la fumée des lampes. Or, un Mariotto di Lodovico, citoyen d'Assise, avait légué douze florins pour sa restauration. Nous possédons encore la lettre par laquelle saint Bernardin de Sienne préconise un autre emploi de ces fonds : « car ces vieilles fresques, dit-il, me plaisent beaucoup, parce qu'elles sont pieuses, et à cause de la pensée que ce fut notre bienheureux Père lui-même que les fit peindre (1). Or je crains fort que les retouches ne les gâtent. » On ne l'écouta pas, mais nul autre que Nicolò ne fut jugé digne de ce travail.

Son œuvre a disparu, pour faire place, en 1639, à une composition de Martelli, restaurée en 1688 par Providoni et remplacée, de nos jours, par celle d'Overbeck. Cependant, comme le remarque Thode, à qui j'emprunte ce détail, on peut se rendre compte de ce qu'elle était, par les fresques de Tiberio, dans la Chapelle des Roses, où il a représenté la Portioncule telle qu'elle était alors : le Christ y trônait sur des nuages ; dans sa droite, il tenait trois clefs symbole de l'indulgence, et les tendait à la sainte Vierge, à genoux au-dessous de lui. Plus bas encore saint François, en chape magnifique, priait. Une femme, — sainte Claire peut-être — était à genoux à côté de lui, ainsi que ses trois compagnons.

C'est alors probablement qu'il peignit le tableau d'autel dont parle Papini, qui se trouvait à Assise, dans la chapelle Saint-Louis de l'illustre Basilique, et qui représentait la sainte Vierge entourée de saint François, de sainte Claire et de plusieurs autres saints.

J'ai dit qu'il ne s'était décidé qu'une fois à quitter son cher Foligno pour aller promener son pinceau sur des murs étrangers. C'était trop dire. En 1500, deux ans environ avant sa mort, — il avait alors soixante-dix ans, — on vit le

(1) En réalité la fresque est postérieure à saint François.

Digitized by Google

vieillard se lever une seconde fois et se diriger vers Assise. La fresque de Ceccolo di Giovanni, dans le transept sud de la Basilique, avait besoin d'être restaurée, et on ne voulait pas qu'un autre que Nicolò y touchât.

Qu'en dirai-je encore ? Son œuvre capitale peut-être, le grand retable en quatorze panneaux dont douze se trouvent au Musée Bréra, à Milan, a été peint pour les Frères Mineurs de Cagli, dans l'ancien Duché d'Urbino. Dans l'église San-Nicolò de Foligno, sa ville natale, avec quelle intensité d'émotion n'a-t-il pas représenté saint Bernardin de Sienne assistant au couronnement de la sainte Vierge ? Car il semble que chaque fois qu'il touche à saint François ou à ses enfants, son inspiration déborde.

Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les œuvres où il peignit le Père des Mineurs ou un des siens. Dans le tableau à deux faces qui se trouve actuellement à la Pinacothèque de Bologne, l'une d'elles représente la Vierge avec l'Enfant et deux Saints : saint Sébastien et saint François, avec cette inscription : « A cause des douces prières de ma chère Mère, du martyr Sébastien et du dévot François, je bénis cette Fraternité. 1482. » Le retable de Deruta représente encore un sujet analogue : la Madone entourée d'anges avec saint François et saint Bernardin.

On dirait vraiment qu'on ne peut regarder une œuvre de notre peintre sans y apercevoir aussitôt le Patriarche Séraphique ou l'un de ses enfants.

N'a-t-il que cela pour nous intéresser ? Non. Il est, à côté du Pérugin, le plus grand peintre de l'Ombrie. Né à Foligno en 1430, deux voies étaient ouvertes devant lui. Il eût pu sacrifier au brillant, au faux goût du jour, et faire la même fortune que cet autre peintre ombrien, Gentile da Fabriano, dont M. l'abbé Broussolle (1) nous apprend qu'il fut choyé comme depuis les artistes ne l'ont plus été. Il eût pu, comme lui, devenir patricien de Venise, toucher de la Sérénissime République une honorable pension, être engagé par le Pape

(1) Dans son livre intitulé *La Jeunesse du Pérugin*, M. l'abbé Broussolle a étudié Nicolò Alunno. Il le caractérise avec une remarquable justesse et le met dans son véritable jour. Les pages qu'il lui consacre m'ont été du plus grand secours.

Digitized by Google

Martin V aux appointements formidables pour l'époque de quinze mille francs par an, être adulé, vivre un rêve délicieux.

Cela lui eut été d'autant plus facile qu'il était de famille riche et noble.

Il préféra rester à Foligno, n'en jamais sortir, et y étudier, au milieu des pratiques d'une ardente piété, l'œuvre de Dieu.

Elle lui enseigna, au point de vue de son art, trois choses particulièrement : la vérité dans l'expression, les beautés de l'enfance, et le charme du paysage.

Ne parlons, pour le moment, que de la seconde de ces révélations que lui fit la solitude, ou plutôt contentons-nous de citer ce qu'en dit M. l'abbé Broussole : « L'Alunno a vraiment aimé les enfants comme seules les mères savent le faire, qui ne trouvent en eux rien que de plaisant. Il s'intéresse également à leurs sourires et à leurs larmes, à leurs jeux et à leurs travaux, aux rêves qu'il sait lire sur leur front mutin, à leur corps, enfin, tout aussi bien qu'à leur âme. Il a tout aimé de l'enfance et trouvé, pour le dire, des images exquises, on sent qu'il dessine avec joie ses petits membres potelés, dont il marque soigneusement les fines attaches... C'est un poème que le Pérugin, disons-le tout de suite, n'a pas essayé de chanter. »

De ces enfants il tresse à la sainte Vierge de ravissantes couronnes d'anges, ou bien il les groupe tout en pleurs, autour du corps du Crucifié ; et rien n'est attendrissant comme de les voir sangloter dans les linges qu'ils portent ou laisser tomber, de désespoir, leurs petites mains jointes sur leurs genoux potelés.

Des deux autres caractéristiques de son talent, nous allons pouvoir prendre un aperçu dans sa *Prédelle* qui se trouve dans la grande galerie, à droite, en sortant de la salle des Primitifs. Mais, remarquons-le de suite, jamais, — absolument jamais, — au milieu de cette Renaissance qui se ruait vers l'antique, il ne consentit à peindre autre chose que des tableaux de piété. Il était, nous l'avons dit, passionnément religieux. Et alors que Florence exerçait sur les autres artistes une fascination irrésistible, en dehors de son Foligno il ne voyait qu'Assise.

Regardons maintenant la peinture de ce fort devant l'E-

Digitized by Google

ternel. Nous n'avons de lui qu'une prédelle, mais ses prédelles sont des chefs-d'œuvre. C'est là qu'il est le plus dramatique et le plus vrai.

Elle est partagée en cinq compartiments, trois grands et deux petits.

Le premier de ceux-là comprend lui-même deux parties. Dans l'une nous voyons le jardin de Gethsémani. A gauche, sur un rocher bizarrement découpé, Jésus, à genoux, les mains jointes, prie ardemment. Un ange diaphane, en robe de nuances indécises, comme il convient au ministère de tristesse qu'il remplit, lui tend le calice. La figure de Jésus, éclairée par la vague lueur que dégage le messager céleste, est creusée par les affres divines. On sent trembler ses mains fines. Sous le chagrin qui l'oppresse, il semble que son corps vacille et va tomber en avant. Les pieds se crispent et cherchent vainement à s'agripper au roc dur. — Ce coin d'agonie est séparé du reste de la scène par trois cyprès.

A droite, au premier plan, dorment les apôtres, Pierre boudeur, Jacques, paisible, Jean, les traits hâlés et la bouche ouverte ; sa figure jeune trahit une grande fatigue et sa gorge se gonfle au passage de sa respiration.

Plus loin, un homme à cheval, des lances qui blanchissent dans la demi-obscurité ; les soldats viennent arrêter le Juste.

Maintenant supprimez par la pensée le rocher avec l'ange et le Christ en prière ; supprimez aussi le groupe des apôtres, conservez seulement l'homme à cheval et les soldats, dans le lointain, pour servir de point de repaire, et regardez : le beau, le simple, le délicat, le tendre paysage ! Au premier plan, les carrés du jardin italien forment damier ; une haie le limite ; derrière elle une route sinueuse vous prend et vous conduit à l'entrée d'une vallée ; elle se resserre, ses replis sombres vous mènent, par une gradation insensible, vers cette ligne blanche, à peine visible, dentelée, où vous devinez une ville, avec ses toits, ses clochers et ses tours ; derrière elle un bois s'estompe vaguement, puis une autre colline, puis une autre encore, puis le ciel pâle, lointain, infini. Et sur lui se découpe la ramure sombre des arbres

La seconde scène nous transporte au prétoire de Pilate. Le Christ, nu, est attaché à la colonne. Son anatomie est

Digitized by Google

excellente. Trois bandits, trois échappés de bagne, trois êtres abjects qui, des bas-fonds où ils grouillaient ont, pour la circonstance, émergé là, dans cette cour pavée de marbre, s'apprêtent à le flageller. Les bâtiments, tout autour, sont élégants ; une lumière fine les caresse ; derrière les persiennes demi-closes on devine que des vies s'écoulent, tranquilles, élégantes et indifférentes. Au fond, deux hommes passent, sans donner un coup d'œil au spectacle, tandis qu'à un balcon, au-dessus d'eux, quatre personnages semblent décidés à en suivre les péripéties.

Dans le compartiment suivant, le Flagellé marche au Calvaire. Au milieu d'êtres encore plus ignobles que ceux que nous venons de voir, la bouche encore plus abjecte, l'œil encore plus fauve, le rictus encore plus sinistre, il porte sa croix. On le pousse, on le tire, on le bat. Il a avancé un pied, mais en même temps il semble vouloir reculer et jette en arrière un regard d'une incommensurable pitié, car il vient d'apercevoir cette chose affreuse : sa mère, éperdue, la bouche clamante et l'œil égaré, s'est élancée vers lui, et un soldat va la frapper du bois de sa lance ! Saint Jean, affolé, s'interpose, les mains désespérées de Madeleine montent vers le ciel, les saintes femmes pleurent dans leur voile ou s'arrachent les joues, tandis que derrière elles un des plus délicieux paysages qu'on puisse rêver déroule ses enchantements.

C'est d'abord une plaine cultivée, où les champs, plantés différemment, étaient des carrés de nuances variées ; les plus clairs précèdent immédiatement une haie inégale, sombre, entremêlée d'arbustes. Si vous vous demandez ce qu'elle fait là, regardez à son extrémité : elle borde une route. Derrière elle, recommence la fine variété des plantations diverses. Elles s'étendent bien loin, jusqu'à une deuxième route qui les borde de son ruban clair, auquel sert de repoussoir une deuxième haie sombre, inégale, mêlée d'arbres. Au delà se joue la lumière adorable, délicate, tendre, soyeuse ; elle drape les coteaux de ses infinies dégradations et recule leurs molles rondeurs dans de vaporeux lointains.

Si jamais vous allez de Foligno à Spello, en octobre, après la pluie, ce sont ces terres, ces routes, ces haies, ces coteaux, ce ciel, que vous verrez.

Digitized by Google

Dans le compartiment suivant, le sacrifice est consommé. Le crucifié a baissé une dernière fois la tête et deux anges voletants recueillent le sang des plaies. Ses yeux sont fermés, ses cheveux blonds et soyeux tombent sur sa poitrine, sa bouche s'est close et son corps, d'une excellente anatomie, se détache, pâle, sur le couchant doré. A sa droite le bon larron, sur sa croix, s'est endormi dans la paix du Seigneur. Au-dessous d'eux les saintes femmes pleurent, la Vierge, à genoux, prie et se lamente avec tant d'instance qu'on croit voir voler vers son fils son âme désolée ; Marie-Madeleine, les cheveux épars, se désespère; saint Jean embrasse le bois de la croix. Et tandis que, sur la gauche, la soldatesque s'éloigne, à droite se passe une scène horrible : un nègre, à tête d'assassin, tient par la bride un cheval blanc, dont le cavalier, affermi sur ses étriers, se penche, prend sa volée, et à grands coups de massue commence à briser les os du mauvais larron. Celui-ci, qui n'est pas tout-à-fait mort, revient à lui sous l'aiguillon de cette douleur nouvelle ; il se tord affreusement, s'efforce de retirer ses jambes meurtries à l'abri des coups de la lourde massue, ses mains se crispent et, la tête renversée, il hurle sinistrement. Cette scène a l'air d'intéresser deux pages à gauche du cavalier. Derrière la croix un lac agite ses eaux écumeuses, des collines s'assombrissent, puis s'éclairent, et au loin, des montagnes diaphanes et des pics neigeux se perdent dans le soleil couchant.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot des deux plus petits compartiments. Dans celui de droite on voit Joseph d'Arimathie et Nicodème sur le chemin du Calvaire. Le premier tient le marteau et le second les tenailles qui doivent leur servir à déposer le Christ de la croix. Un paysage clair s'étend derrière eux.

Dans l'autre deux beaux anges vigoureux, l'œil gai, les joues fraîches, tiennent un cadre sur lequel est accroché une pancarte où se lisent ces vers, que je copie avec leurs abréviations:

AD LECTOREM,

Nobile testata ē pingi pia Brisida qdā
Hoc opus ; O ! nimia munera grata Deo.
Si petis auctoris nomen : Nicholaus Alunus
Fulginis, patrîe pulcra corona suæ.

Digitized by Google

Octo quincties centū à millibus anni
Cū manus imposita est ultima vanuerant.
Sed qs plus meruit qso, te judice, lector,
Cū causā dedit Brisida et ille manum ?

Frédéric Villot, dans son catalogue, en donne la traduction suivante : « Au lecteur. Par son testament la pieuse Brisida autrefois ordonna de peindre ce noble ouvrage. O présent trop agréable à Dieu ! Si tu demandes le nom de l'auteur, c'est Nicolas Alunno de Foligno, digne fleuron de sa patrie. Quinze fois cent années moins huit s'étaient écoulées lorsque la dernière main y fut apposée. Mais, qui eut plus de mérite, je t'en fais juge, lecteur, de Brisida qui l'a commandé ou de la main qui l'a exécuté ? »

Cette inscription nous renseigne sur l'origine de notre prédelle ; elle faisait partie du grand retable de San Nicolò à Foligno, peint en 1492. Comment parvint-elle au Louvre ? Les catalogues nous indiquent comme provenance le musée Napoléon. C'est donc vraisemblablement une de ces contributions de guerre que, au commencement du siècle dernier, nos armées victorieuses prélevaient sur l'ennemi.

De l'examen de cette admirable prédelle, nous pouvons tirer plusieurs conséquences.

Nul ne posséda à un plus haut degré que Nicolò le don de l'expression : voyez, au jardin des Oliviers, le front du Christ creusé par la douleur, dans la marche au Calvaire, son sublime regard vers sa mère, la souffrance du mauvais larron sur sa croix, l'élan de la Mère vers le Fils dans la composition du milieu, le mouvement éploré de Jean pour la contenir, — et dites-moi si vous n'êtes pas en présence d'un dramaturge de premier ordre.

Mais s'il est admirable dans la peinture de l'anxiété et de la douleur, il est inimitable dans celle des brutalités de la canaille. Les assassins qu'il a peints dans leurs fonctions de bourreaux sont des chefs-d'œuvre de leur genre. Nul, même parmi les Flamands, n'a déchaîné comme lui la férocité sur la toile ; aucun n'a su, comme lui, allumer la haine dans les yeux, convulser les bouches, tendre le corps entier vers le mal.

Digitized by Google

Son anatomie est d'ailleurs excellente, puissante, mais non déclamatoire.

Enfin et surtout, son paysage est de plusieurs siècles en avance sur son temps. Pour retrouver sur la toile un coin de nature aussi profondément senti que celui, par exemple, qui s'étend derrière les saintes Femmes dans la marche au calvaire, il fallait attendre un Millet ou un Chintreuil. Ce sont fidèlement transposés, les paysages de cette Ombrie qu'il n'a jamais quittée. Ce sont les teintes qui se déroulent, les plans qui se déplacent devant nos yeux quand, par un temps couvert, nous allons de Foligno à Assise. C'est la vue de tous les jours, mais rendue avec une telle intimité qu'elle nous émeut profondément.

Un peintre prestigieux, le Pérugin, a interprété la même nature ; sur ses toiles l'air flotte, insaisissable, dans des ciels de féerie ; des collines se voilent, dans les lointains, d'inexprimables tendresses ; des arbres d'une sveltesse irréelle déploient la dentelure de leurs branches délicates. Ce sont d'adorables mensonges ; Nicolò Alunno a peint d'admirables vérités.

La nature fut sa grande initiatrice ; mais quel fut son maître ? Qui vint apporter, à ce solitaire, dans cette petite ville retirée de Foligno, les surprenantes connaissances techniques que son œuvre suppose, car il semble bien qu'il les reçut sur place, qu'il n'alla pas les chercher au dehors ? Bartolommeo di Tomaso, peintre de Foligno, fut ce maître, répond Frédéric Villot, qui a probablement raison, en ce sens, que ce fut de lui qu'il dût apprendre les premiers éléments de son art. Mais il ne lui donna que cela. Un autre devait lui faire comprendre le rôle que joue, dans l'œuvre d'art, la vie morale et chrétienne et lui enseigner, dans leur plénitude, les procédés qui servent à l'y manifester.

Ce rôle était réservé à un élève de Fra Angelico, au plus grand, et peut-être au seul de ses élèves, à Benozzo Gozzoli.

Si jamais vous vous arrêtez dans la tranquille petite cité de Foligno, ne manquez pas de faire les deux heures de chemin qui vous séparent de Montefalco, l'ancienne ville ombrienne d'Urvinum Hortense. Car ce coin, perdu dans la montagne, est un des endroits les plus importants pour

Digitized by Google

l'étude de la peinture ombrienne. Mais gardez-vous d'y aller directement, faites l'école buissonnière, flânez longuement dans ces admirables prairies qui s'étendent sur les bords du Clitumne, regardez-y attentivement toute chose, le brin d'herbe, l'oiseau qui passe, cet arbre séculaire, la lumière et ses caresses ; vous êtes dans un lieu fameux : saint François fit ici son deuxième sermon. Il avait pris, nous disent les *Actus*, frère Massée et frère Ange comme compagnons. Il marchait comme la foudre ; dans l'impétuosité de son esprit il ne suivait ni route ni sentier, et arriva de la sorte à Cannara. — Cannara, vous en êtes à deux pas, là-bas, au-delà de la prairie. — Il y prêcha, continue l'historien, avec tant de ferveur, que tous, hommes et femmes, voulurent abandonner leur demeure pour le suivre. Ce fût son premier sermon. — Puis il les quitta et alla plus loin. Et sur les arbres qui bordaient la route il vit une telle multitude d'oiseaux de toutes espèces que jamais, dans la contrée, on n'en avait vu autant. Et il y en avait, de plus, à terre, à côté des arbres, une foule immense. Saint François les regarda, il les admira, et le Saint-Esprit descendit sur lui. Et il dit à ses compagnons : « Attendez-moi, je vais prêcher à mes petites sœurs les avettes. » Et il entra dans le champ au milieu des oiseaux qui couvraient la terre de leur tapis mouvant et gazouillant. Ce fut son deuxième sermon ; et c'est ici, dans cette prairie, au milieu de ce même silence, dans cette même lumière, que sa voix séraphique fut interrompue par les pépiements de joie de ce petit monde emplumé et par le froufroutement de ses ailes. Car vous êtes à Bevagna. Regardez encore une fois ce paysage, ce ciel, ces horizons, la moitié de l'ombrie à vos pieds, puis entrez à Montefalco.

Benozzo Gozzoli y peignit en 1452, dans l'Eglise Saint-François, des fresques importantes. Il avait alors trente-deux ans et était encore tout imprégné des lumières qu'avait versées dans son âme le pieux et bienheureux Fra Angelico son maître. Il avait pris son esprit ; mais il avait en plus les fortes connaissances techniques qui commençaient alors à se répandre dans les ateliers florentins. Nicolò Alunno, lui, en avait vingt-deux. Foligno est à deux heures de Montefalco. Combien de fois il dût faire, par les prairies, la route

Digitized by Google

que nous avons faite, remplir ses yeux de l'admirable paysage, puis s'asseoir auprès du peintre, son aîné, recueillir sa science et s'enflammer de son enthousiasme ! C'est par lui que les grandes traditions giottesques, nées à Assise, vinrent sourdre à Foligno, près Bevagna. C'est de lui que le grand, le solitaire, le casanier Alunno, apprit le langage artistique qui lui servit à traduire sur la toile les résultats de sa contemplation. C'est lui qui mit dans sa robuste main l'outil dont elle avait besoin. Allez au Louvre, regardez la Prédelle, et vous vous convaincrez qu'il sût s'en servir.

MATROD.

Digitized by Google

NOTES THEOLOGIQUES

SUR L'UNION DE L'HOMME A JÉSUS-CHRIST

(Suite) (1).

IV

Considération sur le corps et l'humanité de Jésus-Christ.

Le Verbe s'est fait chair, et en prenant notre nature humaine, il nous a ramenés à la participation de sa nature divine. Avant de poursuivre cette étude sur notre union à Jésus-Christ, nous ferons sur son corps adorable certaines considérations, qui serviront à comprendre l'économie de notre rédemption.

1° — *Le corps de Jésus-Christ est un vrai corps humain.*

Il y a trois degrés à distinguer dans l'affinité naturelle du corps de Jésus-Christ avec les nôtres.

Premièrement, le corps de Jésus-Christ est formé de la matière première, comme le corps des autres hommes. « La nature, dit Kleutgen, a de l'unité en raison de la ma- « tière commune. Tous les êtres de la nature sont comme « un même tout, dont les parties sont unies par un lien phy- « sique ». La philos. scolast. t. III, p. 571-572.

Secondement, le corps de Jésus-Christ est un corps humain, parce qu'il est informé par une âme de même nature que les nôtres.

Troisièmement, le corps de Jésus-Christ est en toute vérité un corps humain, parce qu'il descend d'Adam. « Jésus- « Christ n'a pas pris les Anges, mais la semence d'Abra- « ham. » Hebr. II, 16. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont

(1) Voir le fascicule de mars 1903.

Digitized by Google

« sanctifiés viennent tous d'un seul ; et, à cause de cela, « Jésus-Christ ne rougit pas de nous appeler ses frères ». Hebr. II, 11.

Saint Thomas : « Comme les différents membres du corps sont des parties de la personne d'un homme, de même tous les hommes sont des parties et comme des membres de la nature humaine : ce qui a fait dire à Porphyre, que tous les hommes, en participant à la même nature sont un seul homme. » In. Epist. ad Rom. cap. VI.

Si l'union hypostatique s'était accomplie dans un ange, tous les autres Anges en auraient reçu de l'honneur et de la gloire ; mais comme les anges ne sont pas, ainsi que nous, tirés du même fonds d'une commune nature, ce rejaillissement de gloire, qui se serait fait sur eux tous par l'assomption de l'un d'entre eux, n'aurait pas été aussi naturel et aussi parfait, que celui qui se communique à tous les hommes par l'incarnation du Verbe dans une chair qui est de notre nature et de notre race. De plus, si l'union hypostatique avait eu lieu dans un ange, il en serait résulté un détriment considérable pour la perfection de l'œuvre de Dieu et pour la beauté de l'Eglise. D'abord, parce que seul l'homme est le centre de la création tout entière et le bien naturel des esprits et des corps ; et ensuite, parce qu'alors il n'y aurait pas eu de mère de Dieu. Marie n'aurait pas existé.

Lejeune : « Si le Verbe se fût uni hypostatiquement à une substance spirituelle, il aurait pu nous racheter, mais il ne nous aurait pas anoblis, comme il l'a fait en prenant notre chair ; car nos âmes, quoique toutes de même espèce, ne sont pas toutes de la même lignée ; elles ne sont pas dérivées et émanées l'une de l'autre. C'est à raison du corps qu'il est dit des hommes qu'ils sont *ex uno omnes*. Le Fils de Dieu en prenant un corps de même extraction que les nôtres, en épousant une chair dérivée du premier Adam, et s'unissant à un corps qui est tiré de la même masse que le corps de tous les autres hommes, n'est pas seulement de même nature que nous, mais il est de la même race. Il n'y a pas seulement de la ressemblance entre lui et nous, mais de la parenté. Il n'est pas seulement notre allié, mais il est notre frère. Et c'est ce qui fait enrager les démons : « Le démon

Digitized by Google

« s'est perdu, dit saint Augustin, parce qu'il a porté envie à « l'homme ». « C'est par la jalousie du démon que la mort « est entrée dans le monde. » Sap. II, 24. Sermon 186, second point.

2°. — *Le corps de Jésus-Christ est un corps spirituel.*

1. Après la résurrection, Jésus-Christ est devenu, selon l'expression de saint Hilaire, « tout entier Dieu », c'est-à-dire que son Humanité est entrée en participation des attributs divins aussi pleinement que la nature des choses le comporte.

B. Alger : « Le corps supersubstantiel du Christ est supérieur à toutes les substances créées. Ce que Dieu possède par nature, le corps de Jésus-Christ le possède par grâce. Les corps ressuscités et les anges peuvent se transporter d'un lieu à un autre en un instant, mais ils ne peuvent pas demeurer en plusieurs lieux à la fois. La chair de Jésus-Christ a seule ce privilège. En vertu de la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre, le corps du Christ existe tout entier au ciel et sur la terre. Sans passer d'un lieu à un autre, il se trouve partout où il lui plaît et de la manière qu'il lui plaît. » De Sacr. corp. et sang. — Lib. I, Cap. 14, p. 782.

Parce que le corps de Jésus-Christ est spirituel, parce qu'il est un aliment spirituel, c'est pour cela que spirituellement Jésus-Christ s'unit et s'incorpore l'Eglise comme le corps à la tête. » — Ibid. p. 774.

Saint Jean Damascène : « La chair de Jésus-Christ est un esprit vivifiant, parce qu'elle est conçue de l'Esprit-Saint qui est vivifiant. Ce qui est vie de l'Esprit est aussi esprit. » De fid. orthod. — Lib. IV, cap. 14.

3°. — *Le corps de Jésus-Christ est vivifiant.*

Saint Cyrille : « Le Christ a livré son corps pour la vie de tous, et par ce même corps il insinue la vie en nous. Le Verbe en s'unissant d'une manière ineffable à son corps, l'a rendu vivifiant, comme il l'est lui-même par nature... Parce qu'elle est unie au Verbe vivifiant, la chair du Verbe est devenue elle-

Digitized by Google

même toute vivifiante. L'Esprit a rempli son corps de toute sa vertu vivifiante. Aussi Jésus-Christ donne à son corps le nom d'esprit. » In Joan. — lib. IV. « Le nouvel Adam a été fait en esprit vivifiant ». 1 Cor. XV, 45.

« Le corps sacré du Christ vivifie ceux en qui il se trouve, et mêlé à nos corps il les préserve de la corruption ; car ce n'est pas le corps d'un homme comme les autres, mais le corps de celui qui est vie par nature. Il y a en lui toute la vertu du Verbe auquel il est uni ; il est rempli de sa force et de son efficacité, qui vivifie toutes choses et les conserve dans leur être. » In Jo. — lib. III.

Nestorius disait que Jésus-Christ était un homme comme les autres et qu'il n'en différait que par un degré plus grand de sainteté. Mais s'il en était ainsi, dit saint Cyrille, comment le corps d'un homme, si saint qu'il soit, pourrait-il être pour nous le principe de la vie divine et immortelle, n'étant lui-même qu'un corps humain et mortel? Le corps de Jésus-Christ n'est donc pas un corps comme les autres, mais le propre corps du Verbe, habité par la divinité en raison d'une union personnelle qui n'appartient qu'à lui, qui le rend non seulement saint, mais la chose sainte « *quod nascetur ex te sanctum* », et qui le fait participer à la vertu vivifiante du Verbe.

Cette formule « la chair vivifiante du Christ » se trouve dans l'épître synodale de saint Cyrille à Nestorius, que les Pères du Concile de Ephèse ont consignée et dont ils ont confirmé la doctrine comme appartenant à la foi catholique. « Si quelqu'un nie que la chair du Seigneur soit vivifiante ; « s'il dit qu'elle n'est pas la chair propre du Verbe, mais de « quelque autre homme uni seulement au Verbe selon la di- « gnité et par l'habitation divine ; et s'il ne confesse pas « qu'elle est vivifiante, parce qu'elle est la propre chair du « Verbe qui peut vivifier toutes choses, qu'il soit anathème ».

En raison de son union avec le Verbe divin, le corps de Jésus-Christ vit de la vie divine, de la vie personnelle et essentielle de Dieu. Ce n'est pas seulement un corps saint, mais la sainteté dans un corps ; et parce qu'il est le corps du Verbe qui vivifie toutes choses, il est « le corps de la vie », il est « la vie », il est vivifiant et principe de vie, et il commu-

Digitized by Google

nique la vie à ceux en qui il se trouve. C'est un charbon tout embrasé du feu de la divinité : c'est une semence de vie et un besoin mystérieux qui insinue la vie et l'immortalité dans tous ceux qui le reçoivent.

Si le corps de Jésus-Christ a la vertu de vivifier, c'est donc en raison de son union personnelle au Verbe divin, et non pas, comme quelques-uns le disent, en tant qu'il est uni à l'âme qui lui donne la vie humaine et naturelle. Et il est si vrai que le corps du Christ est vivifiant par lui-même et indépendamment de son union à l'âme qui l'anime, que pendant les trois jours où il était séparé de son âme et mort à la vie naturelle, il conservait cependant toute sa vertu vivifiante.

Saint Bonaventure : « Si pendant les trois jours où le corps de Jésus-Christ est resté séparé de son âme, il avait été conservé dans le sacrement, ou s'il avait été consacré, il aurait été dans un état de mort sous les espèces ; et malgré cela, le sacrement aurait été parfait quant à son efficacité, parce que le corps restait uni à la divinité, et aussi quant à sa signification, bien qu'alors il eut été imparfait quant à ce qu'il contenait, parce que le Christ n'y était pas tout entier. » In IV. dist. XI. — Pars II a. 2 q 2. ad 3.

Suarez : « Pendant les trois jours, le corps du Christ, bien qu'il fût séparé de l'âme, conservait le pouvoir de vivifier les âmes ; car ce pouvoir ne lui vient pas de son union à l'âme, mais de son union au Verbe, laquelle il a toujours conservée ». « Les paroles de la consécration ne signifient pas le corps vivant et uni à l'âme, car d'après le saint concile de Trente, l'âme du Christ n'est dans le sacrement que par concomitance. » Disput. 48 sect. II, n. 12.

4°. — *Le corps de Jésus-Christ est l'organe de la divinité dans toutes les œuvres de la grâce.*

Saint Thomas : « La nature humaine en Jésus-Christ est comme un organe de sa divinité ; aussi, elle a une certaine participation à toutes les œuvres de Dieu. » De verit. Q. 27. a 4.

« L'Humanité de Jésus-Christ a la vertu d'influer sur les

Digitized by Google

hommes, en tant qu'elle est adjointe au Verbe divin, auquel le corps est uni par l'âme. Par conséquent, l'Humanité tout entière de Jésus-Christ, c'est-à-dire son âme et son corps influent sur les hommes quant à l'âme et quant au corps ». 3ᵃP. Q. VIII, ch. 2.

« La cause efficiente de notre salut est double. L'une est principale et l'autre instrumentale. La cause principale est Dieu. De plus, comme l'Humanité de Jésus-Christ est l'instrument de la divinité, toutes les actions et souffrances de Jésus-Christ coopèrent instrumentalement au salut de l'homme, par la vertu de la divinité ». Q. 48. — A. VI.

« Je suis le Pain de vie ». Jésus-Christ nous fait comprendre que ce n'est pas seulement par sa personne, « par son âme qu'il est le Pain de vie, mais aussi par sa chair, qui a la propriété de vivifier et qui est l'organe de la divinité ». In Ev. Jo. Cap. VI. Lect. 7.

5°. — *L'Humanité de Jésus-Christ concourt à notre justification.*

Saint Thomas : « L'Influx intérieur de la grâce ne vient d'aucun autre que de Jésus-Christ, dont l'Humanité, par cela qu'elle est unie à la divinité, possède la vertu de justifier ». Q. VIII. a, 6.

« La Passion de Jésus-Christ est la cause propre de la rémission des péchés. Elle les remet par manière de cause efficiente, en ce sens que la chair dans laquelle le Christ a souffert est l'instrument de la divinité. D'où il suit que ses souffrances et ses actions concourent par la vertu divine à l'expulsion du péché ». Q. 49, — a. 1.

« C'est la doctrine de saint Thomas, dit le cardinal Tolet, que l'Humanité de Jésus-Christ concourt à la production de la grâce, non seulement par manière d'instrument, mais avec une certaine efficacité. Cependant ce sentiment n'est pas suivi généralement par les théologiens. »

B. Albert le Grand : « Il y a une génération spirituelle, excellente et divine, par laquelle l'homme est engendré en corps et membre du Christ... Le Christ par son corps vivi-

Digitized by Google

fiant nous transforme en lui-même, et nous fait son corps saint, pur et divin ». De Euch. — Dist. III, Tract. I, c. 8. — T. XXI, p. 47.

6°. — *L'Humanité de Jésus-Christ concourt à donner le Saint-Esprit.*

Saint Thomas : « Il convient à Jésus-Christ, comme Dieu, de donner la grâce, ou le Saint-Esprit, de son autorité propre; et en tant qu'homme, il lui convient de le donner instrumentalement, c'est-à-dire en tant que son Humanité est l'instrument de la divinité. Et ainsi les actions du Christ ont contribué à notre salut par la vertu de la divinité, et elles produisent la grâce comme cause méritoire et aussi par une certaine efficacité ». Q. VIII, a. s.

Saint Bonaventure : « Le Christ chef, en tant qu'homme, répand l'Esprit-Saint dans les membres de l'Eglise. » Hexam. Serm. 1.

7°. — *L'Humanité de Jésus-Christ concourt à l'efficacité des Sacrements.*

Saint Thomas : « Jésus-Christ opère l'effet intérieur des sacrements, comme Dieu et comme homme, mais non de la même manière. Comme Dieu, il opère dans les sacrements comme agent principal et par son autorité propre, tandis que comme homme, il opère leur effet intérieur comme cause méritoire et aussi comme cause efficiente, mais par manière d'instrument. La chair de Jésus-Christ vivifiait par son contact ; de même elle vivifie vraiment les âmes dans les sacrements. Comme l'Humanité de Jésus-Christ est vraiment et proprement l'instrument physique de la divinité, ainsi les sacrements sont vraiment et proprement les instruments de son Humanité pour la production de la grâce. » Q. 64. a. 3.

8°. — *Le corps de Jésus-Christ concourt à la transsubstantiation.*

Billuart : « Le corps de Jésus-Christ opère comme cause efficiente la transsubstantiation, en tant qu'instrument de la divinité. » De Sacr. Euch. dissert 1. — art. 7.

Digitized by Google

« Le Christ est le corps du Christ, comme instrument conjoint à la divinité, sous les principes de l'action qui convertit le pain au corps du Christ. » Salmant. — de Sacr. Euch. — disput V. — dub. 3. p. 36.

9°.— *Le corps de Jésus-Christ concourra à produire à la résurrection.*

Saint Thomas : « En tant qu'instrument de la divinité, le corps et l'âme de Jésus-Christ se reprirent mutuellement dans la résurrection : Q. 43. — A. 4. ad. 3.

« Le Verbe de Dieu a rendu d'abord la vie au corps qu'il s'était uni, et par ce même corps il opère la résurrection de tous les autres. » Opusc. 59. — art. 22.

« Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés. Les élus seuls seront transformés, et ils se lèveront plus brillants que le soleil ; et cela, parce qu'ils auront participé au corps du Seigneur, soit sacramentellement, soit d'une manière seulement spirituelle. » Opusc. 57. Cap. 23.

Ainsi la cause de notre résurrection, c'est notre participation ou sacramentelle ou du moins spirituelle au corps de Jésus-Christ. Ce n'est donc pas seulement l'âme glorifiée des élus qui sera la cause de la résurrection de leurs corps, mais, comme le dit le Père Moralès : « La chair vivifiante du Christ sera pour nous la cause prochaine de la résurrection et de la vie immortelle. »

« Et moi, je le ressusciterai au dernier jour ». Le Christ en tant qu'homme est la cause de notre résurrection. De même que la mort est venue par l'homme, de même aussi par l'homme la résurrection des morts. C'est aussi comme homme, que Jésus-Christ dit : « moi, je le ressusciterai. » In Cap. VI, Is. lect. V, n. 4.

Saint Cyrille : « Le Pain de la vie éternelle laisse en celui qui le mange une vertu, et quand même l'homme vient à mourir, cependant par la vertu du Christ qu'il a mangé et qui demeure en lui par la grâce et par le Saint-Esprit, il ressuscitera à la vie éternelle. » In. Jo. Lib. IV. Cap. 10.

Digitized by Google

10°.— *Le corps de Jésus-Christ est un aliment spirituel.*

« Ma chair, dit le Seigneur, est vraiment un aliment, et « mon sang est vraiment un breuvage. »

Remarquons avec saint Thomas, que le corps de Jésus-Christ n'est pas seulement aliment selon son état sacramentel et en tant qu'il nous est donné sous les apparences du pain eucharistique, mais qu'il est aliment par lui-même et en raison de l'état spirituel où il a été constitué pour la résurrection, état qu'il a inauguré par anticipation dans l'institution de l'eucharistie.

Saint Thomas : « Le Christ est l'aliment spirituel des élus, transformant en lui-même ceux qui s'en nourrissent. Manger spirituellement le Christ, c'est être incorporé au Christ. Ce qui se fait par la foi et par la charité. »

Ainsi, dire que le Christ est aliment spirituel, que son corps est le Pain de vie, c'est dire que par une manducation spirituelle il est pour nous le principe de notre transformation au Christ, de notre incorporation à lui-même.

Saint Thomas continue ainsi : « Si le corps de Jésus-Christ est signifié et contenu dans le sacrement sous les apparences d'un aliment corporel, c'est parce qu'il est d'abord par lui-même un aliment spirituel, car la représentation d'une chose suppose que la chose existe d'abord en elle-même. Ainsi le Christ est un aliment spirituel par sa propre nature et indépendamment de son état sacramentel ; et à cause de cela on peut manger spirituellement le Christ, sans manger spirituellement le sacrement. » In IV, dist. IX, q. 1, a. 2, sol. 4.

« Rien ne me paraît plus admirable, dit le P. Nouet, que la vertu que le Verbe incarné communique à son corps pour produire la grâce sanctifiante dans les âmes et les nourrir de la divinité. » L'Homme d'oraison, vendredi de la 4e semaine après l'octave de Pâques.

C'est là en effet pour le corps de Jésus-Christ une prérogative merveilleuse et une gloire très excellente.

Bourdaloue : « L'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jésus-Christ, que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-Dieu, et quand il sortit du tombeau, la

Digitized by Google

gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avait donnée et qu'il lui donne encore tous les jours dans son saint sacrement... Dans l'Eucharistie cette chair bienheureuse possède une espèce d'immensité... Elle y devient toute spirituelle, étant dans l'Hostie à la manière des esprits, toute en tout et en toute chaque partie. Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressément dans l'évangile, et celui à quoi les hommes font moins de réflexion, et celui qui doit être plus médité, et celui que je trouve incontestablement le plus glorieux à la chair du Fils de Dieu, c'est que la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'aliment de nos âmes... Ce n'est point l'âme, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistie, c'est sa chair. Si la divinité et l'âme s'y trouvent, c'est, comme parle l'école, par concomitance : ce qui nous nourrit et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu. Or quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tous spirituels, elle qui nous communique la grâce et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même! — Quand le prêtre donne la sainte Eucharistie aux fidèles, il dit : « Que le corps « de Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve votre âme pour « la vie éternelle ». Voyez-vous l'inestimable prérogative du corps de Jésus-Christ qui conservé notre âme, et c'est là sa grâce la plus éminente et la plus sublime. » Serm. sur le Très Saint Sacrement.

F. François de Vouillé.

Digitized by Google

AU PAYS DES BRUYÈRES

En septembre dernier, paraissait, dans le *Correspondant*, un article fort remarquable de M. Eug. de Ribier sur les poètes du clocher. Avec infiniment d'art, l'auteur rappelait les généreux efforts tentés par Harel en Normandie, par Fabié en Auvergne, par Le Goffic et Le Braz en Bretagne, pour réveiller chez leurs compatriotes l'amour du sol natal et le culte des traditions.

M. de Ribier est directeur de la *Revue des Poètes* ; nul ne mettra en doute sa compétence. Mais est-ce oubli ? Est-ce parti-pris ? Dans une étude aussi achevée, pas la moindre allusion aux poètes provinciaux qui, parlant une langue différente du français, travaillent, de leur côté avec un réel succès, au maintien des coutumes locales (1). Pour ne citer que la Basse Bretagne — c'est d'elle que nous voulons parler ici — nous y pouvons signaler une vraie renaissance littéraire due avant tout au patriotisme et au talent de ses jeunes bardes. Nulle part en France, croyons-nous, l'héritage de nos pères n'a été mieux conservé.

Un historien du dernier siècle, Quinet, disait ironiquement : « Voulez-vous connaître la France du XIIe siècle, allez en Bretagne. » Cette boutade a valu à son auteur une réfutation en règle du savant et consciencieux abbé Gorini. Cependant il est un fait à l'encontre d'un grand nombre de provinces : la vieille Armorique, la terre de la légende et de la poésie, a su garder son originalité. En entrant dans la grande patrie, elle a conservé son caractère, ses mœurs, sa langue, ses traditions et ses costumes. Elle a voulu s'unir à la France, mais non se confondre ou se défigurer.

(1) MM. Le Goffic et Le Braz sont des celtisants émérites. A notre connaissance, ni l'un ni l'autre n'ont écrit en langue bretonne.

Digitized by Google

Je le sais, les esprits avancés ne lui pardonnent pas cette attachement au passé. Ainsi l'un accuse les Bretons « de vouloir une Bretagne séparée du monde, s'étiolant dans un isolement stupide et jetant l'ancre dans un marais de préjugés ». Selon d'autres, la Bretagne serait plus superstitieuse que chrétienne. Enfin il n'en manque pas qui seraient d'avis qu'on abolît absolument l'usage du breton et cela au nom du progrès et de l'honneur français.

Toutes ces attaques ont dessillé les yeux des plus indifférents; on a compris qu'il était temps d'agir. L'alarme est partie de différents côtés à la fois, de prêtres, de laïques influents et du peuple des campagnes.

Jadis c'était aux bardes de signaler l'invasion, de réveiller le sentiment national, de conduire les hommes au combat. Devant le danger de perdre le dépôt du passé, la harpe d'Arvor s'est mise à vibrer de nouveau, plus touchante, plus énergique que jamais. Des Cornouailles au Trécor, du Léon au pays de Vannes, l'enthousiasme est grand, l'élan est dans le clan des bardes.

Il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur quelques travaux poétiques parus en ces dernières années pour la défense du parler celtique et des traditions menacées. Nous donnerons en même temps des extraits de cette littérature ignorée et le lecteur pourra juger si une langue si vivante, si féconde, ne mérite pas de traverser encore de longs siècles.

Et d'abord un mot de Botrel.

Selon M. de Ribier, Botrel n'est pas poète du terroir, il manquerait d'élégance littéraire et il n'aurait pas l'envergure d'un Coppée ou d'un Rostand. Nous l'avouons volontiers, le talent du barde est plus modeste. Il s'est défendu lui-même d'être ce qu'on appelle un littérateur :

....tout mon savoir,
Me vient de l'école primaire (1), nous dit-il.

(1) Des poètes m'ont dit : Jamais
Près de nous ne prendras-tu place ;
Viens donc rêver sur nos sommets ;
Ne vois-tu donc plus le Parnasse ?
J'ai répondu : Je ne vois plus
Que le Golgotha d'infamie
Où l'on a recloué Jésus,
Où l'on veut clouer ma Patrie.

Digitized by Google

Mais le tout est de décider si, pour être poète de talent, il faille avoir passé dix ans sur les bancs de nos Facultés. *Nascuntur poetæ*. Après tout, qu'est-ce qu'un poète ? Un poète est un homme d'inspiration capable d'exprimer par le rythme les beautés de la nature et les nobles sentiments de l'âme. Or du poète, Botrel en a la vocation, l'accent, les saints enthousiasmes. Relisez l'*Ode à l'Empereur de Russie*, les *Coqueliquots*, la *France héroïque*, la *Bataille de Loigny*, et dites si dans ce cœur ne vibrent pas les passions les plus élevées, l'amour, le patriotisme et la foi. Parlant du *Vœu à saint Yves*, la perle des *Chansons de chez nous*, M. Le Braz, poète lui-même, s'exprime ainsi : « Le chansonnier, capable de pareilles rencontres, mérite que dans le clan des poètes on fasse de lui quelque état. » Lucien Millevoye ne disait-il pas, au sortir d'une séance : « Botrel est notre barde national, en temps de guerre il deviendrait un Tyrtée. »

Si Botrel n'était qu'un simple assembleur de sons et de rimes, un vulgaire chanteur de théâtre, son talent, apprécié peut-être des habitués du *Chat Noir*, serait aujourd'hui ignoré du public. Et que voyons-nous ? Botrel acclamé dans l'est aussi bien que dans l'ouest, au nord comme au sud de la France. A notre avis le chantre de la *Paimpolaise* doit surtout son succès à son beau talent.

De plus, peut-on refuser à Botrel le titre de poète du clocher ? Les *Chansons de chez nous*, les *Contes du lit clos*, les *Chansons en sabots*, etc, toutes ces poésies ne respirent-elles pas le parfum de la mer, du landier et des campagnes bretonnes ? Botrel est l'écho fidèle de la Bretagne. Il l'avoue lui-même : tout en Bretagne l'enchante, le ciel et la mer, les êtres et les choses. Aussi remarque justement M. Le Braz, les Bretons se sont reconnus dans l'image que Botrel a tracée d'eux ; ils ont fait à ses chansons l'accueil le plus chaleureux, le plus flatteur. Demandez au pêcheur d'Islande, à l'émigré de Paris, à l'apôtre perdu dans la brousse indienne ou dans les glaces du Nord, si la chanson des *Tout-Petits*, la *Basse-Bretonne*, le *Missionnaire* n'évoquent pas doucement en leur cœur le souvenir de la petite patrie et du clocher à jour?

Mais il nous tarde d'arriver aux poètes bretonnants.

Digitized by Google

On sait ce que pensait Abailard de ses compatriotes. Il les traitait de barbares ; il se plaignait d'être forcé de vivre au milieu d'eux et se vantait de ne pas savoir leur langue qui, disait-il, le faisait mourir (1). Abailard était un philosophe. Au XVIIIe siècle, siècle des philosophes, un autre savant exprimait le même langage. Les anciens Bretons, écrit D. Tallandier (2), étaient des barbares qui ne cultivaient point les muses, et leur langue, à en juger par celle des Bretons d'aujourd'hui, un jargon grossier qui ne paraît pas se prêter à la mesure, à la douceur et à l'harmonie des vers. Moins de cent ans plus tard, le ton avait changé, l'enthousiasme pour le breton est universel non seulement en France mais en Europe (3). Que s'est-il donc passé ? La poésie celtique, oubliée depuis le moyen âge, venait de se révéler par un chef-d'œuvre, les *Barzaz-Breiz* de la Villemarqué. Ce fut bien en effet une révélation. On ne pouvait se lasser d'admirer la simplicité, la grâce, la mélancolie de ses chants populaires, œuvres de cent poètes divers.

Le jeune auteur est félicité par MM. Thiers, Ampère, etc, il est nommé correspondant de l'Académie de Berlin. L'ouvrage est couronné par l'Académie et traduit en gallois, en anglais, en allemand, etc. Georges Sand écrivait à ce sujet : « En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui ôter son chapeau. »

Dans ces éloges, il y avait une part d'exagération comme l'a bien démontré la critique judicieuse de Le Men, de Luzel et d'Arbois de Jubainville. Mais l'élan était donné, la langue de Merlin allait revivre de beaux jours.

Les *Barzaz-Breiz* furent suivis des chants de Luzel, de Milin, de Prosper Proux, ce dernier, « de tous les poètes celtiques du dernier siècle le mieux doué, le plus original ». Sa pièce intitulée *Bombard Kerne* a fait le tour de la Basse-Bretagne.

C'est surtout, depuis dix ans, que la littérature bretonne s'est affirmée. Histoire, linguistique, théâtre, roman, poésie,

(1) Lingua mihi ignota et turpis (Epist.) (La Villemarqué.)

(2) *Dictionnaire breton.* Préface.

(3) La Villemarqué, comme Champollion et Burnouf, aurait découver un monde.

Digitized by Google

tracts et articles de revues, etc. tous ces genres sont abordés ; les bardes et les érudits n'entendent rien omettre pour conserver et transmettre intacts à la postérité l'héritage de quinze siècles, la foi, la langue, les mœurs.

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous ne voulons nous occuper que de travaux poétiques.

Dans le dialecte de Vannes, le dialecte de Telen Arvor (la Harpe d'Arvor) de Brizeux, nous signalons les poèmes suivants : *En Est* (la Moisson) de l'abbé Cadic, composition qui rappelle *Ar Levr ar Labourer* (Le livre du Laboureur) de l'abbé Guillôme ; *Foér Veriadec* (la Foire de Mériadec) de l'abbé Mary ; *Yvonnic* de M. Falquerho. Au rapport de M. Buléon, un de nos plus distingués celtisants, ces productions sont remarquables à tous les points de vue. Nous sommes surtout heureux de voir ressusciter au pays de Vannes le théâtre populaire. *En Eutru Keriolet* de M. Bayon, mystère breton en trois actes, a obtenu le plus grand succès au dernier Congrès Régionaliste.

Dans les dialectes de Cornouailles, de Léon, de Tréguier, les laïques viennent en tête du mouvement. Il convient d'abord de dicter celui qui paraît être l'âme de ce mouvement, le barde Taldir (François Jaffrennou). La harpe de Taldir prend tous les tons, il chante son pays, il rappelle la gloire de ses aïeux, il donne un souvenir aux morts et il prêche l'union entre les races sœurs : l'Irlande, l'Ecosse et le pays de Galles. A vingt ans, il avait déjà publié *Huannadou* (les Soupirs), *Kanaouennou* (Chants), *An Delen Dir* (la Harpe d'acier).

Pour Taldir, le grand danger actuel, c'est de voir disparaître la langue bretonne. « En portant la main sur le breton, écrit-il, on a commis un plus grand crime qu'en persécutant les Congrégations. Celles-ci reviendront sous un régime plus clément, tandis que la langue qu'on laisse péricliter et mourir ne ressuscitera jamais. » On sent bien là que c'est un Breton qui parle. Il y a de l'exagération, mais aussi de la vérité.

A côté de Taldir, citons ses amis et rivaux, Le Moal (Dir-na-Dor), de Kerangoué, Gal Liskildry, le Dr Picquenard, Le Berre, Vallée, etc., lauréats du Congrès Régionaliste. Une mention spéciale au vaillant M. Berthou, l'organisateur du *Ti Kaniri Breiz* (Comité de Chanteurs populaires) ainsi qu'à

Digitized by Google

M. Th. Le Garrec, l'auteur d'*Ar Vezventi* (l'Ivrognerie), tragédie d'une haute portée sociale (1).

Tous ces bardes et cinquante autres que nous pourrions nommer réclament avant tout la liberté de parler la langue de leurs pères. Ils respectent le français, mais que, de leur côté, les Français ne fassent pas fi du breton. La langue de France, dit M. Le Garrec, déborde sur nous en vagues furieuses, recouvrant pas à pas le terrain que nous perdons ; la grande marée des écrits français accourt de Paris plus lourde que celle qui détruisit la ville d'Ys. Or un peuple doit garder sa langue plus soigneusement que son territoire, c'est son plus solide rempart. La Bretagne est à une heure critique de son histoire. Il lui faut déployer un effort surhumain si elle ne veut pas se laisser absorber par le courant français. Le breton disparu, c'est l'anéantissement national, c'est la fin de la Bretagne, *finis Britanniæ*.

Le salut de la Bretagne, ce sont ses attaches avec le passé, c'est la survivance en ses fils de leurs ancêtres, c'est cette communauté d'idées, de langue, de sentiments qui lie chaque génération à la génération précédente. Comment s'étonner que les Bretons réclament la liberté d'entendre la langue bretonne là où cette langue est comprise de la majorité, la liberté de l'enseigner concurremment avec le français afin que tous « les petit gâs de chez nous possèdent un jour la langue de leur race ? » (2). Du reste trahir sa langue c'est aussi trahir sa foi. Car, dit le proverbe, le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne (3).

Mais nous avons promis au lecteur quelques spécimens de littérature celtique. Voici d'abord un poème champêtre de M. Le Garrec.

(1) Cf. *Catalogue de la Librairie Bretonne*, 6, rue du Val-de-la-Grâce, Paris. On trouvera en cette maison tous les ouvrages anciens et modernes concernant la Bretagne, la langue bretonne et les langues celtiques.

(2) *Ouest-Eclair*. (Jaffrenou.)

(3) Ar Brezonek bag ar Feiz
Zo breur ha c'hoar en Breiz (Milin).

Digitized by Google

Fleurs de blé noir.

En Cornouaille l'on voit des champs — De blé noir couverts de fleurs, — De petites fleurs jolies et virginales, — Blanches comme le lait, pures comme la neige ; — En Cornouaille l'on voit des champs — De blé noir couverts de fleurs.

Quand midi sonne tout à la ronde, — Quand l'Angelus chante sur le pays, — s'élève dans la splendeur du soleil, — Une voix profonde et belle — Une voix merveilleuse ; — Quand midi sonne tout à la ronde, — Quand l'Angelus chante sur le pays ;

Une voix faite de toutes les petites voix — De cent mille chansonnettes, — Et qui n'en fait qu'une seule, — Dans laquelle a passé le cœur des abeilles, — Une voix faite de toutes les petites voix — De cent mille chansonnettes.

Si douce monte la chanson, — Qu'elle embaume l'air joyeux — D'un parfum de miel et de plaisir, — Du parfum de tout ce qu'il y a de bon dans la nature ; — Si douce monte la chanson — Qu'elle embaume l'air joyeux.

La chanson est si belle — Que pour l'écouter, malgré soi, — On reste étonné et rêveur, — Comme si Dieu allait parler ; — la chanson est si belle, — Que malgré soit, l'on reste étonné.

Son chant continue si berceur — Que le ruisselet cesse de couler — Et que l'oiseau se tait — Et que la brise légère s'endort et meurt. — Son chant continue si berceur — Que le ruisselet cesse de couler.

Gelée de la nuit, gelée des prés, — Dormez aussi dans vos eaux ; — Ne jetez pas votre haleine — Sur les fleurs blanches, sur les fleurs pures. — Gelée de la nuit, gelée des prés, — Dormez aussi dans vos eaux :

Pour que durent longtemps mon rêve — Et la gaîté de mon pays de Cornouaille, — Et les parfums embaumant l'air, — Et les fleurettes blanches et délicates. — Pour que durent longtemps mon rêve — Et la gaîté de mon pays de Cornouaille.

Je m'en voudrais de mettre en relief la douce mélancolie qui se dégage de cette poétique envolée. On la retrouve ailleurs.

M. Le Braz vient de rééditer sa *Légende de la Mort chez les Bretons armoricains*. Au culte de la mort toujours très vivace au pays breton se rattache naturellement le respect pour les cimetières. Le poème suivant exprime avec un rare bonheur une des manifestations de ce respect qui, d'ailleurs, n'est pas spécial aux peuples celtiques.

Digitized by Google

La tombe du Laboureur (1).

Il est des champs pour travailler, — Il en est pour se reposer; — Celui-ci est au pied du clocher, — Autour de l'église.

Là, des sillons qui sont creusés, — Ne jaillissent ni herbes, ni fruits; — On n'y voit que des croix déteintes, — Portant toutes un nom.

C'est ici un champ d'humains, — Un champ d'hommes endormis, — Dans l'attente de la trompette merveilleuse, — Qui sera sonnée par les anges.

Comme des épis fauchés, — ils sont étendus à terre, — Le grain monté au grenier, — La paille restée sur le sol.

C'est ici le champ du laboureur, — Le champ où tous viennent se reposer, — Quand ils ont pendant longtemps, — Usé leurs forces nuit et jour.

Ici, ils ne ressentent plus ni froid ni chaleur, — Ni fatigue, l'été ou l'hiver. — La terre, jadis si lourde, — Leur est devenue douce et légère.

Lit suprême préparé — Depuis longtemps par leurs pères, — Retapissé moelleusement, — De la cendre de leurs corps.

Ils viennent ici en bons chrétiens, — Près de l'Église leur mère, — Afin que la voix de sa prière, — Chaque matin adoucisse encore leur fardeau.

Jadis, chaque dimanche, ils se reposaient, — Côte à côte, près d'elle. — ujourd'hui ils reposent comme jadis, — Dans la paix du dimanche sans fin.

Véritablement, « celui qui meurt au village, n'est jamais tout à fait mort ».

On a dit que la mélancolie était l'une des caractéristiques du Breton. Ce jugement contient une part de vérité; mais ceux qui ont vu chez eux les Bretons savent bien qu'au pays des *Pardons* la gaîté est de mise autant qu'ailleurs. Mais il ne faut pas demander au peuple de se réjouir à la façon des citadins. Ainsi il nous souvient qu'une brave Parisienne fut fort étonnée de ne pas trouver de théâtre dans un village perdu au fond des terres. Je ne crois pourtant pas qu'on puisse reprocher aux Bretons de ne savoir point se délasser agréablement. Ce qui est certain, c'est que la muse bretonne chante volontiers le malheur et la mort. Nous allons encore donner un exemple de la poésie élégiaque celtique.

(1) Le Moal, *Bleuniou Breiz* (Fleurs de Basse-Bretagne) publié par les soins de M. Loth, doyen de la Faculté de Rennes.

Digitized by Google

NELL (1).

Tristement sonnent les cloches de la paroisse; l'oiseau chante parmi les roses. Cette nuit est morte Nell, la petite Nellie, douce comme un ange.

Douce comme un ange, gentille comme les fleurs, et pure comme l'eau des fontaines. Au cimetière, elle avait été trouvée, le fossoyeur l'éleva.

Le vieux fossoyeur, seul dans sa maison, n'avait ni enfant ni personne qu'elle.

Et dès qu'elle put marcher, Nell allait au cimetière avec son « père ». Elle jouait sur le gazon nu-pieds, dans la rosée.

Et Nell grandissait, sage et bonne, bonne pour tous, et sage toujours. Je la vois encore comme je la voyais, avec sa robe bleue et ses blonds cheveux.

Ses cheveux blonds sur ses épaules, et gentille comme je n'en vis jamais. Elle allait le long des haies, chaque jour, chaque jour, chercher des fleurs.

Des fleurs d'aubépine, à l'odeur si bonne et des fleurs d'églantier, parmi elles ; Elle cherchait encore des fleurs des prés, et la fleur de lis d'eau, sur le ruisseau.

A poignées, elles étaient ramassées, pour mettre sur les tombes du cimetière. « Pour mes tombes, mes chères tombes, je cherche, disait-elle, de belles fleurs. »

Dans le cimetière orné par elle, il n'y avait pas une tombe qui ne fût fleurie. Et cette nuit, Nell est morte ; au paradis est allé un ange.

Tristement sonnent les cloches de la paroisse; l'oiseau chante parmi les roses.

Nous nous abstenons d'analyser ces morceaux littéraires qu'il suffit du reste de lire pour en saisir le mérite et la beauté. En principe les chants bretons ne devraient pas être traduits ; pour les juger véritablement, il faut les entendre sur les lèvres des bardes.

A qui fera-t-on croire que ces œuvres si pures, si simples, si touchantes, ne valent pas les fadaises que nous lisons chaque jour dans les romans ou les revues littéraires ?

Avant de terminer nous ne pouvons passer sous silence un gracieux recueil de contes où l'auteur développe la même thèse que Pierre l'Ermite dans la *Grande Amie* et R. Bazin dans la *Terre qui meurt*. M. Le Moal (2) dédie son ouvrage

(1) Traduction de M. Ernault, professeur de langue celtique à la Faculté de Poitiers.

(2) M. Le Moal (Dir-Na-Dor) est rédacteur au journal *Kroaz ar Vretoned*. Cette feuille est l'un des instruments les plus actifs de la propagande celtique.

Digitized by Google

aux paysans, aux ouvriers et tout spécialement aux « Petits Gâs » de l'Armorique. Ecrit en un style clair, sobre, alerte, *Pipi Gonton (Pierre le Conteur)* est un vrai petit chef-d'œuvre. L'auteur s'étudie à pénétrer ses lecteurs de l'amour du sol natal, du culte de la langue et des traditions. Il combat les fléaux auxquels sont le plus exposés ses compatriotes, l'alcoolisme, l'indifférence religieuse, l'émigration vers les grandes villes. *Pipi Gonton* fait aujourd'hui le bonheur du foyer breton.

Nous n'avons pas songé à citer tous les écrits de langue celtique parus en ces derniers temps. Les spécimens que nous avons mis sous les yeux des lecteurs prouvent abondamment que la langue de Merlin reste aussi vivante, aussi féconde que jamais.

Il existe même en Bretagne une vraie renaissance littéraire. La France artistique, la France studieuse, la France savante ne peut se désintéresser de ce mouvement.

Et comme la Bretagne tient à ses « sœurs blanches », elle tient aussi à la langue de ses aïeux, à ses usages et à ses costumes. Elle travaille en ce moment avec un élan admirable à paralyser les influences opposées à son génie et nous voulons espérer que longtemps encore la Bretagne conservera l'héritage de plus de vingt siècles. C'est Luzel qui l'a dit :

« Aussi longtemps qu'il y aura des bruyères en Bretagne,
« Aussi longtemps qu'il y aura des rochers au rivage de la mer,
« Aussi longtemps que le vieux barde breton chantera sur le seuil de sa porte,
« Nos fiers « gas d'Arvor » conserveront leur idiome, même si l'on coupe « la langue de leurs petits enfants à la mamelle ».

« Notre sang est à vous quand vous voudrez,
Notre langue est à nous pour toujours ! »

HOEL KERGROC'H

Digitized by Google

MELANGES

LES « ACTUS BEATI FRANCISCI » (1).

Le quatrième et dernier volume paru de la *Collection d'Etudes et de Documents* renferme les *Actus B. Francisci et sociorum ejus*, demeurés jusqu'à présent inédits. Avant M. Paul Sabatier d'autres avaient projeté de donner au public le texte de cette compilation; leur intention demeura sans résultat; seul le chanoine Amoni en avait imprimé une large part dans un livre détruit, paraît-il, avant d'avoir été mis en circulation (2).

Bien que demeurée à l'état de manuscrit, cette compilation était cependant connue, sinon dans son texte original, du moins pour les faits qu'elle rapporte, car le livre si répandu des *Fioretti* n'est que la traduction de la majeure partie des *Actus*. Est-ce à dire pour cela que cette édition soit sans intérêt? Loin de là, les manuscrits où se trouvent les *Actus* sont assez nombreux, mais précieusement conservés dans les Bibliothèques ils ne sont pas à la portée de tout le monde; aujourd'hui, grâce à la publication de M. Sabatier, tout franciscanisant peut avoir ce volume sur sa table de travail et

(1) Collection d'Etudes et de Documents sur l'histoire religieuse et littéraire du Moyen-Age.

Tome IV. — *Actus Beati Francisci et Sociorum ejus*. Edidit Paul Sabatier, Paris, Fischbacher, 1902, 1 vol. in-8° de LXIII-269 pag.

Extrait du même ouvrage : *Floretum S. Francisci Assisiensis. Liber aureus qui italice dicitur I Fioretti di San Francesco.* Edidit Paul Sabatier. Ibid. 1 vol. in-12 de XVI-250 pag.

(2) A ma connaissance il n'existe plus qu'un exemplaire de ce livre, dont je ne puis même donner le titre exact. Il est entre les mains de M. Sabatier, auquel il fut offert par Mgr Patrizi Accursi, chanoine de Saint-Jean de Latran et ami de Mgr Amoni. Ce livre, imprimé au Vatican, n'est que le premier volume de l'ouvrage, et renferme le commencement des *Fioretti* avec le texte latin en regard, d'après le manuscrit 4354 de la Bibliothèque Vaticane. L'ouvrage devait avoir deux volumes. J'avais plusieurs fois entendu parler du projet de Mgr Amoni de publier le texte latin des *Fioretti*, mais j'ai appris ces jours derniers seulement qu'il avait eu un commencement d'exécution. Toutefois je n'ai pu arriver à savoir pourquoi ce livre était devenu introuvable.

Digitized by Google

citer la source originale au lieu de se contenter de la traduction des *Fioretti*.

Quelle est la valeur historique de cette compilation ? C'est une question qui depuis longtemps occupe et divise les critiques. Pour M. Sabatier, si le fond et l'ensemble du livre sont d'une grande importance historique, il n'en est pas de même des détails : « Pour beaucoup de ceux-ci, écrit-il, l'évolution de la légende se fait sentir, et c'est le rôle de la critique d'étudier ces modifications, d'en mesurer l'importance, d'en rechercher le point du départ et les causes, et enfin d'en déterminer la loi » (1). Ce jugement n'est point pour opérer l'union des esprits et la question demeure toujours ouverte. M. Sabatier a bien cherché à faire avancer la solution en faisant remonter les souvenirs tardifs insérés dans les *Actus* jusqu'au Fr. Léon, mais ce n'est là qu'une conjecture. Il est évident que plusieurs récits viennent originairement de lui, comme les chapitres connus sous les titres du *Bréviaire de saint François* et de *la joie parfaite*, mais Fr. Léon les a-t-il écrits lui-même ?

Si j'avais un jugement à porter sur ce livre, je dirais qu'il représente l'état de la tradition franciscaine au moment où écrivait l'auteur, soit un siècle après saint François (2). Les historiens du saint, les Compagnons eux-mêmes, n'écrivirent pas tout ce qu'ils savaient ; ils avaient fait un bouquet des plus belles fleurs, *velut de ameno prato* QUOSDAM *flores arbitrio nostro pulchriores excerpimus*, et omis beaucoup de choses *multa seriose relinquentes*. Ce qu'ils n'avaient pas écrit ils le racontaient aux frères, et la tradition passait de bouche en bouche jusqu'à ce que le frère Hugolin l'ait consignée par écrit. Telle est l'origine des charmants récits des *Actus*.

Par conséquent, 1° si dans chacun de ces récits nous pouvons admettre un fond de vérité, nous ne devons pas attacher trop d'importance aux détails, pour lesquels l'imagination du conteur peut avoir eu une bonne part. 2° On aurait tort de rejeter les *Actus* en bloc, comme on aurait tort d'en faire une source historique de première valeur.

(1) *Floretum*, pag. XI.

(2) L'auteur des *Actus* est un fr. Hugolin Brunforte de Monte Georgio dans les Marches. Il écrivit son recueil aux environs de 1325. (*Actus*, pag. XVIII).

Digitized by Google

Il faut cependant le reconnaître : c'est dans le tableau tracé par le frère Hugolin que les siècles suivants sont allés chercher le vrai portrait de saint François. Ce n'est peut-être pas très logique, mais c'est fort compréhensible. Le livre des *Actus* eut dès sa composition un succès qui dure encore : on préférait ses récits vivants aux narrations plus froides des biographes proprement dits. Plusieurs traducteurs en donnèrent des versions de forme un peu différente, chacun suivant son génie, et de nombreuses éditions des *Fioretti* assurèrent la popularité aux récits de frère Hugolin, qui nous charment encore aujourd'hui.

Toutefois la popularité du type de saint François créé par les *Fioretti* ne constitue en aucune façon une preuve de sa réalité historique, ni de l'importance du recueil. Supposons que l'œuvre de Fr. Hugolin soit demeurée dans l'oubli. Quel en serait le résultat ? Nous perdrions quelques chapitres charmants de la vie de saint François, quelques traits de détail de sa physionomie ; ce serait tout. Que l'on supprime par contre Celano, dont M. Sabatier fait si peu de cas, que nous resterait-il de scientifiquement vrai sur le séraphique patriarche ? Les auteurs qui l'ont suivi ont pu ajouter quelques coups de pinceau au portrait magistral qu'il nous en a tracé (il est absolument inexact de n'y voir qu'une *pâle silhouette*), mais ce sera toujours sa légende, écrite, au dire du Fr Léon, « *tam veridico quam luculento sermone* », qui servira de fond aux enjolivements du *Speculum* et des *Actus*.

M. Sabatier me semble donc exagérer l'importance historique de ce recueil ; un critique de marque, M. le professeur Della Giovanna, lui reproche également d'avoir beaucoup surfait l'influence populaire des *Fioretti*, dans la préface qu'il a mise en tête de son extrait (1). J'avoue n'avoir aucune compétence sur ce point, mais je ne puis cacher que cette préface contient malheureusement des propositions malsonnantes pour une oreille catholique. C'est d'autant plus regrettable que l'éditeur voulait faire de ce livre une œuvre de vulgarisation.

(1) *Rifioriture romantiche e questioni francescane*, dans la *Rivista d'Italia*, oct. 1902. — La critique du savant professeur de l'Université de Rome est beaucoup plus sévère que la mienne ; je suis complètement d'accord avec

Digitized by Google

DIALOGUS DE VITIS FR. MINORUM (1)

On savait par divers chroniqueurs que Fr. Crescence de Jesi, Ministre Général de l'Ordre des Mineurs de 1244 à 1247, avait composé ou fait écrire un Dialogue sur les saints frères mineurs, et que cet ouvrage figurait jadis sur les rayons de la bibliothèque du Sacré Couvent d'Assise. Mais ce recueil avait disparu et sa perte était peut-être plus regrettée que jamais en ces années dernières, où les études franciscaines ont pris un essor tout nouveau.

Dans le courant de l'année passée diverses revues annoncèrent que ce manuscrit était retrouvé et que la bibliothèque Vaticane possédait depuis peu le Codex même du Sacré Couvent. (Voir *Etudes Franciscaines*, tome VIII, page 310). Les franciscanisants se réjouirent à cette nouvelle et attendaient avec curiosité la publication qu'en devait faire le P. Lemmens, annaliste des Mineurs, auquel le R. P. Ehrle, Préfet de la Vaticane, l'avait communiqué. Le docte Frère Mineur trouvait exagérées toutes les espérances écloses à la suite de la nouvelle de ce recouvrement, et il me disait en octobre dernier, il n'y a dans ce manuscrit rien de tout ce que l'on pense y trouver.

L'apparition du volume justifia pleinement cette parole et le *Dialogus sanctorum fratrum* n'a point l'importance que l'on attendait. L'auteur anonyme, qui écrivit ce recueil par ordre de Crescence, imagine un dialogue entre deux Frères : l'un raconte et répond aux difficultés que lui soumet son interlocuteur. Ce qu'il se propose d'écrire ce sont principalement les miracles opérés par les saints frères de l'ordre, *Mira virtutum opera quae, (per) sanctos suos quosdam ordinis nostri fratres, in diversis mundi partibus exhibere dignata est omnipotentia Conditoris.* Les sources où il puisera seront principalement les procès canoniques ou bien les rapports des

lui, mais pour éviter des longueurs que rende inutiles mon appréciation générale des *Actus*, j'ai négligé bien des points de détail.

(1) « Dialogus de vitis sanctorum fratrum minorum. Scriptum circa 1245 nunc primum edidit Fr. Leonardus Lemmens O. F. M. — Romae, Typis Sallustianis, MCMII. » 1 vol. in-8°, de XXIII-122 pag.

Digitized by Google

religieux, et, avant de raconter ces miracles, il résumera la vie du personnage.

Pourquoi faut-il que pour la plupart ces résumés aient disparu du *Dialogus* ? Les chroniques par lesquelles nous connaissions l'existence de ce recueil nous disaient bien qu'une partie était perdue. Nous pouvons constater que ce n'est pas la moins intéressante.

Le *Narrator* déclare qu'il ne dira rien de saint François, car son *Auditor* a pu lire sa vie et ses miracles racontés par un autre frère, *exerte satis et studiosissime a fratre alio jam descripta*. Il commence donc par saint Antoine de Padoue. On pouvait attendre du nouveau de son récit, d'autant plus, qu'il dit avoir été témoin de beaucoup de choses *novi multa per visum* (1). Mais nous ne retrouvons dans son récit de la vie de saint Antoine qu'un abrégé de la première légende du Thaumaturge (2), abrégé dans lequel nous rencontrons souvent les expressions mêmes de l'original.

En présence de cette similitude de termes le P. Léonard se demande si la Légende Antonienne vient du *Dialogus*, ou si le *Dialogus* est tributaire de la Légende, ou bien si les deux furent inspirés par une source commune. La question me semble oiseuse, la légende anonyme de saint Antoine existait certainement avant le *Dialogus*. Elle fut composée peu après la mort du saint, car l'auteur, qui rapporte avoir appris divers détails de Soeiro Viegas, évêque de Lisbonne, n'attendit pas quinze ans avant de les écrire. Soeiro mourut le 29 janvier 1232, avant la canonisation du saint, écrit

(1) A quoi se rapporte ce *multa* ? — L'*Auditor* demande qu'on lui parle *de gestis et miraculis* du saint. Le *Narrator* répond : *Novi de his quæ postulas multa per visum, sed pleraque me recolo fide dignis testibus referentibus audivisse.*

(2) *Assidua fratrum postulatione*. Editée dans les *Monumenta Portugalliae*, par le P. Josa et le P. Hilaire. On a voulu prouver que la Légende de S. Antoine était de Thomas de Celano. Que l'auteur ait copié et imité la *legenda prima S. Francisci*, c'est évident. Celano avait lui aussi imité ses devanciers, mais l'historien de S. François et de Ste Claire avait assez de ressources littéraires pour n'avoir pas besoin de se copier lui-même. Ses deux Légendes de S. François et celle de Ste Claire le démontrent. Quant à la similitude de plan, elle prouve trop pour prouver quelque chose ; autant vaut ce raisonnement : Toutes les maisons ont des portes et des fenêtres, donc elles ont été construites par le même maçon.

Digitized by Google

le P. Denifle (1). Il était en Cour Romaine à la fin de l'année 1231, comme il conste des *Regesta* de Grégoire IX (2).

Par ailleurs on admet que cette légende existait avant celle que divers critiques attribuent à Julien de Spire (3), et dont il a tiré son office de saint Antoine en usage dans l'Ordre avant 1249. Le titre de *Dominus Ostiensis* donné au Cardinal Raynald, le futur Alexandre IV, à la demande duquel saint Antoine composa ses *Sermones in festivitatibus sanctorum*, ne fournit aucun renseignement utile, faute de savoir à quelle date Raynald occupa le siège d'Ostie (4).

Cette notice sur saint Antoine contient un mot qui ne se trouve pas dans les divers manuscrits de la Légende. On lit dans ceux-ci que le jeune religieux quitta le couvent de Saint-Vincent de Lisbonne pour celui de Sainte-Croix de Coïmbre, afin de se délivrer des visites importunes de ses amis : « *Ubi cum annis ferme duobus commoratus frequentiam amicorum piis mentibus importunam sustinuisset* ». On voulait conclure de ce texte que les parents du saint étaient morts. Or voici que dans le *Dialogus* nous trouvons la mention des parents et des amis *amicorum frequentiam et parentum* (5).

(1) *Die Universitäten des Mittelalters*, Berlin 1885, tom. I, p. 283. Le savant Dominicain cite comme source Cunha, *Historia ecclesiastica da Igreia de Lisboa*, Lisbonne, 1642. Je n'ai pu consulter cet ouvrage.

(2) Lucien Auvray, *Les Registres de Grégoire IX*, tom. I, col. 453, n. 732. « *Venerabilis frater N. Ulixbonen. Episcopus in nostra et fratrum nostrorum praesentia constitutus... Reate, Nonis octobris, anno quinto* ». (7 oct. 1231). — Col. 454, n. 733. « ... *venerabilis frater noster Ulixbonen. Episcopus in nostra et fratrum nostrorum praesentia proposuit... Reate 13 kalend. novembris, anno quinto* ». (20 oct. 1231). L'évêque de Lisbonne avait été mandé à Rome dès 1226. Pour les questions qui l'avaient conduit à Rome voir les *Registres d'Honorius III*.

(3) P. Ferdinand d'Araules, *La Vie de saint Antoine*, par J. Rigauld.

(4) Je l'ai trouvé appelé *electus Ostiensis* pour la première fois dans une bulle de Grégoire IX *Consulibus et populo Perusinis. Anasuiae quinto kalend. oct. anno sexto* (27 sept. 1232). Auvray, *op. cit.* col. 534, n. 880.

(5) Voir la judicieuse remarque de M. Lepitre, *Saint Antoine de Padoue*, pag. 17, n. 1. — Dans la seconde Légende éditée par le P. Josa, *Legenda... S. Antonii de Padua*, on lit : *sentiens... carnaliter propinquorum frequentia colloquia adversari... — Declinatis parentalium colloquiorum illecebris...* (pag. 79). Comme cette Légende est évidemment un remaniement de la première on pourrait conclure que le *Dialogus*, qui a reproduit mot à mot le reste de la phrase, donnerait le texte original.

Digitized by Google

Quand j'aurai signalé à la suite du P. Lemmens, le bref prologue dont le *Narrator* fait précéder le récit des miracles du saint, les mêmes que dans la légende primitive, prologue que l'on retrouve dans un autre manuscrit, j'aurai dit, je crois, tout ce qu'il y a d'intéressant à remarquer dans cette partie du texte (1).

Le *Narrator* raconte ensuite brièvement la vie du B. Bienvenu de Gubbio et s'attarde sur les miracles ; il fait de même pour le frère Ambroise de Massa (2). Pour les saints frères qui suivent, il se contente uniquement de rapporter des miracles.

On le voit par ce court résumé, le *Dialogus sanctorum fratrum* ne fournit pas un apport considérable aux études franciscaines ; toutefois, s'il ne nous apprend presque rien de nouveau, il est fort intéressant de le posséder, car il a servi de source aux écrivains postérieurs, à Barthélemy de Pise en particulier. L'édition qu'en a donnée le P. Lemmens, bien qu'elle supprime les longues considérations mystiques, suffit aux besoins des travailleurs, qui seront unanimes à le féliciter et à remercier le P. Ehrl de lui avoir communiqué ce texte inédit.

Je ne ferais pas de bonne critique, ce me semble, si je ne critiquais quelque détail ; ce sera peu de chose : je demanderai au cher P. Léonard pourquoi il a changé le titre de *Dialogus sanctorum fratrum minorum* sous lequel le Codex était inscrit au vieux catalogue d'Assise ? Il dit bien avoir ajouté *de vita* (en réalité *de vitis*) d'après les chroniques. Mais puisque nous trouvons si peu de chose sur la vie des saints frères, pourquoi cette addition inexacte ? *Dialogus de miraculis* eut été plus juste.

(1) *Multa quidem et magna...* On le retrouve, sans le récit des miracles, dans un manuscrit de l'*Alexandrina* de Rome, Cod. 93, à la suite de la Légende primitive. Ce manuscrit, qui n'avait encore été cité par aucun éditeur de la légende, fut copié sur le *Codex Anconitanus*, le même sans doute qui fournit aux Bollandistes le texte des Miracles : *Acta SS.*, tom. III Junii, p. 210-214. — Cf. Narducci, *Catalogus Cod. Manuscriptorum... qui in Bibliotheca Alexandrina Romae adservantur*, p. 39-40.

(2) C'est son récit qui a servi de base à Barthélemy de Pise chez lequel on retrouve les expressions du *Dialogus*. — *Conformitas octava : Franciscus fecundatur. Loc. Urbeveteris ; loc. Corneti.*

Digitized by Google

FRÈRE ELIE ALCHIMISTE

Aux premiers temps de l'Ordre des Mineurs, à côté d'un grand nombre de saints frères il s'en trouva d'imparfaits et même de scandaleux. La seconde Légende de Celano nous a conservé le souvenir de plusieurs de ces malheureux.

Tout le monde connaît le *frère mouche* qui mangeait à son aise et ne voulait pas aller à la quête. Il ne tarda pas à sortir de l'Ordre (1). Tel fut aussi le cas de celui qui avait scandalisé son compagnon de voyage (2) et d'un autre hypocrite qui ne voulait pas se confesser de peur de manquer au silence (3). D'autres furent plus heureux et revinrent à temps de leurs égarements, comme ce frère singulier qui changeant la forme de l'habit s'était taillé dedans une tunique étriquée et portait un capuchon non cousu à la tunique. Poussé par le diable il vagabondait à travers le monde, quand il revint enfin au bercail (4).

L'histoire aussi nous a conservé le nom de ce malheureux Jean de Capella qui finit comme Judas (5).

Ces faits ne furent certainement pas les seuls et la tradition en était conservée dans l'Ordre ; les anciens les racontaient aux jeunes pour les encourager à veiller attentivement à ne point perdre la grâce de leur vocation. Souvent le nom propre du frère coupable manquait dans le récit, la charité ordonnait de le taire, mais comme il y avait au moins un nom voué à l'exécration, plus d'une fois sans doute on accusa le fr. Elie de méfaits auxquels il n'avait aucune part (6).

Il était devenu le bouc émissaire que l'on chargeait de tous les péchés des Mineurs. Il avait cependant assez des siens, trop heureux d'avoir obtenu l'absolution avant sa mort, en vertu des prières de saint François, racontent les *Fioretti* (7).

Parmi les méfaits que l'on reproche à fr. Elie on trouve celui de

(1) Celano, 2 *Leg.* Edit. Amoni, Pars III, cap. XXI.

(2) *Ibid.* Pars II, cap. VIII.

(3) *Ibid.* Pars II, cap. I.

(4) *Ibid.* Pars II, cap. IV.

(5) Sur Jean de Capella ou de Conpello, voir les *Analecta Franciscana*, de Quaracchi. On trouve dans les trois volumes divers détails sur lui.

(6) Par exemple les troubles suscités dans l'Ordre pendant que fr. Elie était en Orient avec saint François. (Cf. Jourdain de Giano, *Analecta Franciscana*, tome I, pag. 4, 5.

(7) Ch. XXXVIII.

Digitized by Google

s'être adonné aux pratiques occultes de l'alchimie. « Le pire... ce qu'on osait à peine dire, écrit le Dr Lempp, c'est que le méchant général s'occupait d'alchimie ! Dans l'appartement papal d'Assise, où des locaux lui avaient été réservés pour cela, il travaillait à la recherche de la pierre philosophale » (1). C'est ce que nous rapporte Salimbene dans son livre du *Prélat*, et ce que n'a pas manqué de répéter Clareno dans ses *Tribulations*, où il l'appelle *Elie alchimiste* (2).

Je n'aurais pas songé à revenir sur ce détail, suffisamment étudié par le Dr Lempp, si je n'avais rencontré dernièrement un manuscrit renfermant un traité d'alchimie portant le nom de fr. Elie. Déjà M. Sabatier en avait trouvé un à Florence (3) ; le mien est à la Bibliothèque communale de Poppi (4), non loin d'Arezzo et au pied du mont Alverne. Celui de Florence est intitulé *Speculum artis alkimie* ; celui de Poppi *Vade mecum*. A Florence il porte le nom de l'auteur *sacri religiosi fratris Helye ordinis minorum sancti Francisci* ; à Poppi il est dit aussi *opus fratris Helie* et parmi les saints au nom desquels il commence, se trouve celui du *beati Patris nostri Francisci*. Les deux manuscrits commencent aussi d'une façon différente. Traitent-ils des mêmes matières ? Il faudrait pour répondre à cette question les comparer entre eux, mais il y aurait une autre question plus importante à résoudre que celle-là. Ce serait de savoir si le fr. Elie auteur de ce traité est le fr. Elie de Cortone (5). Le manuscrit de Florence le dit clairement, en ajoutant à son nom, *qui et dicta arte componi fecit seu fabricare ecclesiam sancti Francisci in Assisio*. Mais ce détail est vraiment de trop, car sans avoir trouvé la pierre philosophale, Elie sut recueillir assez d'or

(1) *Frère Elie de Cortone*, pag. 121. — Salimbene, que cite le Dr. Lempp, ne dit point que ces locaux *avaient été réservés pour cela* à fr. Elie. Il parle seulement de l'existence de chambres secrètes dans le palais papal, où Elie s'enfermait pour ces travaux mystérieux.

(2) Voir les citations de ces auteurs chez le Dr Lempp, *loc. cit.*

(3) Voir la description dans l'ouvrage du Dr Lempp, pag. 122, en note.

(4) Manuscrit 90. *In nomine Domini nostri Jesu Christi et beate Marie semper virginis et beati Joseph et beati Patris nostri Francisci et omnium sanctorum, Incipit opus fratris Helie. Vade mecum nomen est et est simile operi Bonifatii Pontificis. — Cum de infrascriptis...* C'est un recueil du XIVe siècle dans lequel on trouve l'*Opus lime Magistri Joannis de Rupe Scissa*, la *Summa Magistri de Bella Rupe de physicorum secreto*, etc...

(5) Le P. Affo (*Vita di frate Elia*, Parme, 1819) cite deux autres traités d'alchimie qui circulent sous le nom de fr. Elie : *Liber Patris Rev. Eliae Generalis Ordinis Minorum ad Fredericum Imperatorem*, et attribue cet écrit à un Elia Canossa de Messine du XVe siècle.

Digitized by Google

pour construire le splendide monument. La vraie pierre philosophale, qui fournit les sommes immenses nécessaires pour cette construction grandiose, fut la pauvreté franciscaine, et encore aujourd'hui elle arrive à faire des œuvres étonnantes.

Fr. Elie fut-il vraiment alchimiste et travailla-t-il au grand'œuvre ? Salimbene conclut ainsi son exposé : *Sibi imputetur, viderit ipse !* C'est son affaire.

Elie de Cortone était certainement un homme de génie : il n'avait pas son égal à cette époque, ont écrit des chroniqueurs. Il eut un grand tort, celui de n'avoir pas compris l'idéal franciscain : à côté du Maître, il était cependant à bonne école. Devenu général d'un Ordre répandu dans le monde entier et dont les membres se chiffraient par milliers, il voulut alors imiter les puissants abbés de son temps, grands seigneurs et princes. Peut-être encore faudrait-il mettre Elie au rang de ces parvenus qui, partis de rien, arrivent, une fois placés au pinacle, à se croire des êtres d'une catégorie supérieure au reste de l'humanité. L'ancien matelassier et maître d'école aurait été grisé par le succès.

M. le Dr Lempp finit ainsi son livre : « C'était un esprit remarquable qui était arrivé à force d'énergie à s'élever lui-même. Il aurait réussi dans n'importe quelle position. L'estime de Grégoire IX et de Frédéric II, comme aussi la peur pleine de lâcheté qu'il inspira longtemps encore après sa mort, sont une preuve de sa valeur personnelle.

« Nous sommes trop peu au courant de sa vie intérieure pour en juger ; mais là encore il dut valoir mieux que sa réputation, puisqu'il put être l'ami d'un François d'Assise.

« Dans le seul écrit sorti de sa plume qui nous soit parvenu, il s'est appelé lui-même « le pécheur Elie » ; lorsqu'il reçut la dernière communion il demanda qu'on lui lût les psaumes de la pénitence et s'écria : « Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis pécheur ! » Enfin le portrait ou Giunta-Pisano le représente au pied du crucifix portait cette prière :

Jesu Christe pie
Miserere precantis Heliae ! »

Alchimiste ou non, puisse fr. Elie avoir trouvé grâce devant Dieu.

P. Edouard d'Alençon,
Arch. gén. des min. cap.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nota. — L'Œuvre de Saint-François d'Assise se charge de procurer tous les ouvrages édités *à Paris seulement* et annoncés dans les comptes rendus des *Etudes Franciscaines*.

LECTURES CHOISIES DU P. LACORDAIRE, I. L'EGLISE, II. JÉSUS-CHRIST, III. LES VERTUS. In-32 allongé, chaque volume broché 2 francs. — Poussielgue, Paris.

Voici, condensé dans une charmante édition, dont la jeunesse des Pensionnats et la piété féminine intelligente feront à coup sûr leurs délices, tout ce que dégage de génie, de cœur, d'enthousiasme et de foi, ce nom fastique : Lacordaire !

Voici le viatique moral de quiconque aime à contempler la Vérité sous un vêtement digne d'elle, de quiconque veut la toucher, l'étreindre avec toute son âme.

Un léger tube d'essence de roses contient l'opulence de toute une roseraie. De même, en ces trois in-32, où respire la capiteuse éloquence des nombreuses Conférences et des Lettres de l'illustre Dominicain. Peu de lectures exercent sur l'âme toute entière : esprit, cœur, imagination ! un pareil magnétisme.

« La Vérité est ennuyeuse ! » répète à tout venant le sensualisme des mondains. Du contraire rend ici magnifiquement témoignage, après plus d'un demi-siècle, le compatriote et l'émule de saint Bernard et de Bossuet. La magie de son verbe flambe encore dans ce tryptique aux ors étincelants : L'*Eglise*, *Jésus-Christ*, *les Vertus*.

Ne sont-ce point là les trois tabernacles d'un Thabor cher aux belles âmes de notre siècle ?

Où trouveraient-elles en effet, une plus haute école de respect, un plus sublime Pédagogue, un plus saint enseignement ? *Jésus-Christ*, l'*Eglise*, les *Vertus* : Voilà les colonnes d'Hercule de la vérité, dressées par Lacordaire, en face de la génération tourmentée de 1830, comme le divin *nec plus ultra* de la liberté des âmes et de la paix des sociétés.

Digitized by Google

Depuis, Mgr Freppel, Mgr Bougaud, Mgr Gay ont, avec un talent très spécial, repris et développé le thême immense fécondé par le génie du grand orateur. Il serait intéressant de suivre dans leurs œuvres les vestiges de sa prestigieuse influence.

Quoi qu'il en soit, je tiens pour certain qu'il en va de Lacordaire comme de l'aurore et de l'océan. Les âmes jeunes, pures, enthousiastes y trouveront toujours la fraîcheur dans l'incendie. Les âmes anémiées, tristes, découragées y respireront à souhait, du côté de l'Infini, les larges brises aux revigorantes senteurs.

Il incarne l'idéal humain de celles-là, il répond aux célestes nostalgies de celles-ci.

Aux unes comme aux autres conviennent admirablement ces *Lectures choisies* où chaque mot est une étincelle ; chaque ligne, un trait de lumière ; chaque page, une révélation de la beauté de Dieu.

P. Léon.
O. M. C.

*
* *

Premières Vérités, par le R. P. Hébert, dominicain. — Bonne Presse. Paris, in-12.

Sous leur élégante couverture ivoire, les *Premières Vérités* du R. P. Hébert se présentent, de prime abord, avec une allure bien dominicaine. Fortes des approbations de l'Ordre, de l'Imprimatur de l'archevêché de Paris, elles doivent satisfaire la très pure orthodoxie des Inquisiteurs de la Foi.

De fait, rien dans la doctrine, n'y détonne.

Tout s'y développe avec une clarté d'exposition, une abondance de preuves, une logique de méthode, où se dénonce, si je ne me trompe, l'ancien lecteur de philosophie ou de théologie.

L'histoire des Religions et celle des sciences modernes y sont largement mises à contribution. Mais l'auditoire select de Saint-Honoré d'Eylau a-t-il la culture intellectuelle, intensive et extensive, que suppose la profondeur de certains raisonnements? La technicité d'expressions, comme celles-ci : hypercritique, pragmatisme, agnosticisme, etc..., renferme-t-elle pour tous cette lucidité objective qui dispense l'orateur de la définition des termes ? A ces hellénismes convient la chaire des Universités ; l'ambon de nos églises y est peut-être moins accessible.

Digitized by Google

Au demeurant, le Père Hébert sait beaucoup. Sa démonstration est loyale, sérieuse, sa documentation solide. Les références bibliographiques, nombreuses, des fins de chapitres, — assez souvent dominicaines (la fraternité a ses droits), — nous en font toucher du doigt la doctrinale armature.

Il faut louer le savant dominicain d'avoir su résumer clairement, en tête de chaque leçon, la conférence précédente. Ce procédé fait éviter les exordes en hors-d'œuvre ou trop pompeux. Il a, d'ailleurs, l'avantage de réveiller dans l'esprit des auditeurs le souvenir des vérités déjà prouvées et d'en mettre en lumière la connexité logique.

Les thèses sont hardiment posées, avec un luxe scientifique dont se fût étonné la simplicité de saint François d'Assise. Il est vrai, d'après le Père Hébert, que « l'ardeur de son âme explique son transport de zèle sans complètement le justifier » (p. 28).

Toutefois, en ce siècle de modernisme où prévaut l'action, la robe dominicaine me semble se promener, avec des complaisances un peu trop moyennâgeuses, sur des sommets théoriques où fréquente une élite d'intelligences, de plus en plus rare.

J'ai eu un premier mouvement d'étonnement douloureux devant cette phrase : « Nous connaissons trop la haute sagesse de nos pouvoirs publics pour les soupçonner de vouloir rendre obligatoire l'enseignement d'une absurdité » (p. 108). Et, un peu plus loin, (p. 109) : « Nous connaissons trop la haute impartialité et la neutralité bienveillante de nos pouvoirs publics pour les juger capables de rendre obligatoire, comme un dogme, une hypothèse dont la démonstration n'est pas faite sur tous les points. » La *haute sagesse*, la *haute impartialité* et la *neutralité bienveillante de nos pouvoirs publics ! ! (sic) !*

Le Père Hébert a voulu décocher là, je pense, en traits d'amère ironie, ce « Verbum insultatorium » de la Vérité triomphante (1) auquel a seulement droit l'erreur. A jeter des cailloux dans certains marais on suscite de coassantes protestations ; il a préféré y lancer des fleurs : « Congruit et Veritati ridere quia lætans. »

Les « *Premières Vérités* » sont une œuvre sérieuse, forte, très évocatrice, de critique religieuse et d'apologétique fondamentale. Nous nous sommes permis de relever, sur le marbre de ce piédestal, quelques grains de poussières. Le R. P. Hébert doit en chercher la raison dans ce culte intransigeant qui brûle en tout cœur de prêtre

(1) Tertullien.

Digitized by Google

« *Amicus Plato, Amicus Aristoles, sed magis amica Veritas* » ; dans l'admiration aussi, dans la sympathie profonde, que nous inspirent les richesses de son âme d'artiste, de théologien, d'orateur, assez tendre pour sentir tout le charme de la Vérité, assez puissante pour la défendre et la faire aimer.

P. Léon.
O. M. C.

*
* *

Expositio in Orationem Dominicam juxtà traditionem patristicam et theologicam, disposita a Fr. Josepho Calasanctio, Card. Vivès. — Paris, Œuvre de Saint-François, 5, rue de la Santé, in-8°.

Malgré les agitations de la vie politique, le grand Ximenès consacrait, chaque jour, de longues heures à la prière. Suivant le mot de Jeanne d'Arc, presque sa contemporaine, il disait avoir appris, lui aussi, « au livre de Messire Dieu plus qu'ès autres livres aucun clerc, tant parfait soit-il en cléricature ». Il n'allait au conseil du Roi qu'après avoir passé au Conseil de Dieu.

Espagnol, Franciscain, Cardinal, comme l'illustre Ministre des Ferdinand et des Charles-Quint, le docte et pieux Mgr Vivès rend, à son tour, à cette Toute-Puissance à genoux qu'est la Prière, un monumental témoignage.

Oui : monumental ; le mot n'a rien d'excessif.

Il s'agit en effet, d'une maîtresse-exposition de l'Oraison dominicale, où tous les Pères et Docteurs de l'Eglise élèvent le concert grandiose de leur science et de leur piété. Sous les auspices de la « très clémente, très bonne et très douce Vierge Marie », pour laquelle il a toujours professé la plus touchante dévotion, le Cardinal Vivès expose tout d'abord à la lumière des Encycliques de Léon XIII, la dignité, la nécessité, l'efficacité de la prière. Par la Vierge et par le Pape, il conduit naturellement les âmes à Jésus-Christ, Modèle et Martyr de la Prière. Voici le Maître : écoutez son enseignement.

« *Sic ergo vos orabitis* : *Pater noster* ».

Comment ne pas admirer les beautés intrinsèques, les harmonies théologiques, les gloires divines du Pater !

Hélas ! fragilités, négligences, langueurs, divagations : (tout ce qui vient des nerfs, de l'imagination, du cœur !) nous empêchent de savou-

Digitized by Google

rer à longs traits les ineffables douceurs de l'Oraison Dominicale. Le Cardinal Vivès se propose de remédier au mal. Par quel procédé ? En découvrant les richesses dogmatiques contenues dans chaque mot de la divine formule.

A force de lumière, captiver l'attention, améliorer la piété, attiser la ferveur, féconder les forces vives de l'esprit et de la raison : voilà son but d'Expositeur du *Pater* ; voilà son rôle d'évocateur de toutes les autorités doctrinales, proclamant à travers les siècles les magnificences du *Pater*.

Voilà le « Prologus » de l'ouvrage.

Quand donc les prêcheurs évangéliques, nourriciers des âmes, auront-ils le courage de laisser là les sermonaires de deuxième ou troisième main, pour s'assimiler les mâles et fortes Vérités des « *Sommes* », vrais greniers d'abondance, malheureusement ignorés du grand nombre.

Il serait certes original et saisissant, substantiel et musclé, riche d'une sève plénière, incoercible, le prédicateur assez habile, pour demander à des documentateurs de choix, comme le cardinal Vivès, ses plus modernes, c'est-à-dire ses plus vivantes inspirations.

Mais non, on aime mieux un modernisme tout fait.

Le strass se donne des airs de diamant, le ruolz traite l'argent en camarade. Toutefois, les connaisseurs ne s'y trompent guère : tout ce qui brille n'est pas or. Mgr Bougaud, le Père Van Thricht, l'abbé Bolo ont à coup sûr une originalité propre. Mais que devient le relief, l'éclat, la tonalité de leur parole dans les lambeaux, pour ne pas employer une expression plus sévère, que leur empruntent leurs imprudents et maladroits imitateurs ?

Enfin un index bibliographique des expositeurs répand sur certains noms assez de clartés pour permettre au lecteur de s'orienter parmi la foule des représentants de la Tradition, qui n'ont pas tous la célébrité des Augustin, des Jérôme, des Pierre Chrysologue, des Thomas d'Aquin, des Bernardin de Sienne.

Connaissiez-vous Enthymius Zigabenus, Humbertus de Romanis, Gabriel Biel ? ou même Paschasius Ratherbus, Alphonsus Tostanus, Edmundus Cantuariensis ? Evidemment non.

Cependant Mgr Vivès en cite des passages remarquables.

Il connaît tous ces auteurs, il les range, en leur lieu, à leur heure, suivant leur importance, dans le triomphal cortège des docteurs du *Pater*.

Il n'a pas inventé la matière de ces innombrables témoignages dog-

Digitized by Google

matiques et moraux. Mais il a su les trouver, les cueillir, les élaborer, les fondre pour ainsi dire dans une substantielle et très douce unité. Ainsi, des milles sucs qu'elle pompe au calice des fleurs, l'abeille sait fabriquer l'opulente saveur de son miel. « Apis argumentosa ». Aussi bien le rayon des ruches est frère du rayon de soleil. Par la science comme par la piété, l'Eminent cardinal Vivès est l'honneur de l'Ordre des Mineurs Capucins.

De Thomas d'Aquin, gloire des Frères-Prêcheurs, il a l'encyclopédique mémoire. On pourrait appeler son exposition patrologique la chaîne d'or de l'Oraison dominicale.

P. Léon.

*
* *

Jean-Marie de la Mennais (1780-1860), par le R. P. Laveille, prêtre de l'Oratoire. Tom. I : XLI et 565 p. — Tom. II de 681 p. — Paris, Poussielgue, in-8°, 1903. Avec portraits et fac-simile.

En ouvrant ces deux gros volumes écrits d'un style simple, clair et attachant, c'est aux pages consacrées à « Feli » que l'on se reporte tout d'abord instinctivement. Il pèse toujours un mystère en effet sur la vie de cet homme, le mystère de sa vocation qui est aussi le mystère de sa mort. Ne pourra-t-on jamais dérober « à l'enfer ses épouvantables secrets » ? Cette question angoissante, le frère de Féli se l'est posée combien de fois dans vie ?

Il naquit le 8 septembre 1780 dans cette petite ville de Saint-Malo, la « cité corsaire » aux fils illustres, marins intrépides « dont le nom sonne comme une fanfare : Duguay-Trouin, Jacques Cartier, Surcouf ». De ses ancêtres Jean-Marie-Robert de la Marie eut la foi, l'esprit tenace et volontaire. Son frère plus jeune que lui de deux ans était « un poète à l'imagination religieuse et un idéologue de génie ». Jean-Marie moins intuitif, moins sensitif, est plus tendre et plus attirant. Ce sont déjà ces qualités qui le font aimer du vieil évêque de Saint-Malo, Mgr de Guérines.

Ce sont elles aussi qui rendent si féconds son zèle de missionnaire et son administration de grand vicaire. Ce fut sans doute par l'entremise de Mgr de Quélen, que l'abbé Jean fut ensuite nommé vicaire général de la Grande Aumônerie de France. Il resta peu de temps à ce poste, mais son passage eut au moins pour effet de remettre en ordre les

Digitized by Google

affaires de la Grande Aumônerie, d'aboutir à la nomination de plusieurs évêques éminents et de révéler dans le tenancier de cette charge un administrateur de haute envergure.

Voici le portrait que trace de lui le R. P. Laveille : « C'est un homme de petite taille, au teint basané, au front large et haut, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortent comme un torrent et une physionomie des plus attirantes, malgré l'irrégularité des traits. Simple et grave sans laideur, il a cette bienveillance qui bannit toute crainte sans encourager la familiarité. Une rare intelligence des hommes et des choses, un tact délicat, une conception vive, un bon sens imperturbable, une fermeté à toute épreuve jointe à une exquise bonté le rendent éminemment propre aux grandes affaires, tandis que les agréments de sa conversion, ses fines réparties, son aimable enjouement le font rechercher de tous. »

Deux passions, s'il est permis d'employer ce terme, ont partagé le cœur de cet homme : la passion fraternelle, et la passion de l'enfance ou de l'enseignement populaire.

Que de pensées et de regrets n'évoque pas le nom de la Chesnaie ! Souvenir d'un génie qui s'ouvre à la lumière et projette les premiers rayons de son éclatante puissance ! Souvenir d'une collaboration féconde de deux frères dont les âmes sont si bien faites pour s'encadrer et se rehausser l'une l'autre ! Souvenir d'une école qui réunit ce que la France possède alors de plus ardent parmi ses jeunes gens ; souvenir aussi de la dernière messe célébrée par l'apostat. Trois mois après la mort de son frère, l'abbé Jean-Marie revint au logis familial, il célébra les saints mystères à cet autel dont Féli avait lui-même gravi les degrés, et regardant ensuite la chambre jadis habitée par « l'être qu'il avait le plus aimé au monde », il étendit les mains, poussa un cri : « Féli, ô Féli ! » et tomba évanoui.

Ce n'est pas un des moindres intérêts du livre du R. P. L. que de nous conduire plus avant dans l'intimité des deux La Mennais. Sait-on, en particulier que les célèbres réflexions ajoutées à la fin des chapitres de l'*Imitation* par Félicité, sont très probablement de son frère ?

Ce qui est absolument et entièrement de lui, c'est cette œuvre immense d'éducation dont le centre s'établit bientôt à Ploërmel; et dont les rayonnements s'étendent à tous les points de la France, en Normandie, en Vendée, en Gascogne, en Lorraine, et même au dehors, en Belgique, en Angleterre, en Pologne, aux Antilles et au Sénégal. Tout le second volume est consacré à cette question, et il est véritablement

Digitized by Google

d'un intérêt dramatique. Les efforts de 1830, pour reconquérir la liberté, les luttes de 1844 et de 1850 autour de la loi Falloux ne sont-elles pas de tous les temps ? Aussi avec quelle joie, le « Père Jean » ne reçut-il pas en février 1851 le bref laudatif de Pie IX en faveur de son Institut ! C'était la première couronne décernée à son œuvre d'enseignement. C'était une cause de réjouissance pour lui. Ne l'avait-on pas accusé, quinze ans plus tôt, lui, le défenseur de l'infaillibilité pontificale, d'embrasser la cause de son frère, et ne pas écouter la parole du Pape ? Ces soupçons étaient profondément injustes, car si l'abbé Jean aimait son frère à la folie, il lui préférait encore l'Eglise et la vérité, et avant tout il était prêtre et il voulait être saint.

L'Eglise placera-t-elle un jour le frère de Féli au nombre des bienheureux ? Nous osons l'espérer. Déjà le procès *de fama sanctitatis* a été institué et le bel ouvrage du R. P. L. contribuera pour sa part à faire connaître et à faire aimer davantage ce chrétien de marque supérieure, ce courageux apôtre, cet ardent défenseur de la Foi dans l'âme des enfants de la France au XIXe siècle.

F. Ubald d'Alençon.

CUM LICENTIA SUPERIORUM

Imprimatur :

Robertus a Valle Guidonis,

Vic. Prov. O. M. Cap.

Le Gérant :

Charles-Joseph BAULÈS.

Vannes. — Imprimerie Lafolye.

Digitized by Google

LA BONNE FOI DES INFIDÈLES ANIMISTES

Dans notre article de l' « Animisme en Afrique (1) », nous disions que ce système religieux, à cause de sa simplicité et de son étroite affinité avec la raison et la religion naturelle, entretient le plus facilement la bonne foi. Tous les Noirs, même les plus dégradés, professent, avec plus ou moins d'accessoires superstitieux, la croyance à un « Être Suprême » selon l'expression employée par le célèbre Livingstone ; à « un Dieu-providence », selon celle de Mgr Le Roy ; aux Esprits subalternes, à l'Immortalité de l'âme, à la nécessité des sacrifices expiatoires, de la prière privée et publique, et à une loi morale. Il serait puéril d'insister, après les remarquables travaux récemment publiés.

Or, n'y a-t-il pas là, dans ce *Credo* simplifié et embryonnaire, la somme des vérités exigibles, d'après saint Paul et la théologie catholique, comme conditions fondamentales, prédispositions nécessaires pour « s'approcher de Dieu ». L'intelligence humaine abandonnée à elle-même, éclairée seulement des brumeuses lueurs d'une lointaine tradition sur la notion des lois essentielles qui doivent présider à nos rapports avec la divinité, ne demande pas autre chose ; et la conscience se repose volontiers dans la paisible possession de ces vérités premières et justes. Est-il donc étonnant que les Sauvages, disons mieux les non-civilisés, — car on appelle à tort sauvage l'homme qui a l'idée de Dieu et celle quoique tronquée du devoir — est-il donc étonnant que les non-civilisés dérobés par l'épais nuage de l'ignorance de si vieille date, aux lumières de la révélation chrétienne, vivent en complète bonne foi, et que la grâce divine cultive parmi eux des vertus, des fidélités parfois dignes de notre envie ?...

(1) On se rendra compte de la prédominance de l'Animisme en Afrique par la carte religieuse de ce continent publiée dans le *Dictionnaire théologique* de A. Vacant.

Digitized by Google

« Il est parmi ces Noirs, dit un ancien administrateur apostolique du Tanganyka, des âmes droites, qui suivent la loi naturelle écrite à l'intime de tout cœur humain, et qui, par là, peuvent parvenir au salut. J'ai été frappé d'entendre un de nos néophytes, aujourd'hui chrétien, nous raconter qu'avant l'arrivée des missionnaires en leur pays, son père mourant l'avait appelé, lui et ses frères, à son chevet, et leur avait dit : « Mes enfants, je vais mourir : je n'ai jamais fait le mal, je sens que je vais être heureux ; faites comme j'ai fait (1) ». Nous puisons un témoignage semblable dans notre souvenir personnel. Un missionnaire de l'Amérique du Sud écrivit à un prêtre ami que le hasard d'un voyage lui avait fait rencontrer, au milieu d'une savane, deux vieillards indiens, mari et femme, dont il gagna facilement la confiance. Ce couple infidèle reçut l'instruction chrétienne et le baptême, et révéla simplement au missionnaire les détails intimes de sa longue vie. Or, le prêtre disait qu'on n'aurait pas pu trouver en eux la *matière nécessaire de l'absolution.*

De telles âmes, à la vie toute d'innocence, privilégiées de la grâce, sont rares en tous les temps, plus rares encore hors de l'Eglise catholique. Ils ne s'offrent pas à tout venant les émules du saint homme Job, l'Iduméen, cette fleur sans tache de la gentilité, jugée digne par le Saint-Esprit d'être proposée à la vénération des chrétiens.

Mais, sous les diverses formes du paganisme, dans la boue de la dépravation romaine, dont, grâce à Dieu, et en dépit du luxueux réalisme de *Quo vadis ?*, notre esprit chrétien ne saurait pénétrer toute la hideur ; au fond de la lubricité et de la lâcheté orientale, au milieu des débauches de sang des sacrificateurs et des mangeurs d'hommes, partout vivent des âmes bien intentionnées, ouvertes à la vérité, dès qu'elle apparaîtra. Elles suivent sans doute mainte coutume immorale de leur pays, exercent des cruautés traditionnelles et légales : c'est aveuglement plutôt que malice. Leur conscience est assoupie ; l'œil de l'âme troublé par les préjugés de race, l'imposture des prêtres et des sorciers, ou par le caractère rituélique que révêtent, la plupart du temps, ces ob-

(1) M. F. Coulbois. *Dix années au Tanganyka.*

Digitized by Google

servances blâmables. Il est des âmes naturellement plus honnêtes, qui s'abstiennent des mœurs et des superstitions révoltantes quoiqu'en honneur parmi leurs compatriotes. Une voix plus puissante que la tyrannie de la mode enracinée, les écarte mystérieusement du chemin battu de la souillure. Elles auront des défaillances, mais passagères et plutôt de fait que de principes. Ce seront des pécheurs et non des vicieux ni des esprits faux.

Ce sont ces âmes innocentes, ces esprits droits, ces cœurs sincères, quoique peut-être coupables, qui vont au-devant du missionnaire, et boivent, assoiffées de vérité et de justice, les instructions évangéliques. Elles forment bientôt une chrétienté féconde, dès son berceau, en vertus irréprochables. L'héroïsme, le martyre, la virginité, se greffent hâtivement sur ces natures franches et riches comme le sol vierge de leurs opulents pâturages.

A mesure que la parole divine fructifie, que les âmes sont arrachées à l'esclavage de Satan, les basses passions, ces éternelles complices de l'erreur humaine et de la haine infernale, trament, en la personne des agents de la superstition et des hommes pervers, de redoutables complots d'où naissent parfois de sanglantes persécutions. Le diable et la mauvaise nature n'abandonnent pas le terrain sans tenter des efforts désespérés, sans livrer de violents combats, qui leur rendent quelquefois, pour un temps, les positions perdues. C'est à l'apparition de la rayonnante vérité, et dans la lutte qui ne tarde pas à s'engager, que se révèlent les secrets des cœurs. Les simples, les ingénus, les généreux, les honnêtes, se rangent définitivement sous la bannière de Jésus-Christ ; les méchants, les avilis par le crime et la luxure, les imposteurs cupides, ceux en un mot qui cherchaient dans la religion et les coutumes nationales, l'excuse et la satisfaction à leurs passions, ceux qui étaient des coupables plutôt que des égarés, se cramponnent rageusement aux traditions illicites, se réfugient dans les ténèbres de l'ignorance, qui, de ce jour, devient affectée et peccamineuse.

D'un côté, les hommes de bonne foi ; de l'autre, ceux de mauvaise foi. Les hésitants, les faibles, les moutons de Pa-

Digitized by Google

nurge, ceux dont l'honnêteté boiteuse est retenue par une chaîne fleurie de l'intérêt ou de l'amour, oscillent à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'un coup suprême de la grâce, ou de la divine justice, les sauve ou les réprouve.

Parmi eux se recrutent les apostats, s'ils ont osé demander le baptême ; parmi eux aussi le missionnaire trouve ses meilleurs amis de l'extérieur, lorsque, sans franchir le seuil sacré, ils vouent à la Religion le concours de leurs sympathies et l'activité de leur influence. Il y a grande chance qu'à l'heure de la mort, Dieu fasse miséricorde à ces coopérateurs du dehors.

J'admire la façon dont les Pères Blancs des Grands Lacs s'attachent cette catégorie d'indigènes, qui, tout en désirant appartenir à la famille du missionnaire, ne veulent pas renoncer encore à la polygamie.

« Nous avions trouvé le moyen, dit M. F. Coulbois, d'accorder notre aide à ces pauvres gens, sans que leur présence empêchât nos autres noirs d'accepter franchement la sévérité de la morale chrétienne sur ce point.

« Ces indigènes gardaient donc leurs femmes, mais n'habitaient point le territoire de la mission. A deux kilomètres à l'Est, une rivière, le Lofou, délimitait notre propriété ; or, c'était de l'autre côté de cette rivière, en pays sauvage, par conséquent, qu'ils s'installaient avec leurs multiples épouses.

« Evidemment nos prédilections étaient pour les braves indigènes qui, acceptant la monogamie, n'offraient, pour ainsi dire, point d'obstacles à leur entrée dans la vie chrétienne ; mais nous n'abandonnions pas leurs compatriotes, au cœur plus attaché à la chair et plus éloignés du royaume de Dieu.

Nous allions fréquemment les visiter et les instruire de l'autre côté de leur rivière, et tous les petits enfants, et de nombreux adultes à l'article de la mort, reçurent le baptême dans les conditions de bon propos qui permettaient de le conférer (1). »

Excellent procédé de nature à concilier le respect dû à la liberté de conscience de ces pauvres noirs, avec la diffusion efficace et douce de la parole divine. Ces annexes cons-

(1) *Dix années au Tanganyka*, page 115.

Digitized by Google

tituent des réserves d'élus de la dernière heure, et une pépinière de chrétiens parmi les enfants de ces polygames.

Nous disions que les âmes neuves, fraîches, énergiques, capables de solides résolutions, sont en foule chez les Animistes, notamment chez les peuples guerriers comme les Galla, qui néanmoins excluent les sacrifices humains, et dont les coutumes conservent une certaine modération, une sagesse, qu'on regrette de ne pas trouver toujours dans les mœurs européennes. C'est ainsi que les tortures de la question judiciaire, les épreuves juridiques du moyen âge, les blasphèmes, l'impiété de nos jours, leur demeurent inconnues. Il n'est pas rare de rencontrer des âmes vraiment sérieuses, délicates même, et l'on voit maints jeunes gens embrasser la foi, à l'âge des passions, sans que leur vertu ait souffert aucune atteinte.

L'histoire de cette Mission des Galla nous les montre — en dehors des Islamo-Galla du Harar — empressés à s'instruire, et, une fois chrétiens, beaucoup sont fermes, vertueux et fervents. On y admire de vrais petits saints, de vaillants confesseurs de la foi, « des traits d'héroïsme, dit Ant. d'Abbadie, que l'Europe peut envier à l'Afrique. »

Autour des Grands Lacs, où des superstitions cruelles, sacrifices humains, empoisonnement juridique, infanticide légal, etc. sembleraient éloigner les habitants de la religion chrétienne, l'empressement des tribus à l'embrasser est cependant si prononcée qu'en moins de 25 ans, trois cent mille noirs environ ont reçu le baptême : parmi ces néophytes, on compte une centaine de martyrs connus et des âmes contemplatives à l'égal des moines ; un grand nombre s'approchent des sacrements chaque semaine, et vivent de façon à mériter cette faveur. Et ce n'est point là l'effet d'un élan passager, d'un enthousiasme irréfléchi. Avant d'être admis au baptême, ils se sont soumis invariablement à un catéchuménat de quatre années, durant lequel ils ont dû venir, parfois de plusieurs journées de marche ou de navigation, assister fidèlement au catéchisme et mener une conduite exemplaire. Si, au bout de ces quatre ans, ils se trouvent insuffisamment instruits, ils acceptent, — les larmes aux yeux, mais résignés — un nouveau stage, à la discrétion du Père.

Digitized by Google

Aussi de cette méthode d'instruction sagement patiente sont nés de vrais chrétiens, dont la vivacité de la foi et la régularité des mœurs reportent le missionnaire aux plus beaux jours de la primitive Église. Dans le seul vicariat apostolique du Nyanza septentrional, plus de 10.000 baptêmes par an, assurent l'avenir et préparent, au centre de l'Afrique, un royaume très chrétien.

Si vous lisez, dans Rohrbacher, ou mieux dans quelque histoire particulière comme la *Storia delle Missioni dei Cappuccini*, le récit des événements concernant l'établissement du christianisme au Congo, vous ne manquerez pas d'être frappés de son étonnante propagation aux XVIe et XVIIe siècles, au sein de cette nation, l'une pourtant des plus corrompues et des plus barbares parmi les Animistes. Il fut un temps, dit Malte-Brun, où les missionnaires catholiques se félicitaient de compter tous les princes du Congo dans leur troupeau et de réunir les sujets autour du signe de la croix. Léon X fit frapper une médaille pour le roi avec cette inscription : « *Et Congo agnovit Pastorem.* » Lors de la reprise des Missions, vers la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, les nouveaux apôtres constatèrent la persévérance dans la foi de milliers de pauvres nègres dépourvus de prêtres depuis plus d'un siècle. On peut se rendre compte dans les rapports des Missionnaires et dans le tome V^e^ de l'ouvrage du Père Piolet que, d'un bout à l'autre de l'Afrique, quantité de tribus noires ont appelé à cor et à cri les missionnaires, les accueillent favorablement, leur confient leurs enfants, et beaucoup d'adultes luttent acharnés contre leurs passions fortes et vieilles, pour mériter le baptême. En mainte nation, les grands ont nommé rois les missionnaires ou les catéchistes, en dérogeant à la loi de l'hérédité, et aux coutumes des sacrifices humains, du cannibalisme et de toute semblable barbarie. D'aucunes ont édicté des lois éminemment chrétiennes obligeant les convertis à assister aux offices du dimanche, à cesser toute œuvre servile, et les païens à écouter les sermons des Pères, à renoncer à la polygamie et aux coutumes criminelles.

Cette inclination des Animistes pour la vraie religion, les rapides et merveilleux progrès de la grâce, — progrès à

Digitized by Google

effet constant, quand on a eu soin, comme le font les Pères Blancs aux Grands Lacs, de laisser la conversion mûrir et les bonnes volontés s'éprouver avant le baptême — nous garantissent la multitude de bonnes âmes et le fait commun de la bonne foi au milieu de ces peuples que le dédain européen prétendait à plaisir souverainement dégradés.

Sans doute, il y a des degrés essentiels dans les mœurs des diverses peuplades noires : la différence est incalculable entre le féroce dahoméen, égorgeur d'hommes par milliers en l'honneur des fétiches et des défunts, et le belliqueux mais non sanguinaire Galla, aussi étranger, que nous le sommes nous-mêmes, aux sacrifices humains. Bien plus, il ignore les cruautés cultuelles et funéraires de nos Pères sous la domination druidique. Entre ces deux extrêmes, l'anthropophage, le tueur d'hommes et le doux adorateur de Waqa, s'échelonnent des groupes de nations diversement pénétrées de l'idée de moralité : généralement sinon universellement, ces peuples violent certains points du décalogue, et en observent d'autres avec une fidélité qui permet à la conscience de vivre, et forme le lien rattachant leur liberté au souverain législateur. Les Bantou des Grands Lacs pratiquent les sacrifices humains, et l'impudicité, dit Mgr Le Roy, y est presque inconnue ; l'adultère y est puni de mort. Les Galla gardent habituellement l'unité dans le mariage ; la jeune fille est fort respectée ; les lois sont sévères contre l'infidélité conjugale ; et pourtant les maris ne se montrent pas assez jaloux de leurs femmes.

On voit des peuples entièrement nus et pillards conserver dans leur tenue et allures un air pudique et un sens réel de la vertu. Les Caffres ont des mœurs relâchées, mais l'adultère, l'inceste sont rares, et, avant l'arrivée des Anglais, ils ignoraient le divorce. Le blasphème ne souille jamais les lèvres des Africains, mais le vol et le meurtre déshonorent leurs mains.

On doit tenir compte de ces appréciations de race, des influences du milieu, de ces mœurs ataviquement dégénérées, du défaut de magistère sacerdotal pour les combattre, quand on veut asseoir un jugement solide sur l'état d'âme des infidèles. En Europe, combien de gens, au reste éclairés,

Digitized by Google

traitent de peccadilles des actes ou des omissions en soi gravement coupables ? Qui de nous oserait mépriser ces circonstances atténuantes, en mesurant le degré de culpabilité, laquelle devient une chose relative au sujet ?...

Pour nous convaincre qu'une certaine mais réelle bonne foi est compatible et coexiste avec la violation d'un ou plusieurs préceptes de la loi naturelle, il suffit de jeter un regard sur ce qui se passe dans les nations chrétiennes, où, semble-t-il, la splendeur de l'idée de moralité devrait atteindre l'apogée de sa perfection et ne subir aucune éclipse. Eh bien, à l'ombre de l'autel du Dieu du Calvaire, sous les flots abondants de doctrine qui tombent de la chaire de vérité, se glissent, opiniâtres et désastreux, des préjugés, des compromissions systématiques, tendant à la ruine de principes fondamentaux, non seulement de la loi évangélique, mais encore du code divin et naturel, écrit dans le cœur de tout homme.

Le malthusianisme par exemple, qui dévore sourdement la natalité française, n'appartient-il pas à cet ordre de crimes ? Et sont-elles rares les personnes croyantes, pieuses, qu'il ne fait pas reculer et qui n'éprouvent aucune horreur à le concilier avec l'accès à la Table Sainte ?... Ximénés assure que, de son temps, l'adultère était tenu en Espagne pour un péché véniel, même par des personnes fort respectables ; et de nos jours, je ne sais si la vie humaine y compte pour si peu, mais il est certain qu'on y rencontre bien des gens, vivant en bonnes relations avec leurs semblables et avec l'Église, après avoir envoyé au cimetière plusieurs victimes de leur fureur homicide !...

Ne voit-on pas un peu partout des dévots peu délicats, aussi enracinés dans l'habitude du mensonge, de la duplicité, de la jalousie, voire de la calomnie, que fidèles à leurs exercices de piété ?.. Inconscience ou *aconscience* partielle, c'est là un état psychologique, une contradiction morbide du pauvre esprit humain, que l'observateur sérieux se garde de négliger, et aux yeux duquel cette fausse conscience de maint chrétien paraît moins explicable que la sécurité d'un pauvre sauvage chargé de crimes dont il ne sent pas la gravité.

L'égoïsme humain est inventeur ingénieux d'illusions colossales et d'aberrations extrêmes, dès qu'il échappe au

Digitized by Google

gouvernail d'une raison forte et de la grâce chrétienne. L'ignorance est une mauvaise conseillère, et lorsqu'une volonté nettement malicieuse ne vient pas frapper au coin de la pleine responsabilité des actes illégitimes, lorsque surtout la persuasion erronée fait de telles observances féroces ou obscènes, un devoir, un symbolisme hiératique, ces actes demeurent injustifiables, mais non absolument inexcusables.

*
* *

Ici se pose tout naturellement la question du salut des infidèles, laquelle est subordonnée à la précédente. Etablissons bien la doctrine catholique à cet égard. Il est bien entendu qu'il s'agit des infidèles négatifs, comme le sont les Animistes : c'est-à-dire de ceux qui croupissent dans l'ignorance involontaire et n'opposent pas de refus malicieux à la vérité connue.

Il est de foi que « Jésus-Christ est mort pour tous les hommes ; qu'il veut le salut de tous » ; et Saint Paul commande aux fidèles *d'offrir des prières pour tous les hommes, cela étant agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité...* Car le *Christ Jésus s'est offert pour la rédemption de tous* (1). Une proposition déniant aux hérétiques, juifs, païens, l'influence des mérites de J.-C. (A Jesu Christo influxum) fut condamnée par Alexandre VIII.

Pie IX, dans son encyclique du 10 août 1863, se fait l'écho des Pères de l'Eglise, lorsqu'il parle « de ceux qui sont dans *l'ignorance invincible*, et qui, observant la loi naturelle et étant disposés à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et peuvent, avec l'aide divine, acquérir la vie éternelle ».

Saint Justin émet un principe réconfortant qui dilate la famille du Christ jusqu'aux extrémités des peuples et des âges : « La religion nous apprend que le Christ est la souveraine raison dont tout le genre humain participe. Tous ceux qui ont vécu conformément à son esprit, sont en quelque sorte chrétiens : Tels sont Socrate, Héraclite et ceux qui

(1) I Timoth. I, 1, et seqq.

Digitized by Google

leur ressemblent » (Apol. XLVI) Il y a donc des païens de nom qui sont chrétiens de fait, comme il y a des chrétiens par le baptême qui sont païens par leurs œuvres. Ces païens, chrétiens de fait, appartiennent, selon le langage théologique, à l'âme de l'Eglise. Les théologiens s'accordent à dire que les infidèles reçoivent les grâces suffisantes pour acquérir le salut, Dieu, le créateur de tous, donnant à chacun le moyen d'arriver à la fin dernière, et le Christ étant, dit saint Léon, le Sauveur de tous ; principalement des fidèles (præsertim fidelium) (1).

Par rapport au salut, les fidèles jouissent d'une situation infiniment avantageuse, ce qui doit exciter leur humble, profonde et continuelle reconnaissance envers la Bonté souveraine, pour les avoir choisis de préférence à l'immense foule des infidèles, et les avoir constitués les familiers de sa cour, ses enfants de prédilection ; mais les infidèles ne sont pas bannis du rayon des faveurs rédemptrices et salvifères, à moins qu'ils ne s'excluent eux-mêmes, en mettant obstacle à la grâce.

« Paix aux hommes de bonne volonté ! » annoncèrent les Anges, au-dessus du berceau de l'Enfant-Dieu. C'est la bonne volonté qui mène au ciel, Or, nous savons que tous les Animistes n'en manquent pas. D'aucuns, nous l'avons vu, vivent dans l'innocence des prédestinés ; d'autres, sans être irréprochables, ne laissent pas de suivre, généralement parlant, la loi naturelle. Il y a des égarés moins coupables qu'ils ne le paraissent.

Le Cardinal Massaïa fait observer que certains désordres moraux, admis parmi les Galla, sont plutôt dus à l'aveugle coutume, à l'ignorance, au pêle-mêle en des cases exiguës qu'à la malice, à preuve la promptitude à s'amender dès qu'ils connaissent la laideur de ces fautes, à la lumière de la foi.

Les purs Animistes, c'est-à-dire les Galla et les Massaï, invoquent Dieu à chaque instant, font présider son nom à toutes les actions de la vie ; ils n'ont aucune figure matérielle de la divinité ; dans leurs prières plus touchantes, ils se déclarent devant Dieu *ses enfants, ses faibles vermisseaux.*

(1) Voir Perrone, *De Gratia*, caput V, Propositio IV.

Digitized by Google

La piété filiale et le dévouement du père et de la mère, la solidarité entre parents y sont souvent admirables, simplement héroïques. Ils prennent fort au sérieux leur religion. Nous avons raconté ici-même comment les Galla Aroussi de Minné s'adressèrent au ciel, quinze soirées consécutives, pour savoir la conduite à tenir envers les missionnaires qui venaient de s'établir dans leur pays et apportaient une nouvelle religion. Au bout de la quinzaine, un vieillard répondit à ses compatriotes, de la part d'une vision nocturne, que les prêtres blancs étaient venus là par ordre du ciel et qu'il fallait les respecter. N'est-elle pas correcte et sincère cette façon d'agir !.. Aussi, me dit le vieillard, nous laisserons la jeunesse apprendre votre loi ; quant à nous, nous croirions faillir à notre religion, si nous n'y persévérions jusqu'à la mort. Je ne serais pas surpris que *Abba Dadi* — c'est son nom — demandât le baptême avant la fin de ses jours.

D'autres Galla nous sollicitèrent d'aller les instruire dans leur village, désirant suivre, disaient-ils, la plus belle loi de Dieu révélée aux hommes. Nous avons appris avec grand plaisir que le R. P. Julien de Mamers, établi en ce même endroit, reçoit de pareils gages de bonne volonté. Ces bonnes âmes sont-elles le grand nombre ou la faible minorité ? C'est le secret de Dieu. Qu'il nous suffise de constater qu'elles ne sont pas fort rares.

Sans doute la tendance innée aux observances religieuses, la gravité naturelle aux Orientaux, accentuée encore dans les pratiques rituéliques, n'implique pas nécessairement le souci de la vertu intérieure, de la conformité de la vie avec la règle morale, la préoccupation de l'au-delà. On ne peut douter néanmoins qu'une sérieuse fuite du mal n'existe chez les Animistes : elle se révèle dans le fait d'hommes loyaux, ennemis de l'injustice et de la licence, de maints adolescents restés purs, et, une fois chrétiens, menant une vie angélique.

*
* *

La souffrance incline à la prière ; et sur quelle contrée, la souffrance sous toutes ses formes, a-t-elle sévi avec plus de rage : guerres, famines, épidémies, sacrifices humains ?

Digitized by Google

A eux seuls les trafiquants *d'ébène vivante* ont arraché des esclaves par centaines de mille chaque année au continent noir. Or, selon le calcul de Livingstone, confirmé par les missionnaires, pour un esclave qui parvient à destination, meurtri de coups de fouet et de chaînes pesantes, enfièvré dans la cale des vaisseaux négriers, sans air, avec une nourriture dérisoire; pour un captif utilisable des chasseurs d'hommes, neuf victimes périssent en combattant, ou dans la brousse, épuisés de misères, assommés, sabrés, au bord du chemin, par l'esclavagiste, étranglés par les fauves, tandis que les membres de leur famille razziée en même temps, disparaissent à l'horizon avec la sinistre caravane (1).

Combien de malheureux coupables puisent dans ces effroyables moments l'idée de l'expiation, le cri de miséricorde au ciel, et closent leurs yeux à la lumière du jour pour les ouvrir à celle de la paix éternelle?... Encore mystère! Mais Dieu est bon pour le pauvre sauvage comme pour le civilisé....

Si donc la société des fidèles est une riche moisson de justes et de saints, inondés de la grâce des sacrements, surélevés au sommet des plus éclatantes vertus, trophées incomparables de la victoire du Crucifié, il n'en est pas moins vrai

(1) Antoine d'Abbadie (et il n'est pas le seul) démontre par une série de faits dont il fut témoin, que l'Angleterre, et l'Italie dans l'Erythrée, ont toléré, même favorisé l'esclavage jusqu'à ces dernières années; et l'embauchage pratiqué par l'Angleterre et qui l'a été quelquefois par la France, au temps surtout où elle voulut peupler les Antilles, n'est qu'un esclavage déguisé. L'Angleterre paraît se décider à l'observation de la conférence de Bruxelles, et en 1899, l'une de ses croisières a saisi deux boutres arabes contenant 200 jeunes noirs souahili ; les esclavagistes furent décapités à Zanzibar. L'Italie, cette jeune colonisatrice, veut nous ramener à la barbarie. Non contente de la triste réputation qu'elle a laissée en Abyssinie, elle brave l'indignation des chrétiens d'Europe. La société anti-esclavagiste de Rome accuse nettement la colonie italienne de Benadir (Somaliland sud) : 1° de lever un impôt sur le commerce des esclaves. 2° De jeter dans ses prisons sans autre nourriture que celle de la charité, les esclaves qui ne travaillent pas pour leur patron. 3° Elle oblige les esclaves mariés à renoncer à leurs fils. 4° En cas de fuite, les esclaves sont poursuivis par des canots armés, portant le drapeau italien. 5° Les « ascaris » du gouvernement escortent les caravanes d'esclaves pour empêcher leur fuite. — Aucun communiqué officiel n'a encore démenti ces graves accusations.

Digitized by Google

que les effluves de la Rédemption s'insinuent, par de mystérieuses conduites, au désert de l'infidélité, y suscitent çà et là des floraisons, des lis au milieu des ronces ; des bouquets émeraudes, vivaces, dans l'aridité des superstitions, et conservent des rubis dans les marais putrides.

Notre livre les « Galla » contient plusieurs monographies de bien belles âmes, et le divin Sauveur aurait lieu de renouveler son éloge du centurion romain : « Je vous le déclare en vérité, je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël ! C'est pourquoi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Royaume des Cieux, tandis que les fils du Royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures. »

Cessons enfin d'imiter les philosophes anciens et les modernes exploiteurs de chair humaine, qui, pour autoriser l'abus de la force et les barbares procédés de l'insatiable cupidité, veulent voir dans certains peuples, des races inférieures, indignes de la considération. Ils veulent faire accroire que ces races n'ont rien de bon, et se plaisent à condenser et exagérer les défauts et les coutumes dégoûtantes, sans rien dire de leurs qualités.

Si un Asiatique ou un Africain, décrivant les mœurs d'une nation européenne même la meilleure, éliminait la partie saine de la société et dressait le bilan des désordres, des iniquités, des lois injustes votées au pied levé, n'est-ce pas l'Europe qui apparaîtrait peuplée de sauvages ? Le contact avec l'Européen sans foi religieuse ni mœurs est plus pernicieux à l'Africain, a dit Mgr Le Roy, que l'absurde féticheur. Qui ne sait la triste opinion que les étrangers ont conçue de nous, en nous jugeant d'après les scandales de bon nombre des nôtres habitant chez eux, ou après avoir soulevé le voile sur certains côtés de notre société. Nous avons entendu en Ethiopie, des réflexions comme celle-ci : « *Dans votre pays, il n'y a rien de bon que les prêtres catholiques.* » Ce jugement est injuste : ne l'imitons pas.... mais ayons compassion de nos frères ignorants, et portons-leur la vivifiante lumière que le Soleil de justice et de vérité fait luire sur nous.

« Oui ! aux nations privilégiées parvenues à une haute culture intellectuelle et morale, grâce à la religion et au

Digitized by Google

progrès, appartient la belle et noble mission d'aller généreusement vers ceux dont la conscience et l'esprit sont encore comme endormis. Oui! aux fils de la Lumière, incombe le devoir de chercher à éclairer leurs frères qui sont encore dans les ténèbres, et de porter au milieu d'eux, non point la torche qui brûle et dévaste, non point les armes qui terrifient et asservissent, mais ces précieux flambeaux, rayonnant dans chaque main comme une aurore d'émancipation et de liberté :

Le flambeau de la *Foi*, et celui de la *Civilisation* (1).

P. Martial de Salviac.

(1) Fernand Nicolaÿ. *Histoire des Croyances, Coutumes*. etc. IIIe vol. fin. Ouvrage couronné par l'Académie Française, et honoré d'un bref pontifical.

Digitized by Google

LE PERE JOSEPH

ETUDE CRITIQUE DE SES ŒUVRES SPIRITUELLES

VI

LA PERFECTION SÉRAPHIQUE, SECOND TRAITÉ (1).

Le P. Joseph, qui pratiqua toute sa vie la perfection séraphique, ne négligea rien pour la faire connaître et aimer. Son premier traité ne suffisait pas à son zèle. Il voulut en faire un second. « Je me suis résolu, disait-il, de réduire mon dessein en deux traités, afin que le premier serve à réveiller par une doctrine plus générale et plus plausible les esprits de ce temps, qui s'endorment à la lecture des instructions pressantes et sérieuses et dont les yeux délicats sont blessés par la rencontre d'une vertu mâle et guerrière, que j'essaierai de faire mieux voir en son jour avec ses propres linéaments dans le second volume, où je réserve à déduire plus amplement la prééminence de la Perfection Séraphique. »

Ceci était écrit en 1624, dans la préface du premier traité. Le P. Joseph ne put accomplir immédiatement son projet. « Quelques occurrences, ajoutait-il, m'empêchent pour le présent de mettre au net une explication spirituelle de notre sainte Règle, tracée selon l'ordre des chapitres. » C'était son second traité. Le P. Joseph ne tarda pas cependant à reprendre son œuvre. Car, des lettres écrites à ses Pères en 1625-1628 il ressort clairement qu'il

(1) Voir les fascicules de mai 1899, de mai, de juin, de novembre, de décembre 1900, de novembre, de décembre 1901, de janvier, de mars, de juin 1902.

Digitized by Google

avait son travail non seulement en tête, mais en main, au moins à ses moments de loisir. Il est vrai que les affaires de la France et de la chrétienté, dont le souci et la conduite remplissaient sa vie, ne lui laissaient guère le temps d'écrire des traités de vie spirituelle. Et c'est là sans doute une raison pour laquelle l'*Explication Mystique* — ainsi l'appela-t-il — ne venait pas.

Ce ne fut pas la seule. De bons livres, il n'y avait pour le P. Joseph que ceux qui pouvaient servir. Aussi ne composait-il jamais les siens sans les soumettre à l'expérience des lecteurs mêmes auxquels il les destinait. Jusqu'alors l'épreuve lui avait toujours été favorable. Mais cette fois le dessein du P. Joseph rencontra de fortes oppositions et l'auteur dut justifier son œuvre. Ces plaintes le prouvent, qui remplissent les trente-septième et trente-huitième lettres aux Pères de son Ordre. Les choses étaient jugées « trop difficiles », les considérations « sur l'esprit intérieur » excessives. On eût préféré les « analyses morales » et la discussion des « cas de conscience ». Mais le P. Joseph, dont l'âme s'élevait si facilement jusqu'aux régions les plus sublimes de la mysticité, ne pouvait comprendre qu'on cherchât à rabaisser son vol. Qu'on mesurât l'ascension des novices à leurs forces, c'était naturel, mais non qu'on trouvât inutile d'établir au-dessus de toute contradiction l'excellence de la règle de saint François. Le P. Joseph a donné ses raisons à son provincial, dans une lettre où le respect de l'autorité ne comprime en rien l'ardeur d'une conviction profonde. « Mon Révérend Père, dit-il, je vous envoie ce que j'ai fait sur la Règle. Je vous supplie de remontrer par votre grande prudence aux Pères maîtres et autres qui s'en pourront servir, qu'il ne faut pas rebuter les choses avant de les avoir bien comprises, ni toujours s'en excuser, disant qu'elles sont trop hautes. Il vous plaira voir, en la préface et en ce qui suit pour l'adresse des directeurs, que nous avons essayé de tenir les choses basses et hautes, selon qu'il convient, en sorte que pour moi je ne sais plus que dire. Je vois que tous se portent à pénétrer insatiablement les cas de conscience et à refuser totalement ce qui est de l'esprit intérieur. Ce n'est pas ce que Votre Révérence nous a toujours recommandé et cela ne semble pas

Digitized by Google

trop bon signe. Je crois qu'il ne nous est pas défendu de faire valoir un peu notre sainte Règle et révéler quelque petite chose de son excellence, principalement au temps où nous sommes que chacun s'en veut faire accroire. Pour moi, je vous avoue ingénuement que le peu que je m'y suis appliqué m'a donné plus de contentement que je n'ai jamais eu en toute ma vie. J'y ai réduit tous les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur, depuis sa Nativité jusqu'à son Ascension, où je n'aurais jamais pensé pouvoir observer un rapport si naïf avec les douze chapitres de la Règle, sans y rien varier. » Peu s'en faut que l'accueil fait à l'*Explication Mystique* ne décourage l'auteur. « J'avoue aussi, ajoute-t-il, qu'il me prend tentation de quitter tout là, premièrement à cause de mon incapacité, et puis me remettant en la pensée comme peut-être cela fera peu de profit aux nôtres, qui sont déjà tout remplis et comme lassés *super isto cibo levissimo.* »

Quoique à regret, le P. Joseph proposa une réduction de son traité, appropriée aux novices. Il y mit seulement cette condition qu'on ne leur laisserait pas ignorer que leur Règle leur présente beaucoup d'autres beautés et avantages. Il craignait fort, du reste, que cette réduction ne fût « trop basse et décharnée et contre la dignité de sa sainte Règle ». Enfin, la proposition fut faite et acceptée. C'était, d'ailleurs, la dernière concession. « Si, dit le P. Joseph, on vient encore à rebuter cela comme obscur et difficile, si cela est, je ne vois d'autre remède que de supplier les écrivains de S*** de Paris, ou ceux qui colligent les prédications du P. Véron, qui s'est maintenant mis sur la moralité, de nous fournir leurs belles conceptions sur notre Règle. » Et il ajoute : « J'avoue que je ne puis souffrir sans regret notre abâtardissement d'esprit. » (1) Même dans le cours de son livre, il lui arrive de censurer ceux qui, « s'ils avaient plus de pratique de la vie spirituelle, en auraient aussi une plus grande intelligence ». « Ils voudraient, dit-il, que la vie spirituelle leur fût aussi aisément enseignée et facile à savoir qu'une chan-

(1) Le P. Petau souffrait lui aussi de voir quitter les bonnes études et considérait certains livres de morale comme les préludes certains d'une ignorance prochaine. (Cf. le *Longueruana*, in-12, 1734, 2e partie, p. 43, cité par Mgr Puyol, *Edmond Richer*, t. I, p. 320, note).

Digitized by Google

son et vaudeville que les fainéants apprennent par cœur dans les rues. »

L'humeur paraît. Le P. Joseph s'émeut, mais seulement parce que l'intérêt de l'Ordre Séraphique est méconnu. Car cet Ordre n'inspirera à ses membres tout l'amour qu'il mérite, qu'autant qu'on connaîtra ses incomparables et merveilleux privilèges. Voilà pourquoi le P. Joseph s'offense, s'afflige des répugnances que rencontre sa haute mysticité. D'ailleurs, les contradictions continuèrent. Elles amenèrent délais sur délais, tellement que, différé sans cesse, l'ouvrage ne fut jamais achevé. Et ainsi la mysticité eut à regretter un des monuments qui, à cette époque, lui eussent fait le plus d'honneur.

Si nous n'avons pas perdu l'ébauche elle-même laissée par le P. Joseph, nous le devons à la piété filiale de son compagnon, le P. Ange de Mortagne. Encouragé, comme il le dit, « par quantité de personnes de mérite, et spécialement par les véritables enfants de saint François », il rechercha parmi les papiers de l'auteur ces fragments précieux, et, en les publiant lui-même, les sauva de la ruine et de l'oubli.

En 1646, sous le titre général de *Perfection Séraphique*, parurent les *Fragments d'une Explication mystique sur la Règle du Séraphique Père saint François, où est traité des trois Vies, purgative, illuminative et inactive, traité des trois Vœux de religion*. Le livre, en dehors de la dédicace, des approbations et de la table, comprend sept cent soixante-deux pages in-4°. Et pourtant ce ne sont que des fragments peu nombreux du traité tel que le projetait l'auteur. Il rêvait, en effet, un grand ouvrage. « Le dessein de l'auteur, dit le P. Ange de Mortagne en son *Avis au lecteur*, était de faire voir que les douze chapitres de la Règle du Séraphique Père saint François contenaient douze degrés pour monter à la parfaite union de l'âme avec Dieu. Ces douze degrés sont 1° la vie active ou purgative, 2° la vie sainte, 3° la vie déiforme initiative, 4° la vie contemplative ou illuminative, 5° la vie angélique, 6° la vie séraphique, 7° la vie mixte, 8° la vie hiérarchique, 9° la vie apostolique, 10° la vie essentielle et déiforme parfaite, 11° la vie héroïque, 12° la vie unitive.

Digitized by Google

Il appliquait ces douze sortes de vie avec un excellent rapport aux douze chapitres de la Règle Séraphique. Et en tout ce procédé il faisait voir de belles convenances entre les douze chapitres et les douze tribus d'Israël, campées à l'entour de l'Arche, comme aussi aux douze portes de la Jérusalem céleste, aux douze pierres précieuses du rational du grand prêtre, aux douze pierres dont fut dressé un autel au fleuve du Jourdain, pour y faire reposer l'Arche d'alliance, et aux douze Apôtres, pierres fondamentales de l'Eglise. » De ces douze vies ou degrés de la vie parfaite, le P. Ange n'en trouva que trois, savoir la vie séraphique, la vie héroïque, la vie apostolique, avec un traité sur les trois vœux essentiels de religion, qui lui semblait être pour le premier chapitre.

Si nous en croyons Lepré-Balain, *Vie du P. Joseph*, VII, 22, le *Traité des trois Vœux* fut écrit avec plusieurs autres en 1634, « pendant l'une des retraites que le P. Joseph fit cette année-là au Calvaire de la Crucifixion ». A quel moment les trois Vies séraphique, héroïque et apostolique furent-elles composées ? Nous n'avons là-dessus aucun renseignement précis. Sans doute aussi dans quelqu'une des nombreuses retraites du P. Joseph, où, grâce à la prodigieuse maîtrise qu'il exerçait sur lui-même, il laissait à la porte du monastère ses innombrables préoccupations politiques, pour ne plus songer qu'à son âme, à ses rapports surnaturels avec Dieu et à ses ascensions tant désirées de lui vers les sublimités de la vie unitive.

Assurément je n'approuve pas les théologiens qui, du temps du P. Joseph, abandonnaient le dogme pour « se mettre sur la morale ». En effet, la morale est en grand danger de baisser, quand elle ne s'appuie pas sur le dogme. Mais je m'explique que certains novices capucins aient eu de la peine à accompagner le P. Joseph en toutes ses élévations. A leur exemple, je me garderai de la témérité de vouloir suivre notre mystique sur ces hauteurs spirituelles toutes familières à son âme éminemment religieuse. Je resterai « au-dessous de la nuée », comme il dit lui-même quelque part et je me contenterai de continuer ma critique littéraire des *Œuvres spirituelles* du P. Joseph. D'ailleurs je ne la fais que parce qu'elle permet d'entrevoir le religieux dans le littérateur.

Digitized by Google

L'Introduction à la Vie spirituelle avait jailli du cœur du P. Joseph comme une chaude et impétueuse exhortation à la pratique de l'oraison. Sa riche et pieuse imagination avait peint sous la forme d'une couronne mystique le *Bonheur admirable des serviteurs de Jésus-Christ*, et de ces deux livres, le premier avait tout l'entraînement de l'éloquence la plus spontanée, le second tout le coloris de la plus fraîche et gracieuse poésie. L'*Explication mystique de la Règle de saint François* porte bien la vive empreinte du même esprit et de la même main, mais elle est avant tout l'exposé tranquille et simple des théories mystiques de l'auteur, qui répondait ainsi et aux promesses qu'il avait faites et aux contradictions qu'il avait rencontrées. L'*Explication mystique* peut çà et là laisser paraître l'auteur et le poète. D'ordinaire, c'est le professeur qui a la parole et donne le ton. En effet, le P. Joseph avait été lecteur en théologie au couvent Saint-Honoré. Son *Explication mystique* prouve qu'il n'avait ni perdu les habitudes de son lointain enseignement, ni oublié les procédés qu'il y avait suivis. Elle nous fait assister à de véritables leçons de théologie mystique. Le sujet est d'abord proposé avec toutes les circonstances, avec toutes les raisons qui en autorisent et en recommandent l'étude. Les divisions sont nettement établies, accompagnées de définitions précises de vraies définitions philosophiques. Les propositions sont suivies de leurs preuves, qui tantôt se répandent en très amples développements, et tantôt se réduisent à de courtes formules. Les subdivisions sont annoncées et suivies méthodiquement. Les déductions se poursuivent au travers des raisonnements qui par leur rigueur et même quelquefois par leur forme rappellent les argumentations scolastiques. Le parallélisme né des oppositions ou des ressemblances, éclaire mutuellement les idées qu'il met en regard. Les objections sont posées avec franchise et résolues avec netteté. C'est vraiment un cours qui se continue dans tout le livre, et la leçon se reprend à chaque chapitre. Comme les classes, les chapitres commencent souvent par le résumé des explications précédemment données, par l'annonce de celles qui vont suivre, par la remise à plus tard de ce qui présentement nuirait à la clarté, par la constatation exacte du point où le maître est

Digitized by Google

rendu. En un mot, c'est l'ordre, c'est la lumière propre à l'enseignement, c'est tout le *lucidus ordo* désirable.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement l'ordre des matières qui les éclaire; ce sont aussi les sensibles images des idées les plus abstraites qui, également justes et nettes, leur renvoient une vive lumière, telle que notre esprit les saisit sans peine. C'est tout un enseignement en tableaux, tableaux simplement esquissés ou d'un dessin fini, d'un coloris achevé, les uns comme les autres bien choisis et bien présentés. Le lecteur sera de notre avis. Le lecteur, je veux dire l'auditeur. Car nous sommes au cours du P. Joseph, et nous l'écoutons, religieusement.

De Jésus-Christ, le P. Joseph nous dit que « sa divinité est plus nette que le plus vif azur et que le ciel plus serein en ses plus beaux jours »; que, « s'il n'était pas homme véritable, toutes les actions par lesquelles il a mérité notre salut seraient vaines et feintes et auraient été fondues par le rayon de sa divinité, comme un brouillard qui se dissipe au soleil et n'a fait qu'obscurcir l'air et voiler notre vue. Ainsi nous n'aurions eu qu'un médiateur en image, et la miséricorde et charité divines sur nous n'auraient été qu'une brouée qui tombe incontinent au matin ». La parole du Verbe, « admise de nos âmes comme en une terre fertile qui reçoit sans résistance le grain qu'on jette en ses sillons, germe et rapporte une moisson abondante. » La protection du Verbe « nous est un appui plus fort que de tous les plus grands arbres des forêts, une ombre plus agréable que de tous les bocages plus frais et plus délicieux ».

De notre être naturel, le P. Joseph dit que « l'amour propre dessèche en lui la vraie vie, qui le maintient comme son humeur radicale », qu'« il le retranche de sa tige, qui est l'amour et l'obéissance dus à Dieu », qu'il le convertit en cendres « non du tout anéanties, mais réduites au plus proche degré du non-être », et qu'« au moment de la mort, qui l'ôte de son foyer pour le présenter au jour de la vie éternelle, il demeure séparé, comme la poussière que le vent emporte, et est jeté entre les balayures de la terre, en un profond abîme ». « Nous devons abandonner à Dieu ce petit néant que nous sommes, tout à la fois et comme en bloc, sans le

Digitized by Google

lui vouloir faire acheter pièce à pièce, après qu'il nous l'a donné si volontiers, et le débiter en détail, ainsi que les revendeurs qui trompent et qui gagnent sur la marchandise. »

« Le faux-être du péché n'est que fantastique et nébuleux, formé de vaines apparences de bien, lesquelles, par la connaissance du vrai être, qui est en Dieu, se dissipent comme ténèbres au jour. »

« Les faibles lueurs de la raison humaine sont comme ces feux qui volent quelquefois en l'air la nuit dans un temps orageux et s'éclipsent dans les nuages qui les couvrent. »

Le franc arbitre « en la main des communs chrétiens, n'est pour l'ordinaire qu'un faible roseau qui plie à tous les vents des passions diverses selon les occurrences ». En faire l'abnégation par les vœux de religion, « c'est ôter de nos mains le gouvernail qui régit toute la navigation de notre vie, dispose de tous nos desseins, et, n'étant plus en notre conduite, nous porte, comme volontaires esclaves dans notre propre vaisseau, au gré d'autrui, en un pays inconnu aux désirs de notre propre nature, où sans doute ils ne peuvent attendre qu'un assuré naufrage ».

La vie héroïque « s'élève de l'abîme du saint néant sur les eaux favorables de la grâce de Dieu, comme si elle était la reine des mers, dominant avec plein pouvoir sur tous les travaux de ce monde, qui s'entresuivent ainsi que des flots impétueux ».

Les âmes élevées dans les sublimes régions de l'union à Dieu « sont les clairs flambeaux de notre nuit, par lesquels nous guidons le cours de notre navigation périlleuse en recourant à leurs bons avis et prières, comme les pilotes regardent le pôle pour se conduire dans les vastes espaces de la mer ».

La pauvreté séraphique « est la fille aînée de Dieu, la riche héritière du ciel, économe de ses trésors et principale gouvernante en la maison de saint François. » « Tout reluit dans l'âme avec plus d'éclat et de beauté, dès que la poussière des biens du monde est ôtée. » « Les commodités de la terre retardent notre course comme un pesant bagage ». « Ce soin que Dieu prend de nous pourvoir de nos nécessités en cette vie nous ouvre les yeux pour contempler sa libéralité continuelle à nous verser ses pures grâces, s'il

Digitized by Google

trouve nos cœurs bien purgés : comme si tout l'air faisait dégoutter sur nous une douce rosée pour nourrir l'esprit et le corps, ainsi que la manne et la foi de Jésus, le pain de vie en tous les siècles, sustentaient la dévotion et adoucissaient les travaux de ces pauvres Hébreux dans l'âpreté et sécheresse du désert. Notre nourriture ne vient pas de la terre, elle y descend, comme la manne se formait si haut que l'on n'y pouvait pas atteindre. Ce n'était pas comme le blé que l'on scie avec la faucille, qu'on lie par gerbes pour l'entasser et le serrer dans la grange. Notre provision demeure au ciel, d'où elle nous est envoyée de jour en jour. Les vers s'y mettraient, si nous en voulions faire réserve. »

La chasteté des gens apostoliques est mise par le P. Joseph au-dessus de celle des anges. « La pureté des anges et celle des hommes solitaires ne méritent pas la gloire que le Saint-Esprit promet à celle qui paraît au dehors, qui ose présenter sa face au hâle du soleil, non par la témérité, mais par l'obéissance, qui espère, puisqu'il le faut, que Dieu préservera le beau teint de sa pudicité dans la poussière et dans le chaud du jour où la vie active l'expose. Elle se joint plus fortement à Dieu, son soleil, afin qu'il dissipe en elle par la clarté de sa présence le lustre éblouissant de toutes les vaines beautés. »

La chasteté féconde la vie apostolique. « Tout ce qui est vivant ici-bas, dit le P. Joseph, est capable de donner la vie conforme à son espèce. Les hommes naissent des hommes, la chair produit la chair. Celui qui est né de l'esprit ne laisse pas inutile le germe céleste que Dieu versa dans son sein. C'est une des bénédictions signalées des âmes chastes, qu'elles sont fertiles en œuvres héroïques et sont ordinairement les plus riches pépinières de l'Eglise. Le moyen de ne pas déchoir de cette faveur est d'employer toute sa force à porter de bons fruits. Il faut émonder et ôter des arbres les brins et rameaux inutiles, comme le vigneron taille le cep, afin qu'il jette toute sa sève pour grossir les raisins. » « Les lis d'une candeur et pureté de vie immaculée portent dans leur sein les grains dorés de la charité du prochain. » En effet, « où peut tomber plus à propos la douce pluie du printemps, que sur les fleurs ? C'est ce que nous dit Isaïe,

Digitized by Google

que l'esprit du Seigneur s'arrête et se coule dans le beau lis de Nazareth, dans Jésus, Fils de la Vierge, qui distribue cet esprit, comme un grand lis, ayant le chef chargé d'une eau féconde, la laisse dégoutter dans le sein des fleurs voisines ».

La mortification est nécessaire à l'amour divin, de même que l'amour divin l'est à la mortification. Comment ? « La mortification, comme la tige, donne la vie et la nourriture au saint amour, qui est greffé et enté en elle. Il lui apporte aussi un fruit tout surnaturel et divin. Cet amour est si pénétrant que sa vertu se communique à la racine de toutes nos activités pénibles et les rend méritoires de la gloire immortelle. Oh le doux fruit d'une racine si amère!... La mortification sans l'amour est un sauvageon stérile, et l'amour sans la mortification est comme un rameau séparé du tronc, qui pend pour enseigne d'une hôtellerie, plus propre à inviter l'âme à rechercher les plaisirs sensuels qu'un vrai profit spirituel. »

La vie apostolique, qui se nourrit de chasteté et de mortification, n'a pas moins besoin de la prière. « L'âme reçoit en l'oraison, avec la rosée des consolations célestes, le germe fertile de l'esprit de Dieu, pour le transplanter dans les cœurs du prochain, qu'elle arrose et cultive avec un soin laborieux par ses gémissements, ses larmes et ses veilles. Et c'est ce même esprit de Dieu qui lui a fait concevoir cette semence dans les douceurs de la contemplation, lequel la soulage et la fortifie dans la peine qu'elle a de la faire germer et pousser hors de la terre ». « Ces traits si doux d'une beauté spirituelle, ces chers contentements que Dieu prend avec ses plus fidèles amis, ces riches ornements de toutes sortes de vertus dont il les pare comme en paradis, ne se terminent pas à une vie oisive. Ils ne moisissent pas dans l'ombre d'une propre satisfaction, ils ne craignent pas de s'exposer au soleil et au hâle de mille sortes de travaux, ils entrent librement dans la poussière du combat, et, portant hautement l'étendard de la croix dans les missions, ils sont la terreur des démons, les vainqueurs du monde et la gloire du Fils de Dieu, auquel ils dressent par l'univers de célèbres trophées ». « Ceux qui se portent avec un zèle apostolique à chercher le salut des âmes sont familiers de Jésus. Ils ressemblent à l'étoile du jour, qui toujours se lève et se couche

Digitized by Google

près du soleil ». « Saint François, cette belle étoile du point du jour, comme étant sorti depuis peu du monument de Jésus et tout trempé par la rosée de la Pentecôte, allait exhortant les peuples avec saint Pierre : Sauvez-vous, mes amis, fuyez hors de ce méchant monde. » Saint François joignant la vie contemplative à la vie apostolique apparaît au P. Joseph « un éclair qui vole, lequel, s'étant approché de nos yeux, se retire aussitôt dans l'air ». Saint François, en oraison, « retourne à Dieu comme un soldat qui a été longtemps en sentinelle et qui a fait sa faction, en la place duquel d'autres succèdent ».

Les stigmates de saint François, dit le P. Joseph, « nous témoignent par l'impression faite en son corps l'amour parfait de son esprit. Jésus crucifié est notre règle. Saint François l'a tirée sur cet original, il est lui-même comme la première feuille de cette impression. Notre règle est écrite en lui parfaitement, mais toujours avec rapport à Jésus, le premier et le très parfait exemplaire sur lequel nous devons nous former. » « Qui verrait Jésus et François ayant le flanc percé l'un devant l'autre, qui ne dirait que ce sont deux vaillants guerriers, qui ont combattu en champ clos, et qui se sont comme enferrés de part et d'autre avec leurs lances par une violente rencontre ! Il est vrai que la douleur, que l'amour de Jésus est excellent, sans pair. Mais saint François n'y reçoit pas un petit avantage d'être admis à ce saint duel, seul à seul avec son Seigneur. Ce n'est pas ici une grâce commune, c'est un coup de prédestination fortement enfoncé. Dieu a voulu, par un dessein bien spécial, orner de ses blessures ce personnage illustre entre les chefs plus signalés de sa milice, afin qu'il eût plus d'autorité et de créance pour nous faire entrer avec lui dans le combat contre nos communs ennemis ».

Le P. Joseph va nous dire encore « comme Jésus a appelé puissamment saint François, qui a correspondu fidèlement ». Rien n'est plus gracieux ni plus touchant, rien surtout n'est plus religieux.

« L'effet principal du propre amour est de nous attacher à tous les biens de cette vie, qui sont particuliers et proportionnés à nos sens, lesquels y prennent leur part avec les

Digitized by Google

bêtes. Car notre âme toute spirituelle est élevée par-dessus tous ces petits contentements ; son propre vol la porte à chercher le bien souverain et universel, qui étant hors d'elle-même, il faut qu'elle aille le prendre en Dieu. Mais nos sens engluent ses ailes et lui attachent aux pieds des filets de ces affections terrestres qu'elle s'approprie ; elle les engloutit comme l'oiseau qui se jette sur l'amorce, dans laquelle sans y penser il termine son vol et enferme sa vie, ainsi qu'il arrive aux pécheurs. D'où vient que Dieu compare ce monde *à une cage pleine d'oiseaux surpris par l'oiseleur, en laquelle pendent partout les rets avec lesquels il les attrape* (Jérémie, V, 27).

« La chair nous est une trompeuse amie qui incline dès le berceau notre âme à lui promettre une alliance inséparable et à se rendre caution pour elle. Elles se jurent l'une à l'autre dans la main de se donner entière part dans tous leurs biens et s'obligent l'une pour l'autre solidairement en toutes leurs dettes connues. La chair, ayant bientôt consommé tout son patrimoine comme l'enfant prodigue, recourt à usure au monde et au diable qui, lui prêtant quelque peu de fausses monnaies, veulent que l'âme s'oblige avec elle envers eux et que dès lors ces deux misérables compagnes lui passent condamnation de subir la peine éternelle.

« Le Saint Esprit nous avertit excellemment de cette tromperie. *Mon fils, si tu as répondu pour ton ami, ta main est percée comme avec un clou dans la main d'un étranger. Tu n'es plus désormais à toi, tu t'es enlacé par les paroles de ta bouche. Fais, mon fils, ce que je te dis, délivre-toi toi-même, cours partout, hâte-toi, réveille ton ami, ne permets point le sommeil à tes yeux, ne laisse cligner tes paupières. Echappe-toi comme un chevreuil poursuivi des veneurs et comme un oiseau d'entre les mains de l'oiseleur* (Proverbes, VI).

« Qui aura lu les premiers mouvements de la conversion de saint François, il lui semblera de les voir dépeints dans ce texte. Ce jeune homme de bonne et douce humeur s'était trop engagé au monde, sa courtoisie naturelle ne lui permettait pas de se soustraire aux attachements et agréables compagnies. Il contentait vainement son inclination charitable, se rendant accort et officieux avec les mondains. Heureux François, lorsque la Sapience, lorsque le Fils de Dieu

Digitized by Google

te fit ouvrir les yeux, te fit voir clairement les pièges!

Mais que ce mot lui convient bien : *Defixisti apud extraneum manum tuam !* Lors Jésus lui allait disant : Regarde, mon ami François, je cours après toi et tu me fuis. Je te connais et sais bien la grâce que je te veux faire. Je suis ton bienfaiteur et ton roi légitime. Tu cours après un étranger dont tu ignores la tromperie et la misère, après Satan, ton ennemi capital, et le monde ingrat et perfide. Oh! combien tu les haïrais, si tu savais le malheur qui t'arriverait dans la société de leurs peines, en te conformant à leurs mœurs! Combien tu m'aimeras bientôt avec une chaleur ardente, lorsqu'inclinant ton cœur à m'honorer, tu me verras te surmonter incomparablement en courtoisie. Lors ton esprit, ami de la générosité, sera ravi de voir la mienne, de voir que je te veux donner pour un peu de services les plus grands honneurs de ma cour souveraine et que je te veux rendre semblable à moi entre mes plus chers favoris.

« Ne vois-tu pas, pauvre jeune homme, que ta main est clouée au monde, que tu participes aux péchés d'autrui, que tu es enferré dans une cruelle menotte, que tu n'as pas la liberté de remuer ton bras, qu'il ne t'est pas loisible de donner l'aumône, de joindre tes mains pour me prier, de te retirer des occupations serviles et de t'employer aux bonnes œuvres, autant que souvent tu voudrais? Brise, mon fils, ces chaînes malheureuses avec violence, sauve-toi, garantis ton âme, et, pour te faire fondre ces liens de fer de ton habitude mauvaise, qui force la bonne inclination et qui retient emprisonnés tant de mouvements salutaires que je te donne dès maintenant, je te présente le feu de mon ardente charité, qui changera ton acier au pur or de mon amour liquéfiant, afin de faire que, partout où tu marcheras avec un pauvre et simple habit, partout où tes pieds nus toucheront à la terre ou qu'ils la fouleront par l'affection du paradis, les fontaines dorées de ma très riche pauvreté viendront à sourdre à gros bouillons et les vives sources de la pénitence feront élèver partout dans le monde, jusque dans le ciel, l'eau de ma grâce rejaillissante en la vie éternelle.

« Ce feu de mon amour que je t'offre, à présent invisible aux yeux de ton corps, croîtra bientôt en telle sorte que par-

Digitized by Google

tout il t'embrasera, et lors dans ces saintes ardeurs je te mettrai un clou dans ta main, bien différent de celui que le monde y avait fiché pour arrhes et marque de ta perte si je ne l'eusse retiré. Le clou que je t'enfoncerai sera pour t'attacher avec moi par une amitié perpétuelle, il sera le précieux gage de ton ferme salut et de ta vocation constante. Avec ce clou combien de cœurs perceras-tu ? Tu leur serviras pour moi de piège, les assurant par les bienfaits que tu en as reçus, qu'ils seront trop heureux de s'engager et de se clouer avec toi au service d'un si bon Maître.

« Ce furent ces paroles de vie qui percèrent l'âme de François, et voyez aussi comme il obéit promptement à Dieu, qui lui conseille : *Discurre, festina, suscita amicum tuum, ne dederis somnum oculis tuis.* Il s'enfuit du monde à la course ; il ne le quitte pas à cloche-pied et ne se traîne pas, comme un serpent toujours le ventre sur la terre, dans les replis d'une volonté inconstante. Il vole, il est déjà un petit séraphin ; il entre dans le désert, remplit les forêts de gémissements ; lui et ses compagnons prennent assignation ensemble dans les lieux solitaires, dans les chapelles délaissées, pour vaquer plus librement à leurs célestes entretiens. Il passe son noviciat à rebâtir des églises matérielles, avec les grosses pierres qu'il porte sur son dos ; cependant il amasse les vives pierres des vertus pour fonder dans son cœur et dans ceux de tant de pécheurs pénitents une Jérusalem nouvelle, un Ordre descendu du ciel, paré par la main du Très-Haut des ornements d'une pauvreté angélique.

« *Suscita.* Vrai Dieu ! Quelle diligence il apporte ! Il ne perd aucun moment de temps. Si le monde lui jette des pierres, s'il le veut arrêter par injures ou par blandices, il tend à Dieu et fend l'air, ainsi que la flèche élancée d'un arc bien tendu se porte au but où on l'adresse. Si son père outré de douleur lui veut ôter son partage, son vêtement et sa chemise, il se jette tout nu entre les bras et sous la robe de l'évêque, disant que c'est alors, s'envolant à Dieu, n'ayant plus rien au monde, qu'il peut bien dire : *Notre Père qui es aux cieux.*

« *Suscita amicum tuum.* Il réveille son corps endormi, il excite à coups de fouets et de disciplines sévères ce frère

Digitized by Google

âne, car c'est ainsi qu'il appelait son corps ; il tâche de lui faire comprendre que c'est son profit de servir à Notre-Seigneur, qui peut seul revêtir sa pourriture de gloire incorruptible, qu'il fera mieux d'accompagner son âme dans le chemin du paradis, où elle aspire, que de rouler tous deux misérablement en enfer. Bref, il le traite si rudement pour la crainte qu'il a que *la chair, qui est infirme,* comme dit l'Ecriture, n'appesantisse la promptitude de l'esprit, que, proche de la mort, il demande pardon à son corps, qui se pouvait tenir bien fort payé de vingt ans de service, qui coulèrent depuis l'heure de sa conversion jusqu'à son trépas, de se voir honoré des livrées de Jésus-Christ par l'impression des stigmates, non pas comme un âne rétif, mais comme un cheval de bataille, tout couvert des armoiries et des enrichissements de son maître victorieux.

« Saint François s'échappe du monde comme un chevreuil et un oiseau. Le premier nous représente son corps et l'autre son esprit. Son corps est ce chevreuil mystique qui suit sa mère, qui est pour lui l'humanité du Sauveur, tiré par le regard de ses inspirations et de ses doux exemples pour s'élever à bonds légers et courir après elle sur les plus hautes montagnes des travaux héroïques, *super montes Bethel.* Montagnes fendues et entr'ouvertes, comme furent ces rochers qui se brisèrent au jour de la Passion. A quoi convient l'ouverture des plaies dans ce corps tout froissé des fatigues de la pénitence et de la violence de l'amour.

« Son esprit est un oiseau non commun, mais colombe en simplicité, aigle en contemplation et phénix en la brûlante ardeur séraphique. Bref, l'on ne pourrait exprimer une vie active plus héroïquement commencée et poursuivie jusqu'à la fin que celle que nous voyons en ce grand saint ; en quoi il a eu le bonheur d'être suivi de fort près d'un grand nombre de personnages illustres, qui en tout temps ont décoré l'Église de Dieu et son Ordre depuis sa naissance.

« Hé ! qui sera le mondain touché vivement par le Saint-Esprit du désir de quitter le siècle, qui n'imite volontiers l'humble François, ce courageux porte-enseigne des pénitents ? Qui pourrait considérer attentivement la ferveur avec laquelle il embrasse la perfection évangélique et s'avance à

Digitized by Google

grands pas après Jésus Crucifié sans regarder derrière soi, et ne serait tout ému de se joindre à sa compagnie et de combattre sous l'étendard d'un chef si valeureux, qui en si peu de temps, dans l'espace de vingt années, s'est acquis un si glorieux triomphe pour avoir remporté dès l'entrée du combat une victoire si mémorable sur soi-même ?

« Il n'y a rien de meilleur pour vaincre que de se proposer de surmonter ou de mourir. Ainsi, mourir dès l'abord avec cette généreuse résolution, c'est déjà se dresser un triomphe célèbre dans la vraie immortalité. Que sera-ce donc de vivre quelques jours, quelques mois et quelques années dans le continuel oubli de toutes les délices de la vie, dans le mépris, ou plutôt dans le saint désir de la mort ? C'est être dès lors dans l'éternité, regarder d'en haut en assurance tous les inconstants changements de l'être périssable par le bonheur d'une ferme union d'esprit avec le centre du vrai être.

« C'est pourquoi souvent il arrive que les hommes de franc courage, que l'erreur ordinaire de mal choisir l'objet digne de l'employer avait engagés à la suite de la vanité, quand ils reconnaissent leurs fautes, embrassent volontiers ce genre de vie héroïque, où ils se déterminent d'entrer si avant dans le fort du combat, qu'ils ne peuvent plus en sortir qu'avec la victoire ou la mort, honorés d'une couronne d'autant plus glorieuse qu'en moins de temps ils auront subjugué et tourné en fuite leurs ennemis, et se seront ouvert avec la victoire l'entrée dans le paradis. »

Cher lecteur, je cesse ici ma critique littéraire des *Œuvres spirituelles* du P. Joseph. Et je vous quitte, vous laissant à vos propres impressions. Car je ne puis douter qu'en appréciant à leur vraie valeur les écrits remarquables du P. Joseph, vous n'admiriez surtout en lui l'âme du grand religieux qui fut l'un des fils les plus aimants de saint François, l'un des plus fidèles disciples de sa règle, l'un des plus passionnés imitateurs de ses vertus. Si tel est en effet votre sentiment, mon but est pleinement atteint et j'en bénis Dieu.

LOUIS DEDOUVRES,
Prêtre, professeur de Littérature latine aux Facultés Catholiques d'Angers.

Digitized by Google

PROMENADES FRANCISCAINES AU LOUVRE

LES PORTRAITS

Dans une de nos premières promenades nous avons constaté — peut-être le lecteur s'en souvient-il, — qu'au cours du treizième siècle l'ardent désir de se remémorer les traits de saint François avait fait renaître le portrait. Ce ne fut d'abord qu'une effigie presque schématique, car la tâche était lourde. Mais elle avait l'avantage d'être admirablement moderne. Ce que nous demandons aujourd'hui à l'art en général, c'est de traduire une idée, au portrait en particulier, de nous faire voir une âme. Or, celle de François rayonnait sur son visage. Elle y semblait dire au peintre : me voici, peignez-moi. Elle ne lui permettait pas de l'oublier un instant. Etait-il tenté de se laisser aller aux vains efforts de la virtuosité, elle lui rappelait, par son éclat, que seule la vie morale est digne d'être représentée.

Face à face avec le séraphin d'Assise des milliers de peintres ont ainsi, au cours des siècles, cherché son âme pour la transporter sur la toile ; ils se sont penchés sur elle, l'ont épiée, en ont noté les lueurs pour en éclairer leur œuvre. Mais ils ne l'ont pas vue tous sous le même angle ni dans la même lumière ; car chacun regardait avec son tempérament propre et à travers les idées de son milieu ; chacun ajoutait à son caractère un peu du sien même et de celui de son temps.

Ce serait une étude palpitante que de déchiffrer ainsi dans les portraits du saint l'âme de l'artiste et de l'époque où il peignait, de les scruter comme le miroir où elle s'est reflétée et fixée. Elle demanderait, non des pages, mais des volumes. Aujourd'hui, contentons-nous de parcourir les salles au hasard et de noter de fugitives impressions. Si, au cours de notre promenade, nous rencontrons, à côté du patriarche

Digitized by Google

lui-même, un de ses enfants, nous ne nous interdirons pas de le saluer aussi au passage.

Voici d'abord un tableautin de Pesellino (1) qui représente les stigmates. L'Alverne a pris la forme de deux rochers de carton que l'artiste a sûrement copiés dans les magasins de décors de son temps. Mais le jour filtre bien à travers les lointains bleuâtres et accompagne doucement le céleste messager qui paraît. La ferveur du saint est frappante, mais son inquiétude a diminué. Il ne souffre ni ne lutte, il s'abandonne. Son attitude est plus angélique peut-être, mais moins humaine. Il est moins près de nous et nous passionne moins, il est moins vrai aussi. Visiblement Pesellino n'a jamais lu cette phrase d'Eccleston : « Fr. Léon disait que lorsque saint François vit, de loin, venir l'ange, il fut extrêmement épouvanté. » Il oublie que l'Alverne fut un Calvaire autant qu'un Thabor. Cet oubli ira s'accentuant plus tard ; nous en saisissons ici le premier symptôme. Notre petit tableau mérite d'être regardé à cause de cela et pour deux autres détails qui nous avertissent, eux aussi, que le temps a marché depuis Giotto.

Le premier serait futile s'il n'amenait à signaler un petit problème d'histoire de l'art. Dans notre tableau, saint François est rasé. Cela signifie simplement que les franciscains qui entouraient l'artiste ne portaient pas la barbe, et n'a pas d'autre importance. Mais, comment expliquer ceci : tous les biographes de saint François s'accordent à constater qu'il portait la barbe noire. Or, ses plus anciennes effigies, celles particulièrement du treizième siècle où il vivait, le montrent avec une barbe blonde ! Quelle raison donner de ce fait ? Aucune. Nous le signalons à ce titre.

Le second de ces détails a plus d'importance. A côté du saint, le peintre a représenté frère Léon. Il l'a représenté, non plus comme le faisaient quelquefois les successeurs de Giotto, assis loin de la scène, un livre à la main, sans rien voir de ce qui se passe. Il l'a mêlé au drame divin : frère Léon a vu l'apparition et non seulement il l'a vue, mais il en a été si frappé qu'il en est tombé, d'étonnement, à terre.

(1) Né en 1426, mort en 1457.

Digitized by Google

Nous ne l'y voyons que de dos, il est vrai, et par conséquent tout-à-fait au second rang ; mais nous voilà loin déjà de la solitude primitive. Deux siècles ont suffi aux artistes pour oublier les luttes intimes de François et son isolement ; un tiers est introduit dans son colloque mystérieux.

Cette manière de mêler frère Léon à la scène des stigmates se perpétua dès lors dans l'Ecole Italienne et s'y accentua. Pesellino ne l'avait montré que de dos et déjà pâmé ; chez lui, toute l'attention était restée concentrée sur François. Dans une petite toile qui porte le n° 1569 et qui se voit dans la grande galerie, à la cimaise, en sortant de la salle des Primitifs, à droite, il n'en va plus de même. Un élève du Pérugin y a peint la même scène. Mais frère Léon est vu de face, les yeux levés au ciel où brille l'apparition. L'attention se porte, dès l'abord, sur lui autant que sur le saint ; et, comme sa figure est plus rayonnante d'extase, elle finit par s'attacher surtout à lui. Le stigmatisé passe au second plan et toute l'économie du drame primitif se trouve changée.

Cette constatation faite, revenons à notre salle des Primitifs. A côté du Pesellino se trouve le triomphe de saint Thomas d'Aquin, de Benozzo Gozzoli (1); à sa partie inférieure est peinte l'entrevue d'Anagni de 1256. C'est, je crois, la seule représentation de cette scène fameuse que possède le Louvre, et c'est, en tous cas, la plus ancienne. Elle est certainement antérieure à l'année 1482, puisque saint Bonaventure y figure encore sans auréole et que c'est à cette date qu'il fut canonisé ; et elle l'est même probablement de plusieurs années. Jetons un coup d'œil sur fr. Bonaventure.

Il est assis à terre, un livre rouge d'une main, une plume d'oie de l'autre ; le corps est lourd, presqu'obèse, la figure vieillie et couperosée, la bouche fine, mais déjà tombante. Le menton est rond et fort. Les cheveux blancs et le front large sont presque cachés sous une calotte noire. Deux yeux vifs dardent, sur le Souverain Pontife qui parle, un regard aigu, lumineux, presque métallique ; ils brillent d'attention et de respect et donnent une grandeur singulière à ce corps lourd et commun.

(1) Né en 1421, mort en 1498, école florentine.

Digitized by Google

Quand on regarde cette tête paternelle relevée d'intelligence, on éprouve le sentiment qu'on aurait en présence d'un portrait. Il semble impossible que le peintre ait inventé cet ensemble ; il a dû s'inspirer d'œuvres antérieures et les reproduire ; c'est ainsi qu'était saint Bonaventure vieilli, quand l'âge et les travaux lui eurent enlevé cet éclat extérieur qui l'auréolait dans sa jeunesse, à Paris sur les bancs de l'école. Mais ce n'est pas cependant ainsi qu'il était à Anagni, car en 1256 il n'avait que trente-cinq ans. Benozzo a fait un anachronisme et, probablement, l'a fait volontairement. On ne peut s'empêcher de penser qu'il devait avoir sous les yeux quelque portrait de saint Bonaventure âgé, et qu'il l'aura reproduit tel que, plutôt que de le peindre jeune, mais de fantaisie. Il aura sacrifié, se dit-on, l'exactitude historique à la vérité morale. Comparées à celle-ci, les autres représentations du saint que possède le Louvre ne sont que des figures de convention, des physionomies quelconques ; elle seule semble un véritable portrait. C'est ce qui en fait l'intérêt.

Revenons maintenant au patriarche séraphique lui-même. Jusqu'à présent nous l'avons vu peint pour lui-même, dans quelque épisode de sa vie : soit qu'il reçoive les stigmates, soit qu'il prêche aux oiseaux, soit qu'il sollicite l'approbation de la Règle, ou qu'il se recommande, dans un songe, à la bienveillance du Souverain Pontife. Jusqu'au milieu du quinzième siècle il a semblé assez grand pour intéresser par sa propre personne ; peut-être même n'eût-on pas osé, alors, évoquer à coté de lui un autre saint, de peur de le faire pâlir dans sa séraphique lumière. Nous allons pénétrer dans une période de cent cinquante années où tout cela fut changé : on peint encore saint François, on le peint même beaucoup, mais on ne le peint plus seul. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle on ne le représente plus guères qu'en compagnie d'autres saints, autour de la Vierge, auprès de la crèche, au pied de la croix. Il a quelquefois la place d'honneur, mais le tableau n'a plus pour objet de le célébrer uniquement; on étaie l'intérêt par la présence d'autres saints personnages.

Voici par exemple (n° 1661) à côté du tableau de Benozzo Gozzoli, une Vierge en manteau vert et robe rouge, assise

Digitized by Google

sur un trône à dossier, l'Enfant Jésus sur ses bras. Le fond de paysage bleuâtre est délicatement traité. La peinture est excellente. Successivement elle fut attribuée à Andrea del Castagno, à Fra Filippo Lippi, à Andrea Verrochio. Elle a quelque chose de la manière de chacun de ces peintres éminents sans répondre tout-à-fait aux habitudes d'aucun d'eux. Ne sachant à qui en faire décidément honneur, on l'a rangée enfin parmi les œuvres de maîtres inconnus. Saint François y est peint en compagnie de saint Jean-Baptiste, de saint Augustin et de saint Antoine ermite. Il est triste, sa figure est irrégulière, mais touchante ; de sa main droite il indique son flanc percé d'où s'échappent des flammes d'or. L'ensemble est merveilleux, la toile captive par la vérité des expressions et par la beauté du dessin ; le mystère qui entoure son origine fait qu'on s'y arrête longuement, pesant et comparant ; mais saint François, quel que soit l'attrait de l'œuvre, n'en est qu'une partie.

Un peu partout, dès lors, nous trouverons ainsi le Père des Mineurs en compagnie d'autres saints. Quelquefois ceux de son ordre sont en majorité et il leur sourit alors. Dans le *Couronnement de la Vierge* de Piero di Lorenzo, par exemple, qui porte le n° 1416 (1), il est accompagné de saint Jérôme, de saint Bonaventure et de saint Louis de Toulouse. L'œil joyeux et la bouche ouverte comme pour parler, il semble vouloir quitter le premier pour s'avancer vers ses enfants. Un paysage clair s'étend derrière lui, tandis qu'au-dessus de sa tête, dans une gloire, la Vierge, en robe grenat et en manteau blanc, reçoit la couronne des mains de son divin Fils.

Je ne puis passer en revue toutes les toiles du Louvre où saint François joue ainsi son rôle ; qu'il me suffise d'en signaler encore deux. Celle de Massone d'abord, inscrite sous le n° 1384. Au fond du tableau, — à droite, à gauche, partout, — dans une lumière rosée un paysage fantasque s'étale, tout en flaques d'eau d'où émergent et où se reflètent des rochers pointus, des buissons, des arbres grêles, des ruines,

(1) Il se trouve dans la grande galerie, ainsi que tous les tableaux dont nous allons parler. — Piero di Lorenzo, dit Piero di Cosimo (1462-1521) était élève et collaborateur de Cosimo Rosselli (Ecole florentine).

Digitized by Google

une ville ceinte de murailles, des cavaliers qui en sortent. Au premier plan de cette inondation et de cet horizon de rayons tremblants le Divin Enfant vient de naître ; sa mère et saint Joseph l'adorent tandis que Dieu le Père, dans les airs, étend les mains pour le bénir. A gauche saint François, le crucifix d'une main, présente au nouveau-né le pape Sixte IV couvert d'une lourde dalmatique d'or. De l'autre côté saint Antoine de Padoue rend le même service au cardinal Julien della Rovere (plus tard Jules II) drapé dans la pourpre. Ces deux saints, ces deux personnages, donnent à cette bizarre et lumineuse composition leur intérêt franciscain : Sixte IV avait été frère mineur avant d'être pape et l'effigie que nous en avons là est son fidèle portrait. De plus, l'œuvre a été peinte sur l'ordre de celui qui fut depuis Jules II ; or, s'il s'y fit réprésenter sous l'égide de saint Antoine de Padoue, ne faut-il pas en conclure qu'il nourrissait pour le second fondateur de l'ordre une dévotion particulière ?

La seconde des toiles que je voudrais signaler encore à mes lecteurs est celle de Boniface II Veronese (1) (n° 1171), parce qu'elle marque le point extrême du développement de ce genre que nous étudions et donne une idée de ce que devenait une scène religieuse sous les pinceaux d'un maître de la Renaissance. Tout caractère hiératique a disparu, le sentiment même du divin semble absent et, n'étaient les détails que nous noterons, on croirait avoir sous les yeux la représentation d'une partie de plaisir à la campagne. Au milieu d'un paysage admirable aux délicieux lointains de collines, la *Sainte Famille* est assise, au pied d'une colonne ombragée d'arbres. Paisible, la Vierge tient le divin Bambino nu sur ses genoux, saint Jean joue avec sa croix et sainte Elisabeth l'admire tandis que saint Joseph, appuyé sur un bâton, suit cette scène d'un œil rêveur et que Marie-Madeleine, en superbe robe de brocart, debout auprès de la Vierge, tend à son Fils une boîte de parfums. Ses cheveux ont un merveilleux éclat, cuivré et chaud. A côté d'elle saint Antoine Ermite, la barbe longue, blanche et taillée en pointe, lit tranquillement au milieu de ces paisibles splendeurs. Rien,

(1) Ecole vénitienne. Né à Vérone en 1494, mort à Venise en 1553.

Digitized by Google

jusqu'à présent, ne nous dit que nous avons sous les yeux un tableau religieux, pas de recueillement autre que celui, tout païen, qu'inspire la fin d'une belle journée, pas d'auréole qui frappe les yeux et crie : faites attention, voilà des Saints ! Une famille riche, au pied d'un bouquet d'arbres, dans un paysage éblouissant, voilà ce que nous voyons. Mais saint François est là : l'air recueilli, la face rayonnante de vie intérieure, il prie sur la gauche du tableau avec tant de ferveur et d'humilité que, malgré nous, ses traits nous rappellent au sentiment de notre devoir : nous nous recueillons, parce que nous le voyons recueilli, et nous adorons. Nous n'en eussions rien fait sans lui. Dans le naufrage des anciennes croyances, il a seul surnagé.

On ne peut s'empêcher, après avoir vu cette œuvre, de s'arrêter un instant et, dans le silence de la méditation, de revenir aux premiers beaux jours de la peinture religieuse. Depuis les austères conceptions de Cimabue, quel chemin parcouru, et quelle décadence ! Les fonds d'or sont devenus des paysages enchanteurs où la lumière divine promène ses féeries ; ses corps raides et gelés ont pris une admirable souplesse ; ses visages, le plus délicat incarnat. — Mais, au milieu de ces prestiges de la forme et de la couleur, rien qui parle puissamment à l'âme, rien qui la pénètre dans ses intimes profondeurs. Ces belles lueurs courent à sa surface, l'illuminent un instant, puis s'éteignent. Le feu qu'y allume Cimabue est moins scintillant, mais il dure. Après des jours, des mois, des années, l'homme, s'il descend en lui-même, l'y retrouve, couvant comme aux premiers jours. La beauté de Bonifacio est une chatoyante fantasmagorie qui brille soudain, et meurt. Cimabue semble mort et vit. Bonifacio, c'est la Renaissance qui fut pour l'art, dans ses domaines les plus importants, une nouvelle mort.

Faut-il continuer à passer en revue les tableaux où saint François est peint avec d'autres saints, décrire par exemple cette Annonciation de fra Bartolommeo (n° 1153) où il figure, tremblant de dévotion éperdue, dans le plus mystérieux des éclairages ? Le lecteur se lasserait. Voici d'ailleurs que le moment approche où François sera de nouveau représenté pour lui-même, seul, et non plus simplement comme

Digitized by Google

un saint parmi d'autres saints. Ignace de Loyola venait de paraître et avait fondé le troisième des grands ordres religieux ; la hauteur de son entreprise avait frappé les imaginations et y avait ravivé l'image presqu'effacée des deux premiers grands fondateurs : celle de saint Benoît et celle de saint François d'Assise. On vit dès lors, pendant un siècle, les peintres les représenter de nouveau assidûment. Mais ils peignirent l'Assisiate sous un aspect que les siècles précédents n'avaient pas connu, sous celui du *Pénitent*.

Avant d'étudier cette nouvelle incarnation artistique de notre saint, jetons un coup d'œil sur le grand tableau du Guerchin (1) qui porte le n° 1142. Non seulement il est dessiné comme savaient seuls le faire les *divins* Bolonais, mais encore il associe d'une manière inattendue saint Benoît à saint François dans une scène où on n'est pas accoutumé de les trouver réunis, dans celle du concert qu'un ange vint donner à celui-ci. Tendrement penché sur sa viole, le musicien céleste égrène sa mélodie, si douce que jamais oreille humaine n'en entendit de semblable. Au son de ces accords saint Benoit lève la tête, regarde le ciel où le soir descend, entr'ouvre les lèvres, et son œil, tout à l'heure brillant, se voile des lueurs mourantes de l'extase. Saint François est tombé comme foudroyé ; il étend la main pour éloigner de lui ces harmonies qui le charment et le torturent, sa tête ploie sous l'excès de son émotion, et si le musicien céleste ne lui donne quelque répit, tout-à-l'heure il s'évanouira. Le jour flottant qui éclaire cette scène en décuple l'effet, et le tableau est d'autant plus précieux qu'il forme un document peut-être unique du retour simultané des fidèles vers saint Benoît et vers saint François d'Assise.

Mais, nous l'avons dit, ce dernier se présenta dès lors à l'âme des foules et à celle des artistes, surtout sous les livrées de la pénitence ; les épisodes gracieux de sa vie, leur poésie, la paix et la joie qui s'en dégagent, passent au second plan ; on oublie Rivo-Torto, la Portioncule et le Val de Rieti pour ne se souvenir que des dernières années de la vie

(1) Barbieri (Giovanni-Francesco) dit le Guerchin. Ecole bolonaise. Né à Cento, près Bologne, en 1591, mort à Bologne en 1666.

Digitized by Google

à l'Evêché. C'est sur l'âpre sol de l'Espagne que cette conception de la physionomie morale du Patriarche se développe avec la plus sauvage fécondité. Qui ne connaît le moine en prière de Zurbaran ? Sans sortir de notre Louvre, regardez le tableau de Luis Tristan (1) qui porte le n° 1730. Saint François y est peint sous les traits d'un bandit, d'un ouvrier anarchiste, qui, à force de macérations, serait devenu un saint. Le visage est noir, couvert de rides, hâlé, envahi par les cheveux et la barbe incultes. Mais il se détache admirablement sur un fond de brumes rousses qui lui font une auréole naturelle. Une lumière dorée l'éclaire. Les yeux, la bouche, le moindre muscle, la plus petite fibre du visage prient. L'âme est montée à fleur de peau : elle plisse le front, humecte ses prunelles sombres, dilate ses narines, fait trembler ses lèvres. Elle semble jaillir de la toile. Elle en jaillit en effet, saisit notre âme et s'en empare. Combien Luis Tristan devait aimer saint François et comme sa vie doit être intéressante !

Bien différente est l'impression que nous laisse le saint François pénitent du Greco (2), pendu presqu'en face de celui que nous venons de décrire. Une lumière blafarde l'éclaire, lumière de lune morte ou de nuit de sabbat. Pâle d'une pâleur irréelle, élégante et maladive, la figure est gracieusement coiffée de la capuce : les yeux noyés semblent prêts à verser des larmes aristocratiques ; les mains ont la blancheur du lys. A côté du Patriarche, dans un raccourci cherché, prie le profil candide d'un novice. Tout, dans ce tableau, respire la distinction et l'élégante bizarrerie : ces pâleurs de la lumière, du teint, des mains, des profils ont en même temps quelque chose de délicat et de macabre qui déroute. Une tête de mort accentue encore leur signification.

C'est, dans la grande peinture, la dernière des formes sous lesquelles parut le séraphin d'Assise : son éblouissant foyer d'amour vient mourir ici en rayon de lune. Mais quelle infinité de chefs-d'œuvre n'a-t-il pas fait germer au cours des

(1) Tristan (Luis), Ecole de Tolède (1586-1640.)

(2) Theotocopui (Domenico) dit el Greco, né en Grèce en 1548, mort à Tolède en 1625.

Digitized by Google

siècles ! Rien qu'au Louvre, que de merveilles, suscitées par lui, n'avons-nous pas été forcé de négliger ? Voici par exemple, tout près du saint François du Greco, une toile de Murillo qui représente le miracle fameux d'un de ses enfants. Th. Gautier l'étudie dans une page charmante que je me plais à citer : « Il faut la foi naïve d'un catholique espagnol pour peindre avec ce sérieux profond le *Miracle de san Diego*, un chef-d'œuvre familièrement appelé la *Cuisine des Anges*, deux mots qui ne semblent pas faits pour se trouver ensemble. La légende d'où est tiré le sujet, et que rappellent huit vers espagnols assez difficiles à lire, inscrits sur un cartouche au bas du tableau, est touchante dans sa simplicité. Les moines de San Diego vivaient avec une telle austérité et un si parfait oubli des choses de la terre, que bien des fois les plus humbles aliments firent défaut au garde-manger du couvent et qu'au jeûne succédait la famine. San Diego, un jour que la disette n'était plus supportable même pour des religieux accoutumés à toutes les privations, se mit à genoux et implora le ciel. Sa prière était tellement fervente qu'elle le soulevait et le tenait en l'air comme la Madeleine dans la Sainte Baume. Trois personnes vêtues de noir, de purs hildagos, chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava, entrent gravement par un coin du tableau et admirent le saint agenouillé sur le vide. Mais ce n'est là que la moitié du miracle. Des anges sont descendus d'en haut chargés de provisions. Au grand étonnement du frère cuisinier, ils allument les fourneaux, fourbissent les cuivres, préparent les mets et font aux bons moines un repas de Gamache. On ne saurait imaginer la grâce angélique avec laquelle ces marmitons célestes s'acquittent de leur besogne ; ils y mettent un zèle, un empressement, une charité, comme s'ils connaissaient la faim eux-mêmes, les créatures immatérielles qui n'ont d'autre besoin que d'aimer et d'adorer Dieu. L'un d'entre eux, quoique habitué aux suaves odeurs du paradis, ne craint pas de piler de l'ail dans un mortier, condiment essentiel de la cuisine espagnole. Tout cela se fait avec une bonne foi si ingénue et si charmante, que l'on croit au miracle et que le plus léger sourire d'incrédulité n'effleure pas vos lèvres, fussiez-vous plus sceptique que Pyrrhon. »

Digitized by Google

Si je voulais être complet, j'étudierais aussi l'admirable portrait de saint Bernardin de Sienne par Carlo Crivelli (n° 1268) et celui de saint Jean de Capistran, par Bartolomeo Vivarini (n° 1607). Le premier (1) est représenté maigre, pâle, triste et vieilli. Son teint blême, sa tunique presque blanche, le capuchon qui lui serre la tête le font ressembler à un mort dans son linceul. L'œil est vitreux, les traits tirés et on est tenté de crier au miracle en voyant qu'il trouve la force de porter un gros livre rouge d'une main et de bénir de l'autre. Que nous sommes loin de la description que faisait de lui un contemporain : « son visage était beau, dit-il, son teint rubicond, et il répandait la joie autour de lui ! » Ce contemporain a dû le voir avant ses prédications, alors qu'il coulait des jours paisibles dans la pieuse solitude du Colombaio. Le peintre, lui, l'a vu dans les derniers jours de sa vie, dans ce voyage peut-être où il devait mourir. Oui, sans aucun doute, c'est ainsi qu'il était à Rieti lorsque, presque mourant, il voulut y monter en chaire une dernière fois pour prêcher le Saint Nom de Jésus. Voilà ce que quarante années d'apostolat, de courses innombrables à travers l'Italie, d'incessantes prédications, de fondations et de réformes de couvents, de luttes de toute espèce contre des ennemis qui ne désarmaient pas, de charges et de responsabilités, avaient fait de ce corps robuste, de cette mine fleurie et de ce rire qui répandait la joie, voilà ce qu'elles en avaient fait : un cadavre, où l'œil même commence à sombrer dans la mort. Le mot que nous lisons dans son office est juste : il mourut épuisé, *exhaustus*. Celui du chroniqueur italien est plus énergique encore : *rifinito*, *fini*.

Le saint Jean de Capistran de Bartolomeo Vivarini est moins impressionnant, mais il vit. Le front est large et lumineux, l'œil petit, bleu, et singulièrement percant, la bouche d'une merveilleuse finesse, le menton puissant, le nez recourbé. On dirait l'aigle qui scrute l'horizon et cherche sa proie : une âme à sauver. Il tient à la main une bannière,

(1) Carlo Crivelli, Ecole Vénitienne, né à Venise en 1430, mort en 1493. — Bartolomeo Vivarini, de Murano, même école. On ignore l'année de sa naissance. Il est mort vers 1500.

Digitized by Google

sur l'un des côtés de laquelle est peinte une croix rouge et sur l'autre saint Bernardin de Sienne tenant en main une tablette rouge marquée du monogramme du Christ. L'ensemble est vif et énergique.

Je devrais remonter plus en arrière encore, étudier le portrait gothique de saint Louis de Toulouse, puis redescendre les siècles, parler des Carache, de leurs successeurs au XVIIe siècle, étudier les temps qui l'ont suivi, y noter les éclats de cette lumière qui tantôt augmente, tantôt diminue, mais qui ne s'éteint jamais, puis ramasser toutes ces observations éparses en un large tableau où la leçon s'écrirait d'elle-même. Pour cela il faudrait revenir au foyer lumineux, au centre de ce rayonnement, au treizième siècle italien, dont saint François fut l'âme. Peut-être, un jour, entreprendrons-nous cette étude.

H. Matrod.

Digitized by Google

LA RÉFORME LITTÉRAIRE

DESCARTES

Descartes tourne le dos à la scolastique. C'est l'homme du siècle nouveau. Quoique chrétien, il est imprégné de Montaigne. Jadis le point de départ de la raison, c'était quelque axiome, ou une vérité indiscutable et acceptée par tous les temps ; désormais c'est l'homme et le doute philosophique qui seront la source de la philosophie.

Et *le raisonnement va chasser la raison* (1).

Mais René Descartes nous ramène encore à Balzac, son contemporain et son ami, que nous venons à peine de quitter. Voici comment il le juge ; et son jugement nous fera déjà connaître Descartes lui-même :

« Quelque dessein que j'aie en lisant ses lettres, soit que je les lise pour les examiner, ou seulement pour me divertir, j'en retire toujours beaucoup de satisfaction ; et bien loin d'y trouver quelque chose qui soit digne d'être repris, parmi tant de belles choses que j'y vois, j'ai de la peine à juger quelles sont celles qui méritent le plus de louange. »

Il admire en lui « la fermeté de l'élocution, la grâce et la politesse... ». Il ne lui voit point de défaut ; il le juge de très haut avec une libéralité sans mesure. Ainsi, du sommet d'une montagne, nous apercevons forêts, moissons et villages, dans un ensemble harmonieux, où disparaissent les négligences de l'art ou de la nature. Si la nature qui nous environne, et aussi celle de notre âme, semblent nous inviter à juger nos grands hommes du haut d'un désintéressement généreux, et avec cette impartialité qui perd de vue, à distance, les petits détails, il y a pourtant une exagération à éviter : La critique, en idéalisant trop les sujets, manquerait à la vérité de l'histoire littéraire. Sans

(1) Voltaire.

Digitized by Google

insister sur le mal, elle doit le laisser apercevoir assez pour séparer les ouvrages et les caractères mortels du type infiniment beau et de la perfection ; pas assez pour que les imperfections de la nature et du génie en effacent les surprenantes beautés. Cette beauté doit dominer les défauts. Sans être généreux à l'excès, nous essaierons, sur ce plan d'une critique idéale, de rendre justice au talent de Descartes, sans blesser la vérité.

Ce qui nous étonne un peu, c'est que la phrase ampoulée de Balzac, surtout dans ses lettres, ait ravi à ce point l'admiration de Descartes. Car il n'est pas possible d'être plus simple et plus vrai que le philosophe, en tout temps, et surtout quand il s'entretient avec un ami. C'est un progrès de plus qu'a fait la langue ; elle le lui doit. Si l'auteur de la *Méthode* est parfois excentrique, c'est dans sa pensée. Certes ni Voiture, ni Balzac, n'auraient cru bien dire en parlant aussi naturellement que lui ; ils sont simples, par exception, dans leur commerce épistolaire ; c'est la coutume de Descartes, au contraire ; cela tient à son caractère, à l'habitude qu'il a de peser les choses et non les mots ; et l'expression obéit, presque de force, à l'idée qui a la première place, et pour ainsi dire l'autorité dans sa phrase.

Balzac trouvera spirituel de dire que telle ode de Racan est d'autant plus belle qu'il a eu « la migraine » en la composant ; c'était « Minerve elle-même, » ou la Sagesse, qui sortait péniblement et « toute armée des ruines de son laborieux cerveau ».

Voici, comment Descartes, dans un tout autre style, raconte son genre d'existence dans les Pays-Bas. Nous commençons sa vie par le milieu ; mais l'ordre véritable de notre discours est celui qui fera le mieux connaître notre écrivain. C'est précisément à Balzac qu'il écrit, vers 1631 :

« J'ai porté ma main contre mes yeux, pour voir si je ne dormais point, lorsque j'ai lu dans votre lettre que vous aviez dessein de venir ici ; et maintenant encore, je n'ose me réjouir autrement de cette nouvelle que comme si je l'avais seulement songée. Cependant je ne trouve pas fort étrange qu'un esprit grand et généreux comme le vôtre ne puisse s'accommoder de ces contraintes serviles auxquelles on est

Digitized by Google

obligé à la cour, et puisque vous m'assurez que Dieu vous a inspiré de quitter le monde, je croirais pécher contre le Saint-Esprit si je tâchais de vous détourner d'une si sainte résolution ; vous devez même pardonner à mon zèle, si je vous invite à choisir Amsterdam pour votre retraite et à la préférer, je ne dirai pas à tous les couvents des Capucins et des Chartreux, mais encore à toutes les plus belles demeures de France et d'Italie, et même à ce célèbre ermitage que vous habitiez l'année passée. Quelque accomplie que puisse être une maison des champs, il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes... »

On sent ici que la raison, et la plus positive, a le pas sur l'imagination. Les philosophes ne dédaignent pas d'appliquer la logique aux commodités de la vie. Le nôtre achève sa pensée ; « et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais ».

Je le crois facilement ; les oiseaux n'empêchent-ils pas le philosophe de méditer ? Ils ne sont bons que pour le poète : — « Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs, une vallée si solitaire qu'elle leur puisse inspirer du transport et de la joie ; mais malaisément peut-il se faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins.., au lieu qu'en cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce le négoce, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais demeurer toute ma vie, sans être jamais vu de personne. »

Pour qui connaît le flegme des gens du Nord, et leur attention suivie qui ne se détourne pas de son objet, pas plus que leur regard ne se distrait du but où vont leurs pas, la chose n'est pas si paradoxale qu'elle en a l'air :

« Je vais me promener tous les jours au milieu d'un grand peuple, avec autant de liberté et de repos que vous en auriez dans vos allées, et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais les arbres qui se rencontrent dans vos forêts, ou les animaux qui y paissent. »

C'est trop philosophique ; Descartes n'est qu'une ombre pour les autres, et les autres ne sont pour lui que des arbres ou des animaux. Un homme ainsi fait peut-il exciter la sympathie, ou concevoir autre chose qu'une amitié littéraire

Digitized by Google

ou plutôt philosophique ? Peut-il concevoir autre chose que des idées abstraites ? Comprendra-t-il jamais l'homme qu'il faut aimer pour le connaître et pour lui enseigner, par le cœur, la véritable philosophie ? N'avions-nous pas aussi raison de dire, en commençant, que si le style de Descartes était simple, sa pensée pouvait être excentrique. N'est-il pas juste d'avancer qu'il a de l'imagination, sinon dans la forme, du moins dans les inventions d'un esprit extraordinaire ? Tel il est dans cette lettre, tel nous le verrons peut-être dans sa philosophie, novateur sans phrase, utopiste jusqu'à placer l'âme dans « la glande pinéale ».

Enfin :

« Le bruit même de leur *tracas* (*des hommes*) n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau. »

Cet homme, qui connaît si bien la place de l'âme, n'a pas d'âme, pour parler communément ; ou s'il aime l'homme c'est en bloc et en théorie. Il est catholique, c'est vrai ; et même ce qui lui plaît en Hollande, à Franeken où il s'était d'abord établi, « c'est qu'on y dit la messe avec sûreté ». Il n'en assiste pas moins, en curieux, sans doute, aux prêches d'une certaine société de gens qui se nomment *prophètes*, et aux sermons d'un ministre anabaptiste, voire même d'un ministre français (1). N'est-ce pas bien moderne ?

D'Amsterdam et d'Egmont, aux Pays-Bas, passons à La Haye, en Touraine. C'est là que Descartes est né en 1596. Il n'est pas Breton, comme certains l'avaient prétendu. Seulement, il fut élevé tout petit à Rennes, où son père avait été nommé conseiller au Parlement.

A peine avait-il huit ans, que ses parents l'envoyèrent à la Flèche pour y faire ses études chez les R. P. Jésuites. Il s'y isola de l'esprit de la Société, comme il s'isolera des hommes, à Amsterdam. Peu communicatif et fort studieux, entre condisciples on le nommait le *philosophe*. Il ne sortait, dit-on, de sa réserve habituelle, dès son adolescence, que pour interroger ses maîtres et leur demander des éclaircissements. Cet enfant sérieux, incliné vers les sciences, cherchait déjà peut-être, sans le soupçonner, et dans un

(1) Lettre au P. Mersenne.

Digitized by Google

rêve d'exactitude irréfutable, à donner aux enseignements élevés des lettres ou de la philosophie la précision des calculs mathématiques.

Pourtant, en 1644, il voulut revoir la Flèche, où il avait été le condisciple et l'ami de Mersenne, plus tard religieux Minime, très versé dans les sciences, et correspondant des plus illustres savants du 17e siècle. Les Pères le reçurent avec bonheur : « C'est là, dit-il alors, que j'ai reçu les premières semences de tout ce que j'ai jamais appris, de quoi j'ai toute l'obligation à votre compagnie. »

On voudrait quelque chose de moins sec. N'est-ce pas le cœur qui fera défaut à ce génie curieux, absolu et chimérique à la fois ?

A peine sorti du collège, Descartes, âgé de seize ans, habita successivement Rennes et Paris, mêlé aux jeunes gentilshommes de son âge, partagé entre les joies de la famille et les plaisirs d'une vie dissipée. Il nous semble difficile que, même à cette époque, il n'ait pas philosophé.

A vingt-et-un ans, pour satisfaire les désirs de son père, il prit du service. On estimait alors que la carrière des armes faisait un homme ; et cet homme, dût-il être magistrat ou écrivain, apprenait d'abord à souffrir et à réfléchir, sous la tente et dans la vie dure des camps.

Descartes prit part à la guerre de Trente Ans, sous le catholique duc de Bavière, après avoir été l'un des officiers de l'armée protestante du duc Maurice de Nassau. C'était le meilleur moyen d'apprendre l'indifférence.

Cette vie, qui tourna à l'avantage de sa vocation philosophique, favorisa aussi son inclination naturelle au sophisme. Il avait vu, dans ses premiers voyages, l'Allemagne et la Hollande, des Catholiques, des Luthériens, des Calvinistes, des athées même (il y en avait déjà), enfin tant de religions, de coutumes, de traditions et de préjugés divers qu'il resta comme suspendu dans le doute, et se mit à chercher un point d'appui dans une philosophie nouvelle. Néanmoins comme il aimait sa sécurité, et aussi par goût et par habitude, il trouva bon de conserver sa foi à la religion catholique, en attendant mieux.

Digitized by Google

Descartes rentré dans la vie civile (1620) continua ses voyages ; c'est de lui que nous le tenons :

« En toutes les neuf années suivantes, je ne fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent ; en faisant particulièrement réflexion en chaque matière, sur ce qui pouvait la rendre suspecte et nous donner occasion de nous méprendre. Je déracinais de mon esprit les erreurs qui s'y étaient pu glisser auparavant (1)... J'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume (2). »

Il y faut nécessairement comprendre la religion, avec tout l'Enseignement des Pères de la Compagnie de Jésus.

Nous n'exagérons rien. Descartes n'enseignera-t-il pas, un peu plus loin, au commun des hommes, à faire table rase de toute tradition et croyances religieuses ou autres, pour tout rétablir sur le fondement philosophique qu'il propose ?

C'est au moins périlleux pour la plupart.

Descartes avait, il est vrai, une raison personnelle de se croire destiné à jouer un rôle glorieux dans la philosophie. En une vision, il avait cru entendre « une voix du ciel » qui l'appelait à la réformer et à expier ses péchés. Il fit vœu alors « d'accomplir un pélerinage à N. D. de Lorette, à pieds, à partir de Venise, si cela est possible, et si c'est la coutume, sinon, avec une dévotion égale à celle des plus pieux pélerins » (3). Il accomplit son vœu en 1624 et assista au Jubilé de Rome au début de l'année 1625. Sa vision était-elle d'un visionnaire ? Il semble, en tout cas, que si Dieu avait daigné lui parler au moyen de sa grâce, c'eût été pour le prier de ne point séparer la philosophie de la religion de son Fils.

De 1626 à 1628, Descartes paraît avoir habité Paris, où il revint plus tard, en 1644 et en 1647, et se lia d'une amitié particulière avec les Théatins, où, suivant Baillet (4), il entendait la messe presque tous les jours. Il visita, à la dernière date, Pascal, un des Réformateurs de l'Eglise Romaine,

(1) *Discours sur la Méthode*, 3e partie.
(2) *Discours sur la Méthode*, 1re partie.
(3) Journal de *R. Descartes du 20 septembre 1620*.
(4) *Vie de R. Descartes*.

Digitized by Google

comme il prétendait lui-même être le Réformateur de la philosophie. Le XVIe siècle avait laissé, sur l'un et sur l'autre, quelque chose de son mauvais vernis.

Disons, en passant, qu'ils ne s'entretinrent que de physique et de « matière (1) subtile », d'après le rapport de Jacqueline Pascal, la plus intelligente des filles d'Eve et d'Angélique Arnauld, qui ait embrassé le Jansénisme, avec une orgueilleuse curiosité des choses qui ne la regardaient point.

Il paraît que Descartes se montra peu agréable, dans la conversation, au moins, avec un ami de Pascal, du nom de Roberval, que la dispute se continua, scientifique du reste, en carrosse, et « qu'ils se chantèrent goguette, mais un peu plus fort que de jeu », jusqu'à la maison où l'on devait dîner. C'était chez quelque seigneur de la cour, au faubourg Saint-Germain.

Les Réformateurs sont cassants, et ne songent guère à se réformer, témoin Calvin, Luther et plusieurs autres, même le grand Arnauld. Pour les visionnaires, ils doutent des autres, mais d'eux-mêmes jamais.

Remontons à l'année 1629, après avoir anticipé sur l'avenir, Descartes s'ennuya bientôt du séjour de Paris, qui déplaisait à son caractère méditatif, et, à la mort du cardinal Bérulle, le directeur de sa conscience, il alla s'enfermer, nous le savons, dans Amsterdam, ville alors presque aussi populeuse que notre capitale de France, où il y avait des hommes qui n'étaient que des ombres, et point d'amis gênants pour vous déranger par leurs plaisirs, ou vous contrarier par quelque genre d'opposition. D'ailleurs le climat de Paris était trop froid ; et l'air de la mer beaucoup plus doux convenait tout à fait à la délicate santé du philosophe. Quelque faible qu'il ait été, dès cette époque, il avait cependant assisté au siège de la Rochelle. Etait-ce comme soldat et catholique ou pour voir, suivant son habitude ? Espérons que ce fut pour les deux motifs ensemble. Si jamais un philosophe fit du mal sans le savoir, et par une sorte de consentement invincible à tout ce qu'il pensait, ce fut René Descartes, voyageur mais point observateur, nous l'entendons surtout, de la na-

(1 *Lettre de Jacqueline Pascal, à sa sœur Gilberte.* Paris, le 25 septembre 1647.

Digitized by Google

ture de l'homme et de ses besoins, rêveur et raisonneur, géomètre qui prétendit sauver géométriquement la raison de l'homme, après Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il est donc chez les Hollandais, où Balzac lui écrit en ermite et poète ; d'où il écrit lui-même à Balzac en philosophe assez misanthropique, mais dans ce bon français du temps, encore embarrassé par les longueurs et les souvenirs de la langue latine.

Ne nous en étonnons pas ; tout le monde, dans la classe élevée, parlait encore latin, Condé le premier ; Descartes l'écrivait plus facilement que le français ; et quand il composait dans sa langue, il *latinisait* ; c'est lui qui nous l'a dit ; mais au moins, il n'a rien d'affecté, et ne paraît point avoir connu les Ruelles ; on croirait qu'il sort, en ligne directe, de l'Académie Française ; et cependant il ne fut pas Académicien.

Après s'être occupé d'un Traité de la lumière, où il s'appuyait, avec Galilée, sur le mouvement de la terre, il l'interrompit pour échapper aux censures de Rome, et vivre d'une vie paisible, en méditant son *Discours sur la Méthode*.

« Descartes, suivant Bossuet, a toujours craint d'être noté par l'Eglise, et il prenait pour cela des précautions qui allaient jusqu'à l'excès. »

Etait-ce le sentiment de sa trop grande hardiesse qui exagérait sa timidité ?

Il raconte dans la douzième partie du *Discours de la Méthode*, comment et quand il en conçut l'idée :

« J'étais alors, nous dit-il, en Allemagne où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et comme je retournais du couronnement de l'Empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs par bonheur aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais, tout le jour, enfermé dans un poële, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées, entre lesquelles l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul maître a travaillé. »

Nous croyons deviner où veut en venir Descartes :

Digitized by Google

« Et ainsi encore je pensai que *pour ce que* nous avons tous été enfants avant que d'être hommes...

Remarquons, en passant, la tournure latine de ce *pour ce que* (*propter quod*).

...Et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appetits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le jour de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle ».

Montaigne donne des précepteurs aux enfants pour leur apprendre à douter de tous les systêmes. Descartes a l'air de regretter qu'on ait besoin de précepteurs. La nature en est la cause, qui ne nous accorde pas, « dès le jour de notre naissance, l'usage entier de notre raison ».

Au moins faudra-t-il enfin, arrivés à l'âge d'homme, nous conduire *nous-mêmes* ou par les lumières de Descartes. J.-J. Rousseau, dans une langue plus imagée, ne dira pas autre choses : la raison et Rousseau.

Et Descartes a si bien senti les conséquences presque forcées de ce qu'il vient de dire, qu'il a des scrupules et fait des réserves. Il se réfute, un instant, dans le style le plus clair, le plus simple et le plus philosophique qu'il soit possible d'imaginer. On n'avait pas parlé jusque-là ce langage d'une noble familiarité ; et si nous avons perdu l'habitude de l'admirer, c'est que nous lisons Descartes, comme si Descartes était tout-à-fait du grand siècle, au lieu qu'il l'a préparé avec plusieurs autres ; nous oublions qu'il n'avait pas de modèle, et que Balzac, en ses plus beaux jours, avait réussi dans un tout autre genre qui est le genre sublime, tandis que le philosophe n'a pas l'air de sortir jamais du ton d'une conversation élevée.

Mais suivons la réfutation des témérités de Descartes par Descartes lui-même. C'est original :

« Je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes, qui n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au mouvement des affaires, ne laissent

Digitized by Google

pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réfutation ; et si je pensais qu'il y eût la moindre chose en cet écrit par laquelle on pût me soupçonner de cette folie, je serais très marri de souffrir qu'il fût publié. Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de tâcher à réformer mes propres pensées et de bâtir un fonds qui est tout à moi. »

Alors pourquoi livrer au public ce qui n'a pour but qu'une secrète et particulière réforme de soi-même ? Admirons, en passant, avec quelle propriété d'expression toute nouvelle, Descartes s'accuse. Le mot propre est de l'invention de Malherbe, de Balzac et de leur contemporain, le philosophe de la *Méthode*.

Il essaie de répondre à l'objection qu'il élève contre lui-même ; il répond mal :

« Que si (*quod si*), eût-on dit à Rome), mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas pour cela que je veuille conseiller à personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux partagés de ses grâces auront peut-être des desseins plus relevés, mais je crains bien que celui-ci ne soit déjà trop hardi pour plusieurs. La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant n'est pas un exemple que chacun doive suivre. »

Alors malgré la modestie du ton, Descartes écrit pour quelques-uns seulement. Quel est le décret qui interdira aux autres, à la vile multitude des lettrés obscurs, de lire Descartes, de s'en repaître et d'y trouver, au titre de la raison émancipée et si souvent fourvoyée par la violence des désirs une justification de tout ce que peuvent vouloir les sens, l'imagination et le cœur ! Il est incontestable, en outre, que ce qui corrompt la société dite éclairée, gagne le peuple avec sa fausse lumière et le corrompt à son tour.

Descartes continue, avec un bon sens parfait qui se reflète dans un style saisissant quoique toujours naturel et sans rhétorique :

« Et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'esprits auxquels il ne convient nullement, à savoir : de ceux qui se croyant plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empêcher de précipiter leurs jugements, ni avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où

Digitized by Google

vient que, s'ils avaient une fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont reçus et de s'écarter du chemin commun, jamais ils ne pourraient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, et demeureraient égarés toute leur vie ; puis de ceux qui ayant assez de raison pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vrai d'avec le faux que quelques autres par lesquels ils pourraient être instruits, doivent bien plutôt se contenter de suivre les opinions des autres qu'en chercher eux-mêmes de meilleures. »

Nous ne croyons pas Descartes si observateur ; et cette page est d'un moraliste profond. Il n'en continue pas moins son chemin en sens contraire de la raison, après nous avoir, en quelque sorte, dispensé de le réfuter.

Nous n'avons pas l'intention de suivre le philosophe pas à pas. Qui n'a une idée du *Discours de la Méthode* ? La tradition écartée, les précepteurs, la coutume, la religion en principe, du moins, avec cette condition invraisemblable, qu'on agira dans la maturité *de son âge* et de sa *raison* comme si on croyait ce qu'on ne croit plus, sur quel fondement nouveau Descartes va-t-il élever le nouvel édifice de la raison réformée ? Le voici :

« Je pense, donc je suis (1). »

C'est là le levier qui soulèvera la pensée jusqu'à son but non encore atteint, la vérité.

C'est là le verbe nouveau d'où sortira un nouveau monde. Plus tard, Bernardin de Saint-Pierre écrira :

Je sens, donc je suis.

Il traduisait l'esprit de son siècle, comme Descartes était l'expression du sien. On se targuait de raison au 17e siècle, et l'on avait des sensations au dix-huitième.

Il n'en est pas moins vrai que le philosophe de La Haye, en donnant à la raison cet empire illimité, en supprimant la tradition, sous le nom de préjugé, et tout, même les vieux principes et le syllogisme par lui très dédaigné, donnait carrière, sans le vouloir, au nom de cette même raison, à tous

(1) Quatrième partie du *Discours de la Méthode*. — Qui nous assure, dirait un Kantiste ou un Hégélien, que notre pensée ne nous trompe pas sur la réalité de notre existence ?

Digitized by Google

les caprices du raisonnement et à toutes les folies de la libre pensée. Les effets malheureux d'une témérité philosophique ou politique se font sentir à distance et peuvent déraciner insensiblement de la société les mœurs et les lois, comme la dent d'un invisible rongeur caché dans les racines d'un chêne peut préparer la chute de ce géant de la forêt. Nous dirions volontiers que l'aristocratie des esprits répand au-dessous d'elle l'air moral que respire le peuple. Et cet air, à la longue, le vivifie ou l'empoisonne.

Nous sera-t-il aussi permis, quoique n'étant pas philosophe, d'ajouter ici une pensée que l'expérience naturelle nous suggère : Est-ce que l'enfant n'apprend pas plus facilement à prier Dieu sur les genoux de sa mère qu'à faire ce raisonnement : je pense donc je suis ? Et même dans un âge mûr, est-ce que la douleur ne tourne pas plus naturellement que la raison pure notre regard vers le ciel ?

Que la raison vienne plus tard ajouter son consentement mathématique à l'éducation traditionnelle, rien de mieux ; mais en général, on n'élève pas l'homme à Dieu, en le faisant passer par la région désolée des idées abstraites ; on n'enchaîne pas l'homme à la vérité par des déductions seulement. C'est le mutiler, c'est l'égarer, au moins, que de tenir compte plus que de tout d'une raison obscurcie par l'orgueil chez les uns, chez les philosophes, en particulier, usée, oblitérée, appauvrie, affaiblie, mal développée chez d'autres par les épreuves et les passions de la vie. En un mot, s'en rapporter uniquement à « l'évidence de la raison », n'est pas de l'homme. Pour voir et croire il a besoin d'aimer.

A notre faiblesse il faut des traditions, et Jésus-Christ dont la vie et la divinité sont aussi certaines que la lumière du jour le plus éblouissant. Son histoire qui est la plus sûre de toutes les histoires, nous a apporté une philosophie qui satisfait l'homme tout entier, et son cœur, sans oublier la raison elle-même.

Nous n'avions pas besoin de Descartes pour nous réduire à la portion congruë d'une raison sèche, capable seulement d'endormir les enfants ou les vieillards, et d'égarer le reste.

Mais si le système de Descartes est faux à notre avis, dans ses conclusions pratiques, s'il n'est pas fait pour l'homme ou

Digitized by Google

pour tout homme, il n'en apprend pas moins à ceux que la foi et l'éducation garantissent de son erreur, à conduire avec ordre, leurs pensées, à donner à leurs raisonnements, dans le détail, une rectitude nécessaire, à leur langage, une précision géométrique.

Pascal aura, un peu plus tard, cette même préoccupation d'une logique inflexible comme la ligne droite, et irrésistible. C'est un esprit absolu aussi bien que Descartes, mais avec plus d'imagination, de sensibilité, de finesse et de mobilité. Il sentira l'excès où il va tomber ; il se moquera des philosophes ; il mettra la raison dans le cœur, la vérité, dans son invincible union avec notre nature. Descartes, plus tenace et plus froid, comptant pour peu de chose cette nature de l'homme, restera dans la sienne propre et dans sa méthode qui est celle de la raison absolue et nue.

Il n'en est pas moins vrai, qu'avant Descartes on n'avait pas l'idée, dans notre langue, au moins, de cette clarté philosophique dont voici un exemple.

Le philosophe est assuré de son existence :

« Ensuite de quoi (1) faisant réflexion sur ce que je doutais, et que, par conséquent, mon être n'était pas tout parfait, car je voyais clairement que c'était une plus grande perfection de connaître que de douter, je m'avisai de chercher d'où j'avais appris à penser à quelque chose de plus parfait que je n'étais, et je connus évidemment que ce devait être de quelque nature qui fût en effet plus parfaite. Pour ce qui est des pensées que j'avais de plusieurs autres choses hors de moi, comme du ciel, de la terre, de la lumière, de la chaleur et de mille autres, je n'étais point du tout en peine de savoir d'où elles venaient, à cause que, ne remarquant rien en elles qui me semblât les rendre supérieures à moi, je pouvais croire que, si elles étaient vraies, c'étaient des dépendances de ma nature, en tant qu'elle avait quelque perfection, et, si elles ne l'étaient pas, que je les tenais du néant c'est-à-dire qu'elles étaient en moi, pour ce qu'elles avaient du défaut. Mais ce ne pouvait être le même de l'idée d'un être plus parfait que le mien ; car de la tenir du néant, c'était chose manifestement

(1) Quatrième partie du *Discours de la Méthode*.

Digitized by Google

impossible. Et pour ce qu'il y a *moins* de répugnance que le plus parfait soit une suite et une dépendance du moins parfait, qu'il y en a que de rien procède quelque chose, je ne la pouvais tenir non plus de moi-même ; de façon qu'il restait qu'elle eût été mise par une nature qui fût véritablement plus parfaite que je n'étais, et même qui eût en soi toutes les perfections dont je pouvais avoir quelque idée, c'est-à-dire, pour m'expliquer en un mot, qui fût Dieu. »

La philosophie ne perdait pas à passer du latin au français. « en langue vulgaire », comme le dit assez dédaigneusement Descartes.

Où le caractère de Descartes se montre plus que sa raison, et découvre un des motifs de son utopie, c'est en un passage dans lequel il parle une fois encore des oppositions qui lui pourraient être faites. Il n'en tiendra aucun compte ; mais c'est dit d'une façon si modeste !

« L'expérience que j'ai des objections (1) qu'on me peut faire m'empêche d'en tirer aucun profit : car j'ai déjà souvent éprouvé les jugements, tant de ceux que j'ai tenus pour mes amis que de quelques autres auxquels je pensais être indifférent, et même aussi de quelques-uns dont je savais que la malignité et l'envie tâcheraient assez à découvrir ce que l'affection cacherait à mes amis ; mais il est rarement arrivé qu'on m'ait objecté quelque chose que je n'eusse point du tout prévu. »

L'habile homme ! Ni amis ni ennemis n'ont jamais réussi à penser mieux que lui ! Est-ce de la naïveté ou de la vanité ? Le caractère d'un homme explique, en général, son œuvre. Si, comme nous osons le croire, Descartes nous a égarés parfois sur l'empire et la puissance de la raison humaine, c'est qu'il croyait avec trop d'opiniâtreté à sa propre raison. à « son sens propre ». Ce qui le sauve, c'est une certaine bonne foi, même dans l'erreur.

Descartes, qui prenait tant de précautions pour ne point se brouiller avec la théologie, philosophe hardi et timide à la fois, rempli de circonlocutions subtiles qui cherchent, mais en vain, à accorder le chrétien et le novateur, Descartes qui disait : « Les Inquisiteurs n'ont guère moins de pouvoir sur

(1) 6e partie du *Discours de la Méthode.*

Digitized by Google

mes actions que ma propre raison sur ma pensée (1). » ne put échapper à l'inquisition des théologiens. Le Père Bourdin, de la Société de Jésus, lui porta le premier coup, et l'accusa de pélagianisme, sans doute pour avoir trop élevé cette raison qui porte la marque du péché originel. Gisbert Voëtius, recteur de l'Université d'Utrecht, alla jusqu'à l'accuser de calvinisme, de pélagianisme, de scepticisme et d'athéisme (1643). Il dut comparaître devant le Sénat d'Utrecht, et son livre de la *Méthode*, qui date de 1637, dut être brûlé par la main du bourreau. Mais le bourreau ne brûla rien. Enfin deux professeurs de l'Université protestante de Leyde ne firent semblant d'attaquer le *Discours de la Méthode*, que pour lui mieux rendre justice ; et l'air de la persécution inspira seulement plus de sympathie pour le solitaire d'Egmont et d'Amsterdam. Sa gloire s'en accrut d'autant. Nous sommes même persuadé que, plus d'une précieuse de l'hôtel de Rambouillet crut avoir compris Descartes, ou l'admira plus encore pour ne l'avoir ni lu ni entendu : « Les femmes, dit Mme de Sévigné, alors chez sa fille, dans le Midi, apprendront sa *Méthode* plus vite qu'aucun jeu ; sans elle, nous serions morts d'ennui dans cette province ».

Mme de Coulanges était de son avis. Mme de Grignan, cartésienne achevée, fit même du livre un *Résumé* qui a passé à la postérité. Elle eût pu envier la Princesse Palatine, une protestante, qui ne fut pas médiocrement flattée de recevoir de l'illustre René Descartes une lettre où il affirmait « que la justice, entre les souverains a d'autres limites qu'entre des particuliers (2) », que les moyens de s'établir sont « presque tous justes lorsque les princes qui les pratiquent les jugent tels ».

Il n'était pas toujours aussi audacieux dans le plein jour de la publicité. En 1644, après bien des perplexités, et dix ans d'hésitations, sûr enfin de l'approbation des cardinaux et du

(1) *Discours de la Méthode*, 6e partie.

(2) Jugement de Descartes sur le livre du Prince de Machiavel.

La Princesse avait des raisons qui lui faisaient apprécier la justice suivant Descartes. A la même princesse Descartes affirme qu'un prince injustement dépossédé doit être « content qu'on lui accorde quelque petite partie qu'elle soit de ses états ».

Digitized by Google

silence bienveillant de l'inquisition, il mettait au jour son fameux livre des *Principes*, où il suppose que la terre tourne autour du soleil. Cet homme sans préjugés eut toujours peur. Il terminait son ouvrage en soumettant ses opinions au jugement de l'Église.

Il paraît, du reste, s'être tenu caché dans la prospérité. comme il l'avait fait durant une assez indulgente persécution. Il continua à écrire, développant ses idées dans le livre des *Méditations métaphysiques*, heureux, dans son étude, d'entendre arriver jusqu'à lui, amoindri par la distance, le bruit agréable de sa réputation.

Cette réputation, avec une prudence toute philosophique, « il la craignait plus qu'il ne la désirait »; c'est lui qui l'a dit. Il était ennemi de toutes les louanges. Est-ce de celles qu'on lui donnait ou de celles qu'il aurait pu donner? Il en est qui reçoivent volontiers l'encens par charité, sans rendre jamais, dans la crainte de chatouiller trop la vanité du prochain.

Descartes publiait ensuite son traité des *Passions de l'âme*. Il y émettait l'idée que Leibniz lui empruntera plus tard, d'une langue universelle. C'est une utopie, dit-on, commode à exhumer pour ceux qui n'ont pas le don des langues. Pourtant, n'est-ce pas regrettable que la langue de l'Église et de la vérité ne soit pas restée la langue universelle des savants.

Des *Méditations métaphysiques*, nous avons retenu un passage qui nous a d'autant plus frappé que là Descartes est tout à fait en contradiction avec Pascal; c'est l'incertitude touchant le sommeil que le philosophe avait cru d'abord ne pouvoir distinguer de la veille :

« A présent, dit-il, j'y rencontre (1) une très notable différence, en ce que notre mémoire ne peut jamais lier et joindre nos songes, les uns avec les autres, et avec toute la suite de notre vie, ainsi qu'elle a coutume de joindre les choses qui nous arrivent étant éveillés. Et, en effet, si quelqu'un, lorsque je veille, m'apparaissait tout soudain, et disparaissait de même, comme font les images que je

(1) *Sixième Méditation.*

Digitized by Google

vois en dormant, en sorte que je ne puisse remarquer ni d'où il viendrait ni où il irait, ce ne serait pas sans raison que je l'estimerais un spectre ou un fantôme, formé dans mon cerveau et semblable à ceux qui s'y forment quand je dors, plutôt qu'un vrai homme; mais lorsque j'aperçois des choses dont je connais distinctement et le lieu d'où elles viennent, et le temps où elles m'apparaissent, et que, sans aucune interruption, je puis lier le sentiment que j'en ai avec la suite du reste de ma vie, je suis entièrement assuré que je les aperçois en veillant et non dans le sommeil. Et je ne dois, en aucune façon, douter de la vérité de ces choses-là, si, après avoir appelé tous mes sens, ma mémoire et mon entendement, pour les examiner, il ne m'est rien rapporté par aucun d'eux qui ait de la répugnance avec ce qui m'est rapporté par les autres. Car de ce que Dieu n'est point trompeur, il suit nécessairement que je ne suis point en cela trompé; mais parce que la nécessité des affaires nous oblige souvent à nous déterminer avant que nous ayons eu le loisir de les examiner si soigneusement, il faut avouer que la vie de l'homme est sujette à faillir fort souvent dans les choses particulières, et enfin, il faut reconnaître l'infirmité et la faiblesse de notre nature. »

Pascal dut avoir l'imagination bien malade pour ne pas se rendre à l'évidence d'un raisonnement aussi complet. C'est comme une chaîne de vérités à laquelle il ne manque aucun anneau. Pascal a cru à la confusion possible de la veille et du sommeil. Voulait-il être plus original que Descartes ? Il ne pouvait le souffrir, quoiqu'il ait eu quelques entretiens polis avec lui, et prétendait que son Dieu abstrait avait dû, tout juste, « accorder une chiquenaude au monde pour le mettre en mouvement (1), qu'en suite il était rentré dans son repos éternel. »

Cette critique est raisonnable ; elle montre la différence qui séparait ces deux esprits, dont l'un voyait tout sous la forme, insaisissable à l'imagination, des idées, tandis que l'autre, voyait, au centre de tout, la personne vivante de Jésus-Christ.

(1) « Après cela, ajoutait Pascal, le monde n'a plus que faire de Dieu », Récit de Marguerite Périer, nièce de Pascal.

Digitized by Google

Les *Méditations métaphysiques* avaient d'abord paru écrites en latin (1647) ; elles furent ensuite traduites en français par M. de Luynes, un Janséniste, mais revues et corrigées par Descartes lui-même. Il regretta plus d'une fois, de si bien connaître la langue de Rome, et il lui arriva en écrivant à quelqu'un de ses amis, *d'entrelarder*, suivant son expression, sa lettre de français et de latin, afin de traduire avec plus d'aisance sa pensée.

C'est en 1649 que Descartes avait publié le *Traité des Passions de l'âme*. Il était encore dans sa solitude, vivant avec sa raison, sa bible et saint Thomas d'Aquin. Ce n'étaient pas des amis compromettants.

En cette même année, pour son malheur, Christine de Suède l'appela à sa cour afin d'en recevoir des leçons de philosophie :

« J'avoue, écrivait-il alors, qu'un homme qui est né dans les jardins de la Touraine, et qui est maintenant en une terre où, s'il n'y a pas tant de miel qu'en celle que Dieu avait promise aux Israélites, il est probable qu'il y a plus de lait, ne peut si facilement se résoudre à la quitter pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces. »

Et puis, il craignait pour son indépendance. Tout récemment, on l'avait mandé à Paris, avec promesse d'une honnête pension. Il n'en avait eu que le diplôme et l'avait payé. « C'était le plus cher et le plus inutile parchemin qu'il ait jamais eu entre ses mains. » Il prétendait qu'on l'avait voulu voir, tout simplement, « comme un éléphant ou une panthère, à cause de sa rareté ».

Chanut, l'ambassadeur de France à Stockholm et l'ami de Descartes, vainquit ses dernières répugnances.

A peine arrivé, celui-ci eut ses envieux parmi les savants venus comme lui de pays étrangers, en un pays où il n'y en avait guère. Il les exclut, pour se venger, d'une Académie dont Christine lui avait demandé le plan, et, du coup, s'en ferma lui-même la porte pour se donner un peu de tranquillité.

Durant l'hiver de 1649, Descartes, dès quatre heures du matin, devait enseigner la philosophie à la reine et la suivre sur tous les points où elle désirait être éclairée. C'est ainsi

Digitized by Google

qu'il lui prouva la *Révélation*, après nous avoir révélé la puissance absolue de la raison.

Même, treize ans plus tard, la reine, devenue catholique, en donna l'attestation, sous forme d'un diplôme royal et rédigé de sa propre main. Le voici :

« Nous certifions par ces présentes, que Descartes a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion, et que la Providence s'est servie de lui et de notre illustre ami, le sieur Chanut, pour nous en donner les premières lumières. »

Le philosophe de la raison s'était retrouvé catholique, plus que jamais parmi les Réformés ; c'est assez dans la nature et dans la nôtre, en particulier. Sans doute que le Ciel lui a su gré de ses derniers jours plus que de toute sa philosophie. Descartes, en effet, était arrivé au terme de sa vie. Une fluxion de poitrine contractée par ces nuits froides où il allait, avant l'aurore, nourrir dans l'âme de Christine le zèle de la philosophie, l'emporta en quelques jours. Malgré les larmes de son ami Chanut, il ne voulut, à temps, ni de la médecine qu'il détestait, ni des médecins. Il pretendit se soigner à sa manière. C'était encore une utopie ; il s'en trouva mal. Sa mort fut d'un chrétien édifiant ; il avait gardé la foi qu'il enleva, sans le vouloir, à d'autres : « Allons, mon âme, disait-il, vers son agonie, il y a longtemps que tu es captive ; voici l'heure où tu dois sortir de prison ; il faut souffrir la séparation de ton corps avec courage et avec joie » (1).

Christine voulait le faire inhumer parmi les rois de Suède, des protestants ; Chanut le défendit d'un pareil honneur, et Descartes reposa quelques années dans un cimetière où l'on enterrait les étrangers catholiques. Huet y vint prier sur sa tombe.

Plus tard, on transporta ses restes à Sainte-Geneviève de Paris.

Descartes a-t-il eu l'entière conscience de son erreur, qui consista à vouloir édifier la certitude sur le doute ? A-t-il compris qu'en séparant la théologie de la philosophie, en

(1) Voir la *Vie de Descartes* par M. Baillet et aussi la *Relation de la mort du philosophe* par Mlle Descartes, sa nièce, pièce mêlée de prose et de vers.

Digitized by Google

écartant la première, avec une rare politesse, il séparait la philosophie de la religion ?

Nous ne le croyons pas ; mais il a néanmoins, contre toutes les lois de l'union indissoluble du ciel et de la terre, préparé le divorce de la foi et de la raison, comme Montesquieu, à son exemple, préparera le divorce de la religion et de la politique.

Et Bossuet écrivit un jour : « Dans ce qu'il a imprimé, je voudrais qu'il eût retranché quelques points (1) pour être entièrement irrépréhensible par rapport à la foi. »

Par « le pur philosophique », (dont l'évêque de Meaux fait bon marché), Descartes a cru pouvoir agir sur l'homme comme sur un être insensible. Disons mieux : il l'a mis au régime de la raison abstraite, comme certains médecins, de nos jours, mettent au régime de l'eau glacée l'humanité souffrante. C'est bon pour quelques-uns. Il a oublié la raison du cœur. Il ne l'avait pas. S'il est question seulement des passages nombreux, dans le détail de ses ouvrages, où Descartes restant dans son domaine, a raisonné sur des points particuliers, et qui n'ont qu'un rapport très lointain avec le vice de son sytème, personne, avant lui, n'a conduit sa pensée avec plus d'ordre, n'a plus rigoureusement enchaîné ses idées, n'a plus atteint la clarté du langage philosophique, malgré la surcharge des incidentes, n'oubliant aucune des plus minutieuses circonstances qui ne laissent rien d'inachevé dans l'analyse de l'objet soumis à la raison, de manière à aboutir à la pleine vérité.

On écrivait la philosophie en latin avant lui ; d'un coup, et sans prédécesseur, il a créé la langue française et philosophique.

Mais dans sa précipitation à secouer le joug du syllogisme et de la scolastique, à l'exemple de Montaigne et de Rabelais, sans doute, mais avec plus de bonne foi, il a incliné les médiocres, qui sont les plus nombreux, et les faibles vers la libre

(1) Lettre CCLIV à M Pastel, docteur en Sorbonne. — Bossuet eut entre les mains deux lettres inédites de Descartes sur la transsubstantiation (dont l'authenticité n'est pas tout-à-fait certaine). Il affirme « qu'elles ne passeront jamais, et qu'elles se trouveront toujours directement opposées à la foi catholique ».

Digitized by Google

pensée dont tant d'âmes se meurent à l'heure où nous sommes. Il a engendré Bayle qui engendra Voltaire et le reste. C'est une lourde responsabilité devant l'histoire et devant Dieu qui exige de nous « plus de volonté que d'entendement (1), et plus de simplicité que de discours ».

Bossuet a encore dit : « Je vois se préparer un grand combat contre l'Eglise, sous le nom de philosophie cartésienne (2) ».

Sans doute, il faut nous élever haut, si haut que « la matière ne puisse pas nous atteindre », suivant l'Ecole de Descartes ; mais encore Jésus-Christ qui est descendu du ciel pour convaincre notre intelligence et émouvoir notre cœur, n'a pas méprisé la matière elle-même. Il s'est donné un visage humain, pour se mettre en rapport plus direct et plus étroit avec l'homme. Pour s'en faire aimer et faire aimer la vérité, il s'est fait homme, et Descartes n'a pas compris l'homme (3) ; il s'est dépouillé, autant qu'il était en lui, de la nature humaine, mais pas autant qu'il le souhaitait. Pour ses yeux ravis et pour sa vanité satisfaite, la Princesse Palatine, qui l'admirait, avait « la science d'un vieux docteur avec le visage de l'une des grâces, et sa sœur était un ange (4) ». Enfin, faut-il le dire, ce philosophe impassible dont la raison s'élevait si près de celle des purs esprits, devint un jour le père de Francine Descartes, dont les plus ardents cartésiens ont en vain essayé de prouver la légitimité (5). La bête n'est pas loin de l'ange ; et « qui fait l'ange fait la bête ».

Jetons un dernier coup d'œil sur les hommes remarquables qui ont abordé la rude tâche de réformer la Renaissance ; ils se sont vus entre eux, comme firent Ronsard et les écrivains fameux de la Pléiade. Seulement autour du Pindarique

(1) Le *sophiste chicaneux*. Discours 1er à M. Descartes suivi de deux autres discours au même philosophe, par M. Balzac.

(2) Le *Discours de la Méthode* est à l'index.

(3) Le philosophe Descartes fut aussi un grand physicien. Il a beaucoup étudié les transformations du mouvement ; il n'a pas connu les mouvements de notre cœur.

(4) Epître dédicatoire des Principes de la philosophie à la Princesse Palatine (Elisabeth)

(5) Voir *Pensées de Descartes sur la religion et la morale. Vie religieuse de Descartes.*

Digitized by Google

se pressait une coterie de flatteurs flattés par le maître ; il n'y avait là rien que d'artificiel, la gloire et souvent même l'inspiration. Le jugement, en tous cas, faisait défaut. Ce n'est pas le cas des vrais Réformateurs. Ils se sont aidés mutuellement dans leur tâche. Balzac, disciple de Malherbe, a critiqué Voiture. Voiture a loué Balzac ; et personne n'a plus admiré Balzac que Descartes, voire même à l'excès. Mais quelle gravité dans ce commerce littéraire et philosophique où se mêlent, à côté des maîtres, en sous-ordre, des hommes de mérite, des savants, tels que Ménage, Costar, Chapelain, d'Avaux, Conrart, et beaucoup d'autres, plus occupés du mot propre que de l'effet, de la vérité et de l'exactitude plus que de la gloire ! Ce sont des gens sensés, judicieux, encore un peu embarrassés dans les formes latines et les habitudes de la galanterie à la mode. Ils n'en ont pas moins fait succéder l'ordre dans les lettres au désordre de la Renaissance, repris et continué un progrès régulier dont le mouvement avait été interrompu par les folies d'une érudition sans goût et d'une imagination sans pudeur et sans frein. Nous leur devons, dans Voiture, le tour, l'esprit, même le ton de l'histoire ; l'harmonie, la précision des anciens et la force, dans Malherbe ; avec l'inspiration chrétienne, la majesté et la grandeur dans Balzac ; et Descartes ajoute à ces diverses qualités, à cette noblesse soutenue, jusqu'alors ignorée de nos pères, la puissance d'une logique irrésistible, la lumière d'une raison philosophique débarrassée du fatras d'une science indigeste, accessible par une certaine familiarité sans bassesse, même aux intelligences médiocres. Il latinise moins que Calvin ; sa phrase déjà moins longue et moins essoufflée à son terme, c'est la nôtre. Loin de vomir des injures ou des obscénités sur ses adversaires comme celle du dictateur de Genève, elle a une simplicité grave sans ornement artificiel, et, pour me servir d'une expression d'Horace, la dignité modeste d'une « matrone romaine ».

Tout est prêt en somme, et demain, sur la scène glorieuse où Corneille, Bossuet, Fénelon, Racine, Molière exciteront l'admiration universelle, nos pères auront quelque peine à se souvenir que Malherbe, Balzac ont engendré l'éloquence et la poésie, Descartes, en un certain sens, la philosophie.

Digitized by Google

En un mot, dans le même temps que la France, sous des rois catholiques, rentrait dans la vérité avec la paix religieuse, les Lettres rentraient dans l'ordre, et la beauté ornait l'ordre et la vérité. Mais le *Discours de la Méthode*, s'il est vrai, en plus d'un détail, est, dans son ensemble, une ombre au tableau. L'éclat de la sainteté, dans les lettres, ne se reverra plus, même dans les grands jours du règne de Louis XIV.

A. Charaux.
T. O.

Digitized by Google

MELANGES

CHANSONS DE GESTE (1)

C'est, plus que jamais, une vocation, celle du poète. Quand il est si facile, avec un peu d'imagination, beaucoup de mémoire, assez d'audace et une psychologie plus ou moins fantaisiste, de broder un roman, d'en vivre et même de s'en faire un nom et des rentes, il faut vraiment avoir plus que du courage, pour prendre son élan vers un idéal peu lucratif, et laisser là les torsades brunes, la chevelure d'or, les yeux de nacre d'une créature terrestre et de rapport, récompensée elle-même de sa vertu peinturlurée par un riche mariage, pour écouter, non pas la voix de la Muse, comme aurait dit Boileau, mais la voix de Dieu, qui est le poète par excellence ; car le beau est de l'essence du vrai, et la vérité, c'est Dieu.

Remonter aux temps antiques de notre féodalité si chrétienne, voire même jusqu'à Charlemagne et Roland, jusqu'à Guillaume d'Orange et son neveu Vivien, communié par son oncle, au moment d'expirer, à deux pas du champ de bataille ; remonter jusqu'à Olivier et Aude, sa sœur, cette vierge silencieuse qui nous a laissé une si douce et profonde impression, par la constance de son amour inébranlable pour Roland, sans que son inventeur nous ait fait connaître la neige de son teint, l'éclatante blancheur de ses dents, les roses de ses joues, le corail de ses lèvres, et une foule d'autres choses également banales ; se contenter, dans une suite de trois cents pages, pour intéresser un public souvent frivole, de nos chroniques, de nos légendes, de notre histoire, de notre foi, de notre héroïsme, depuis Roncevaux jusqu'à Reichshoffen, de notre patriotisme et de nos croisades, s'élever du comptoir des savantes et sèches analyses, et du scepticisme bien portant des

(1) Chansons de Geste, par Georges Gourdon, ouvrage couronné par l'Académie française. Préface du vicomte M. de Vogué. Paris, Alphonse Lemerre, passage Choiseul (23-31).

Digitized by Google

rhéteurs à la mode, pour aller jusqu'à Dieu, et remettre ou plutôt retrouver dans sa main le fil d'or d'où descend sur la terre la poésie, maîtresse souveraine des Lettres, car elle en est l'expression la plus haute et la plus pure, voilà ce qu'a tenté M. Georges Gourdon ; et je ne suis pas le seul à penser qu'il a réussi.

Il n'a pas reculé, même devant l'Eucharistie ; et Perceval, à la quête du saint Graal, c'est-à-dire du vase sacré dans lequel a coulé le sang de Jésus-Christ, lui a inspiré quelques-uns de ses plus beaux vers :

« Tandis que ses amis, l'âme ailleurs occupée,
A d'amoureux exploits consacrent leur épée,
Perceval s'abandonne à son rêve divin !.....
Monstres, géants, démons, lui barrent le chemin,

Mais en vain... En vain la magie multiplie ses illusions, pour le charmer ou l'effrayer.....

« Le chevalier se signe, et la vision fuit. »

Alors

« Le Diable, ne pouvant l'abattre, le séduit.
Le voici transporté dans un lieu de délices ;
La luxure et l'amour, de la beauté complices,
Par les enlacements de leur art infernal
Amollissent ce cœur sans tache, virginal ;
Et le mal, ce vautour, terrasse la colombe ;....
Rosefleur apparaît, et Perceval succombe ! »

Pour se relever bientôt, car

« ..... Soudain le remords dans son âme est entré ;
Triste jusqu'à la mort il a longtemps pleuré...
En vain l'idéal fuit, quand il se croit vainqueur,
Un espoir indomptable exalte son grand cœur ! »

Et

« ..... Marchant avec lui, le Ciel fait des miracles. »

Perceval a conquis le saint Graal.
Ainsi :

« Nos aïeux, pour le Christ, allaient au bout du monde.....
Et nous, leurs descendants déchus, chrétiens sceptiques,
Dont l'égoïsme fuit les tâches héroïques,
Ingrats envers le Christ qui nous fit ses élus,

Digitized by Google

Sensuels ou railleurs, nous n'osons même plus
Approcher de ce Dieu qui dans l'Eucharistie,
Mieux que dans le saint Graal, venu d'Arimathie,
De l'obstiné pécheur attendant le retour,
Veille, éternellement captif de son amour ! »

Il n'est que trop vrai ! Et cependant, le patriotisme de nos cuirassiers à Reichshoffen, n'est-il que païen ? Peut-on mourir, à vingt ans, avec joie, pour un drapeau, si ce drapeau, en rappelant la patrie, ne rappelle aussi l'église et le clocher natal ? Non, mille fois non, et nos soldats de 1870 portaient, pour la plupart, sur leur cœur, à côté du souvenir de leur mère, un souvenir protecteur de la mère de toutes les mères du doux pays de France.

Aussi, à peine Mac-Mahon a-t-il dit :

« Chargez ! » Le régiment s'ébranle, entier, pareil
A quelque être inouï sous les feux du soleil !
Penchés sur le pommeau de leur selle, intrépides,
Ils vont, pointant au corps et sabrant sur les brides,
La mitraille les fauche, avec des craquements
Horribles, les boulets ouvrent des trous fumants
Dans cet amas d'éclairs qui passe et tourbillonne ;
La salve les renverse et l'obus les moissonne...
Où sont-ils ?. . Perdus ?. . Non ! les voici, balayant
Tout ce qui fait obstacle à leur vol effrayant ;
Et l'armée allemande, ouvrant son orbe immense,
Flotte, hésite, et recule enfin. — Vive la France !...

Mais, l'héroïsme, même surhumain, est impuissant contre un ennemi caché ; contre

... ces tueurs invisibles
Qui, de loin, sans danger, les choisissaient pour cibles ;
Ne pouvoir arriver jusqu'à ces Bavarois
Blottis dans les houblons et derrière ces bois,
Pour cracher son mépris à leurs faces épaisses,
Et d'un coup, les clouer pantelants sur leurs pièces !

Quel désespoir ! Ces lâches Bavarois était cependant moins lâches que ces cents lâches d'une chambre vouée dès aujourd'hui à l'exécration de la postérité, qui, hier « la mort dans l'âme », condamnaient à mort les chevaliers du Christ et la liberté. »

Digitized by Google

Mais nos cuirassiers, enfants du peuple, pour la plupart, c'est la France qui passe ! Et leur souvenir nous console. Les voilà,

« Ivres, les poings crispés, les yeux levés au ciel,
Et leur âme flottant loin du monde réel,
Ils vont, troupe héroïque, aux trois quarts décimée,
Que le vertige emporte à travers la fumée,
Par-dessus les blessés et les chevaux épars,
Un deuil inexprimable emplissant leurs regards...
Et beaux comme des dieux sous l'armure étoilée,
Les derniers cuirassiers plongent dans la mêlée !...

Ne pleurons pas, chantons ces immortels soldats,
Et gardant de l'oubli nos cœurs trop vite ingrats,
Répandons les lauriers et les fleurs par jonchée,
Sur le vaste ossuaire où leur ombre est couchée ;
Car, Français d'un autre âge et vaincus sans rivaux,
Ils ont dans notre histoire éclipsé Roncevaux !. »

Le poète, si dramatique dans la peinture d'un Sigebert, d'un Chilpéric, d'une Frédégonde, a touché avec bonheur, en maint endroit, notre cœur là où vibre la France dans sa foi et son patriotisme ; mieux : la France et ses deux patries de la terre et du ciel. Qu'il continue à mettre ses vers brillants, sonores, harmonieux au service de Dieu et de Jésus-Christ. Jésus-Christ, c'est la souffrance et l'amour ; c'est la source inépuisable où le poète peut rassasier son cœur d'amour, et nourrir dans l'amour son génie pour peindre l'homme, c'est-à-dire, l'humaine souffrance.

O croix, tu es l'arbre de la poésie, comme tu es l'arbre de la liberté !

A. Charaux.

L'EGLISE NAISSANTE ET SAINT PAUL

Méditations sur les actes des apotres (1).

Tel est le titre d'un livre qui vient de sortir des presses salésiennes de Marseille.

Malgré l'anonymat que veut conserver l'auteur, il nous sera permis de dire que cet ouvrage a été fait par un très pieux et très savant cha-

(1) Marseille, librairie Salésienne, 78, rue des Princes. Dépôt : Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris. Prix : 4 fr. franco par la poste.

Digitized by Google

noine d'Aire, lequel a déjà rendu des services signalés à l'histoire et à l'archéologie locales.

On doit se demander avant toute chose si l'auteur n'aurait pas mieux intitulé son œuvre, en écrivant : *L'Eglise naissante et les Apôtres.*

Oui, telle fut bien l'intention première de l'érudit chanoine, mais il nous dit lui-même qu'il changea d'avis lorsqu'il s'aperçut que saint Paul est en vérité le grand héros du beau livre des *Actes*. Nous ne voulons pas le contredire, d'autant plus que l'auteur a soin de poser la réserve et la déclaration suivantes :

« Saint Pierre aussi occupe une grande part dans les *Actes des* « *Apôtres*. On est heureux de le trouver au berceau de l'Église avec « l'auréole de sa suprématie et de son infaillibilité.

Pourquoi donc ce titre : *L'Eglise naissante et saint Paul.*

Pourquoi pas : *L'Église naissante et saint Pierre* ?

Non : c'est qu'en effet une grande chose domine tout aux premiers jours du christianisme à savoir, la vocation des gentils, l'entrée des Goim dans l'Eglise. Or, qui a été l'apôtre des Gentils, des Goim ? — Saint Paul. Il le déclare lui-même expressément dans son épître aux Galates :

« *Qui enim operatus Petro in apostolatum circumcisionis, operatus est* « *et mihi inter Gentes* (1). »

Sans doute, Paul alla d'abord aux Beni-Israël, aux circoncis ; oui, mais voyez donc comme il leur dit avec un ton d'autorité qui enthousiasme : « Nous avions ordre de vous évangéliser les premiers ; mais « puisque vous repoussez notre prédication, nous allons aux Goim. »

Ainsi, ce qui est le principal dans les *Actes*, c'est le passage de la foi qui va des Juifs aux Gentils, et comme saint Paul est la grande figure qui s'agite sur ce fameux événement, il n'est pas étrange que le savant écrivain ait mis en tête de son livre : *L'Eglise naissante et saint Paul.*

Resterait seulement à expliquer un peu cette expression *naissante*.

On irait assurément contre la pensée de l'auteur, si l'on prenait ces mots *Eglise naissante* dans ce sens : *Eglise qui se forme, qui se constitue.*

Non ce n'est point cela. L'Eglise ne se formait pas, ne se constituait pas. Elle était déjà formée, constituée. Elle existait entière, totale. Elle avait son dogme, sa morale, son culte, sa hiérarchie, son chef su-

(1) Dieu m'a fait l'apôtre des nations de même qu'il a fait Pierre l'apôtre des Juifs.

Digitized by Google

prême et son magistère infaillible. Le Christ, avant de monter aux cieux avait réglé tout cela, de sorte qu'ici l'expression : l'*Église naissante* signifie simplement l'*Église aux premiers jours de son existence, de son action sociale.*

Le titre du livre nous paraît donc suffisamment bien choisi. Quant au contenu de l'ouvrage, il offre comme un panorama saisissant. A mesure qu'on tourne ces feuilles, et qu'on lit ces pages, on assiste à des scènes du plus haut intérêt.

On y voit la malédiction divine qui descend implacable sur la tête des Juifs.

On y voit, par contre, la grande bénédiction des Goim, et la course empressée des gentils vers la montagne de Sion.

On y voit Jéhova conduire à la réalisation de ses desseins même la liberté humaine et déployer tous les événements du monde pour le triomphe final du Ghrist et de l'Eglise.

D'un côté, c'est la cité de Satan, qui essaie de barrer aux hommes leur chemin vers le ciel.

D'un autre côté c'est la cité du Christ, qui marche toujours et qui toujours crie son admirable devise : *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (1).

Ici la lutte du ciel contre l'enfer, l'Eglise contre le sanhédrin et le prétoire.

Là Paul qui exige que le municipe vienne à la prison publique lui faire des excuses, et Paul néanmoins qui laisse ses mains se charger de chaînes, afin qu'ainsi il aille à Rome pour y prêcher le nom de Jésus-Christ, et qu'il y puisse dire ces fières et nobles paroles : *Ego Paulus vinctus Christi pro vobis gentibus. — Obsecro itaque vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis. Verbum Dei non est alligatum* (2).

Et enfin par dessus tout, vous apercevez la croix et sa devise : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*

Voilà le contenu de ce livre, le contenu qui apparaît à vos yeux pourvu que vous le lisiez en méditant et en priant.

Ecoutez le conseil que donne l'auteur : faites oraison mentale : construisez les lieux, observez les personnes et les choses, et puis

(1) Si Dieu combat avec nous, qui nous vaincra ?

(2) Je suis l'enchaîné du Christ pour vous, ô gentils. Moi, l'enchaîné du Christ, je vous prie de marcher là où Dieu vous appelle. Ah ! je le vois, je suis enchaîné, mais ce qui n'est pas enchaîné c'est la parole de Dieu.

Digitized by Google

mettez-vous là. Alors, vous verrez, vous entendrez, vous vous agiterez, vous vous animerez, vous combattrez, vous vivrez de vie véritable, oui vraiment, car *hoc est vita vitalis*.

Puisqu'il s'agit ici d'un livre de *Méditations*, on peut, ou plutôt on doit se demander à quelle méthode il se rattache. A saint Benoît, à saint François, à saint Ignace, à saint Philippe de Néri, au vénérable Olier ? Car nous savons tous que ces maîtres fameux en vie spirituelle ont laissé des procédés spéciaux de prière, qui sont très utiles à la conversion et à la perfection des âmes. De ces illustres éducateurs des chrétiens quel est donc celui que le savant chanoine a pris pour modèle, dans sa manière de faire ?

Ce serait, d'après nous, saint Philippe de Néri, le père des Oratoriens de Rome, qui avaient pour occupation principale d'expliquer aux pauvres pèlerins l'Ecriture, en mettant çà et là quelques pieuses affections.

Chose singulière ! Les *Méditations sur les Actes des apôtres* ressemblent beaucoup aux *Réflexions morales* de Quesnel, qui appartenait à l'Oratoire de France et qui fit son « travail avec un profond sentiment « religieux, une véritable onction, un rare sérieux et une grande force « de pensée. »

Le pape Clément XI disait lui-même que personne en Italie ne serait capable de composer un ouvrage semblable.

Assurément cette parole du Souverain Pontife ne saurait approuver en rien les erreurs contenues dans le livre du fameux janséniste, puisqu'il les condamne solennellement dans la célèbre constitution *Unigenitus*. La louange ne tombe donc que sur le reste et spécialement sur la méthode des Oratoriens.

Que si l'on trouve mauvais que nous avons pris un livre hérétique pour terme de comparaison, nous répondrons qu'il nous est facile de trouver ailleurs et de renvoyer, par exemple aux *Elévations* ou aux *Méditations* de Bossuet. Qui sait ? Peut-être quelques-uns encore verront-ils de mauvais œil que nous ayons l'audace de rapprocher le chanoine d'Aire de l'Aigle de Meaux. Il faut pourtant choisir entre Bossuet et Quesnel ; car, en vérité, en dehors de l'un ou de l'autre, nous ne pourrions rencontrer personne qui ait donné à notre savant auteur la méthode qu'il a si bien employée.

Qu'il nous soit maintenant permis de citer l'extrait suivant de l'*Introduction* :

« Un livre de doctrine chrétienne a peu d'attraits pour notre nature,

Digitized by Google

« dont le péché a faussé le goût. Si suave que soit la parole de Dieu, « il faut beaucoup prier, pour que nous méritions de la goûter, et ensuite « nous devons nous l'assimiler à petites doses, comme on prend un « remède. Nous ne saurions assez recommander à ceux qui nous « liront, de procéder lentement à cette lecture, et de nous suivre pas « à pas, sans intervertir l'ordre des méditations...

« Les méditations scripturales offrent de précieux avantages ; on « trouve partout en effet dans nos saints Livres le langage des faits, « et l'on y parle généralement aux sens. La parole de Dieu, qui y est « contenue, s'y rend sensible : elle y est d'ailleurs presque partout « empreinte d'une poésie, qui, en venant nous prendre dans l'humble « région des sens, stimule notre imagination, émeut notre cœur et « nous élève comme à notre insu jusqu'aux sommets de l'âme, où nous « apprenons à adorer Dieu en esprit et en vérité. Nous devons ajouter « que l'enseignement chrétien tire une grande force de la citation du « texte sacré, celui-ci étant comme le vêtement divin qui lui donne « beaucoup d'autorité en même temps que beaucoup de charme. »

Cette dernière réflexion de l'auteur est tout-à-fait conforme à la pensée de Léon XIII, qui dit dans son encyclique sur l'étude des saintes Ecritures :

« Une vertu propre et singulière des Livres sacrés, c'est de com- « muniquer à l'orateur une parole magistrale, libre, nerveuse, et « entraînante. En effet, celui qui met dans sa prédication l'esprit et la « force de la parole divine ne parle pas seulement *in sermone*, mais « encore *in virtute et in Spiritu Sancto, et in plenitudine multa*.

« C'est pourquoi ils ne font pas ce qui convient, ces prédicateurs « qui n'ont que le langage de la science et de la prudence humaines, « et qui s'appuient sur leurs propres arguments beaucoup plus que « sur les arguments de Dieu.

« Quelque brillante que soit l'éloquence de ces hommes, elle est « forcément toute froide et toute languissante, parce qu'elle n'a pas la « puissance de la parole divine. C'est que la parole divine est vivante, « efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants. »

Nous ne disons rien des trois appendices qui terminent l'ouvrage du savant chanoine.

Les deux derniers rentrent dans ce que l'on appelle les *Prolégomènes* de l'exégèse catholique.

Quant au premier il appartient naturellement à un troisième livre que prépare l'auteur, et qui aura pour titre *Les Épîtres de saint Paul*.

Digitized by Google

Cette courte synthèse de la doctrine prêchée par le grand apôtre est d'une haute science et d'une magnifique envolée.

Nous finissons cette brève analyse en adressant nos plus sincères et nos plus vives félicitations au très savant et très pieux auteur de l'ouvrage : *L'Eglise naissante et saint Paul. Méditations sur les Actes des Apôtres*.

Dieu veuille qu'il ait une grande diffusion, et qu'il fasse aux âmes tout le bien espéré.

FR. BERNARD,
du Tiers-Ordre de Saint-François.

LES IDÉES D'UN ÉVÊQUE ITALIEN

Qui n'a entendu parler pour la Religion du besoin de se moderniser, de s'adopter au monde actuel ? D'ordinaire cette inspiration souffle des pays non latins. Dans certains milieux il est même reçu que là seulement se trouvent lumière et progrès. Aussi on est heureux de constater que la mentalité latine, elle aussi, est susceptible de renouveau. A ceux donc qui, non par diletanttisme, mais simplement de cœur, recherchent des choses nouvelles, *vinum novum*, auprès des maîtres non suspects, *in utres veteres*, volontiers j'offrirais les ouvrages de Mgr Bononelli. Pour se convaincre que l'évêque de Crémone n'est pas précisément en arrière du mouvement moderne il suffit de lire son étude intitulée « *Ce qu'il faut penser du XIXe siècle* » (1). Ce qu'il en pense, bravement il le dit : « Je crois qu'il ne peut y avoir homme sensé, myope en histoire au point de ne pas aimer mieux vivre en ce siècle qu'en aucun de ceux qui l'ont précédé. » Ainsi pour Mgr Bononelli, le siècle qui vient de finir est malgré tout, un siècle de progrès. De progrès scientifique d'abord, et qui en doute ? de progrès politique aussi ; après tant d'efforts tentés dans ce sens, un recul absolu n'est guère possible ; — de progrès social ; c'est la conséquence des deux premiers ; de progrès moral, et de celui-là on en peut juger par l'état du clergé séculier et régulier qui, de l'aveu même des adversaires, est supérieur à celui du passé ; — de progrès religieux enfin : l'extension géographique de l'Evangile en est la preuve magnifique.

Ces idées ne sont pas neuves et ce n'est pas leur exposé que nous signalons surtout chez Mgr Bononelli. Le charme de l'ouvrage, c'est

(1) *Ce qu'il faut penser du XIXe siècle*, 1 vol. in-12, pages 152, 2 fr. 50, Ch. Amat, 12, rue Cassette.

Digitized by Google

la simplicité, la sincérité avec laquelle le pieux italien sait, en ces divers progrès, reconnaître la Providence. Esprit théologique, les mouvements d'en bas ne le troublent pas, il sait tranquillement les observer et les juge sainement. Pourquoi ses idées si élevées, si chrétiennes ne sont-elles pas plus communes? Les adversaires seraient alors moins tentés d'accuser l'Église d'être l'ennemie du progrès et de la civilisation.

Si Mgr Bononelli connaît les avantages de son siècle, il en sent aussi les défaillances. Pour nous prémunir contre deux écarts dans la pratique religieuse, il a publié *Sentimentalisme et formalisme* (1). Sous prétexte en effet que la religion est une affaire de cœur, beaucoup, — parmi les hommes les plus cultivés, — en viennent à mettre de côté toute pratique positive, extérieure du culte. Que gardent-ils donc? Oh! très peu de choses. Ecoutez plutôt cette description du sentimentalisme: « C'est une espèce de sympathie pour le bien, le vrai, une admiration de la vertu...., c'est comme une aspiration, bonne, délicate, qui reste toujours une aspiration,... une belle fleur qui ne donne aucun fruit, mais un souffle parfumé. » — D'autres au contraire, — et il s'agit ici de personnes appelées dévotes, — s'appliquent tellement aux pratiques extérieures qu'elles en perdent tout sentiment intime. C'est le Formalisme. On trouvera en cet opuscule les conseils les mieux appropriés à la pratique d'une religion éloignée de ces excès, mais « accueillante, active, généreuse, pleine de charité, d'une religion démocratique », celle, en un mot, que semble demander notre société.

Mais l'ouvrage que nous tenons le plus à recommander a pour titre « *I misteri cristiani* », « *Mystères chrétiens* » (2). C'est le recueil des instructions adressées à son peuple par Mgr Bononelli aux principales fêtes de l'année. L'ouvrage est précédé d'une vingtaine de pages d'introduction par M. Sauvé. Voici, résumée, l'appréciation du prêtre Sulpicien: pour la forme cette « somme de prédications populaires » est claire, méthodique, variée, — choses tant estimées parmi nous, — pour le fond, elle est doctrinale, pratique, pieuse. Peut-on mieux engager le clergé à les fréquenter?

Nous ajouterons: Mgr Bononelli est italien et il est moderne. Il est italien et, dans l'espèce, c'est une recommandation. S'il est vrai —

(1) *Sentimentalisme et formalisme*, 1 brochure in-12, pag. 98, Ch. Amat, 1, rue Cassette.

(2) *Mystères chrétiens*, 2 vol. in-12, pag. 386 et 280. Introduction de M. Sauvé S. S., prix, 5 fr., même librairie.

Digitized by Google

l'aveu est de M. Sauvé — que « trop longtemps la piété française s'est ressentie de la solennité du grand siècle », un moyen de donner à son allure plus de souplesse, plus d'aisance, c'est de la mettre à l'école italienne. On peut, si l'on veut, apprécier diversement le caractère italien ; mais, tout le monde le sait, dans le domaine religieux comme dans le domaine de l'art, nos voisins sont des maîtres.

Et il est moderne. S'il prêche la religion d'autrefois, c'est aux hommes d'aujourd'hui. Il s'agit, par exemple, de la conduite d'Hérode. A ce propos, la question des rapports des deux pouvoirs est traitée, très bien traitée. Ailleurs c'est la question des riches et des pauvres qui est exposée.

Ce livre sera lu et tous ceux qui aiment le vrai pensé par une âme moderne sauront infiniment gré à l'excellent traducteur de leur avoir fait connaître les ouvrages du vénérable évêque de Crémone, Mgr Jérémie Bononelli.

F. Grégoire de Tours.

LA CHRONIQUE DES OBSERVANTS D'ITALIE (1).

La chronique des Observantins de la famille d'Italie que vient de publier le R. P. Léonard Lemmens, (Cf. *Et. franc.* tom. VIII, p. 311) est certainement l'ouvrage le plus intéressant de ceux qu'il a fait paraître jusqu'à présent. Elle nous confirme, avec amples détails, les différents récits de Jacques de Pérouse, de Glassberger, et de Mariano de Florence suivi par Wadding, touchant l'histoire de cette importante réforme de l'ordre Franciscain : l'Observance d'Italie.

Bernardin de Fossa (ou d'Aquila) n'est pas un inconnu. Entré dans la réforme en 1445, il fut vicaire de la province de Saint-Bernardin à trois reprises de 1454 à 1460, de 1463 à 1464 et de 1472 à 1475. Il mourut le 27 novembre 1503. Son culte immémorial fut reconnu par Léon XII le 26 mars 1828, et sa fête se célèbre le 7 novembre.

On a de lui des écrits spirituels (Cf. Sbaralea. p. 38 et 126 du supplément), et quelques traités historiques, une histoire de Santo Angelo de Ocra (Bibl. S. Marc à Venise (Z. L. CXLIII Bess. fol. 233 et s.), une vie

(1) *B. Bernardini Aquilani Chronica fratrum minorum Observantiae.* Ex codice autographo primum edidit fr. Leonardus Lemmens, O. F. M. Romae. Typis sallustianis MCMII. in-8 de XL-130 p. avec 2 phototypies, 3 fr.

Digitized by Google

du Frère Philippe d'Aquilée écrite en 1456 et imprimée en 1870 à Rome par le P. Hugues de Pescocostanzo, etc; enfin divers opuscules.

La chronique des Frères mineurs de l'Observance était inédite. Elle a été retrouvée par le P. Golubovich à la bibliothèque nationale de Naples (VIII, C. 12), dans un ms. anonyme, et l'attribution qu'en fait le P. Léonard à Bernardin ne semble pas douteuse. Par malheur, un seul ms. de cette chronique nous est connu. Encore est-il incomplet! C'est du moins un autographe, s'il faut en croire l'éditeur, et les deux phototypies qu'il ajoute à sa publication. Le récit s'arrête à l'année 1469; d'après deux mentions des chapitres 5 et 27, on peut augurer que l'écrit a été composé entre 1475 et 1486, probablement vers 1480. Sur ce point, il y a pourtant lieu d'avoir une hésitation. Le chapitre 108 (p. 32), parle de Jean de Capistran en ces termes : « Principalior... erat pater noster NUNC BEATUS Joannes de Capistrano... » Ouvrons le vieux récollet Wadding (*Ann.* tom. XII, p. 417), ou les *Acta Sanct.* au 23 octobre, p. 410, et nous verrons que S. J. de Capistran a été béatifié équivalemment en 1514 par Léon X qui permit le 31 décembre de cette année-là, de célébrer la fête dans le territoire et le diocèse de Forli, à la demande de Christophe de Forli, vicaire général des Observants d'Italie. Le document qui nous certifie ce fait, une lettre du cardinal Bibiena, est du 4 octobre 1515. Or, si le document de Bernardin d'Aquila est antérieur à 1486, comment a-t-il pu donner à Capistran cette épithète : *nunc beatus*? D'autant que ce Bernardin est mort en 1503. Il y a là un problème.

Il est vrai qu'alors le langage populaire béatifiait facilement les personnages morts en odeur de sainteté et qu'il ne convient pas d'attacher trop d'importance à cette épithète. Cependant dans un autre passage, ch. 3, p. 10, le narrator distingue très bien *fratres nostri beatus Joannes de Capistrano* et *frater Jacobus de Marchia*. Ce dernier ne fut en effet béatifié que par Urbain VIII.

Le récit du B. Bernardin d'Aquila est très intéressant. C'est à Brogliano que la réforme des Observants d'Italie commença en 1368, par les soins du Fr. Paulet de Foligno, un des disciples de Jean des Vallées (Cf. *Misc. Franc.* tome VI, p. 97-128. — *Acta SS.* 10 oct., p. 453. — Wadding. *Ann.* VIII, an. 1323, n° 122). Elle était loin d'être le premier effort tenté pour donner à l'Ordre un esprit nouveau. Avaient déjà paru les Césarins (1289), les Ermites Célestins (1294), les Spirituels dissous plus tard en 1318 par Jean XXII, les Clarénins fondés en 1300, et rattachés à l'Observance d'Italie en 1473 par Sixte IV, la réforme

Digitized by Google

avortée de Gentil de Spolète (Wadding. *Ann.* tome VIII, p. 103, etc.).

Ce qui caractérise l'effort tenté par le Fr. Paulet, c'est une tendance prononcée vers la vie de retraite et de solitude. Les nouveaux frères prient les bras en croix, marchant nu pieds dans des soques (p. 9); ils portent un capuce cousu (1), n'acceptent pas de ministère auprès des religieuses (p. 25-26), ne prennent part ni aux élections du général ni à celles du provincial ni d'une manière générale au gouvernement des affaires de l'Ordre (p. 25). Ils ne confessent pas les fidèles et s'établissent en des ermitages (p. 18) en petit nombre.

Enfin ils se choisissent un vicaire et des gardiens spéciaux, sous la dépendance du ministre conventuel.

Ce fut au chapitre de Padoue en 1443 seulement que les frères commencèrent à entendre les confessions des séculiers au temps de Bernardin de Sienne.

Il va sans dire que les conventuels ne virent pas de bon œil la réforme de leur propre institut. Malgré l'effort tenté par Martin V en 1430, ils refusèrent d'opérer l'union. Eugène IV, tout dévoué à l'observance, n'eut pas plus de succès que son prédécesseur; son dessein était de mettre à la tête de l'Ordre le B. Albert de Sarziano, homme agréable aux deux partis, ayant appartenu à l'ancien par sa jeunesse. Mais au chapitre de Padoue (1443), S. Bernardin de Sienne en personne fit échouer le projet pontifical (p. 31 et 32). Cependant à la prière de saint Jacques de la Marche, la famille d'Italie eut dès lors un vicaire général pour la gouverner avec plein pouvoir. L'économie administrative qu'inaugurait Eugène IV devait, en somme, réagir l'observance d'Italie jusqu'en 1517, sauf pendant la courte période de 1456-1458, après la bulle *Illius cujus in pace* de Callixte III (Cf. Wadd. *Ann.* an. 1456. n° 129 et an. 1458. n° 20).

Il est à regretter que nous n'ayons pas pour la réforme des observants de France un traité historique semblable à celui de Bernardin d'Aquila. Postérieure à la réforme d'Italie, et d'origine différente elle fut organisée plus tôt qu'elle, puisqu'elle posséda un vicaire général dès le concile de Constance (1411). Sa recherche de la vie de solitude fut moins prononcée, et la fondation d'ermitages y est plus rare (cf. Eu-

(1) « Isti frater Angelus [de Clareno] volens fratrum persecutionés vitare.... accepit habitum eremitarum et quasi fecit caparorem prout antiquitus ordo consueverat uti, dissutum tamen et simplicem. Nunc vero more nostro utuntur [Clareni] caputio, dissuto tamen et ex parte ante longo. » p. 5. et fol. 1. du ms. VIII. C. 12 de la bibl. nat. de Naples.

Digitized by Google

bel. *Die Avignonesische Observanz der Mendikanten Orden*. Paderborn. *De* 1900. — Domin. de Gubernatis. *Orbis seraphicus*. tom. II. — Gonzaga. *orig. seraph. relig.* — Taillepied. *Les antiquités de Rouen*. édit. Tougard. Jouissant d'un gouvernement autonome au même degré que celui de l'observance italienne et indépendant de celle-ci, l'observance française sera jointe plus tard à sa sœur, et c'est au sein de cette famille unie formant une nouvelle institution que le chapitre choisira le ministre de la nouvelle fraternité auquel sera soumis le vicaire ou maître général des Conventuels, dans la même mesure que précédemment étaient soumis aux Conventuels les vicaires observants (Eubel, *Geschichte der oberdeutschen Minoriten-Provinz*. Wirceburgi. 1886. p. 60).

Le P. Léonard a fort bien résumé dans son *introductio* tout le texte de la *Cronica* et il faut lui savoir gré d'avoir mis en relief tous ces événements. Le récit de Bernardin est vif, l'auteur écrit par conscience, il est plein de chaleur et d'entrain et l'intérêt est soutenu d'un bout à l'autre. Au courant de sa narration l'auteur, qui est un peu bavard, nous livre quelques détails très pittoresques, très curieux pour l'histoire des mœurs de cette époque. Et nous devons remercier le R. P. L. de nous avoir donné de ce travail historique une édition excellente.

Dans son *introductio*, il a reproduit la vie du B. Bernardin d'Aquila écrite par Antonius Amicius dans son *Funerale* imprimé à Venise en 1572. En appendice il a ajouté un extrait du même ouvrage, les *Provinciae D. Bernardini* [Senensis] *Coenobia*, œuvre du B. Bernardin d'Aquila composée en 1464. Vient enfin une table contenant une centaine de noms de personnes, table qu'on aurait pu facilement compléter et augmenter d'un index des noms de lieux.

F. Ubald d'Alençon

P.-S. — Depuis la rédaction des lignes qui précèdent, nous avons eu la satisfaction d'avoir entre les mains deux mss. intéressant l'histoire de l'Observance française. Le premier est le codex 166 in-4° du musée archéologique de Namur. C'est un mémorial du XVIe siècle. En tête la liste des ministres généraux. Folio 150 v° : Capitulum generelissimum Romae a° 1517. — Fol. 167 r° : Congregatio prima generalis fratrum minorum de observantia Berchorij, 1416 — f. 241. Generale decretum sacri concilii Constancii consulte salubriterque separans fratres minores de observantia a conventualibus.

Le second ms. ne date que du XVIIIe siècle. Il est l'œuvre du P. Jean Damascène Doyen, récollet belge. Il expose très clairement la forma-

Digitized by Google

tion de la nouvelle vicarie en 1411, sous le nom de France parisienne, vicarie qui deviendra province en 1517. Ce ms. du P. Doyen traite surtout de l'histoire des récollets de Belgique. Il se trouve aux Archives des Frères Mineurs de Malines.

Ces deux ouvrages, celui de Namur et celui de Malines, seront utilement rapprochés de la Minoritica elucidativa rationabilis separationis fratrum minorum de observantia ab aliis fratribus ejusdem ordinis, par le P. Jean de Brie. Paris, chez Jean Petit, 1499.

F. U.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LES FRANCISCAINS EN FRANCE par le R. P. Hilaire de Barenton. O. M. Cap. brochure in-12 de 64 pages. — Quatrième édition, Paris, Bloud et Cie, — 4, rue Madame et rue de Rennes, 59, 1903.

On dit par manière d'axiome : Celui qui sait tout abrège tout. Le R. P. Hilaire de Barenton s'est beaucoup occupé de questions franciscaines et il connaît bien l'histoire de son ordre. Il lui était donc plus facile qu'à un autre de donner une esquisse vivante de l'Ordre Franciscain depuis son établissement en France au XIIIe siècle, jusqu'à nos jours et de condenser, en un petit nombre de pages, la substance de gros et nombreux volumes.

La brochure du R. P. Hilaire peut se résumer ainsi : I. Arrivée des premiers missionnaires de la pauvreté. Saint François et la France. Fondation de nombreux couvents. II. L'apostolat franciscain en France au XIIIe siècle. Son caractère spécial. Conseillers des grands et défenseurs du peuple. III. L'âge d'or de la religion Franciscaine. Saint Antoine de Padoue. S. Louis de Toulouse, extirpation de l'hérésie albigeoise, pléiade de martyrs, de saints et de bienheureux. L'école franciscaine à l'Université de Paris, Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Jean Duns Scot, Roger Bacon, les écrivains et les savants du grand couvent de Paris. IV. Les Frères Mineurs et Jeanne d'Arc. Le patriotisme franciscain au XVe siècle. V. Divisions dans l'ordre de Saint-François, premières réformes, les observants. Les divers noms des Franciscains. Leur division en trois branches : Les Frères Mineurs, les Frères Mineurs Conventuels, les Frères Mineurs Capucins. VI. Les Franciscains en face du protestantisme : Les observants au XVe siècle ; ils annoncent l'hérésie protestante : les Frères Mineurs persécutés par les protestants, plus de trois cents noms de Franciscains martyrs. Les Capucins Ligueurs : l'ouest et le midi de la France ramenés à la foi catholique par les Capucins. VII. Œuvres et missions

Digitized by Google

des Franciscains, par les Tiers-Ordres séculiers et réguliers; ils créent les Œuvres de charité réclamées par les besoins de leur temps. Les Capucins au service des pestiférés et dans les incendies. Les Récollets établissent les premières Missions exclusivement françaises. Mission du Canada. Missions des Capucins dans le monde entier. Ils conservent la foi dans l'empire Turc, par la création des églises orientales unies. VIII. Les Franciscains et la Révolution. Nombreux martyrs. La renaissance de l'ordre franciscain en France et sa situation au commencement du XXe siècle. Capucins, Observants, Récollets. Nouvelles missions. Tiers Ordres réguliers et séculiers. Religieuses Franciscaines.

Malgré l'étendue et la complexité du sujet traité, *Les Franciscains en France* n'ont rien qui ressemble à un résumé sec et décharné : le R. P. Hilaire a voulu donner un portrait vivant : il l'a tracé à l'envolée, mais de manière à montrer l'ordre de Saint-François tel qu'il a été, qu'il a vécu et qu'il vit encore en France. Ceux qui désirent connaître cet ordre, et ceux dont l'esprit s'embrouille dans les dénominations de Franciscains, Frères Mineurs, Observants, Récollets, Capucins, trouveront dans *Les Franciscains en France*, très exacts et très sûrs, les renseignements qu'ils désirent et ils auront de plus le plaisir d'avoir fait une lecture très intéressante.

Quelques-uns, d'ailleurs très peu nombreux, mal renseignés, se sont étonnés que le R. P. Hilaire ait étendu le nom de Franciscains à tous les religieux de l'ordre de Saint-François, sans tenir compte de l'observance à laquelle ils appartiennent. En réalité, notre savant confrère, s'est exprimé d'une manière absolument exacte.

Par une disposition toute spéciale de la divine Providence, les trois obédiences qui constituent l'ordre des Frères Mineurs, se rattachent directement, au même titre et par une succession non interrompue à l'ordre même institué, établi et gouverné par le séraphique Père : ce sont, si l'on veut, trois arbres qui ont poussé directement sur une seule et même souche, ou mieux ce sont trois branches issues du même tronc, L'ordre franciscain, comme un arbre vigoureux, s'est développé pendant trois siècles en une tige unique. Au commencement du seizième siècle cette tige s'est épanouie, plutôt que divisée, en trois branches égales et de même dignité (1).

(1) Depuis la bulle *Felicitate quadam*, seulement, les Frères mineurs (sans addition) ont le privilège de précéder les autres *loco et honore*.

Digitized by Google

De même donc que dans une même famille, tous ont un droit égal au nom patronymique, quand même la branche à laquelle ils appartiennent y aurait ajouté un qualificatif particulier tous ceux qui actuellement font profession de la Règle des Frères Mineurs, ont un droit égal au nom de Franciscain, soit qu'ils aient le privilège de porter le nom de Frères Mineurs sans addition, soient qu'ils s'appellent Frères Mineurs Conventuels ou Frères Mineurs Capucins.

Fr. Rémi de Boulzicourt

*
* *

L'Unique nécessaire, par G. V. Rivière. — Paris, Pouget-Coulon et Roblot, 67, rue Caumartin, 1903.

On sent confusément, dès les premières pages de ce beau livre, que l'idée qui y dominera, celle d'où il a jailli et sans laquelle on ne l'eût pas écrit, celle qui fait en même temps son efficacité et sa puissance et donne leur à-propos aux leçons qu'il contient, se résume dans la parole de Jérémie, citée à la page 17 : « La terre est dans une extrême désolation parce qu'il n'est personne qui se recueille en son cœur. » Cette idée si haute éclaire tout l'ouvrage et fait sa saisissante unité. Un tableau rapide, où la pensée coule profonde sous les mots simples, nous montre d'abord avec quelle justesse elle s'applique à ces chrétiens d'aujourd'hui qui n'ont pas en eux de silence pour entendre. « Le cœur et l'esprit de l'homme, dit excellement l'auteur, sont devenus comme une place publique, comme un carrefour, où tous les soucis, toutes les pensées, tous les désirs se croisent dans l'agitation, mais où il n'y a pas de place pour *l'unique nécessaire*. » Cet unique nécessaire, vous l'avez deviné, c'est l'attention aux paroles du divin maître, l'attachement à Lui.

Faire silence est donc la première nécessité ; faire silence pour écouter la « Vérité qui parle au-dedans de nous sans bruit de paroles » ; faire silence et, dans ce silence, chercher Dieu ; puis s'assimiler les connaissances acquises par une méditation humble, et faire passer la vérité de l'intelligence dans la volonté. C'est dire qu'il faut se simplifier, par le recueillement, pour se rapprocher de Dieu et ramener la multitude de ses actes à cet acte unique, si consolant et si doux : faire sa volonté sur la terre comme au ciel. « Agir ainsi c'est tout remettre dans l'ordre, puisque c'est retourner à cette unité parfaite qui est en Dieu. »

Digitized by Google

C'est dans cet ordre, qui amène avec lui la paix et la joie, que naît la vraie prière du cœur, continuation du recueillement intérieur, le cœur tourné vers Dieu. L'auteur la suit avec une pieuse sollicitude dans ses expressions les plus parfaites, dans le Pater, dans l'Ave-Maria, dans les merveilles de la liturgie, de la Sainte-Messe et de l'Eucharistie, pour arriver enfin à l'Evangile, dont la méditation assidue nous fait connaître la vie intérieure de Notre-Seigneur et nous montre la nécessité d'y unir la nôtre qui sans cela resterait stérile.

Nous arrivons ainsi, par un merveilleux enchaînement de pensées fortes, à la vie chrétienne, dans son salutaire rayonnement de renoncement, d'action et d'œuvres faites pour la gloire de Dieu, à l'exemple du divin Maître qui a bien fait toutes choses.

C'est avec cette ampleur étonnante que l'idée première s'est développée devant nous jusqu'à embrasser dans sa souveraine plénitude toute la vie intérieure, du silence où elle germe aux œuvres où elle s'épanouit. Elle s'est étendue et a gagné pour ainsi dire de proche en proche, par phrases claires, où tous les mots portent, où sont enchassées avec un art profond, les plus merveilleuses citations des Evangélistes et de saint Paul ; elle a gagné par paragraphes, par sections, par chapitres fortement enchaînés ; elle a gagné et finit par vous envahir tout entière. On est étonné et subjugué par cette marche puissante. L'impression en est saisissante. Et cependant une paix, une joie, une douceur indicible vous pénètrent, car l'Evangile rayonne partout, sourit à chaque page. On dirait que l'auteur n'a voulu qu'en dévoiler, dans leur divine unité, les beautés et les consolations. Il y a réussi avec un remarquable bonheur et le livre qui en est résulté est une des plus belles synthèses qu'on ait faites depuis longtemps des vérités fondamentales de notre sainte religion. Il faut le lire, le relire, le relire encore et le méditer.

H. Matrod.

* * *

Pages d'Evangile par l'Abbé Planus. — Paris, Poussielgue, 15, rue Cassette.

« Mieux comprendre ! mieux aimer ! » (p. 201). — Voilà le but de l'auteur dans ses *Pages d'Evangile*. Il faut reconnaître qu'il y a pleinement réussi. Par deux fois déjà, nous avons souligné le mérite de l'ouvrage.

Digitized by Google

Le tome III *De la dernière Cène à l'Ascension*, n'est pas pour affaiblir notre jugement. On y rencontre, en effet, avec la même limpidité d'exposition, l'art, constamment heureux « d'aller jusqu'au bout de l'application de l'Evangile aux choses du jour » ; le même loyalisme dans l'affirmation de la vérité intégrale ; la même délicatesse à donner aux âmes de sérieux conseils de réforme intérieure, sans rien sacrifier des austérités de la morale ni des exigences de l'orthodoxie catholique.

En condensant les déclarations des conciles et les travaux des grands auteurs, l'abbé Planus nous a offert sur l'*Institution eucharistique*, un petit chef-d'œuvre de catéchèse dont on ne saurait nier la valeur documentaire.

Les Religieux persécutés liront avec fruit le commentaire sur le *Dernier Entretien de Jésus-Christ*. Les défenseurs du féminisme chrétien apprendront au chapitre des *Apparitions* la charte rédemptrice et l'armorial incomparable de la femme telle que Dieu l'a faite, telle que l'Eglise l'a consacrée, telle que l'ont vu passer vingt siècles de civilisation.

P. Léon,
O. M. C.

*
* *

Les Origines par l'abbé de Curley, 1 vol. in-8° couronne de 282 pages. — Aubanel, Avignon, Paris, 2 fr. 50.

Le volume de M. F. de Curley contient quatre études détachées sur ce sujet commun : « les origines ». Il s'agit, on le devine, des origines de l'humanité et du monde, de la création, en un mot. La première de ces études est philosophique et emprunte la forme du dialogue ; les trois dernières appartiennent à l'exégèse. Je ne voudrais pas dire qu'en ces pages, tout soit neuf, et qu'on ne saurait saluer, de ci de là, quelques vieilles doctrines connues; mais je puis assurer cependant qu'il y a quelques points, traités d'une manière originale, qui méritent attention.

L'étude philosophique (pag. 1 à 56) se résume en cette affirmation : le monde tel qu'il est et se révèle à notre observation ne peut être éternel. Et, pour démontrer sa thèse, M. Frédéric de Curley fait uniquement appel à l'argument mathématique. La théorie générale du nombre est traitée avec assez d'ampleur pour être claire sans devenir fastidieuse, la distinction futile entre la multitude infinie et le nombre infini victo-

Digitized by Google

rieusement réduite à néant, l'impossibilité du nombre infini réalisé, solidement établie. Comme le question était complexe, l'auteur, l'a divisée en quatre propositions secondaires : I. Le monde n'est pas le monou (l'être essentiellement unique.) — II. Le monde n'a pas été précédé dans l'existence par une série infinie d'autres mondes : — III. Le monde a eu un premier mouvement ; — IV. Le monde a eu un premier instant. De la sorte, tombent, les unes après les autres, les opinions des anciens philosophes sur l'éternité de la matière, les doctrines modernes des monistes relatives à l'éternité du mouvement, l'affirmation des thomistes, qui, comme on le sait, croient qu'on ne peut scientifiquement démontrer l'impossibilité de la création éternelle du monde, envisagé dans sa totalité.

Ces conclusions aboutissent donc à la thèse, présentée il y a quelques mois ici-même, par le R. P. Chrysostome de Calmpthout, et défendue depuis des siècles par l'école bonaventuriste, aussi n'avons-nous pas été peu surpris de trouver, à la page 3e du volume de M. de Curley cette phrase, échappée sans doute à sa perspicacité : « Albert le Grand « et saint Bonaventure pensent qu'il est impossible de démontrer le « commencement du monde, envisagé, soit dans sa totalité, soit dans « ses parties. » Le Séraphique Docteur est en effet un chaud partisan de la création dans le temps et de l'impossibilité d'un monde éternel. Cf. II Sent. dist. 1, p. 1, — a. 1, q. 2.) Cette remarque, cependant si nécessaire qu'elle soit, n'enlève rien à la force démonstrative de la première étude de M. de Curley.

L'exégèse inspire les trois études suivantes qui ont pour objet : l'œuvre des six jours, l'Eden, la première page de l'histoire.

Que faut-il entendre par *les jours* dont parle Moïse, dans son récit de la création ? Il y a fort longtemps que la question est posée. L'auteur des « *origines* » n'admet ni les jours consécutifs des anciens, ni les jours époques démesurément allongés des modernes. Ces jours indiquent seulement le nombre et l'ordre des « *évolutions créatrices* ». L'expression est de M. l'abbé de Curley. Elle signifie que, des jours innombrables pendant lesquels s'est formée la terre, Moïse n'a voulu en retenir que six. Ces six jours ont coïncidé avec le commencement des principales actions créatrices : ce sont les « jours mémorables, les « jours types, les jours dates, plus énergiquement encore, les jours de la Création ». D'après ce système, le commencement d'une nouvelle phase, d'une nouvelle évolution peut être antérieur à la fin de l'évolution précédente. Là se trouve le point le plus intéressant de cette

Digitized by Google

explication, nouvelle, sinon dans tous ses détails, au moins dans son essence et sa démonstration, et la supériorité qu'elle présente sur le système des jours-périodes et jours-époques. Si tous les lecteurs ne sont pas convaincus en terminant ces pages, du moins reconnaîtront-ils la valeur très probable des raisonnements invoqués.

Les deux études *sur l'Eden* et la *première page de l'histoire* ne contiennent aucune doctrine vraiment originale. M. de Curley étudie tour à tour la nature, la beauté, la place et les destinées du paradis terrestre. S'il fait passer sur toutes ces vieilles questions une teinte de modernisme, il ne s'éloigne point cependant des doctrines traditionnelles. Au sujet de la chute, il entre en campagne contre les partisans de l'allégorie. Il s'attache à la lettre même du récit. L'arbre de la science est aussi réel que la flore du paradis. Le serpent fait partie de la faune et Lucifer a parlé par la bouche du serpent. Jamais l'abbé de Curley ne nomme ses contradicteurs ; comme il n'est pas difficile de les découvrir il laisse ce soin à ses lecteurs.

Le volume se termine par une courte et, conséquemment, très sèche étude sur l'apocalypse qui termine les temps, dont la Genèse avait raconté les commencements.

On ne ferme point ce livre sans emporter dans son esprit un peu plus de lumière, dans son cœur un peu plus d'amour pour les œuvres de Dieu. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Fr. Raymond.

*
* *

Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art dans l'âme des saints et dans notre vie, par J. Hoppenot, approuvé par Son Eminence le cardinal Langénieux. 1 volume 1/4°, 372 pages, édition de luxe ornée de 368 gravures et 8 hors texte. 1901. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie. Lille, 41, rue de Metz. Paris, 30, rue Saint-Sulpice.

Cet ouvrage, paru déjà dans une édition moins luxueuse, a trouvé auprès du public, dès sa première apparition, un accueil empressé et bien mérité. Ces lignes de la préface de la nouvelle édition, en indiquent le but : « Désireux de seconder nos efforts, plusieurs de nos lecteurs nous ont envoyé de nouveaux documents sur le crucifix dans ses rapports avec l'histoire, l'art et l'âme des saints. D'autres nous ont

Digitized by Google

procuré de précieuses gravures représentant crucifix et crucifixions. »

« Nous avons pensé que la gloire de Jésus crucifié exigeait de nous l'emploi de ces matériaux et de ces représentations artistiques. »

« Le crucifix dit tout à la fois le triomphe de Jésus-Christ sur Satan et la mort héroïque de l'Homme-Dieu. Dès lors ne serions-nous pas répréhensibles, si, ayant sous la main des documents faciles à exploiter, nous refusions d'élever, à la mémoire du crucifix, ce monument que veulent bien décorer Fra Angelico et Perugin, Van Dick et Rubens, Guillermin et Girardon ? »

L'auteur s'est donc remis à l'œuvre et son livre est devenu un poème où la peinture se joint à la parole pour chanter un hymne au Crucifix.

Proscrit de demain, j'ai à parler du livre d'un proscrit d'hier. Je suis en retard, mais le proscrit me pardonnera, car il sait qu'il faut régler les choses les plus urgentes, lorsque déjà le proscripteur heurte à la porte. Aujourd'hui même à l'heure où j'écris ces lignes ceux qui se sont vendus pour faire le mal délibèrent et se préparent à me condamner comme lui. Le temps n'est pas aux longs discours, je dirai seulement que le Révérend Père a écrit sur le crucifix, comme on sait le faire quand on souffre persécution pour le Christ : ceux qui liront ses pages vibrantes d'enthousiasme chrétien se sentiront réconfortés, et en voyant comment Dieu à travers les siècles a régné par le bois ils se prendront à espérer de nouveaux triomphes et de nouveaux honneurs pour le Crucifix.

L'ouvrage se divise en quatre livres. Livre 1er : *Le Crucifix dans l'histoire*. Le Crucifix divin sur le Calvaire. La Croix, les Clous, le titre de la Croix, le précieux sang, leur culte à travers les siècles. La Croix signe de contradiction. Les Iconoclastes, les Hérésiarques attaquent le Crucifix. Les ordres religieux le défendent. Les Missionnaires élèvent des Crucifix, les Révolutionnaires les abattent. Hommage au Crucifix, à la ville et aux champs, dans les palais, au tribunal, sur l'échafaud. La marche triomphante à travers les siècles dans le monde : ses conquêtes au XIXe siècle.

Livre deuxième : *Le Crucifix dans l'art*. Les origines du Crucifix. Les trois phases du Crucifix : le Christ triomphant, le Christ souffrant, le Christ beauté plastique. Le Crucifix dans les églises. Crucifix du moyen âge, de la Renaissance, Crucifix catholique et Crucifix Janséniste. Crucifix symboliques. Le Crucifix et l'art chrétien au XIXe et au XXe siècles.

Livre troisième : *Le Crucifix dans l'âme des saints*. Les premiers

Digitized by Google

amis du Crucifix. Marie, Jean, Madeleine, le bon Larron, les Angesa-Calvaire. Le Crucifix, livre des Saints, école des renoncements journaliers, des grands sacrifices, maître de l'oraison. Le Crucifix et l'Apostolat. Le Crucifix leçon d'immolation, les Saints Stigmatisés : les Saints Crucifiés.

Livre quatrième : *Le Crucifix dans notre vie*. Le Crucifix et les débuts du jour, dans l'atelier, à l'école, dans le cabinet de travail, dans le salon. Le Crucifix et la souffrance : le Crucifix et la tentation. Le crucifix et la causerie du soir. Marques d'amour au Crucifix. Le Crucifix à l'agonie, à notre mort, sur notre tombe. Le Crucifix et la fin des temps

Décrire les quelque quatre cents gravures qui illustrent le texte serait évidemment une besogne trop longue, si intéressante qu'elle soit.

Je ne parlerai ni de la beauté de l'édition, ni de la netteté et de la délicatesse des gravures, ni du charme des récits ; le lecteur savourera toutes ces choses à loisir. Mais je dois citer quelques lignes de la lettre élogieuse adressée à l'auteur, par Son Eminence Mgr Langénieux, archevêque de Reims : « Votre ouvrage montre la Croix dans une splendeur nouvelle avec son histoire sanglante et son culte dix-neuf fois séculaire, avec ses beautés artistiques, avec sa puissance de sanctification sur les âmes d'élite, avec ses effets merveilleusement salutaires dans notre vie et dans notre mort. » C'est en quelques mots l'analyse et le juste éloge du livre.

Puisse ce livre consoler ceux qui en le parcourant en famille pleureront sur les outrages faits au Crucifié ; puisse-t-il aussi inspirer à ses lecteurs et à ses lectrices le courage de réparer les injures faites au divin Maître et de suivre le conseil que donne l'auteur en terminant son volume : « Jeunes filles, pendez à votre cou le crucifix d'argent : maîtresses de maison, mettez au mur de votre salon un beau crucifix d'ivoire ; curés, missionnaires, châtelains, dans votre ville, dans votre hameau, dans une enclave de votre parc, *sur le terrain privé*, érigez un Calvaire. »

Fr. Remi de Boulzicourt

*
* *

Conférences familières aux Ouvriers. **Portraits, dictons, dialogues, par Léon Dupont, conférencier populaire. — 1 vol. in-8° jésus. Prix : 2 fr.; franco : 2 fr. 26. Bloud, Paris.**

Les Conférences populaires sont de plus en plus à l'ordre du jour. Là, les partis s'affirment, discutent, s'organisent. Ces sortes de réu-

Digitized by Google

nions ne sont plus le privilège des grandes villes ; dans les campagnes, les conférences se propagent avec une étonnante rapidité. Bientôt les moindres villages auront leur salle de conférences. Jusqu'à ces derniers temps, les catholiques avaient semblé méconnaître la nécessité de grouper le peuple afin de l'éclairer sur ses vrais intérêts. A cet égard, l'initiative du *Sillon* et de l'*Action libérale* est un réel progrès.

Mais ce n'est point chose facile de parler au peuple. Aux débutants nous recommandons vivement les conférences familières de M. Dupont. Le conférencier a vécu de la vie de ses auditeurs. Il connaît les souffrances et les privations des familles ouvrières et il y sait compatir. Mais il ne le cache pas ; que de désordres évités, de ruines morales détournées, si le peuple faisait moins de cas des principes d'ordre, de justice et de religion. Ces principes, l'auteur les défend et les met en relief sous une forme agréable, simple et persuasive. Nous lui souhaitons le meilleur succès. F. F.

* * *

L'Œuvre du Saint-Esprit ou la sanctification des âmes, par M. l'abbé de Bellevue, licencié en théologie, professeur de dogme au Grand-Séminaire de Vannes. In-8° de XVI-467 pages. — Paris, Retaux, 1902.

Après avoir publié un premier travail sur La Grâce Sacramentelle ou Effet propre des divers Sacrements, M. l'abbé de Bellevue aborde un autre sujet également intéressant, *L'Œuvre du Saint-Esprit ou la Sanctification des âmes*. L'ouvrage a paru avec l'approbation de Monseigneur l'évêque de Vannes qui écrit à l'auteur :

« Votre livre accuse le professeur éminent, une immense lecture, et une érudition peu commune ; il est écrit dans un style clair, précis, exempt de cette phraséologie qui fatigue le lecteur sans l'éclairer. Il instruit, il captive, il édifie par l'onction communicative que vous avez su répandre à chaque page. Que faut-il d'avantage pour en faire un ouvrage remarqué et lui assurer une vogue considérable ? »

L'Œuvre du Saint-Esprit peut se résumer ainsi :

Première partie : l'âme d'un juste. — I. Nature de la grâce sanctifiante. — II. Sublimité de cette grâce. — III. Les vertus infuses et les dons. — IV. Identité entre la grâce sanctifiante, les vertus et les dons. — V. Les propriétés de la grâce sanctifiante.

Deuxième partie : la motion divine ou la grâce actuelle. — I. Na-

Digitized by Google

ture et nécessité de la grâce actuelle. — II. Efficacité de la grâce actuelle. — III. Economie de la grâce actuelle. — IV. Mystère de l'élection divine. — V. Marie économe de la grâce actuelle.

Troisième partie : les fruits du Saint-Esprit ou les œuvres surnaturelles. — I. Les Béatitudes. — II. Les vertus acquises.

Quatrième partie : La vie surnaturelle dans son épanouissement. — I. L'acte de Foi. — II. L'acte d'Espérance. — III. L'acte de Charité.

M. l'abbé de Bellevue s'est préoccupé dans tout le cours de son travail, de rester dans les limites de la plus exacte orthodoxie ; mais en même temps il a cru pouvoir s'écarter, en des points importants, de la doctrine commune des anciens scolastiques, de là des opinions sur lesquelles il nous est impossible de ne pas faire nos réserves.

Ainsi l'éminent professeur écrit : « La grâce, la charité, les vertus morales et les dons du Saint-Esprit sont une seule et même chose, à savoir la grâce elle-même considérée tantôt comme qualité déifiante, tantôt comme principe d'action. Qui a la grâce sanctifiante est par le fait même impressionnable aux touches de la grâce actuelle et capable de tous les actes vertueux, sans qu'il soit besoin de rien ajouter à cette première grâce : et lorsque le concile de Trente et les Pères déclarent qu'avec la grâce sanctifiante nous recevons toutes les vertus et tous les dons, ils veulent dire simplement, qu'avec la grâce et par elle nous sommes rendus capables de tout bien surnaturel, susceptibles d'écouter et d'utiliser toutes les inspirations de l'Esprit-Saint. » (Chap. V. Identité entre la grâce sanctifiante, les vertus et les dons, page 96.)

Ce n'est pas ainsi que l'entendent généralement les théologiens : il est vrai que M. l'abbé de Bellevue cite à l'appui de sa thèse saint François de Sales. (Traité de l'Amour de Dieu. Livre XI, chap. 8). Mais le saint docteur s'explique dans d'autres chapitres du même livre de ce Traité, où il écrit (chap. IV) : « Entre toutes les vertus, la gloire de notre salut et de notre victoire sur l'enfer est déférée à l'amour divin, qui comme *prince et général de toute l'armée des vertus,* fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. » Ailleurs (chap. II) « Non seulement les fruits de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les feuilles mêmes des vertus morales et naturelles tirent une spéciale prospérité de l'amour du cœur qui les produit », et au chapitre III : « Mais, il y a des vertus qui, à raison de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la précieuse influence de l'amour sacré et par conséquent la communication de la dignité et valeur d'icelui. Telles sont

Digitized by Google

la foi et l'espérance, qu'avec la charité regardent immédiatement Dieu : et la religion, avec la pénitence et la dévotion, qui s'emploient à l'honneur de sa divine majesté. »

Saint François de Sales ne s'écarte donc point de l'enseignement de Saint Thomas et des scolastiques en ce qui concerne la distinction entre la charité et les vertus. Quant à l'identité de la grâce et de la charité, on trouve seulement au chapitre cité (livre XI chap. VIII) ces paroles : « Dieu voulant enrichir les chrétiens d'une spéciale faveur il fait sourdre sur la cime de la partie supérieure de leur esprit une fontaine surnaturelle que nous appelons grâce, laquelle comprend voirement la foi et l'espérance, mais qui consiste toutefois en la charité qui purifie l'âme de tout péché... » Est-ce à dire que saint François de Sales ait enseigné l'identité de la charité et de la grâce sanctifiante ou plutôt n'a-t-il pas voulu indiquer simplement le rôle de la charité dans l'œuvre de la sanctification de notre âme ?

On pourrait aussi reprocher à M. l'abbé de Bellevue son dédain pour la doctrine scolatisque, sur la distinction entre la substance et les accidents. Pour lui les « *entités accidentelles* » sont des imaginations de théologiens aux abois et il écrit : « Nos adversaires, qu'ils nous pardonnent cette franchise, n'ont pour eux au contraire que le besoin de multiplier les entités accidentelles, passion philosophique un peu surannée, car tous admettront qu'il ne faut pas tenir grand compte aujourd'hui des anciennes théories scolastiques concernant la physique, et en particulier la nature des substances et des accidents. » (Chap. V. — Identité entre la grâce sanctifiante et les vertus infuses, page 106).

Et plus loin (page 114) au sujet de l'argument philosophique qui suppose dans l'âme des entités distinctes de l'âme elle-même il écrit en note : « Il serait facile au contraire d'apporter au moins quelques arguments en faveur de la non distinction entre l'âme et ses facultés.

« Une distinction *qui ne se conçoit même pas comme réelle et susceptible de devenir réelle*, ne doit pas être considérée comme réelle. Or peut-on concevoir un accident réel sans substance, ou une substance réelle sans accident, un mouvement sans être mu, ou un être mu sans mouvement, une intelligence sans âme, ou une âme raisonnable sans intelligence ? C'est impossible. Dès lors, pourquoi supposer une distinction qui est inconcevable ? »

Dans un autre ordre de chose, le docte professeur de Vannes est véritablement trop dur à l'égard de l'école Thomiste. En supposant que l'opinion opposée à la sienne soit fausse (il s'agit de la question

Digitized by Google

de la prédestination), il devait du moins respecter des opinions que le Saint-Siège lui-même a déclaré ne vouloir pas condamner; (Benoit XIII, Bulle *Pretiosus*) et cependant il écrit : « Sans admettre avec (Banës) une réprobation positive, les Thomistes se contentèrent de bonne heure d'une réprobation négative... Dieu par un décret absolu et absolument gratuit, avant toute prévison de mérite, a prédestiné tels ou tels à tel degré de gloire. Puis, comme conséquence de ce premier décret, passant aux moyens, il a décidé de leur donner telle série de grâces intrinsèquement efficaces et infailliblement victorieuses. C'est là toute la prédestination. Les hommes qui n'ont pas été compris dans ces décrets se trouvent réprouvés d'avance et par le fait même, sans qu'il y ait besoin d'un acte positif. Dieu ne leur octroiera, du moins à la mort, que des grâces suffisantes donnant « le pouvoir sans l'agir ».

Mais que ces infortunés se consolent. Ils servent à quelque chose : et puisqu'il fallait bien quelques damnés pour la plus grande gloire de Dieu, autant que ce soient eux que d'autres.

« Nous rejetons une fois de plus ce système parce que, d'après l'Ecriture elle-même, Dieu n'a oublié personne : deuxièmement, parce que cette réprobation négative revient absolument à la réprobation positive rejetée avec horreur par l'Eglise. Avec elle enfin, comme déjà nous l'avons insinué à propos de la grâce, c'en est fait du dogme... de la bonté divine. (Chap. X. Mystère de l'élection divine. Pages 252 et 253.)

Les Thomistes pourraient répondre avec saint Augustin : Dieu est juste avec ceux qui se perdent, et il est miséricordieux avec ceux qui se sauvent, leur accordant des grâces, c'est-à-dire des secours non dus, sans lesquels ils ne feraient pas les œuvres par lesquelles ils parviennent au salut. Saint Augustin dont la doctrine est au fond celle des Thomistes savait sans doute que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, (Timoth. II. 4) et qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il revienne de sa voie impie et qu'il vive. (Ezech. XXXIII, 11.)

Si le pieux et savant professeur de Vannes avait publié son livre au milieu du siècle dernier, alors que le rétablissement des grands ordres religieux et des universités catholiques n'avait pas encore remis en honneur les grands docteurs du moyen âge, il n'eut apparemment trouvé que des approbateurs.

Le clergé, en lisant les belles et bonnes choses dont le docte professeur a rempli *L'Œuvre du Saint-Esprit*, se serait initié dans la mesure de son pouvoir à des questions auxquelles il est trop longtemps resté

Digitized by Google

étranger. Aujourd'hui pour d'autres motifs, ce livre comblera encore une lacune. Il est de mode maintenant que la philosophie et la science ne soient plus les suivantes, mais les arrogantes maîtresses de la théogie, et que celle-ci s'accommode humblement à leur humeur.

De même qu'une personne, de noble lignée mais sans fortune, peut être réduite à remplir le rôle d'institutrice auprès des parvenues, la théologie doit, pour beaucoup, donner discrètement ses enseignements, en ayant grand soin de ne pas froisser les susceptibilités de ses rivales trop altières. La vérité théologique apparaîtra sans doute voilée et dépouillée d'une partie de ses divins avantages, mais beaucoup de ceux qui ne l'auraient pas acceptée, apprendront d'elle à connaître quelque chose des splendeurs du grand et du beau, et le livre qui aura pu contribuer à cette œuvre n'aura pas été un livre inutile.

Fr. Remi de Boulzicourt.

*
* *

Légendes de la ville d'Avignon, par P. Barthélemy avec une lettre de l'auteur des Paillettes d'Or. Avignon, Aubanel, 1902, in-12, de VIII-196 pages.

Très jolis, ces contes ; très gracieuses, ces légendes ; très odoriférantes, ces fleurs cueillies aux champs de Provence. Légendes blanches, légendes rouges, légendes dorées, elles font songer aux vénérables tryptiques d'ivoire artistement ciselés, ou encore, à ces missels, à ces livres d'heures aux enluminures merveilleuses qui faisaient que nos bonnes grand'mères priaient si bien le bon Dieu, ou encore à ces vitraux éclatants de nos cathédrales du XIIe siècle, au coloris si chaud et tout vibrant sous le feux des rayons du soleil d'été. Après avoir lu les *Roses d'Hiver*, la *Leçon du merle*, la *Cavale de l'Emir*, le *Berger d'Avilor*, les *Abeilles du monastère*, on pense au mot d'Ozanam : « La Providence met des poètes dans les Sociétés qui tombent, comme elle met des nids d'oiseaux dans les ruines pour les consoler. »

F. Ubald d'Alençon.

*
* *

Le livre de tous, par M. l'abbé Berthier, M. C. — Paris, Maison de la Bonne Presse.

Ce livre est un exposé précis et complet des vérités chrétiennes et des devoirs qui en découlent. Il s'adresse surtout aux fidèles ; mais les

Digitized by Google

prêtres y trouveront aussi les éléments de doctrine pouvant servir à de courtes instructions sur la religion chrétienne.

Les objections des impies et des indifférents sont solidement réfutées ; des traits édifiants glanés çà et là dans l'histoire de l'Eglise charment le récit d'une manière agréable.

Il est à souhaiter que les âmes chrétiennes recourent surtout à cet ouvrage ; elles s'affermiront dans la foi et ne demeureront pas sans défense contre les attaques des ennemis de Dieu et de l'Eglise.

Fr. Théotime.

*
* *

Apostolique appel aux ames d'élite, par le R. P. Charles Ledentu, des Frères Mineurs, Lecteur en théologie, Définiteur Provincial. — Caen, J. Leroyer, 1902.

Cette brochure contient plusieurs méditations et affections sur la Passion de Notre-Seigneur. Elle s'adresse aux âmes d'élite décidées à gravir courageusement le Calvaire et à porter leur croix à la suite du Divin Maître. Fr. Th.

*
* *

Un Pèlerinage artistique a Florence par le R. P. Sertillanges. — Paris, Victor Lecoffre, 1903.

Le joli livre que voilà, clair et pondéré, délicat et profond. On l'ouvre ; le long de l'Arno, dans la fine lumière, le train glisse sur la ligne de Pise à Florence. On y arrive à l'heure où la *Piagnona* égrène dans le désert de Saint-Marc son angelus mélancolique et y évoque l'austère figure de Savonarole. Puis, c'est Florence qui passe au courant des pages avec ses rues, ses habitants, son Dôme à la lumière morte, les marbres luisants de son campanile. Or San Michele et ses chefs-d'œuvre, Donatello, Verrochio, puis le Titan bientôt, Michel-Ange, étudié avec une chrétienne perspicacité dans des pages attachantes et fortes. Arrivé place de la Seigneurie, on hésite : elle est toute petite, lit-on, parce que la commune le voulait ainsi, par économie bien entendue ; et les artistes, par sentiment profond de la beauté. On hésite, dis-je, car on a vu, à Saint-Marc même, un tableau émouvant : cette même place, un bûcher qui brûle, les valets du bourreau qui l'alimentent fagot par fagot, trois religieux vêtus de blanc

Digitized by Google

qui marchent vers lui entre des pénitents noirs... voilà ce qu'il représente c'est-à-dire — vous l'avez deviné déjà, — le supplice de Savonarole. Le tableau est de l'an 1500 environ, et la place y semble bien plus vaste que celle d'aujourd'hui. Et voilà pourquoi vous hésitez et vous vous demandez si la place actuelle ne serait pas aussi exiguë, simplement parce qu'elle a été réduite par des empiétements successifs ? mais bientôt vous voici à Saint-Marc de nouveau, devant les fresques de Fra Angelico. Les douces bonnes et charmantes pages ! Le peintre angélique est compris, pénétré, expliqué par le dedans ; on le voit porter dans son âme avant de les fixer sur les murs, ces choses admirables qu'on appelle le *grand crucifiement, Jésus au prétoire* et *le Christ au Thabor*. On suit, tout ému, cette genèse, on lit et on relit. Puis on ouvre Taine, pour comparer. On y aperçoit des mots comme ceux-ci : enluminure, art gothique... Et vite on le referme pour reprendre le P. Sertillanges.

H. MATROD.

*
* *

LA FRANCE AU DEHORS. LES MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES AU XIXe SIÈCLE, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet. S. J. Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions. Illustrations d'après des documents originaux. Tome V. Missions d'Afrique.

Ce cinquième volume de l'important ouvrage bien connu des lecteurs des *Etudes* ne le cède en rien à ses aînés. Il est composé de 15 chapitres et Mgr Leroy en a lui seul donné 11. Dans les deux premiers l'éminent supérieur des Pères du Saint-Esprit, qui a beaucoup parcouru, beaucoup étudié le vaste continent noir, nous fait connaître, comme dans une introduction, la terre et les hommes, la reprise des missions. Le chapitre 3e est consacré à l'Afrique du Nord, Algérie et Tunisie. C'est le R. P. Comte, des PP. Blancs qui nous raconte les travaux apostoliques des religieux de son institut dans ces contrées. Avec Mgr Leroy nous passons au Sénégal, à la Sénégambie, à la Guinée Française, à Sierra Leone et à Liberia et avec le R. P. Planque, des Missions Africaines de Lyon, à la côte d'Ivoire, à la Côte-d'Or, au Dahomey et à la côte de Benin. Viennent ensuite les Missions du Bas-Niger, du Congo français, du Gabon, de l'Oubangui, Congo et Angola décrites par Mgr Leroy. Les oblats de Saint-François de Sales sont

Digitized by Google

chargés de la mission du Fleuve Orange ; le chapitre consacré à cette mission a été écrit par Mgr Simon, religieux oblat et missionnaire. Le Natal, le Transvaal, l'Orange et le Basoutoland ont été confiées aux oblats de Marie-Immaculée. C'est le R. P. Dellale, religieux oblat qui nous donne l'histoire de ces Missions.

Restent l'Afrique équatoriale et la Zanguebar et nous retrouvons encore, pour terminer le volume, les récits de Mgr Leroy.

C'est une table et une table très sèche que nous donnons. Il nous est impossible de faire plus ici. Il faut lire ces pages si instructives et si réconfortantes pour un cœur catholique et français. Les difficultés ont été et sont grandes encore, les commencements ont été durs. Mais, à tout prendre, dit en terminant Mgr Leroy, cette évangélisation de l'Afrique a marché vite. Que Dieu conserve nos missions françaises si menacées, hélas ! Fr. St.

*
* *

Jésus-Christ : sa vie, sa Passion, son triomphe, par le R. P. Berthe. In-8° de XV-518 pages, orné d'une carte générale de la Palestine (1).

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs une nouvelle édition de cet important ouvrage.

L'esprit est en éveil du côté des Livres inspirés. Jamais ils n'ont été l'objet d'une lutte plus ardente entre croyants et incroyants ; jamais l'Evangile, en particulier, n'a soulevé de polémiques plus retentissantes ; luttes et polémiques dont le résultat, n'en doutons pas, sera de faire rayonner sur le XXe siècle, mieux que le Saint Suaire de Turin, l'idéale et souverainement attrayante physionomie de l'Homme Dieu. Déjà, en réponse aux négations des Strauss et des Renan ont paru de nombreux ouvrages, qu'on peut classer en trois catégories. Les uns se sont contentés d'opposer au blasphème le récit intégral de l'Evangile, parsemé de rares réflexions, les autres ont visé par-dessus tout au côté critique et exégétique du texte sacré ; d'autres enfin se sont arrêtés de préférence aux commentaires ascétiques et pieux. C'est ainsi que les Fouard, les Louis Veuillot, les P. Didon, les Fillion et tant d'autres ont tour-à-tour élevé la voix dans des œuvres qui, sous une tonalité diverse, ont entr'elles ce trait harmonique d'être également des actes de foi et des protestations de fidélité.

(1) En vente, rue Servandoni, 11, *Paris* ; et aux bureaux de l'Apôtre du Foyer, *Saint-Etienne* (Loire).

Digitized by Google

Restrait à écrire une histoire *populaire*, accessible à toutes les intelligences, capable de les captiver et d'y faire rentrer en Maître le grand oublié, le grand proscrit de nos jours, le Sauveur du monde. C'est le but que s'est proposé l'auteur de *Garcia Moréno*. Il est trop modeste pour s'être flatté d'atteindre la perfection. Personne n'y peut prétendre du reste ; car le verbe humain, si riche qu'il soit, sera toujours écrasé par la majesté de Celui qui parle dans le Livre de vie. Mais du moins, le docte écrivain aura le mérite d'avoir fait pénétrer, avec l'Evangile, un rayon de lumière dans les esprits qui cherchent sincèrement la vérité, et sa meilleure récompense, à coup sûr, sera de faire connaître, de faire aimer celui qui est la résurrection et la vie des peuples. Grâce à son travail, en effet, on suit le verbe incarné à travers les différentes phases de sa vie temporelle : à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, aux bords ensoleillés du lac de Génésareth, sur les cîmes éblouissantes du Thabor, à travers les rues de Sion baignées de son sang et de ses larmes, enfin dans son triomphe définitif sur les Pharisiens, la mort et les puissances infernales. La divinité du Christ jaillit de chaque pierre des montagnes de la Palestine, de chaque flot du lac de Génésareth ; l'enthousiasme gagne peu à peu le lecteur qui finit par s'écrier tout haut avec l'auteur :

« Jésus-Christ est mort : scribes et Pharisiens, vous croyez son règne fini, tandis qu'au contraire son règne commence. Cette croix, sur laquelle vous l'avez attaché, devient dès aujourd'hui le trône du grand Roi. Autour de ce trône vont s'agenouiller tous les peuples de la terre, ainsi qu'il l'a prédit. *Quand je serai élevé entre ciel et terre, j'attirerai tout à moi* (p. 432). »

Nous souhaitons que l'ouvrage du P. Berthe ait une place d'honneur dans tous les foyers chrétiens ; il le mérite, étant tout pénétré des enseignements, faits et gestes de l'Evangile, de ce Livre auguste que les premiers chrétiens portaient constamment sur leur poitrine et pour lequel ils savaient mourir. F. Léopold de Chérancé.

*
* *

Les Capucins et la France, par le P. Hilaire de Barenton. Beau volume gr. in-8°, 10 fr. Remise de 25 °/₀ à ceux qui prennent 2 ou plusieurs exemplaires. Adresser les demandes à l'auteur, 5, rue de la Santé, Paris.

Ce volume, composé en vue des circonstances présentes, expose, à

Digitized by Google

la lumière de documents nombreux, tout ce qu'ont fait les capucins pour la France, leur patrie. Il contient l'histoire de leur établissement à la fin du seizième siècle, et de leur rétablissement au commencement du dix-neuvième, ainsi qu'un aperçu sur leurs rapports avec les différents gouvernements qui se sont succédé depuis trois siècles. Il traite de leurs œuvres d'évangélisation à l'intérieur de notre pays, et de leurs œuvres d'assistance en faveur des pauvres, des pestiférés, des cholériques etc., de leurs œuvres sociales, etc., etc. Deux longs chapitres retracent les travaux et les succès de leurs missionnaires à l'étranger aux siècles passés et à l'heure actuelle. Enfin les travaux littéraires, théologiques, scientifiques artistiques de leurs religieux s'y trouvent détaillés sous une forme nécessairement abrégée mais suggestive et saisissante. Plusieurs appendices ont été consacrés à reproduire les témoignages récents des évêques de France en faveur des religieux et spécialement des capucins, et un dernier, spécialement intéressant, donne en entier le rapport de Rabier sur ces mêmes religieux avec une réfutation péremptoire de ce même rapport. Une liste nécrologique de tous les capucins morts en France et en Savoie dans le cours du dix-neuvième siècle, avec la date de décès et l'indication de leur lieu d'origine, montre combien était absurde l'affirmation de Rabier prétendant, dans son rapport, qu'avant 1900 la moitié des capucins, en France, étaient des Italiens.

Ce livre est comme un arsenal inépuisable où peuvent puiser des armes tous ceux qui, en ces temps difficiles, veulent défendre les religieux et spécialement les capucins. Ce livre toutefois n'est point destiné au grand public, il a été tiré à un petit nombre d'exemplaires ; il sera envoyé aux religieux, aux prêtres, aux tertiaires, et aux abonnés des *Etudes* ou des *Annales* qui en feront la demande.

F. Remi de Boulzicourt.

*
* *

Sept siècles de travaux. Les Franciscains par le P. Hilaire de Barenton. Brochure illustrée 0f 10, Paillart Abbeville. On peut s'adresser à l'auteur, 5, rue de la Santé, Paris. Le port est à la charge du destinataire et coûte 0f 05 pour trois exemplaires. Un colis de 0f 85 en contient 180.

Le prix si modique de cette brochure, les belles illustrations qui en décorent les pages en font une brochure de grande propagande. Elle

Digitized by Google

plaira aux enfants, elle instruira les grandes personnes, elle fera aimer à tous l'Ordre franciscain (Frères Mineurs, Frères Mineurs conventuels, Frères Mineurs capucins), qui, durant sept siècles, s'est montré si fécond en travaux de toute sorte et en fruits de sainteté.

F. R. de B.

*
* *

LES CAPUCINS HORS LA LOI ! par P. Lahyre, in-8° 24 pages, franco 0f 15 l'exemplaire ; 1f 50 la douzaine, 10f le cent. Chez l'auteur : 5, rue de la Santé, Paris, 13e.

Brochure de propagande et d'actualité. Les religieux sont expulsés, jetés en prison, mis hors la loi. Les bons s'indignent, les méchants triomphent, le peuple regarde avec étonnement, mais souvent sans comprendre. La présente brochure met à nu l'iniquité de la loi, stigmatise les persécuteurs plus cruels que les révolutionnaires de 1793. Les amis des congrégations voudront la répandre partout.

F. R. de B.

CUM LICENTIA SUPERIORUM

Le Gérant :
F. CHEVALIER.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE.

Digitized by Google

L'OBLAT

J'avoue que j'ai peu de goût pour la littérature intime. Entretenir le genre humain de mes pensées, de mes sensations, de mes sentiments, de mes ennemis, à quoi bon ! Je n'aime pas même les mémoires, malgré l'occupation qu'ils fournissent aux historiens et les facilités qu'ils leur procurent de se contredire, de se corriger, d'enfanter de nouveaux tomes qui mettent mieux que les précédents les choses au point et les hommes à leur vrai jour. Mémoires, littérature intime, occasion de médire du prochain, de redresser les torts des humains à notre égard et de nous montrer à la postérité en belle attitude ! J'avoue cependant qu'il y a de ces choses-là qui se font lire, qu'il y en a même d'immortelles. Les mémoires de Saint-Simon, par exemple, malgré ou à cause de leur fiel et de leurs calomnies, sont immortels. L'*Oblat* de M. Huysmans se fait lire, et sans doute avec plaisir, puisque l'exemplaire que j'ai entre les mains est de la quinzième édition.

Il y a quelque chose à noter à propos de ce dernier ouvrage, tout d'ailleurs ou à peu près, à sa louange, et j'ai cru faire plaisir aux lecteurs des *Etudes* en écrivant, pour eux, ces notes.

L'*Oblat*, sur un fond qui est la description réaliste d'un monastère ou d'un couvent et de ses plus proches voisins, permet à M. Huysmans de nous montrer le fond de son âme chrétienne aussi bien que de son caractère d'homme et de nous initier à ses aspirations, à ses désiderata pour le présent comme pour l'avenir. Parlons de tout cela.

Digitized by Google

I

La description réaliste d'abord. C'est un tableau de genre qui est charmant et vrai. On peut préférer les tableaux d'histoire ; mais cette étude d'intérieur monastique, de moines, de leurs voisins et amis, est attachante et surtout elle est vraie. Il arrive pour ceci à M. Huysmans ce qui n'arrive guère qu'aux plus grands poètes : c'est peint d'après nature. Son monastère existe quelque part tel qu'il le décrit, ces moines sont les vrais habitants de ce vrai monastère. Et cependant, tous les monastères, tous les couvents et leurs hôtes sont peints du même coup. S'il s'agissait de dominicains, de franciscains, de prémontrés, que sais-je ? il y aurait à peine quelques mots changés et ce serait aussi vrai pour eux tous que c'est vrai pour le monastère bénédictin dont l'auteur s'occupe. Cet optimisme universel, cette difficulté de croire à la malice ou à la méchanceté des hommes, ce savant unique dans son monastère, ces supérieurs excellents, mais un peu faibles et laissant quelque peu flotter les rênes et qui s'accusent malgré leurs vertus d'avoir, par leur relâchement, attiré les maux qui visitent leurs monastères ; ces inférieurs d'un zèle un peu amer, ces chefs d'emploi intelligents et bons, incapables d'une résolution énergique, ces religieux robustes, bien portants et qui ont besoin de pastilles, cette facilité avec laquelle on va à Dijon et l'on ouvre aux séculiers tous les coins et recoins du monastère, ce découragelment et ce désarroi qui succèdent avec excès à l'excessif optimisme, ces vieux dont la tête affaiblie ne sait plus se souvenir que des cérémonies religieuses, ces novices à l'âme blanche, qui s'inclinent chacun selon son goût vers quelque point de l'horizon scientifique et qui n'ont pas de maître pour leur enseigner le grec, oh ! comme c'est cela ! Ainsi Cervantès qui avait vu certainement quelque part don Quichotte et Sancho, en les décrivant, a peint pour jamais les deux races d'hommes qui habitent la terre : les idéalistes et les positifs. Mais voilà, Cervantès était de bonne et indulgente humeur et je le soupçonne de ne s'être jamais trop

Digitized by Google

pris au sérieux ni lui-même, ni son livre. Peut-être la gaîté, l'indulgence et l'oubli de soi entrent plus qu'on ne pense dans les éléments qui constituent un chef-d'œuvre.

Après tout, il n'y eut jamais d'autre moyen, selon la constitution de la nature humaine pour atteindre à l'idéal, à l'universel, que l'exacte observation du réel. Et que dites-vous de ce novice qui se sent si profondément malheureux parce qu'on lui fait porter un cierge et non pas l'encensoir ? Ainsi Bismark ou Thiers se sentaient malheureux de la perte du pouvoir et accusaient l'ingratitude du maître ou de la foule. Dieu fait sentir à tous qu'il est seul le digne objet de l'ambition de l'homme. Ni ce novice, ni Thiers, ni Bismark n'ont profité de la leçon. L'ont-ils seulement comprise ? Le novice, oui, sans doute, le soir à son examen de conscience.

Les oblats et les oblates aussi sont bien observés. Qu'il y a de ces excellents chrétiens ambitieux de sainteté..... pour les moines ! Durtal, qui voit si bien les défauts des autres, s'aperçoit-il qu'il roule bien des cigarettes, qu'il monologue éperduement et qu'il tire souvent sa montre pour faire transition ? Seule l'oblate m'a laissé des doutes. Elle est trop intelligente et trop chrétienne pour combattre si peu, ou plutôt pas du tout, sa gourmandise. Il est vrai pourtant que plus d'une excellente chrétienne en intention trouve plus commode d'avouer humblement ses faiblesses que de s'en corriger, d'y travailler au moins généreusement. Cette illusion se rencontre. Il n'y a pas à dire, M. Huysmans a vraiment peint les moines et les dévots de cette période qui finit.

II

Il est permis, je crois, de s'occuper des effusions de l'oblat qui s'enchevêtrent un peu dans le livre, en les divisant d'après leur caractère et leur genre. Ce sont surtout des effusions de foi et de piété et des vues artistiques qui prennent, elles aussi par le monologue, la forme de l'effusion. Ah ! que le XIIIe chapitre de l'*Oblat* est donc beau ! je parle surtout des premières pages. C'est la perle, me semble-t-il, que tout l'ouvragem et en beauté et qui illumine, à son tour

Digitized by Google

le livre entier. Je ne vois guère à lui comparer dans la littérature chrétienne d'à présent que le discours que M. Huysmans fait adresser à sainte Lidwine par son confesseur Jean Pot. Celui-ci est peut-être plus beau encore, et surtout plus original, car dans l'*Oblat*, et l'auteur prend soin de le rappeler, M. Huysmans imite saint François d'Assise, mais il l'imite comme les maîtres seuls savent et peuvent le faire. Les lecteurs me sauront gré de leur donner cette page à lire et à méditer. Après avoir dit l'horreur de l'humanité déchue pour la douleur inutilement réparatrice avant la venue de Jésus-Christ, M. Huysmans continue : « Elle l'attendait « (Jésus-Christ) comme le Rédempteur et aussi comme le « Fiancé qui lui était destiné depuis la chute et elle réser- « vait pour lui ses furies de ménade amoureuse, jusqu'alors « réprimées, car elle ne pouvait distribuer depuis qu'elle « remplissait sa mission de goule sainte et triste, que des « tortures presque tolérables ; elle rapetissait ses désolantes « caresses à la taille des gens ; elle ne se livrait pas, tout « entière, à ces désespérés qui la repoussaient et l'inju- « riaient, alors même qu'ils ne la sentaient que rôder dans « les alentours, sans trop s'approcher d'eux.

« Elle ne fût vraiment l'amante magnifique qu'avec « l'Homme-Dieu. Sa capacité de souffrance dépassait ce « qu'elle avait connu. Elle rampa vers Lui en cette nuit « effrayante où, seul, abandonné dans une grotte, il assu- « mait les péchés du monde, et elle s'exhaussa, dès qu'elle « l'eût embrassé elle devint grandiose. Elle était si ter- « rible qu'Il défaillit à son contact ; son agonie ce furent ses « fiançailles à elle ; son signe d'alliance était, ainsi que celui « des femmes, un anneau, mais un anneau énorme qui n'en « avait plus que la forme et qui était, en même temps « qu'un symbole de mariage, un emblème de royauté, « une couronne. Elle en ceignit la tête de l'Epoux, avant « même que les Juifs n'eussent tressé le diadème d'épines « qu'elle avait commandé et le front se cercla d'une sueur « de rubis, se para d'une ferronnière en perles de sang.

« Elle l'abreuva des seules blandices qu'elle pouvait « verser, de tourments atroces et surhumains et, en épouse « fidèle, elle s'attacha à Lui et ne le quitta plus ; Marie, Magde-

Digitized by Google

« leine, les saintes femmes n'avaient pu marcher à chaque « instant, sur ses traces ; elle, l'accompagna au prétoire, « chez Hérode, chez Pilate ; elle vérifia les lanières des « fouets, elle rectifia l'enlacement des épines, elle alourdit « le fer des marteaux, s'assura de l'amertume du fiel, « aiguisa le fer de la lance, effila jalousement les pointes « des clous.

« Et quand le moment suprême des noces fût venu, alors « que Marie, que Magdeleine, que saint Jean se tenaient en « larmes au pied de la croix, elle, comme la Pauvreté dont « parle saint François, monta délibérément sur le lit du « gibet et, de l'union de ces deux réprouvés de la terre, « l'Eglise naquit ; elle sortit en des flots de sang et d'eau « du cœur victimal et ce fût fini ; le Christ, devenu impas- « sible, échappait pour jamais à son étreinte ; elle devenait « veuve au moment où elle avait été enfin aimée, mais elle « descendait du calvaire, réhabilitée par cet amour, rachetée « par cette mort. »

Lisez maintenant la prière de notre séraphique Père, ou plutôt relisez-la, car il n'est pas un de nos lecteurs qui ne la connaisse :

« O mon Seigneur, mon doux Jésus, ayez pitié de moi et « de madame la Pauvreté ; je brûle de son amour et je ne « puis reposer sans elle. Vous le savez bien, mon Dieu « puisque c'est par vous que je suis épris d'amour pour elle. « Cependant, elle est triste ; elle se voit abandonnée comme « veuve, elle, pourtant la souveraine des nations : elle est re- « gardée comme vile et méprisable, elle, la reine des Vertus. « Assise sur le fumier, elle se plaint de ce que ses amis l'ont « dédaignée, et sont devenus ses ennemis, montrant par « là que depuis longtemps ils lui sont des époux infidèles. « Souvenez-vous, Seigneur, que vous êtes venu du séjour « des Anges, afin de vous unir à elle par les liens d'un « amour indissoluble et d'en avoir un grand nombre d'en- « fants qui en elle et par elle fussent parfaits. Elle s'unit à « vous d'une fidélité si inviolable qu'elle commença à vous « donner ses soins empressés dès que vous fûtes dans le « sein de votre mère, alors que vous revêtant d'un corps ani- « mé vous l'avez pris si petit. A votre entrée dans la vie,

Digitized by Google

« la pauvreté vous a reçu dans la sainte crèche et dans l'é-
« table. Descendu sur la terre, elle vous a privé de tout,
« au point que vous n'aviez pas même où reposer votre tête.
« Compagne fidèle, tandis que vous souteniez le combat de
« notre rédemption, elle fût toujours à vos côtés, et, durant
« la lutte de votre Passion, alors que vos disciples vous aban-
« donnaient, reniant votre nom, elle ne s'éloigna pas, écu-
« yer jaloux. Elle en profita même pour vous étreindre plus
« fortement. Alors que votre Mère, qui seule vous honora
« dans la fidélité de son cœur et ressentit les angoisses de
« vos douleurs, alors qu'elle ne pouvait approcher de vous
« tant la croix était élevée, alors la pauvreté victorieuse
« vous entoura de toutes ses gênes, comme d'un cortège
« agréable à votre cœur, vous tint plus étroitement entre
« ses bras et s'attacha à vous avec plus de zèle. Elle ne prit
« pas soin de raboter votre croix, mais vous en façonna
« une rude et grossière. Elle ne fabriqua pas les clous en
« nombre égal à vos blessures, elle n'en aiguisa pas la pointe,
« elle n'en corrigea pas les aspérités, elle en fit trois, rudes,
« rugueux et obtus afin d'aggraver vos douleurs. Alors que
« vous mouriez dévoré de soif, fidèle épouse, elle fût pleine
« de sollicitude et vous priva même d'une goutte d'eau.
« Elle vous prépara par la main impie de vos gardiens un
« breuvage si amer, qu'après l'avoir goûté il vous fût impos-
« sible de le boire. C'est donc entre les bras de votre bien-
« aimée que vous avez rendu le dernier soupir. Toujours
« fidèle, elle eut garde de n'être pas à votre sépulture. Ce ne
« fût qu'à titre d'emprunt qu'elle vous permit d'avoir un
« tombeau, des parfums, un linceul. Glorieux vous êtes res-
« suscité entre les bras de votre sainte épouse, abandonnant
« dans votre tombeau tout ce que vous aviez emprunté et
« tout ce qui vous fut offert. Vous l'avez entraînée aux cieux,
« laissant aux mondains tout ce qui est de ce monde. Et
« alors vous avez déposé entre les mains de la Pauvreté le
« sceau divin duquel sont marqués les élus qui désirent
« s'avancer dans les voies de la perfection. O qui n'aimerait
« donc la Pauvreté ? Jésus, le plus pauvre de tous, je vous
« prie de me marquer du sceau de la pauvreté, je vous en
« supplie, enrichissez-moi de ce trésor, qu'elle soit à jamais

Digitized by Google

« cette pauvreté, à moi et aux miens notre unique posses-
« sion ; que pour votre nom nous ne puissions rien avoir
« en propre sous le ciel et que pour soutenir cette misérable
« vie, nous n'usions jusqu'à notre dernier soupir que de
« choses mendiées, et encore, avec une extrême pénurie.
« Ainsi-soit-il »

Comme cette simplicité, et pour parler comme M. Huysmans, cette *surgie* d'âme vers Dieu et vers la pauvreté sont véritablement sublimes et touchantes ! Comme on sent le feu d'amour qui consume le cœur séraphique pour Jésus-Christ et pour la pauvreté ! M. Huysmans a mis en œuvre toutes les ressources de l'art, mais le premier des artistes, l'amour, l'Esprit-Saint par conséquent, a inspiré saint François et c'est pourquoi il est plus naïf, comme on disait autrefois, pour marquer la justesse et perfection avec lesquelles étaient rendus l'impression et le mouvement de l'âme ; plus naïf et plus rapide, en même temps que plus chaste et plus brûlant. M. Huysmans sait mieux l'art d'écrire dont l'homme séraphique ne faisait aucun cas, mais saint François écrit mieux.

Mais comme l'homme de la pensée l'emporte aisément sur le poète, quelque grand et saint que soit ce dernier. Saint Paul, chez qui je vois l'idée initiale qui a inspiré saint François et par celui-ci M. Huysmans, dit plus et mieux en deux mots : le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ! Ici l'obéissance, qui contient en elle la pauvreté, la douleur, toute la loi et la perfection des conseils, n'est pas présentée comme une personne. Elle est regardée comme une qualité de l'âme qui donne toute gloire à Dieu et à l'âme toute beauté ; et la passion intérieure jusqu'à l'épouvantable supplice de l'abandonnement, la croix et sa signification y sont, aussi bien que le côté extérieur et sensible de l'œuvre du salut !

Mais voilà ! le penseur n'est pas aisément compris de tous ; le poète précisément parce qu'il détaille davantage, qu'il personnifie au besoin, après avoir usé de toutes sortes de tropes, est mieux compris.... du moins on le croit.

Ces six pages de M. Huysmans demeurent de toute beauté. Il en est d'autres et d'un ton différent qui sont très belles aussi.

Digitized by Google

Je m'en voudrais de n'ajouter pas que la sincérité est presque toujours le caractère le plus frappant de leur beauté. Qui donc a élevé des doutes sur la foi catholique de l'auteur ? Ceux-là feront bien de retourner à l'école et d'apprendre à lire.

A l'égard des effusions de l'oblat à propos d'art, effusions heureusement et utilement nombreuses, il n'est que juste, me semble-t-il, de proclamer sa compétence. Son goût pour les primitifs pourrait peut-être étonner ceux qui n'ont pas su apercevoir, sous l'écrivain réaliste, le spiritualiste-né qu'est M. Huysmans. Pour moi qui trouve ce goût très chrétien et qui le partage de tous points, quoique avec infiniment moins de savoir, je le loue sans réserves.

Seulement je le voudrais un peu plus large encore. M. Huysmans en vrai bénédictin se cantonne, trop à mon sens, dans les arts plus spécialements bénédictins, dans la musique (la vraie) d'Eglise et dans l'architecture. Je conviendrais, sans difficulté, qu'en d'autres ouvrages, la *Cathédrale* et *En route*, il parle aussi avec les éloges mérités de la peinture et de la sculpture des primitifs.

Mais il y a un art — car c'est un art aussi — l'éloquence de la chaire, qui n'a pas ses bonnes grâces. Et cependant n'a-t-il pas ses primitifs aussi, avec plus de génie encore et plus de foi que tous les autres ; n'en a-t-il pas même, et peut-être le plus parfait de tous, saint Bernard, parmi les bénédictins ?

Sans doute, le grand cistercien est encore plus le précurseur et l'initiateur des temps nouveaux, qu'il n'est à cet égard l'homme de la tradition bénédictine. M. Huysmans, en effet, a parfaitement raison : le propre de l'ordre bénédictin est le luxe pour Dieu et le luxe pour Dieu est surtout dans le *decorem domus*, dans la beauté fidèle de la liturgie, dans la perfection de la louange chantée. Mais avec tout cela, cet ordre le plus vénérable de tous n'aurait pas produit l'Eglise du XIe siècle, il ne l'aurait pas fait triompher dans le XIIe siècle, si les paroles chantées dans une musique sainte n'avaient été comprises à peu près de tous, et si, l'intelligence du latin de l'Eglise diminuant dans les masses pour mourir bientôt, elle n'avait été remplacée par l'éloquence de la chaire, même chez les bénédictins.

Digitized by Google

Sans doute les plus célèbres, surtout les plus nombreux des primitifs de cet art le mieux compris, le plus efficace, le plus durable et le plus populaire, sans doute ces primitifs sont surtout franciscains, et M. Huysmans pourrait me répondre à moi franciscain :

« Vous êtes orfèvre, M. Josse. »

En vérité non, je ne prêche pas pour ma chapelle, mais j'aime voir les choses à leur place et personne n'y perd rien. Les arts préférés de l'oblat sont les enfants de la foi chrétienne, ils aident, ils glorifient leur mère ; même ils fournissent à l'âme chrétienne la plus belle, la plus parfaite, la plus sublime expression de ses sentiments. Mais qui a élevé la foi, qui l'a nourrie, qui lui a donné le moyen de dominer entièrement une âme, un peuple, une époque : n'est-ce pas la parole de Dieu prêchée, selon le mot de saint Paul « *fides ex auditu?* Ce sont donc les saints qui font les peuples croyants et les peuples croyants qui font les artistes chrétiens, et c'est la gloire incomparable de l'ordre bénédictin, spécialement de la réforme de Cluny, d'avoir fait l'Europe des croisades qui a couvert la chrétienté de monuments de sa foi, en même temps qu'elle la fécondait de son sang.

Cependant il ne faut pas se leurrer. Si ces primitifs de l'éloquence sacrée avaient eu dans la société d'alors la situation qu'a aujourd'hui le clergé séculier et régulier, s'ils n'avaient eu à leur service que leur sainteté, leur éloquence, leurs bienfaits et même leurs miracles, ils n'auraient pas élevé la foi des peuples à la hauteur où elle se trouvait au temps des croisades. Un Homais quelconque, ministre ou garde-champêtre, en les insultant lourdement, ou simplement en les traduisant devant le juge de paix, aurait affaibli leur prestige et diminué leur influence. Mais à cette époque Cluny était la première puissance spirituelle et temporelle du monde entier ; ses enfants se succédaient sur le siège de Pierre et, devenus pasteurs universels, ils restaient par le cœur enfants de Cluny. Pierre le vénérable et saint Odilon auraient pu comme saint Bernard écrire le livre *de Consolatione*.

Digitized by Google

III

M. Huysmans trouve que la vie monastique n'est pas propre aux travaux de la science et moins encore à la production des œuvres d'art. Il rêve une sorte d'oblature ou de tiers-ordre, qui serait dans une grande ville, se composerait d'artistes et de savants aussi libres et indépendants que possible, en réalité sans supérieur si ce n'est en ce qui touche la vie spirituelle, et n'ayant entre eux d'autre lien que leur commune aspiration vers Dieu et vers la perfection et quelques courts exercices ou actes religieux accomplis en commun. Il faudrait en effet une grande ville pour ce couvent, peut-être pas aussi entièrement original que l'imagine l'auteur. Saint Philippe de Néri avait essayé avant lui d'unir les avantages de la vie commune à ceux de la spontanéité individuelle ; ce fut la pensée qui présida au commencement de l'Oratoire. M. Huysmans réussirait sans doute, si le prêtre bénédictin qu'il veut mettre comme un guide spirituel à la tête de ces libres savants et de ces capricieux artistes, était un autre saint Philippe de Néri, lequel dominait les Baronius qui l'entouraient, non seulement par l'évidence de sa sainteté et la supériorité de son bon sens, mais encore par la bonne humeur spirituelle de son caractère. Encore, n'était-ce pas inutile qu'à tout cela s'ajoutât le rayonnement d'autorité que lui donnaient tout ensemble la confiance des souverains pontifes et l'applaudissement du peuple romain. M. Huysmans conviendra qu'un saint Philippe est difficile à trouver, et peut-être pensera-t-il aussi que pas un des artistes ou des savants contemporains ne consentirait à quitter la plume ou le pinceau pour aller faire la cuisine, comme le fit ce Baronius, plus savant sans aucun doute que la bonne moitié des savants contemporains mis en tas. Il y a donc quelque difficulté à réaliser l'idée de l'oblat, et cependant je confesse qu'elle est juste parce qu'elle répond à l'un des besoins les plus indestructibles de la nature humaine, le besoin de s'associer. Il n'est pas bon en effet que l'homme soit seul, car s'il vient à tomber qui le relèvera ? s'il se refroidit, qui le

Digitized by Google

réchauffera ? Et s'il ne fut jamais bon à l'homme de s'isoler, combien plus cela serait funeste au chrétien de nos jours, vivant dans une société judéo-païenne ; c'est la raison profonde qui a fait naître au XIXe siècle tant de congrégations, et c'est aussi la raison profonde qui porte le XXe siècle à les détruire. Il espère par là venir à bout de l'esprit chrétien, en le privant du secours qui se trouve dans l'association ; mais rien ne prévaut contre les instincts de la nature humaine, les besoins des âmes et la puissance de la grâce jointe à celle des sacrements divins. Les congrégations renaîtront sous d'autres formes, peut-être sous celle que rêve M. Huysmans ; en tous cas, elles deviendront plutôt des sociétés secrètes que de cesser d'exister.

Lorsque l'*Oblat* assure que la vie monastique n'est pas propre aux exigences contemporaines de la science et de l'art, je suppose qu'il admet une exception en faveur des sciences proprement ecclésiastiques : la liturgie et le plain-chant qu'il aime tant. Qui donc s'en est jamais occupé en dehors des moines et des religieux ? Il conviendra aussi que les moines et les religieux ont fait de bons travaux sur la théologie, l'Ecriture sainte, le droit canonique, l'histoire ecclésiastique, et qu'ils continuent à l'heure présente de se montrer les dignes successeurs de la congrégation de Saint-Maur, des religieux du XIIIe siècle et des moines bénédictins des temps plus antiques. Si on tient compte du petit nombre des moines contemporains, il serait peut-être plus juste de s'étonner du nombre et de la supériorité aussi bien que de l'influence de leurs travaux. Peu de savants du XIXe siècle ont exercé une influence aussi considérable que dom Guéranger. Qu'après cela les moines ne soient pas chimistes, physiciens, géologues ou astronomes, je l'accorderai, quoique en tenant compte d'honorables exceptions. Ils ne peuvent pas être tout, et il y a pour les justifier de n'être pas aussi forts en paléographie que les élèves de l'école des Chartes, une raison topique extraordinairement facile à comprendre : c'est que la vie monastique n'a pas été instituée ni organisée en vue de faire des savants ou des artistes, mais pour faire des saints et pour permettre aux hommes de bonne volonté d'atteindre à la perfection par la pratique des

Digitized by Google

conseils évangéliques. C'est quelque chose encore cela, car cela leur permet au moins d'être le sel de la terre et la lumière évangélique du monde, en se procurant à eux-mêmes pour le temps la paix promise à la bonne volonté et pour l'éternité la vision béatifique.

Certes, je ne blâmerai pas les prêtres, les religieux, les moines qui s'adonnent à la science; je les louerai au contraire parce que le travail préserve de bien des fautes et même de beaucoup de tentations. Cependant j'oserai dire que tout travail qui n'a pas pour but direct et immédiat la gloire de Dieu et le salut des âmes est, pour le prêtre et le moine, une déchéance. Laissons aux laïques les travaux et les sciences laïques; nous prêtres, ne perdons jamais de vue que nous sommes consacrés à Dieu, que l'objet de nos études, de nôtre application comme de notre amour, ce n'est pas telle ou telle science incapable de rendre l'homme meilleur ou plus heureux, mais Dieu même, source de toute bonté et de toute béatitude. C'est à lui que nous devons offrir sans cesse au nom de tous, des dons et des sacrifices pour les péchés, nous appliquant avec Jésus-Christ à être tout ensemble des pontifes fidèles et miséricordieux, et des victimes qui renouvellent sans cesse leur immolation pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Y a-t-il ailleurs que dans la vie monastique et religieuse des hommes, qui après avoir donné chaque jour six heures au moins au culte de Dieu trouvent encore sept ou huit heures de temps à consacrer quotidiennement au travail. On comprend que les socialistes qui veulent la journée de huit heures détestent de pareils travailleurs et les persécutent.

Certes il n'a point flatté ses moines, l'auteur de l'*Oblat*, et il a poussé le scrupule de l'exactitude à reprendre leurs imperfections personnelles et celles de leur organisation tellement loin, que jamais aucun moine, de peur de manquer à la charité, n'eût osé le faire. Et cependant, on sent constamment dans son livre combien il les aime, il les estime, il les vénère, combien dans son cœur il les élève au-dessus du reste de l'humanité, même au-dessus des savants, quoique non pas peut-être au-dessus des artistes au nombre desquels il a le droit de se compter.

Digitized by Google

Eh bien ! c'est vrai, la vie religieuse ou monastique n'est pas bonne à l'artiste ; l'art ne révèle ses secrets qu'à la longue : *Ars longa*, et la vie religieuse est trop coupée de saints exercices pour permettre à l'artiste de suivre son inspiration toujours un peu capricieuse et souvent décevante. Mais le moine et le religieux font mieux que produire des œuvres d'art, ils produisent des œuvres saintes pour leur propre compte et donnent aux artistes leurs plus belles inspirations. Les primitifs italiens, surtout les peintres et Dante même, ne semblent connaître d'autre muse que saint François d'Assise. Les primitifs flamands si chers, peut-être par atavisme, à M. Huysmans, trouvaient dans les cloîtres bénédictins non seulement leurs idées et leur foi, mais aussi les meilleurs Mécènes et les plus généreux appréciateurs de leur génie. Je crains qu'à cet égard M. Huysmans n'ait quelque confusion dans l'esprit. Selon moi, il attribue souvent aux bénédictins ce qu'ils inspiraient, ce qu'ils commandaient et récompensaient. A certaines époques, l'abbé bénédictin de certains monastères était au nombre des plus grands seigneurs féodaux et il y avait peu d'évêques qui eussent un diocèse aussi vaste que l'étaient les propriétés de l'abbaye. Cet état social permet de comprendre tout ensemble la grandeur et la beauté des monuments qu'ils ont laissés de leur passage ici-bas et l'impossibilité contemporaine de suivre leurs traces à cet égard.

IV

L'oblat est dévoré de l'amour de la vérité en même temps qu'il est parfaitement outillé pour la voir avec précision et l'exprimer comme il la voit. Or il l'exprime avec la sainte liberté des enfants de Dieu laquelle sait parfaitement demeurer respectueuse autant qu'il convient. Néanmoins je suis persuadé que cette sincérité parfaitement évangélique ne plaira pas à tous les chrétiens ; beaucoup d'entre eux ont été habitués par la presse catholique, hélas ! peut-être aussi par les prédicateurs, à ne lire, à n'entendre jamais la vérité, qu'emmitouflée de toutes sortes de précautions oratoires,

Digitized by Google

de réticences, si bien qu'on ne la reconnaît plus. Enfin nous avons trop appris à ne l'aimer que lorsqu'elle est accommodée à notre goût et présentée de telle manière qu'elle ne tire pas à conséquence, surtout pratique. Je crois que M. Huysmans rend service et un service signalé aux catholiques en les habituant aux rudesses salutaires de la sincérité absolue, est-ce bien le mot ? et l'oblat n'a-t-il pas lui même reculé devant certaines vérités ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je dis avec le divin Maître que la vérité nous délivrera et je loue ceux qui, à son école, apprennent à dire au public aussi bien qu'à eux-mêmes : *est*, *est*, *non*, *non*. Aussi je tiens à remercier M. Huysmans de l'insistance avec laquelle il a signalé et flétri le rationalisme tudesque qui envahit une portion, espérons-le, peu considérable du clergé français, et signalé l'effort de ces nouveaux sectaires pour pénétrer et infecter les séminaires de leurs idées allemandes et de leur esprit anti-chrétiens.

Je m'arrête. Si quelqu'un après tout cela trouvait que M. Huysmans abuse des archaïsmes, des néologismes, des contrastes, d'expressions quelquefois triviales, je n'y contredirais pas. S'il ajoutait que cette manière d'écrire sent parfois le travail et l'effort, l'effort même violent, je me garderais de soutenir le contraire, et quoiqu'il soit vrai que l'écrivain qui sait faire difficilement des vers et de la prose faciles atteigne un sommet plus élevé de l'art, j'ajouterais :

« Malgré les défaut que vous signalez, l'*Oblat* est un livre vivant et vrai, un livre qui a fait et qui fera du bien et je vous souhaite d'en faire autant. »

F. Exupère.

Digitized by Google

L'EXÉGÈSE NOUVELLE

Le livre de M. Loisy (1)

« La question de savoir en quel sens et dans quelle mesure la Bible est vraie n'a été traitée *ex professo* ni dans la Bible ni dans l'ancienne tradition. Cette question n'existait pas pour les auteurs bibliques ni pour les Pères de l'Eglise : les théologiens scolastiques l'ont à peine soupçonnée ». Ces paroles sont de M. Loisy (2). Il s'en autorise pour justifier les audaces étranges de ses théories nouvelles. L'Eglise ne s'est point encore prononcée sur la valeur, semble-t-il dire, du texte biblique ; elle n'en a même pas agité le problème ; donc en ces matières les opinions restent libres.

Cette dernière assertion de M. Loisy est-elle plus fondée que les autres. Le Professeur de la Sorbonne est sans doute fort au courant des doctrines exégétiques des Harnack, des Renan, des docteurs d'Outre-Rhin et d'Outre-Manche ; mais est-il aussi bien renseigné sur les antiques traditions de l'Eglise ? Nous voulons en douter. Nous croyons, en effet, contrairement aux assertions de l'auteur des *Etudes Bibliques* que « la question de savoir en quel sens et dans quelle mesure la Bible est vraie a été traitée *ex professo* » depuis longtemps. Les divines Ecritures ont toujours été regardées comme la source principale de l'enseignement ecclésiastique. Leur valeur a été soigneusement étudiée ; elle a été défendue contre les attaques des ennemis du dehors et contre la fausse prudence des chrétiens à la foi timide et chancelante.

Pour juger les doctrines de M. Loisy, nous ne serons donc pas sans lumières et sans guide. Les problèmes qu'a soulevés le savant professeur ont été agités avant lui ; les

(1) Voir *Etudes Franciscaines*, nos de Mars et Avril.
(2) M. Loisy, *Etudes Bibliques*, p. 160.

Digitized by Google

solutions mêmes qu'il préconise ont été proposées, il y a de longs siècles. L'Église les a examinées, discutées, et, après de longues controverses, elle les a finalement rejetées. L'attitude traditionnelle de l'Eglise à leur égard dictera la nôtre.

Au troisième siècle de notre ère, dans Alexandrie, en face des célèbres écoles gréco-romaines se dressa la non moins célèbre école chrétienne illustrée par les Pantène, les Clément, les Origène, et l'évêque Pierre. Son but était de répondre aux objections dirigées par la science de l'époque contre les dogmes de notre foi. Ces objections étaient, pour la plupart, les mêmes qu'aujourd'hui; les principales visaient les Ecritures. « vos Saints Livres, disait-on, sont en contradiction avec les livres d'Hérodote, de Manéthon, de Bérose. Ils ne sauraient être divins. Ce sont des fables comme les poèmes d'Homère, comme les légendes de nos dieux. Et votre Moyse lui-même n'atteint pas à la sagesse de nos législateurs. »

La meilleure réponse à faire à de telles propositions eût été de leur opposer une fin de non-recevoir : « Prouvez la vérité de vos historiens dans les points où ils sont en contradiction avec les nôtres ; rétablissez le vrai milieu de la législation mosaïque et de vos législations purement humaines, étudiez leur action pour l'adoucissement des mœurs, le progrès de la fraternité entre les hommes. Et alors nous pourrons commencer à discuter avec profit. »

Origène ne suivit point ce parti si sage. Il accepta les objections sans preuves et sans fondements comme des faits indéniables ; et pour y échapper il établit, comme M. Loisy, la vérité divine de nos Ecritures en dehors des contingences terrestres, dans le sens spirituel et moral. A ses yeux la vérité du sens *littéral* n'est point garantie par l'inspiration.

« Quel profit, écrit-il (1). pouvons-nous retirer de la lecture de ces pages où Abraham, ce grand patriarche, est représenté non seulement comme coupable de mensonge envers Abimélec, mais comme trahissant la chasteté de son

(1) Hom. VI in Genes. n. 3.

Digitized by Google

épouse?... Que les Juifs s'arrêtent à de tels récits, et avec eux, tous ceux qui s'attachent à la lettre plutôt qu'à l'esprit. » Et ailleurs dans le même commentaire sur la Genèse (1 : « Je vous l'ai déjà souvent répété : Tous ces récits ne contiennent point une histoire vraie ; mais annoncent des mystères. »

Au commencement de la seconde homélie sur l'Exode, il critique le récit où l'Ecriture parle des sages-femmes appliquées à sauver les petits Hébreux contre les ordres de Pharaon : « Si l'on s'en tient, dit-il, à la vérité historique, ce récit paraît inacceptable... et plus loin (2). « N'allez donc pas croire, comme je vous l'ai dit souvent que Dieu, dans l'Ecriture, veuille vous raconter de vieilles fables ; il vous donne une règle de vie ; *nolite putare, ut sæpe jam diximus, veterum vobis fabulas recitari sed doceri vos per haec ut cognoscatis ordinem vitæ.* »

Ce ne sont pas seulement les récits historiques qu'Origène trouve indignes de la sainteté de Dieu mais les lois mosaïques elles-mêmes : « S'il fallait s'en tenir à la lettre, s'il fallait entendre l'Ecriture comme font les Juifs ou comme le vulgaire, je rougirais de dire et d'enseigner que de telles lois ont Dieu pour auteur. Bien mieux ordonnées, bien plus raisonnables, en effet, apparaîtront les lois humaines, les lois de Rome par exemple, d'Athènes et de Sparte. Mais si l'on interprète ces lois selon le sens que leur reconnaît l'Eglise il n'y a plus de doute qu'elles ne dépassent toutes les lois humaines et ne soient vraiment dignes de Dieu (3).

Les récits évangéliques ne trouvent pas davantage grâce devant notre critique impitoyable. Jésus a-t-il chassé les vendeurs du temple, comme le raconte l'Evangéliste ? Il le trouve peu probable. D'après lui, si l'on prend selon le sens littéral toutes les affirmations des Evangélistes, il est impossible de les concilier entre eux : « *Veritatem Evangeliorum servari eorumque dissonantiam solvi nonnisi per anagogem posse* (4). »

Origène ne range pas cependant au nombre des fables tous les récits bibliques. Il distingue avec l'Eglise trois

(1) Hom. X, n. 4. — (2) Hom. II in Exod. n. 3. — (3) Homil. VII, in Levit. n. 5. — (4) In Joann. X, n. 2.

Digitized by Google

sens dans l'Ecriture : « On trouve dans l'Ecriture, dit-il (1), trois sens, le sens historique, le sens moral et le sens mystique. On peut le comparer à l'homme en qui l'on distingue le corps, l'âme et l'esprit. » Le sens moral et le sens mystique (ou allégorique, anagogique) sont toujours vrais d'une vérité divine ; mais le sens littéral ou historique peut être vrai et peut être faux.

Comment distinguer entre les passages vrais, de l'Ecriture au sens littéral et les passages faux ? Cette difficulté que nous avons vu exposer par Mgr Meignan, Origène a tenté de la résoudre le premier : « Il en est, dit-il (2), qui font cette objection : s'il faut observer à la lettre une partie de la loi, pourquoi négliger les autres ? Si vous interprétez les prescriptions légales au sens spirituel, soyez conséquent, acceptez toute l'Ecriture au sens spirituel et rejetez partout le sens littéral. *Si vero ad spiritualem intelligentiam quæ lex continet referenda sunt, nihil omnino secundum litteram sed spiritaliter debent omnia discerni.* — Nous répondrons à ces esprits exagérés par une solution modérée tirée de l'Ecriture même. Nous essaierons de formuler d'après son autorité les véritables règles d'interprétation. » Et de fait, il propose certains principes pour discerner les passages qu'on doit accepter dans leur sens littéral et ceux qu'on peut rejeter. Nous ne les rapporterons pas ici.

Du reste, si le sens littéral est vrai quelquefois, il importe peu à ses yeux. Les Apôtres se disaient bien les ministres de l'Ecriture et de la parole de Dieu, mais ils ajoutaient aussitôt qu'ils l'étaient selon l'esprit et non pas selon la lettre, car la lettre tue, seul l'esprit vivifie.

Nous avons insisté sur cet exposé des enseignements d'Origène (3). Nous voulions démontrer clairement en effet l'identité à peu près complète des doctrines exégétiques de M. Loisy avec celles du célèbre docteur Alexandrin. En ce qui concerne les conséquences et l'étendue de l'inspiration, M. Loisy s'est contenté de ressusciter l'*origenianisme*.

(1) Hom. V, in Levit, n. 5. — (2) In Levit. hom. XIV, n. 1.

(3) C. f. *Huetii Origeniana*, lib. II, q. XII. Edit Migne. Patrol. græcæ, T. XVIII.

Digitized by Google

Quelle a été l'attitude de l'Eglise vis-à-vis de l'origénianisme scripturaire ? Il est certain que la personne d'Origène a été condamnée par l'autorité de nombreux évêques, du pontife romain et des conciles généraux. Mais quel point de ses doctrines ces condamnations ont-elles atteint ? Il est bien difficile de le dire avec précision. Quoi qu'il en soit, il est certain que les difficultés exégétiques formulées aujourd'hui par M. Loisy ont été proposées devant l'Eglise dès le troisième siècle. Origène pour les résoudre a préconisé l'abandon du sens littéral, de la vérité historique, à peu près dans les mêmes termes que l'indique aujourd'hui M. Loisy. L'Eglise a examiné et longuement débattu la solution proposée par le professeur alexandrin. Les docteurs des quatrième et cinquième siècles, l'Eglise romaine, les conciles généraux l'ont rejetée. De ces discussions est sortie une exégèse traditionnelle catholique nettement constituée. Cette exégèse reconnaît dans l'Ecriture trois sens avec Origène, le *sens littéral, le sens anagogique et le sens moral ;* mais elle proclame que tous les trois sont également l'objet de l'inspiration divine et garantis par elle de toute erreur. Il suffit d'ouvrir un commentaire quelconque de nos docteurs et théologiens sur l'Ecriture, pour se convaincre que telle est la base invariable de l'exégèse catholique depuis quinze siècles.

Ces trois sens peuvent ne pas se retrouver partout en même temps dans chaque proposition de nos Saints-Livres ; mais le sens littéral n'y fait jamais défaut, et il y est avec sa vérité infrangible.

Cependant le sens littéral lui-même est comme tous les écrits profanes susceptible d'interprétation ; il admet toutes les nuances, les images, les figures usitées en littérature et en rhétorique. Tels faits racontés dans nos pages sacrées sont-ils de l'histoire ou de l'allégorie ? Sont-ils une parabole, une sorte de roman moral ? Telle description à l'apparence physico-astronomique contient-elle un enseignement rigoureusement scientifique, ou bien l'Auteur sacré a-t-il voulu simplement, par cette forme scientifique empruntée aux apparences et aux croyances vulgaires, donner à son enseignement moral un relief et une vigueur plus accentuée ? Ce sont là questions d'interprétation, on ne peut leur donner une

Digitized by Google

réponse *à priori*. Le simple examen du texte et du contexte permet souvent, et même la plupart du temps, de résoudre le problème. En général, quand l'ensemble de la Tradition s'accorde à interpréter tel livre, tel chapitre dans le même sens, et à proclamer son caractère historique, ou parabolique, ou légendaire, il faut accepter ce verdict de la Tradition. Une telle unanimité prouve en effet que l'Écriture en cet endroit et sur ce point est suffisamment claire et explicite, ou que la question a été suffisamment élucidée. Ainsi révoquer en doute l'historicité des Evangiles ou des Actes des Apôtres, et même l'historicité de la Genèse, des livres des Rois, des Paralipomènes, des Machabées, etc., malgré le sentiment manifestement unanime des Pères et des docteurs, nous paraîtrait plus que téméraire. L'historicité du livre de Job, au contraire, a été fortement discutée; on peut donc, sans erreur dans la foi, réserver son jugement à son sujet. On peut en dire autant de plusieurs autres livres ou passages de nos Livres sacrés.

Il est quelques-uns de ces Livres, en effet, ou du moins un bon nombre de passages où la véritable intelligence du texte est loin d'être établie avec certitude. L'Ecriture inspirée en certains endroits procède par allusions, de plus elle traite de beaucoup de choses aujourd'hui peu connues et elle en parle en peu de mots, sans développements. L'interprétation de ces passages restera impossible, jusqu'au jour où le progrès des sciences et la reconstitution de l'histoire ancienne auront permis de replacer les scènes décrites dans leur vrai jour, dans leur vrai milieu. Alors seulement la lumière se fera, et les Ecritures se trouveront vérifiées. En attendant gardons-nous de blasphémer contre elles en les accusant de mensonge. Elles sont vraies, mais notre ignorance nous empêche de les comprendre. Elles sont vraies dans tout ce qu'elles enseignent, soit qu'elles racontent l'histoire de l'humanité, soit qu'elles constatent les faits du monde physique, soient qu'elles tracent les lois du monde moral ou du monde matériel; mais elles sont vraies *à condition d'être entendues dans leur vrai sens*. Cherchons donc ce vrai sens avec patience et persévérance en nous souvenant que beaucoup de choses doivent nous rester cachées qui se-

Digitized by Google

ront révélées aux siècles futurs; car selon la parole de saint Bonaventure, l'intelligence des Ecritures doit progresser jusqu'à la fin des temps.

Dans son explication du récit de la création, saint Augustin a donné un bel exemple de cette sage réserve dans l'interprétation du texte sacré. Il n'a point abandonné ou condamné le sens littéral, comme certains le supposent, il s'est simplement déclaré incapable d'expliquer ce chapitre selon ce sens (1) : « S'il en est qui veulent entendre toute l'Ecriture au sens littéral et qu'ils puissent éviter tout blasphème contre Dieu, toute proposition contraire aux dogmes catholiques, non seulement il ne faut pas les blâmer, mais il faut louer leur interprétation comme la meilleure. Si, au contraire, il n'y a pas moyen de donner aux Ecritures un sens digne de Dieu, il faut s'en tenir alors au sens figuré. L'autorité de l'Apôtre nous y convie.... Que Dieu nous aide à expliquer selon la foi catholique toutes ces figures empruntées soit à l'histoire, soit aux prophéties, sans préjudice d'une meilleure explication qui pourra être donnée ou par d'autres docteurs ou par nous-même plus tard avec le secours de l'Esprit-Saint. »

Beaucoup de nos jours, et M. Loisy est de ceux-là, se scandalisent encore des vains efforts des interprètes pour accorder ces premiers chapitres de la Genèse avec les sciences géologiques ou historiques actuelles. Mais pourquoi se scandaliser du désaccord qui règne entre l'Ecriture et *les systèmes* de nos savants? Si l'Ecriture s'adaptait à ces systèmes ce serait la preuve de sa vanité, car ces systèmes eux-mêmes sont vains; ils naissent aujourd'hui, et demain ils sont rejetés par ceux-là mêmes qui les avaient acclamés. Attendons que la vérité soit établie définitivement et l'Ecriture s'y adaptera sans effort.

M. Loisy pour établir sa théorie des erreurs historiques contenues dans la Bible cite quelques récits qu'il dit controuvés, quelques contradictions qu'il prétend insolubles. Nous les avons reproduites plus haut. Ce sont de vieilles ob-

(1) *Contra Manich. in Genes.* lib. II, cap. II et *De Genes. ad litt.* lib. VIII, cap. II.

Digitized by Google

jections mille fois apportées, mille fois réfutées. Il faut que les détracteurs de la vérité historique ou scientifique de nos Livres Saints soient bien à court d'arguments pour oser en produire de si futiles. Cherchez-moi le savant sérieux qui s'effarouchera parce que l'Ecriture dit que la terre s'élève (ou a été fondée) au-dessus des fleuves et des mers (1), parce qu'elle compare le ciel à une tente, parce qu'elle affirme que le soleil et la lune ont été créés pour éclairer la terre et présider aux saisons.

Mais passons au déluge. Il paraîtrait, au dire de ces vengeurs de la science, que les mers n'auraient jamais pu fournir assez d'eau pour noyer la terre entière. Cependant les manuels élémentaires affirment et prouvent que si la terre était uniformément ronde les eaux la recouvriraient partout d'une couche de plusieurs centaines de mètres ; il suffirait de relever quelque peu le fond de certains océans pour submerger des continents entiers. Nous avons dit ailleurs ce qu'il fallait penser des erreurs chronologiques imputées à la Bible.

L'objection la plus décisive serait tirée des livres de Samuel, des Paralipomènes et de Tobie.

M. Loisy est scandalisé du texte suivant du premier livre des Rois, chap. XVII, v. 55-58.

« Pendant que Saül regardait David s'avançant contre Goliath, il dit à Abner, chef de son armée : « De quelle famille est ce jeune homme, Abner ? *De quâ stirpe descendit hic adolescens, Abner* ? » Et Abner répondit : « Dieu m'en est « témoin, je l'ignore. » Après sa victoire David vint se présenter devant Saül, celui-ci l'interrogea : « Quelle est ta famille, jeune homme ? « Je suis, répondit David, le fils de « ton serviteur Isaï de Betlehem. » Et il arriva que, après

(1) Pour corser ou plutôt pour créer une difficulté qui n'existe pas dans le texte M. Loisy a soin d'en donner une traduction fantaisiste. Le verset du psaume 23 « *Quia ipse super maria fundavit eum (orbem) et super flumina præparavit eum* » signifie à ses yeux » que Dieu a fondé la terre sur les eaux (*). » Il ne faut pas être cependant un grand exégète pour y reconnaître sous une autre forme le verset du premier chapitre de la Genèse : *Congregentur aquæ in locum unum et appareat arida.* Que les eaux se retirent en un même lieu et qu'elles laissent apparaître la terre ferme (jusqu'alors submergée). C'est ainsi que Dieu *a fondé la terre au-dessus des eaux.*

(*) *Études bibliques*, p. 141.

Digitized by Google

qu'il eut fini de parler à Saül, l'âme de Jonathas s'attacha à David. »

« On ne fera pas croire aisément à un lecteur sérieux écrit M. Loisy, que Saül au moment où David allait combattre le Philistin connaissait seulement le harpiste et non le jeune homme vaillant qui était son écuyer, ou bien qu'il voulait en bon père de famille prendre des informations sur son futur gendre (1) ».

Il est une chose qu'on fera croire plus facilement, je n'en doute pas, à un exégète sérieux, c'est que M. Loisy en prend à son aise avec les textes de l'Ecriture. Quelles sont les informations que demande Saül sur David ? Le texte ne le dit pas expressément, mais le contexte l'indique assez clairement. D'après la promesse de Saül, le vainqueur de Goliath devait avoir la main de la fille du roi. Saül, comme il est naturel, interroge Abner sur son futur gendre. Et que lui demande-t-il ? Le nom du jeune combattant ? Nullement ; car il se souvenait de son jeune harpiste, qui ne l'avait quitté que quelques mois ou quelques années auparavant. Le nom de son père ? Pas davantage. Mais il l'interroge sur sa famille : *de quâ stirpe descendit ? de quâ progenie es ?* Pour qui connaît l'importance que les Juifs attribuaient aux titres généalogiques, la question de Saül ne laisse aucun embarras, ne cause aucune surprise. Le texte scripturaire ne donne qu'un mot de la réponse de David : « Je suis le fils de ton serviteur Isaï. » Mais David exposa longuement devant le roi toute la généalogie et les gloires de sa famille. On n'en peut douter. Le verset suivant le dit en termes non équivoques. La réponse du jeune vainqueur fut tout un long discours et telle fut son éloquence qu'elle lui gagna le cœur de Jonathas : « *Et factum est cum complesset loqui...* »

M. Loisy s'étonne encore que Saül n'ait connu de David que le harpiste. Il veut qu'il ait connu aussi « le jeune homme vaillant qui était son écuyer ». Mais où et comment Saül aurait-il pu connaître la vaillance de David ? L'Ecriture dit précisément que David quitta la cour dès le début de la guerre, et à cause de sa jeunesse fut renvoyé pour garder les trou-

(1) Voir plus haut, p. 355.

Digitized by Google

peaux. Où encore M. Loisy a-t-il vu que David ait jamais été écuyer de Saul ? La Vulgate l'appelle bien *armiger*, mais le mot hébreu que traduit *armiger* signifie celui qui porte des instruments quelconques, instruments de guerre, ou de musique etc. Or pour David on sait que l'instrument qu'il portait était une harpe ou une cithare.

Voilà à quoi se réduisent les prétendues contradictions découvertes par M. Loisy. Elles se réduisent à une mauvaise traduction du texte *traduttore traditore*, dit-on en Italie.

« Nonobstant le témoignage exprès du livre de Tobie, écrit M. Loisy, Sennachérib n'était pas le fils de Salmanasar (1) ». Voici le texte de Tobie : « Après un long temps, Salmanasar étant mort, alors Sennachérib son fils régnait à sa place, comme il avait en horreur les enfants d'Israël... (2) »

A cette objection M. Vigouroux répond : « (Dans tous les textes de ce livre), plusieurs noms propres sont plus ou moins défigurés et confondus les uns avec les autres. Ainsi au lieu de Salmanasar que porte le texte latin et d'Ennemassar que porte le texte grec, il faut lire probablement Sargon, successeur de Salmanasar et père de Sennachérib (3) ». Cette hypothèse d'une erreur de copiste est très vraisemblable attendu que les variantes, sous lesquelles le texte de Tobie nous a été conservé, sont très nombreuses et très importantes. Mais les découvertes récentes donnent une autre solution plus simple et plus satisfaisante. Elles nous montrent en effet Sargon, le père de Sennachérib, affirmant sa descendance de Salmanasar (par les femmes sans doute), il n'est donc pas étonnant que la Bible donne à Sennachérib le titre de fils de Salmanasar ; il l'était réellement par descendance médiate.

« Nonobstant le témoignage du livre de Judith, ajoute M. Loisy (4), aucun Nabuchodonosor n'a régné à Ninive au temps où l'empire assyrien a été en rapport avec le royaume d'Israël et de Juda. »

(1) *Etudes Bibliques*, p. 142.

(2) Post multum vero temporis, mortuo Salmanasar rege, cum regnaret Sennacherib, filius ejus, pro eo, et filios Israël exosos haberet. Tob. I, 18.

(3) *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. IV, p. 96, note 7.

(4) Loco citato.

Digitized by Google

M. Vigouroux dans son livre cité plus haut a victorieusement répondu à toutes les difficultés concernant l'historicité du livre de Judith. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à son ouvrage. Nous ajouterons cependant, pour corroborer sa démonstration, que le nom d'Arphaxad, le fondateur d'Ecbatane, dont l'existence était jusqu'à ce jour restée une enigme, vient d'être retrouvé dans les textes cunéiformes sous le nom d'Arbahou (1). Il régnait au VIIIe siècle avant Jésus-Christ vers l'époque où durent se passer les scènes décrites au livre de Judith.

« Nonobstant le témoignage du livre de Daniel, Balthasar ne peut pas être, en même temps, le fils de Nabuchodonosor et le dernier roi de Babylone (2). »

Le dernier roi de Babylone d'après l'histoire fut Nabounaïd. A Nabuchodonosor II succédèrent rapidement (562-538) Amilmardouk, Nergalsharousour, Labashimardouck, et enfin Nabounaïd. Après Nabounaïd les dernières découvertes ont signalé encore un Belsharouzour continuant la lutte contre les Mèdes victorieux. Serait-il notre Balthazar ? Nous ne l'affirmons ni ne le nions ; mais toutes ces découvertes successives montrent qu'il ne faut pas se hâter de conclure contre l'historicité de certains noms parce que les textes connus jusqu'à ce jour ne les contiennent point ou même semblent les exclure. Quant à sa descendance de Nabuchodonosor, on sait que les princes qui succédèrent au grand monarque chaldéen ou bien furent ses enfants ou bien se réclamèrent de lui par une descendance plus ou moins éloignée.

Les objections contre la valeur historique de la Bible sont sans importance réelle. Leur faiblesse constitue à nos yeux la preuve la plus évidente et la plus indéniable de sa véracité divine. Tous les livres anciens fourmillent d'erreurs grossières, de mensonges palpables. Mais quand les savants armés de toute leur science essaient de surprendre une inexactitude dans nos récits sacrés, il arrive toujours que c'est leur science elle-même qui, en définitive, se trouve avoir erré et fait fausse route.

(1) Maspero, *Les Peuples de l'Orient*, III, p. 448.
(2) Loisy, *Etudes Bibliques*, p. 142.

Digitized by Google

Après ces continuels triomphes de la parole sainte, on est étonné de voir des catholiques, avec MM. Loisy, Lenormand, et di Bartolo, demander à l'Eglise d'abandonner son enseignement traditionnel de l'inerrance absolue des Saintes-Ecritures *dans tout ce qu'elles enseignent* sans distinction, sans restriction aucune. L'Eglise, ou du moins les Congrégations romaines, et le Souverain Pontife lui-même par sa récente encyclique, ont condamné de telles audaces ; on ne saurait espérer la faire revenir sur ses décisions réitérées.

Après ces défaites multipliées de la science hostile à nos Saintes Lettres, on n'est pas moins étonné de voir d'autres catholiques, par ailleurs irréprochables et dignes de tous nos respects, se mettre l'esprit à la torture pour imaginer et proposer des compromis, des concessions que rien ne motive ni ne justifie. Nous avons nommé plus haut, parmi ceux-là, Mgr d'Hulst, Le Noir, Reusch, Chifford, le chanoine Didiot (1) etc. Assurément tous ceux-ci, par la *forme* qu'ils donnent à leurs systèmes de conciliation, se maintiennent prudemment sur le terrain de l'orthodoxie catholique ; mais la voie nouvelle qu'ils prétendent ouvrir à l'exégèse nous semble conduire aux pires conséquences. Gardons les principes adoptés par les docteurs catholiques depuis dix-neuf siècles. Nous le résumons en deux mots :

Tous les textes bibliques sont vrais dans le sens de l'auteur quel que soit leur objet, dogme, morale, science, histoire, etc. Mais en face de tel et tel texte comment reconnaître et découvrir ce que l'auteur a voulu réellement enseigner ? C'est là une affaire *d'interprétation*. Là où le sens est obvie, le bon sens vulgaire et l'interprétation commune fixe irrévocablement le sens nécessaire. Là où le sens est plus caché il faut s'en rapporter aux décisions de l'Eglise. L'exégèse véritable est une œuvre d'interprétation à faire sur les textes inspirés elle n'est pas une œuvre de sélection à opérer entre ces mêmes textes.

(1) En ce qui concerne M. le chanoine Didiot une erreur de copiste nous fait dire à la page 247 du numéro de Mars : « Les livres de MM. di Bertolo et Didiot ont été mis à l'index. » A la place du nom de M. Didiot il faut lire celui de M. Lenormand. Le livre de M. le chanoine Didiot auquel nous faisions allusion, n'a point été mis à l'index ni été en danger de l'être.

Digitized by Google

*
* *

Hérésie, d'après le sens étymologique, signifie choix, sélection. On appela hérétiques aux premiers siècles de l'Eglise ceux qui, dans les Ecritures et dans les enseignements de l'Eglise, faisaient un choix, une sélection, adoptaient telles parties, rejetaient telles autres. La nouvelle exégèse, dont M. Loisy est le coryphée, a fait, nous venons de le voir, de ce principe des hérésies anciennes sa propre règle, sa propre formule. Un tel caractère, en même temps qu'il est sa condamnation la plus irrécusable, fournit un criterium sûr et d'application facile pour porter un jugement sur les œuvres qu'elle a produites. A sa lumière essayons de caractériser le livre de M. Loisy, *l'Evangile et l'Eglise.*

Beaucoup, en critiquant cet ouvrage, ont essayé de suivre pas à pas le subtile exégète. Ils ont montré comment il s'était mépris sur la mission que Jésus s'était attribuée. Ils ont établi textes en main, qu'il ne s'était nullement annoncé comme le messie d'un royaume à venir, mais comme le messie rédempteur et sanctificateur par sa mort; ils ont remis en relief les preuves de sa divinité, sa volonté d'établir une véritable Église avec sa hiérarchie et ses sacrements tels que nous la voyons aujourd'hui (1). D'autres ont critiqué sa prétention à définir l'essence du christianisme par les seules forces de la critique rationnelle; ils condamnent même toute analyse du mystère de notre foi comme un sacrilège : « Analyser le mystère de notre foi, c'est l'anéantir. Prendre « la Bonne Nouvelle » et étudier ainsi le message qu'elle contient, c'est faire de la graphologie, c'est prétendre déchiffrer l'indéfinissable par essence... La religion est une manifestation à laquelle on adhère en fermant les yeux... « Les hauteurs de la foi sont encore plus élevées que celles de la conscience humaine; c'est un Sinaï où l'on ne peut monter que par ordre de Dieu (2). Ceux qui en violent les bases d'un pied profane sont frappés

(1) Voir *L'Exégèse de M. Loisy*, Pierre Bouvier, prêtre.

(2) *Evangile et Evolution; Simples remarques sur le livre de M. Loisy*, par M. l'abbé Oger, pp. XVII et XX, de l'introd.

Digitized by Google

de mort. » Il en est encore qui, pour protester contre l'évolutionnisme de M. Loisy, ne veulent point voir dans l'Eglise une plante qui a grandi et s'est développée. « Le Christianisme n'est ni une plante en puissance à l'origine, ni un fruit devenu blet. » Et, par crainte des écarts auxquels nous a habitués la critique moderne, ils ne croient pas que l'Evangile puisse en supporter l'examen. « Il n'est pas exact de dire qu'on doit appliquer à la religion chrétienne la même méthode qu'a une religion quelconque. La foi a ses postulats, comme la raison, d'ailleurs. On ne remplace pas plus impunément l'autorité de l'Eglise que celle d'Euclide (1) ».

Nous ne pensons pas que l'Eglise ait rien à craindre d'aucune science humaine ; l'Evangile peut affronter l'examen de toutes les critiques, pourvu que ces sciences et ces critiques soient dignes de ce nom. L'Eglise est l'Evangile vécu; l'Evangile est la vie de l'Eglise partiellement écrite. L'une et l'autre sont lumière et vérité ; ils portent leur certitude et leurs preuves en eux-mêmes. Ceux-là seuls ne les voient pas que les passions aveuglent. La raison peut, sans craindre l'anathème, venir leur demander leurs titres ; et, si elle est de bonne foi, elle s'en retournera pleinement satisfaite en redisant la parole du prophète : « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* » La foi a ses mystères comme la géométrie ses postulats, mais les mystères eux-mêmes ont les preuves indirectes, il est vrai, mais certaines, de leur vérité. L'erreur de M. Loisy ne consiste donc pas dans l'application aux Evangiles d'une méthode dont ces Livres ne seraient pas susceptibles, mais dans une mauvaise application des procédés scientifiques à l'étude de l'Evangile et de l'Eglise. Non, le christianisme ne demande pas grâce devant la science ou les découvertes modernes ; devant les cris et les accusations des pharisiens de tous les siècles, ou de la foule déchaînée et aveugle, il peut sans trouble redire la parole du Maître : « Qui de vous peut *soutenir* contre moi une accusation ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* » Le défi a été porté il y a dix-neuf siècles et il n'a pas encore été relevé.

On a contre le Christ et l'Eglise, nous le savons, *formulé*

(1) *Ibid.*, pp. XII et XVIII.

Digitized by Google

un grand nombre d'accusations ; mais devant aucun tribunal, fût-ce celui de Pilate, elles ne sauraient *se soutenir*. Le grand défaut de la méthode de M. Loisy et de son école réside dans son point de départ : il accepte comme *démontrées* ces accusations formulées contre le Christ et l'Eglise par une science fausse et apparente, et c'est ce Christ et cette Eglise, ainsi mutilés, défigurés qu'il veut expliquer, défendre, et rendre acceptables. Son entreprise est simplement impossible et monstrueuse.

Qu'on se rappelle quelques passages de l'analyse que nous avons donnée de son livre et l'on se rendra compte de la justesse de nos observations. Que fait M. Loisy ? Tout ce que débite, fort gratuitement du reste, la pseudo-critique rationaliste ou protestante contre l'Evangile et l'Eglise, contre l'authenticité, l'intégrité, la véracité de nos saints Livres, contre l'immutabilité de la doctrine dans l'Eglise, contre la réalité du fait miraculeux et sa force probante ; toutes ces accusations sans fondement il les accepte comme démontrées. « Ce sont des vérités incontestables, déclare-t-il, la critique ne reviendra plus sur ses conclusions désormais acquises. » Pourquoi M. Loisy, pour être plus scientifique encore, n'accepte-t-il pas aussi les objections démodées des siècles précédents, et prétendues en leur temps tout aussi irréfutables que celles d'aujourd'hui ?

Fondé sur un tel point de départ le livre de M. Loisy pèche par la base et ne mérite pas l'examen. Du reste un simple fait peut nous édifier, sans grands frais, sur le sérieux de cet exégète. Son ouvrage est composé, soit disant, pour réfuter M. Harnack. Ce docteur enseigne que l'essence du christianisme consiste dans la notion d'un Dieu-père introduite pour la première fois par Jésus dans le monde.

Or par quel argument M. Loisy combat-il notre savant d'Outre-Rhin ?

On ne peut « se défendre, dit-il (1), d'une certaine inquiétude en voyant un mouvement aussi considérable que le christianisme ramené à une idée ou à un seul sentiment..... Comment cette grande force peut-elle consister en un seul élément ? »

(1) *Le Christ et l'Evangile*, t. IX.

Digitized by Google

Or précisément, quelques pages plus loin, M. Loisy reprend pour son compte cette méthode étroite qu'il vient de reprocher à M. Harnack, et il la place à la base de tout son livre. Chez lui en effet l'essence du christianisme est réduite à une seule pensée et un seul sentiment, l'*espérance du royaume*.

Et ailleurs : « Si des traits communs se sont conservés et développés depuis l'origine jusqu'à notre temps dans l'Eglise, ce sont ces traits qui constituent l'essence du christianisme... Pour fixer l'essence de l'islamisme, on ne prendra pas, dans l'enseignement du prophète et dans la tradition musulmane ce que l'on peut juger vrai et fécond, mais ce qui pour Mahomet et ses *sectateurs* importe le plus en fait de croyance, de morale et de culte (1). »

En lisant ces lignes vous conclurez : M. Loisy cherchera sans doute l'essence du christianisme dans les symboles, les sacrements, les préceptes dans lesquels Jésus-Christ et ses disciples à travers les siècles ont prétendu résumer leur croyance, leur morale et leur culte Il n'en est rien pourtant. Cette essence c'est toujours la grande et unique espérance.

Il est vrai que, par un autre prodige de logique, de cette unique et rudimentaire espérance il fait sortir beaucoup de choses. Il en fait sortir tout le catholicisme actuel avec ses dogmes, sa morale et son culte. Et, ce qui est plus merveilleux, il aurait pu en faire sortir tout autre chose ; et, d'après les prévisions de notre exégèse, il est bien possible et même fort probable que l'avenir en tirera des institutions plus surprenantes encore et peut-être toutes contraires à celles d'aujourd'hui.

Quel est, direz-vous, le procédé logique d'une pareille déduction ? *C'est la logique transformiste*. Pour M. Loisy, l'Eglise plantée dans le monde par le Christ était une semence, un grain de senevé. Cette conception de l'Eglise n'a rien d'hétérodoxe, quoi qu'en pense M. Oger, c'est celle de la Tradition depuis Vincent de Lerins jusqu'à nos jours. Mais d'un grain de senevé que sortira-t-il ? D'après la logique, vulgaire il sortira un senevé semblable à celui qui a produit

(1) *Ibid.*, p. XV et XVI.

Digitized by Google

la semence elle-même. C'est là précisément l'erreur séculaire que vient combattre la logique transformiste. D'après cette logique, d'un grain de senevé il sortira bien autre chose. Si le temps s'y prête, si les circonstances sont favorables, votre grain de senevé produira un chêne, un sapin, une carotte, un arbre, ou un légume quelconque, voir même un lièvre, un bœuf, et toute la série animale, y compris l'espèce humaine. Voilà tout ce qu'on peut voir sortir d'un grain de senevé d'après la logique évolutionniste. M. Loisy a transporté du domaine des sciences naturelles dans le domaine de l'exégèse ces procédés logiques si féconds et si merveilleux. Et voilà comment de la simple espérance du royaume, qui constituait tout l'Evangile de Jésus, il a pu faire sortir toute l'Eglise catholique avec son culte, ses dogmes, sa hiérarchie.

On pourra bien, il est vrai, demander au docte professeur pourquoi il exclut de cette origine si féconde le protestantisme et les autres sectes chrétiennes, y compris le socialisme moderne. Tous ne se réclament-ils pas, en effet, d'une grande espérance de bonheur ? Et même, à ce compte, il n'est aucun homme qui n'ait droit au titre de chrétien avec autant de vérité que le Pape lui-même ; car les vastes espérances ne vivent-elles pas au fond de tous les cœurs ? Mais ne le lui demandez pas avec trop d'insistance. Il vous répondrait sans doute que, sous la variété des formules, il reconnaît, en effet, la même foi au fond de tous les cœurs. « L'Eglise n'exige pas la foi à ses formules, écrit-il (1), comme à l'expression adéquate de la vérité absolue, mais elle les présente comme l'expression la moins imparfaite qui soit moralement possible ; elle demande qu'on les respecte selon leur qualité, qu'on y cherche la foi, qu'on s'en serve pour la transmettre ; le formulaire ecclésiastique est l'auxiliaire de la foi, la ligne directrice de la pensée religieuse ; il ne peut pas être l'objet intégral de cette pensée vu que cet objet est Dieu même, le Christ et son œuvre ; chacun s'approprie l'objet comme il peut avec le secours du formulaire. Comme toutes les âmes et toutes les intelligences diffèrent les unes des

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, p. 174.

Digitized by Google

autres, les sciences de la foi sont aussi d'une variété infinie, sous la direction unique de l'Eglise et dans l'unité de son symbole. »

Par cette dernière phrase M. Loisy exige encore de la vraie foi qu'elle place son évolution sous la direction de l'Eglise ; mais, immédiatement après, n'ajoute-t-il pas que, somme toute et en dernière analyse, ce sont les croyants qui donnent à l'Eglise sa direction : « ce sont les individus qui pensant avec l'Eglise pensent aussi pour elle (1). » En résumé l'Eglise, en évoluant, ira où l'emporte le principe unique dont elle vit, l'espérance du royaume, le reste est provisoire et passager ; il est l'œuvre des siècles et des hommes, il n'est pas l'œuvre de Jésus, il sort de l'Evangile, il n'est pas dans l'Evangile : « Dans l'Evangile le christianisme n'était pas encore une religion existant par elle-même... L'Evangile, comme tel, n'était qu'un mouvement religieux qui se produisait au sein du judaïsme, pour en réaliser parfaitement les principes et les espérances (2). » Et ces espérances, on le sait, étaient celles du royaume.

Quoi qu'on fasse, dans la conception que M. Loisy nous donne de l'*Église évangélique*, de l'Église créée et conçue par Jésus, on ne peut trouver d'autre élément essentiel que cette grande espérance plus ou moins creuse et vide. Le reste a été apporté par le temps et les circonstances, il pourra disparaître emporté par les siècles et les orages, ou encore il pourra être remplacé par d'autres formules, par d'autres institutions religieuses. Telle est la conclusion nécessaire des principes et des doctrines de M. Loisy, telles en sont les conséquences plus ou moins avouées par l'auteur lui-même: Ces conclusions, ces conséquences sont sa meilleure condamnation.

M. Loisy a considéré l'Evangile comme un germe de vie déposé dans le monde ; et en cela il est dans la vérité. Mais de ce germe il a parlé selon les idées et la science des évolutionnistes modernes ; il en a fait une sorte d'embryon sans

(1) *Ibid.*, p. 175.
(2) *Ibid.*, p. 181.

Digitized by Google

forme aucune, sans traits, sans linéaments, un *bathybius doctrinal*. C'est là son erreur.

Si M. Loisy avait consulté la vraie science, la science des vrais savants, il aurait appris que tout germe, toute graine, si petite soit-elle, contient la plante déjà constituée dans sa forme définitive sous sa figure spécifique. Après les avoir entr'ouverts regardez au microscope et même à l'œil nu le grain de senevé ou le haricot vulgaire de nos jardins, vous découvrirez sans peine, entre les deux lobes qui constituent le fruit, un petit senevé, un petit haricot déjà tout constitués avec leurs éléments essentiels, leurs tiges, leurs radicelles, leurs folioles et leur cime qui ne demandent qu'à s'épanouir. S'il y manque les fleurs, on ne peut dire que le fruit soit absent puisque cette plantule sort du fruit même et en est la portion vivante et la plus précieuse.

Qui dit semence, aux yeux de la vraie science, désigne une chose vivante déjà pleinement constituée dans toute sa structure organique. Jésus, en jetant dans le monde son Evangile comme une semence, comme un grain de senevé, a donc gratifié la terre d'une société pleinement organisée et constituée. Les éléments de cette société n'étaient pas encore développés mais ils existaient comme en réduction et en miniature; les années, les siècles mêmes n'y devaient rien ajouter d'essentiel, rien de vraiment nouveau.

Cette forme de l'évolution vitale, à laquelle appartiennent l'Evangile et l'Eglise, est tellement vraie et indéniable que, répudiant ses propres principes, M. Loisy la reconnaît et la proclame lui-même. Nous l'avons remarqué dans les nombreuses citations, que nous avons empruntées à son livre, à ses yeux, l'Eglise entière avec toute sa constitution vient du Christ, elle était déjà avec lui en « groupe circonscrit, parfaitement reconnaissable, très centralisé aussi et même *hiérarchisé* dans la plus entière fraternité (1) » le culte et les sacrements viennent du Christ également non moins que la doctrine : « En ce qui concerne leur origine, il en est des sacrements ainsi que de l'Eglise et du dogme qui procèdent

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, p. 90.

Digitized by Google

de Jésus et de l'Evangile *comme des réalités vivantes et non comme des institutions expressément définies* (1). »

En tous ces textes M. Loisy semble parler le langage, le plus orthodoxe. Mais les derniers mots, que nous avons soulignés, font toucher du doigt l'erreur de logique qui a fait sombrer dans ce livre son beau talent. Toute l'Eglise catholique avec son culte, son dogme, ses sacrements, sa hiérarchie, procède de *Jésus* par l'Evangile (ou la tradition) *comme des réalités vivantes* — et cependant *ce ne sont pas des institutions expressément définies*. Ainsi parle M. Loisy et en cela il est conforme à la logique de l'évolutionnisme, du Bathybius. Mais toute la vraie science proteste, elle lui crie et lui répète qu'il n'y a point et ne saurait y avoir de réalité vivante, qui ne soit *expressément définie et pleinement organisée*. Si donc l'Eglise vient de Jésus *comme une réalité vivante*, elle tient de lui sa pleine, entière et définitive organisation.

Les erreurs de M. Loisy dans son livre peuvent toutes se ramener au sophisme que nous venons de dénoncer. Elles proviennent d'une mauvaise éducation intellectuelle de l'auteur plutôt que d'une inexacte intelligence des textes. M. Loisy souffre de la sophistique évolutionniste ; qu'il consente donc à s'éclairer aux principes de la science vraie, réelle, expérimentale, qu'il ferme les oreilles aux suggestions perfides de cette science romanesque et fantaisiste qui déshonore nos écoles officielles, et il découvrira dans l'Evangile ce que tous les siècles y ont vu, l'histoire vraie et authentique, divinement inspirée, du Fils de Dieu descendu du Ciel pour sauver le monde par sa mort, par son sang, par ses sacrements, sa doctrine, son culte et son Eglise.

F. Hilaire de Barenton.

(1) *Ibid.*, p. 194.

Digitized by Google

NOTES INÉDITES DE P.-F. DUBOIS

SUR

TERTULLIEN

Sous le titre d'*Un maître de l'Université devant les Pères de l'Eglise*, nous avons publié dans le numéro des Etudes Franciscaines du 15 mars 1903, quelques notes de P.-F. Dubois et nous avons esquissé les grandes lignes de sa carrière universitaire. Nous avons dit alors par quelle série d'études il était arrivé à la vérité et comment une enquête immense menée sur tout ce qui a été écrit depuis les Evangélistes jusqu'aux temps modernes, l'avait convaincu de la divinité de la religion et de la nécessité pour tous de se plier à la bienfaisante discipline de l'Eglise Catholique. Nous ajoutions que P.-F. Dubois, au cours de ce prodigieux labeur, condensait fréquemment en quelques lignes rapides les impressions de ses lectures. Ces phrases jetées ainsi à la hâte sur des feuilles volantes, il les appelait, avec une modestie charmante ses *papiers de la Sibylle* et les comparait volontiers, à ces choses légères que le vent emporte, où? Il n'en avait cure. Jamais il ne les publia. Elles sont restées inédites jusqu'aujourd'hui. On a jugé qu'il ne serait pas sans intérêt pour les lecteurs de cette revue d'en connaître encore quelques-unes. Ils s'intéresseront encore une fois, a-t-on espéré, à ces notes d'une si belle langue et d'une si haute pensée. Voici donc quelques pages qu'il avait écrites sur Tertullien.

*
* *

Comment il faut l'étudier. — La critique s'est épuisée pour fixer les dates de la composition, le caractère montaniste ou non de ses livres ; et il y a presqu'autant de systèmes que d'auteurs qui ont remué ces diverses questions ; j'avoue que pour ma part je n'ai ni goût ni ne vois utilité à m'engager dans ces épineuses conjectures. Ce qui importe c'est de bien saisir le sens, la doctrine, la portée de chaque ouvrage, d'en tirer tout

Digitized by Google

ce qu'ils contiennent de révélations sur les opinions et les doctrines de l'homme, l'état de l'Eglise et des sectes ; et si quelque trait de lumière nette et irrésible éclaircit une des obscurités de la vie ou des variations de l'écrivain, en arrêter au passage le rayon et le faire reluire, tel qu'il se montre, sans induction téméraire ou de fantaisie.

Vue générale sur sa vie.— La vie de Tertullien, comme celle de la plupart des personnages chrétiens des premiers siècles, échappe à une critique exacte et sévère ; quelques lignes de saint Jérôme et d'Eusèbe venus deux cents ans plus tard sont à peu près tout ce qu'on a recueilli sur lui. Né à Carthage, fils d'un centurion proconsulaire, ce qui n'était pas une grande dignité, il reçut pourtant une éducation distinguée, chose du reste facile dans cette cité de Carthage devenue si vite un centre d'études et de civilisation latine. Quelle fut sa profession? fut-il avocat, rhéteur, militaire, nul ne le sait. Avocat ? La connaissance des lois qu'on a crû discerner dans l'apologétique en particulier et quelques autres de ses nombreux traités a permis cette induction ; mais on pourrait aussi bien et par autant de citations établir qu'il enseigna la rhétorique ou porta l'épée. Entré dans l'Eglise chrétienne, y parvint-il au sacerdoce ? On l'a crû généralement, mais rien ne le démontre. Qu'il fût marié, la preuve en est dans le traité adressé à sa femme sur les secondes noces. Qu'il se sépara avec éclat de l'Eglise catholique et embrassa avec ardeur l'hérésie de Montan, c'est le fait capital et souverain de sa vie. Son erreur est écrite dans autant de pages qu'il en avait publiées pour la défense de l'orthodoxie, et cette erreur fut sans retour ; il mourut banni de l'Eglise et, dans une extrême vieillesse séparé même des sectaires qu'il avait préférés et chef lui-même d'une secte nouvelle qui porta son nom et se prolongea jusqu'au temps de saint Augustin. — En réalité, c'est un écrivain, uniquement un écrivain que nous avons à étudier, ce sont les doctrines, les évolutions d'un grand et puissant esprit que nous avons à suivre dans son cours. Ses livres, voilà ses actes ; ils ont profondément remué son temps, commandé le respect et l'admiration passionnée des âges qui ont suivi le sien ;

Digitized by Google

depuis Cyprien qui l'appelait le maître et le lisait chaque jour comme un bréviaire, jusqu'à Bossuet dont l'imagination aimait la fascination de cet ardent génie et s'embrasa plus d'une fois à sa flamme. — Ce culte n'a pas cessé dans l'Eglise; Tertullien, quiconque le lit, chrétien ou non, éprouvera même secousse. Tertullien, en effet, c'est le combat, c'est l'orage de la vie chrétienne, intérieure et publique, le travail du dogme, de la discipline, du culte, sous le feu des persécutions comme dans les jours de paix et de sécurité, à l'approche des heures décisives qui vont tout fixer pour jamais. Il a l'insigne honneur d'avoir le premier élevé dans l'Eglise cette voix maîtresse de l'Occident qui ne se taira plus. — A lui et par lui commence toute cette suite de docteurs africains, tribuns prédestinés à la politique profonde qui assouplira les barbares : Cyprien, Arnobe, Minucius Félix, Lactance, Augustin ! Deux cents ans de fécondité ! Et quand Carthage même succombera sous les Vandales, tout un essaim fugitif sorti de ses ruines prolongera sa mission de propagande, peuplera de monastères les îles et les rivages méditerranéens, et, peut-être il n'y aurait pas de témérité à l'affirmer, passera jusque dans l'Océan Britannique pour y jeter la sainte semence destinée à voguer un siècle plus tard sur des milliers de barques, messagères à la fois de salut et de civilisation. — Telle fut en effet la destinée du christianisme africain, et c'est le mérite de Tertullien de lui avoir ouvert ce champ de l'avenir, comme ce sera plus tard la fortune d'Augustin de règner sur le moyen âge à côté d'Aristote et d'électriser la piété affadie et l'indifférence philosophique de notre âge. — Bien des variétés de nature, de génie, de procédés distinguent chacun de ces tribuns d'Afrique ; mais tous ont un trait commun : la foi subtile, ardente de mysticité, prompte au combat, amoureuse des luttes de parole. Entrée en scène à la fin du second siècle, l'Afrique devient tout aussitôt le foyer et le porte-drapeau de l'occident chrétien ; quand je me sers de cette expression ce n'est pas que je veuille abaisser Rome au-dessous de Carthage. Non, Rome a son privilège et sa suprématie naturelle, légitime, qu'un étroit esprit de secte voudrait en vain lui contester. Quelqu'obscurs que soient ses pontifes, de

Digitized by Google

quelque disette de docteurs qu'elle semble frappée, si on la compare à cette Eglise d'Afrique qui semble avoir à elle seule le génie de l'enseignement chrétien, Rome est toujours pour la foi comme pour le monde antique la cité reine ; l'esprit de gouvernement y prévaut sur toute autre pensée. La communauté chrétienne et son chef, vivant pour ainsi dire dans ses catacombes, y jettent les fondements de leur grandeur future. En face du trône resplendissant des Césars, de tous les souvenirs et de toutes les pompes de l'ancien culte, au milieu de cette population, mélange de toutes les races civilisées ou barbares dont l'élite vient chercher là un regard du maître du monde, ou la jouissance de tous les raffinements de la vie ; où, dans cette fièvre ardente de cupidité, de voluptés, de doctrines et de superstitions contradictoires, dans le tumulte des séditions qui relèvent ou donnent la couronne impériale, un autre empire et son maître sont là cachés, tout prêts à sortir de l'ombre. Ne demandez pas qui sont ces nouveaux pasteurs des peuples, peut-être quelque juif maudit, quelque petit grec d'Athènes, d'Alexandrie ou des îles, quelqu'italien de municipe ou de colonie, un mercenaire, un pâtre, un esclave peut-être. N'importe ; regardez bien. Celui-là c'est l'empereur ; plus que l'empereur : celui qui dans Rome désertée pour Nicomédie, Constantinople ou Ravenne s'appellera le pape et avec sa bénédiction lui rendra la royauté.

Dans ces trente ou quarante pontifes qui se sont succédé pendant 250 ans depuis saint Pierre et saint Paul, vous en trouverez à peine un qui ait écrit autre chose que les lettres de gouvernement et de correspondance ecclésiastique ; d'aucun d'eux il n'est parti un livre quelconque de dogme ou de culte : ils ne sont qu'à une œuvre, celle de la *tradition* à recueillir, à constater, à maintenir.

Quand je parle de l'esprit de gouvernement de l'Eglise latine ce n'est pas seulement de la souplesse politique que je veux louer. Elle a l'éminence du bon sens, la sagacité profonde qui discerne ce qui est sage de ce qui est exalté, elle oppose aux légèretés enthousiastes, aux imaginations étranges de l'orient, l'impassible justesse de l'esprit occidental. Elle réduit à ce qui est pratique, moral, salutaire, ce que

Digitized by Google

là-bas le zèle a d'excentrique, de fébrile, de corrupteur dans ses élans sans règle. Le monachisme tourne entre ses mains à toutes les grandes œuvres de renouvellement agricole, de défrichement des pays incultes, de la conservation des monuments de la science et des lettres antiques. Ces moines de saint Benoît sont des héros ; et ils portent sous leur robe de bure les destinées du monde moderne. — Suivez-les depuis le sixième siècle jusqu'au dixième et comptez ce qu'ils ont gagné de peuples et de rois barbares, je ne dis pas seulement à la foi, mais à l'intelligence et à la culture des arts protecteurs de la vie. Comparez les Francs, les Bourguignons, des premiers moments de l'invasion à ce qu'ils deviennent sous la discipline de Rome, et vous sentirez quels services elle a rendus à l'humanité.

Tertullien était-il né chrétien ? Rien ne dit le contraire ; mais cependant la situation de son père dans la garde du proconsul peut faire présumer qu'il était né payen. Quelle fut sa jeunesse et sa vie jusqu'à son entrée dans l'Eglise et, selon quelques-uns, dans le sacerdoce ? Nul ne le sait ; a recueillir çà et là quelques traits d'humilité quelques demies confessions d'erreurs, de vices communs aux payens, ou aux chrétiens relâchés ; à considérer l'ardeur, l'emportement de son caractère, peut-être n'y aurait-il pas de témérité à affirmer que cette jeunesse fut orageuse. La rigidité même de ses principes, toujours croissante avec l'âge, et surtout depuis son adoption de la doctrine de Montan, ne démentirait pas trop cette conjecture. Son horreur des sens, l'implacable sévérité d'exclusion qu'il veut établir pour ceux qui sont retombés dans leur péché après le baptême ne seraient que les terreurs de l'expérience et ce besoin de précautions ou de réparations sévères pour autrui, illusion trop fréquente des consciences à qui reste le souvenir de leurs erreurs et de leurs fautes.

Son érudition prétendue. — On a beaucoup vanté l'érudition de Tertullien, je suis loin pour ma part de souscrire à ce jugement. Sans doute ses écrits sont une source de documents précieux et instructifs sur l'état des mœurs, sur la législation de son temps, sur l'histoire de l'Eglise ; mais ce ne sont que connaissances courantes et populaires ou ramassées au jour

Digitized by Google

le jour, pour le besoin de chaque jour et de chaque cause, comme font d'ordinaire les écrivains polémiques toujours armés en course, et faisant leur butin à la hâte dans des livres connus de tous, ou dans leurs propres souvenirs, ou dans les faits et événements qu'ils ont sous les yeux. Tertullien, c'est la presse religieuse de son temps ; à distance, au temps de saint Augustin ou de saint Vincent de Lérins, où déjà la civilisation antique s'effaçait, et où les ruines se faisaient de toutes parts, c'était une grande joie d'en retrouver des monuments et des indices vivants dans l'un des écrivains seuls familiers à l'Eglise, et plus on s'éloignait, plus le prix devint grand ; parce qu'on faisait travail d'érudition pour le lire, on lui reporta à lui-même le mérite d'une science laborieuse. Mais quand on se transporte au temps où il écrivait, à cette communication fiévreuse de tous les pays entre eux, aux Ecoles et aux chaires d'éloquence, de philosophie, de droit partout semées, aux missionnaires de parole et de savoir courant de-ci de-là d'Orient en Occident et réciproquement, semant de tous côtés les récits, les traditions, et même les livres, on se rendra facilement compte de ce qu'un homme d'esprit, de verve et de prompte éxécution peut posséder de connaissances générales, applicables aux nécessités de la cause qu'il soutient : jamais plus que dans le second et le troisième siècle il n'y a eu courant tumultueux d'idées, de sentiments, et de faits, à la surface de toutes ces sociétés en crise, et dont il soit resté moins de traces écrites, comme c'est l'ordinaire en pareil temps. Aussi le petit nombre d'écrivains qui survivent de ces époques fiévreuses, forment-ils pour la postérité d'inappréciables trésors. Combien leur prix augmente-t-il plus encore, lorsqu'à ces civilisations raffinées, à ce commerce de lumières, agitées, mais resplendissantes succède tout-à-coup la nuit profonde de barbarie amenée par les guerres, les conquêtes, les dévastations, l'effacement même de races entières, de religions, et de gouvernements naguères en pleine vie ! Alors les demeurants grandissent de tous les désastres qui se sont faits autour de leurs noms et de leurs livres. Ce sont comme des colosses ou des pyramides au désert. On leur tient compte de tout, comme s'ils avaient tout tiré d'eux-mêmes, et la société qui revit dans leurs livres

Digitized by Google

s'efface pour ainsi dire devant eux. C'est ainsi qu'a grandi outre mesure la réputation de cet Africain barbare, espèce d'encyclopédiste de combat, où les âges postérieurs ont rencontré ce qu'ils ne trouvaient plus nulle part. On lui a su gré du vide fait autour de lui.

Ses deux ouvrages les plus populaires : l'Apologétique et Contre les spectacles. — Parmi les ouvrages de Tertullien deux seulement sont devenus très populaires, l'apologétique et le traité contre les spectacles. Le premier, parce qu'il établit l'injustice des persécutions contre les chrétiens, réclame la liberté de conscience, établit l'innocence et la pureté de la doctrine et de la vie chrétienne, et enfin se retournant contre le paganisme en démontre avec audace et puissance l'absurdité, les ridicules et l'immoralité profonde. C'est à la fois un manuel de défense, une exposition de la foi nouvelle, un requisitoire contre la société antique, — accessibles à toutes les intelligences.

Le traité contre les spectacles, quoique composé pour l'instruction et l'édification des chrétiens, est encore un autre procès fait à la morale payenne. Il devait frapper, non seulement les esprits déjà prévenus de la grâce du Christ, mais faire réfléchir les payens eux-mêmes sur la barbarie et la corruption des jeux et des théâtres ; et ceux que n'emportait pas la passion y pouvaient contracter un éloignement, déjà naturel à beaucoup, pour de pareilles mœurs et ce pressentiment de dignité et de charité humaine, première inclination vers une religion plus pure. Pour les temps qui ont suivi, pour l'Eglise du moyen âge, et jusqu'à nos jours, il est devenu la règle de la discipline en matière de spectacles. Les conciles et les docteurs n'ont fait que répéter ses arguments et ses préceptes. Pour l'historien, pour le philosophe, pour l'érudit, ce livre est un tableau de mœurs où revit la société antique telle que le christianisme l'a rencontrée, et dans cette seule étude de ses plaisirs éclate à chaque ligne le secret de sa constitution toute entière ; pour l'érudit c'est un autre Herculanum, un autre Pompéi, conservé sous la cendre, où pas un détail ne manque ; il n'y qu'à décalquer, pour avoir sur chaque ordre de jeux et de spectacles un traité complet et fidèle.

Digitized by Google

Pour le moraliste et le philosophe, quelle ample matière à réflexions sur les éternels appétits de l'imagination et de l'esprit humain, à comparaisons entre les époques parallèles de civilisations différentes et des sociétés chrétiennes elles-mêmes, au point où nous les voyons aujourd'hui, chancelantes entre la décadence et la régénération. — Je ne saurais dire pour ma part avec quelle avide et mélancolique curiosité je suivais ce rude et tranchant scalpel du sauvage africain ouvrant jusqu'aux dernières fibres ce cadavre de l'antiquité et le livrant comme une nouvelle statue de l'écorché à l'anatomie sociale comparée des sociétés humaines.

Ce que Tertullien a fait pour le paganisme de dessein prémédité, il le fait de même pour le christianisme, mais à son insu, dans ses divers traités, soit dogmatiques, soit de discipline chrétienne. Au milieu de ses plus abstraites et de ses plus subtiles discussions contre les hérésies, dans les obscurités les plus profondes de sa dialectique enivrée, dans l'ascétisme extatique de sa propre hérésie, à tout instant, à chaque ligne, éclate une déposition, une déclaration de fait, qui jette la plus vive lumière sur l'état contemporain de l'Eglise, sur sa constitution, sa hiérarchie, son dogme, sa discipline et son culte. C'est cette fécondité de faits et de dépositions, il n'en faut pas douter qui, malgré sa chute, a maintenu Tertullien dans la confiance et l'admiration traditionnelle de tous les grands docteurs du catholicisme.

L'apologétique. — Les œuvres de Tertullien méritent une étude approfondie à bien des titres : elles précèdent de près de cent vingt ans le symbole de Nicée et marquent le travail du dogme, particulièrement dans l'Occident. Il est avec saint Irénée le premier des Pères occidentaux dans lequel on puisse surprendre les efforts de la foi pour s'établir devant ses adversaires, par le raisonnement. C'est une philosophie, qui n'a pas conscience d'elle-même, et qui s'élève peu à peu, selon la nécessité de la polémique. Ainsi on trouve dans Tertullien dispersés çà et là dans ses divers ouvrages : une théodicée complète distincte de la théodicée platonicienne ou stoïcienne, les plus répandues dans l'Occident. On voit naître, se développer, s'établir la doctrine qui sera

Digitized by Google

bientôt consacrée par l'autorité de l'Eglise ; on la voit se dégager de la confusion de toutes les doctrines philosophiques et des traditions des religions expirantes. Tertullien nie à la matière l'éternité ; il fait sortir la création de la seule bonté et de la seule volonté de Dieu ; on pourrait suivre ainsi les différents dogmes du symbole catholique en germe dans Tertullien.

L'apologétique, ce pamphlet, car c'en est un des plus vifs et des plus acérés, ne se borne pas à démontrer l'iniquité des persécutions contre des citoyens inoffensifs et pour des délits inconnus, sur leur nom seul, sur leur seul aveu, sans information, sans débat ni défense ; l'auteur entre dans une comparaison de la religion nationale et de la religion chrétienne et démontre avec précision et force la supériorité de celle-ci, à la fois sur le judaïsme, le paganisme et toutes les superstitions orientales. Après avoir réfuté les idées fausses propagées par Tacite et d'autres écrivains, Tertullien entre dans l'exposition du dogme. D'abord le Dieu unique, invisible, impalpable, incompréhensible, qui par sa parole, sa sagesse et sa toute-puissance a tiré du néant le monde avec les éléments, les corps et les esprits pour être les ornements de sa grandeur. — Ses œuvres démontrent son existence ; l'âme le reconnaît et lui rend témoignage ; elle voit en lui son juge ; dans ses souffrances, elle crie vers lui, et l'appelle mon Dieu ! grand Dieu ! bon Dieu ! les yeux tournés vers le ciel, d'où elle sait qu'elle tire son origine.

A ces preuves générales et communes que la philosophie admet, Dieu a ajouté l'Ecriture sainte, la déclaration des prophètes, les miracles qui attestent la divinité de leur mission ; ici, toute l'histoire de la Bible, de la traduction des Septante, la revendication des livres de Moïse sur toutes les théogonies et théologies de toutes les nations.

Arrive enfin l'avènement de Jésus-Christ tel que l'avaient prédit les prophètes. — Si toute cette partie avait été écrite après le symbole de Nicée, elle ne serait ni plus nettement, ni plus strictement conforme à ses déclarations, et il est remarquable que 125 ans avant cette grande et solennelle décision de l'Eglise, un latin, un africain, ait défini la Trinité, le Verbe, sa procession du Père absolument dans les mêmes

Digitized by Google

termes que les pères du concile, en y ajoutant une démonstration parfaitement orthodoxe, même dans ses impuissances d'atteindre à ces abstraites sublimités.

Ainsi la tradition du dogme selon saint Jean s'est bien réellement établie, propagée et maintenue dans la véritable Eglise, malgré la diversité de temps et de lieu, à travers et malgré toutes les doctrines d'origine orientale ou grecque, ou barbare qui ont essayé de se substituer à la foi du dernier apôtre. Tertullien en dépose la confession dans un pamphlet populaire destiné à l'Occident latin, comme Justin la professe à Ephèse, comme Clément et surtout Origène la démontrent dans l'Ecole d'Alexandrie. Protestants et philosophes auront beau dire : c'est cette veine principale et dominante, qui est le vrai christianisme ; elle se suit avec une logique irrésistible ; une fois les prémisses posées, il n'y a pas un moment de défaillance ; et depuis Nicée rien n'a été ajouté ; on a pû développer, analyser, allégoriser. Mais le fonds est resté le même et fermé jusqu'à la Réforme, qui, pour être originale et féconde, croyait-elle, n'a rien sû imaginer de mieux que de remonter jusqu'aux temps apostoliques, c'est-à-dire de reprendre les prémisses en rejetant les conclusions. A l'heure qu'il est (1) une sorte de remords semble la prendre ; elle cherche à se remettre dans la tradition et la logique qu'elle a rejetée ne s'apercevant pas plus que cette voie où elle veut rentrer la ramènera fatalement et invariablement au catholicisme comme ses efforts pour remonter jusqu'à l'origine, l'ont précipitée malgré elle, de conséquence en conséquence jusqu'à la négation ou au moins au doute absolu de la divinité de Jésus.

Mais laissons ces réflexions discursives et revenons à Tertullien :

« J'ai déjà dit, écrit-il, que Dieu, avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance. Vos philosophes même conviennent que le monde est l'ouvrage de Dieu, c'est-à-dire de la parole et de la raison. C'est le sentiment de Zénon qui l'appelle destin, Dieu, l'âme de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'esprit

(1) Cette note a été écrite 1856.

Digitized by Google

répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi que la propre substance du Verbe, de la Raison et de la Puissance par laquelle Dieu a tout fait est un Esprit — Verbe, quand il ordonne, Raison, quand il dispose, Puissance, quand il exécute. Nous *avons appris* que Dieu l'a *proféré*, et, en proférant, l'a *engendré*, que pour cette raison, on *lui donne le nom du Fils de Dieu*, à cause de l'unité de substance ; car Dieu est l'esprit. Lorsque le soleil darde un rayon, ce rayon est une portion d'un tout ; mais *le soleil est dans le rayon*, et *il ne se fait pas une séparation* mais *une extension de substance* ; *ainsi le Verbe est l'Esprit d'un Esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière est une émanation de la lumière* (*Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero, genitum, non factum consubstantialem Patri*.....je cite de mémoire le texte latin de Nicée, n'ayant pas le grec sous les yeux). La source de la lumière, continue Tertullien, ne perd rien, ni de sa substance, ni de son éclat, en se communiquant et en se répandant. De même *ce qui procède de Dieu est Dieu* et *Fils de Dieu* (et les deux ne font qu'un), *Esprit de l'Esprit, Dieu de Dieu* ; autre en propriété non en nombre, en ordre non en nature, sorti de son principe sans le quitter. Ce rayon de Dieu, comme il a toujours été prédit, est descendu dans une Vierge, *s'est fait chair dans son sein. Il naît homme uni à Dieu*. La chair se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, *et c'est le Christ.* »

Je le demande de nouveau, n'est-ce pas le texte même du Symbole de Nicée, et quel développement plus expressif ? c'est au point qu'on croirait volontiers à un souvenir, à une copie, à une interpolation plutôt qu'à une prévision. — Pourquoi prévision ? N'est-ce pas plutôt foi déjà arrêtée, et de tous convenue ? En sorte que les pères de Nicée même n'ont eu qu'à recueillir et consacrer le témoignage et les mots même qui l'exprimaient, comme Tertullien les avait reçus et les transmettait à son tour.

Nous avons parlé de l'exposition de la foi chrétienne, passons au pamphlet.

La première partie de cette éloquente défense est une argumentation à la fois pressée, subtile, ardente, contre le procédé injuste et indigne des payens, qui haïssent les

Digitized by Google

chrétiens, sans les connaître, les condamnent sans les entendre, s'abstiennent contre eux de toute enquête, de toute recherche judiciaire sur les crimes dont ils les accusent, au contraire des procédures suivies contres les autres criminels.

Puis vient l'énumération des crimes imputés aux chrétiens, le massacre d'un enfant dont ils boivent le sang, les flambeaux éteints, et les incestes commis dans les ténèbres. Tertullien réfute ces fables infâmes en indiquant toutes les voies par lesquelles il serait si facile d'arriver à la connaissance de tels crimes, par le contraste des mœurs chrétiennes, par la réforme de ceux qui se convertissent.

Quand on lit ces pages, on comprend comment l'opinion qu'elles sont l'œuvre d'un jurisconsulte a pu s'établir. Dans cette vive et énergique réclamation, Tertullien développe, sinon des connaissances profondes en législation, du moins une intelligence si sagace de tous les arguments que la législation peut lui fournir ; il cite de si nombreux exemples empruntés à la pratique ordinaire des poursuites légales, que dans un temps où tous les souvenirs de l'antiquité étaient effacés ou confus, on a pû regarder comme un indice caractéristique de la profession de jurisconsulte ce qui n'est en effet que le résultat des notions générales, populaires parmi les esprits cultivés, et surtout parmi les hommes qui souffraient de la violation des règles les plus élémentaires de la justice. — Quoi qu'il en soit, juriste ou non, Tertullien tire du contraste de la procédure ordinaire en matière de crimes politiques ou privés, et de la procédure appliquée aux chrétiens, des arguments d'une force irrésistible, il révolte toutes les consciences honnêtes et impartiales par le tableau de ces iniquités. Sa droite et inflexible logique met à nu toutes ces odieuses contradictions, il les flétrit d'une implacable ironie. Si cette violente et audacieuse réclamation a été publiée, elle atteste une tolérance assez digne d'éloges dans l'empereur qui règne et dans le gouvernement tout entier. Si elle n'a circulé seulement, pamphlet ignoré, que dans les secrets conciliabules des chrétiens, elle donne la mesure de l'énergie morale de ces associations proscrites, et du sentiment intime qui les animait, et leur montrait la victoire au bout de toutes les épreuves sanglantes à travers lesquelles

Digitized by Google

une majorité oppressive les fait monter de jour en jour au gouvernement de la société.

Ad Scapulam. — Cette lettre à Scapula est remarquable par la vivacité, la simplicité, l'énergie sans déclamation, le raisonnement sans subtilité. Dans ces quelques pages Tertullien a resserré tous les principaux arguments qu'il a développés avec tout le faste rhétorique dans *l'apologie* et les *livres aux Nations*. On voit que c'est là un de ces écrits commandés, improvisés par la nécessité ; où rien n'est donné à l'artifice de l'étude ; c'est un cri de conscience.

Il n'y a que des faits, et tous pressés vers le but que se propose l'écrivain. Démontrer l'injustice, effrayer le persécuteur, faire appel à son humanité par l'exemple des empereurs eux-mêmes qui ont été cléments aux chrétiens, montrer le vide que font dans les villes, dans les familles, ces morts infligées contre le droit, placer la croyance chrétienne dans son véritable jour, avec son Dieu unique, son culte de simple prière, son horreur des démons que d'autres prennent pour des dieux, sa fidélité à l'empereur, le second après Dieu sur la terre, objet de vénération et d'hommages, recommandé à la protection du Dieu suprême, qui seul est au-dessus de lui. Voilà le but de Tertullien, et il l'atteint sans effort, sans détours, sans aucun de ses jeux de son esprit si amoureux de la subtilité et de l'argument déclamatoire.

La langue dans cet écrit est aussi plus pure, plus libre, plus dégagée de ces expressions barbares, obscures, ou détournées que le style africain, provincial, et j'ose dire déjà chrétien prodigue d'ordinaire dans ses autres écrits. Il est curieux d'observer comment de nouvelles idées dénaturent peu à peu les mots, font violence au génie de la langue, en brisent les formes et les contours. Pour Tertullien comme pour tous les autres pères latins un perpétuel commentaire est nécessaire ; et ce commentaire il faut en chercher les ressources à la fois dans les croyances qui altèrent tout pour se faire jour, et dans les écrivains profanes contemporains qui donnent la mesure du langage qui a cours. Sans cela, lorsque de la langue des grands écrivains du

Digitized by Google

siècle d'Auguste on tombe sur ce style hérissé de néologismes et de tours barbares, l'intelligence du texte est impossible, l'appréciation de la pensée, sa force, son éclat échappent. Mais quand on a une fois percé la dure écorce et ces aspérités de langage insolite, on cède à l'attrait que ce sauvage et subtil génie exerça de si bonne heure et si tard sur l'imagination de tous les chrétiens d'Occident, on comprend l'espèce de passion qu'il inspirait à Bossuet.

Date et causes de sa chute. — Il est difficile de marquer la date précise de sa chute. Généralement cependant on la rapporte aux premières années du troisième siècle, les dernières du règne de Sévère. Si la date, quoique aussi peu précise de sa naissance, peut être avec la tradition générale encore rapportée à l'an 160, ce serait au milieu même de sa vie, dans toute la force de l'âge et la maturité de son esprit qu'il se serait laissé emporter dans les voies de l'hérésie.

On a cherché dans des motifs d'ambition froissée, d'orgueil et de ressentiments la cause d'une séparation si funeste à l'Eglise aussi bien qu'au grand écrivain qui l'avait si glorieusement servie, et défendue avec tant de courage dans les plus mauvais jours. Selon les uns compétiteur de son compatriote Victor à l'évêché de Rome, selon d'autres malheureux dans une semblable prétention pour l'évêché de Carthage, il n'aurait pû pardonner aux fidèles ce qu'il regardait comme une injustice et une offense. Mais ne serait-il pas plus simple et plus naturel de penser que la rigidité même des principes de Tertullien, les mystiques ardeurs de son imagination, l'avaient malheureusement préparé aux erreurs de Montan, auxquelles il se laissa séduire, n'exagérant pour ainsi dire que ses propres convictions ? Il en a lui-même la conscience ; et dans les deux traités sur la chasteté, rappelant son ancienne union avec l'Eglise, et comparant sa vie ancienne avec la vie nouvelle à laquelle il croit s'être élevé, il s'en félicite ; il est monté d'un degré de plus dans la voie de la vérité, comme autrefois l'apôtre saint Paul, qui ne craignit pas d'abandonner la foi de ses pères, pour suivre Jésus-Christ, et de délaisser la multitude pour s'attacher au petit nombre. Cette comparaison a pû sembler orgueilleuse, mais elle exprime avec

Digitized by Google

sincérité, je le crois, l'illusion dont il est possédé. « La science qui est selon Jésus-Christ, s'écrie-t-il, a aussi ses accroissements différents par lesquels le grand apôtre a passé lui-même. » Puis s'appliquant les paroles mêmes de saint Paul : « Je n'étais encore qu'un enfant, je parlais comme un enfant, et j'avais les sentiments d'un enfant. Mais lorsque je suis devenu homme, je me suis dépouillé de tout ce qui tenait de l'enfance. Ainsi l'apôtre a renoncé à ses premiers sentiments et il ne s'est point rendu prévaricateur en abandonnant les traditions de ses pères pour s'attacher aux maximes chrétiennes et souhaitant même que ceux-là fussent retranchés qui prétendaient soutenir encore la nécessité de la circoncision. Plût à Dieu que tous ceux-ci le fussent de même, eux qui par une incision non pas seulement extérieure mais très profonde retranchent la véritable intégrité de la chair qui est la pureté, en ouvrant la voie aux fornications par le pardon qu'ils leur promettent. »

Ces dernières et âcres paroles font allusion au pardon que l'Eglise ne refusait pas aux fautes contre la chasteté, quand la sincérité du repentir invoquait sa miséricorde et celle de Dieu. Le fanatique adepte du nouveau Paraclet oubliait la touchante leçon de Jésus sur la femme adultère et son sang n'avait de feu que pour la colère et la peine irrémissible,— singulier contraste entre Cyprien et lui, l'un tout plein de sympathie pour les faiblesses humaines, l'autre qui dans son exaltation même s'en montrait le sujet, et ne concevait pas qu'elles eussent place au pied de l'autel quand elles y revenaient contrites et humiliées. A ce prix le tendre et sublime Augustin n'eût pas trouvé grâce et le plus grand des Pères de l'Eglise eut manqué au monde.

*
* *

Nous ne pousserons pas nos citations plus loin : ces quelques pages ne sont qu'une infime partie de celles que P.-F. Dubois a consacrées à Tertullien. Elles suffiront cependant à faire comprendre avec quelle merveilleuse bonne foi il envisageait les questions religieuses. Car nos lecteurs le croiront à peine, quand il écrivait ces notes il n'était que sur le chemin de la vérité, sans y être arrivé encore ; il la

Digitized by Google

cherchait, et ne l'avait pas trouvée. Mais la droiture de son esprit est telle qu'elle lui indique d'emblée la solution juste, le miracle de sa sincérité si grand, qu'elle le transporte d'un bon par dessus toutes les subtilités au seul vrai point de vue, à celui que l'écrivain le plus orthodoxe pourrait défendre. Ce ne serait pas, croyons-nous, un sujet de médiocre intérêt que de suivre pas à pas l'anxieux et gigantesque travail par lequel cet homme si véritablement grand s'éleva jusqu'à l'humble acceptation du dogme et de la discipline catholiques. Peut-être, avec l'aide de Dieu, l'entreprendrons-nous un jour pour les lecteurs de ces Etudes.

H. Matrod.

Digitized by Google

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE PARIS

LE PARLEMENT ET LES IMMUNITÉS RELIGIEUSES EN 1599

LE P. BRULART

Il y avait à peine un quart de siècle que la religion capucine était établie en France, lorsqu'un événement tragique, à Paris même, faillit renverser l'édifice de cette Réforme.

Nous voulons parler de l'affaire de 1599, du P. Brulart et de la question des immunités. Bien qu'ancienne, on pourrait dater d'hier — ou même d'aujourd'hui — cette page de l'histoire de Paris.

Le gardien du couvent de Saint-Honoré était alors le P. Jean-Baptiste Brulart de Sillery. C'était un homme remarquable, mais intransigeant. « Le plus célèbre prédicateur du siècle, vray enfant de saint François et un miracle de la grâce, en un mot un vray capucin », il avait pris l'habit à Rome en 1570. Le crédit que lui donnait le renom de sa famille (1), avait engagé ses Supérieurs à l'envoyer en Lorraine y établir la réforme sous les auspices du duc. En 1598, il succéda au P. Joseph de Ronchery dans la supériorité du couvent de Saint-Honoré.

C'était l'époque où le roi Henri IV, le rapide converti des conférences de Suresnes, l'auteur de l'édit de Nantes, songeait à briser son mariage avec Marguerite de Valois, la sœur de Charles IX, pour s'unir à la nièce du Pape, Marie de Médicis. Nicolas Brulart, le père du gardien de Saint-Honoré, était lui-même chargé comme ambassadeur de traiter l'affaire à Rome. Tout ce concours de circonstances, l'édit

(1) La famille de Brulart était originaire de Saint-Martin d'Ablois près Epernay. Cf. Opusc. de messire Fabio Brulart de Sillery. Bibl. nat. f. fr. 12.786.

Digitized by Google

de Nantes, le prosélytisme de la sœur du roi, les souvenirs de la Ligue expirante enflammèrent l'esprit des religieux de Saint-Honoré. Le P. Archange de Lyon prêchait alors le Carême à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il n'écouta que la voix de sa conscience et parla un peu trop haut devant le Parlement, exprimant avec une sainte liberté apostolique son opinion au sujet de l'édit de Nantes et de la conduite du roi.

Naturellement son discours causa beaucoup d'éclat à la cour et « à la ville ».

La raison était de son côté, mais non la force. On le lui fit bien voir.

Tout Paris avait eu vent de son discours. Et les Capucins, prévenus, se tinrent sur la défensive, bien résolus, en véritables religieux qu'ils étaient, à ne rendre compte de leurs actes qu'à la seule autorité ecclésiastique (1).

Tout autre fut le plan conçu par le Parlement. Achille du Harlay, premier président, dépêcha un huissier, muni d'un exploit, le 28 avril 1599, vers le couvent de Saint-Honoré, invitant le P. Archange à justifier les paroles prononcées à Saint-Germain-l'Auxerrois. « Monsieur, répondit le Père, je suis religieux, et comme tel je n'ai à répondre qu'à mon Supérieur. Si j'ai commis quelque faute, ce qu'à Dieu ne plaise, c'est à eux seuls que je répondrai de ma conduite, mais non au Parlement. »

L'huissier, homme habile, sans insister, demande le Supérieur. C'était à ce moment, en l'absence momentanée du P. Brulart, le P. Alphonse d'Evreux (2), vicaire du couvent.

(1) Le recours des Fr. Mineurs au tribunal séculier avait été tout récemment interdit. En cas de faute, ils étaient soumis à leurs supérieurs. Bulle *Quoniam nostro*. 5 avril 1575. *Bull. cap.* VI, 283.

Le P. Archange de Lyon (Claude du Puy), neveu de l'évêque d'Agen vêtu en 1587, mort à Toulouse le 11 octobre 1630. (Cf. bibl. franciscaine, n° 53, fol. 29. — Nécrol. des Cap. de Guyenne. D'aucuns relatent que le motif qui fit poursuivre le P. Archange fut une allusion à l'affaire de Marthe Brossier (Dulaure, II, 479 et s.) Chacun sait que Dulaure n'est pas un auteur sérieux en ce qui touche l'histoire religieuse. Cf. de Thou, liv. 123 — P. Apollinaire de Valence. *Les Capucins de Toulouse*, tom. II.

(2) Les *Annales des Capucins* parlent d'un Père Alphonse de Paris. Ce doit être une erreur. Ce père n'entra dans l'ordre qu'en 1619. Il faut s'en tenir à ce que dit la *Chronologie historique* écrite par le P. Philippe de Paris, en 1634.

Digitized by Google

Il vint accompagné du P. Ange de Joyeuse. Mais l'envoyé de la justice ne put obtenir une réponse plus conforme à son gré, et même le P. Ange, plus jeune et d'un tempérament plus vif, ne put garder sa patience devant l'homme de loi. Il fit sortir prestement l'huissier, lui jeta son exploit au nez, ferma la porte du couvent, répétant que les Capucins étaient exempts de procédure séculière, et qu'ils n'avaient que faire du Parlement, ni de procès-verbal, ni d'assignation.

On pense bien qu'une telle affaire ne devait pas en rester là. Homme intrépide et ferme, le premier président du Harlay ne pouvait consentir à se voir infliger un démenti sanglant. Il s'était avancé, à tort sans doute, mais il n'était pas de taille à reculer. Avec de pauvres moines sans défense, la partie était belle. Le même jour, lisons-nous dans les *Annales des Capucins* (1), M. de Lugoly, lieutenant criminel, accompagné du chevalier du Guet, s'en vint aux Capucins. Ils étaient escortés d'une quinzaine d'archers qui se partagèrent la garde du couvent, les uns du côté du jardin des Tuilleries, les autres dans l'église. De Lugoly était l'ami des Capucins et c'est peut-être pour ce motif qu'on l'avait délégué préférablement à tout autre. Il fut reçu par le P. Brulart, qui était en même temps commissaire provincial en l'absence du P. Honoré de Champigny, alors au chapitre général à Rome.

En fin matois qu'il était, voyant qu'il n'aboutirait pas autrement à ses fins, M. de Lugoly sembla se ranger à l'avis du P. Brulart. Il ne lui demandait qu'une grâce : conduire les Pères Archange et Alphonse devant le premier président lui faire leurs excuses. Il répondait d'eux corps pour corps, il ne leur serait fait aucun mal, on les ramènerait sains et saufs au couvent.

Sur l'avis de la communauté, on consentit à ce marché qui semblait contenter tout le monde. Mais le lieutenant-criminel ne songeait qu'à un point : posséder ses hommes, la manière lui importait peu. A peine sortis, les Pères sont entourés par les soldats, conduits, non au Palais, mais à la prison de la Conciergerie.

(1) Bibl. Mazarine, ms. 2879.

Digitized by Google

Jamais on ne vit une consternation semblable à celle de toute la famille de Saint-Honoré apprenant la trahison de Lugoly. On fait des prières, on se jette aux pieds des saints autels et l'on prend surtout la résolution de protester immédiatement contre une telle conduite.

Cet emprisonnement, dit le P. Brulart, « a été fait sans mon aveu et consentement, contre tous droits, canons et privilèges des religieux. Tout ce qui sera fait contre les Pères est fait par des juges incompétents, même en ce qui concerne la doctrine de l'Eglise et la prédication ».

La protestation du commissaire fut contre-signée par le P. Benoît de Canfeld. Elle n'eut pas le succès que l'on en pouvait espérer. Elle irrita fort le Parlement : loin d'apaiser le différend ce fut comme de l'huile que l'on aurait versée au milieu du brasier. Le roi était alors à Saint-Germain-en-Laye. Le P. Ange de Joyeuse l'alla trouver et, dans l'audience qu'il sollicita, il reçut du prince l'accueil le plus sympathique: eau bénite de cour. Le roi soutenait son Parlement. Et il fallut passer en jugement. Ce fut en vain que les accusés réclamèrent contre les violences qui leur étaient faites. Encore une fois, ils ne relevaient pas de la juridiction séculière et, s'ils répondaient, c'était par condescendance. Mais l'affaire était devenue une affaire d'Etat. Le Parlement, tout puissant dès cette époque, ne songeait à rien moins qu'à chasser tous les Capucins de France si ceux de Paris ne voulaient pas se soumettre. Pour l'Ordre c'était donc une question de vie ou de mort.

Prudemment, le nonce consulté avait avoué ne rien pouvoir en faveur des Capucins, et il avait conseillé de se soumettre.

Le 7 mai eut lieu le jugement. Le président appartenait, dit une vieille chronique, à une race qui n'a jamais aimé les réguliers ni spécialement les Capucins. « N'est-ce pas vous, demande-t-il au P. Archange, qui avez lancé des calomnies contre le roi et le Parlement ? » — « Je n'ai pu résister à l'esprit de Dieu, répondit l'inculpé, il s'est servi de mon chétif ministère pour déclarer la vérité ; le tort que l'Edit de Nantes fait à la religion et à l'Eglise est une plaie qui ne se guérira pas de longtemps. »

Noble réponse, loyale et sans politique ! Un Parlement

Digitized by Google

aveuglé ne pouvait rendre d'autres arrêts là-dessus qu'un arrêt de condamnation : il le conçut en ces termes :

« Veu par la Cour, les Grandes Chambres et Tournelles assemblées, l'information faite de l'ordonnance, et par deux conseillers d'icelle à la requête du Procureur général du roy, demandeur à l'encontre du frère Archange Dupuy religieux du couvent des Capucins de cette ville ; — arrêt du 28e avril dernier, par lequel il étoit ordonné que le dit Dupuy comparoîtroit en personne par devant deux des conseillers de cette Cour pour être ouy et interrogé sur le contenu en la ditte information ; — procéz verbal de Rozon huissier, contenant la signification du dit arrêt faite au dit Dupuy, et la réponse à icelle faite par un nommé Alphonse vicaire dudit couvent ; — interrogatoires faits audit Dupuy et Alphonse surnommé au siècle Legrand, par lesdits conseillers ; — certain écrit en forme de déclaration (1) du 30e avril dernier, soussigné Jean Brulart, capucin, commissaire provincial, et frère Benoît, Anglois, deffiniteur du chapitre, reconnu par le dit Brulart et Benoît Anglois avoir été par eux signé ; — conclusion du Procureur général du roy ;

« Ouy la ditte Cour, le dit Dupuy sur le contenu en la ditte information, ensemble ledit Alphonse sur la réponse par luy faite à la signification du dit arrêt ; — ouy aussy le dit Brulart et Benoît sur ledit écrit ;

« Dit a été, par la ditte Cour, après que le dit Dupuy, Alphonse, Brulart et Benoît pour ce derechef mandez à icelle, ont été blamez : a été interdit audit Dupuy de prêcher pour six mois, ordonné que ledit écrit sera lacéré en la présence desdits Brulart et Benoît, et l'arrêt leu au couvent des Capucins en presence de tous les religieux :

« Et sera le present arrêt exécuté par MM. Guillaume Benard et Jean du Vivier conseiller de la ditte Cour, en la présence du procureur général du roy, prononcé à la Grande Chambre d'icelle Cour, en la présence des dits Dupuy, Alphonse, Brulart et Benoît, et exécuté le 6e may 1599.

Signé : Voisin.

(1) Euphémisme pour *Protestation*.

Digitized by Google

Ce jugement fut imprimé dans les *Arrêts du Parlement contre le clergé régulier*. C'était bien là la place. Bon gré mal gré, il fallut en entendre la lecture au couvent. Cette mercuriale eut lieu dans la salle de la bibliothèque. Les Pères protestèrent de nouveau. Le P. Archange déclara que, s'il consentait à s'abstenir de la prédication, c'était par bienséance. « Eh bien, mon Père, répartit le Procureur général, ce sera par bienséance et aussi par obéissance. »

La conduite du P. Brulart, en toute cette occurrence, reçut l'approbation du Nonce et des Cardinaux. Peut-être avait-on redouté, en haut lieu, une issue plus fâcheuse. Le Parlement était imprégné d'idées protestantes ; son plus grand plaisir aurait été de débarrasser la France des Capucins. Le procureur général n'avait-il pas eu l'audace d'affirmer que cet ordre causait à la France plus de dommage que les disciples de Luther et de Calvin ?

Ces difficultés, ces ennuis jetèrent le dégoût dans l'âme du P. Brulart et il s'en retourna en Italie, la France « son ingrate patrie, n'était pas digne de recevoir ses cendres (1) ».

Il mourut à Venise le 28 février 1600.

F. Ubald d'Alençon.

(1) Tous les détails de cet événement se trouvent à la Bibliothèque nationale, f. fr. 25 046 et 25047 et 25048. — Bib. Mazarine, ms. 2879, et avec beaucoup plus d'exactitude, dans la *Chronologie historique*... bib. nat. f. fr. 25 044.

Digitized by Google

NOTES THEOLOGIQUES

SUR L'UNION DE L'HOMME A JÉSUS-CHRIST

(Suite) (1)

V

De notre unité avec Jésus-Christ.

Dans le mystère du Christ, il y a une unité très intime entre Jésus-Christ et l'Eglise, entre le chef et ses membres spirituels; il y a une mystérieuse unité de chair, une certaine union à sa personne et à sa vie. Nous allons étudier ici ces éléments de notre unité avec Jésus-Christ.

1° — *De notre unité de chair avec Jésus-Christ.*

Tous les hommes ont en Adam une certaine unité naturelle de chair avec le Verbe incarné. Tous les fidèles ont avec Jésus-Christ et entre eux une unité surnaturelle de chair, dans le mystère du Christ; et cette unité est très intime, bien qu'elle ne soit pas absolue, et qu'elle n'aille pas jusqu'à l'identité.

Saint Hilaire : « Les Ariens ne reconnaissent entre Dieu le Père et Dieu le Fils, qu'une unité de volonté, et ils cherchent à le prouver par la comparaison de notre union avec Dieu, disant que nous n'avons avec lui qu'une union de volonté et une relation de culte religieux ; mais ils sont dans l'erreur, car par l'incarnation et par l'eucharistie, nous sommes corporellement et indissolublement dans le Christ et le Christ demeure en nous par la chair... Il faut donc célébrer le mystère d'une *unité vraie et naturelle* entre le Christ et nous ». De Trinit. Lib. viii.

« Si vous niez que le Père soit substantiellement dans le Christ, niez donc d'abord que le Christ soit substantiellement en nous et nous en lui. Le Père est dans le Christ et le Christ est en nous, et par là nous sommes un dans le Père et dans le Christ. Le Christ a pris de la Vierge Marie la chair

(1) Voir le fascicule d'avril 1903.

Digitized by Google

de notre corps, et nous, nous prenons par l'eucharistie la chair de son corps ; et ainsi nous sommes un avec lui, parce que le Père est en lui et lui en nous. Ce n'est donc pas une simple unité de volonté qui unit le Christ à son Père et nous au Christ, mais une *unité naturelle et parfaite.* » De Trinit. Lib. VIII.

SAINT THOMAS : « Voici comment saint Hilaire réfute l'erreur d'Arius. Nous vivons par le Christ, dit-il, parce que nous avons en nous quelque chose de sa nature, comme le Christ vit par son Père parce qu'il a en lui la nature de son Père. Mais la nature divine est simple et indivisible, si donc le Christ possède la nature de son Père, il ne la possède pas en partie mais tout entière. » In cap. VI Jo. — Lect. VII. n. 7.

Le mot nature signifie ici évidemment la substance. Saint Hilaire n'emploie pas ordinairement les mots de substance et de substantiel, mais les mots de nature et de naturel ; mais chez lui ces expressions sont synonymes, comme son argumentation l'indique et comme ses commentateurs le font observer.

GUITMOND : « Saint Hilaire, ce merveilleux dialectitien, prouve que le Père est dans le Fils naturellement, ce qui veut dire substantiellement, car on ne peut pas l'entendre d'une autre manière. En effet, toute la question avec les Ariens portait sur l'habitation substantielle du Père dans le Fils. Or il le prouve par ceci, que le Fils est en nous naturellement, c'est-à-dire substantiellement ; et ce mot naturellement ne peut pas avoir un autre sens ; car autrement toute l'argumentation pécherait par la base. Comment en effet notre unité avec Jésus-Christ, si elle n'était pas substantielle, prouverait-elle l'unité substantielle du Fils avec le Père ? Ainsi l'autorité d'un si grand docteur et l'argumentation elle-même nous obligent à dire que ce mot « naturellement » doit être pris pour substantiellement. » De corp. et sang. Dni verit. Lib. III.

LE B. ALBERT LE GRAND : « Saint Hilaire dit que l'eucharistie produit une union naturelle de l'homme à Jésus-Christ. Il l'appelle naturelle, parce que c'est une vraie union des natures. En effet, par ce sacrement, le Christ demeure en nous par sa nature humaine et par sa nature divine, et nous demeurons en lui par notre corps et par notre âme. » De sacr. Euch. dist. II. tract. 3, cap. 1.

Digitized by Google

P. Lejeune : « Saint Hilaire prouve l'unité d'essence qui est entre le Père et le Fils dans la Trinité contre les Ariens, par l'unité qui est entre Jésus-Christ et nous dans l'eucharistie. Si nous n'étions unis à Jésus-Christ que par la foi et par la charité, non seulement son argument ne conclurait pas, mais il combattrait contre lui. » serm. 82.

« Saint Hilaire nous déclare une vérité à laquelle on ne fait pas assez de réflexion. Il dit que Jésus est en nous et nous en lui, et qu'il y a entre lui et nous une unité naturelle. Notez, non pas seulement union, mais unité naturelle, c'est-à-dire réelle et véritable, non pas morale ni mystique seulement. Puis il ajoute que nous ne recevons pas seulement la chair de Jésus, mais qu'il prend la nôtre, et qu'il ne prend la nôtre que si nous prenons la sienne ». Serm. 81.

L'Année liturgique : « Si intime est dans l'eucharistie le rapprochement du Chef et des membres, que, s'appuyant des paroles du Sauveur qui le compare à son union avec son Père, saint Hilaire contre les Ariens et saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius, s'en font un argument pour défendre d'une part la consubstantialité du Verbe avec le Père, (De trinit. lib. viii) et de l'autre, l'union réelle et physique, et non seulement d'influence ou d'amour, qui lie le Verbe et la nature humaine dans l'incarnation » — in Jo. lib. X.

Si notre union à Jésus-Christ par l'eucharistie, qui est l'extension de l'incarnation, n'était que morale ou d'influence, elle ne pourrait pas servir à prouver l'unité substantielle du Verbe avec le Père, ni l'union réelle et physique du Verbe avec son humanité dans l'incarnation. Les saints Pères pensaient donc qu'entre Jésus-Christ et les fidèles, il y a une certaine unité substantielle et une union réelle et véritable.

Les Bénédictins, dans leur édition de saint Hilaire : « Voici l'argumentation de saint Hilaire contre les Ariens. Le Christ vit par son Père, parce qu'il a reçu sa substance, de même que nous, nous vivons par le Christ parce que nous avons reçu sa chair. Il prouve l'habitation du Père en Jésus-Christ par l'habitation du Christ dans les fidèles. Nous vivons par le Christ, parce que nous avons la substance de sa chair et que le Christ habite en nous par la chair ; et le Christ vit par

Digitized by Google

son Père parce qu'il possède sa substance et que le Père demeure en lui substantiellement. Détourner de son vrai sens une argumentation si précise, c'est être de mauvaise foi, ou du moins c'est montrer combien est grande sur l'esprit des hommes la puissance des idées préconçues. » Ed. Migne, S. Hilaire. t. II, p. 248.

Saint Hilaire dit que l'eucharistie produit une vraie unité de notre chair avec la chair de Jésus-Christ, qu'en raison de cette unité de chair le Christ habite en nous et nous en lui, et que c'est là pour l'homme le principe du salut et de la vie. Et cette doctrine est celle de tous les Pères, comme nous le verrons dans la suite, quand nous traiterons de notre incorporation à Jésus-Christ par la foi et par l'eucharistie. Nous dirons alors en quoi consiste notre unité de chair avec Jésus-Christ, et comment elle se produit.

Il y a donc une mystérieuse unité de chair dans le Christ et dans l'Eglise, et cette unité est vraie et réelle, substantielle et parfaite. De plus la tradition affirme que cette unité de chair est le principe de notre habitation dans le Christ et de l'habitation du Christ en nous.

Saint Hilaire : « C'est par la chair que le Christ est en nous et que nous sommes en lui. Le Christ est dans son Père par la naissance corporelle, et lui en nous par l'eucharistie. C'est ainsi que par le Christ médiateur se fait une unité parfaite ». De Trinit. lib. VIII, n. 12.

« Personne ne peut être dans le Christ, si le Christ n'est pas en lui, car il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne. C'est là le sacrement de l'unité parfaite. — ibid. n. 16.

« Le Christ appelle sa chair une cité, parce que de même qu'une cité comprend la multitude de la variété de ses habitants, de même, dans le Christ, par la nature du corps qu'il a pris, le genre humain tout entier se trouve réuni et contenu. » In Math. Cap. IV. n. 12.

Saint Cyrille : « Il faut considérer que le Christ n'est pas seulement en nous par la charité, mais par une participation naturelle. De même en effet que si l'on mélange ensemble deux cires fondues par le feu, des deux il se forme un même tout, ainsi, par notre participation au corps et au sang du Christ, lui-même est en nous et nous en lui. » in Jo. VI. 57.

Digitized by Google

Saint Athanase : « Moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient absolument consommés en un. Il est certain que le Verbe a été fait en nous quand il s'est revêtu de notre corps ; et vous mon Père vous êtes en moi puisque je suis votre verbe. Ainsi, parce que je suis en eux par mon corps, le salut des hommes est opéré. Je vous demande donc qu'ils soient un en raison de mon corps, qu'ils aient leur unité dans mon corps, et qu'en lui ils soient un, afin que tous les hommes, que je porte en moi-même, soient également un même corps et un même l'esprit, et qu'ils forment l'homme parfait. » Orat. IV contr. Arian.

Ainsi, outre notre unité spirituelle avec Jésus-Christ, nous avons avec lui une unité corporelle. Nous sommes un en raison de son corps, et nous avons notre unité dans son corps.

Saint Paschase Radbert : « Nous croyons avec tous les Pères, que le Père et le Fils sont un par unité de substance ; et de même, nous professons que le Christ est en nous, non seulement par l'entente des volontés, mais que par sa substance il demeure en nous et nous en lui ».

Que ce soit en raison de son unité de chair avec nous, que le Christ habite en nous, c'est ce qui apparaît clairement par l'interprétation que la tradition donne au texte de saint Jean : « *Le Verbe s'est fait chair et il habite en nous* ». On traduit communément : et il a habité parmi nous ; mais les Pères découvrent dans ces paroles un sens plus mystérieux. Ils disent qu'en se faisant chair le Verbe a habité en nous, qu'il habite en nous par son unité de chair avec nous.

Saint Hilaire : « Il a habité en nous » parce qu'il a pris en lui la nature du genre humain tout entier. In. Ps. LI, n° 17. Cf. De Trinit. Lib. II, n° 25.

« Toute chair viendra à moi ». Sous le nom de chair, la sainte Ecriture désigne l'universalité du genre humain... C'est ainsi qu'il est écrit : Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous ». In Ps. 64.

Saint Cyrille : « Il a habité en nous », saint Jean par ces paroles nous révèle un profond mystère ; car nous sommes tous dans le Christ, et en lui revit la personne de toute l'humanité. Le Christ a habité dans tous les hommes par un seul, afin qu'un Fils de Dieu étant constitué selon l'Esprit de sanc

Digitized by Google

tification, par son humanité cette dignité d'enfant de Dieu se répandît dans tous les hommes : — V. Thomass. de incarnat. Lib. VI. c. 8.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME : « Et il a habité en nous » non pas seulement parmi nous, mais dans cette chair qui est nôtre. Le Christ est l'hôte, la chair est sa demeure ; et il a habité en nous pour toujours, car il ne se dépouillera jamais de notre chair. » In Ev. Jo. Hom. x.

SAINT AUGUSTIN : « Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu que notre salut fût dans sa chair et son sang. Et comment nous a-t-il donné sa chair et son sang ? En s'humiliant dans notre nature. Il est le Verbe, et il est l'aliment des Anges. Mais l'homme ne pouvait atteindre un aliment si sublime. — Nous sommes des enfants, et il fallait du lait pour nous nourrir... Comment donc la Sagesse de Dieu nous nourrit-elle de ce pain ? C'est que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. » Cf. in Ps. 33.

Le corps de Jésus-Christ est le principe de notre salut, parce qu'il nous l'a donné dans l'incarnation, et qu'il nous le donne encore, comme aliment, dans l'eucharistie.

SAINT PASCHASE RADBERT : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous, » afin, dit saint Hilaire, que par Dieu Verbe fait chair, la chair pût remonter à Dieu le Verbe. Et en effet cette chair du Verbe s'est faite dans l'eucharistie l'aliment des fidèles, pourvu qu'ils croient que cette chair est pour la vie du monde, et qu'elle n'est rien autre chose que la chair du corps du Christ, cette chair par laquelle le Christ demeure en nous, afin que par elle nous soyons transformés en lui, en lui qui n'a daigné se faire chair que pour habiter en nous... voilà le solide fondement de notre foi ; voilà l'unité et la communication de la vie ? De corps. et sang. Dni. C. I n. 6.

SAINT THOMAS : « Et il a habité en nous, » c'est-à-dire dans notre nature. » In Cap. 1. Jo.

THOMASSIN : « Il a habité en nous, » c'est-à-dire dans l'Eglise, qui est sa chair. » De Incarnat. Lib. IV. c. 4.

BOSSUET, dans l'oraison funèbre du père Bourgoin, traduit ainsi le texte de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a daigné habiter en nous. »

Notre incorporation à Jésus-Christ et cette habitation du

Digitized by Google

Christ en nous par la chair est un grand mystère de la nouvelle alliance, mystère que l'apôtre des gentils devait révéler aux églises.

Saint Hilaire : « Béni soit le Père de Notre-Seigneur Jésus-« Christ, qui nous a prédestinés à l'adoption par Jésus-« Christ et en lui... dans lequel nous avons la rédemption « par son sang. » Eph. I. Car le Verbe s'est fait chair, et maintenant nous sommes réconciliés à Dieu par le corps de sa chair. Et c'est là le mystère de Dieu, caché en Dieu aux siècles et aux générations, et maintenant révélé à ses saints, à savoir que nous sommes cohéritiers, concorporels et comparticipants de la promesse de Dieu dans le Christ. Ainsi donc par cette unité de chair l'entrée dans le Christ est ouverte à tous les hommes. » Ps. 91. n. 9.

S. Jean Chrysostome : « C'est là, dit l'apôtre saint Paul « c'est là le grand mystère, caché aux générations anté-« rieures, manifesté par l'évangile aux saints de Dieu qu'il « daigne initier aux richesses divines de ce mystère, et ce « mystère, c'est le Christ en nous, espérance de gloire. » Col. I. Le Christ en nous, oui en vérité, c'est un mystère, un mystère impénétrable, au-dessus de toute attente et qui demeurait caché. Aussi, pour le comprendre il faut une sagesse divine, et il n'est pas donné à tous d'entendre ces choses. Aujourd'hui même, c'est encore un mystère caché et qui n'est manifesté qu'aux saints ». In Epist. ad Col. Homil. V.

Et en effet, aujourd'hui encore et dans le sein de l'Eglise, beaucoup ne comprennent pas ce grand mystère de notre incorporation à Jésus-Christ et de cette habitation du Christ en nous qui est pour nous le principe de la vie.

2° — *Comment l'Eglise est unie d'une certaine façon à la personne de Jésus-Christ*

Notre union à Jésus-Christ n'est pas hypostatique ou personnelle. Cependant, en raison de notre unité de chair avec notre divin Chef, nous sommes unis à sa personne à un titre particulier, qui n'existe pas dans notre union aux deux autres personnes de la sainte Trinité.

Digitized by Google

Voyons d'abord que notre union à Jésus-Christ n'est pas une union hypostatique, et que si intime que soit notre unité avec lui, il reste toujours une grande distance entre le chef et ses membres mystiques.

Saint Cyrille : « Nous avons en nous le Verbe de Dieu, qui est vie par nature ; mais est-ce à dire pour cela que notre corps devienne vivifiant, comme le sien ? non, sans doute. Autre chose est d'avoir en soi le Fils de Dieu par la grâce, autre chose est l'Incarnation, où le Verbe s'est fait Chair, dans son propre corps, pris de la Vierge Marie. Quand le Verbe vient en nous, on ne dit pas qu'il se fait chair. Cela n'est arrivé qu'une fois, quand le Verbe a pris notre humanité. » In Luc. c. 22. v. 19.

Saint Augustin : « Nous pouvons bien dire : nous sommes en Dieu et Dieu est en nous : mais, moi et Dieu nous sommes un, pouvons-nous le dire ? tu es en Dieu, parce que Dieu te contient en lui-même, et Dieu est en toi, parce que tu es devenu son temple ; mais peux-tu dire pour cela : celui me voit, voit Dieu, comme le Fils unique a dit : « Celui qui « qui me voit, voit aussi mon Père » et « mon Père et moi, nous sommes un » ? Reconnais donc ce qui est propre au Seigneur et ce qui revient au serviteur. Ce qui appartient au Seigneur, c'est d'être l'égal de son Père. Ce qui revient au serviteur, c'est d'avoir part à ce qu'est son Sauveur. In. Jo. Tract. 48.

Saint Thomas : « Celui qui me mange, lui aussi vivra par « moi ». De même que le Verbe reçoit la vie spirituelle par son union avec Dieu ; de même nous recevons la vie spirituelle dans la communion à l'eucharistie. Mais il y a une différence : Le Christ en tant qu'homme reçoit la vie par l'union au Verbe en unité de personne, tandis que nous, nous sommes unis au Christ par le sacrement de la foi. » In cap. vi. Jo. lect. vii, n. 8.

Nous ne recevons donc pas la vie spirituelle par une unité personnelle avec le Verbe divin, mais par la foi qui nous unit à Jésus-Christ. Nous allons voir cependant qu'en raison de notre unité de chair avec notre divin chef, nous avons une certaine union avec sa personne.

Saint Augustin : « Nous participons au Fils de Dieu par

Digitized by Google

notre unité de chair et de sang avec lui... c'est ainsi que nous vivons par lui. » In. Jo. Tract. 26. n. 19.

Saint Hilaire : « Telle est la dispensation de la volonté paternelle : une Vierge, un enfantement, un corps ; et puis, la croix et la mort, et c'est là le salut. Pour sauver le genre humain, le Fils de Dieu est né de la Vierge et de l'Esprit Saint constituant ainsi en lui-même les origines de toute chair et les commencements du corps de l'Eglise ; car par cette union du Verbe à notre chair, le corps du genre humain tout entier se trouve sanctifié en lui. Il nous a tous constitués en lui-même par son corps afin de se refondre en tous par sa divinité. » De Trinit. Lib. ii, n. 24.

Ainsi nous retrouvons la divinité, parce que la personne du Fils nous a constitués en elle-même par son corps, par notre unité de corps avec Jésus-Christ.

Saint Cyrille : « Le Verbe même, avec la chair, reste Dieu par nature, et nous, nous sommes de sa race, parce que la chair qu'il a prise est la même que la nôtre. Aussi, le mode d'union est semblable de part et d'autre. De même en effet que le Verbe est uni au Père et le Père au Verbe en unité de nature, de même aussi par son humanité le Verbe nous est uni et nous à lui. » In Jo. Lib. vi.

Cette union du Christ et de l'Eglise dans une certaine unité de personne est souvent affirmée dans la tradition.

Saint Grégoire : « Le Christ avec toute son Eglise, militante sur la terre et triomphante dans le ciel, est une même personne ». In Ps. iv pænit. v. 1.

Saint Augustin : « Il n'y a qu'un seul Christ, le chef et les membres, l'Epoux et l'Epouse, et des deux il se fait comme une même personne. » In Ps. 30, conc. 1.

« De même que le corps étant un a des membres nombreux, et que bien qu'il ait des membres nombreux, le corps est un ; ainsi est le Christ ». I Cor. xii. 12. L'apôtre ne dit pas : ainsi sont les Christs, mais : un seul corps et des membres nombreux, ainsi est le Christ. Donc, le tout ensemble, c'est le Christ. Retenez bien ceci, et gravez-le profondément dans votre mémoire ; le Christ, c'est la tête et les membres, et par là, comprenez la grandeur de la grâce qui vous attache à Dieu. Car celui qui est un avec son Père, a voulu être un

Digitized by Google

seul avec nous. Comment est-il un avec son Père ? « Moi et mon Père, nous sommes un ». Et comment est-il un seul avec nous ? Souvenez-vous que le Christ est de la semence d'Abraham, et qu'ainsi nous qui sommes aussi la semence d'Abraham, nous sommes aussi le Christ ». In Ps. 142, n° 3.

« Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi « soient sanctifiés dans la vérité » Jo. XVII. 19. « Quand le Verbe s'est fait chair, il s'est alors sanctifié lui-même en lui-même, c'est-à-dire lui l'homme en lui le Verbe, car le Verbe et l'homme sont un même Christ. Et parlant de ses membres, il dit : « Je me sanctifie moi-même pour eux », parce qu'en moi, eux aussi sont moi : « afin qu'eux aussi soient sanctifiés « dans la vérité ». Qu'est-ce à dire, eux aussi, sinon comme moi, dans, la vérité, qui est moi. Cf. Corn. a lap. in h. loc.

Saint Thomas : « La tête et les membres sont comme une même personne mystique ». 3ª P. q. 48. a. 2. ad 1.

« De même que le corps naturel est un dans la diversité de ses membres ; ainsi l'Eglise tout entière, qui est le corps mystique du Christ, est considérée comme une personne avec lui ». Q. 49. a. 1.

Lessius : « Par l'aliment de son corps le Christ, notre chef, nous communique son esprit et sa vie, en nous réunissant tous dans un même corps et comme dans une même personne parfaite et complète. Nous sommes greffés sur lui, nous lui sommes incorporés, comme l'aliment nous est incorporé et devient une même personne avec nous ? De perf. divin. Lib. XII. cap. 15 n. 108.

Il y a donc entre Jésus-Christ et les fidèles, entre le chef et ses membres, une certaine unité de personne. De là il suit que tout ce qui est fait à un des membres du Christ se trouve fait à Jésus-Christ lui-même, comme ce qui est fait à un des membres de notre corps, est fait à notre personne.

« En vérité je vous le dis : tout ce que vous avez fait au « moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » et « En vérité je vous le dis : tout ce que vous n'avez pas fait « à un de ces petits, c'est à moi aussi que vous ne l'avez pas « fait » Matth. XXV, 40-45. Et ailleurs, « celui qui reçoit un de ces enfants en mon nom, me reçoit. » Matth. XVIII, 5. Et de même dans plusieurs autres textes semblables. Notre-

Digitized by Google

Seigneur ne dit pas : c'est comme si vous l'aviez fait à moi-même, mais il dit toujours : c'est à moi-même que vous l'avez fait, attribuant ainsi directement à sa personne ce qui est fait à un de ses membres.

Cette unité que nous avons avec Jésus-Christ, et par laquelle le Christ habite en nous et nous en lui, est si intime, que quand nous augmentons notre union à Jésus-Christ, par nos progrès spirituels, ce n'est pas nous seulement qui grandissons dans le Christ, mais c'est aussi le Christ lui-même qui grandit en nous.

Cardinal Pie : « Comme l'apôtre, nous serons dans le travail de l'enfantement, jusqu'à cette formation totale de Jésus-Christ en nous. Oui, par la foi, par l'espérance, par la charité, par les sacrements, par le mystère eucharistique, par l'observation des préceptes, par l'obéissance à la voix de l'Eglise, par les vertus et les œuvres surnaturelles ; en un mot, par tout ce qui forme l'appareil et comme l'organisme de la vie chrétienne, le divin adolescent de Nazareth grandit encore sur la terre, il profite, il s'élève, il s'étend, il fleurit ; et le Christ qui se développe de la sorte, c'est le Christ en nous, le Christ habitant par la foi dans nos cœurs, et y croissant de jour en jour jusqu'à ce qu'il y atteigne la mesure de l'Homme parfait ; et par là même, c'est nous dans le Christ, nous en Dieu par Jésus-Christ, nous qui disons avec une vérité de plus en plus parfaite : « Vivre, pour moi, c'est le Christ ». « Je vis, mais non plus moi ; c'est le Christ qui vit en moi. » 3e Instr. synod. p. 168.

C'est ainsi que « le corps tout entier du Christ fait son accroissement et s'édifie dans la charité. » Ad Eph. iv. 16, et que « le corps tout entier par ses accroissements fait que Dieu s'augmente de nous ». Ad Col. ii, 19.

C'est encore en raison de notre mystérieuse unité avec lui, que Jésus-Christ nous appelle non seulement ses frères et sœurs, mais aussi sa mère. « Quelle est ma mère et quels « sont mes frères ? Et étendant la main vers ses disciples, il « dit : voici ma mère et mes frères. Quiconque en effet fait « la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est « mon frère et ma sœur et ma mère » Matth. xii, 49-50. Les fidèles sont la Mère du Christ en tant qu'ils le conçoivent dans leur cœur par la foi et qu'ils le font grandir par les

Digitized by Google

œuvres saintes. Et c'est ainsi que le Fils de Marie est aussi pour nous « un enfant qui nous a été donné, un fils qui nous est né ». Is. IX, 6.

« La Vierge Marie, dit saint Pierre Chrysologue, a porté le fruit du genre humain tout entier ». Serm. 142. De Annunt. Le fruit de la Vierge Marie est le fruit du genre humain. C'est la nature humaine, cette nature qui nous est commune à tous, qui a enfanté en Marie et par son ministère le Sauveur de tous les hommes. Saint François de Sales exprime la même pensée : « Le Verbe a élu la très sainte Vierge notre Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos âmes est non seulement homme, mais enfant du genre humain. » Traité de l'amour de Dieu. Liv. II, chap. 4. Et c'est pour cette raison que le Seigneur Jésus aimait à s'appeler « le Fils de l'homme ». C'était pour glorifier non seulement la divine maternité de sa très sainte Mère, mais aussi cette autre maternité mystérieuse, par laquelle nous enfantons et nous faisons grandir le Christ dans nos cœurs.

3° — *De notre unité de vie avec Jésus-Christ.*

Connaître Dieu tel qu'il est, et de la manière dont il se connaît lui-même, et par suite, l'aimer comme il s'aime et jouir de son être comme il en jouit lui-même, c'est la vie éternelle ; mais la vie éternelle, c'est aussi connaître Jésus-Christ, l'aimer et jouir de son Humanité. Or cette vie, Jésus-Christ la donne à toute chair, à ce tout que nous sommes et que son Père lui a donné. Cf. Jo. XVII. 12, 13.

Saint Denis : « La bonté de Dieu a trouvé une merveilleuse communion d'unité entre lui et nous. Il a uni l'humilité de notre chair à ses excellences divines, et il nous unit comme membres à son corps, afin que nous soyons avec lui dans l'identité d'une même vie divine et immortelle. »

Saint Hilaire : « Comme le Christ vit par la substance de son Père, de même nous vivons par la chair du Christ. — Voilà donc la cause de notre vie, c'est que nous qui sommes de chair, nous avons le Christ demeurant en nous par la chair ; et ainsi nous vivons par le Christ comme le Christ vit par son Père. Nous vivons par le Christ substantiellement quant à la

Digitized by Google

chair, c'est-à-dire que nous avons la substance de sa chair. » De Trinit. Lib. VIII, n. 1.

SAINT AMBROISE : « Il y a unité de vie divine dans le Père et dans le Fils. Et de même, nous professons que nous participons à la vie divine dans le Fils, en raison de notre unité de nature humaine avec lui... Nous vivons dans le Christ par notre unité de corps avec lui. » De Fide. Lib. IV, n. 10.

LESSIUS : « Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et comme je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi ». Jo. VI, 58. C'est-à-dire, de même que moi j'ai reçu la vie de mon Père, je la ferai passer en ceux qui me mangeront, afin que la même vie soit dans mon Père, en moi et en eux. Or la vie qu'il a reçue de son Père, c'est la divinité elle-même, qu'il a reçue comme Verbe dans la génération éternelle, et comme homme par l'union hypostatique, et qu'il répand par la grâce en ceux qui la mangent. » De Perf. div. Lib. XII, cap. XI, n. 75.

« Les fils d'adoption vivent du même Esprit que Dieu et Jésus-Christ. Cependant cet Esprit n'est pas communiqué de la même manière. Il est communiqué aux personnes divines par identité, au Père par une nécessité immédiate, au Fils par la génération éternelle, au Saint-Esprit par spiration ; à l'humanité de Jésus-Christ par l'union hypostatique, et à nous par une certaine extension. Ainsi les personnes divines vivent naturellement de cet Esprit, qui est leur être et leur vie naturelle ; l'Humanité de Jésus-Christ en vit d'une manière quasi naturelle, en raison d'une union substantielle, et nous d'une manière absolument surnaturelle. » Ibid. n. 74.

De cette doctrine des Pères il ressort deux choses : la première, que la vie divine a quelque ressemblance en Dieu, en Jésus-Christ et en nous. La seconde, que la vie divine dérive de Jésus-Christ, notre chef, et en nous qui sommes ses membres, en raison de notre unité de chair avec lui.

Ainsi donc nous avons avec Jésus-Christ une certaine unité de chair, de personne et de vie. Notre unité de chair, bien qu'elle n'aille pas jusqu'à l'identité, est cependant très intime. C'est une unité spécifique, et non individuelle. Notre unité de personne est beaucoup moins parfaite. Quant à

Digitized by Google

l'unité de vie surnaturelle, elle est absolue et ne diffère que par le degré de perfection.

En terminant cet article, essayons d'expliquer un peu ce qu'est notre unité de chair avec Jésus-Christ.

L'unité de chair avec Jésus-Christ nous est constamment représentée dans la tradition, comme étant pour l'homme le principe du salut. C'est par elle en effet que nous participons à la personne du Fils de Dieu et à Jésus-Christ, notre chef, dans lequel l'Esprit saint nous est communiqué.

Mais en quoi consiste cette unité de chair, et comment se produit-elle ? Voici, nous semble-t-il, ce que l'on peut dire sur ce sujet.

Pour comprendre la nature de notre unité de chair avec Jésus-Christ, il y a quatre choses à considérer :

La première, c'est que notre chair a une unité naturelle, en Adam, avec la chair du Christ : unité si intime, que tous les hommes forment en quelque sorte une même chair et un seul homme.

La seconde, c'est que dans l'ordre surnaturel, cette unité est produite par une manducation spirituelle du corps du Christ ; manducation qui est réciproque entre Jésus-Christ et le chrétien, dans laquelle le Christ nous mange quand nous le mangeons, et où l'homme tout entier, corps et âme, devient un avec celui qui se l'adjoint comme membre spirituel, et une nouvelle créature dans le Christ. L'homme, ainsi régénéré, devient par cette nouvelle naissance, un même corps, une même chair, un seul homme, un seul Christ avec son divin chef.

La troisième, c'est que dans cette incorporation à Jésus-Christ, c'est sa personne qui nous prend et nous unit à elle-même, et si intimement, qu'elle devient, d'une certaine manière et dans un certain degré, notre personne dans l'ordre de la grâce, et que l'Eglise forme avec Jésus-Christ une même personne mystique, comme l'épouse avec l'époux. Le Verbe incarné s'adjoint ainsi chacun de ses membres, par une opération analogue à celle par laquelle il s'est uni sa propre humanité. Cette union de l'homme à Jésus-Christ

Digitized by Google

est une certaine extension de l'union hypostatique et un complément de son incarnation.

Enfin, il faut considérer, qu'en raison de leur union à Jésus-Christ, nos corps, bien qu'ils restent assujétis à la loi de la concupiscence, sont cependant, comme le dit le B. Albert le Grand, saints, purs et divins, et qu'ils sont en principe des corps spirituels, suivant l'expression de saint Paul. Cette qualité spirituelle de nos corps n'apparaît guère, il est vrai, dans l'ordre commun de la grâce et dans les chrétiens ordinaires : mais, si on la considère dans les saints, on voit qu'elle peut arriver dès cette vie à une perfection très grande.

Qu'est-ce en effet qu'un corps spirituel ? C'est celui qui est si parfaitement soumis à l'esprit, qu'il ne lui résiste plus et qu'il se conforme en toutes choses à ses désirs. Or c'est ce qui se voit chez les saints. Non seulement ils ne sont presque plus sujets aux entraînements de la concupiscence : mais leur chair arrive à se porter spontanément à tout ce qu'il la fait mourir à elle-même, et toutes les opérations de leurs sens produisent dans leur âme une impulsion vers Dieu. C'est le rétablissement de l'harmonie de l'âme et du corps, et comme le recouvrement de cette intégrité première, que le péché avait détruite. Ces effets admirables, qui sont le privilège de la sainteté, se retrouvent aussi à quelque degré dans les âmes pieuses, et ils ont tous leur principe dans cette mystérieuse unité de chair qui nous unit comme membres spirituels à l'humanité de Jésus-Christ.

Ainsi notre chair, dans l'ordre naturel, est une avec la chair du Christ, en Adam, principe commun de la substance humaine ; et, dans l'ordre surnaturel, elle est vraiment convertie au corps du Christ et prise par la personne du Verbe, et elle devient capable de participer à sa manière à la vie spirituelle. Voilà donc, autant que nous pouvons l'entendre les différents éléments de l'unité de notre chair avec Jésus-Christ.

F. François de Vouillé.

Digitized by Google

A L'ASSAUT DU PAYS NOIR

A peine deux ans, paraissait un livre tout d'actualité sous ce titre : *A l'Assaut de l'Afrique*. Explorations hardies, fertiles en victimes, *bluffs* financiers, combinaisons politiques, rivalités d'influences dont l'Afrique est l'enjeu, se rencontrent, se heurtent, se disputent et se réconcilient pour la répartition de l'immense continent, réputé le pays par excellence de la barbarie, le terrain de chasse à esclaves, la contrée inhospitalière, où les fièvres des marécages, la chaleur torride des déserts sablonneux, les casse-têtes et les zagaies des cannibales, tendent à qui mieux-mieux des embûches à l'Européen.

Avec sa masse compacte de 30 millions de kilomètres carrés, la population égalant environ 200 millions d'âmes, ses côtes sans découpures, sans ports et sans baies bien sûres, ses seuils de roches qui font suite à une bande côtière et soutiennent les plateaux plus ou moins élevés de l'intérieur, d'où descendent en courant par bonds, rapides et cascades, les rivières dont quelques-unes, comme celles de l'Ethiopie orientale, se perdent avant d'atteindre la mer, l'Afrique, ramassée sur elle-même, fermée comme une citadelle, défendue par les Océans, ceinte d'un rempart de montagnes, est restée inabordable dans son ensemble jusqu'à l'utilisation de la vapeur. Les Romains ne possédèrent que les provinces du Nord et les Grecs, qui envoyèrent une ambassade à la cour d'Ethiopie, s'imaginaient que l'Afrique se terminait au cap Guardafin, par une ligne coupant brusquement de l'Est à l'Ouest.

Aussi, est-ce un véritable assaut que nos modernes colonisateurs ont dû livrer pour pénétrer ce qu'on a appelé le « mystère de l'Afrique ». Il a fallu une série de héros, dont beaucoup sont tombés au champ d'honneur en explorant des terres inconnues, en ouvrant des voies perfides, en posant

Digitized by Google

l'ancre dans des syrtes mouvantes, en atterrissant dans des jungles empestées au milieu de bêtes et de peuplades féroces, où le danger se tient sans cesse à l'affût, où l'Européen ne peut s'acclimater.

Dans les contrées les plus salubres, et plus accessibles, les Etats barbaresques, le Sahara, l'Ethiopie, le Cap, le Transwaal, on a vu les armes perfectionnées des puissances envahissantes longtemps arrêtées par des Abd-El-Kader, des Ahmadou, des Samory, des Rahab ; et celui qui tentera de subjuger par la violence les Ethiopiens apprendra, une fois de plus, ce qu'il en coûte d'argent, d'hommes et de prestige.

D'autres ont décrit cet assaut de la force contre la force, ces convoitises de trafiquants insatiables qui n'ont pas rougi d'exploiter le « bétail humain », ces ambitions de nations civilisées, qui, dirigées par des lois supérieures dont elles sont souvent inconscientes, se partagent en vaste échiquier le continent africain. Chacun s'arroge son morceau ; à chacun Dieu attribue sa part, pour des fins que se réserve sa providence, fins que tôt ou tard, malgré même les vues égoïstes des partageants, et l'impéritie ou l'opposition des instruments, elle saura atteindre miséricordieusement. Dans cette acquisition de colonies et de « sphères d'influence » mutuellement consenties, la France et l'Angleterre prédominent ; elles se balançaient naguère sur le champ d'action de l'Afrique. Mais l'Angleterre prend le dessus en arborant son drapeau tout le long de la zone orientale, d'Alexandrie au Cap. Elle cherche à supplanter lambeaux par lambeaux l'influence, ou, si l'on aime mieux, la confiance séculaire dont jouit la France en Ethiopie, grâce à la renommée de ses antiques gloires, aux bienfaits de ses missionnaires, aux vertus et à la science de maints explorateurs. Et maintenant, grâce à l'incohérence, à l'affolement, à la faiblesse, à l'esprit de secte, que la politique judéo-maçonnique a infusés comme un poison dans les affaires de notre patrie, celle-ci voit sa royauté morale, sa force d'expansion civilisatrice se découronner, s'émietter de toutes parts. C'est à se demander si elle va se creuser un abîme semblable à celui qui engloutit les colonies et le rayonnement de la nation portugaise, à la suite des décrets de Pombal : les colonies et l'orgueilleuse domi-

Digitized by Google

nation de l'Espagne, sous les coups irréparablement désastreux de la Pragmatique de Charles III.

Et avec trop de raison, Portalis avait soin de faire remarquer à l'Empereur, en 1805, que, à la décadence des Missions Catholiques, conséquences des expulsions des Religieux, correspond l'action inverse des Anglais, qui exploitent dès lors le concours des ministres protestants et anglicans pour envahir la place des catholiques, pour édifier leur empire colonial sur nos ruines.

Cette observation de Portalis retrouve de nos jours sa pleine actualité, en ce qui concerne l'exaltation de la fière Albion et de nos autres concurrents sur les débris somptueux de nos privilèges et de notre protectorat en Orient, en train d'être sacrifiés à la théorie de la « nationalisation » du protectorat des Missions Catholiques, et à la fureur aveugle de la persécution religieuse, laquelle menace de tarir les sources des meilleurs pionniers de notre influence.

Mais, avouons-le, à la honte de la Maçonnerie française, les Anglais ont adopté une politique de large tolérance à l'égard des Missions Catholiques. Celles-ci jouissent d'une entière sécurité à l'ombre du drapeau britannique ; leurs écoles et leurs églises reçoivent de généreuses subventions, les aumôniers des garnisons, quoique français, sont inscrits au budget officiel et doivent faire le catéchisme à la caserne et dans les hôpitaux ; si la hiérarchie ecclésiastique est établie, comme dans les Indes, l'Angleterre alloue un traitement convenable aux évêques français.

Ceux qui jugent des choses d'après les principes inéluctables de la foi ; ceux qui croient à la Providence verront dans cette aide accordée par nos rivaux à la religion catholique, malgré leurs préférences et l'ardeur de leur prosélytisme en faveur de la religion nationale, ils y verront, dis-je, la raison supérieure, l'explication divine des succès prodigieux de la puissance anglaise, devant qui le monde semble s'incliner et l'univers se taire.

Puisque l'Ethiopie, dernier boulevard, avec le Maroc, des indépendances africaines écroulées, est à l'ordre du jour, il y a lieu de se demander si cet Empire, plusieurs fois millénaire, contre lequel se sont brisées les forces antiques,

Digitized by Google

celles de l'Egypte et de l'Assyrie, celles de Rome et de l'Islam, et, tout récemment, celles de l'Italie, ne succombera pas insensiblement à l'étreinte du blocus que l'Angleterre établit, avec un esprit de suite admirable, autour de la nation éthiopienne. Elle l'emprisonne dans une enceinte d'occupation, elle attache à ses flancs un cercle de fer, qui finalement entravera ses mouvements et l'étouffera.

*
* *

Après ce rapide aperçu, nous avons hâte de passer à un autre assaut de l'Afrique, celui-là pacifique, bienfaisant, moralisateur, le seul qui civilise vraiment, celui des missionnaires. La croix, emblème de paix et d'amour, fait pardonner au drapeau des batailles la domination dont il est le symbole; les bienfaits de l'Evangile font oublier le sang versé par les armes; les missionnaires font aimer la race des Blancs que trop souvent les trafiquants et les gouverneurs font détester.

Cette conquête des cœurs africains n'exige pas moins de sacrifices, pas moins de héros, — et de ces derniers elle exige plus de persévérance, d'abnégation, de sublimité de vues — que la conquête de la terre. Depuis le 29 décembre 1843 jusqu'au 1er janvier 1900, « plus de 600 enfants du vénérable Libermann devaient tomber l'un après l'autre aux diverses étapes de cette longue route de l'apostolat, terrassés par la fièvre ou les maladies tropicales, disparus dans des naufrages ou des accidents, épuisés par les privations, mangés par les fauves, massacrés par les hommes (Mgr Le Roy) (1) ». Dix Pères Blancs, en moins de dix ans, périrent sur le chemin de Tombouctou (la Mystérieuse); et de glorieux martyrs, appartenant aux anciens Ordres religieux, avaient arrosé de leur sang, du XIIIe au XVIIIe siècle, le sol du Maroc, de l'Ethiopie, sur les cendres des phalanges innombrables des confesseurs, des vierges et des martyrs des premiers siècles, alors que 800 sièges épiscopaux se groupaient autour de l'Eglise patriarcale d'Alexandrie et de la métropole de Carthage.

(1) Nous faisons pour cet article des emprunts aux relations des Missionnaires publiés dans le tome Ve du P. Piolet, et si suggestives touchant l'apostolat en Afrique au XIXe siècle.

Digitized by Google

Il fut un temps où les missionnaires de l'Ordre des Capucins, tantôt seuls, tantôt avec ou après les Dominicains, les Frères Mineurs, les Jésuites, évangélisaient l'étendue trilatérale comprise entre la Guinée, le Maroc, l'Egypte et l'Ethiopie, sans compter les apanages de leur apostolat en Palestine, en Syrie, dans la Perse, la Mésopotamie, les Indes et les vastes territoires qui leur étaient échus en Amérique et dans les pays hérétiques de l'Europe. Les fils de Saint-François ont gardé, jusqu'à nos jours, en Egypte, en Tripolitaine, en Tunisie, au Maroc, en Palestine, ce qui pouvait être gardé dans l'inondation de l'Islam, « se succédant comme autant de sentinelles indéfectibles, près des ruines accumulées ». Les Capucins disparurent du Congo, au commencement du XIXe siècle; et de leur fameux couvent de Saint-Antoine, ne survécurent que les tamariniers ombrageant en symétrie les traces d'un ancien jardin; et de leurs souvenirs, restèrent de grands crucifix conservés par les indigènes avec un respect mêlé de quelque superstition. Sollicités de nouveau, les Capucins résignèrent, en 1865, leurs droits séculaires à l'évangélisation du Congo et Angola, où nos Pères avaient opéré des prodiges de conversions.

Actuellement l'Afrique avec ses îles est répartie entre 82 circonscriptions ecclésiastiques, ainsi dénommées : 19 archevêchés ou évêchés, dont 9 pour l'Afrique insulaire; 1 patriarcat et 2 évêchés du rite copte, 1 évêché du rite arménien; 31 vicariats apostoliques, 23 préfectures apostoliques, 2 délégations, 1 préfecture, 6 missions annexes, dont celle des Pères de la Consolata de Turin dans le vicariat apostolique des Galla. Excepté le patriarcat, les 3 évêchés susdits, et le vicariat des Lazaristes en Afrique qui conserve le rite éthiopien, toutes ces circonscriptions appartiennent au rite latin, et les quatre cinquièmes sont attribués aux missionnaires français. A part neuf de date antérieure, les autres ont été rétablies ou érigées dans le courant du XIXe siècle, et la plupart après 1850; quelques-unes datent d'hier.

Les missions venant presque toutes de se fonder récemment, le nombre des catholiques indigènes est nécessairement restreint, et aucune statistique ne permet jusqu'ici de

Digitized by Google

le porter au-delà de 500.000. Les missionnaires d'ailleurs laissent encore la plus grande partie du continent sans résidences et sans visites apostoliques : une dizaine de prêtres pour des territoires vastes comme la France : la disproportion saute aux yeux. Néanmoins le mouvement qui s'accentue vers le catholicisme parmi les Noirs Anamistes, les appels répétés que chefs et peuple adressent aux apôtres, inspirent les plus belles espérances pour un avenir prochain. A eux seuls, les Pères Blancs baptisent près de 20,000 noirs chaque année (ils ont eu, pour l'année 1900, 19.423 baptêmes), et comptent 250.000 néophytes et catéchumènes. Après eux viennent les Pères du Saint-Esprit, les Oblats de Marie, les Missions Africaines de Lyon, etc., avec une moyenne de conversions annuelles, oscillant, selon les pays, entre les chiffres 250 et 500 pour chacun de leurs principaux foyers d'apostolat. Trois nations se jettent entre les bras de l'Eglise avec un empressement qui avoisine l'élan général des conversions en masse : les Baganda du Nyanza, les Basoutos de l'Afrique du Sud, les Agouleri et Ada du Bas-Niger, à l'exemple de leur roi Idigo, qui se fait l'apôtre de ses sujets. A Onitcha, dans la même région, les Noirs voulurent opposer, comme aspirant au trône, le catéchiste catholique Samuel Okosi Okolo, au fils païen de l'ancien roi païen, et au candidat des protestants. Malgré les lois du pays qui non seulement l'écartaient du trône, mais le bannissaient pour avoir refusé de faire périr ses enfants jumeaux, selon la coutume superstitieuse de ses concitoyens, malgré sa résolution fermement déclarée de n'avoir jamais d'idoles, il a été élu par le peuple et reconnu par le Gouvernement de la Nigéria. Léon XIII a envoyé à ce nouveau roi chrétien des présents avec sa bénédiction.

Un mouvement pareil se produisit chez les Galla, au temps de l'apostolat du cardinal Massaïa, et le jeune Guosicho, fils et successeur du roi du Goudrou, Gama-Moras, proclama la religion catholique, religion d'Etat. Dans cette région galla comprise entre l'Abyssinie et le Kaffa, et encore plus parmi les catholiques du Kaffa, les vaillants confesseurs de la foi, qui ont subi les chaînes, les verges, la confiscation des biens, l'exil ; les martyrs, ainsi qu'à l'Ouganda, n'ont cessé jusqu'à

Digitized by Google

ce jour où nous écrivons ces lignes, de décorer de leurs souffrances et de leur sang, au milieu d'horribles supplices, nos chrétientés, persécutées par le fanatisme musulman et encore plus par l'intolérance de l'hérésie abyssine (1).

Ce ne sont pas là des faits isolés. Ailleurs ce sont les missionnaires eux-mêmes que les Noirs veulent élever à la dignité royale ; ils les choisissent pour conseillers, législateurs, médecins, fondateurs d'établissements industriels et scolaires ; dans les guerres et conflits avec les gouvernements européens, ils ne veulent d'autres parlementaires que les prêtres blancs, auxquels ils confient le soin de stipuler les conditions de leur soumission ou celui d'affermir leur indépendance. On peut étudier dans le P. Piolet le squelette de quelques-unes des constitutions d'Etats élaborées par les missionnaires à la prière de tribus noires, même restées encore toutes païennes ; et l'ouvrage du cardinal Massaïa nous énonce le règlement admirable que l'apôtre donna à l'invincible légion galla de Saint-Michel, ainsi que les maximes de bonne vie que Ménélik demanda à la sagesse du prélat.

(1) L'ouvrage du cardinal Massaïa, les relations de divers missionnaires, le récit des indigènes, présentent des vues d'ensemble et des traits isolés sur les persécutions qui ont éprouvé nos catholiques Galla, ceux du Kaffa et du sud-abyssin rattaché à la Mission Galla. Mais jusqu'ici aucune donnée certaine, nulle statistique exacte n'a permis d'établir une histoire fidèle, ni de publier un livre comme celui de *Ghebra-Mikaël* par M. Coulbeau, lazariste. Nous trouvons seulement la rapide mention suivante dans la lettre d'un missionnaire sur le Kaffa :

« Douze furent martyrisés par *Gallito* et un par *Chimito*, les deux derniers rois du Kaffa, maintenant captifs à Ankober. Les douze champions de la foi, qui venaient de résister à Gallito, étaient fièrement debout devant leur persécuteur s'entretenant de leur bonheur et de la joie qu'ils éprouvaient de souffrir pour Jésus-Christ. Soudain un mot parcourt leur pieuse assemblée ; ils se souviennent qu'on leur a pris tous leurs trésors : un seul reste en leur pouvoir. Ce disant, ils arrachent de leur cou, d'un commun mouvement, la médaille de la sainte Vierge et l'avalent dans les sentiments du plus grand respect. Hélas ! la médaille de l'un d'entre eux tombe à ses pieds. Le soldat du Christ ne pouvant la ramasser à cause des chaînes dont ses mains sont cruellement liées, se jette subitement à terre, prend la médaille avec sa langue et l'avale dévotement, à l'exemple de ses frères.... je vous parlerai en détail de leur glorieux martyre, quand je serai un peu plus sûr des circonstances qui l'environnèrent... »

Digitized by Google

Il n'est pas téméraire de dire que les cœurs des Africains sont en masse gagnés à la cause catholique, bien qu'on ne puisse encore enregistrer la conversion en masse de l'une ou l'autre nation.

D'instinct, des peuplades entières ont toujours résisté et résistent encore, — au besoin les armes à la main, — à l'action du musulmanisme : « Il ne nous a fait que du mal », disent les Malinké du Soudan. Au roi de l'Ouganda, Mtéça, le Protestantisme et le Mahométisme répugnaient également, celui-ci « parce que sous un vernis de piété, il légitime tous les vices ; celui-là à cause de son incohérence et de son impuissance à calmer les inquiétudes de l'âme ». Ainsi raisonnent la plupart des Galla ; ainsi tous les Massaï, dont pas un n'est musulman ; ainsi de nombreuses nations du Soudan, du Sahara, de l'immense pays des races Bantou, lesquelles nations n'ont cessé d'opposer des barrières infranchissables à la fougueuse propagande de l'Islam. Et aux yeux des animistes islamisés, la religion imposée par l'Arabe de vive force, ou offerte et acceptée pour des intérêts commerciaux, pour ses facilités à l'égard des passions humaines, ne souffre pas la comparaison avec la religion des missionnaires. Aussi voit-on des Noirs affiliés à l'Islam plutôt de surface et comme moyen de poser, les appeler à grands cris et ne vouloir qu'eux pour éducateurs de leurs enfants : disposition qui fait le plus grand honneur aux missionnaires et aux sollicitants, ignorants et simples.

Dans une conférence récente qu'il donnait à Paris, Mgr Le Roy, qui, tout en vivant en France, demeure le plus ardent missionnaire de l'Afrique par la plume et la parole, répondait ainsi à cette question qu'il se posait devant son auditoire : *L'Afrique est-elle convertissable ?*

« ... Il n'y a pas de civilisation sans morale ni de morale sans religion... Le contact avec l'Européen sans foi religieuse ni mœurs est plus pernicieux à l'Africain que l'absurde fétichéur. Le fétichisme est plus moral que l'islamisme. Les Noirs sont accessibles au Christianisme et le nombre des néophytes africains va sans cesse croissant, bien qu'on ne puisse constater encore aucune conversion en masse.

« Les enseignements de notre admirable catéchisme, si

Digitized by Google

clair et si précis sur le but et la fin de l'homme, sont facilement compris par ces pauvres nègres.

« La meilleure preuve de la divinité du Christianisme, c'est qu'il répond aux plus intimes besoins de toutes les âmes. La vérité est simple comme Dieu ! » (*Univers*, 11 février 1903.)

A tout prendre, dit Sa Grandeur, dans les *Missions* du P. Piolet, l'évangélisation de l'Afrique a marché vite. Sur les cadavres héroïques des premiers missionnaires, qui, s'avançant à l'assaut de ce grand continent, sont morts de fièvre, de dyssenterie, d'anémie et de misère, noyés dans les mers et les fleuves, tués par les indigènes, dévorés par les fauves, leurs confrères ont passé, les brèches se sont ouvertes, d'autres missionnaires sont venus leur donner la main, et tous ensemble, espérons-le, arriveront à conquérir l'Afrique à Dieu et à son Christ avant que se soit achevé le XXe siècle !

De leur côté, les peuples européens sont entraînés, sans qu'ils sachent pourquoi, vers ces terres qui restent à civiliser ; ils faciliteront les communications, ils ouvriront des chemins, ils forceront à la paix les tribus trop belliqueuses, ils aboliront les coutumes les plus dégradantes et les plus sanguinaires, et, malgré bien des déceptions, des retards, des contre-temps, des conflits, des accidents, des fautes, malgré l'inévitable cortège de misères et d'imperfections que l'action de l'homme trouve après elle, le Christianisme fera son entrée définitive dans le Continent noir (1).

*
* *

Il est un fait d'expérience : l'Afrique inspire à tous ceux qui l'ont connue, « missionnaires et explorateurs, un attrait mystérieux, qui tôt ou tard les y ramène (2) ». Les deux d'Abbadie n'échappèrent pas à l'irrésistible passion de recommencer leurs excursions africaines, qui occupèrent les meilleures années de leur vie, et Arnaud voulut rendre le dernier soupir enveloppé de cette toge abyssine, qui avait été son vêtement durant les douze années de son séjour en Ethiopie. Livingstone, ce protestant sincère, qui rêva dès

(1) Tome V^e, pages 35 et 511.
(2) *Dix années au Tanganyka.*

Digitized by Google

son enfance l'extension du royaume du Christ, si religieux qu'à Zanzibar il allait faire sa méditation quotidienne chez les Pères du Saint-Esprit, voulut retourner au milieu des Noirs où il mourut, laissant une mémoire bénie de tous. Mistress Livingstone avait elle-même succombé à la fièvre sur les bords du Zambèze. Stanley, après avoir accompli un premier voyage à la recherche de Livingstone, ne résista pas à l'entraînement d'aborder à nouveau sur la terre d'Afrique, pour le fouiller en tous sens.

Voyez le colonel Marchand, le capitaine Fouque, et tant d'autres héros de notre armée : ils recherchent, comme une épouse passionnément aimée, la patrie des Noirs, où ils ont cent fois affronté la mort.

Une fois qu'on a goûté de la vie africaine, malgré les périls et les privations qui l'accompagnent, on fait la moue, nous disait un ingénieur, à la vie européenne, et, laïques et missionnaires ont comme la nostalgie de la brousse.

A quelle cause attribuer ce phénomène indéniable ?...

Le grandiose des paysages africains n'y est pas étranger. Dans cette Afrique, qui paraît moins travaillée que les autres parties du monde, moins artistique, moins gracieuse, la nature a néanmoins des beautés captivantes au suprême degré, avec ses déserts sans bornes, ondulés de dunes aux contours moelleux, pareilles aux vagues de la mer, et où l'on a, comme sur l'Océan, l'intime sensation de l'infini ; avec sa végétation débordante, ses fouillis inextricables, sa forêt tropicale au mystérieux silence, ses plantes énormes, ses animaux étranges, ses horizons incommensurables et mélancoliques, ses montagnes gigantesques, parfois surgissant comme des îles, sans préparation, du milieu des plaines, et tout cela dans un bain d'air et de lumière intense, châtoyante, d'un éclat métallique, qu'on ne rencontre que là. Nulle part l'atmosphère est plus transparente, plus diaphane, les astres plus brillants, les nuits plus lumineuses, et, dans l'intérieur, plus douces, plus reposantes. L'homme éprouve le sentiment de sa petitesse, de sa dépendance en présence du Créateur ; de sa dignité, de son énergie, de sa valeur en face de la barbarie, des dangers, des éléments. L'Européen effacé, comprimé dans la foule de nos grandes villes, et les

Digitized by Google

mille complications de notre société, retrouve là sa supériorité, respire un parfum de liberté enivrant. Ici tout le déprime, là-bas tout le rehausse ; tout appelle son initiative, sa science, sa grandeur d'âme.

Il y a bien plus. Le missionnaire constate, dans ces fils déshérités de l'Afrique, de nobles et beaux caractères. C'est ce qui explique qu'en dehors de sa vocation qui l'appelle à sauver les âmes, il aime à se dévouer pour ses pauvres indigènes et en conserve un souvenir inoubliable.

« Il découvre en eux, sous une apparence rude et grossière, des trésors de générosité qui n'attendent, pour se développer, que l'atmosphère lumineuse et ennoblissante de la foi (1)». Le Pays Noir recèle, dirons-nous avec Mgr Le Roy, de bonnes pâtes d'hommes, qui ne demandent de l'Européen qu'un peu de justice et de bonté.

C'est pour ces raisons qu'aiment toujours l'Afrique ceux qui l'ont connue ; c'est encore plus pour obéir au souffle d'En-Haut qui pousse les Européens à l'assaut du Pays Noir, afin d'y répandre les bienfaits de la Religion et de la Civilisation.

Nous étudierons, dans un prochain article, avec quelle tactique de bienfaisance et de science universelle les missionnaires ont répondu aux vues de la Providence divine, avec quels stratagèmes de force et de douceur ils conquièrent les âmes africaines.

F. Martial de Salviac,
O. M. C.

(1) *Dix années au Tanganika.*

Digitized by Google

UN COUVENT DE PROVINCE

AUX MARCHES DE L'ESPAGNE, A VINÇA (1589-1793)

V. — Les Capucins et la Paroisse (1).

Dès l'arrivée des Capucins à Vinça, les sympathies de la population allèrent vers eux, ardentes et durables. Ces louables sentiments se manifestèrent par des dons de toute sorte. Si la plupart de ces actes de charité sont demeurés ignorés, certains du moins furent consignés soit dans les archives notariales, soit aux registres de l'église et de la Mairie de Vinça.

Le vaste domaine sur lequel s'éleva le monastère, en 1589, n'aurait-il pas été concédé aux fils de Saint-François, à titre gracieux, par l'une de ces illustres familles, comme les « de Oris, de Taqui, de Perpinya », que Vinça se fait gloire de compter parmi ses plus antiques et nobles seigneurs fonciers ? Par les documents de l'époque, nous savons que les terroirs avoisinant le couvent (2) étaient possédés par plusieurs de ces notables. Les biens des « Perapertusa », barons de Joch, s'étendaient même jusques aux limites de cet établissement monastique. Nous connaissions déjà la générosité des « de Pérellos (3) de Perapertusa » par leurs largesses faites au couvent de Saint-François de Villefranche (4), lors de

(1) Voir le fascicule d'avril 1903.

(2) Le Prieuré de Marcevol possédait des terres près du dit couvent. (Arch. par. de Vinça.)

(3) Armes : D'or, à 3 poires de sable posées deux et une. — *Armorial du Roussillon*, p. M. Albert Salsas.

(4) R. P. Jayme Coll. — *Crónica serafica de la santa Provincia de Cataluña*, 1 vol. in-fol. — Barcelona, 1738, cité par Mgr Tolra de Bordas : *L'Ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon*, p. 64. Voir aussi sur ce monastère, une très intéressante étude de M. L. de Noell : *Reconstitution du Couvent des Franciscains de Villefranche-de-Conflent*. — Rev. d'Hist. et d'Arch. du Roussillon. — Avril 1903, pp. 97-114 (avec plan et détails du dit couvent, d'après des découvertes récentes).

Digitized by Google

l'appropriation et du développement de cette maison séraphique. Le couvent de Vinça dut également être édifié, comme auparavant celui d'Ille (1), par les soins généreux, la participation active, non seulement de ces familles nobles, mais des pieux habitants de la « Ville Sainte » et des villages voisins.

Certainement les Capucins de Vinça reçurent de la part des fidèles d'abondantes aumônes. L'administration temporelle de l'établissement et des deniers, que la charité chrétienne faisait parvenir aux religieux, était confiée à l'un des plus honorables personnages de la Ville. Le 23 septembre 1593, Jean Belloc « mercader » reçoit à titre de « syndic apostolique », 50 livres en argent que la veuve Gaudérique Gener, originaire de Vinça, tutrice des fils et héritiers de Jean Perpinya, lui remet au nom de feu Antoine Gener, son mari, « mercader » de Perpignan (2).

Le 24 juillet 1594, « Antic Duls, agricola », de Rodès, tenancier de Vinça, lègue par testament « 10 messes à dire à chacun des monastères de Saint-François, situés à Ille et à Vinça, et 10 autres à celui des Trinitaires de Notre-Dame de Corbiac (3), à Mosset (4) ».

L'insigne bienfaiteur de l'église de Vinça, « Carlos Perpinya y Solera (5) », fait son testament au lit de mort, où le retient une cruelle maladie, 15 octobre 1686. Après avoir recommandé son âme à Dieu, muni des sacrements de l'Église, il implore la protection de « la Vierge Immaculée », puis il exprime ses dernières volontés.

(1) *L'Ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon, op. cit.* p. 56.

(2) Minutes de Me Michel Fabre, notaire — année 1593, f° 219. — Etude de Me Paul Bouchède, notaire à Vinça.

(3) La comtesse de Mosset, dame Isabelle de Cruylles et de Santa-Pau, mourut le 2 janvier 1647, et fut inhumée dans son caveau de famille à Notre-Dame-de-Corbiach. Le R. P. Chrysostome de Servian, gardien de Prades, prononça l'éloge funèbre de l'illustre défunte, dans l'église de Mosset. (Arch. par. de Mosset.)

(4) Minutes de Me Michel Fabre, not. — année 1594, f° 144. Chez Me Paul Bouchède, not. à Vinça.

(5) Pour de plus amples détails sur l'église de Vinça, et « Carlos Perpinya », voir notre mémoire : *La Reconstruction de l'église de Vinça* (1734-1769) dans la *Rev. d'Hist. et d'Arch. du Roussillon.* — Année 1901.

Digitized by Google

« Je veux, dit-il, qu'après mon décès, on célèbre, à l'église de Vinça, 2000 messes basses, dont 1000 devront être dites dans l'année de mon décès, et le restant dans l'espace de deux ans, à partir de la date de mon décès. Parmi ces 2000 messes, 300 devront être célébrées au couvent des Capucins de Vinça, dans les deux ans qui suivront mon décès, et cela en prenant les sommes nécessaires sur les biens que je laisserai (1) ».

A certaines époques de l'année, l'un des religieux va de domicile en domicile quêter pour le couvent. Il recueille du blé, de l'huile, du vin, des pommes de terre, toutes les provisions de bouche nécessaires à la subsistance de la communauté (2). Les habitants fournissent ce qui leur manque, avec une générosité sans bornes.

Par les missions, les retraites spirituelles qu'ils donnent dans la paroisse, les cérémonies qu'ils célèbrent dans leur couvent, les œuvres qu'ils dirigent ou auxquelles ils prennent part, les Capucins exercent sur la paroisse une influence salutaire. Les liens de sympathie effective deviennent ainsi de part et d'autre plus étroits, entre la population et les religieux.

Les confréries et corporations, soit religieuses, soit ouvrières, leur accordent des aumônes, des privilèges particuliers. Tous les ans, la confrérie de la *Sanch* (3) se rend, le Jeudi-Saint, en procession, avec les *mystères* de la Passion, les *Pénitents* ou « disciplinats », à l'église du couvent. Là, devant le « *Monument* » sur lequel se dresse un majestueux et expressif crucifix, on chante le *Miserere* et le traditionnel cantique ou « *Goigs de la Sanch* ». Les Capucins reçoivent de la pieuse association, des offrandes en cire ou en argent, selon un usage immémorial (4).

La confrérie du Saint-Sacrement ou de la « *Minerve* » (5) fait

(1) Texte original en catalan. — Vid : *Notes de la cause pieuse de Carlos Perpinya y Solera.* — Arch par. de Vinça — et minutes de Me Gabriel Balessa, notaire, chez Me Paul Bouchède, notaire.

(2) Arch. par. de Vinça. — *Mss. divers.*

(3) Elle existe, avec ses statuts définis, dès 1595. — Voir notre mémoire : *La Confrérie de la Sanch à Vinça* dans la *Rev. d'Hist. et d'Arch. du Roussillon* — année 1902.

(4) Arch. par. de Vinça. — *M. s. divers.*

(5) Elle fonctionne avec ses règlements particuliers, dès 1628. — Voir notre mémoire : *La Confrérie de la Minerve à Vinça*, dans la dite *Rev. d'Hist.* — 1902.

Digitized by Google

également participer la Famille Séraphique à sa fête annuelle, et lui attribue une portion de ses bénéfices. Suivant la coutume ancienne, le mardi de la Fête-Dieu dite « *del Corpus* », les associés du Saint-Sacrement iront aussi, bannière déployée, suivis des prêtres de la paroisse, à l'église du couvent. Après les complies solennelles, l'un des Pères expliquera devant la nombreuse assistance les prérogatives de l'Eucharistie. Le salut du Saint-Sacrement et le chant des « *Goigs del Santissim Sagrament* » couronneront cette imposante cérémonie. Le luminaire de la chapelle sera toujours fourni par la Confrérie du Saint-Sacrement et, la fête terminée, les cierges seront gracieusement abandonnés au couvent (1).

Aux avances si généreuses de la population, les Capucins répondirent en tout temps, notamment aux heures de détresse et de malheur, par un surcroît de dévouement. A défaut de documents plus explicites, nous savons cependant que, lors des guerres franco-espagnoles, ils eurent à cœur de venir en aide aux habitants, en donnant aux troupes un abri dans leur établissement monacal.

Le 10 juillet 1630, le capitaine de la compagnie des soldats de Villefranche, Don Jean de Garay, avait annoncé aux consuls l'arrivée de sa troupe. Malgré les démarches faites par les Officiers de Ville pour s'opposer à recevoir de tels militaires, sujets à tous les vices, fauteurs de désordres partout ils étaient logés, les troupes annoncées arrivèrent à Vinça, le 12 juillet. Force fut aux consuls de leur ménager un bon accueil ; mais ils ne voulurent payer que les droits et impositions dont l'obligation incombait aux Universités de la Province. Les particuliers fournirent le logement nécessaire.

L'année suivante, les soldats campaient encore à Vinça. On devine les charges onéreuses qui pesaient sur l'habitant, obligé d'héberger chez lui ces hommes indisciplinés. Les Capucins ouvrirent à plusieurs un gîte dans leur couvent, afin de diminuer ainsi les obligations des particuliers. Mais,

(1) Livre de comptes de la Confrérie du Saint-Sacrement, p. 1. (Arch. par. de Vinça.)

Digitized by Google

hélas ! ils n'eurent pas à se louer de leurs hôtes de circonstance. Le 7 mai 1631, la rumeur publique annonçait, en effet que, vers six heures du soir, le consul Raymond Serda, « adroguer », venait d'être violemment molesté et tué dans l'église des Capucins par certains soldats « possédés de l'esprit mauvais et mus par la rage et la colère ». Aussitôt la foule de se ruer sur la compagnie des cavaliers de la garnison de la Ville. Une lutte acharnée s'engage de part et d'autre ; sous les coups de la multitude indignée, un des soldats tombe mort. A la suite de ce crime, l'émotion est grande au couvent. Les Capucins s'interposent entre les parties, prêchent le calme, recommandent la concorde et la paix, prennent soin de la victime infortunée (1).

Environ à la même époque, 30 mars 1631, le R. P. Gardien, donnait à la paroisse un nouveau témoignage d'estime, en faisant participer tous les fidèles à l'une des principales prérogatives de l'Ordre Séraphique : il établit dans l'église paroissiale l'*Oraison des Quarante-Heures*. Elle fut inaugurée, avec l'agrément des Consuls et de la Communauté ecclésiastique, en la même année, 1631 (2).

Si les Capucins se plaisaient à faire bénéficier les habitants des trésors spirituels de leur Ordre, ils savaient également sauvegarder au besoin les grands intérêts spirituels de la paroisse, les défendre contre les agissements des malveillants.

Sous leur inspiration sans doute, un grand ami et tertiaire de l'Ordre, Philippe Gipulo, membre de la corporation des cordonniers (3), venait de fonder en mourant une mission à

(1) *Arch. com. de Vinça.* — B. B. 3. p. p. 237-238.

(2) Ibid. Ibid. p. 233.

(3) Voir pour les statuts de cette corporation ouvrière, placée sous le vocable et la protection des Saints Crépin et Marc, les Arch. com. de Vinça, série H. H. No 1, portant la mention suivante : « Traduction du privilège accordé par *Don Ferdinand Roy de Castille et d'Arragon*, aux maîtres cordonniers, tanneurs et corroyeurs, le quatorze octobre mil quatre cens quatre-vingt-treize, lequel se trouve entre les mains des sieurs surposés des maîtres cordonniers, tanneurs et corroyeurs de la fidelle ville de Vinça... » — Cette même traduction a été donnée in-extenso par M. Alphonse Drapé, dans ses *Recherches sur l'Histoire des Corps d'Arts et Métiers en Roussillon, sous l'Ancien Régime*. 1898. Appendice, p. p. 242-245.

Digitized by Google

perpétuité, au moyen des revenus qu'il léguait à cet effet. Elle devait être prêchée, selon ses dispositions testamentaires, tous les sept ans, par huit religieux-prêtres de l'Ordre des Frères Mineurs. Pour les honoraires de ces Missionnaires il laissait un capital, de rente annuelle de 55 livres, rapportant tous les sept ans la somme de 385 livres.

Comme certains héritiers voulaient disposer de ces revenus à leur guise, le R. P. Gardien de Vinça en référa à l'autorité diocésaine. Il écrivit à ce sujet, le 24 octobre 1754, à Mgr Charles III, de Gouy d'Avrincourt (1), évêque d'Elne, une requête où il disait : « Plaise à Monseigneur... ordonner que la Mission sera faite à la ville de Vinça, pour lequel effet, assigner le temps, le nombre des Missionnaires qui y seront employés ; ce que faisant, leur adjuger les fonds qui se trouveront alors existants, échus de la rente, faisant la dotation de la dite Mission ; ordonner en outre que les exécuteurs testamentaires seront tenus de se conformer à l'Ordonnance que Votre Grandeur aura la bonté de rendre, le Suppliant s'y soumettant pour ce qui le concerne, et fairez bien. (Signé) : Parès ».

Suivit, après, l'Ordonnance de Mgr de Gouy pour l'enquête à faire : « Soit communiqué à Messieurs les exécuteurs pour avoir leur réponse, et en conséquence être ordonné ce qu'il

(1) Charles-François de Cardevac, de Gouy, d'Avrincourt, originaire du diocèse d'Arras, né le 16 mars 1699, ancien vicaire général de l'archevêque de Cambrai, nommé évêque de Perpignan en 1743, mourut à Espira-de-l'Agly, en Roussillon, le 1er mars 1783. Son corps repose dans la basilique cathédrale de Perpignan, au sanctuaire qui est à côté de l'Epître. « Respectable, dit M. Jaume dans ses *Mémoires*, par sa rigidité dans les bonnes mœurs, sa régularité, sa piété, sa science, son éloquence, sa simplicité et son éloignement pour le luxe, et sa charité sans bornes envers les pauvres. »

Après avoir, en 1754, prêché le carême à Saint-Etienne de Toulouse, où il mérita « l'épithète de *fleuriste*, à cause de l'élégance et des fleurs dont ses sermons étaient ornés », le *R. P. Joseph de Cadennac*, capucin, fut ensuite appelé à prêcher, 1763, le carême à la cathédrale de Perpignan. Mgr de Gouy fut si charmé de ses deux premiers sermons, qu'il « l'invita à dîner dans son palais épiscopal... et le sollicita d'y aller dîner chaque jour, ou tant qu'il pourrait, durant le carême et tant qu'il demeurerait dans cette ville». — *Mémoires de M. Jaume*, avocat au Conseil Souverain, professeur à l'Université de Perpignan. *Notes et Introduction* par M. l'abbé Ph. Torreilles, professeur au Grand Séminaire de Perpignan. 1894.

Digitized by Google

appartiendra. A Perpignan, le 24 octobre 1757. † Charles-François-Alexandre, Evêque d'Elne ».

Voici, sur la réponse des administrateurs de la Mission, la décision de l'Autorité diocésaine.

« Vu la présente requête et la réponse des administrateurs de la Mission et de l'héritier, Nous ordonnons que la dite Mission se fera tous les 7 ans, au désir du fondateur, et que, ce qui sera échu de la pension y sera employé ; qu'elle se fera dans le mois d'avril et de mai. Après ce terme échu, attribuons aux Révérends Pères Capucins, pour honoraires, à raison de 40 sols par jour, pour chacun de ceux qui seront employés à l'œuvre de la dite Mission, tant qu'elle durera. Donné à Perpignan, le 10 novembre, 1757. Charles-François-Alexandre, évêque d'Elne. Collationné sur l'original. Delcros, prêtre-secrétaire (1). »

Nous ignorons la suite qui fut donnée en définitive à cette question. On sait cependant, par l'acte généreux de Philippe Gipulo, quels étaient, à l'égard des Capucins, les sentiments des fidèles de la paroisse, et réciproquement ceux des religieux envers les habitants.

Quant à l'argent des rentes provenant du legs de Philippe Gipulo, il était soigneusement conservé dans un coffre particulier, fermé à 4 clefs, et chacune d'elles remise entre les mains de personnes de confiance, désignées par le défunt testateur, approuvées par l'Ordinaire diocésain (2).

Une mission extraordinaire fut prêchée dans la paroisse en 1749, avec grand enthousiasme. Commencés le dimanche de la Trinité, les pieux exercices se poursuivaient, avec un succès croissant, durant l'octave de la Fête-Dieu. Selon l'antique usage, la cérémonie du mardi devait avoir lieu à l'église des Capucins, avec le concours des Confrères de la *Minerve*. Devant l'impossibilité de réunir l'immense foule des fidèles dans la petite chapelle du couvent, les *regidors* du Saint-Sacrement, Bonaventure de Pontich (3), prêtre bénéficier,

(1) *Arch. par. de Vinça.* — Feuilles éparses.

(2) *Cartells de Visite.* — N° 2. — Arch. par. de Vinça.

(3) Il était propriétaire forain de la seigneurie de Marcevol, qui, on le sait, après la sécularisation du Prieuré, 1484, fut unie la même année à la Communauté des prêtres de Vinça. — *Arch. des Pyrénées-Orientales*. C. 1951.

La famille « *de Pontich* », dont une branche fut d'abord fixée à Bouleternère et plus tard une autre à Vinça, compte parmi ses ancêtres le saint et

Digitized by Google

docteur en théologie, le Sr Dorendeu (1), et le Père Gardien, Frère Sébastien de Narbonne (2) décidèrent d'un commun accord de faire la cérémonie dans l'église paroissiale. On convint cependant de laisser aux religieux le même nombre de cierges que la Confrérie avait coutume tous les ans, à pareil jour, de leur donner « par charité » (3).

« Les Ordres religieux surtout, a dit le grand Evêque de Perpignan, Mgr Gerbet, ont une reconnaissance séculaire pour les bienfaits qu'ils ont reçus. Les souvenirs qu'ils en conservent sont plus durables que les murs des maisons qu'on leur donne ».

Les Capucins de Vinça avaient beaucoup reçu des fidèles de la paroisse. De charitables personnes avaient puissamment contribué à la fondation de leur couvent, elles avaient dit aux « pierres de s'arranger en cellules », et le terrain spontanément offert était devenu « une terre sainte ». Aussi bien, l'humble monastère fut-il toujours, pour ces généreux bienfaiteurs, le vrai « cénacle de la charité ». Voués par vocation aux travaux de l'apostolat, les fils de Saint-François ne cessèrent de se prodiguer, avec une vigueur sans cesse renaissante, malgré la haine des tyrans et les lois de proscription, au relèvement moral de la société, dans leur modeste couvent de Vinça.

savant évêque de Gérone, Mgr Michel Pontich, de l'ordre de Saint-François d'Assise. Il naquit à Bouleternère (Roussillon) en 1632, fut nommé évêque de Gérone en 1686, et mourut en 1699. Cette ville lui doit le grand escalier que les archéologues chrétiens admirent devant la cathédrale. Il eut pour neveux : Don Ignace Pontich, chanoine de Gérone, et Don Sulpice Pontich, aussi chanoine, mort en 1738. Nous espérons publier plus tard, d'après des documents inédits, la biographie détaillée de ces illustres Catalans, et fort digne d'intérêt.

(1) Son prénom était Gabriel. En 1748, il fut régent en second de grammaire à Vinça. — *Arch. des Pyrénées-Orientales*, C. 2036.

(2) Le 119e Chapitre, tenu à Béziers, au mois de mai 1748, le nomma gardien du couvent de Vinça, en remplacement du R. P. Jean-François de Prades. — Il eut pour successeur le R. P. Mathieu de Perpignan. — *Ibid.*, C, 2039.

(3) Livre de comptes de la Confrérie du Saint-Sacrement, p. 1. — Arch. par. de Vinça.

Digitized by Google

VI. — Les Capucins et la Révolution.

Au XVIIIe siècle, les couvents du Roussillon perdirent insensiblement de leur antique splendeur ; le nombre de leurs maisons et le personnel religieux diminuèrent considérablement. Un recensement des couvents d'hommes de la Province, fait en 1723, porte seulement à sept le nombre des Capucins de Vinça (1).

La Révolution, marchant à grands pas sous l'influence des idées prônées par l'école des *Philosophes*, devait inévitablement opérer son œuvre de destruction irrémédiable parmi les diverses familles monastiques de la France et du Roussillon en particulier. Les grands Ordres religieux, malgré leur origine, leur stabilité séculaire, recevront le coup de grâce et seront emportés par la tempête révolutionnaire, ne laissant après eux que cellules vides, murailles abandonnées.

En 1789, les idées de l'époque gagnaient du terrain à Vinça.

Le 6 février, le Conseil Général tient séance, dans la maison de ville. François-Xavier Philip, Jean Aymar, Dominique Manaut, consuls, Joseph Fabre, docteur en médecine, agrégé à l'Université de Montpellier, Joseph Vergès, Dominique Ventalo, Mathieu Capdeville, Jean Illes, Jacques Cassany, Michel Calmon, Jean Tolra, Pierre Moner, André Tixador, Philippe Ballete, taillandier, conseillers ou subrogés du présent Conseil Général, assistent à la réunion. Le premier consul porte la parole ; il parle de « l'*heureuse Révolution qui doit assurer d'une manière inviolable et sacrée les droits du Prince, et opérer le bonheur de tous les sujets* ». Ils obtiendront ensuite le privilège de nommer un député (2).

Sans doute la Révolution est déjà favorablement accueillie à Vinça, mais non point dans ces désastreuses conséquences qui se montreront plus tard. Cette Ville veut encore de-

(1) *Hist. du Clergé dans le département des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution Française*, par M. le chanoine Torreilles, docteur en théologie et en droit canon, professeur au Grand-Séminaire de Perpignan, 1890. Introduction, pp. XIII, XIV. — Et *Arch. des Pyrénées-Orientales* ; C. 1325.

(2) Arch. com. de Vinça, B. B. 13.

Digitized by Google

meurer fidèle à son Roi, dont elle se défend de conspirer la perte, comme tant d'autres populations exaltées, travaillées par les *Jacobins*. Ceux-ci y ont bien des partisans ; ils agissent en secret momentanément. Leurs sourdes menées ne tarderont pas à se produire au grand jour, avec leurs funestes résultats.

Louis XVI a décidé la convocation des Etats-Généraux. Le décret royal, signé à Versailles, le 3 mars 1789, vient d'être notifié à la municipalité. Il est lu à l'église, au prône de la messe paroissiale, par le Révérend Félix Lafont, — curé de la ville depuis 1769, — puis affiché, à l'issue de la cérémonie, sur la porte principale de ce temple sacré.

Le 13 avril 1789, une assemblée générale se tient dans l'église des Capucins. Elle est composée de 155 hommes, « tous gens valides, âgés de 25 ans au moins, français ou naturalisés, et compris dans les rolles des impositions, habitants à Vinça, alors composée de 393 feux ». On était appelé à rédiger « le cahier des doléances, plaintes et remontrances et délibérer sur le choix des Députés » à élire. Denis Vilar « juge, commissaire au siège du bailliage royal de Vinça », présidait la séance (1). Dès ce moment, les esprits commencèrent à s'échauffer dans cette Ville, d'ordinaire si paisible, à tel point que, par suite de la perturbation générale, les sermons des *Quarante-Heures*, pendant le carême de cette année 1789, ne purent avoir lieu (2).

En 1790, la Constituante, après avoir privé l'Eglise de ses droits politiques, ravi ses biens, entreprend de détruire les Ordres religieux par une suppression non immédiate, mais progressive, de tous leurs couvents.

Le 26 avril ont lieu à Perpignan, puis dans tout le département, les visites domiciliaires. Les officiers municipaux, chargés de cette triste besogne, dresseront l'inventaire des meubles et immeubles de toutes les maisons religieuses et devront recueillir les déclarations du personnel de chaque monastère. Il faudra opter entre l'Eglise et la Révolution sectaire.

(1) Arch. com. de Vinça. — B. B. 13.

(2) Reg. du T. O. N° 1, f° 57, v°. — Arch. com. de Vinça. G. G. 2.

Digitized by Google

Partout, les religieux de l'Ordre Séraphique, Capucins, Cordeliers, se montraient inébranlables dans leurs réponses, affirmant leur fidélité aux engagements sacrés, contractés aux pieds des saints autels, au jour solennel de leur profession religieuse. « Sommés de manifester leur intention, les Capucins de Vinça disent vouloir vivre et mourir dans le couvent de leur Ordre (1) ». Cette déclaration n'est-elle point digne, empreinte d'une fierté légitime ? Ces religieux le savaient, ils pouvaient compter sur le puissant appui des nombreux aristocrates de la « Ville très fidèle au Roi et à Dieu », selon sa devise ancienne (2), et aussi sur l'exemple encourageant de la Révérende Communauté, dont nous aurons à admirer le courage aux heures plus terribles du danger. Cette force morale maintenait jusqu'à présent dans le devoir les fils du Patriarche d'Assise. Mais aux mesures de persuasion, ne tardent pas à succéder les cruautés d'une outrecuidance sans pareille. « La loi du 27 novembre 1790 exigeait l'adhésion à la *Constitution civile du clergé* de tous les ecclésiastiques ; un *grand nombre refusèrent de prêter le serment* ; ce furent les RÉFRACTAIRES ; les autres furent appelés CONSTITUTIONNELS, et formèrent le clergé paroissial nouveau. Le 1er février, Deville (3), curé de Saint-Paul-de-Fenouillèdes, fut *élu* évêque, à la place de d'Eponchez (4). Les couvents de Per-

(1) *Hist. du Clergé*, op. cit. p. 79.

(2) Les Armes de la Ville de Vinça : « D'azur, à trois fleurs de lis d'or, posées une et deux, la 1re surmontée d'une couronne royale de même et accostée d'un V et d'un I d'argent, les deux de la pointe accostées d'un N et d'un C de même et soutenue d'un A aussi d'argent ». Devise : *Ara y sempre* »; (en français : « Maintenant et toujours »).

(3) *Gabriel Deville*, curé de Saint-Paul-de-Fenouillèdes (alors du diocèse d'Alet) ; *élu* évêque de Perpignan, à la place de Mgr d'Esponchez, par l'assemblée du peuple, le 31 janvier 1791 ; sacré à Paris par les évêques constitutionnels ; fait son entrée à Perpignan, le 15 mai 1791. Deux ans après il abjure son état d'évêque, même celui de prêtre ; il tombe dangereusement malade en 1794 ; meurt et est enseveli le 14 (ou 26 mai) 1796, après s'être rétracté au lit de mort. Sa rétractation fut imprimée à Paris en 1796, à la suite de celle de *François-Thérèse Panisset*, évêque constitutionnel de *Montblanc*, en Savoie. L'abbé Deville était mort à *Latour-de-France*, près Saint-Paul-de-Fenouillèdes. — *Mémoires de M. Jaume*, op. cit.

(4) *Mgr Antoine-Félix de Leyris d'Esponchez*, né à Alais en Languedoc le 21 décembre 1750, chanoine de Nîmes, vicaire-général de Senlis et abbé

Digitized by Google

pignan étaient évacués. La lutte entre les réfractaires et les constitutionnels devint très vive ; elle ne devait finir que douze ans après » (1).

La grande majorité des prêtres de Vinça ne consentit jamais à forfaire à son devoir ; elle refusa son adhésion au serment exigé. Deux seulement nous sont signalés parmi les constitutionnels : Fr. Molins et Félix Lafont. Encore ce dernier n'adhère-t-il à la Constitution civile, que sous certaines réserves ; brisé par l'âge avancé et la maladie, il fut victime de son peu de caractère, car il était réputé dans la paroisse comme un excellent prêtre.

Quant aux religieux, ils sont partout menacés de dispersion prochaine, s'ils persistent dans leurs résolutions anti-constitutionnelles. Sous l'empire de ces craintes peu rassurantes, les Cordeliers de Perpignan ont déjà quitté, le 11 mars 1791, leurs paisibles cellules pour la terre de l'exil ; d'autres, plus timides, ont substitué « le froc à la cocarde » (2). Les Minimes, les Capucins, les Carmes Déchaussés de la même ville, sont partis au mois d'avril, sans violence aucune, suivant en cela l'exemple des Dominicains et des Grands-Augustins. Seuls les Grands-Carmes résistèrent vaillamment.

Quelle sera l'attitude des Capucins de Vinça ? Chez eux, la fermeté de la première heure n'a point su se maintenir à la hauteur des obstacles. Entraînés par leurs confrères de Per-

commendataire de Lesterps, dans la Marche, nommé évêque de Perpignan le 14 septembre 1788, fut élu député par son clergé diocésain en 1789 à l'Assemblée nationale avec l'abbé Antoine de La Boissière, chanoine pénitencier de sa cathédrale et son vicaire général. Il refusa d'adhérer à la Constitution civile du clergé ainsi que les 30 évêques de la même Assemblées et les 136 évêques de France, à l'exception de 4. dont : l'un tombé dans l'enfance, le second : M. de Brienne, archevêque de Sens, le troisième : M. de Périgord, évêque d'Autun, le quatrième : M. de Jarente, évêque d'Orléans, lequel se rétracta en 1800 ou 1801. Mgr d'Espouchez fut déporté et mourut en odeur de sainteté à *Compolongo*, diocèse d'Udine, capitale du Frioul, dans la République de Venise, le 13 juillet 1801. — *Ibid.* — et *Catalogue Biographique des Evêques d'Elne*, par M. Puiggari, pp. 124-125.

(1) *Histoire de la Ville de Perpignan*, par Pierre Vidal.

(2) *Mémoires* de Rodon, cités par M. l'abbé Torreilles, dans son *Hist. du Clergé*, op. cit., p. 303, note 3.

Digitized by Google

pignan, ils adhèrent tous, comme le curé de la paroisse Félix Lafont, à la Constitution de 1791, plutôt par tactique, peut-on dire que par une apostasie déclarée, prêts à s'arrêter quand on les mènera sur la pente de l'abîme.

Le 11 avril 1792, des mesures de rigueur sont édictées contre les prêtres fidèles ; ils devront, 24 heures après la publication de ces décrets, sortir du département, s'ils veulent conserver la vie sauve. A Vinça, le tocsin a sonné ; les esprits sont toujours agités. Les notables s'exilent ou se cachent.

Après une émeute tumultueuse qui avait éclaté le 10 août 1792, Joseph Fabre, de Vinça, docteur en médecine, est élu député de la Convention nationale. Il prend place dans le parti des *Girondins*, reniant ainsi les antiques traditions de sa famille qu'illustrèrent tant de saints prêtres de la Révérende Communauté. Par un reste de pudeur, il « fera le malade » pour ne pas voter la mort de Louis XVI, quand il faudra se prononcer sur la vie du grand monarque.

Des sociétés populaires s'organisent à Vinça ; le 11 juin 1793, plusieurs aristocrates sont arrêtés par ordre de la municipalité. Les Espagnols pénètrent dans la ville le 22 juillet, à 8 heures du matin ; ils séjournent dans la place, jusqu'au 21 septembre, opérant toute sorte de ravages. Nul prêtre n'est resté dans la paroisse, pendant ce temps. Point de trace de religieux également ; tous ont gagné la frontière devant les menaces de mort ou d'apostasie. Le couvent des Capucins, solitaire, abandonné, est devenu le repaire des bandes espagnoles, des clubs révolutionnaires. Avant le départ des religieux, le R. P. Gardien, a confié le grand Christ de la chapelle du monastère à un vaillant tertiaire de la Ville, François de Pontich (1), qui le

(1) Son fils Antoine, à l'âge de 18 ans, s'exila en Espagne, pour échapper au gouvernement révolutionnaire. Sous Bonaparte, il combat, à titre de lieutenant, dans les rangs de l'armée qui repoussa le général Espagnol Campoverdo, lequel, après avoir incendié la Cerdagne française, menaçait le Roussillon. Il meurt en pieux tertiaire, à l'âge de 90 ans, à Vinça. Le 5 avril 1865, en prononçant son éloge funèbre, M. de Girvès, son compatriote, rappelait avec émotion les cures *providentielles* qu'il avait opérées gratuitement sur les personnes souffrant de luxations diverses. (*L'Echo du Roussillon.* — Année 1865 ; n° 38). — Il est certain que déjà en 1719, François

Digitized by Google

gardera soigneusement dans sa maison, pour lui éviter de sacrilèges profanations. L'église paroissiale est « fermée ou plutost remplie de foin » (1). Ses statues et objets pieux sont, comme ceux du couvent, portés sur la place publique, devant la Mairie, où des bandes forcenées, hommes et femmes, allument un grand feu, exécutant autour des flammes incendiaires des sarabandes honteuses, au chant du *Ça ira*.

Pendant ce temps d'émeute, le Révérend Julien Fabre, prêtre bénéficier et ancien curé de Vinça, parent du député *Jacobin*, meurt à l'âge de 70 ans environ. « La sépulture lui fut donnée par Julien Costié, prêtre vicaire de Noedas (2), se trouvant à Vinça, dont il fit acte sur une feuille volante par lui signé et par le soussigné (F. Lafont) vérifié ». Plusieurs autres décès se produisent dans la paroisse sur ces entrefaites malheureuses. « Pendant la suspension du culte, les cadavres étaient portés des maisons au cimetière » directement (3).

Le 2 mars 1794, nous retrouvons à Vinça, le curé assermenté Félix Lafont. Il administra d'une manière suivie, à partir de cette époque, les sacrements de l'Eglise à ses ouailles. Dès ce moment, il antidate les actes de l'état religieux d'après le calendrier de la « République française, une et indivisible », bien qu'il ait soin cependant de conserver la formule liturgique, « selon rite et forme de la Sainte Mère l'Eglise romaine ».

A son retour dans la paroisse, du 34 juin 1793 au 28 décembre 1795, Félix Lafont a rebaptisé « sous condition », 28 enfants qui avaient été ondoyés dans leur maison par des laïques « par nécessité », c'est-à-dire à défaut de prêtre.

de Pontich, de Bouleternère, jouissait de cette faveur merveilleuse, et que en 1724, l'épouse de Bonaventure de Pontich, de Vinça, avait aussi « le don de remettre et de guérir avec facilité toutes sortes de dislocations et de fractures d'os (ce qui lui est commun avec tous ceux de sa famille), et qu'elle a fait faire dans sa maison à Vinça, une grande salle où elle traite avec beaucoup de charité et gratuitement tous ceux qui sont affligés de ces sortes d'accidents, le riche comme le pauvre... » — Arch. des Pyrénées-Orientales. C, 1538.

(1) *Reg. des Baptêmes et Mariages*, 1794-1800. (Feuille éparse jointe à ce registre). — Arch. par. de Vinça.

(2) Village situé aux environs de Prades.

(3) *Reg. des Bapt. et Mar.* (1794-1800). — Arch. par. de Vinça.

Digitized by Google

Les actes de catholicité sont alors antidatés, non suivant l'ère révolutionnaire comme auparavant, mais uniquement selon le rite liturgique, et soussignés : « Félix Lafont, prêtre curé » (1).

De 1794 à 1800 inclusivement, il administrera lui-même sa paroisse. Entre temps, J. Escanyé (2), son vicaire, confère certains sacrements, mais « du consentement et permission — écrit-il — du citoyen Félix Lafont (3), curé de la paroisse de Vinça », accablé par le poids des années.

Comme nous l'avons fait remarquer, ce prêtre ne fut jamais en réalité un apostat, S'il adhère à la Constitution, ce n'est que par faiblesse, par surprise. Membre du Tiers-Ordre dès la première heure, investi, par les supérieurs de l'Ordre, de la charge délicate de *Commissaire* de cette fraternité paroissiale, dont il s'acquitta avec honneur, de 1776 au 1er septembre 1792, le Révérend F. Lafont demeura quand même au fond prêtre fidèle. Comme tant d'autres ecclésiastiques, victimes de leur bonne foi, il se rétractera au moment voulu.

Pour l'honneur du Tiers-Ordre, et partant de l'Ordre Séraphique, auquel Félix Lafont était rattaché par des liens étroits, nous sommes heureux de souligner la noble réhabilitation de celui qui fut toujours considéré dans la paroisse comme un prêtre pieux, un administrateur zélé. Saintement dévoué à la Famille franciscaine, ce n'est point sans une douleur bien vive

(1) *Registre des Baptêmes et Mariages*, 1794-1800. — Arch. par. de Vinça. Nous n'avons trouvé nulle part que Félix Lafont ait pris à cette époque un titre quelconque « d'Officiers » de la Municipalité.

(2) Etant vicaire à Serdinya, il devint prêtre-jureur. Il était d'une « ignorance très grossière », et adopta en tout les vues et ordonnances de l'évêque constitutionnel Deville. Comme en 1802, le Préfet du Département voulait l'imposer à Mgr de Laporte, (nouvellement nommé évêque de Perpignan), comme curé de Vinça, le prélat fut assez énergique, pour écarter cet « intrus » de ce poste ambitionné par lui. Son ancienne maison existe encore à la rue de la Baldose; elle appartient actuellement à la famille Pauco. Les marches en marbre rouge de l'escalier d'honneur proviennent de l'antique monastère de *Saint-Michel-de-Cuxa*, ainsi que la superbe dalle en pierre de granit blanc (du balcon, 1er étage) qui était, assure-t-on, une table d'autel de la même Abbaye.

(3) Il était pourvu du titre de curé de la paroisse depuis 1769 ; il avait succédé au Révérend P. Fabre. — *Manumisoria de Carlos Perpinya*. — 2e partie, p. 19 (1708-1785). — Arch. par. de Vinça.

Digitized by Google

qu'il vit, les Capucins se soumettre à un exil forcé (1), leur couvent spolié devenir la proie du gouvernement révolutionnaire, et mis en vente comme bien national.

Les disciples de la pauvreté ne devaient plus reprendre possession de leur antique monastère de Vinça. Les acquéreurs de cette propriété sacrée en disposèrent à leur gré. Après être devenue le siège d'un Collège local, elle fut cédée à l'illustre Mgr Gerbet qui l'offrit aux Carmélites expulsées de Nice en 1860. Le 11 novembre 1862, le savant Prélat bénissait solennellement les murs de cette pieuse demeure reconquise par la religion.

Durant deux siècles accomplis, les fils de Saint François n'avaient cessé, de concert avec la Communauté ecclésiastique, l'appui des Consuls, la sympathie de tous les fidèles, de travailler à l'évangélisation de la paroisse de Vinça, à faire d'elle « la Ville sainte » par excellence, par leur vie de sacrifice, et un dévouement sans bornes. Il était donné plus tard à des vierges chrétiennes d'un autre Ordre, de faire refleurir dans cet asile monastique (2), devenu pour elles un refuge hospitalier, « la tradition d'un antique dévouement qui, en quelque lieu qu'il trouve un abri, ne demande aux hommes pour prix de tous les services qu'il leur rend, qu'un peu de leur pain et le salut de leurs âmes » (3).

J. Sarrète, *T. O.*

(1) Pendant que la Révolution chassait du Roussillon les Capucins du pays, l'Espagne nous envoyait un grand nombre des siens à la tête de ses armées dont à la même époque notre territoire se trouva envahi et menacé. Ces religieux franciscains, devenus aumôniers des ambulances espagnoles, prodiguaient aux soldats leurs soins empressés pendant cette campagne. — *Les Capucins et l'Armée Espagnole en Roussillon, en 1793-1795*, p. le R. P. Ernest-Marie de Beaulieu, Gardien du couvent des Capucins de Perpignan. — Septembre 1901, pp. 279-295.

(2) Depuis un an, par ordre gouvernemental, les Carmélites ont quitté ce couvent, qui sera probablement mis en vente, comme à l'époque de la grande Révolution. On doit savoir que tout acquéreur des biens ecclésiastiques ou monastiques encourt l'excommunication de l'Eglise réservée au Pape, et qu'il s'expose en outre aux plus terribles châtiments de la part de Dieu, soit pour lui-même, soit aussi pour les siens.

(3) Paroles de Mgr Gerbet, prononcées le 18 septembre 1858, à la cérémonie de l'inauguration du couvent des Capucins de Perpignan, situé près de l'*Esplanade*.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

ANGÉLIQUE ARNAULD, par M. R. Monlaur.— Préface de Mgr de Cabrières Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le sentiment de joie que nous avons éprouvé en lisant et relisant *Angélique Arnauld*, est difficile à exprimer. Non pas qu'Angélique, la sœur du prétendu grand Arnauld, « avec sa raideur » et sa soif orgueilleuse de pénitences et d'immolations, soit un personnage sympatique. Et nous nous demandons encore comment, dans ce cher pays de France si naturellement ouvert, gai, et porté à l'espérance, elle a pu, par je ne sais quelle fascination occulte, hypnotiser de jeunes religieuses, des anges de douceur et de piété, faites pour rêver et respirer le ciel, jusqu'à les rendre si différentes d'elles-mêmes et si contracdictoires à leur nature ! Se détourner, avec une aveugle soumission, de la divine charité qui voudrait peupler le ciel d'une multitude infinie d'élus ; se laisser hanter et absorber par l'image d'un tyran cruel, dont le caprice fait les saints aussi rares que possible ; accepter, pour ne pas dire désirer, de la bouche et du regard de la plus implacable des abbesses, les plus cruelles mortifications, et cela jusqu'au dernier soupir, sans oser s'arrêter au vague espoir d'une éternelle récompense, c'est l'inhumaine et fausse vertu qu'inspire à ses religieuses Angélique Arnauld, au nom d'un Dieu défiguré. Et notre joie, c'est de voir l'historien, mieux, l'histoire la plus appuyée sur des documents irréfutables, piler à loisir et réduire en poussière, sans emphatique indignation, cet épouvantable système du désespoir érigé en doctrine. Quel bonheur de voir mis à terre le mensonge de cette croix des Jansénistes à peine élevée au-dessus de terre, et dont les bras, au lieu de s'élargir sur toute l'humanité affranchie et sauvée, se rétrécissent pour presser sur le sein de Jésus-Christ quelques orgueilleux pharisiens, en livrant le reste à la merci des flammes de l'enfer !...

Digitized by Google

Disons tout : La Réformatrice de l'abbaye de Maubuisson, qui en avait justement chassé la très légère abbesse, la digne sœur de Gabrielle d'Estrée, s'était maintenue elle-même pendant quelques années dans la charité, sous l'influence et la pénétrante douceur de saint François de Sales. Mais abandonnée ensuite à la direction d'un génie sombre et astucieux à la parole embarrassée et pleine d'oracles obscurs, en un mot, à l'abbé de Saint-Cyran, Angélique Arnauld se développe, sous cette infernale impulsion dans le sens propre de sa nature, avec la volonté inébranlable de réaliser, comme elle le fit, une suite, une vie de mortifications qui paraîtraient toucher au miracle, si la dernière fin de cette apparente vertu n'avait été de s'élever au-dessus de tout et de n'avoir pas d'égale dans une vie de sacrifices. L'orgueil y consumait la sainteté.

Saint-Cyran avait persuadé à madame Angélique, à sa sœur Agnès, l'écrivain au moins obscur du « *chapelet secret* », où l'on apprenait *l'inaccessibilité* et l'*incommunicabilité* de Dieu, à leurs quatre sœurs, autant de victimes, à leur mère, toutes réunies à Port-Royal sous le même voile religieux, à toutes leurs compagnes du cloître, « *qu'elles étaient des criminelles perdues devant Dieu ; qu'il avait été envoyé par un trait spécial de la miséricorde divine pour leur apprendre les routes oubliées de la pénitence.* » Il n'y avait, pour ainsi dire, qu'elles où Dieu avait mis sa complaisance pour les sauver en les crucifiant, si le crucifiement suffisait. Elles seules ! C'est là qu'est le venin au cœur de « ces anges de pureté, démons d'orgueil ! »

Leur Dieu, en réalité, c'est Saint-Cyran, l'ami et le complice de Jansénius ; et le Jansénisme se peint, réduit à sa plus simple expression, dans l'évêque d'Ypres, dans Saint-Cyran, dans les Arnauld, dans Pascal, dans Port-Royal des Champs et Port-Royal de Paris, surtout dans Angélique, dont l'enthousiasme féminin, l'impétueuse volonté ont embrassé l'erreur avec une passion qui ne laisse aucune prise à l'équivoque.

Et de ce Jansénisme, dont le nom est à peine connu de la foule, nous souffrons aujourd'hui plus que jamais, dans l'indifférence presque universelle née de l'abandon des sacrements et des difficultés inextricables dont la secte embarrassait les pratiques devenues impossible de la piété. La nature déchue a repris toute sa force, privée qu'elle est de la puissance surnaturelle qui l'élevait au-dessus d'elle-même. Ou bien l'on n'a rien que la peur de Dieu, effroyable et désespérée ; ou bien, l'on a pris avec le siècle enfoncé dans la graisse d'une civilisation

Digitized by Google

matérielle, le pli d'un égoïsme, pour ainsi dire, irréformable, que la doctrine chrétienne la plus tendre ne saurait tolérer.

La frayeur du Sacrement de l'Eucharistie était poussée à Port-Royal si loin qu'Angélique Arnauld fut d'abord six mois sans communier, par respect pour Notre-Seigneur, et que l'année suivante, elle ne fit pas ses Pâques... Sa cellule, la plus misérable, la plus humide de toutes, où elle rencontrait des crapauds et autres bêtes rampantes et gluantes, ne lui donnait ni l'amour, ni l'humilité. Mais elle excellait à humilier les sœurs qui vivaient sous son dur commandement.

Ajoutons que l'orgueil est étroitement lié au mensonge. La preuve, la voici. A M. le Maistre, Angélique disait au sujet du Formulaire qui condamnait Jansénius et son Augustinus, Formulaire que durent signer les Religieuses de Port-Royal et d'ailleurs :

« La grâce du Fils de Dieu a toujours été attaquée par des fourbes et des hypocrites (le Pape et les cardinaux, sans oublier les Jésuites) et défendue par des hommes simples et sincères », sans doute les Solitaires de Port-Royal.

Au même temps, elle écrivait à la reine de Pologne, qui tenait pour le Pape : « Je vous puis assurer que tous les disciples de Saint Augustin ont reçu la Bulle (qui provoqua le Formulaire) avec le respect et la parfaite soumission qu'ils doivent au Saint Siège. »

Peut-on imaginer rien de plus plat et de plus contradictoire, un mensonge plus odieux dans une femme parfaite !

Mais cette astucieuse politique, pour et contre le Souverain Pontife, selon la diversité des occasions, ne changeait pas pour cela le fond de son âme, et sa direction restait la même. Elle laissait mourir seule et sans sacrements une religieuse poitrinaire : « On a trouvé ma sœur une telle, morte dans sa cellule », écrivait-elle sèchement à une des religieuses de Port-Royal.

La pénitence et la contrition des mourants semblaient sans doute à Angélique Arnauld moins que rien, car Saint-Cyran avait dit qu'on était « jugé avant la mort ».

La fin d'Angélique n'en fut que plus cruelle, et comme une peinture achevée, un châtiment de son criminel système : « J'ai peur de Dieu, et je tremble », disait-elle souvent dans sa dernière maladie. « A l'heure de la confession et de la communion, on la voyait pâlir et chanceler, une sueur froide aux tempes ».

Pourtant, à l'instant suprême de la mort, on l'entendit répéter :

« Faites-nous miséricorde à tous, ô mon Dieu, à tous ! ! »

Digitized by Google

Elle comprenait enfin que Dieu était monté sur la croix pour toutes les âmes, « même pour celles qui lui avaient fait, la mortelle offense de ne pas croire à l'amour ».

C'était le 6 août 1661.

Puisse le Dieu de l'amour, qui nous attend jusqu'à ce que la mort nous ait immobilisés dans le mal ou dans le bien, avoir entendu ce cri d'un tardif repentir et accordé son pardon à Angélique Arnauld, comme à ses victimes.

A. Charaux.

*
* *

Chantilly (1485-1897), par la comtesse Berthe de Clinchamp. Paris, Hachette, 1902, in-4° illustré de VIII-253 pages.

Toute l'histoire du château de Chantilly se ramène à trois grandes périodes : celle des Montmorency, celle du grand Condé, le vainqueur de Rocroy, et celle enfin du prince Henri d'Orléans, duc d'Aumale : noms illustres qui ont fait palpiter plus d'une fois le cœur même de la France. Le domaine de Chantilly relevait primitivement des Bouteiller de Senlis qui le vendirent aux d'Orgemont en 1386. C'est le moment où il sort des ténèbres de l'histoire pour monter bientôt au faîte de la splendeur. Le pays redit encore, aux oreilles attentives, le bruit des échos des visites et des chasses royales, des amours des Condé, des entretiens de Boileau, de Racine, de La Fontaine et de Molière, et ce serait une curieuse étude que de rechercher tout le profit qu'ont pu retirer ces génies du XVIIe siècle de leurs réunions à Chantilly. Rapide et légère, Mme de Clinchamp nous raconte tous ces événements. Elle s'attarde surtout à la dernière époque, celle qu'elle a connue personnellement, et l'auteur, pleine d'émotion, nous introduit dans toutes les salles de l'antique domaine, en ses coins et recoins. De tous elle connaît l'histoire, toute pierre lui chante un souvenir, et « elle seule pouvait écrire » ces pages intimes, préfaciées par M. A. Mézières, de l'Académie française.

F. Ubald d'Alençon.

*
* *

Mois de Marie. La Doctrine Catholique sur la Bienheureuse Vierge Marie par le chanoine J. Ribet, Paris, Poussielgue, in-16.

Le sous-titre de l'ouvrage indique l'intention qu'a eue l'auteur en le livrant au public. C'est un exposé doctrinal, théologique et historique des prérogatives et du culte de Marie.

Digitized by Google

Il était difficile sur un sujet aussi rebattu de présenter des pages nouvelles, partant intéressantes. L'auteur y a-t-il réussi ? Certes, on reconnaît, dans l'exposé doctrinal et historique comme dans le choix heureux des textes placés au bas des pages, la science solide, sûre, étendue de l'auteur de la « Mystique divine ».

Mais le goût d'un certain nombre de fidèles ira peut-être plus volontiers à de petits volumes imprégnés de piété édulcorée et de science théologique plus ou moins boiteuse. C'est un malheur assurément. Les chrétiens doués d'un esprit sérieux remercieront M. Ribet d'avoir su mettre à leur portée les enseignements de la foi sur la Très sainte Vierge, les dons de nature, les prérogatives de grâce, les splendeurs de gloire que la divine maternité appelle et accumule en celle qui fut ici-bas après le Sauveur, le plus beau chef d'œuvre de la Toute-Puissance divine.

F. Louis de Gonzague.

*
* *

Cantus Mariales quos e fontibus antiquis eruit aut opere novo veterum instar concinnavit D. Josephus Pothier, Abbas Sancti Wandregisili O. S. B., in-16 jésus, de VII-147-V pages. Prix broché, 3 fr. ; relié toile, 3 fr. 75. Paris, Poussielgue, 1903.

Ce recueil contient 56 chants en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie : antiphonæ, prosæ, hymni, sequentiæ, rhythmi et cantici. Un appendice donne les chants du Magnificat, des Litanies, ceux pour la récitation du Rosaire. Enfin le volume se termine par une note explicative sur l'exécution et sur l'écriture du Chant Grégorien.

Parmi ces mélodies, partie a été transcrite d'après les manuscrits que dom Pothier a eu l'occasion de consulter en France ou à l'Étranger, partie a été composée dans le goût ancien. Les paroles, en revanche, sont toutes empruntées à la liturgie moderne ou ancienne. Après chaque pièce les sources sont indiquées dans une notice.

*
* *

Les principaux chants liturgiques. Notation musicale par Amédée Gastoué, Paris, Poussielgue, 1903, in-24 de XXXI-201 pages.

Cet ouvrage est avant tout destiné aux chantres, maîtrises, confréries, communautés, maisons d'éducation, qui n'ont pas la possibilité de se

Digitized by Google

livrer à l'étude très approfondie que demandent, pour être bien exécutées, les mélodies du plain-chant.

En tête une table générale des manuscrits ayant servi à l'établissement du texte musical.

F. P.

*
* *

Les Etudes ont encore reçu :

L'Enseignement secondaire en Anjou. Programmes, prospectus et réclames (XVIIIe siècle) par F. Uzureau, Angers, Germain et Grassin 1903, in-8° de 79 p. Μικρα περιληψς του βιου της Μακαριας Μαριας Μαγδαληνης Μαρτινενγω μοναχης φραγκισκανης καπουκινης τη φροντιδι των πατερων καπουκινων. Εν ερμουπολει Συρου. Πριντεζη. 1901, in-32 de 32 p. — *Nouveau chemin de la croix en union avec Marie sous forme de confession générale...* Blois Migault, in-18 de 28 pages. — *Quelques lacunes dans les Etudes Ecclésiastiques* par le R. P. Evangéliste de Saint-Béat, Capucin, lecteur de théologie. Vannes, Lafolye, 1903, in-8° de 24 p. — *Ce qu'est saint Bonaventure*, par le même. Paris. 1903, in-8° de 23 p. — *Une page de l'histoire de Paris. Notice historique et bibliographique sur les travaux d'Ecriture Sainte des Capucins*, par le P. Ubald d'Alençon. Paris, 1903, in-8° de 23 p. — *Les derniers jours de Gilles de Retz.* Drame en 3 actes et un tableau par L. Rousseau, officier d'académie. Paris, 5, rue Bayard, in-26 de 140 p. 0,25. — *Ce que devrait faire le Pape*, par un avocat catholique. Lyon, Vitte, in-12 de 18 p. 0.30. — *Livret de la prière du soir et du très saint Rosaire en famille*, par un religieux dominicain. Paris, Desclée, 1901, in-18 de 36 p. — *L'action catholique en Italie.* Paris, 5, rue Bayard, in-12 de 80 p. — *Rome et les triomphes de l'Eglise.* Conférence avec projections. Paris, 5, rue Bayard, in-12 de 40 p. 0,25. — *Texte du Concordat de 1801 avec notes explicatives* par l'abbé J. B. Verdier. Albi, Impr. des Orphelins, 1902, in-8° de 40 p. 1 fr. — *La Philosophie et la Science. Le Monde s'est-il fait lui-même ? Le premier homme s'est-il fait lui-même ? Sommes-nous supérieurs aux animaux ? Quel est le but de notre existence ? Réponses des plus illustres savants et philosophes*, in-16 ; Aubanel, Avignon, 0 fr. 25. — *Le R. P. Norbert de la Croixille prêtre profès de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins* par le P. Dieudonné de Saint-Jean-sur-Mayenne, du même Ordre. Paris, 1903, in-8° de 37 p.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER 1903.

Promenades au Louvre : Les successeurs de Giotto, par H. Matrod. 5
Une Mission en Angleterre : l'Aumônerie de la reine Henriette, par le P. Ubald. 15
La Réforme littéraire : Voiture et Balzac, par A. Charaux. . 27
Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia, par le P. Victor-Bernardin. 47
L'Ecole neutre des Etats-Unis jugée par les protestants, par Alphonse Germain. 58
Quelques règles de droit canonique à propos d'un mauvais livre, par le chanoine Dolhagaray. 63
Bulletin d'histoire franciscaine, par le P. Ubald. 74
Bibliographie. 91

FÉVRIER 1903

La Chronologie biblique et les dernières découvertes : hypothèses et certitudes, par le P. Hilaire. 109
Lettre à M. Emile Faguet à propos de son livre sur le libéralisme, par le P. Exupère. 128
La Philosophie mystique, sa méthode, sa valeur et son utilité, par le P. Raymond. 139
Notes théologiques sur l'union de l'homme à Jésus-Christ, par le P. François. 153
Fra Angelico de Fiesole, par H. Matrod. 169
L'Animisme religieux, par le P. Martial. 181
Balzac, par A. Charaux. 193
La Bénédiction de saint François mourant à Frère Elie, par le P. Edouard. 204
Note d'exégèse sur saint Jean, II, 4, par le P. Evariste. . . 208
Bibliographie. 210

Digitized by Google

MARS 1903

Un Maître de l'Université devant les Pères de l'Eglise : Paul Dubois, par H. Matrod. 225
Exégèse nouvelle : Le livre de M. Loisy, par le P. Hilaire. . 239
L'Arrivée des premiers frères mineurs en Angleterre, par le P. Cuthbert. 258
Ce qu'est saint Bonaventure, par le P. Evangéliste. . . . 268
Notes théologiques sur l'union de l'homme à Jésus-Christ, par le P. François. 287
Mélanges : Extraits de manuscrits tourangeaux sur la B. de Maillé, le B. Hélie de Bourdeilles, le P. Marc d'Aviano. — Une lettre inédite de Jean XXII par le P. Ubald. 295
Infiltrations kantiennes et protestantes dans le clergé français, par le P. Exupère. 305
Dictionnaire historique de la Mayenne, par le P. Ubald. . . 310
Bibliographie. 314

AVRIL 1903

La Connaissance intellectuelle et l'Apologétique chrétienne considérées d'après la philosophie subjectiviste et la philosophie scolastique, par L. Petit. 337
L'Exégèse nouvelle. Le livre de M. Loisy, par le P. Hilaire. . 352
Un Couvent de province aux Marches de l'Espagne à Vinça (1589-1793) par J. Sarrète. 379
Etude sur le socialisme. Le socialisme est la plus dangereuse des hérésies, par le P. Ludovic. 398
Nicolo Alunno par H. Matrod. 407
Notes théologiques sur l'union de l'homme à Jésus-Christ, par le P. François. 419
Au Pays des bruyères, par Hoel Kergroc'h. 429
Les Actus Beati Francisci, par le P. Edouard. 439
Dialogus de vitis Fr. Minorum, par le même. 442
Frère Elie alchimiste, par le même. 446
Bibliographie. 449

Digitized by Google

MAI 1903

La Bonne Foi des infidèles animistes, par le P. Martial. . . 457
Le P. Joseph. Etude critique de ses œuvres spirituelles (fin) par L. Dedouvres. 471
Promenades franciscaines au Louvre. Les Portraits, par H. Matrod. 487
Descartes, par A. Charaux. 499
Mélanges : Chansons de geste, par A. Charaux. 522
L'Eglise naissante et saint Paul, par le P. Bernard. 525
Les Idées d'un Evêque italien, par le P. Grégoire. 530
La Chronique des Observants d'Italie, par le P. Ubald. . . . 532
Bibliographie. 537

JUIN 1903

L'Oblat, par le P. Exupère. 557
L'Exégèse biblique : le livre de M. Loisy, par le P. Hilaire. . 571
Notes inédites de P.-F. Dubois sur Tertullien, par H. Matrod. 591
Une Page de l'histoire de Paris : le Parlement et les immunités religieuses en 1599, par le P. Ubald. 607
Notes théologiques sur l'union de l'homme à Jésus-Christ, par le P. François. 613
A l'Assaut du pays noir, par le P. Martial. 628
Un Couvent de province aux Marches de l'Espagne, à Vinça, (fin) par J. Sarrète 639
Bibliographie. 655

CUM LICENTIA SUPERIORUM

Le gérant :

F. CHEVALIER.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE FRÈRES, 2, place des Lices.

Digitized by Google

Les Comptes de ménage de Jeanne de Laval. Angers, Siraudeau, in-8° (épuisé). . . . . .

Le P. Chrysologue de Gy, capucin, géographe et astronome. Avec une carte en cinq couleurs, in-8°. 1 50

Les Frères Mineurs à l'Université d'Angers, d'après des documents inédits, in-8°. . . . . 1 »

La règle du Tiers-Ordre franciscain composée par le P. Gabriel Maria. Avec une introduction et deux portraits hors texte, in-8° . . . . . 1 »

Notice historique sur Sébastienne Richard de Boistravers. Avec portrait par Humbelot, in-8°. . . . . 1 »

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque franciscaine provinciale, in-8°. . . . . 8 »

L'Obituaire et le nécrologe des Cordeliers d'Angers (1216-1790), in-12 . . . . . 2 60

Notice historique sur Elisabeth du Puy du Fou, marquise des Planches, in-8° . . . . . » 50

Le livre d'or du chemin de la Croix. Avec quinze gravures de F. Villé, in-32. Cinquième mille. . . . . » 30

Un Capucin du temps de la Révolution et du Premier Empire, le P. Anaclet de Beaumotte, in-8° . . . . . » 50

Franciscains et Pestiférés en Tunisie, in-8° . . . . . » 50

Une page de l'histoire de Paris. Notice historique et bibliographique sur les travaux d'Ecriture sainte des Capucins, in-8° . . . . . 1 »

Couvin. Notice sur les Récollets, la statue de N.-D. de Consolation et les Récollectines. Couvin, 1903 . . . . 1 »

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 076474772

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google